

@

RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE



TOME X
(1955)

**LA CULTURE EST-ELLE
EN PÉRIL ?**

**Débat sur ses moyens de diffusion :
Presse, cinéma, radio, télévision**

Georges DUHAMEL - Wladimir PORCHÉ
Giacomo DEVOTO - André CHAMSON
Ilya EHRENBURG - Jean DE SALIS

La culture est-elle en péril ?

Édition électronique réalisée à partir du tome X (1955) des Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres Internationales de Genève. Les Éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1955, 370 pages. Collection : Histoire et société d'aujourd'hui.



Promenade du Pin 1, CH-1204 Genève

La culture est-elle en péril ?

TABLE DES MATIÈRES

(Les tomes)

[Avertissement](#) - [Introduction](#)

DISCOURS D'OUVERTURE : [Alfred Borel](#) — [Antony Babel](#) : Les nouvelles techniques de diffusion et l'avenir de la culture.

*

[Georges DUHAMEL](#) : [Crise de civilisation](#). Conférence du 7 septembre.

PREMIER ENTRETIEN PUBLIC : [Crise de civilisation](#), le 8 septembre.

[Wladimir PORCHÉ](#) : [Le rôle de la radio-télévision dans l'évolution de la connaissance](#). Conférence du 8 septembre.

DEUXIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Le rôle de la radio-télévision dans l'évolution de la connaissance](#), le 9 septembre.

[Giacomo DEVOTO](#) : [La liberté et les limites de la science](#). Conférence du 9 septembre.

ENTRETIEN PRIVÉ : [La création face aux techniques](#), le 10 septembre.

TROISIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [La liberté et les limites de la science](#), le 10 septembre.

[André CHAMSON](#) : [Langage et images](#). Conférence du 12 septembre.

QUATRIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Langage et images](#), le 13 septembre.

[Ilya EHRENBORG](#) : [Le chemin du siècle](#). Conférence du 13 septembre.

CINQUIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Le chemin du siècle](#), le 14 septembre.

SIXIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [L'éducation populaire](#), le 15 septembre.

[Jean DE SALIS](#) : [Perte ou métamorphose de la culture ?](#) Conférence du 15 septembre.

SEPTIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Perte ou métamorphose de la culture ?](#), le 16 septembre.

HUITIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Pour une culture populaire](#), le 17 septembre.

*

[Index](#) : [Participants aux conférences et entretiens](#).

@

La culture est-elle en péril ?

AVERTISSEMENT

@

p.007 Le présent volume contient l'ensemble des conférences et des entretiens des X^{es} Rencontres Internationales de Genève.

L'introduction dont nous avons fait précéder ces textes, et qui est empruntée au programme des Rencontres Internationales de Genève, précise l'orientation que le Comité d'organisation entendait donner à ces manifestations.

Pour les conférences, nous les publions, comme chaque année, *in extenso* et telles que les auteurs les ont prononcées ¹.

Quant aux entretiens, ils ont été établis sur la base du sténogramme de chaque séance. Le but que nous nous assignons en les publiant reste le même : nous essayons de restituer le vif des débats, d'en dégager les lignes de force, la direction principale, d'en marquer les articulations, de rendre enfin, dans la mesure du possible, nette et significative la confrontation des thèses en présence. C'est dans ce seul but que certaines digressions et certaines interventions, qui n'ont pas directement rapport avec le sujet du débat, ont été résumées. Précisons enfin que nous nous sommes efforcés de conserver au texte des interventions leur caractère oral.

@

¹ Celle de M. Georges Duhamel — retenu par la maladie — a été lue par M. Jean Amrouche.

La culture est-elle en péril ?

Le Comité d'organisation des Rencontres Internationales de Genève est heureux de pouvoir exprimer ici sa gratitude à ceux dont l'appui généreux lui a permis d'assurer le succès de ces X^{es} R.I.G., et tout particulièrement à l'UNESCO et aux autorités cantonales et municipales de Genève.

La culture est-elle en péril ?

INTRODUCTION ¹

@

p.009 Notre époque voit un accroissement prodigieux des moyens d'information, qui a modifié et modifie, dans une mesure incalculable, les conditions faites à la culture.

Quelles seront les conséquences de cette sorte de bouleversement apporté par les diverses techniques dont dispose l'homme contemporain ?

Aujourd'hui, les arts plastiques eux-mêmes ont, selon le mot de Malraux, « inventé leur imprimerie ». Ce « musée imaginaire », qui est venu doubler en quelque sorte le musée tout court, fait que le plus petit étudiant est désormais mieux renseigné sur les civilisations non européennes, sur l'art sumérien, chinois ou indien, que le plus grand critique d'il y a un siècle.

Mais cet apport — dû au perfectionnement des procédés typographiques, aux illustrations et aux reproductions — qu'est-il, comparé à la diffusion par le disque, le cinéma, la radio, désormais par la télévision ? Il est normal de s'interroger sur les avantages et les inconvénients de ces moyens nouveaux, dont l'influence est immense, sans commune mesure avec celle d'aucune autre époque. De s'interroger, en somme, sur leur nature, leur qualité, leurs effets. Ne se produit-il pas, du fait de la commercialisation des procédés de diffusion — nous pensons ici au cinéma surtout et aux magazines de toutes espèces — une exploitation organisée d'instincts humains que la culture, jusqu'ici, s'efforçait de maîtriser ? Comment éviter que ces moyens ne deviennent les instruments d'une propagande néfaste pour la culture authentique, laquelle comporte une réelle activité intérieure, un effort personnel, un esprit critique ? Comment le respect de la vérité, comment le souci de la beauté, peuvent-ils conserver leurs droits ?

Certes, dans la situation actuelle, les réactions, souvent plus sentimentales que réfléchies, sont divergentes. D'aucuns redoutent la passivité qu'encouragent chez l'auditeur, le spectateur, voire le lecteur, les conditions de notre temps. Ils déplorent que les exigences d'une culture désintéressée disparaissent sous la

¹ Thèmes de discussions proposés par les organisateurs des R.I.G. 1955.

La culture est-elle en péril ?

poussée d'un certain public trop enclin à confondre information hâtive et connaissance véritable. Ils craignent que la radio, p.010 le cinéma, les digests, ne donnent aux jeunes l'illusion de se cultiver à bon compte.

D'autres estiment que la multiplication des moyens d'information, même s'ils dispensent une nourriture spirituelle souvent discutable, représente un avantage par rapport à un passé où la culture était l'apanage quasi exclusif d'une classe de privilégiés. Ils espèrent que notre époque verra naître une nouvelle forme de culture, adaptée aux exigences encore confuses du monde contemporain.

Les Rencontres Internationales de Genève, en ouvrant la discussion sur ces problèmes, n'entendent pas préjuger de leur solution. Elles souhaitent seulement qu'un débat, aussi objectif que possible, projette quelque lumière sur une question qui, à juste titre, préoccupe aujourd'hui tous les hommes qui pensent.

@

La culture est-elle en péril ?

GEORGES DUHAMEL

CRISE DE CIVILISATION ¹

@

^{p.011} La plupart des lexicologues — et Littré tout le premier — nous rappellent que le mot de *crise* est d'abord un mot du langage médical. Ce mot vient du grec et signifie, étymologiquement, le phénomène, bon ou mauvais qui, survenant dans le cours d'une maladie, a valeur de décision et incline l'observateur à juger la conjoncture. Nos vieux maîtres disaient, non sans optimisme, quand ils voyaient un malade atteindre l'acmé des troubles : « La crise est libératrice. » Bien que le mot de crise ait été, dans la suite des ans, utilisé en politique, en économie, et en bien d'autres circonstances, j'entends lui conserver son sens originel. La civilisation du monde humain traverse une crise. Elle est malade, force nous est de le reconnaître. Elle peut triompher des maux qui la tourmentent et nul ne le souhaite plus ardemment que moi. Elle peut aussi, dans cette épreuve qui traîne en longueur et se complique chaque jour à nos yeux, sombrer pour longtemps, ce qu'Einstein et d'autres savants n'ont cessé d'annoncer depuis la seconde guerre mondiale.

Si, comme doit faire tout médecin attentif, j'entends étudier l'anamnèse de cette maladie et de cette crise, je ne crois pas inutile de remonter jusqu'au XVII^e siècle et de considérer comme un des événements de la plus haute importance la nette description de la méthode inductive dans deux ouvrages publiés à

¹ Conférence du 7 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

quelques années d'intervalle, c'est-à-dire le *Novum organum* de François Bacon et ^{p.012} le *Discours de la méthode*, de René Descartes. On ne manquera pas de m'objecter que l'effort de ces deux philosophes s'inscrit dans une longue histoire dont elle ne forme qu'un épisode. En vérité, le siècle de Descartes, ce n'est pas le XVII^e siècle, c'est très exactement notre siècle, le XX^e. Je ne suis certainement pas de ceux qui, considérant la marche de l'humanité, ce que l'on appelle, non sans lyrisme, le progrès, se détournent avec humeur et parlent absurdement d'un retour à la nature. Si jamais un retour à la nature se produisait, il serait sans nul doute la conséquence de catastrophes prodigieuses. Par habitude, et conformément à ma formation d'origine, la formation médicale, je demande à juger et je ne me refuse pas à suivre la tradition hippocratique, c'est-à-dire à faire des pronostics. Descartes a mis entre les mains de ses semblables un instrument dont l'usage pouvait « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ». La question est de savoir de quelle manière les hommes ont employé cette puissance qui leur était ainsi promise. Le problème est et demeure de considérer les événements du temps, et de dire si nous ne pouvons pas ne point nous rallier à l'amère sagesse de Pascal quand il dit : « Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès. »

Les hommes de ma génération, en ouvrant les yeux, ont découvert un monde qui semblait en équilibre, au point de vue temporel et au point de vue intellectuel ou moral. Cet équilibre était, on l'entend bien, fondé sur l'injustice, l'arbitraire, l'abus de pouvoir. J'ose ajouter que si, de nouveau, dans l'avenir, un régime d'équilibre parvient à s'imposer au monde humain, l'injustice, l'arbitraire et l'abus du pouvoir ne peuvent pas ne point tenir leur

La culture est-elle en péril ?

partie dans le concert. La race blanche avait, non sans violence, imposé sa loi de fer au monde entier. Les conflits entre les membres de cette collectivité blanche ensanglantaient périodiquement les continents et les mers. Depuis plusieurs siècles, les hommes s'efforçaient, avec des succès sensibles mais modestes, de mettre au travail certaines formes de l'énergie. Le résultat de ces recherches était de nature à réchauffer toutes les espérances. Dans un écrit composé avec la ferveur de la jeunesse et bien inexplicablement publié trente années plus tard, à la veille de la mort, Ernest Renan prêchait la ^{p.013} confiance dans l'avenir de la science et affirmait que jamais les Barbares ne sauraient employer à leur égoïste profit les inventions accomplies par les savants...

En fait, l'ambition, la haine et la sottise n'étaient alors ni moins ni plus fortes qu'aujourd'hui, mais ces passions ou ces dispositions d'esprit manquaient d'instruments et d'armes.

J'ai lu, voici peut-être dix ans, un livre bien fait, bien documenté, nourri de remarques pertinentes et dont l'auteur s'efforce de prouver que l'humanité, depuis des millénaires, applique avec efficacité les mêmes principes, et que toutes les inventions modernes sont en germe dans les pratiques et les procédés de nos ancêtres. Je veux bien reconnaître que, si l'on s'en tient aux mots, une phrase prise, par exemple dans *Les Sept contre Thèbes*, d'Eschyle, pourrait se retrouver presque lettre à lettre dans un récit de guerre moderne : « Celui qui combat devant la porte Capène, celui-là combat sur un char. » J'ai montré, dans un écrit intitulé *Homère au XX^e siècle*, que l'humanité, pendant la guerre de Troie, ne s'est pas comportée autrement que pendant ces guerres que nous disons, aujourd'hui, mondiales. Je veux bien

La culture est-elle en péril ?

reconnaître, avec Hippocrate, qu'aujourd'hui, comme il y a vingt-cinq siècles, le levier, le coin et la manivelle restent au principe de certains actes médicaux et chirurgicaux. Il n'en demeure pas moins que des sources d'énergie d'une puissance chaque jour plus grande ont été mises à la disposition des individus et des collectivités.

Je considère que la date cardinale, celle que l'on peut choisir pour marquer la fin d'un des âges du monde et le commencement d'un autre temps, c'est la mort de Louis Pasteur, survenue en 1895. Des découvertes admirables, telle, par exemple, la vaccination jennérienne, auraient pu inspirer aux observateurs des méditations colorées d'une inquiétude assurément désespérante. On connaît la réflexion du marquis Ito, de cet homme politique japonais, quand la vaccination antivariolique fut répandue dans l'archipel de sa patrie, réflexion qui peut se résumer ainsi : « Qu'allons-nous faire de tous ces gens que vous allez sauver ? » Et l'on sait que, pendant un demi-siècle, les solutions proposées, dans cette région du monde, ont été les absurdes et inefficaces solutions militaires.

p.014 Il est certain que Pasteur lui-même n'a pas été visité une minute par le doute en ce qui concernait la noblesse et la pureté de sa mission. Il nous a fallu vivre cinquante années de plus que ce grand homme pour entendre, non sans honte et douleur, évoquer les chances d'une guerre bactériologique.

Je le répète, les hommes de ma génération, qui ont vu s'élancer sur les routes les premières automobiles, qui ont assisté en curieux aux premières démonstrations publiques de l'aviation, qui ont assisté, en esprit du moins, aux exploits des premiers sous-marins, qui ont pu constater, beaucoup plus tard et *de visu*, les

La culture est-elle en péril ?

effets de la bombe atomique, les hommes de ma génération qui ont été les témoins d'événements considérables comme la naissance du cinéma, le règne de la radio et de la télévision, la découverte des rayons X et des rayons gamma — je cite quelques inventions, il en faudrait citer beaucoup d'autres —, les hommes de ma génération n'abusent pas des mots quand ils parlent d'une crise de civilisation.

A vrai dire, c'est pendant la première guerre mondiale que je me suis senti tourmenté, puis envahi par le doute d'abord, par l'angoisse bientôt. Chose étrange, les historiens et les poètes épiques semblent, à travers les siècles, avoir seuls assumé la fonction de narrer et de commenter les aventures guerrières. Rares ceux qui se trouvaient avoir pris une part personnelle aux événements militaires qu'ils ont racontés. Xénophon pourrait être donné en exemple et, dans un tout autre domaine, Hamilton. Les armées de métier se trouvaient composées d'hommes dont les vertus militaires pouvaient être remarquables, mais qui n'avaient ni l'expérience ni les dons, ni les moyens nécessaires pour témoigner. Si l'on met à part les poèmes épiques dont on sait qu'ils n'ont jamais été faits par les témoins des grandes tragédies et que le génie seul les a inspirés, il faut arriver à l'époque moderne pour nous trouver renseignés sur les pensées, les souffrances, les espoirs et les humbles douleurs des hommes engagés dans de telles aventures.

Je fis, dans mon cœur, serment, dès l'année 1915, de servir de témoin au peuple muet des combattants et des blessés. Je pris aussi la résolution d'attacher toutes mes facultés critiques à l'étude patiente et progressive du phénomène qui se développait sous ^{p.015} mes yeux et auquel je donne, après tant d'années d'étude, le nom

La culture est-elle en péril ?

de crise de civilisation. Entre les deux guerres mondiales et depuis le second conflit, j'ai fait de grands voyages autour du monde et non certes dans un besoin de divertissement, mais pour appliquer diverses méthodes qui permettent, par exemple, aux anatomistes de comprendre la structure de certains organes en observant l'être jeune ou, comme l'on dit dans le jargon moderne, l'être sous-développé, l'être malade et, enfin, les espèces voisines. J'ai rapporté, de mes voyages, maintes relations. La plupart démontrent que le temps de la découverte poétique et pittoresque est probablement révolu, que notre temps est le temps des problèmes.

La crise de civilisation est complexe. Pour en donner, même sommairement, une image d'ensemble, il faudrait aborder les problèmes politiques, sociaux, économiques dont la complexité tient essentiellement à l'application de certaines techniques nouvelles qui ont ébranlé l'équilibre de nos sociétés. J'entends, dans le présent entretien, m'en tenir aux désordres survenus dans les travaux de l'intelligence, dans le régime de la culture, dans les conditions du travail créateur, dans les disciplines pédagogiques et, aussi, dans les professions libérales, dans l'exercice notamment de l'une d'entre elles, la médecine, qu'il m'arrivera parfois de prendre pour exemple.

Il y a trente ans, l'homme qui s'avisait d'exprimer un doute sur la nature et l'efficacité véritable de ce que l'on appelait non sans intempérance le progrès, il y a trente ans, dis-je, cet homme était considéré comme un survivant du XVIII^e siècle, comme un disciple attardé de Jean-Jacques. La seconde guerre mondiale a notablement modifié les vues de l'observateur moyen. L'inquiétude n'a cessé de croître. Les plus grands savants ont jeté des cris

La culture est-elle en péril ?

d'alarme. Chaque jour, je reçois des livres, des brochures, des articles où se manifeste une juste et nécessaire inquiétude. Au moment même où je préparais par écrit la substance de cet entretien, je venais de lire l'un des derniers parus de ces ouvrages qui sont souvent des examens de conscience. Je veux parler du livre de mon confrère de l'Institut, d'Emile Girardeau, intitulé : *Le progrès technique et la personnalité humaine*. La plupart des hommes attentifs savent ^{p.016} que ce que j'appelais en 1929 « les scènes de la vie future » pourrait s'appeler aujourd'hui « scènes de la vie présente » et s'appelleront, bientôt, « scènes de la vie d'hier ». Nous faudrait-il vingt fois, cent fois poser les mêmes questions en pleine lumière, nous devons le faire, pour prévenir peut-être de nouvelles et irréparables catastrophes.

Nul mot n'est présentement plus difficile à définir que le mot de civilisation. Comment définir avec fermeté un mot et une idée qui sont en perpétuel devenir ? La définition de notre maître Littré ne nous donne plus satisfaction. Pour moi, chaque année, je rectifie, pour mon usage personnel tout au moins, une définition qui ne parvient pas à immobiliser ses frontières. Pour moi, à cette heure même, la civilisation est l'ensemble des recettes ou traditions, des doctrines morales et religieuses, des règles sociales, des philosophies, des œuvres d'art, des méthodes et des disciplines scientifiques, de toutes les connaissances qui, transmises par l'enseignement du maître et par les pratiques de la lecture, permettent à l'humanité de surmonter et de suppléer les forces de l'instinct. L'instinct, dans l'espèce humaine, ne s'exerçant que dans un certain nombre de nos actes, c'est l'éducation ou la culture qui doivent parer à régler notre comportement psychique, nos actes et nos œuvres. Chaque homme doit, et c'est en cela qu'il se

La culture est-elle en péril ?

distingue des animaux, réapprendre le monde. S'il est favorisé par des dons exceptionnels, par l'imagination, le pouvoir créateur, la passion du travail, il aura peut-être la chance d'ajouter quelque chose au trésor de civilisation propre au peuple parmi lequel il vit, ou même au trésor de la civilisation générale, s'il est vraiment au petit nombre des élus.

Les méthodes pédagogiques sur lesquelles est fondé notre système de culture intellectuelle semblaient réglées par de longs siècles d'expérience. Elles étaient fondées sur l'effort individuel, sur la faculté d'attention, sur les gymnastiques apparemment désintéressées de l'esprit, sur un sage développement de la mémoire permettant à l'homme d'aller, sans vaine perte de temps, retrouver ^{p.017} les choses où elles sont. Le rôle sans cesse grandissant de l'information, dont je me garderai bien de nier la nécessité, avait amené les défenseurs de la culture véritable à établir et à maintenir une différence rigoureuse entre l'information et la connaissance. L'individu vivant en société s'efforçait de se plier aux règles d'une telle existence ; il devait respecter les conventions qui permettent à une communauté, quelle qu'elle soit, de subsister par l'accord de ses membres. Tels étaient, en bref, les principes de ce que je tiens encore, malgré maintes imperfections, à considérer, dans l'ordre de la culture, comme un régime d'équilibre, comme un régime qui avait fait ses preuves, qui avait donné dans tous les domaines des hommes remarquables, poussé puis maintenu pendant longtemps au premier rang plusieurs nations de l'Europe. Je ne parle pas du Nouveau Monde, où les problèmes évoluaient très vite et selon d'autres normes et d'autres objectifs aussi. Je pense, jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à preuve de mon erreur, je pense que l'Europe et le continent méditerranéen —

La culture est-elle en péril ?

pour parler comme Valéry et comme Gabriel Audisio — sont doués du génie de l'invention. L'Amérique nous a prouvé qu'elle possède le génie de l'application. Il est possible que ces vertus distinctes tiennent, comme le bouquet des vins ou la saveur des fruits, à certaines propriétés du terroir, à ce que Gabriel Bertrand appelle volontiers des oligo-éléments, présents ou absents dans la nourriture des multitudes. Il est possible aussi que ces propriétés se trouvent mises à l'épreuve par les très anciennes pratiques pédagogiques dont je viens de faire une rapide énumération. La Russie, pendant deux siècles, c'est-à-dire entre Pierre le Grand et la révolution de 1917, s'est résolument tournée vers l'Occident. Elle a donné, dans cette période, ses plus grands écrivains, ses plus grands musiciens et ses plus grands savants. Que pouvons-nous, que devons-nous attendre d'elle, maintenant que, retranchée de l'Europe, elle se replie sur elle-même et ne quitte cette position que pour regarder vers l'Asie ? Voilà ce que nous dira le proche avenir.

J'en viens à examiner les modifications profondes qui se trouvent marquer, dans l'ordre intellectuel, ce que j'appelle, depuis le début de notre entretien, la crise de civilisation. Presque toutes ces ^{p.018} modifications ont été déterminées par les applications des techniques modernes.

Je dois faire, sans plus tarder, une nécessaire différence entre certains degrés de la connaissance, en matière scientifique. Louis de Broglie s'est défendu, en diverses occasions, d'être un savant de laboratoire. Il a dit avec beaucoup de modestie et beaucoup d'orgueil qu'il était un philosophe de la science. En fait, les philosophes de la science se placent au sommet. J'ai cité Descartes et Bacon, on en pourrait heureusement citer beaucoup d'autres.

La culture est-elle en péril ?

J'appelle encore, sans ordre, et presque au hasard, Pascal, Lavoisier, Gay-Lussac, Berthelot, Claude Bernard. Pasteur offre un grand exemple : philosophe de la science et créateur de la biologie moderne, il se présente aussi comme un expérimentateur exemplaire, malgré son infirmité physique. Il est un incomparable chef d'école.

En bref, le philosophe de la science est celui qui établit des lois. Il arrive qu'un chercheur se trouve entrevoir un phénomène de grande importance, mais ne poursuit pas son travail jusqu'à l'établissement d'une loi. C'est ce qui est arrivé à Duchêne de Lyon, qui a découvert, il y a un demi-siècle, l'antagonisme des moisissures et des cocci, mais qui, sollicité, distrait par un incident de sa carrière, n'a pas poussé son travail plus loin, ce qui nous amène à reconnaître que l'invention des antibiotiques est, en définitive, l'œuvre d'Alexander Fleming et des chercheurs d'Oxford.

Le technicien est celui qui n'a pas énoncé quelque grande loi de la nature, mais qui, ayant étudié une telle loi, découvre certaines applications de cette loi, invente des appareils et arrive souvent à transformer ainsi non seulement la vie des individus et des groupes, mais encore l'économie et donc, par la suite, l'équilibre social. Le technicien n'en est pas moins un savant du second rang. Entre le cohéreur à limaille de Gustave Branly et nos actuels appareils de radio, il y a sans doute place pour une foule de recherches techniques. N'empêche que l'initiateur est Branly. A l'autre bout de la chaîne se trouvent les ouvriers habiles qui apportent un détail, remanient un dispositif, parviennent à résoudre une petite difficulté, s'inscrivent, somme toute, à la suite des techniciens.

p.019 Je viens de parler de la radio. Tous les observateurs ont

La culture est-elle en péril ?

accueilli cette découverte considérable avec la plus grande curiosité, la plus grande reconnaissance aussi. Le voyageur qui traverse en avion, très haut, les immenses déserts de l’Afrique ou de l’Asie et à qui l’on apporte soudain un radiotélégramme chargé des nouvelles qu’il attend, ce voyageur reconnaîtra sans peine que la découverte de Branly a profondément modifié la vie de chacun de nous. Reste à savoir la place que peut et doit prendre la radio dans un régime de civilisation bien équilibré. C’est un problème que j’ai souvent abordé dans mes écrits et que j’ai choisi pour thème, en 1938, quand j’ai pris la parole, au nom de l’Académie française, à la séance publique annuelle des cinq académies. (*Radiophonie et culture intellectuelle.*) Il m’apparaissait, dès ce temps-là, que la radio modifierait sans nul doute notre système de culture, mais qu’elle ne l’améliorerait pas nécessairement, certes non. Et pourquoi ? C’est que la radio se trouve au premier rang des inventions dont l’usage intempérant et maladroit tend à corrompre et peut-être à ruiner la faculté d’attention, principe de toute culture.

Je n’entends pas, disant ce que je vais dire, jeter en vain le discrédit sur une découverte étonnante, mais bien mettre en garde mes contemporains et mes arrière-neveux contre certaines déviations de l’usage. Il est bien évident que si l’énergie atomique, par exemple, convenablement attelée — j’emploie ici une image qui ne doit pas être mal interprétée —, travaillait uniquement pour alléger la peine des hommes, elle aurait, dès son apparition dans la vie de nos sociétés, été saluée par un cantique de gratitude. Elle contribue au contraire à faire vivre les hommes de notre temps dans une angoisse chaque jour grandissante. Tous nos problèmes sont désormais dominés par la question de l’emploi des

La culture est-elle en péril ?

techniques, des déviations criminelles ou absurdes que l'on fait subir à la pensée primitive des découvreurs, des philosophes de la science. J'ai visité la ville d'Hiroshima, sept ans après l'explosion de la bombe. J'ai vu les ruines, les brûlés, les survivants, les orphelins ; j'ai pris, sur place, et de sévères leçons et de fermes résolutions.

Je reviens à la radio, non pour traiter le problème complètement, nous n'en aurions pas le temps ici, mais pour aborder certaines ^{p.020} questions que j'estime urgentes et graves. L'enregistrement de la musique ou des paroles sur ruban de magnétophone représente assurément un progrès dans l'ordre technique. Et voici que ce progrès commence d'inquiéter les personnes qui ont de fréquentes occasions de parler à la radio. Tous les écrivains sont, et ce n'est pas d'hier, menacés par les fantaisies ou par la malveillance intéressée des interpolateurs.

Le plus souvent, les historiens, les commentateurs loyaux retrouvent des textes qui leur permettent de rétablir, dans sa forme originale, le développement d'un discours, par exemple. Qu'il s'agisse d'un philosophe, d'un théologien, d'un savant ou même d'un narrateur, d'un poète, nous avons lieu de redouter et de blâmer ceux qui, par ignorance, orgueil ou obstination partisane, s'efforcent de dénaturer, de défigurer la pensée d'une personne qui n'est plus là pour se défendre, pour rétablir un certain ordre qu'elle reconnaît sien.

Les techniciens du magnétophone ont accoutumé, en vue de pallier les indécisions des orateurs, de pratiquer des coupures dans le ruban. Petit à petit, de même que, souvent, les secrétaires de rédaction, dans certains journaux, arguant de leur expérience, modifient le titre d'un article, suppriment quelques lignes,

La culture est-elle en péril ?

improvisent un raccord, introduisent ce que l'on appelle des sous-titres, petit à petit les techniciens de la radio, observant une consigne ou agissant de leur propre chef, taillent, retailent, recollent le ruban de telle manière que l'auteur de l'émission peut se trouver dire ce qui n'est aucunement sa pensée, ce qui est même le contraire de sa pensée. Or, pour ceux qui connaissent la voix ainsi transmise, ils ont une tendance bien naturelle à reconnaître cette voix, même s'ils demeurent stupéfaits par la démarche de la pensée. Je ne suis pas le seul à protester contre ces pratiques. J'ai reçu récemment un fascicule de la revue *Les Pierres de France*, dans lequel M. Achille Carlier s'insurge contre les déformations infligées à sa pensée dans les conditions que je viens de dire. J'ai souri : les écrivains ne connaissent que trop ces attentats contre l'individu et contre l'œuvre de l'individu.

On a cru qu'un instrument propre à diffuser sur d'immenses ^{p.021} régions de l'espace la parole humaine, les cris, les bruits, la musique enfin, ne tarderait pas à susciter des artistes qui écriraient spécialement pour cet instrument. Je viens d'employer le verbe *écrire* et, par ainsi, j'affirme la primauté de l'écriture. *Verba volant, scripta manent*, comme disait la sagesse populaire des Latins. N'empêche que des hommes se sont mis au travail, dans l'espoir d'engendrer des ouvrages expressément destinés à la radio. N'existe-t-il pas désormais un art expressément cinématographique ? N'existe-t-il pas des ouvrages composés pour le cinéma par des artistes que l'on nomme scénaristes et que je préférerais, pour mon usage personnel tout au moins, appeler cinéastes ? Mais une œuvre de cinéma, si d'aventure elle séduit la critique et le public, a des chances de passer plusieurs centaines de fois sur les écrans des pays francophones, dirai-je pour prendre

La culture est-elle en péril ?

un exemple. De là, et grâce à un artifice qui n'exige pas l'intervention minutieuse d'un traducteur, elle prend la route et fait le tour du monde. Le cinémiste sera payé de ses peines.

Il n'en est pas ainsi de l'écrivain qui écrit spécialement pour la radio. Son œuvre sera diffusée une fois, puis deux sur la chaîne nationale, je veux le croire. Il sera peut-être repris par quelques chaînes provinciales. Pour sortir des pays francophones, cette œuvre devra supporter l'épreuve chanceuse de la traduction. Dans quel état se présentera-t-elle aux peuples des antipodes ? Telles sont les questions anxieuses que se posent les écrivains sollicités par la création d'œuvres spécifiquement radiophoniques.

A vingt reprises, je suis revenu, dans mes écrits, sur la nature, le rôle, l'importance et les expériences du cinéma, en noir et en couleur. Je n'ai pas l'intention, ici, de reprendre cette controverse, bien qu'elle évolue jour à jour, avec les indéniables progrès de la technique. Je reconnais, tout d'abord, que la radio, le disque et la télévision sont de grand secours en ce qui concerne la vie des malades, des infirmes, des vieillards, des solitaires. J'ajoute qu'à l'occasion d'une interview télévisée, puisque c'est ainsi que l'on dit, par l'excellente émission *Lectures pour tous*, qui amène les auteurs des livres à parler de leurs ouvrages, il m'est arrivé d'exprimer le vœu de voir la radio et la télévision non point supplanter le ^{p.022} livre, mais servir une cause à mes yeux sacrée, la cause du livre. Rien n'est perdu si les hommes au lieu de s'abandonner à de vaines distractions qui, comme l'a fort bien dit notre Pascal, le détournent de la contemplation des problèmes essentiels, si les hommes, dis-je, consentent à mettre en jeu tous les moyens dont ils disposent désormais pour mieux se connaître, pour mieux connaître le monde, pour s'élever par l'étude et par le travail.

La culture est-elle en péril ?

Ce vœu, qui n'est, je tiens à le déclarer, ni désespéré, ni excessivement optimiste, m'amène à parler de la valeur pédagogique des techniques et des appareils qui manifestent la nouvelle philosophie des sciences. Il y a trente ou quarante ans, les pédagogues se sont trouvés saisis par une espérance bien naturelle et même respectable. Ils ont espéré que le cinéma, la radio — on ne parlait pas encore de télévision — pourraient non pas alléger leur noble tâche, mais permettraient de l'accomplir avec plus d'efficacité, surtout en ce qui concernait certaines intelligences rétives qui ne sont pas favorisées par les dons du travail.

Je reçois nombre de revues pédagogiques. Je les lis avec un fervent intérêt. Je suis en relations constantes avec les membres du corps enseignant. J'ai senti l'espérance dont je parlais tout à l'heure hésiter et faiblir au fil des années, même quand cet affaiblissement et cette hésitation ne se trouvaient pas avoués et reconnus. Je ne crois donc pas inutile de résumer ici les observations et les réflexions que j'ai faites à ce sujet.

Les appareils et les techniques dont je parle ici représentent, si l'on consent à s'en servir avec discernement et loyauté, d'admirables instruments d'information et de divertissement. Ils n'ont pas encore pris rang parmi nos instruments de connaissance.

J'ai dit et je pense toujours que le disque seul peut nous donner une exacte représentation de certaines musiques étrangères dont la notation échappe à la graphie occidentale. Je pense, par exemple, à la musique des pays arabes, aux musiques de l'Extrême-Orient, qui ne comportent pas des intervalles comparables à ceux de la musique occidentale, d'une part, et qui, d'autre part, sont souvent accompagnées et complétées par des bruits et par des ^{p.023} instruments à percussion qui peuvent, en

La culture est-elle en péril ?

certains pays, parvenir à une bien étonnante polyrythmie.

Naturellement, la radio peut rendre, en ce sens, les mêmes services que le disque, soit qu'il s'agisse de transmission en direct, soit qu'il s'agisse de transmission différée.

Quant au cinéma documentaire ou scientifique, le fait qu'il représente une part somme toute minime dans les projections des salles populaires, alors que, dans les bibliothèques publiques, la science, la documentation, les techniques, l'histoire, la géographie, la littérature du plus haut rang forment une part considérable du catalogue, ce fait, dis-je, montre sans contestation possible, que le cinéma, dès maintenant, s'accommode, vis-à-vis du livre, instrument essentiel de la culture véritable, d'une situation humiliée. J'ai vu, en France et ailleurs, des films scientifiques et j'ai noté que ces films, parce qu'ils bénéficiaient des rythmes ralentis ou accélérés, parce qu'ils pouvaient rendre apparentes les données du microscope et d'autres appareils dont l'usage est réservé aux spécialistes, ces films étaient du plus haut intérêt pour l'homme qui entend s'instruire et s'élever. Mais telle n'est pas la nourriture qui est distribuée à la majorité du public. Les grands journaux parisiens publient, une fois par semaine, un programme des spectacles réservés aux habitants de la capitale. A feuilleter ce programme, on mesure la redoutable déchéance du théâtre au regard de la multitude. Les cinémas, dès maintenant, occupent, pour leurs annonces simplement formulées, les neuf dixièmes de la place. Nombreux sont les écrivains de théâtre qui ne trouvent plus à faire jouer leurs œuvres, même quand ces œuvres sont excellentes et pourraient confirmer une réputation justement établie. Des symptômes inquiétants donnent à penser que la publication des livres pourrait, d'ici quelques années, se heurter à

La culture est-elle en péril ?

des obstacles analogues. Comment, en une telle conjoncture, ne pas parler d'une crise de civilisation ?

L'observateur de sang-froid, qui ne peut pas ne pas considérer avec intérêt et même admiration certaines images que nous proposent la photographie et la néophotographie, certaines images du cinéma sans doute aussi, cet observateur est amené à s'interroger sur l'avenir des arts plastiques. Je pense, pour mon compte, que la p.024 peinture, cet art qui, pendant des siècles, s'est efforcé de représenter la figure humaine, les objets de la vie domestique, les paysages, maintes scènes de l'histoire ou de la légende, la peinture, dis-je, s'est trouvée évincée d'un certain nombre de positions par les techniques de la science nouvelle. Ce que je dis de la peinture, je pourrais le dire également de la sculpture. Les tenants des arts plastiques se sont alors lancés dans une recherche éperdue pour découvrir, à l'art auquel ils se consacrent avec passion, des objectifs nouveaux, des disciplines, des impératifs, en bref des raisons de subsister et de persévérer dans l'effort.

Dans le moment même où le génie individualiste, seul créateur, seul capable d'inspirer les maîtres, les saints et les vrais chefs, se trouve en proie à un doute générateur de désespérance, dans ce moment même, la vieille idée de l'automate recommence de tourmenter les hommes. La fièvre prométhéenne a, désormais, de nouveaux prestiges et de nouveaux objets.

Les savants des laboratoires ont d'ailleurs, pour assouvir une telle rêverie, de nouveaux objectifs et de nouvelles méthodes. Il faut, d'abord, donner à la machine toutes les vertus humaines ou, du moins, le simulacre de telles vertus. La machine saura compter, écrire, répondre à telle ou telle excitation, faire de la musique,

La culture est-elle en péril ?

parler, résoudre maints problèmes, se diriger dans l'espace, mesurer le temps, engendrer des œuvres comparables à celles que l'homme obtient par un effort de l'imagination, de la fantaisie peut-être, mais aussi du jugement ou de la raison. Nous voici loin du dessus-de-plat à musique ou de l'oiseau-chanteur inventés par nos grands-pères. L'ambition de l'homme, à cette heure du siècle, est de donner naissance à une créature, d'inspirer cette créature aussi longtemps qu'il le faudra, mais de démissionner, un jour, devant son œuvre, — ce que n'a pas accepté de faire le Dieu des Ecritures — et de trouver, dans cette démission, le principe d'un orgueil plus que divin.

Le problème ainsi posé, l'esprit ingénieux l'attaque en même temps par deux points opposés. L'humble mécanique, d'une part, ^{p.025} s'élèvera vers ce que mon ami Karel Capek a naguère baptisé *le robot*. La machine aura des maladies, des caprices, des amours et des haines, avant de parvenir à la surnaturelle et inhumaine perfection. Mais, d'autre part, des tentatives sont poursuivies pour que l'homme fasse une partie de la route et s'achemine vers ce qu'il m'est arrivé d'appeler « le rendez-vous des automates ». Des chirurgiens en quelque sorte déshumanisés eux-mêmes — il y en eut de tels pendant la dernière guerre — feront subir à leurs semblables des opérations dont l'objet sera de retirer à leurs victimes la faculté de procréation, d'abord, puis, par l'effet de certaines lobectomies segmentaires, le jugement et, pour finir, la sensibilité peut-être. Certains rêveurs ne désespèrent pas de rivaliser ainsi avec le génie de la termitière, de la fourmilière et de la ruche, d'obtenir des créatures qui auront peut-être encore l'aspect de l'homme, et ce n'est pas sûr, mais qui seront asexuées, propres à tel ou tel office ou labeur, mues non même par un

La culture est-elle en péril ?

instinct comparable à celui des insectes, mais par une volonté qui sera celle du nouveau Prométhée, de l'homme-dieu qui pourra finalement disparaître, ayant pour longtemps ouvert d'horribles avenues et distribué des consignes. Ainsi la machine s'élevant vers l'homme, et l'homme descendant vers la machine, un nouvel ordre se trouvera finalement institué dont nos pires cauchemars peuvent nous donner quelques fugitives images.

Quittons ces anticipations qui n'ont, hélas ! rien d'aventureux, et considérons avec sang-froid la situation dans laquelle, à cette heure du siècle, se trouve l'homme qui ne se détourne pas obstinément de l'avenir, mais qui demeure persuadé que le génie de l'espèce ne doit pas s'égarer, qu'il doit, conformément à des traditions millénaires, demeurer le maître de ses destinées et de sa raison.

Cet homme, peut-il, comme le recommandait Vigny, dans l'ultime chapitre de *Stello*, « seul et libre accomplir sa mission », qui demeure donc de juger et de créer ?

Il doit d'abord compter avec les transformations apportées au régime du travail par le machinisme, puis par la révolution sociale que le machinisme a déterminée et dont nous ne pouvons encore p.026 mesurer tous les effets. Innombrables sont les travailleurs que la machine a détournés de l'agriculture et quasiment mis en vacance. Une partie de ces travailleurs s'est tournée vers l'industrie ; mais la mécanisation, là comme ailleurs, et demain peut-être plus sévèrement qu'aujourd'hui, limite et limitera le nombre des emplois. La multitude infinie des travailleurs ainsi mis à pied n'ira pas chercher subsistance dans les plus humbles services de la ferme ou dans le service domestique dont l'Amérique nous annonce dès maintenant qu'il représente une

La culture est-elle en péril ?

survivance des temps légendaires. La multitude infinie des sans-emploi demande et même exige d'être incorporée sans retard à la collectivité bureaucratique.

Descartes, s'il revient demain, sous la lumière du siècle nouveau, ne pourra plus passer l'hiver dans un poêle, c'est-à-dire dans la pièce chauffée de la maison, pour y rêver à loisir et y tracer l'esquisse d'une philosophie. Non, non ! Descartes devra, chaque jour, interroger les papiers presque toujours incompréhensibles que lui enverront les administrations, les papiers que les malheureux bureaucrates eux-mêmes, ceux du fisc et ceux de la Sécurité sociale, ceux des allocations familiales et ceux des organismes d'épargne ou de banque, ceux des services de contrôle des versements forfaitaires, ceux des assurances privées qui foisonnent, tous ces papiers que les bureaucrates eux-mêmes, j'ai maintes fois eu lieu de le constater, avouent ne pas bien comprendre et expédient dans tous les sens avec un accablement qui ressemble au désespoir.

Les professions dites libérales semblaient, naguère encore, le refuge des esprits dévoués à l'individualisme sauveur. De telles professions sont à la veille de sombrer dans la servitude. La fonctionnarisation ne se contente pas de les menacer ou de les grignoter : elle les dévore. Découragés, nombre de jeunes hommes, engagés dans de telles voies en raison de traditions familiales, rêvent, pour simplifier leur existence, de cette forme de vassalité que l'on nomme le travail-à-temps-plein. Puis-je imaginer Louis Pasteur ou Charles Nicolle, pour ne prendre que deux exemples, réduits à la condition de savants-fonctionnaires « à temps plein » ? La profession de médecin, qui reste chère à mon cœur, sera-t-elle, demain, gouvernée par la cybernétique pure et simple ? Je ne le

La culture est-elle en péril ?

crois quand ^{p.027} même pas et le fait qu'à la fin de cette saison va se réunir à Paris le premier Congrès international de morale médicale, ce fait me donne à croire que les médecins organisent la résistance. Je leur dis « Bon courage ! » Je suis avec eux, parmi eux.

Chose étrange, toutefois, à l'heure où les méthodes pédagogiques et les législations nouvelles pourraient nous faire craindre une pléthore de diplômés, nous assistons à un assaut des non-diplômés, des non certifiés, si j'ose dire, qui prétendent se faire reconnaître et transcender ainsi la discipline des études méthodiques et du diplôme final. Triomphe du paradoxe.

Cependant, les méthodes nouvelles de la biologie agissent avec tant d'autorité sur la démographie que le surpeuplement, dont nous devrions être fiers, menace dès maintenant l'équilibre du malheureux monde humain. La production de nourriture est loin de croître en même temps que la population de la planète, et cela n'annonce aucunement l'avenir de paix et de concorde qui permettrait aux hommes responsables de rechercher un nouveau régime d'équilibre.

Pour parer aux propositions de cette vie mouvante, les législateurs s'agitent. De 1945 à 1950, les assemblées délibérantes, ou les magistrats de la République mandatés à cet effet, n'avaient pas promulgué moins de dix mille lois. J'ai demandé que fût mise en action une machine à détruire les lois... La France n'est d'ailleurs pas le seul pays à souffrir d'une semblable intempérance.

Les hommes qui, les études préparatoires accomplies, entendent persévérer dans la culture intellectuelle, doivent, naturellement, pour satisfaire aux exigences de l'époque, se

La culture est-elle en péril ?

spécialiser de bonne heure. Ils s'enfonceront courageusement dans les terriers qu'ils creuseront eux-mêmes et qui n'ont aucune chance de communiquer entre eux. J'ai demandé, jadis, et le plus sérieusement du monde, que la France, pour maintenir certaines traditions nationales, formât et consacraît par un diplôme des « spécialistes de l'encyclopédie ». Je ne désespère pas d'être entendu quelque jour. J'ai proposé, il y a vingt-cinq ans, la création d'un parc national du silence. J'apprends que l'idée est reprise et qu'on va probablement, pour sa réalisation, choisir une belle province de notre sud-est, la Vanoise.

p.028 L'intellectuel, qui ne désespère pas de travailler dans une paix conquise à force de volonté sur toutes les puissances du désordre, sera, pour profonde que soit la retraite choisie, sollicité par les passions politiques. On le pressera de s'engager. Les extrêmes lui prodigueront des promesses vénéneuses. S'il entend garder le milieu du canal — comme fait le bateau qui, abandonnant la Mer Rouge, remonte vers la Méditerranée, laissant les rivages dangereux à sa gauche et à sa droite, proches à donner le vertige —, s'il fait l'effort prodigieux qu'il faut assumer pour être ce que j'appelle un extrémiste de la modération, il devra combattre toute sa vie, se concentrer dans l'effort, tel l'équilibriste sur le fil. Qu'il se relâche une minute et c'est la chute ! Honneur à lui s'il persévère dans l'ingrate carrière du bon sens et de la mesure !

Et que devra faire encore, dans une société en délire, l'homme qui a pour mission, pour devoir de maintenir la culture intellectuelle, de poursuivre la recherche de la vérité, de s'élever lui-même et d'élever ceux dont il a reçu ou dont il accepte la charge, oui, de les élever dans la connaissance et dans la perpétuelle découverte du monde ?

La culture est-elle en péril ?

Il devra résister à une agression fiscale sans équivalence dans l'histoire des sociétés humaines. Il lui faudra lutter contre l'esprit d'inexactitude qui, chose surprenante et dérisoire, gagne les peuples les mieux assis alors même que tous les moyens de se déplacer à la surface de la terre leur sont prodigués par les conquêtes de la mécanique. Il devra sans cesse répéter aux détenteurs des biens temporels que le succès de l'étatisme ne suffit pas à légitimer les carences du mécénat. Il devra... Il devra... Admettons qu'il consumera tout le temps que la mission par lui choisie n'aura pas impérieusement requis, qu'il consacra tout ce temps à combattre contre les forces du désordre qui se présentent, de nos jours, sous le masque de l'organisation, de la planification, et qui ont désormais tant de chances de réduire à néant les plus hautes et les plus nécessaires vertus humaines.

Si l'individu renonce, ou s'il échoue dans cette insurrection de toutes les minutes, alors l'humanité a bien des chances de s'enfoncer pour longtemps dans les ténèbres d'un nouveau moyen âge. Faut-il ^{p.029} dire que ce moyen âge ne connaîtrait ni la paix laborieuse des cloîtres, ni les solitudes érémitiques où des âmes libres ont longtemps poursuivi leur dialogue avec l'idée de Dieu, avec l'idée de l'infini, avec l'idée de l'éternité.

Si l'individu persévère et connaît des triomphes, même secrets, même obscurs, mais finalement de nature à sauver les libertés essentielles, alors nos arrière-neveux éprouveront les effets et les bienfaits d'un nouvel âge du monde, d'un âge qui sera celui de l'équilibre dans la justice et de la sérénité dans l'effort.

@

WLADIMIR PORCHÉ

LE RÔLE DE LA RADIO-TÉLÉVISION DANS L'ÉVOLUTION DE LA CONNAISSANCE ¹

@

p.031 Je ne vous cacherai pas que l'honneur qui m'est fait de participer à ces Rencontres, s'il me procure un très vif agrément, n'est pas sans aggraver en moi quelques perplexités : celles que peut éprouver un homme assez lent, mais constamment entraîné par les nécessités de l'action, et qui n'a guère le temps d'analyser la substance dont est fait l'outil qu'il manipule.

Le sort m'ayant conduit, cet été, en Irlande, j'appris qu'une certaine pierre, dénommée *Blayney stone*, a la réputation de dénouer les esprits et les langues de ceux qui osent l'embrasser. Du moins, la tradition l'affirme. Je ne crois pas être superstitieux ; pourtant, j'ai embrassé, en pensant à vous, ladite *Blayney stone* — ce qui représente au moins un certain effort musculaire, car cette pierre surplombe un vide d'une centaine de pieds, et ne peut être atteinte qu'au prix de quelques acrobaties !

De quoi s'agit-il aujourd'hui ? De la radio-télévision en présence d'une culture peut-être menacée. Je vous dirai d'abord qu'opposer aux valeurs du passé un phénomène actuel, en l'isolant de son contexte me paraît être une attitude stérile ; autant que l'intransigeance de certains grammairiens, conservateurs d'une langue figée qui n'en tolèrent point l'évolution, et pour qui toute audace verbale n'est qu'une hérésie.

¹ Conférence du 8 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

p.032 Ce refus inconscient ou concerté d'admettre que ce qui cesse d'évoluer devient un souvenir, me paraît peu conforme aux ambitions d'une culture véritable, si toutefois l'on veut bien entendre par ce grand mot abstrait, fort élastique, la culture, non seulement une érudition, non seulement une connaissance et un respect profonds de nos héritages, mais encore, peut-être surtout, un effort d'invention, une projection de la pensée vers des lendemains inconnus, une recherche de ce meilleur qui n'est jamais définitif.

Quel est donc le contexte historique et présent de la radio-télévision ? Sans prétendre, certes, en donner une description complète ou originale, je rappellerai simplement que les besoins d'être informé, d'écouter des histoires, de la musique, de voir se dérouler un spectacle, une action rituelle ou fictive, se sont manifestés dès les premiers âges des civilisations, quelles que soient celles-ci. Et tant que l'écriture demeura l'apanage du prince (quand celui-ci ne méprisait pas la plume à l'égal de la bêche), ou celui du prêtre, ou celui d'une caste, la tradition orale, musicale, ou mimée fut (avec l'ornement de l'édifice, de l'objet), le seul support social de la culture. S'agissant au moins du geste ou du verbe, c'était là un support fragile. Mais c'était aussi un support vivant.

Gutenberg tua le manuscrit, détruisit le mystère de l'écriture, accomplit, de toutes les révolutions, la plus considérable, en abolissant virtuellement le privilège des clercs. A l'avènement de l'imprimerie, la pensée écrite reçut le don d'ubiquité. La gravure (un art, cependant, et non seulement une technique) ouvrait à l'image les mêmes perspectives. La culture orale recula, se réfugia dans la prédication et dans l'enseignement direct. Homère devint

La culture est-elle en péril ?

un écrivain. Et bientôt la presse régna sur un monde encore bien étroit, mais déjà singulièrement élargi.

Tel est le contexte historique. La radio, la télévision prolongent l'expression de ces mêmes besoins qui engendrèrent les bardes, les trouvères, les danseurs sacrés ou profanes, puis la presse à bras, devenue mécanique : s'informer, apprendre, se divertir. Savoir et oublier ; essayer de comprendre ; communiquer avec autrui, en somme, autrui d'hier et d'aujourd'hui.

p.033 Elles s'apparentent à la tradition orale par la vivante fugacité du son, du verbe, ou de l'image qu'elles transportent. Elles partagent avec l'imprimerie le pouvoir d'une ubiquité toujours relative, mais théoriquement illimitée.

A ces deux attributs, s'ajoute pour la radio-télévision un caractère nouveau et spécifique : l'instantanéité de la transmission à distance. Ici le contexte actuel apparaît.

Depuis la conquête de la vapeur, notre histoire n'est-elle pas, en effet, devenue celle d'un corps dont le mouvement ne cesse de s'accélérer ? Chute ou ascension ? Qui saurait le dire ? Personnellement, bien qu'étant plutôt pessimiste, je verrais volontiers notre monde projeté sur la spirale de plus en plus serrée d'un ressort de plus en plus puissant, destiné à créer un nouvel état d'équilibre entre forces physiques et forces spirituelles. Sans m'égarer plus loin, je répèterai seulement cette évidence : qu'il s'agisse de détruire ou de construire, de se déplacer comme de communiquer à travers l'espace, notre action tend de plus en plus à réduire l'expression de cet espace dans le temps, à comprimer l'espace-temps, à *enfermer ce souverain déchu dans une cellule de plus en plus étroite*. Moins de deux siècles, calculés avec nos

La culture est-elle en péril ?

anciennes mesures, auront séparé la marmite de Papin et la fusée interplanétaire, la bombe à hydrogène et le boulet de canon des guerres impériales, le télégraphe Chappe et les transmissions radioélectriques. Ce souci de vaincre l'espace-temps, maître séculaire de l'humanité, en domestiquant à cette fin des sources d'énergie nouvelles, en perfectionnant la machine jusqu'à la doter d'une mémoire et de facultés calculatrices momentanément supérieures peut-être à celles du cerveau humain, n'est-il pas le moteur qui caractérise le mieux notre époque ?

Une telle orientation présente, à mon avis, des aspects redoutables, plus effrayants encore que l'engin atomique ou le VX. En langage d'économiste, en formules d'industrie, d'administration et même, aujourd'hui, de journalisme, cela se nomme le *rendement*. Le rendement, voici, semble-t-il, notre nouvelle Majesté, installée sur le trône de l'espace-temps, ce maître débonnaire qui admettait la réflexion et tolérait le développement de la personnalité. Au nom du rendement, qu'est devenu le travail quotidien de l'homme ^{p.034} des villes et des banlieues, parfois même le travail de l'homme des champs ? Divisé à l'extrême, il n'est plus, trop souvent, que le geste d'un automate, ou une courte série de réflexes mentaux. Le spectacle de nos usines, de nos bureaux, même de certaines écoles, suffit à démontrer, plus clairement que l'œil électrique ou le moteur à réaction, que le nombre d'or, l'équilibre garantissant les bienfaits de nos victoires sur l'espace-temps contre les dangers de ces victoires, n'est pas encore atteint ; quels que soient d'ailleurs les vêtements doctrinaux et politiques de ces résultats également paradoxaux, si l'on songe aux espoirs de délivrance que l'homme fonde sur la machine et la rationalisation des tâches.

La culture est-elle en péril ?

Sans doute penserez-vous que la paix des rives de ce Conemara irlandais, où le cheval et la carriole sont encore les rois du chemin, en me donnant le goût fâcheux des digressions, m'a fait oublier les automatismes de l'esclave égyptien, du canut, du péon. Pardonnez-moi. Je m'empresse de rejoindre mon sujet : cette radio-télévision courtoisement invitée à comparaître devant le tribunal de la culture.

Qui est-elle donc, cette accusée ? Comment l'identifier, comment la définir, dans ses milieux historique et actuel ? Et pourquoi la *radio-télévision*, alors que la *télévision* intéresse à la fois l'œil et l'oreille, celle-ci étant seule concernée par la radiodiffusion uniquement sonore ?

Nombreux sont en effet les arguments qui veulent présenter la télévision comme un rejeton de la radio détaché de sa mère et devenu en quelque sorte un *cinéma*. Le plus simple est évidemment fourni par les sens. Il s'accompagne de quelques corollaires : alors que la radio, quand elle veut ajouter à son rôle de messagère celui du poète ou du baladin, ne peut qu'évoquer, suggérer, à travers le prisme des sons et des mots, en laissant une marge complaisante à la figuration imaginaire, la télévision produit un reflet de la vie ou de l'art, qui ne laisse œuvrer l'imagination que sur les prolongements des perceptions visuelles et auditives.

D'autre part, la radio n'immobilise pas nécessairement l'auditeur, alors que la télévision fixe le spectateur devant son hublot lumineux. L'audition peut donc être attentive ou distraite, tandis que la vision requiert, apparemment du moins, une concentration ^{p.035} perceptive plus forte. Je dis « apparemment », car, de même que l'on peut écouter sans entendre, ou entendre sans écouter, on peut également regarder sans voir. La fascination

La culture est-elle en péril ?

de l'image, épargnant à l'esprit l'effort de représentation visuelle que la radio exige de son auditeur attentif, engendre une passivité au moins égale à celle de l'auditeur distrait, sinon plus profonde, plus voisine de l'état d'hypnose.

Malgré ces différences, évidentes ou discrètes, qui distinguent radio et télévision, j'ai cru devoir unir ces deux formes de représentation par un mot composé mais singulier en raison d'affinités — je dirais même à cause d'une identité fonctionnelle — qui me paraissent être plus importantes que les traits spécifiques du diffuseur et de l'écran.

L'instantanéité de l'information, qu'elle soit auditive ou visuelle, la relative omniprésence de l'expression transmise, la commodité de l'instrument, la faculté de choix immédiat entre plusieurs programmes (fait acquis en radio, acquis ou virtuel selon les pays en télévision) ne sont-ce point là autant de caractéristiques communes et prépondérantes ?

Mais l'identité fonctionnelle majeure de la radio-télévision réside, à mon sens, en ce fait : le destinataire, le public, dans l'un et l'autre cas, est bien le même ; s'il peut être celui d'une salle commune, voire d'une rue, il est avant tout celui d'un foyer, d'une salle à manger, d'un salon, d'une chambre, d'une chaumière, d'une mansarde, ou d'un bureau. Il est essentiellement l'individu ou le petit groupe ; non point cet être collectif qui surgit quand la rampe s'allume, ou quand le grand écran s'éclaire ; ni l'auditoire du prédicateur, du professeur ou du conférencier ; pas même celui du virtuose ou du chef d'orchestre dont la baguette conduit à sa guise une salle de concert ; mais une série indéfinie d'individus et de petits groupes isolés, séparés les uns des autres par des distances de tous ordres, spatiales, ethniques, sociales,

La culture est-elle en péril ?

intellectuelles : toutes ces constellations humaines condamnées à tourner perpétuellement dans leurs orbites qui ne se rencontrent jamais.

Innombrable, divers, difficilement saisissable, c'est le public de la radio-télévision qui fait d'elle une seule visiteuse, au double ^{p.036} visage, aux multiples masques. Cette messagère, cette musicienne, ce poète ou ce pitre, s'adressent à l'être humain dans son intimité ; à celui qu'atteint également la chose imprimée. Mais combien plus diffus, plus vaste que le public d'un livre ou d'un journal est celui de cette réplique sourde, aveugle, et intarissable de Frégoli !

Nous voici donc au pied du mur : le mur des condamnés, bien entendu. J'entends encore l'exorde de notre avocat général, apostrophant tel malheureux défenseur de notre accusée. Qu'il soit esthète ou professeur, artiste ou philosophe, dilettante ou homme d'entreprise, le procureur tient à peu près toujours le même langage : « La défense, dit-il, croit nous démontrer que cette criminelle est une bienfaitrice. Elle étale des statistiques, des horaires d'émissions éducatives, documentaires et culturelles, des séries de programmes consacrés à l'initiation musicale, littéraire, scientifique. Elle nous promène ici et là, du coin des enfants à la chaire du maître, de l'étudiant pauvre à la midinette qui, hier encore, se nourrissait de romans à deux sous qu'aucune radio du monde ne diffuserait. Elle nous répète que cette victime, cette innocente radio-télévision verse sans cesse des antidotes aux cerveaux rongés par l'acide d'une littérature bassement commerciale. Sans parler de ces salles obscures où s'épanouissent les fleurs vénéneuses du crime presque parfait, du sex-appeal sans

La culture est-elle en péril ?

joie. Elle nous cite des noms illustres, arpente des lieues d'archives sonores ou filmées, bientôt plus riches que nos bibliothèques. Elle nous écrase, la défense, à coups de nombres et de faits. A l'entendre, il faudrait bénir cette malheureuse radio-télévision, sauvegarde permanente des vraies valeurs dans un monde envahi par les propagandes sournoises et par le profit, distributrice d'une manne spirituelle à l'usage d'une multitude que jamais, intuitive ou raisonnée, la connaissance, par d'autres voies, eût eu quelque chance d'atteindre... etc. etc. »

Et le procureur poursuit en ces termes, d'autant plus percutants qu'ils sont mieux mesurés : « Certes, en tout ce qu'elle dit, la défense a raison. Et nous ne saurions ergoter. Seulement voilà il y a aussi ce qu'elle ne dit pas, la défense ! »

p.037 « Passons sur toutes les platitudes et incongruités, sur tout le tintamarre forain, la pacotille de sons et de visions que cette étrange brocanteuse transporte dans son sac. Oublions les bévues, les propagandes absurdes ou malhonnêtes, les injures au bon goût et au bon sens que charrie le langage parlé, musical ou spectaculaire de cette sorcière travestie en bouffonne. Accordons-lui que son vocabulaire, sa démarche et ses intentions soient corrigibles, perfectibles. Elle n'en demeure pas moins ce qu'elle est foncièrement : l'écho et le reflet d'un monde hagard, l'appareil sensoriel et le système nerveux d'une société où le record triomphe de l'effort désintéressé, le réflexe de la réflexion, l'entrevoir du savoir, le procédé de l'art, et la science appliquée de la recherche pure. Qu'importe qu'elle déroule quelques rubans de musique ou de poésie, quand ce geste, immanquablement, secoue tant de grelots ? Quel que soit l'usage que les hommes font d'elle, cette histrionne tapageuse, incapable d'inscrire dans les mémoires

La culture est-elle en péril ?

humaines des enseignements plus durables que les rides imprimées aux sables par le vent, ne sera toujours que ce qu'elle peut être, irrémédiablement, en sa substance : la traduction de l'instant, l'expression de l'éphémère, un flot débité par un robinet, à l'usage d'un Tout-le-Monde intime, où la personnalité se dissout plus insensiblement et dangereusement que dans l'âme provisoire d'un lieu public ; un fluide générateur de routine, de paresse mentale et d'illusions de connaissances. Car, quelles que soient ses intentions, cette dominatrice de l'espace-temps demeurera toujours son esclave la plus soumise. Elle ne saurait jamais distribuer à ses peuples le vrai pain, le vrai sel de toute connaissance digne de ce nom : la durable présence du livre qu'on relit et la patience du maître envers l'élève ! »

Et notre avocat général conclut : « Instantanée, omniprésente et perpétuellement fugitive, proposée à l'intimité de chacun de ceux qui composent notre espèce disparate et livrée à la solitude, telle est cette fausse Shéhérazade qu'on nomme radio-télévision. Même quand elle dit le bien, elle fait le mal, par la tentation qu'elle inspire d'écouter plus longtemps, jusqu'à ne plus entendre, et de regarder jusqu'à ne plus voir ; par l'illusion que sa voix ou son geste, plus proches et plus nus qu'aucune prose imprimée ne le ^{p.038} saurait être jamais, procure aux esprits désarmés : illusion de connaître, illusion de comprendre ; alors que seuls de longs, fréquents et obstinés retours sur les mêmes chemins de la pensée réussissent à faire d'une mémoire humaine une authentique intelligence. Aussi l'affirmons-nous catégoriquement : pour toute culture véritable, ce robot bicéphale est un péril. »

A ce réquisitoire, si j'étais défenseur, je répondrais tout d'abord qu'il s'appuie sur une conception peut-être un peu trop

La culture est-elle en péril ?

aristocratique de la culture conservatoire et de la culture progressive. Mais je ne suis ni avocat, ni témoin, ni juré, ni juge. Je ne suis qu'un responsable. Non, certes, au même titre que les découvreurs de cette étincelle, qu'ils se nommassent Hertz ou Branly, Marconi ou Popoff, ou Zworykine. Ceux-là, — et ce fut en particulier le cas du physicien français — méditèrent assurément sur les conséquences de leurs découvertes. Les inquiétudes d'Edouard Branly penché sur son tube à limaille sont proches parentes de celles d'Einstein contemplant les effets de sa formule. La responsabilité qui incombe aux utilisateurs de cet éther où baigne la planète est à la fois bien plus modeste et peut être un peu plus pesante que celle des génies révélateurs. Nous manipulons une machine qui a depuis longtemps déjà cessé d'être un miracle scientifique pour devenir un fait. (Quinze ans de présence devant ce clavier, dont bientôt dix années de préoccupations directoriales ne me permettent pas plus de développer une défense que de commenter une accusation, encore moins de rendre un verdict.) Qu'on s'en félicite ou qu'on le déplore, la radio-télévision existe et son empire ne cesse de s'agrandir. Il serait vain de méconnaître cette réalité. Il serait aussi vain de prétendre en renverser l'évolution. Regrets, reproches résignés, condamnations, louanges et caricatures me paraissent également oiseux. Nous devons regarder cette réalité bien en face, chercher la meilleure prise, nous efforcer d'agir, dans la mesure de nos moyens et de nos forces, pour que cette création de l'homme devienne un bien pour l'homme, ne puisse l'asservir, contribue à l'élever.

Instantanéité de la transmission. Omniprésence relative et quasi permanente, pénétration intime d'un public dispersé, si tels
p.039 sont les attributs majeurs qui se dégagent d'un examen

La culture est-elle en péril ?

rapide, comment pouvons-nous traiter ces aspects de la radio-télévision pour que cette présumée empoisonneuse devienne une pharmacienne intelligente qui aide notre monde à traverser sa redoutable crise de croissance ?

L'instantanéité d'abord. Elle fait de la radio-télévision, comme l'indique mon cher président Paul Rivet, une sorte de système nerveux, national, international, qui sera bientôt planétaire, l'image étant, comme la musique d'ailleurs, un langage ignorant les frontières des langages. Elle me paraît traduire cette urgence qui réduit le sort de notre terre à celui d'une pelote rapetissée par une tricoteuse impatiente. Mais cette instantanéité n'exprime-t-elle pas aussi, plus discrètement, la formation d'une conscience nouvelle dont notre organisme social est, jusqu'à présent, dépourvu ? Que grâce à la radio-télévision Genève ne soit plus séparée de Melbourne, cela ne signifie-t-il pas qu'à chaque instant chaque habitant de Melbourne peut immédiatement, s'il le désire, participer à la vie de Genève ? Et l'accumulation de telles possibilités sur le mince registre d'une vie humaine n'est-elle pas de nature à engendrer une plus vivante, plus nombreuse, par là plus tolérante appréciation d'autrui ? N'est-ce pas aussi « se cultiver » que de participer, presque directement, — et non plus à travers un témoignage tardif — à tel événement ou à tel spectacle représentatif de l'esprit d'un peuple ?

L'instantanéité, d'ailleurs, est peu favorable au mensonge. Si la véracité de la radio dépend encore, dans une certaine mesure, d'une sincérité qui exclut toute intention de propagande ou de lucre, à la télévision, en transmission directe, il devient véritablement assez difficile de tricher, fût-ce involontairement, comme peut le faire un témoin imaginaire. Or, la recherche des

La culture est-elle en péril ?

vérités actuelles n'entre-t-elle pas aussi dans le programme d'une culture qui veut s'élargir ? Que la curiosité du présent puisse être instantanément satisfaite, c'est là, me semble-t-il, plus un encouragement à l'élargissement de la connaissance qu'une invitation au repli sur soi, difficilement compatible avec la conception d'une culture en mouvement.

p.040 Mais cette magnifique ouverture qu'une participation instantanée à travers l'espace procure à l'esprit simple comme à l'intelligence déjà mûre, ne risque-t-elle point de créer une accoutumance où se dilueront l'émotivité, l'étonnement, ce puissant tonique spirituel, l'interrogation, cette encre précieuse avec laquelle jusqu'à présent fut écrit le destin de l'homme ?

Comment éviter que la curiosité devienne routine ? Apparemment, il doit suffire de réserver l'effet d'instantanéité aux expressions de la vie ou de l'art qui justifient qu'on dise à l'auditeur ou au spectateur : nous écartons notre décor habituel, car ce qui se passe actuellement à Rome vaut la peine que vous y soyez.

Problème de choix et de mesure. Cette nouvelle forme de journalisme doit éviter l'abus du fait divers comme la recherche systématique de l'effet de choc.

Mais en évoquant le décor sonore ou les ombres chinoises du programme « habituel », nous avons abordé cet autre aspect de la radio-télévision : son ubiquité relative, à peu près permanente. Ici, le problème se complique. Car ici, la radio-télévision n'est plus le véhicule d'un événement qui vaut qu'on le transporte. Une terrible nécessité s'impose à elle : l'obligation de s'adresser, à longueur de journée, à un public épars, considérable, composé de tous les publics.

La culture est-elle en péril ?

Prétendre aujourd'hui limiter, par un code international, la durée des programmes, serait une utopie. Les commodités et les préférences, quant aux heures d'audition, sont loin de se rejoindre. L'impératif social exige que tout le monde puisse être servi. Peut-être est-ce regrettable, mais c'est inévitable. Tout au plus la radio-télévision peut-elle orienter ses publics, si elle réussit à les discerner dans la masse confuse de sa clientèle, vers tel ou tel programme, à coups d'avertissements, d'invitations, d'annonces maintes fois répétées. La tentation subsiste, pour les uns, de n'écouter ou de ne regarder que la chansonnette ou le match de boxe ; pour les autres de laisser constamment ouvert le robinet à sons, découvert le miroir magique. Comment donc, à défaut de décrets personnels toujours hypothétiques (et cela d'autant plus que l'auditoire le plus nombreux est certainement le plus avide à la fois d'amusement facile et de bruit pour le bruit ou d'images pour l'image), comment à la p.041 fois orienter la curiosité vers le programme qui donnera envie de lire, de réfléchir, d'imaginer — et prévenir — l'intempérance de l'oreille ou de l'œil ?

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, je n'hésite pas à déclarer que seul un rabâchage systématique — formule, je dois le dire, rarement pratiquée jusqu'à présent sauf à des fins de propagande — serait un adjuvant ou un remède efficace. Car autant pour se faire comprendre que pour inviter l'auditoire à varier ses loisirs, il n'est recette meilleure que la répétition. N'est-ce point par la répétition que le maître forme l'élève ? N'est-ce point par la répétition du bruit et de l'image que se revalorisent le silence et l'obscurité ?

Mais le problème posé par cette inquiétante permanence est moins difficile à résoudre encore que ceux de l'omniprésence elle-

La culture est-elle en péril ?

même. Le spectateur comme l'auditeur, l'homme en général, ne sont qu'entités. Un même programme peut atteindre à la fois l'homme de science, le manoeuvre, l'artiste, le paysan, l'étudiant et la dactylo, l'enfant et le septuagénaire, le Breton ou le Marseillais ; et, parmi eux, encore faudrait-il dénombrer autant de publics qu'il existe d'individualités distinctes. Les satisfaire tous à la fois ? La gageure est de taille. Les oublier ? Qui oserait professer une doctrine aussi autoritaire, et déclarer que le programme doit être composé pour son auteur ? Choisir une classe, dans cette cohue ? S'en tenir à un prototype ? Solution de facilité.

Dans certains pays — c'est le cas de la France —, une opinion à courte vue a longtemps cru en la valeur d'une formule très logique et très sommaire : celle de la spécialisation des programmes simultanés. Tel réseau d'émetteurs portera une jaquette, tel autre un chandail, et le troisième sera autorisé à moissonner les idées neuves, les juvéniles audaces des élites en formation. Cela ne fait, bien sûr, que trois couleurs. Mais déjà, l'auditeur peut choisir un programme relativement conforme à son niveau de culture, à son humeur d'un soir, à son tempérament conservateur, passif, ou affranchi.

Personnellement, je pense qu'un tel schéma, s'il était appliqué sans nuances, serait exactement contraire à la destination culturelle de la radio-télévision. Evidemment certaines élites, les p.042 actuelles et leurs descendances, pourraient à la rigueur trouver dans ce partage un compte plus ou moins satisfaisant. Mais la grande masse de nos publics, celle pour qui la radio-télévision est réellement une compagnie, une aération, un divertissement nécessaire, comprend précisément tous ceux qui ne font pas partie de ces élites. Devons-nous donc bâtir à leur usage

La culture est-elle en péril ?

un cirque où les princes de l'esprit ne viendront pas s'asseoir ? Et devons-nous leur interdire l'accès du grand concert ou de l'amphithéâtre ? Car, ne nous leurrions pas : offrir au peuple une arène toujours ouverte où les jeux se contentent d'être des jeux, c'est à tel point détourner l'intelligence virtuelle de l'effort vers la connaissance que cela revient à lui interdire les allées de cette connaissance, et ainsi à créer, ou à consolider, un régime de castes intellectuelles.

Or, la radio-télévision, par son omniprésence, doit contribuer précisément à l'abolition de ces castes. Opération très longue, sans doute, mais qui doit permettre à la société, comme à la culture, de s'enrichir d'apports humains nouveaux, d'intelligences révélées à elles-mêmes. Que chaque réseau de radiodiffusion, et, demain, de télévision, ait sa physionomie particulière, soit. Que l'une soit plus conservatrice que novatrice, que l'autre le soit moins, et que d'autres encore se proposent d'amuser avant d'instruire, c'est une conception défendable et qui présente l'avantage de la clarté. Mais une politique à longue échéance de la radio-télévision ne saurait s'en tenir au triptyque simpliste « programme sérieux, programme léger, programme d'avant-garde », et s'abstenir de rechercher avec patience, avec prudence, avec obstination, l'interpénétration des genres, le moyen d'amener l'amateur d'accordéon à la compréhension d'une musique profonde, l'illettré au goût de la poésie, l'érudit à l'intelligence du sens méconnu que peut contenir le succès d'un bonimenteur ou d'un faiseur de chansons populaires. Par son instantanéité, la radio-télévision doit contribuer à supprimer les distances entre les peuples. Par son omniprésence, elle peut réduire les distances intellectuelles, dans le sens de l'élévation des humbles et de l'élargissement des fiers.

La culture est-elle en péril ?

Utopie, direz-vous peut-être. Ce qui s'adresse au nombre obéit à une pesanteur qui fatalement dégrade l'expression de la pensée. p.043 Je ne dissimule pas que l'entreprise tendant à éveiller dans les esprits incultes une curiosité désintéressée sans nuire aux noblesses acquises des langages de la culture, requiert une certaine persévérance. Pourtant, croyez-moi : le prince de l'esprit qui veut bien descendre au milieu du cirque et répéter trois fois, dans un langage intelligible, à l'homme de la rue épuisé par son automatisme quotidien, l'essentiel de sa découverte, son poème le plus inspiré, ou sa sonate la mieux venue, ne tarde jamais à se faire entendre, au vrai sens du mot.

Car — et nous en venons au troisième pouvoir de notre sorcière — instantanée, omniprésente, celle-ci est en outre, et surtout, nous l'avons dit, une compagnie intime.

C'est en cet attribut que réside la puissance la plus considérable de la radio-télévision. C'est parce qu'elle atteint l'homme, non pas à travers le complexe momentanée d'une salle, mais en son séjour personnel, là où il est chez lui, seul ou dans son groupe familial ; c'est parce qu'elle sait rompre le silence ou éclairer la nuit de ce lieu domestique — à la fois refuge et prison de l'individu — que la radio-télévision peut exercer son influence la plus profonde.

S'il est à peine besoin de répéter qu'en Europe, ce fut sous le manteau noir de la guerre et de la clandestinité que la radio prouva le plus péremptoirement sa puissance de pénétration — et s'il importe de toujours s'assurer que la visiteuse n'introduit pas impunément dans la maison quelque bombe ou quelque virus — les enseignements recueillis peuvent aussi conduire à cette certitude : en raison même de son indiscretion, du fait qu'elle cohabite avec l'individu ou la famille, à la façon d'un almanach

La culture est-elle en péril ?

(mais d'un almanach parlant, animé, qui se passe d'imprimeur et de messageries) cette compagnie qu'est la radio-télévision est capable d'accoutumer les oreilles les plus frustes, les yeux les moins ouverts aux clartés véritables, à une familière présence de l'Esprit, dont le livre, encore trop lointain pour la multitude, ne sait faire que trop rarement une large réalité sociale.

Si méconnaître ce pouvoir serait, à mon avis, une grave erreur, une condamnation *a priori* de la perfectibilité mentale des hommes sans héritage, il serait toutefois non moins erroné de prétendre p.044 confier à notre messagère et la mission du professeur et celle de l'imprimé, voire celle de l'acteur, dont l'influx ne saurait traverser, intact, les cribles de l'électronique. Nous devons constamment lutter contre une tendance à exiger de la radio-télévision l'équivalent de tous les autres modes de traduction de la pensée. Ici le temps prend sa revanche. Le langage parlé est moins rapide qu'une lecture mentale, et chaque heure se compose de minutes rigides. Aussi bien, la radio-télévision, tout en véhiculant nombre de symphonies, d'œuvres dramatiques, voire de conférences, intégralement reproduites, doit-elle surtout lancer des invitations à savoir qui est tel musicien, tel auteur, tel pays, ce que fut telle culture et ce que signifie tel moment de l'histoire. Qu'elle se garde seulement d'affirmer, avant ou après un aperçu inévitablement incomplet, qu'elle apporte ainsi la substance d'une connaissance claire. Mais qu'elle pose des points d'interrogation qui fassent germer la curiosité, ouvrant ainsi des voies nouvelles au livre comme à l'enseignement direct ; et qu'elle habitue peu à peu les oreilles, les yeux, à n'entendre, à ne voir que les langages et les formes de l'intelligence et de l'art : elle aura joué un rôle modeste et considérable.

La culture est-elle en péril ?

Oui, pensez-vous, en théorie, cette perspective peut se tracer. Mais vos points d'interrogation seront-ils longtemps efficaces ? Ne finiront-ils point — si ce n'est déjà fait — par se neutraliser, par devenir de brefs *digests*, donnant une illusion dangereuse du savoir ?

Leur efficacité dépend de leur économie, comme d'une variété d'expressions concises qui requiert, sans doute, un talent aussi particulier que désintéressé. Prétendre, au moyen de cet ascenseur, élever d'un palier, en quelques années, l'intelligence moyenne, serait sans doute un rêve. Mais compter par générations, doser lentement et avec précaution les aliments du rire ou de l'émotion faciles, un accompagnement sonore des gestes quotidiens, et ces discrets appels à de plus nobles intérêts, voilà, me semble-t-il, une ambition qui n'a rien de déraisonnable.

Personnellement, je préfère une exploration méditative dans le silence et dans l'obscurité à l'accumulation des bruits et des images. Mais je préfère cent fois une harmonie de sons dépouillée ^{p.045} de vêtement spectaculaire aux gesticulations des musiciens qui paraîtraient assez étranges si on ne les entendait pas. Et l'image de télévision, je sais qu'en tournant un loquet, je peux l'effacer de ma chambre, sans être obligé d'attendre un entr'acte par déférence pour l'artiste ou pour mes voisins. Auditeur-spectateur, ce que je demanderais à la radio-télévision ce serait d'être une compagnie semblable à celle du vent ou de la pluie, ou du murmure de la mer, une musique en sourdine, qu'il m'appartiendrait toujours d'interrompre, mais dont je saurais qu'à telle heure elle deviendrait une voix pour m'informer de la vie du monde extérieur ou me rappeler un poème, une mélodie, me révéler une belle prose, nouvelle ou méconnue, et une main pour

La culture est-elle en péril ?

m'inviter, en déballant quelques échantillons, à me rapprocher de tel peintre, de tel acteur, à mieux savoir comment se fabrique un objet.

Mais la masse du public nous demande autre chose : l'oubli de la fatigue et du tourment, des instants d'évasion et de sourire. Aussi est-ce à travers un art particulier du divertissement que la radio-télévision pourra le mieux remplir sa difficile mission d'éducatrice. Et l'intimité de son lieu d'action, la brièveté du temps imparti, imposent à la radio-télévision récréative, comme à l'informatrice ou à la didactique, une esthétique bien plus sévère encore que celles du livre ou du théâtre. Devant le micro ou la caméra, le cothurne et la toge sont impuissants, comme est impraticable tout effet d'imprégnation philosophique ou romanesque. L'auteur et l'interprète, ici, doivent s'attacher à devenir, en demeurant eux-mêmes, des familiers pour leurs publics et se plier aux lois de cette rigoureuse politesse de l'expression, qui consiste, pour épargner le temps d'autrui, à trouver le langage le plus rapide, le plus dense, l'intonation et la mimique à la fois les plus sobres et les plus nuancées. Tout excès, toute fausse note, tout « procédé », toute longueur, suffisent à détruire le charme. A la radio-télévision, le théâtre, l'art oratoire, l'art lyrique deviennent des arts d'intérieur. Le diffuseur et le petit écran sont d'impitoyables amplificateurs.

Peut-on dire, de tels instruments, si peu complaisants pour celui qui leur confie son expression, qu'ils n'exigent pas un nouvel effort ? ^{p.046} Or l'effort de concentration, de sincérité, de sobriété, n'est-il pas promoteur d'une culture austère, au sens esthétique de ce mot ?

J'entends l'avocat général : « Vous ne nous donnez guère

La culture est-elle en péril ?

l'exemple de cette austérité. Vous développez longuement une thèse d'après laquelle l'instantanéité, l'omniprésence, l'intimité de la radio-télévision seraient trois vertus cardinales. Que faites-vous donc de la pression du temps, de ce vertige que traduit en chaque point votre définition de l'accusée ? »

Je répèterai d'abord que cette pression du temps est un aspect très général des phénomènes sociaux auxquels nous participons ou assistons, et que je préfère la considérer, plutôt que comme une chute, comme un nouvel élan vital aux destinations encore indéfinies. Toute maturation n'est pas nécessairement agréable aux cellules qui la subissent.

Mais j'avancerai en outre qu'un remède aux effets immédiats d'une telle accélération peut être fourni aux têtes neuves précisément par la radio-télévision.

Instantanée, omniprésente, celle-ci participe du complexe actuel, qui amenuise l'espace au profit de la vitesse. Intime, elle redevient humaine, au vieux sens du mot. Par les voies de l'intimité où s'acheminent musique et poésie, elle révèle ou reconstitue l'espace intérieur qui ne se loge plus dans les heures bourrées d'action automatique ou réfléchie. Ses moments musicaux recréent l'émotion pure. Son verbe familier peut promener l'esprit dans les allées d'un monde perdu, ou probable, ou imaginaire ; et un beau sourire, tout proche, sur l'écran, suffit parfois à effacer la suie de la fenêtre ouverte sur une arrière-cour.

« Admettons, direz-vous peut-être ; mais, si telle est votre opinion, comment expliquez-vous que la radio ou la radio-télévision, soit encore aujourd'hui ce qu'elle est bien souvent : une mascarade, une avalanche de programmes désaccordés, les uns

La culture est-elle en péril ?

chargés d'intentions louables, certes, voire de talent réel, mais les autres n'ayant, semble-t-il, d'autre but que l'immédiate satisfaction des goûts les plus vulgaires ? »

La question est sérieuse. Car, si l'instrument, le support, est mis hors de cause, ce qui ne peut l'être, c'est bien son emploi.

p.047 A quoi seraient dus les mauvais usages ? A la pression du nombre ? Aux goûts d'une opinion majoritaire encline à préférer les jeux de tréteaux aux promenades en compagnie de Bach ou de Shakespeare ? A une volonté occulte de maintenir le corps social dans ce sommeil inoffensif où, quand on chatouille le dormeur, il rit béatement sans s'éveiller ?

A mon avis, la confusion qui règne encore autour de ce problème, ainsi que le problème lui-même, ont deux origines différentes : l'une économique, l'autre esthétique.

Que la radio-télévision soit une des plus belles vaches laitières de notre époque, cela n'est plus à démontrer. Le développement des industries de fabrication, celui de la publicité radiodiffusée ou télévisée relançant constamment l'économie en régime de libre concurrence, l'expansion due à ces supports dans certains continents, ont révélé quelles sources de profits pouvait faire jaillir l'étincelle radioélectrique. Il est normal que l'homme s'abreuve là où le ruisseau coule, sans trop se préoccuper du cours de ce ruisseau et des terres abandonnées qu'il pourrait fertiliser.

Or, pour vendre un produit, que faut-il faire, sinon flatter le goût de l'acheteur éventuel, ne pas risquer de l'ennuyer, bien se garder de contrarier ses habitudes, lui épargner le moindre effort, l'étourdir au besoin, en faisant appel au gros rire ou à l'émotion brutale, dérouler des cravates avec une telle dextérité, habillée

La culture est-elle en péril ?

d'un tel boniment, que le coton dont elles sont faites produise l'effet d'une soie naturelle ; ne blesser aucun amour-propre ; donner au contraire à chacun l'impression qu'il détient d'emblée la clef du Bien, du Beau, du Vrai ; amuser à tout prix, fût-ce par l'attrape-nigaud, le jeu de massacre, la caricature de l'art, l'éternelle parodie de l'homme par l'homme ; et surtout, surtout, éviter que le client virtuel ou acquis prenne conscience de sa pauvreté, de son ignorance, des distances qui séparent son goût d'un goût sûr.

Mais cette explication, me direz-vous, si elle peut s'appliquer à une forme d'exploitation commerciale dénuée de scrupules et n'ayant que faire d'objectifs spirituels, perd toute sa valeur quand ces procédés de flatterie, d'illusionnisme, ces œillades, ces rires de cabaret, sont le fait d'un service public dont la recette est assurée.

^{p.048} Bien entendu, si le service public devait ne s'adresser qu'à des élites, l'application systématique de telles formules serait inexcusable. Mais le Service public appartient par définition au public, c'est-à-dire, en principe, à tout le monde, à ce Tout-le-Monde informe qu'il s'agit de situer, de séduire, pour avoir quelque chance d'améliorer ensuite son sort intellectuel. Or, là où cohabitent radios-télévisions commerciales et non commerciales, les premières, qui n'ont guère d'autre but que le profit, bénéficient d'un handicap dont le service public ne peut pas ne pas tenir compte, s'il veut atteindre l'auditeur de la rengaine patronnée, le spectateur du *murder-show* rentable. Ce voisinage, cette concurrence, placent une radio-télévision désintéressée dans l'obligation, pour se faire écouter, d'abord, et pour conserver ensuite son audience, de faire des concessions, de ralentir d'autant son acheminement vers la lumière.

La culture est-elle en péril ?

Est-ce à dire que tous les péchés de la radio-télévision sont dus aux objectifs des exploitations commerciales et au voisinage de ces braderies ? Je me garderais bien de l'affirmer. Nombreux sont les programmes valables qui s'inscrivent à l'actif de telle ou telle entreprise publicitaire. L'expérience de plusieurs continents où de fort beaux concerts portent les pavillons de firmes industrielles, et où les radios universitaires voient leur auditoire s'élargir, suffit à démontrer que commerce et culture ne sont pas nécessairement incompatibles. Et même, comme nous l'allons voir, si les radios publicitaires n'existaient pas, il faudrait peut-être les inventer, ne serait-ce que pour secouer certains préjugés ou certaines routines de studio humainement inévitables en régime de circuit fermé. Mais ce que j'estime regrettable, c'est que les impulsions économiques provoquées par les avènements de la radio-télévision aient trop souvent gagné de vitesse les préoccupations culturelles du pouvoir politique, garant des avenir autant spirituels que physiologiques de la communauté. Je pense qu'en un domaine où, à travers les sens, ce sont l'esprit et l'âme de chaque individu qu'atteignent les expressions transmises, l'examen des problèmes psychologiques et la définition précise des instruments d'une mission sociale eussent dû précéder les hasards des concurrences économiques. Cette précaution, ce filtre préalable des sons et des images, ^{p.049} en habituant l'œil et l'oreille de la multitude à n'entendre que certains sons, à ne voir que certaines images, eût épargné sans doute à la radio-télévision la remontée ardue, patiente, qu'il lui faut maintenant accomplir.

Or, le succès de cet effort, qui devra être poursuivi assez souvent dans un climat de concurrence publicitaire ou sous la pression de l'industriel normalement impatient d'écouler ses séries

La culture est-elle en péril ?

de récepteurs, ce succès désintéressé dépend, pour la plus large part, de la compréhension et de la vocation des clercs. Car la radio-télévision qui n'est point faite pour les seuls clercs, ne peut sans eux remplir sa haute et difficile mission d'éducatrice des masses. Encore faut-il que les éthiques et les esthétiques s'élargissent ; que les clercs comprennent qu'ils sont artisans ; que leurs lampes doivent éclairer ceux qui trébuchent dans la nuit ; que la radio-télévision ne peut être un jeu de seigneurs ; encore faut-il qu'ils renoncent à considérer que le diffuseur doit, avant tout, produire l'écho de la voix qui leur plaît le mieux, et l'écran, le reflet de leurs attitudes. Le narcissisme de certaines « intelligences », pourtant hautes, leur difficulté ou leur répugnance à traduire l'idée, le fait ou l'image en une langue accessible aux non-initiés ; une sorte de résignation, de repli dédaigneux dans l'isolement des souverainetés exilées, écartent encore trop souvent les clercs de la mission que leur assignent le micro et la caméra, ou font dévier le tir de leurs pensées vers un fronton qui leur renvoie les balles.

Mais si les princes veulent bien admettre que leur privilège s'assortit d'un devoir évident de participation à une communauté dont l'évolution dépend du contact établi entre eux et la masse ; s'ils savent le créer, ce contact, vivant, instantané, multiple, intime ; s'ils savent, à travers le vacarme forain, percevoir ce qu'un langage populaire peut apporter de renouveau à un vocabulaire usé ; se rappeler qu'une œuvre, fût-elle illuminée par le génie, n'est jamais qu'une contribution et ne saurait jamais suffire à enfermer le monde en elle ; qu'aucune école, aucune tendance, aucune doctrine, aucune personnalité ne saurait être, en face de l'Homme et de son destin, à la fois totale et définitive,

La culture est-elle en péril ?

alors le grain trouvera sa terre, et le blé, tôt ou tard, lèvera.

p.050 Au terme d'une analyse incomplète, bien que déjà longue, du rôle que la radio-télévision, par les pouvoirs dont elle dispose, est ou doit être appelée à tenir dans l'évolution de la connaissance, je ne me permettrai qu'un bref retour — et ce sera ma conclusion — à l'examen du complexe social dont ce phénomène fait partie, qu'on le considère comme un simple véhicule d'expressions déjà éprouvées ou comme un nouveau moyen de traduire, par des voies rapides et intimes, l'inspiration verbale, musicale ou plastique.

Ce monde rapetissé par la vitesse est en effet le lieu d'une révolution plus importante qu'aucune des transformations ainsi baptisées. Sous le microscope et dans les calculs, autour des réacteurs comme dans le cabinet du psychanalyste, l'univers physique, biologique, mental, s'est révélé bien différent du dessin à deux dimensions par lequel une logique linéaire, soumise à la terreur de la contradiction, prétendait le représenter. L'onde et le corpuscule désormais cohabitent dans les tissus de la lumière et de la matière. Le continu et le discontinu composent la trame de l'existence. Les seuils de l'embryon sont autant de ruptures d'un mouvement organique, pourtant homogène. Et notre vie psychique est un perpétuel contrepoint. Aux dogmes scientifiques ou esthétiques succède l'anxieuse interrogation d'un esprit effaré par le renversement des schémas sur lesquels s'appuyait la pensée, depuis des siècles de culture et par l'apparition de l'irrationnel dans les confirmations de l'expérience. Il est devenu présomptueux de nier qu'une chose puisse être elle-même et son contraire. Une relativité tout à fait générale traverse discrètement les apparences dont la conscience humaine enveloppait son demi-

La culture est-elle en péril ?

sommeil. Une vérité ne peut plus exclure une autre vérité. L'analyse ayant miné l'habitat, si confortable, de la logique classique, un énorme effort de synthèse s'impose désormais à l'homme s'il veut reconstruire sa maison. Et dans cette synthèse doit entrer, outre une compréhension complète de la matière, outre un rapprochement historique des cultures qui permette de convertir le tâtonnement humain en démarche éclairée, — une connaissance de soi-même sans cesse approfondie et sans cesse élargie par le voisinage d'autrui, la sympathie avec ^{p.051} autrui, cet « autrui » logeât-il aux antipodes géographiques, ethniques, sociales.

Si toute conscience terrestre implique l'existence d'un appareil nerveux et sensoriel, peut-être la radio-télévision, ce filet jeté sur la terre, qui l'enveloppe de ses mailles sensibles, reçoit-elle sa plus profonde signification des perspectives d'une conscience future, d'un âge de l'Esprit où chaque être humain contiendra la conscience globale de son espèce, enfin promue au rang qu'elle mériterait d'atteindre, après tant d'avatars et de douleurs.

@

GIACOMO DEVOTO

LA LIBERTÉ ET LES LIMITES DE LA SCIENCE ¹

@

p.053 I. L'AGE PRÉSCIENTIFIQUE ET SES DANGERS EXTÉRIEURS.

La culture, c'est-à-dire l'effort d'établir un dialogue *désintéressé* avec la nature, a suivi dans son histoire un chemin parfois parallèle, parfois opposé à celui de la technique, entendue dans le sens d'effort pour soumettre ou corriger la nature, pour établir un dialogue *intéressé* avec la nature.

Ces harmonies et ces disharmonies ont été, tour à tour, avantageuses et coûteuses pour la société. La notion de progrès — entendu dans le sens évolutionniste et darwinien — doit céder désormais sa place à la notion d'un progrès qui ressort toujours moins de valeurs quantitatives absolues que de rapports et de comparaisons d'ordre qualitatif.

On peut parvenir à déterminer un progrès culturel et une involution technique, une régression culturelle et un progrès technique. On peut même constater un progrès et technique et culturel. Mais il faut envisager dans ce cas, au delà de ces apparences favorables, une contrepartie inconnue et onéreuse.

Lorsqu'il y a un déplacement dans les proportions respectives de la culture et de la technique, lorsque même il y a un changement dans le rythme du développement de l'une ou de l'autre, on éprouve le sentiment d'une crise, voire d'un danger pour la civilisation dans son ensemble.

¹ Conférence du 9 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

p.054 Cette notion de danger est répandue par les contemporains, traduite plus tard par les historiens dans celles de décadence et de régression. En réalité, il s'agit d'une phase nécessaire dans le cycle ininterrompu des expériences historiques de la société humaine. Non moins que la notion de progrès, il est nécessaire donc de soumettre à la critique celle de *péril*.

Nous devons écarter aussi bien de l'une que de l'autre notion toute attache émotive, l'exaltation comme la peur. Nous devons nous rendre compte uniquement des contreparties, des « prix » qui sont toujours liés au jeu des forces culturelles et techniques agissantes dans la société. Il y a des âges, pleins d'événements qui s'entrecroisent, qui provoquent des contrecoups dans l'équilibre de la société, et sont, par là même, intéressants pour les observateurs. Il y a d'autres âges, plus équilibrés, presque statiques, qui ne donnent pas lieu à des échanges, c'est-à-dire à des prix réels. Même si ces périodes sont moins intéressantes, elles ne doivent pourtant pas être négligées par l'historien de la culture. Le manque d'affaires se traduit par une série de « prix », qui ne sont pas réels, mais seulement nominaux. Ils sont pourtant objet d'étude de la part de l'économiste. Ils sont le symbole, dans le domaine économique, de ce qui se passe dans la société, dans les périodes de *coexistence* des forces opposées.

Nous allons maintenant considérer quelques exemples instructifs de ces dangers et de leur prix dans le passé, pour nous concentrer ensuite sur les aspects actuels du problème.

La première opposition entre le niveau culturel et le niveau technique se présente en Europe occidentale au moment du passage de l'âge paléolithique à l'âge néolithique. Vis-à-vis des premières conquêtes de l'ingéniosité humaine, les pierres

La culture est-elle en péril ?

travaillées, les premiers outils, on peut imaginer aisément que la méfiance des esprits conservateurs aura été répandue. Mais au delà de cette supposition abstraite, nous sommes en état de définir la crise culturelle qui a accompagné le progrès technique et d'en préciser ce que j'en appelle le *prix*.

Rarement, en effet, l'histoire de l'humanité a connu un degré d'épanouissement artistique égal à celui que nous montrent les p.055 fresques des grottes espagnoles et françaises des Pyrénées. Les animaux aux couleurs vives, aux mouvements nets frappent notre imagination comme des créations classiques. On souhaiterait pour notre ère un pouvoir expressif pareil. Seulement, si on se rend compte du prix lié à un retour à la société paléolithique, on peut mesurer le prix réciproque du haut niveau culturel d'un côté, du haut progrès technique de l'autre.

Non seulement la société paléolithique n'avait pas encore commencé à travailler la pierre. Elle avait une notion rudimentaire du feu. Elle se nourrissait des fruits que la nature offrait spontanément. Elle se bornait à se défendre contre les animaux sauvages, plus rarement elle tâchait de s'en emparer au moyen de pièges.

La roue, qui donne à l'homme le moyen de transporter des poids plus lourds à une vitesse plus grande, n'avait pas encore été inventée. La céramique n'avait pas encore simplifié les procédés pour s'assurer des provisions.

Dans le même temps où l'on peignait avec tant de peine les fresques grandioses d'Altamira des esprits moins contemplatifs auront songé à améliorer les conditions de vie par des nouveautés techniques. Ils auront tâché de maîtriser, et non pas seulement de

La culture est-elle en péril ?

profiter de la nature, sans encore y réussir.

D'autres encore auront remarqué que les chefs-d'œuvre artistiques étaient liés à l'état de servitude de ceux qui devaient réaliser dans les rochers les dessins des artistes. Ils auront songé non seulement à corriger la nature, mais aussi la société.

Si les uns et les autres envisageaient un « travail d'accomplissement », ils se faisaient aussi des illusions. Leurs efforts mettaient en mouvement des forces. Ce déclenchement réclamait *un prix*. Ce prix se manifeste dans la forme la moins violente qu'on puisse songer, un changement de *goûts*.

L'âge néolithique, qui suit immédiatement, avec ses roues, ses chariots, ses outils agricoles et industriels, si rudimentaires soient-ils, ses toits stables, a concentré ses efforts dans un domaine qui en exigeait toujours des plus nombreux et de plus concentrés. La voie de la technique indiquait déjà des buts toujours plus grandioses : l'usage des métaux, de nouveaux outils, de nouvelles armes.

^{p.056} Mais le prix payé pour cette révolution est clair, l'abandon de tout intérêt artistique. Seulement, petit à petit, on reprend des tentatives artistiques rudimentaires, avec les décorations à spirale, les méandres, les lignes géométriques. Bien avant l'essor culturel et artistique de la fin du deuxième millénaire avant J.-C., dans la succession des intérêts pour l'agriculture et pour l'élevage, de la vie stable et du nomadisme, de l'ornementation élémentaire et de la nudité expressive, du conservatisme et de la recherche de la nouveauté, de l'égalité et de la hiérarchie, pendant des siècles aura surgi la question, fût-ce de manière inconsciente : le progrès culturel est-il compatible avec le progrès technique et social ? Ou

La culture est-elle en péril ?

bien l'un menace-t-il l'autre ? Et lequel est à préférer ?

Les sociétés historiques successives introduisent pour nous dans ces problèmes une nouveauté : elles associent aux transformations de la société et de la vision de la vie, les *individus*, prêtres, juristes, philosophes.

La façon dans laquelle ces enseignements et ces institutions sont arrivés à nous, simplifie le tableau : avant Hammourabi, Moïse, Zarathoustra, c'était le règne du désordre ; après eux tout a été réglé pour des siècles, par rapport, tour à tour, au progrès technique ou à la liaison avec le divin.

Mais même si nos sources n'épuisent pas notre curiosité, nous sommes en droit de faire quelques suppositions sur les circonstances dans lesquelles ces héros ont opéré. Chaque personnalité dominante rétrécit la liberté de son prochain, qui, jusqu'à un certain point, désire être gouverné et limité dans ses droits — mais pas au delà. Chaque personnalité dominante impose des efforts à la société, et chaque effort pose la question de savoir si cela en vaut la peine. La réussite n'est pas seulement en fonction de la personnalité qui l'impose et de la cohérence de ses principes, mais aussi de l'équilibre de l'ordre ancien, des forces et des personnalités qui le représentent. Le fait d'avoir transféré des droits de vengeance ou de justice de l'individu ou du chef de tribu à l'Etat a certainement présenté des avantages pratiques et moraux. Les principes généraux comparables aux dix commandements ont eu des avantages encore plus profonds. Le remplacement des cultes de dieux personnels par ^{p.057} des principes divinisés a élevé le niveau de la religion. Mais ces généralisations et ces abstractions ont limité la portée du cas concret, éloigné la justice de cette formule de *l'uni cuique suum* par laquelle il n'y a

La culture est-elle en péril ?

jamais deux rapports juridiques et moraux égaux. Les résistances que les grands réformateurs ont dû surmonter n'étaient pas justifiées seulement par l'instinct de conservation de l'ordre ancien. Tout cela on le comprend aisément, surtout en lisant les textes de Zarathoustra : grâce à eux nous nous rendons compte de la résistance des Mages, fidèles à la religion personnelle de la tradition et des luttes — pas toujours victorieuses — de Zarathoustra. Nous apprenons aussi par les textes perses postérieurs que la religion zoroastrienne, en remettant en honneur le *haoma*, cette boisson interdite par Zarathoustra et qui n'enivre pas, a dû subir par la suite les réactions du paganisme qui avait précédé.

Les exemples cités jusqu'ici expliquent et justifient en tout cas la crainte de la nouveauté manifestée par les esprits conservateurs. Mais on a l'occasion aussi d'entrevoir les dangers qui menacent tous ceux qui favorisent une structure différente de la société, combattent les oligarchies, exaltent la liberté.

C'est auprès des régimes démocratiques également qu'on peut enregistrer la méfiance à l'égard des activités intellectuelles, considérées comme fuyantes, ambiguës, asociales. Le texte platonicien de *L'Apologie de Socrate* en est l'exemple le plus frappant.

Toutefois l'antiquité classique ne nous montre pas un très grand nombre d'épisodes de ce genre. Jusqu'au troisième siècle après J.-C. la société ne regardait pas les forces intellectuelles avec une faveur particulière, mais elle ne nourrissait pas à son égard de méfiance. Les philosophes, les rhéteurs pouvaient se mêler à la vie politique ou fréquenter les cours des empereurs, sans constituer pour cela une classe spéciale, avec ses prérogatives et ses risques.

La culture est-elle en péril ?

La « ségrégation » psychologique présentait, à cet égard, en même temps que des inconvénients, certains avantages.

La polémique chrétienne devait remplacer cet équilibre par un développement intense de la thèse du danger. Le christianisme ^{p.058} se présentait vis-à-vis de la société ancienne avec deux traits caractéristiques. La doctrine ne découlait pas, par des procédés logiques, d'un principe particulier fondamental ; elle descendait d'une Révélation. Et cette Révélation n'agissait pas seulement sur le plan intellectuel, mais concernait la société entière, elle visait la servitude, les castes sociales, pour réaliser l'égalité entre les créatures humaines.

Le sentiment de peur envers les nouveautés qu'apportait le christianisme est compréhensible, voire justifié. Sur le plan religieux, les dieux débonnaires et multiples ne posaient aucune exigence spéciale à l'intellectuel désireux de bâtir son système de connaissance. Le Dieu chrétien, sévère, unique, totalitaire, était représenté sur la terre par une Eglise qui visait à la concentration et à l'unité du pouvoir. Cette Eglise devenait chaque jour plus forte sur le plan doctrinal par la tradition de ses Pères, depuis saint Paul à saint Augustin et à saint Jérôme. Elle ne posait pas d'alternatives, elle exigeait en premier lieu la discipline ; la liberté venant sur un deuxième plan, dans les limites établies par la Révélation.

La peur sociale était encore plus compréhensible et plus répandue. Elle s'emparait de tous ceux qui avaient quelque chose à perdre devant les revendications morales, juridiques et, automatiquement, économiques des esclaves. Et puisque, même sans une réforme systématique, la structure économique et sociale était en train de se disloquer, il est compréhensible que, même sur

La culture est-elle en péril ?

ce plan, la notion de liberté perdait son prestige, son pouvoir d'inciter l'homme à s'engager pour elle.

Contre cette culture débonnaire, sans mordant, contre les élites restreintes qui dominaient la vie publique, la polémique des apologistes chrétiens est claire et dure. La discipline qu'ils souhaitent ou exigent, n'est ni une dispersion ni une renonciation ni une tyrannie. Elle est une concentration des forces, consciente, nettement voulue.

Orosius, l'Espagnol, et Salvien, le Gaulois, soutiennent d'une façon plus nette que les autres la thèse que le soi-disant danger chrétien, renforcé par les équipes barbares n'est pas un danger. p.059 Il est, si on le veut, une conséquence de ce que la société ancienne avait préparé.

Notre attitude d'observateurs éloignés de seize siècles ne saurait être univoque. Sur le plan intellectuel nous ne pouvons que partager l'attitude de ceux qui, ne fût-ce que par habitude et conservatisme, se battaient pour maintenir l'idéal de la liberté intellectuelle au premier plan et qui refusaient d'insérer l'activité intellectuelle dans un système dogmatique préconçu.

Mais il faut reconnaître aussi que la liberté intellectuelle avait perdu son emprise sur le développement historique, depuis que, sous un régime libéral, la couche supérieure de la société s'était refusée de reconnaître l'existence de nouvelles forces, et cela aussi bien sur le plan national avec les barbares, que sur le plan social avec le mouvement chrétien. Le fleuve chrétien et barbare, dont on a refusé de faire écouler petit à petit les eaux, a fini par déborder. Ce n'est plus un problème de liberté si l'eau qui déborde fait des dégâts ou tue.

La culture est-elle en péril ?

On arrive ainsi à la conclusion que le terme de « danger » manié par les auteurs païens n'est pas à supprimer. Mais il aurait fallu l'employer deux siècles à l'avance et l'adresser moins à la marée montante qu'aux pionniers de la classe au pouvoir qui, par une politique raisonnable, auraient pu l'endiguer, le diriger, l'absorber.

Même en ce sens plus particulier, le « danger » ne se transforme pas en « mort » culturelle. Dans un temps où le progrès technique n'existait pas et où la vie économique était réduite ou immobile, les oppositions politiques et sociales quotidiennes, décidées au jour le jour, ainsi que la continuité d'une tradition de culture ne pouvaient être confiées qu'à un esprit de contemplation. Une vie de ségrégation de la part de gens qui se refusaient à devenir les prisonniers d'un présent orageux et changeant, l'esprit monastique qui se développe précisément au VI^e siècle, maintient le lien — fragile et précieux — entre l'antiquité classique et le réveil du bas moyen âge.

En prenant le mouvement des moines comme pivot de notre exposé historique, nous pouvons donner la justification nécessaire à la notion de danger telle que la voyaient les auteurs païens ; p.060 mais, en même temps, la surmonter en refusant de la considérer comme une menace de fin totale de la civilisation ancienne. Un lourd prix a dû être payé pour des incompréhensions dont ni les chrétiens ni les barbares n'étaient responsables. Il n'y a pas eu une *mort*.

La notion de la liberté qui a perdu sa situation privilégiée avec l'avènement de l'ère chrétienne, est restée effacée, sur le plan doctrinal, jusqu'à la veille de la Réforme dans les pays de l'Europe septentrionale, jusqu'au lendemain du *Syllabus* de Pie IX dans l'Europe latine.

La culture est-elle en péril ?

Au cours de ces siècles, la notion de danger a été largement employée tant du côté de l'Église romaine que de ses adversaires. L'observateur impartial doit avouer que si, sur le plan logique, ces alertes, d'un côté comme de l'autre, sont justifiées, sur le plan historique on ne réalise pas une seule période de cette longue histoire où l'un ou l'autre de ces dangers ne se soit transformé en une « mort ».

A ce propos l'observateur impartial peut souscrire en bloc à trois propositions, qui, en apparence, semblent s'exclure réciproquement :

a. Pendant onze siècles de mainmise culturelle de l'Église romaine sur l'Europe on ne peut pas dire que la civilisation et son épanouissement culturel aient été inférieurs à la civilisation ancienne.

b. Le procès de Galilée, la mort de Giordano Bruno n'ont pas prouvé le pouvoir de la droite ecclésiastique. Bien au contraire, ils ont témoigné qu'une doctrine née au temps de la vision ptolémaïque de l'univers devait être atteinte et par conséquent modifiée le jour où la vision copernicienne l'avait remplacée. C'est ainsi que le libre examen pouvait essuyer des défaites partielles, mais le danger et la peur de l'inquisition n'avaient pas de conséquences funestes définitives.

c. D'autre part l'Église romaine ne pouvait pas se passer, en tant que doctrine globale du monde et de l'univers, de condamner tout ce qui lui paraissait dangereux pour l'unité et l'homogénéité de sa structure. Seulement, dans le cas de l'Église aussi, au cours de ces siècles, on n'a pas encore vu un exemple où les dangers, p.061 définis par elle, ait eu des conséquences mortelles. Sa

La culture est-elle en péril ?

puissance et son prestige ne dépendent pas de ces forces à l'égard desquelles, chaque fois, elle essaie d'inspirer aux hommes de la crainte.

On pourrait développer ces points de vue avec beaucoup plus de profondeur. Mais pour mon introduction, il me suffit d'énoncer cette thèse préliminaire que toutes les transformations de la société révèlent des crises, parfois très longues, parfois violentes. Mais aucune d'elles ne justifie le mot de « danger », au delà de la valeur subjective que lui attribuaient ceux qui l'employaient.

II. L'AGE SCIENTIFIQUE ET SES DANGERS INTÉRIEURS. Le problème se pose maintenant de savoir si, pour l'évolution de la civilisation dans les derniers cent ans, la notion de *danger* doit se transformer en celle de *crise*. Les considérations que je vais présenter m'amèneront à conclure que le développement de la civilisation, pendant ces dernières cent années, présente des caractères différents de ceux qui l'ont définie depuis l'âge de la pierre jusqu'en 1850.

En effet, dans les vingt ans qui correspondent à peu près au milieu du XIX^e siècle et à la condamnation du libéralisme par Pie IX (1854), nous avons à enregistrer l'accomplissement de certaines œuvres qui consacrent l'avènement d'un monde nouveau. Le *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte s'achève en 1842, les *Principles of Psychology* de Herbert Spencer paraissent en 1855, la *Philosophie de l'Art* d'Hippolyte Taine en 1865. Ces œuvres, qui ne représentent qu'un petit échantillon de la production scientifique de ce temps, ne se présentent pas comme une force victorieuse qui défait et remplace une civilisation antérieure. L'ère scientifique qui s'affirme en ce temps était une force qui *comble un vide*. Elle

La culture est-elle en péril ?

ne donnait pas le sentiment d'une bataille qui se déroule, mais la satisfaction d'une série de succès contre les ténèbres moins de l'erreur que de l'ignorance. Son enseigne était l'optimisme. C'est d'elle que descend la notion de progrès, telle que je l'ai énoncée au début de mon exposé. C'est d'elle que découle la conviction que la raison humaine, soustraite aussi bien aux p.062 constructions idéales, qu'aux religions positives, était en état d'assurer à la société humaine le bien-être et la sécurité.

Nous avons ainsi, à la moitié du siècle, avec l'attitude de l'Eglise romaine le dernier exemple de la foi aveugle dans les traditions du passé, et avec le triomphe du positivisme l'exemple d'une sérénité confiante, de la connaissance enfin atteinte.

Mais l'histoire de notre civilisation ne se borne pas seulement à ce dialogue inégal. Exactement dans les mêmes années, une troisième attitude s'annonce qui n'est ni l'esprit de conservation, ni l'optimisme rationalisé. Elle nous vient d'abord d'un peintre.

En 1863, le tableau *Olympia* d'Edouard Manet représente le début d'un mouvement artistique qui devait devenir célèbre : le mouvement des peintres impressionnistes français. Il ne s'agissait naturellement pas de la première révolution technique dans le domaine des arts figuratifs : la découverte de la perspective était devenue le symbole du passage du moyen âge à la Renaissance.

Mais l'Impressionnisme n'était pas seulement une technique, une nouvelle convention, destinée à remplacer une convention précédente. Il représentait moins un effort d'adhésion aux réalités de la nature que d'analyse et de critique de ses descriptions traditionnelles, ses couleurs, ses lignes. Le peintre impressionniste

La culture est-elle en péril ?

ne se contente plus de la contemplation passive de son « lecteur ». Il lui demande un effort d'intégration, de reconstitution et d'interprétation. Il exige la participation active.

La technique de la déformation, qu'on a employée plus tard, est, en principe, une manifestation moins de révolte ou d'insouciance, que de spécialisation. C'est ainsi que les « lecteurs » des œuvres d'art ont été appelés à des efforts toujours nouveaux, et le domaine des arts figuratifs, à un siècle de l'Olympia, est un domaine où la critique des langages se poursuit de façon essentiellement négative.

La même situation et les mêmes mouvements se retrouvent dans la musique. En 1863, il semblait que, grâce à Helmholtz, la théorie de la musique avait atteint sa perfection doctrinale, sa formulation scientifique définitive.

^{p.063} Mais avant la fin du siècle, un autre artiste français, Claude Debussy, annonçait la révolution musicale. L'emploi d'accords nouveaux assurait des ressources expressives à l'auteur, mais réduisait la part du bonheur passif, traditionnel chez l'écouteur.

Bien qu'elle ait commencé plus tard, la révolution musicale nous intéresse parce qu'en elle aussi nous pouvons discerner un achèvement et le début d'une nouvelle période, liée aux théories dodécaphoniques d'Arnold Schönberg. Ses constructions, si impopulaires soient-elles, prouvent que la critique des langages est un phénomène caractéristique et qui n'est pas seulement d'ordre négatif.

La critique des langages littéraires se développe encore plus tard. Le fait qu'il ne s'agissait pas d'un langage *universel*, tel que celui des peintres et des musiciens, n'invitait pas à augmenter les

La culture est-elle en péril ?

difficultés des lecteurs. Sans considérer les manifestations extrêmes du futurisme, avec ses négations de l'interponction et des mots accessoires, je me borne ici à rappeler un autre grand artiste français, Marcel Proust, qui a été en même temps le critique de la langue littéraire traditionnelle, et le bâtisseur d'une tradition nouvelle. La critique proustienne consiste, comme chez les peintres impressionnistes, dans une analyse : ainsi que je l'ai montré ailleurs, il a coupé la connexion traditionnelle entre le rythme sémantique et le rythme syntaxique du récit, et il a plié le premier aux exigences du second. Pour rendre la substance du récit adhérente aux exigences de la structure grammaticale, il l'a *déformée*. D'une façon parallèle au « lecteur » des tableaux impressionnistes, le lecteur de Proust doit intégrer et interpréter son texte, et, le cas échéant, le reporter du rythme lent et constant de la période au rythme rapide et instantané de la pensée.

Les résultats de ces mouvements parallèles dans la peinture, la musique, la littérature, ont donné à leur tour au mot « danger » l'occasion de reparaître.

Ils ont été qualifiés de « maladifs » ou décadents. Mais le fait de critiquer, puis de modifier des langages considérés jusque là et à tort comme universellement valables, est moins une fuite qu'une conquête. Qu'on ait invité le lecteur à participer au dialogue d'une façon plus équilibrée, est moins une imposition qu'un don. ^{p.064} Une critique négative de ces critiques des langages artistiques ne se justifie que dans la mesure où l'artiste étend la tâche réservée au lecteur au point de la rendre totale, c'est-à-dire de supprimer la lecture et de la remplacer par le rêve. Un langage n'est plus un langage lorsqu'on supprime le dialogue. En tout cas le problème de la liberté et des limites de notre pouvoir d'expression se présente

La culture est-elle en péril ?

et se développe pour la première fois dans ces cent dernières années, il fait honneur à notre temps.

Une foi analogue dans les langages traditionnels présidait à l'élaboration des théories scientifiques. Le *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte avait atteint les sommets de la théologie en présentant un monument complet de l'univers, fondé sur le langage de la nature, à jamais dévoilé. Les yeux, renforcés par le télescope et le microscope, lisaient d'une façon certaine dans les deux horizons, celui de l'infiniment grand, celui de l'infiniment petit.

Grâce au langage mathématique qui reproduisait, selon l'opinion de ce temps, des notions abstraites absolues, les résultats de ces observations pouvaient être *mesurés*, c'est-à-dire traduits d'une façon impeccable dans la langue universelle des nombres. La « grammaire de la nature » avait été ainsi constituée dans ses phonèmes.

Grâce à son esprit d'observation, l'homme était parvenu à établir un rapport entre la succession des différents faits naturels et à établir un système de logique déductive, qui pouvait s'appliquer à toute manifestation de l'intelligence humaine. Le principe de causalité, la définition du sophisme *post hoc, ergo propter hoc* étaient considérées comme des réalités définitives, qui permettaient de comprendre le langage de la nature dans sa morphologie.

Finalement les phénomènes de la nature, grâce à l'expérience, pouvaient être provoqués artificiellement. La nature ne révélait plus son langage seulement par les règles rigides des textes « écrits », mais par un langage parlé qu'on pouvait reproduire et

La culture est-elle en péril ?

répéter indéfiniment. Il était possible ainsi d'analyser les phénomènes et de juger leurs nuances, comme, dans le cas des langues organisées, p.065 on vérifie leur vocabulaire et leur syntaxe. La logique inductive correspondait à ce troisième échelon d'une linguistique, appliquée aux sciences de la nature.

Toutefois, le siècle de la critique des langages artistiques ne pouvait pas épargner dans sa critique les langages de la nature, même si ceux-ci avaient toutes les apparences de la sûreté. La critique s'est déroulée d'une façon parallèle dans leurs trois secteurs.

La notion grammaticale des mathématiques se développe depuis 1854, (lorsque Bernard Riemann a défini la notion d'espace courbe et ouvert le chemin aux géométries à plusieurs dimensions), et atteint un objectif important en 1903, lorsque Henri Poincaré avec son premier grand livre *La science et l'hypothèse* a montré la nature, linguistique et non logique, des notions mathématiques.

L'interprétation linguistique de la logique déductive est due à un autre mathématicien, Giuseppe Peano, dans les dernières années du XIX^e siècle. L'interprétation subjective des perceptions de la nature a été soulignée par le physicien Ernst Mach dans son livre *Erkenntnis und Irrtum*, (La connaissance et l'erreur).

Ces analyses critiques n'ont qu'une valeur d'introduction aux découvertes de notre siècle. La relativité de Einstein liait à la notion traditionnelle de l'espace à trois dimensions, la notion du temps comme quatrième dimension. Le « chronotope », l'unité fondamentale du temps avec l'espace, rend réelle et classique une notion hypothétique, telle que l'était auparavant celle d'un espace

La culture est-elle en péril ?

à quatre dimensions. Par l'introduction dans toute la géométrie du « temps de l'observateur », Einstein nous montrait, avec une méthode parallèle à l'analyse proustienne, que la réalité extérieure ne nous apparaît qu'intégrée, c'est-à-dire déformée, par cet équivalent de la mémoire proustienne, qui est le temps de l'observation.

Quelle différence y a-t-il, en effet, entre la description des réactions immédiates de l'ambassadeur de Norpois, reproduites au ralenti par une structure grammaticale d'ailleurs impeccable, et celle de la trajectoire d'un corps dont nous nous apercevons toujours avec retard ?

Mais la critique des langages de la nature a été poussée au delà de ces inévitables déformations. La théorie des quanta, qui ^{p.066} descend de la critique à la notion de continuité, a déterminé graduellement la notion de « définition opérative » pour parvenir au fameux principe *d'indétermination* de Werner Heisenberg (1927). Si nous franchissons la frontière de ce qui est infiniment petit, nous ne sommes plus en état de définir la position d'un corpuscule sans influencer sa vitesse. Et si nous tâchons d'établir sa vitesse, nous exerçons une influence sur la direction de son mouvement. La réalité nous apparaît dans ces cas, non seulement déformée par le temps, mais mutilée, partielle. Encore une fois, cette invitation à la modestie et à l'autocritique a un exact parallèle dans la réalité proustienne. Il ne suffit pas de reconnaître que Proust, par la notion de mémoire, a inséré le temps dans la réalité de ses descriptions. Justement parce qu'il a coupé les liens traditionnels entre le temps sémantique et le temps syntaxique, il a montré, comme Heisenberg, que si nous voulons reproduire le temps sémantique, nous devons sacrifier l'exactitude linguistique,

La culture est-elle en péril ?

et si nous voulons profiter de toutes les ressources linguistiques, il nous faut renoncer au temps sémantique.

Tout langage, autant artistique que scientifique, est donc arbitraire et partiel. Je me plais d'autant plus à souligner cette notion fondamentale ici à Genève, que la nature conventionnelle et arbitraire du signe linguistique a été reconnue grâce surtout à un grand savant suisse, Ferdinand de Saussure, dont le centenaire s'approche, et dont je suis, par son grand élève Antoine Meillet, le petit-fils scientifique.

De même que pour les langages artistiques, la question se pose ici de savoir si la critique du langage de la nature constitue un progrès ou une régression et si elle ne présente pas un danger. En fait, ces questions ne sont pas justifiées. Il s'agit d'un cycle, au cours duquel l'homme, après les phases de liberté et de sécurité, procède, dans l'instant même de ses victoires, à une autocritique, et se prépare des déceptions. Après les déceptions, il se tourne vers de nouvelles sécurités. Le problème de la liberté, inséparable de celui des limites de la science, s'est posé donc d'une façon aiguë, dramatique, dans le siècle de la science ; il ne justifie pas le terme de crise.

^{p.067} Le fait d'avoir reconnu des limites à un langage, c'est-à-dire des limites à la science, ne frappe que la connaissance intellectuelle, celle qui développe le dialogue désintéressé de l'homme avec la nature. Comme le langage normal, par sa nature, est plus pauvre que les exigences expressives des hommes, mais leur assure tout de même une possibilité de dialogue suffisante, l'homme parvient à influencer et à soumettre la nature, même si le langage de celle-ci ne lui assure pas une communion totale.

La culture est-elle en péril ?

Le dialogue « intéressé » avec la nature ne lui est pas seulement assuré. Il faut convenir que la technique a été singulièrement favorisée par les mêmes recherches qui, sur le plan théorique, ont abouti à une invitation à la modestie. L'âge de la *modestie* des savants est précisément l'âge dans lequel, plus qu'en tout autre, l'homme a pu être orgueilleux de son pouvoir sur la nature.

Le déclenchement de la technique a eu des conséquences que nous connaissons tous : d'une part on a créé des instruments de mort, de l'autre on a ouvert des possibilités d'enrichissement et de progrès économique sans bornes. Les dangers présentés par un hyperdéveloppement de la technique ont trouvé jusqu'à un certain point des limites dans l'instinct naturel de conservation : l'exposition *L'atome pour la Paix*, ici à Genève, l'a démontré. Les récents accords internationaux prouvent que l'auto-limitation à l'égard des énergies de destruction, est possible, même sans un gouvernement mondial ou un droit international pourvu d'un pouvoir de coaction.

Un accord sur la renonciation aux armes nucléaires nous porte à conclure que le développement et le bien-être économiques ne sont plus *une* des possibilités de ces découvertes, mais leur conséquence directe, inévitable, automatique. Ce bien-être économique, assuré à chaque individu supprime les tentations, voire la nécessité d'un recours à la force pour assurer des matières premières et des débouchés aux produits et à l'excès de population. C'est une spirale qui, par le progrès économique, justifie et assure la paix. Les succès de la technique ne nous autorisent tout de même pas à en accepter sans discrimination toutes les conséquences. On peut se demander si, d'une façon semblable à ce qui s'est p.068 passé à l'âge

La culture est-elle en péril ?

néolithique, nous n'aurions pas à craindre une période de stérilité intellectuelle et artistique.

Pour examiner ce problème il ne faut pas prendre en considération des questions abstraites, mais des découvertes techniques particulières. Or, les derniers cinquante ans, qui ont vu la découverte du cinéma, de la radio, de la télévision, ont ajouté au dialogue traditionnel équilibré entre homme et homme, et au dialogue, dissymétrique mais toujours humain, entre le prêcheur religieux ou l'instituteur et ses auditeurs, la réalité d'un dialogue nouveau, tout à fait déséquilibré. Un interlocuteur invisible a le don de répandre et démocratiser nos connaissances, mais aussi d'influencer les passions, les désirs, les images, les habitudes et les loisirs des individus, par un langage éloquent, persuasif, mais unilatéral, à sens unique, qui ne comporte pas de réponse.

La pression psychologique des langages unilatéraux offre trois aspects. Tous les trois nous empêchent d'identifier sans discriminations ce progrès technique avec un progrès moral et social.

a. Le premier aspect consiste dans la tendance à profiter du pouvoir technique pour *plaire* à l'interlocuteur. Fort de l'instrument linguistique dont on dispose, on est en état de présenter au lecteur une réalité sociale, intellectuelle, morale, étrangère ou inconnue, comme si elle était dans ses mains. Un milieu de gangsters, un club de milliardaires, un débat politique, avec lesquels le lecteur n'aurait aucune possibilité de liaison, lui deviennent soudainement familiers par les yeux, par les oreilles, ou par les deux voies ensemble. Les « donneurs de loisirs » tâchent même de prévenir les curiosités et les goûts de leurs lecteurs, voire de les exciter. Un

La culture est-elle en péril ?

hebdomadaire italien, dans un compte rendu sur l'activité des producteurs de cinéma parisiens, la résumait par le titre « Les producteurs parisiens se donnent au macabre, le public les suit ».

En effet, dans tout dialogue on attend une réponse. Et si dans les réalisations artistiques souveraines, telles que la *Gioconda* de Leonardo ou la *Passion selon saint Matthieu* de Bach, personne n'ose répondre par des dessins ou des chansons personnelles, notre réponse est inévitable lorsqu'on nous soumet le projet d'une p.069 maison ou une chansonnette à la mode. Le cinéma, la radio, la télévision ne sont pas, même dans leurs réalisations les plus élevées, aussi éloignées que Leonardo ou Bach. Elles ne sont non plus jamais au même niveau que le lecteur, sur lequel d'ailleurs elles ne laissent pas de trace. Elles sont inversement une invitation à des désirs et à des actes indiscriminés. L'homme de notre temps est sujet par là à des tentations comparables à celles qui lui viendraient de géants qui, soudainement descendus d'autres planètes, lui offriraient de l'argent et des loisirs inimaginés. On n'y résisterait pas.

b. Au delà des donneurs de loisirs, le cinéma, la radio, la télévision nous font d'autre part connaître un autre et tout-puissant interlocuteur qui se propose moins de nous amuser que de nous soumettre à ses désirs.

Le pouvoir de la propagande serait sans conséquence si toute personne de bonne volonté pouvait à son tour profiter de ses sources d'informations, et surtout si les sources d'informations, mises à disposition, étaient variées.

Mais la classe bureaucratique qui, directement ou indirectement, se cache derrière ces écrans, a le souci de sa

La culture est-elle en péril ?

propre défense, même lorsqu'elle est représentée par des hommes de « bonne volonté ». Et puisque, dans notre société, le danger, pour la classe au pouvoir, ne se manifeste que par le vote, l'instinct de conservation politique se manifeste par l'effort d'influencer à l'avance — de quelques années parfois — ce vote. Cet effort consiste à nous faire partager les ambitions et surtout les peurs de la classe au pouvoir, par des méthodes qui sont aussi habiles du point de vue psychologique qu'éloignées de ce que nous appelons le plan du raisonnable. Au lieu de la raison ou du loisir on nous apprend des slogans.

c. Le premier secours contre le « danger » des loisirs, on serait tenté de le demander à la collectivité. Les gouvernements devraient adopter des mesures, d'une part, de censure contre les manifestations de l'écran qui ont tendance à flatter nos passions, et, de l'autre, d'encouragement pour les expériences éducatives et celles qui ont quelque valeur intellectuelle.

p.070 Mais une intervention de l'Etat, c'est-à-dire du pouvoir tel que je viens de le définir, même si elle parvenait à éliminer les défauts des loisirs, augmenterait son pouvoir de propagande. L'Etat, aujourd'hui, est en même temps juge et accusé. Les sources d'informations étant déjà dans ses mains, celles des loisirs assureraient son emprise sur les esprits. Aujourd'hui, les deux forces, parfois, se neutralisent. Dans la situation de monopole qui découlerait de la censure systématique, leurs défauts seraient unifiés et additionnés.

Le diagnostic de cette situation pathologique est assez aisé. L'activité politique est devenue une technique très évoluée, presque parfaite, pour maintenir au pouvoir une classe politique.

La culture est-elle en péril ?

Mais elle n'a pas, comme les autres techniques, un fondement scientifique (ou du moins rationnel) qui lui soit proportionné.

La théorie politique ne peut que constater un état de choses irréfléchi, anachronique, dans lequel on envisage les forces politiques sans aucun esprit d'objectivité ; on les soutient, on les combat sans scrupules, en suivant les instincts. Mais les forces politiques sont des forces historiques qui, si on désire les maîtriser, doivent être observées et analysées avec la même concentration, l'objectivité et le sang-froid, dont on fait preuve dans l'étude des forces de la nature. Si la médecine, qui a été pendant des siècles victime des préjugés et des instincts, a réussi graduellement à s'en libérer, on peut espérer en un développement rationnel de l'activité politique. Seulement, il s'agit d'un développement séculaire, qu'on ne peut favoriser qu'avec des méthodes indirectes, la paix, la justice sociale, la patience. Je n'oserais jamais vous soumettre un projet de cité idéale. Je me borne à souligner ma méfiance actuelle.

Aux collectivités, aux gouvernements, tels qu'ils sont constitués aujourd'hui, pour les buts éducatifs que nous croyons nécessaires, on peut et on doit donc présenter plusieurs requêtes, sauf deux : la censure (c'est-à-dire le droit de limiter les créations individuelles) et le monopole des informations (c'est-à-dire le droit de restreindre les données sur lesquelles nos créations se fondent).

^{p.071} Il n'est donc pas possible de faire contrôler les « donneurs » des loisirs par les « donneurs » d'informations, parce que ces derniers sont plus forts et peuvent devenir plus dangereux. Il n'est pas possible non plus de les rendre inoffensifs par des moyens artificiels.

La culture est-elle en péril ?

Puisqu'on ne peut faire descendre à notre niveau ni les donneurs des loisirs ni ceux des informations, il faut faire monter à leur niveau les spectateurs, actuellement dépourvus de toute défense psychologique. Au plus grand pouvoir de ceux qui parlent doit correspondre une plus grande résistance de ceux qui écoutent. Cette ascension ne peut pas être confiée à une organisation spéciale, mais à un pouvoir individuel, à l'esprit critique, à l'autonomie intellectuelle des individus. Petit à petit, un nombre toujours grandissant d'auditeurs doit devenir moins sensible aux tentations et aux slogans aussi bien des loisirs que des informations. Seulement avec des auditeurs doués d'une personnalité marquée, les transmissions et les spectacles seront moins décisifs pour orienter leurs opinions politiques ou exciter leurs passions.

L'exigence fondamentale de notre âge, pour assurer un contre-poids à la pression de la technique, consiste donc dans une société plutôt *raisonnable* que technifiée.

L'esprit critique qu'il faut préconiser et répandre est une attitude mentale fondée d'une part sur le caractère irréductible de la personnalité humaine, de l'autre sur le caractère sacré de la parole. La parole n'est pas arbitraire, modifiable, anarchique. Elle est liée par sa racine aux choses de l'âme comme à celles de la nature.

Cette attitude est l'opposé de ce qui se passe dans la société actuelle où l'on prise les discours émotifs, qui n'ont pas de base dans la réalité, où l'on tâche de ne pas contrarier les enfants par crainte des complexes futurs, et où, en même temps, on cultive dans l'école et dans la vie le standard du bon citoyen, obéissant aux lois, plus tard soumis aux modes et aux conventions conformistes. On laisse aux jeunes générations l'illusion d'être

La culture est-elle en péril ?

libres lorsqu'il s'agit de parler et d'agir en dehors de responsabilités précises. On les confie, désarmées, en même temps aux voix et aux vues séduisantes des loisirs technifiés et aux formules endormeuses des informateurs officieux.

p.072 On répand cet esprit critique, en refusant tout schème conformiste, en renonçant à toutes les prescriptions générales, en enregistrant et en faisant constater comme *faute*, tout jugement irresponsable ou mal fondé. Comme dans le domaine de la technique on a dû s'autolimiter le jour où l'on a pris conscience qu'elle aurait pu déterminer la destruction matérielle de l'espèce humaine, dans le système éducatif il faut renoncer au cliché du bon citoyen standardisé et abstrait, depuis qu'on reconnaît que les conséquences de cet esprit civique peuvent disloquer l'équilibre de notre société et faire des victimes d'un genre nouveau.

Mais aujourd'hui l'État a une technique à lui, les minorités bureaucratiques qui détiennent le véritable pouvoir par des moyens techniques ne se le laissent pas enlever. Inversement elles sont en état d'imposer des sacrifices d'argent, de vivres, de vies sans limites. Qu'elles nous permettent d'obéir sans y ajouter le consentement de l'esprit. Cette réserve mentale dirigée contre l'État bureaucratique, ne vise pas la société. Au contraire, vis-à-vis de l'État, elle tâche de protéger la société à laquelle l'État ne s'identifie plus, et dont il n'est *qu'un* des aspects.

La technique étant devenue l'exercice du pouvoir de la part de l'État, on peut attendre de lui toutes les réformes qui admettent des solutions techniques. On ne peut ni demander ni attendre des réformes d'ordre moral, telles celles qui visent la formation et l'éducation des générations nouvelles. Compter sur une activité de ce genre de la part de l'État serait illusoire et naïf et aussi absurde

La culture est-elle en péril ?

que de prétendre résoudre des questions techniques par des considérations d'ordre moral. Ce qu'on peut demander à l'Etat, dans ce domaine, c'est simplement de ne pas entraver l'œuvre de redressement de la part des hommes de bonne volonté.

Les champions de cet effort pour revenir à l'esprit critique et au libre examen, sont avant tout les hommes de l'école, les instituteurs, les professeurs.

Les hommes d'école doivent favoriser auprès des enfants de toute manière les débats sur les spectacles de cinéma, de radio, de télévision, sur les informations, les comptes rendus, les commentaires, en tâchant de souligner les deux questions et cela pour leur ^{p.073} apprendre à relater, fût-ce de façon élémentaire, leurs réactions, et à les interpréter du point de vue des conséquences sociales, qui à leur avis, pourraient en découler. Même le débat politique, les commentaires aux articles des journaux doivent être admis, voire favorisés.

Mais pour que cette méthode soit efficace et pour que l'expérience réussisse, il faut que l'homme d'école exerce sur lui-même un contrôle. Il ne doit préconiser ni les solutions politiques vers lesquelles il penche, ni le genre de films, ni les héros du cinéma, ni les chansonniers pour lesquels il est en droit d'avoir un faible. En même temps il ne doit pas montrer du dédain si les réactions des enfants aux aventures des gangsters ou aux crimes vus à l'écran ne lui paraissent pas assez sévères et sincères. Il lui suffira qu'elles ne soient pas instinctives ou cyniques.

L'homme d'école de nos jours n'énonce pas des vérités. Il propose des problèmes, il encourage des réponses qui ne sont jamais des réponses obligées. La vraie, l'indispensable, l'héroïque

La culture est-elle en péril ?

vertu de l'homme d'école, aujourd'hui, c'est la réserve. Seule cette impression de réserve peut donner aux élèves l'habitude de tolérer les divergences d'opinion, sans tomber ni dans le fanatisme ni dans l'indifférence.

C'est ainsi que le problème de la liberté et de ses limites dans l'enseignement se pose, lui aussi, d'une façon parallèle pour la première fois dans notre temps.

La lutte contre la technification, entreprise dans l'école à ces conditions, n'est donc pas une croisade. Elle est une prévention. Elle n'a rien de commun avec la prédication païenne contre le christianisme, ou la prédication des guerres saintes contre l'Islam. Elle ne partage pas l'esprit de conservation, qui soulignait en ces temps-là des dangers plus ou moins réels, sans suggérer des solutions efficaces. Elle a la valeur de la tolérance, de la compréhension, et les avantages de la contre-offensive.

Mais il faut assurer aux hommes d'école le consentement des savants et, en général, de tous les hommes cultivés. Faute de quoi cet effort pourrait nous valoir *certain*s succès sur l'esprit technique en général sans parvenir à un équilibre véritable. Le dialogue ^{p.074} « désintéressé » avec la nature, dont ni l'école ni la société ne peuvent se passer, ne serait pas encore assuré. Le problème de la réserve se pose ainsi, bien que sous une forme différente, pour le savant.

A l'opposé de ce qu'on croit généralement, le savant n'est pas l'homme des certitudes. Il est l'homme, au contraire, qui dans la recherche continuelle de la nouveauté, n'oublie pas d'évaluer les contrecoups et les réactions aux nouveautés. Il n'oublie pas, surtout, de regarder vers le passé, d'y réfléchir et de se rappeler

La culture est-elle en péril ?

que les conquêtes de la science ne sont jamais définitives. Elles doivent savoir toujours se justifier à leurs différents échelons, d'Euclide à Galilée, de Newton à Einstein.

Pour que cette réflexion soit possible, il faut être au courant du présent non moins que du passé. Mais l'effort pour être au courant du présent devient chaque jour plus difficile, à cause du nombre énorme — exagéré — des publications scientifiques, qu'on n'est plus en état de lire.

Une des conséquences de ces difficultés est la spécialisation poussée aux extrêmes limites. Elle rétrécit d'ailleurs le pouvoir de comparer, et, par conséquent, de réfléchir ; elle favorise chez le savant le sentiment de la sûreté de son jugement, elle le dispose à se transformer en technicien.

En effet, seule la technique opère sur des données acquises, considérées comme certaines ; elle ne perd pas son temps à parcourir de nouveau les chemins frayés.

Un certain degré de réserve est nécessaire, selon moi, dans le choix des sujets de recherche. Le savant d'aujourd'hui ne doit pas se laisser tenter par des recherches qui transforment la science en culte de l'anecdote. La vénération pour le document insignifiant, la publication sans discrimination des correspondances privées, nous donnent apparemment une image plus complète de certains événements. Dans le cas des hommes politiques il peut y avoir un sens et une justification. Mais dans le cas de certains auteurs, cette inflation du document fausse, elle ne correspond pas aux buts de la science et de l'histoire. L'exemple le plus saisissant est celui de Marcel Proust, tel qu'il nous apparaît dans sa

La culture est-elle en péril ?

correspondance et ^{p.075} ses écrits posthumes. La réalité historique n'est pas pourtant celle qui ressort de ces documents privés, à la grammaire parfois douteuse, comme elle ne ressort pas d'une recherche sur les altérations de son système nerveux. La réalité historique de Proust est seulement celle qu'il a *voulu* rendre accessible à la société, mûre, réfléchie. C'est seulement elle qui le rend un héros si significatif de notre temps, et que les chercheurs indiscrets déforment, appauvrissent, tuent.

Si les sciences de la nature acceptent dans notre temps de « lire » la nature, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'elle se laisse dévoiler, les sciences historiques doivent renoncer à cette attitude désuète, et « lire » les auteurs tels qu'ils se sont manifestés d'une façon responsable. Le sens des limites de la science doit se développer aussi dans cette direction.

Je reviens maintenant, dans un but positif, au domaine des sciences biologiques. Les nouvelles techniques qui, dans les dernières dix années, ont transformé la thérapeutique des maladies infectieuses, coupé les maladies aiguës, défait la malaria, protégé les arbres fruitiers, multiplié la production de l'agriculture, ces techniques posent des problèmes scientifiques. Ces problèmes n'ont pas de relief, n'appellent pas l'attention parce qu'on est impatient à l'égard de tout ce qui est neuf, pour les exigences inassouvies du progrès technique. Toutefois, une révolution alimentaire, telle que celle qui découle des produits agricoles excités par des fertilisants chimiques, aura inévitablement des conséquences sur la structure des squelettes humains, voire sur la disposition à contracter des maladies. On ne peut pas croire que ces thérapies avec l'usage des produits sulphamidés et de la pénicilline, en introduisant des substances toxiques pour les agents

La culture est-elle en péril ?

des infections ne laissent pas de traces, des éléments, toxiques aussi pour l'organisme en général. Nous n'avons pas besoin seulement de produits et de thérapies nouvelles, mais aussi de chercheurs doués d'un esprit de contemplation et de réflexion et considérant *sans impatience* cet authentique champ de bataille, si bouleversé, dans lequel nous jouons — bien que de manière non sanglante — l'avenir de notre santé et de nos vies. Nous avons besoin d'observateurs qui ne soient ^{p.076} pas pressés, qui aient un sentiment tout à fait différent du *temps* ou qui redonnent au temps son sens ancien ; ce sens des âges, où l'on entreprenait des travaux, où l'on commençait des édifices, où l'on plantait des arbres, dont on savait qu'on ne verrait pas la maturité ou la fin.

La fièvre, qui dans le domaine de la technique, entraîne — légitimement — à des vitesses toujours plus grandes ; le zèle, que, dans le domaine pratique, les sociétés des transports développent pour assurer des liaisons plus rapides et confortables aux voyageurs, n'a pas de place dans le domaine de la culture. Là, chaque notion, chaque découverte, chaque théorie, chaque création mûrit en vertu d'une force spontanée, qu'aucune force extérieure ne saurait solliciter.

Le savant dont la civilisation actuelle a besoin est donc, avant tout, un observateur de tout ce qui se passe parmi les hommes, dans la nature comme dans les livres. Il décrit. Il compare. Il propose à ses élèves moins des doctrines que des interrogations et des problèmes. Il met la réserve dans le domaine intellectuel au même niveau que le sang-froid dans celui de l'action.

L'auto-limitation du savant, l'exemple qu'il fait rayonner, doivent préparer une forme de société modérée en même temps que variée et qui seule peut remplacer, sans violence, la société

La culture est-elle en péril ?

actuelle, trop orientée vers l'incontrôlé et en même temps vers un certain conformisme.

La technique déchaînée, qui dévore sans interruptions ses réalisations — ses usines —, donne à notre âge un dynamisme et une inquiétude semblables à ceux qu'ont provoqués la fin du monde ancien, les invasions des barbares. Elles rajeunissaient, mais aussi elles détruisaient.

A l'égard du rajeunissement et des destructions de la technique le savant contemplatif remplit le même rôle que saint Benoît ou saint Colomban. Il assure la continuité entre le passé et l'avenir.

C'est ainsi que la notion de tolérance peut nous apparaître sous une nouvelle lumière. Elle ne rappelle plus la passivité, l'indifférence le scepticisme. C'est une notion concrète, active dans un domaine qui n'admet pas de vérités exclusives et immobiles : le domaine de la science.

p.077 Elle admet la notion parallèle d'intransigeance dans le domaine où l'on ne perd pas son temps à analyser les proportions toujours variables de vérité et d'erreur, où l'on opte sans hésitation pour une vérité, — fût-elle partielle —, pour l'exploiter : c'est le domaine de la technique.

Cette dissymétrie harmonieuse de la science et de la technique, que je préconise pour la deuxième moitié du XX^e siècle, n'a pas donc comme conséquence l'intolérance pour ce que nous ne croyons pas ou qui ne nous plaît pas, ni une tolérance générale pour tout ce qui se développe sous nos yeux. Elle donne lieu à une dissymétrie harmonieuse de tolérance et d'intransigeance.

Une culture renouvelée et reposée d'une part, une journée de travail moins remplie de l'autre, pourront se retrouver elles aussi

La culture est-elle en péril ?

dans une dissymétrie analogue et féconde avec la technique, destinée à se développer rapidement, pendant des dizaines et dizaines d'années encore.

A ces conditions, l'équilibre entre le dialogue intéressé et le dialogue désintéressé avec la nature sera assuré. La deuxième moitié du XX^e siècle s'orientera en même temps, grâce au progrès technique, vers le bien-être social, et grâce à l'intériorité et spiritualité de la science, vers un niveau moral plus haut.

Mais toute l'éloquence de *paroles* qu'on peut employer pour cette culture réservée, dépourvue d'attaches aussi bien impérialistes que serviles, n'a aucun pouvoir vis-à-vis de l'éloquence des *choses*. Le but final vers lequel, dans ces conditions, la société humaine s'achemine, est différent.

Il s'agit du triomphe *exclusif* de la technique, qui est bien capable d'assurer à l'humanité paix et bien-être, mais aussi de lui imposer le gouvernement technocratique mondial. Le symbole de ce gouvernement, vous le savez, sont les téléviseurs, non plus récepteurs mais aussi transmetteurs, obligatoirement postés dans chaque maison.

Pendant des années on a craint les conséquences des totalitarismes idéologiques, qui ont rendu monotones dans de grands pays, sinon les pensées, du moins les paroles des hommes, toutes inspirées par les slogans de la classe au pouvoir.

^{p.078} N'oublions pas que les conséquences de la technocratie seraient pires. Elle supprimerait aussi bien les pensées que les paroles. Dans la société technocratique il n'y aurait que des *êtres hiérarchisés*, insérés mécaniquement dans la machine sociale. L'homme ne subirait plus les conséquences plus ou moins

La culture est-elle en péril ?

désagréables des révolutions du passé. Il n'existerait plus.

C'est pourquoi j'ai appelé seulement « crises » les situations difficiles du passé, de la préhistoire jusqu'au XIX^e siècle. C'est pourquoi je crois légitime, dans la situation actuelle, l'usage du mot *péril*. L'avenir d'une société digne de s'appeler humaine est en jeu. Mais pour la corriger, pour la redresser, il n'est pas besoin de programmes ambitieux. Ce sera l'œuvre commune des hommes d'école et de culture, qui ont le sentiment aussi bien de la liberté que des limites de la science.

@

La culture est-elle en péril ?

ANDRÉ CHAMSON

LANGAGE ET IMAGES ¹

@

p.079 En vous écoutant, Monsieur le Recteur, en écoutant ce que vous avez bien voulu dire de moi dans cette présentation où j'ai retrouvé le ton d'une amitié déjà vieille et confortée, depuis bien longtemps, par des rencontres qui se renouvellent tous les ans, je me suis mis à penser à une phrase de Balzac : « On ne peut devenir, ici bas, que ce qu'on est. »

J'ai toujours considéré que, pour la conduite de notre existence, cette phrase est comme une règle d'or. Elle nous dit qu'on ne peut devenir — dans le futur — que ce qu'on est déjà — dans le présent — : devenir ce qu'on est, mais le devenir mieux... et comme nous mettons toujours quelque complaisance à écouter le bien que l'on peut dire de nous, je me disais, en vous écoutant, que si quelque chose me justifiait, c'était, sans doute, au cours des années, d'être devenu ce que je suis, non point grâce à mes mérites, mais grâce aux expériences que nous avons traversées.

J'en viens, maintenant, au sujet que je dois traiter ce soir. Je vais essayer, tout d'abord, de le situer dans sa perspective générale, de le situer ensuite dans ma perspective personnelle et de définir, enfin, la méthode dont je vais me servir pour le présenter, le pas avec lequel je vais m'approcher de lui.

Notre sujet, dans lequel s'imbrique le mien, c'est « La culture est-elle en péril ? » Je veux préciser ma position générale à l'égard

¹ Conférence du 12 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

p.080 de ce problème. J'ai déjà dit, dans un de nos premiers entretiens, que si j'étais venu de grand cœur à Genève lorsqu'on m'a communiqué le sujet de cette année, c'est parce que ce sujet a éveillé quelque résonance dans mon cœur et dans mon esprit. Si j'avais été assuré que la culture ne courait aucun péril, j'aurais couru, quant à moi, vers d'autres activités. Il me semble que le seul fait de poser cette question signifie que l'on croit, du moins dans une certaine mesure, que notre culture est en péril. Je viens donc vers vous porteur non pas d'une angoisse — c'est un bien grand mot dont nous avons eu trop souvent l'occasion de nous servir — mais porteur d'une inquiétude à l'égard des destins de cette culture.

En prenant cette position, je tiens à marquer que je comprends cependant ceux qui disent : « Que voulez-vous ! La culture est un organisme vivant et ce qui est vivant est toujours en péril ! » J'entends bien ! Comme tous les organismes vivants, la culture est sous la menace de la dégradation, de la désagrégation et de la mort. Mais les organismes vivants ne courent pas, à tous les moments de leur existence, les mêmes chances et les mêmes dangers. Notre propre vie est, sans doute, toujours menacée, mais il y a des moments où nous sommes en bonne santé et des moments où nous sommes malades. Je réponds donc ici à cet argument que je crois que nous sommes à une période où la culture est particulièrement menacée.

Je veux ajouter que, bien que l'histoire d'hier et l'histoire de demain m'intéressent passionnément, je suis passionnément attaché au moment qu'il m'est donné de vivre, et que si une menace existe au moment où je suis sur cette terre, c'est cette menace qui m'intéresse.

La culture est-elle en péril ?

Cette déclaration m'amène à vous dire de quelle façon je vais essayer de traiter la question que j'ai choisie. Je ne suis pas philosophe. Si je suis historien de formation, ma formation est déjà lointaine. Je ne m'approcherai donc pas de mon problème de la façon dont peut s'en approcher un philosophe, un historien, un savant. Je suis un écrivain, un écrivain qui est d'abord et surtout romancier, c'est-à-dire un homme qui est plus au contact des autres hommes que des idées. Ma façon de comprendre la vie, c'est de ^{p.081} traverser l'expérience des hommes non pas décantée, sublimée, organisée, ordonnée par les forces de l'esprit du savant, du philosophe ou de l'historien, mais profondément éprouvée dans l'esprit, le cœur, les muscles, la complexion tout entière d'un homme engagé lui-même dans l'existence.

J'essaierai donc de vous parler d'une expérience qui est mon expérience personnelle. Je sais bien qu'en me plaçant dans cette perspective, je risque de ne suivre le sujet que dans la mesure où ma vie personnelle m'a permis de le traverser et je connais mes infirmités et mes limites. Je crois, cependant, que les hasards de la vie ont fait que je me suis approché de ce sujet, que je l'ai vécu d'une façon telle que, peut-être, j'ai tout de même quelque chose à en dire.

En m'adressant à ce public nombreux, de cette tribune qui est celle des Rencontres, je voudrais dire enfin ce que j'éprouve au moment où j'aborde ma conférence, désarmé, sans papier, sans un texte écrit. Je pense que je suis peut-être un peu présomptueux de faire devant vous une conférence parlée et d'attendre que des grâces me soient données pour trouver ma formulation au moment même où ce sera nécessaire. Sans doute,

La culture est-elle en péril ?

je sais ce que je veux vous dire, mais il me faut maintenant trouver le moyen de vous le dire. Il y a donc, peut-être, quelque présomption à le faire du haut d'une tribune aussi éclatante, et qui porte si loin. Mais je n'ai pas d'indulgence à demander. J'ai, simplement, à essayer de bien dire mon propos.

Les faits dont je vais vous parler, à l'intérieur desquels je m'en vais essayer de vous conduire, ne datent pas d'hier. Ce que je vais tenter tout d'abord, c'est une prise de conscience d'un certain état de fait. Et cet état de fait, je le répète, ne date pas d'aujourd'hui, ni d'hier. Il a ses prémisses dans un passé déjà lointain. Mais les êtres que nous sommes ont ceci de particulier que c'est avec une grande difficulté qu'ils prennent conscience même des choses les plus éclatantes qui se passent autour d'eux. Lorsque le fil de notre vie ne se trouve pas rompu, que des jours égaux succèdent à des jours égaux et nous entraînent sur un chemin ^{p.082} qui a l'air d'être toujours le même, nous nous rendons très difficilement compte des métamorphoses qui se produisent autour de nous. Le monde se transforme, et notre cœur lui-même se transforme, et nous avons l'impression que tout reste immobile.

Mais les grandes ruptures, les grands coups de gong de l'histoire, qui donnent le départ à des événements monstrueux et monumentaux, avec tout ce qu'ils apportent de malheurs aux êtres humains, ont au moins un avantage : ils permettent peut-être des prises de conscience que l'on n'aurait pas réalisées si l'on n'avait pas traversé ces événements.

Je me rends bien compte que ce dont je vais vous parler existait déjà en puissance avant la guerre. Il n'empêche que c'est l'expérience que nous avons traversée qui m'en a fait prendre conscience.

La culture est-elle en péril ?

Avant la guerre, nous vivions déjà au milieu de ce que je vais appeler, pendant toute cette soirée, « l'univers des images ». Mais c'était pour nous un univers naturel, sur lequel nous ne nous posions pas de question.

En 1939, c'est la guerre. Après avoir été soldat, et après avoir vécu l'expérience de la guerre entre 1939 et 1940, j'ai repris, dans la défaite et la servitude de mon pays, mon métier de conservateur de musée. A ce moment-là, il s'était passé un phénomène qui s'est passé rarement dans l'histoire des hommes. Toutes ces vieilles maisons illustres et glorieuses, pleines de tableaux que ceux qui ont vécu avant nous nous ont laissés, avaient été vidées. Le Louvre était vide, le Musée d'Art moderne était vide, tous les grands musées de Paris et de France, et des autres pays en guerre, étaient vides. Nous avons concentré, comme pour une captivité de Babylone, ou comme dans le Palais de la Belle au Bois dormant, les œuvres de ces musées dans des châteaux épars au fond des vallées et des montagnes.

J'ai vécu, entre cette guerre de 1940 et celle que nous devons reprendre entre 1944 et 1945, dans cette captivité de Babylone, dans ces châteaux où dormaient les plus beaux chefs-d'œuvre du monde, à côté de la *Pietà d'Avignon* et de *l'Embarquement pour Cythère*, soustraits pendant des années au regard des hommes.

^{p.083} Et j'ai vécu aussi, au delà de la libération de la patrie, le retour de ces chefs-d'œuvre devant le regard des hommes. En reprenant ce métier de conservateur de musée qui est le mien, j'ai été comme entraîné par un mouvement dont j'ai conscience d'avoir été, dans une certaine mesure, un des créateurs, mais qui nous a entraînés, car il était plus fort que nous. Quel était ce mouvement ? C'était un mouvement déterminé par un ardent désir

La culture est-elle en péril ?

du public de voir exposition après exposition, et, pendant des années, nous avons vu à Paris, et nous avons vu se multiplier, dans toute l'Europe et dans le monde entier, comme un tourbillon d'expositions sans analogue avec ce qui se passait avant guerre et, surtout, au siècle dernier.

Nous sommes, à l'heure présente, dans une situation qui est sans analogue avec celle qui existait par exemple à la fin du XIX^e siècle, ou au commencement du XX^e, dans les grandes capitales. Certes, les musées existaient alors et ils existent encore, mais ils ont tendance à se multiplier et ce qui se multiplie de plus en plus, chaque jour, c'est l'exposition, signe de l'intérêt passionné du public pour l'image. Une des marques de notre époque, c'est cette sorte de raz de marée qui déferle sur l'humanité.

Lorsque je pense aux centaines de milliers de visiteurs qui ont défilé, par exemple, dans le musée que je dirige, et lorsque je pense qu'il y a quelques mois nous avons envoyé à Tokyo, au Japon, une exposition d'art français, qui a fait en quelques semaines plus de 120.000 visiteurs, de jour et de nuit, je peux bien dire que l'humanité contemporaine, que l'homme d'aujourd'hui semble avoir élargi, augmenté l'intérêt qu'il porte aux images, et que cet intérêt pour les images est, de toute évidence, une des marques de notre époque.

Je suis frappé par le fait que l'exposition gagne sur le musée. Pourquoi ? Parce que le public veut un déroulement d'images, parce que le Louvre et les Offices ne lui suffisent plus, parce qu'il veut un Louvre et des Offices toujours renouvelés. En plus de cela, le sens du décor (tout ce qui prolonge l'image et permet de lui donner une présence plus frappante et plus intense, la présentation elle-même, le jeu des lumières), tout cela aussi est

La culture est-elle en péril ?

engagé ^{p.084} dans une sorte d'expansion, de devenir, qui est une des marques de notre époque, car rien de semblable n'avait existé dans les siècles passés.

Ce rapide tableau ne rend compte que de l'expansion des images dans ce qu'elles ont de traditionnel. Toutes les images dont je vous parle sont celles de tableaux et de statues qui nous ont été légués par le passé, ou qui, suivant les modes et les façons de faire du passé, sont encore créés de nos jours. Mais ces images ne sont pas les seules à déferler autour de nous, et à submerger notre vie.

A côté de ces images de type « conventionnel » (empruntons cette expression aux militaires, qui désignent ainsi les armes dont on se servait hier), il y a tout un autre monde d'images qui, lui aussi, déferle sur nos vies.

Quelles sont ces images ?

Toutes celles qui sont issues d'une seule et même découverte qui s'appelle la photographie. L'homme est arrivé un jour à reproduire l'aspect des choses par un appareil monoculaire — non plus deux yeux, mais un seul — (et il y a peut-être toute une méditation à entreprendre à ce sujet puisque, jusque-là, l'homme avait vu le monde avec une vision binoculaire et que, du jour où il a inventé la photographie, il a reproduit le monde avec une vision monoculaire). Cette reproduction du monde a démarré, modestement, petitement, pourrait-on dire, au XIX^e siècle. Mais, dans le cours de notre existence, nous avons vu grandir, chaque jour un peu plus, l'importance de tout ce qui découle de la photographie.

Et ce qui découle de cette photographie, c'est d'abord la

La culture est-elle en péril ?

possibilité de reproduire cette photographie dans le livre, dans l'affiche, mais aussi la capacité de créer l'image mouvante, sur l'écran du cinéma. Et, au delà, la capacité de transmettre cette image mouvante de la cinématographie à travers l'espace, jusque dans le foyer familial, par la télévision.

De toute évidence, parallèlement à l'extension des images traditionnelles, ces images non traditionnelles ont de plus en plus pénétré dans notre existence.

p.085 J'ai une mauvaise conscience en vous faisant ce premier exposé. Il va de soi, il est évident, mais, cependant, nous n'en avons pas pris conscience si rapidement.

Personnellement, dès mon retour de la guerre, c'est-à-dire dès 1946 ou 1947, j'ai commencé à être obsédé par l'idée que quelque chose était en train de changer, que notre contact avec ce qui était image, augmentait chaque jour, que nous passions d'un certain mode d'information, de pensée et de connaissance, à un autre mode.

J'ai vu autour de moi d'autres hommes être hantés à leur tour par la même méditation. Déjà, lorsque nous étions en Alsace, avec André Malraux, je me souviens que bien souvent, entre deux coups de canon, nous avons pensé à ce problème. Depuis qu'il est revenu à ses travaux, André Malraux vit au contact de cet univers des images. D'autres hommes y ont pensé aussi et, de jour en jour, une conscience de plus en plus claire en a été prise. Nous savons, maintenant, qu'une mutation s'est opérée.

Permettez-moi, avant de finir cette partie, importante, mais introductive, et qui répond à trop d'expérience chez chacun de nous, d'essayer de prendre la mesure angulaire de ce phénomène,

La culture est-elle en péril ?

et de résumer les choses en vous rappelant ce que pouvait être le contact avec la culture d'un petit homme de 14 ou 15 ans, au moment où il fait sa première découverte du monde et de la vie, avant 1914. Je peux en parler, puisque ce fut encore mon cas.

Je sais comment nous nous approchions de la culture. Je sais quel était le véhicule qui nous apportait les connaissances, les pensées, les idées, les symboles et les rêves qui avaient été élaborés avant nous.

Le véhicule, c'était le livre. J'étais au fond de mes montagnes cévenoles, à Alès, Le Vigan. Si je rêvais de me cultiver, je ne rêvais à rien d'autre qu'à ces petits livres, si difficiles à se procurer, à cette petite collection qui s'appelait « La Bibliothèque Nationale » et qui semblaient inventée pour crever les yeux du lecteur tant les caractères étaient microscopiques. Elle pouvait, cependant, en une centaine d'ouvrages, apporter au petit garçon perdu au fond des montagnes, une partie du savoir que les hommes avaient amassé depuis des siècles.

^{p.086} A l'heure présente, quel peut être le rapport avec la culture, même d'un garçon placé dans les conditions où j'étais à ce moment-là ? Ces conditions se sont du reste bien modifiées, d'une façon générale, par la facilité des communications. La solitude de ce garçon a été brisée par la radio et le sera par la télévision demain. Mais, même en ce qui concerne le livre, est-ce seulement avec le langage que ce petit garçon va faire l'acquisition de la culture ?

Non. Vous le savez bien. Le livre lui-même a subi une métamorphose. Lorsque j'étais enfant, il y avait sans doute, déjà, des livres illustrés. Leurs illustrations éclairaient le texte. Il y avait en-dessous de chacune d'elles une phrase qui la raccrochait au

La culture est-elle en péril ?

texte. Elle n'était au fond qu'une humble servante du langage. Tandis qu'aujourd'hui, et de jour en jour avec une force de plus en plus grande, le livre se trouve envahi par l'image. L'image joue à égalité avec le langage dans les pages du livre. Je dirai même qu'est né et se multiplie déjà un livre de type nouveau, qui est un livre d'images, sur lequel on demande quelquefois à des écrivains de faire un texte, mais où le texte est devenu le serviteur de l'image.

Il y a donc seulement quarante ans, l'approche de la culture, l'acquisition de la culture était une chose qui se faisait presque uniquement par le langage, alors qu'à l'heure actuelle, l'acquisition de la culture est une chose qui se fait non seulement par le langage, mais plus encore par l'image.

J'ai peut-être poussé jusqu'ici bien des portes ouvertes, excusez-moi, il fallait cependant que ces choses fussent dites.

Après avoir pris conscience de ce phénomène, nous sommes certains d'être à un moment où quelque chose se transforme, où une métamorphose s'opère et nous sommes entraînés, nécessairement, à nous poser des questions, à nous dire : mais que se passe-t-il ? La culture qui nous a été transmise par le langage est-elle mise en péril du fait que le langage recule, cède du terrain et, tout d'abord, est-ce que cette culture, appuyée à la fois sur l'image et sur le langage, est quelque chose qui ne s'est jamais produit dans la vie de l'humanité ?

Est-ce que la culture que j'appelle la culture du langage avait toujours été la culture des hommes ? De toute évidence non. Cette p.087 culture, basée sur le langage, basée sur le livre et véhiculée par lui, n'avait pas des états de service bien anciens. Elle n'avait

La culture est-elle en péril ?

que quatre siècles et demi. Elle était liée à une invention, elle n'avait pu vivre et s'implanter que par elle. Cette invention, c'était celle de l'imprimerie. C'est seulement du jour où on avait pu multiplier le livre, le manuscrit qui n'existait qu'en un petit nombre d'exemplaires, que cette culture du langage avait pu établir sa souveraineté, son empire, de la façon dont elle l'avait établi.

Nous avons donc passé quatre siècles et demi sur un mode de culture qui, certes, nous paraissait le seul mode possible, imaginable, de culture. (Je parle évidemment de l'homme moyen et pas de ceux qui, dans des universités, dans les cabinets savants, pouvaient se livrer à des méditations sur le passé.) Mais, pour l'homme de la rue, la culture du langage était *la* culture. Il n'y en avait pas d'autre. C'était ce dont nous nous étions servis et pourtant, je le répète, cette culture n'était pas si ancienne, elle était liée à une invention, elle était liée à une modification de la technique, et auparavant, il y avait une autre culture.

Au moyen âge, la transmission des idées, des pensées, des sentiments, des histoires, des symboles s'opérait sans doute au moyen de la poésie que l'on se répétait de bouche en bouche, mais aussi par un autre moyen, celui de l'image. Présente au portail des cathédrales, présente au chapiteau, présente dans le cloître, présente sur la fresque, présente partout, qu'elle soit sculpturale ou picturale, l'image était alors le véhicule essentiel de la culture. Il n'est que de se souvenir des paroles que Villon met dans la bouche de sa mère, de cette mère qui ne savait ni lire, ni écrire, mais qui était en contact, en communion avec tout ce que l'on pouvait croire ou tout ce que l'on pouvait penser à son époque, lorsqu'elle rentrait dans les cathédrales, en passant sous le portail sculpté qu'on appelait la « Bible des pauvres ».

La culture est-elle en péril ?

Donc, au moyen âge, la culture était bi-polaire, basée sur l'image et sur le langage et, dans la mesure où nous pouvons imaginer ce qu'était le monde antique, nous pouvons nous dire aussi que ce monde a vécu sur des cultures dont la transmission était faite à la fois par le langage et par l'image.

p.088 Je vous avouerai que, pendant un certain temps, je me suis contenté de cette pensée. Je me disais : oui, quelque chose est en train de changer à l'heure actuelle. L'image reprend une puissance, une présence de plus en plus grande dans notre vie. Mais, après tout, c'est le flux et le reflux des choses humaines, car antérieurement à l'invention de l'imprimerie (qui n'a que quatre siècles et demi), l'image avait une importance égale, sinon supérieure, à celle qu'elle est en train de prendre aujourd'hui. Rien n'est donc changé ! Rien n'est changé ? Je n'en suis plus si sûr ! Et si vous me le permettez, je vais essayer maintenant de pousser un peu cette analyse.

Pour comparer les choses entre elles, il faut qu'elles soient comparables. Or, les seules choses comparables dans le monde des images du moyen âge et le monde des images d'aujourd'hui sont celles que j'appelais tout à l'heure « conventionnelles », ou traditionnelles, c'est-à-dire la peinture et la sculpture.

Les images issues de la photographie appartiennent de toute évidence à un autre univers. Je vais donc essayer d'abord de comparer les images traditionnelles d'aujourd'hui aux images traditionnelles d'hier.

Or, jusqu'à la fin du XV^e siècle, jusqu'à l'invention de l'imprimerie, depuis les débuts de l'art d'Occident, pour rester dans un univers qui, bien qu'éloigné de nous est encore proche (parce que c'est celui

La culture est-elle en péril ?

des arrière-grands-pères de nos arrière-grands-pères), qu'est-ce que c'était, essentiellement, qu'un tableau ou une statue ?

Il me semble qu'essentiellement, un tableau ou une statue, pendant tout le moyen âge, était l'incarnation, la mise en forme d'une histoire, d'une pensée, d'un rêve, d'un symbole qui avait été élaboré antérieurement à l'image qu'il représentait. Je veux dire qu'aucune image n'était faite, si ce n'est au départ d'une pensée déjà formée. En plus de cela, et à cause de cela même, la peinture ou la sculpture était essentiellement la réunion en une seule personne de trois éléments comme une indissoluble trinité. Ces trois éléments étaient : un sujet, un objet, un support, ou, pour prendre dans le support ce qu'il a de plus noble, une matière.

^{p.089} Un artiste du moyen âge, en train de créer, ne pouvait pas imaginer qu'il pouvait y avoir, à un moment donné, séparation entre le sujet qu'il traitait, l'objet dont il se servait pour traiter ce sujet, et la matière grâce à laquelle il réalisait l'œuvre d'art qu'il était en train de faire.

C'était là le caractère spécifique de l'image au moyen âge.

Permettez-moi de me référer ici à la figure centrale qui a dominé tout ce moyen âge : la figure du Christ. Depuis combien de siècles les hommes vivaient-ils dans la familiarité du Christ, depuis combien de siècles les hommes savaient très exactement ce qu'était le Christ, et son histoire et son message, le jour où, pour la première fois, des artistes ont commencé, en tâtonnant, à essayer de donner une forme à son visage ? Lorsque le visage du Christ est apparu dans le monde d'Occident, les hommes savaient depuis très longtemps ce qu'était le Christ. Leur familiarité avec lui était totale et ancienne. La pensée avait précédé l'image.

La culture est-elle en péril ?

De même, de la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, en passant par toute l'Histoire Sainte et par toute l'histoire des évangiles, tout ce que les hommes ont sculpté dans la cathédrale, tout ce qu'ils voyaient peint sur des murs, tout ce qu'il pouvaient peindre dans les manuscrits, était la représentation de choses avec lesquelles leur familiarité était ancienne.

Je sais bien, pour ma part, qu'hommes modernes, nous avons tendance à dissocier ces choses. Nous avons tendance à essayer de dissocier sujet, objet et matière. Combien de fois, lorsque j'ai eu l'occasion d'avoir, avec ces objets du moyen âge, cette familiarité de la main qui est irremplaçable, cette familiarité de la main qui vous permet d'éprouver le poids, l'intensité et la qualité d'une œuvre d'art plus que tout autre approche, combien de fois ai-je senti s'opérer en moi la dissociation de ces trois éléments, et combien de fois ai-je senti une sorte de scandale se lever au fond de moi, parce que je me disais : « Celui qui a fait cela n'a pas pensé séparément, ni le sujet, ni l'objet, ni la matière. Il a pensé d'un seul mouvement l'œuvre d'art représentative d'un rêve de l'homme auquel il voulait donner une forme. »

p.090 Si j'avais besoin d'exemples et de preuves, je dirais qu'il nous reste du moyen âge un certain nombre de documents et ces documents font la preuve que ce que je dis n'est pas aventuré. Que sont ces documents ? Ce sont les prix-faits par lesquels les communautés ou tel particulier passaient commandes à tel ou tel artiste d'un tableau. Ces prix-faits déterminent, avec une rigueur extraordinaire, — qui est non seulement la rigueur de l'esprit, mais celle d'une orthodoxie vigilante, — la façon dont le tableau doit être fait. Nous avons par exemple le prix-fait d'Enguerrand Charonton pour *La Vierge au manteau* de Villeneuve-lès-Avignon.

La culture est-elle en péril ?

Avant que le tableau ne fût peint, il avait été spécifié dans l'acte qui liait l'artiste à la communauté qui lui passait commande, ce que devait être ce tableau. Et, avant que la communauté eût spécifié point par point à l'artiste ce que devait être ce tableau, pendant des siècles et des siècles, l'esprit humain avait travaillé à élaborer les symboles qui devaient prendre place dans celui-ci. Donc l'œuvre était, à ce moment-là, véritablement une œuvre plastique, c'est-à-dire la mise en forme d'un rêve ou d'une pensée de l'homme.

Il suffit, je pense, de cette explication rapide pour vous faire entrevoir l'abîme qui s'est ouvert entre la parole et l'œuvre plastique. Regardez un tableau ou une statue du moyen âge en les restituant à leur plénitude, en tâchant de retrouver derrière eux les pensées et les symboles qui ont servi à les créer. Essayez ensuite de définir notre position d'hommes modernes, d'hommes d'aujourd'hui, avec la peinture ou la sculpture. Qu'est-ce que la peinture pour nous ? Essentiellement, c'est un art de matière ! La matière a triomphé des deux autres éléments. A bout de course, elle reste la seule marque spécifique et authentique de l'œuvre d'art, alors que sujet et objet ont été ou abandonnés, ou repoussés au deuxième plan.

L'analyse que je tente est difficile. J'essaie de passer des affirmations brutales à des affirmations plus prudentes. Je dirai donc que le rapport du plasticien moderne avec l'œuvre qu'il est en train de créer, est entièrement différent du rapport que je viens de vous définir comme celui de l'homme du moyen âge avec l'œuvre d'art.

p.091 La création plastique, aujourd'hui, n'est plus un reflet. Elle est devenue autonome. Nous le sentons tous. Et lorsque nous

La culture est-elle en péril ?

parlons de l'œuvre d'art, en nous référant aux œuvres les plus modernes, aux œuvres qui se font autour de nous, de toute évidence, c'est par son caractère pictural que se définit un tableau, par son caractère sculptural que se définit une statue. Ce n'est plus, en tout cas, par la conjugaison du sujet, de l'objet et de la matière. Cela est sûr. Mais alors se pose le problème : quand, comment et pourquoi s'est opérée cette mutation. A quel moment le virage a-t-il été pris ? Il ne s'est pas fait immédiatement au moment de l'invention de l'imprimerie. Pendant toute la Renaissance, pendant tous les temps modernes, le tableau a continué à être, vaille que vaille, cette trinité en une seule personne, d'un sujet, d'un objet et d'une matière. C'est à un certain moment qu'il est difficile de préciser. Ceux d'entre nous qui ont été hantés par le sujet dont je vous parle, et Malraux tout le premier, ont tous essayé de fixer le seuil où s'était produit ce changement. Mais rien n'est plus difficile que de fixer ce seuil.

Je dirai, du reste, que pour ce qui nous préoccupe, cela n'a peut-être pas beaucoup d'importance. Mais, tout de même, il est extrêmement intéressant d'essayer de le savoir.

Est-ce par une irruption d'une certaine contemporanéité, comme semble l'avoir cru Malraux, quand il a fixé à Goya un des seuils de la peinture moderne ? Est-ce que c'est, comme beaucoup le croient, et comme, personnellement, j'ai assez tendance à le croire, à cause des Impressionnistes ? A cause des Impressionnistes pour une double raison : d'abord, parce qu'ils ont dissocié la lumière, et ensuite, parce qu'ils ont pour ainsi dire identifié le sujet et l'objet, en particulier en ce qui concerne le paysage. Est-ce, plus près de nous, au moment où Cézanne a introduit la déformation systématique dans la peinture ? Nous ne

La culture est-elle en péril ?

saurions le dire. Est-ce que Courbet peut être pris pour une borne, pour un de ces seuils, parce qu'il fut le dernier à maintenir intacte en lui cette trinité dont je vous parlais, le dernier à faire des tableaux où entraient, pour une part égale et équilibrée, le sujet, l'objet et la matière ? Je suis incapable de vous répondre. Je me borne à vous poser ce ^{p.092} problème et j'imagine que, demain, lorsque je comparaitrai, il y aura matière à discuter, parce que ce n'est pas aujourd'hui que nous aurons des certitudes à ce sujet.

La seule certitude que nous ayons, c'est que, à bout de course, aux deux pôles de l'expérience, les choses se sont métamorphosées, qu'elles ont complètement changé. Où, quand, et comment ? Nous ne le savons pas mais, cependant, nous pouvons faire une remarque. Sans pouvoir affirmer qu'il y a relation de cause à effet, sans qu'on puisse dire : « C'est à cause de cela », nous pouvons dire, sans nous tromper, que cette mutation de la peinture s'est opérée parallèlement à l'expansion de la photographie. Voyez comme je suis prudent ! J'aurais pu vous dire : l'invention de la photographie ayant permis aux hommes de reproduire la nature a, petit à petit, vidé de sa substance le sujet, puis l'objet et n'a plus laissé aux plasticiens que la matière.

Cette matière, quelle est-elle ? C'est, peut-être, la dernière chose que le plasticien avait en propre et dont la photographie ne pouvait pas s'emparer. C'est peut-être pour cela que la peinture est devenue, de plus en plus, un fait de matière. Mais je ne suis pas sûr que cette explication recouvre toute la vérité.

Ce qui est certain, c'est que les deux événements se sont accomplis d'une façon parallèle. Au fur et à mesure que la photographie développait ses conséquences, et envahissait notre vie, d'abord par elle-même, ensuite par les reproductions

La culture est-elle en péril ?

photographiques, ensuite par le cinéma, ensuite par la télévision, la peinture perdait, de plus en plus, son caractère de plénitude, et devenait ce qu'elle est de plus en plus, ce que je vous dis qu'elle est maintenant, à savoir : essentiellement l'art de sa propre matière.

Mais si nous regardons, à côté de la peinture et de la sculpture traditionnelles ainsi métamorphosées, ce que sont ces nouvelles images que la photographie a jetées dans notre existence, ce que sont ces nouvelles images qui constituent un des véhicules essentiels de notre culture, essayons de les définir.

Quel est le caractère spécifique de ce nouveau monde d'images ? Ce nouveau monde d'images a ceci de particulier qu'il n'est plus un reflet de l'esprit. Il est une sorte d'effraction de l'univers ^{p.093} faite avant que nous ayons pu penser à ce que cette effraction va nous donner.

Sans doute, on pourrait me dire qu'il y a la part de décision de l'opérateur qui prend une vue sous un certain angle mais, même s'il y a une certaine part de volonté de l'opérateur, et même si, au cinéma, il y a une certaine part de volonté dans le montage, il n'empêche que l'abondance des images photographiques est telle que nous sommes en présence de choses qui ne peuvent pas avoir été pensées antérieurement, comme avait été pensée par exemple, la *Piétà d'Avignon*, comme avait été pensée la *Vierge au manteau* d'Enguerrand Charonton. Ces images multiples, ne sont pas autre chose que des documents, des documents précieux mais non élaborés par notre pensée.

Voilà, je crois, le caractère spécifique des images que nous donne la photographie. Sa fonction semble être d'élargir l'univers

La culture est-elle en péril ?

au milieu duquel nous vivons, et non pas de nous mettre en contact avec un univers dont nous avons déjà pris la mesure et que nous avons pensé avant de le représenter plastiquement.

C'est là, je crois, le phénomène central, la valeur même de ces images photographiques qui sont maintenant un des éléments de toute culture. L'enfant, aujourd'hui, à douze, treize, quatorze ans connaît le monde entier. Il n'est paysage de quelque importance que nous n'ayons tous déjà vu, et, sans être un enfant, nous savons qu'à l'âge où nous sommes, nous ne pouvons prendre ni avion, ni chemin de fer pour aller voir un coin du monde, sans l'avoir déjà vu, par le moyen des images. Notre contact avec l'univers est tel que, jamais dans l'histoire, le contact des hommes avec le monde n'a été si total, car ce contact se fait non seulement dans l'espace, mais il se fait aussi dans le temps. Toutes les civilisations d'hier, tout ce qui s'est passé sur la planète antérieurement à nous, nous le connaissons maintenant. Nous ne connaissons pas seulement l'art qui a été créé sur les terres où nous vivons, dont avaient vécu nos pères, nous vivons dans tous les arts, et notre appétit est tel que rien ne nous satisfait, et que, lorsque nous avons découvert l'art des Hittites, nous voulons voir ce qu'était l'art des Sardes ! Il faut que chaque jour un nouveau livre paraisse, nous ^{p.094} apportant le témoignage et l'image de ce que fut telle ou telle civilisation du passé, ou de ce qu'était telle ou telle civilisation à l'autre bout de la planète.

Il y a dans cette enquête un caractère d'effraction, — quelque chose comme un cambriolage, — comme si nous avions fait sauter une serrure avec une pince-monseigneur pour entrer dans une maison où nous n'étions pas attendus.

Cette effraction s'opère sur l'infiniment grand et l'infiniment

La culture est-elle en péril ?

petit et c'est peut-être dans ce domaine que nous sommes le plus brutalement mis en présence d'images dont nous n'avions eu aucune pensée, ni aucune élaboration antérieure. Que ce soit par les grands télescopes qui nous révèlent les galaxies, que ce soit surtout vers l'infiniment petit, l'effraction du monde par l'image est quelque chose de saisissant. Je lisais récemment des déclarations de Jean Rostand à ce sujet. C'est un homme qu'on peut écouter, puisqu'il vit dans la familiarité de ces problèmes. On lui demandait s'il était partisan de l'image et, sans doute, il se déclarait partisan de l'image. Mais il ajoutait à cette adhésion des remarques qui m'ont frappé. Après avoir expliqué que l'image nous avait révélé et permis de voir certains phénomènes, il ajoutait que le professeur Proust, médecin et frère de l'écrivain, disait un jour, après avoir vu la multiplication de la cellule cancéreuse : « Si je n'avais pas vu cela, je n'aurais jamais senti quel était le romantisme de la vie... » et que le professeur Leriche, voyant un film sur le sang, disait : « Si je n'avais pas vu cela, je n'aurais jamais cru que la conscience de la cellule était si grande ».

Mais, pour parler de romantisme de la vie, ou de conscience de la cellule, même si on n'a pas vu antérieurement la multiplication de la cellule cancéreuse, même si antérieurement on n'a pas vu les batailles invisibles qui se livrent au fond de notre sang, il faut savoir ce que c'est que le romantisme, il faut savoir ce que c'est que la conscience, c'est-à-dire qu'il faut être un homme qui a été formé par les disciplines du langage. Et Jean Rostand continuait en disant :

« Certes, je suis pour l'image et elle peut servir à l'enseignement, cependant il faut savoir que si l'on bornait l'enseignement ^{p.095} à l'image seule, nous ne formerions que des

La culture est-elle en péril ?

robots. Une phrase ou un vers en diront toujours plus que l'image. »

Ce qu'il faut, je crois, c'est que l'étudiant soit capable, à son tour, comme le professeur Leriche et comme le professeur Proust, de parler (en sachant ce que cela veut dire, en prolongeant la chose, en étant capable d'en faire tout un système du monde), de parler de la conscience de la cellule et du romantisme de la vie, alors que l'homme qui n'aura été éduqué que par l'image, saura peut-être faire la confrontation de deux images, d'enregistrer les phénomènes qu'elles nous révèlent. Mais, comme le dit Jean Rostand, il ne sera qu'un robot, parce qu'il ne prolongera pas le contact avec cette image par une méditation qui la déborde.

Il semble donc que l'image tende de plus en plus à n'être qu'un document, au lieu d'être ce qu'elle avait été dans les civilisations antérieures : la mise en forme plastique, l'incarnation de pensées déjà élaborées.

L'image tend donc, de plus en plus, à devenir document, et les moyens techniques que le monde moderne met à notre disposition multiplient à l'infini ces documents. Nous sommes entourés par des images qui sont des documents, et non pas des matérialisations de nos pensées. Mais l'image, en elle-même, surtout lorsqu'elle est un document, quel caractère a-t-elle ? Est-il possible de le définir ?

On peut, je crois, dire que le caractère propre de l'image est d'être affirmation et, même lorsque des images successives se contredisent, ce sont des affirmations successives qu'elles apportent et jamais des contradictions. J'oserai dire qu'il n'y a pas de mouvement dialectique propre aux images et que chaque

La culture est-elle en péril ?

image apporte son affirmation. Mais ces affirmations ne se complètent pas, ne s'éclairent pas les unes les autres, et ne se contredisent pas. Alors qu'au contraire, le propre du langage est, en s'exerçant, d'appeler la contradiction. On le sait bien lorsque l'on parle. Le fait de parler à des hommes les laisse dans leur liberté. On laisse l'homme dans sa liberté, malgré tout ce que l'art oratoire peut avoir quelquefois de confiscateur. L'homme est libre lorsqu'il entend parler un autre homme. Le langage est, par essence, générateur de liberté. ^{p.096} Le fait de parler laisse l'homme en liberté, éveille la libre confrontation, c'est-à-dire qu'il a été la base même de notre civilisation.

L'image, au contraire, me semble avoir un caractère que je qualifierai de publicitaire, de totalitaire. Lorsque son importance augmente, lorsqu'elle se multiplie, elle vous entraînera à faire tel ou tel acte, tel ou tel geste, à acheter tel ou tel produit, ou, sur un plan plus élevé, à penser : « Il a toujours raison ! » devant la figure du dictateur, le poing tendu vers nous...

Il y a donc un impérialisme possible de l'image, et ce n'est pas sans une certaine crainte que je vois ainsi notre civilisation du langage, c'est-à-dire de la libre confrontation et de la liberté et de l'opposition et de la contradiction, glisser vers une civilisation dans laquelle l'image semble prendre toujours plus d'importance, parce que, je le répète, l'image m'apparaît menaçante par le fait qu'elle n'est pas porteuse de sa propre contradiction.

On peut donc se demander dans quelle mesure une culture dans laquelle l'image serait maîtresse et régnante, ne déterminerait pas à terme, et lentement, une modification de la structure mentale qui peut être la nôtre.

La culture est-elle en péril ?

Est-ce que l'habitude de penser par l'image, de ne se référer qu'à elle, n'aboutirait pas à engourdir notre esprit ? Jean Rostand disait : « On ne ferait que des robots. » Je me demande si on ne pourrait pas dire : « On ne ferait que des spécialistes limités », et ceci constituerait, de toute évidence, un péril de la culture, un recul de la culture.

Mesdames et Messieurs, je regarde ma montre et je vois qu'il ne me reste plus, d'une attention que vous ne m'avez pas marchandée avec bienveillance, que quelques minutes pour rester dans les limites de ce qui doit être une conférence. Je voudrais essayer de les utiliser pour mettre ce problème des images dans la perspective générale de nos entretiens.

Ce problème des images est-il un problème séparé, distinct des autres problèmes qui nous occupent ? Je ne le crois pas. Il s'insère très exactement dans tous les ordres de problèmes dont nous pouvons avoir à connaître ces jours-ci. Il n'est qu'un des signes de cette métamorphose au milieu de laquelle nous vivons, ^{p.097} de cette métamorphose d'où peuvent naître, à mon sens, les périls qui peuvent menacer notre culture.

Laissez-moi me référer encore à mon âge et à mon expérience personnelle. Dans ce monde qui a fini en 1914, quelle était l'idée centrale, l'idée de base ? Elle était que le progrès était inévitable, que l'humanité avait raison d'avoir confiance en elle-même. Nous étions dans une société qui se croyait assurée de son avenir, par la science qu'elle avait su conquérir, par la civilisation qu'elle avait su créer, et, dans ce livre auquel vous faisiez allusion tout à l'heure, Monsieur le Recteur, j'ai expliqué que le mot clé de mon enfance, de l'enfance des hommes de ce temps-là, me semblait avoir été dit,

La culture est-elle en péril ?

lorsque j'avais dix ou douze ans, par un ami de mon père, qui m'avait assuré :

— Heureux enfant du siècle ! Comme la vie sera belle vers 1950 !

C'était le temps de la sécurité. Nous nous étions emparés de notre domaine. Nous l'avions organisé. Nous étions sûrs que, dans ce domaine, l'avenir ne pouvait être que bénéfique.

Depuis ce temps-là, tout a radicalement changé. Je ne veux pas faire une conférence qui serait historique et politique, mais les ébranlements successifs que notre monde a subis ont fait que les choses se passent de telle manière que l'on pourrait croire, une nouvelle fois, que nous avons été mis à la porte du jardin d'Eden !

Je ne veux pas dire que le monde du XIX^e siècle était le jardin d'Eden ! Je veux dire que, dans la conception que la plupart des hommes s'en faisaient, le caractère de sécurité que présentait ce monde, peut nous le faire considérer, à l'heure actuelle, comme un paradis perdu... Mais je me demande si, sur le plan de la civilisation et de la culture, le destin normal et naturel des hommes n'est pas de vivre éternellement une éternelle Genèse. Non pas une Apocalypse, comme on le dit trop souvent ! L'Apocalypse ne peut se produire qu'une seule fois, mais la Genèse peut se renouveler éternellement ! On dirait en effet que le mouvement de l'histoire nous amène à établir avec le monde des rapports de sécurité et de certitude, comme c'était le cas à la fin du siècle dernier. Mais parce qu'à l'intérieur des mondes les plus assurés, l'homme ne peut s'empêcher de porter l'angoisse des choses qu'il ignore, nous ^{p.098} mordons au fruit de la connaissance et, à peine y avons-nous mordu, que nous nous trouvons mis en

La culture est-elle en péril ?

dehors de ce monde de certitudes. Le paradis perdu est alors derrière nous. L'épée flamboyante de l'archange nous empêche d'y entrer, et nous nous trouvons aux prises avec un univers que nous ne connaissons pas, un univers inconnu, un univers où rien n'est connaissance préétablie, où tout nous paraît étranger, où tout est mystère. Cet univers, ne sommes-nous pas devant lui ? Le travail de ce demi-siècle n'a-t-il pas consisté à nous jeter dans un monde que nos pères n'ont pas connu ? 1905, le travail d'Einstein commence ! Modification complète de la représentation que nous nous faisons de l'univers, et, dans les mêmes années, au cœur de l'Europe aussi, non pas dans votre Suisse où se sont faits les premiers travaux d'Einstein, mais en Autriche, un autre homme fait le même travail d'effraction dans l'âme humaine. Il ouvre à la pince-monseigneur des portes qui n'avaient jamais été ouvertes, où, seuls, jusque-là, quelques hommes avaient été capables de se glisser, et voici que de jour en jour, par la continuation de ces travaux de Freud, l'homme prend une conscience de plus en plus aiguë de ce qu'il porte au fond de soi-même, et de son indignité et de son abjection et de son mystère. Il les connaît mieux qu'il ne les a jamais connus. Et, comme s'il avait fallu qu'à ces travaux théoriques s'ajoutent les travaux de laboratoire, la vérification par les faits, cette humanité issue du XIX^e siècle, si sûre d'être meilleure que l'humanité qui l'avait précédée, et qui lorsqu'elle parlait par exemple de la torture au moyen âge, disait : « Les hommes d'aujourd'hui ne seraient plus capables de faire cela », cette humanité voit revenir les jours du moyen âge et la torture et l'homme persécutant l'homme, et l'homme écrasant l'homme sous ses yeux. C'est-à-dire qu'avec une nouvelle connaissance de son abjection et de son indignité, il retrouve intactes les vieilles

La culture est-elle en péril ?

indignités qu'il avait portées pendant des siècles et des siècles. Est-ce que ce ne sont pas des expériences capables de faire sortir l'homme du jardin qu'il avait cru jardin d'Eden, et le jettent, nu et seul, dans un monde nouveau qu'il va lui falloir conquérir ?

Ceci posé, le problème que j'ai traité ce soir, le problème des images se met dans sa véritable perspective. Le monde qui nous p.099 entoure, le monde que nous sommes capables de découvrir, j'oserai dire de cambrioler, ce monde de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, ce monde étendu dans l'espace, dans l'avenir et dans le passé nous déborde. Nous ne sommes plus capables de le représenter en images, en donnant à celles-ci une signification préalable, comme le faisaient nos pères du moyen âge. C'est tout un long et nouveau travail qu'il va nous falloir faire pour y arriver. La race d'Adam, qui est aussi la race d'Abel et de Caïn, est repartie sur les routes d'un monde inconnu dont il va falloir qu'elle s'empare. Voilà quelle est ma certitude, quelle est ma croyance à l'égard des problèmes que nous traiterons à Genève pendant ces dix jours.

Mais, au delà de ces essais d'analyse, quel est le critère auquel nous pourrions nous accrocher pour savoir si vraiment la culture fait ce qu'elle doit ou ne le fait pas, c'est-à-dire, si elle cède ou si elle a cédé aux périls qui la menacent ou si elle n'y a pas cédé et n'y cédera pas.

Ici, j'exprimerai non pas les résultats de cette analyse auxquels je ne tiens pas tellement, car nous faisons des analyses pour essayer de comprendre le monde, mais, après tout, si le monde est différent, qu'est-ce que cela peut bien faire ? M. Devoto nous a dit l'autre soir, qu'il y avait, dans son exposé, un certain nombre de vues qu'on pourrait contredire ou approuver, mais qu'au delà, il

La culture est-elle en péril ?

y avait chez lui un parti pris, une foi, une croyance et c'était sans doute cela qui était sérieux.

Je vais essayer, avant de quitter cette tribune, de vous dire, par rapport aux problèmes que nous pose la culture, ce à quoi je crois, pour ma part aussi, le plus profondément.

Lorsqu'une culture n'aboutit pas à enseigner aux hommes à mieux vivre — je ne dis pas à mieux comprendre le monde, je ne dis pas à avoir plus de vues sur le monde, je ne dis pas à être plus intelligents, je ne dis pas même à être plus « cultivés », — lorsqu'une culture n'apprend pas aux hommes à mieux vivre dans la vie quotidienne, dans le rapport qu'ils peuvent avoir avec la création et les créatures, avec eux-mêmes, avec ceux qui leur sont proches, avec la femme, avec l'enfant, avec le père, lorsqu'une culture nous abreuve de connaissance, de clartés et de prestiges et ^{p.100} n'aboutit pas à nous apprendre cela, je dis que cette culture est infirme. Car la finalité de la culture me semble être d'apprendre aux hommes à mieux vivre — et ce n'est pas si facile. Nous avons appris beaucoup de choses, mais nous n'avons pas appris à mieux vivre que n'ont vécu ceux qui ont vécu avant nous. Et, devant cet univers inconnu qui s'ouvre devant nous, la chose la plus importante, c'est qu'à travers les dangers et les difficultés que nous rencontrerons nécessairement, nous ne perdions pas ce sens de l'art de la vie qui est, pour moi, l'essentiel de toute culture.

Cette façon de concevoir la culture répond, chez moi, à de vieux rêves, à de vieux rêves que je n'ai pas inventés. Ils tiennent à la terre, au pays et aux hommes, à la culture même que j'ai reçue par naissance, celle de mon Languedoc et de ma Provence, celle de la Méditerranée. Lorsque je parle de cette culture de la Méditerranée, je ne veux pas dire que, seule, cette culture est

La culture est-elle en péril ?

valable. Je suis persuadé, que dans le monde, d'autres cultures ont une égale valeur. Mais cette culture est la mienne et c'est pourquoi je me retourne vers elle.

Cette culture, quelle est sa caractéristique dans ma pensée ? C'est qu'elle n'est pas fonction de la civilisation ou de la non civilisation, mais qu'en raison de l'effort séculaire et de l'expérience séculaire de ceux qui l'ont créée, elle s'est incarnée dans la vie des plus humbles des hommes et qu'elle est devenue quelque chose qui ne peut plus être aliéné par les événements de l'histoire.

Pour m'assurer de la vérité de ce sentiment, je n'ai qu'à penser à telle paysanne espagnole, rencontrée au jour des malheurs de sa patrie, sur une route, et qui me parlait d'une façon telle que je savais bien que, même si elle n'avait pas lu Cervantès, l'expérience séculaire des hommes de la patrie de Cervantès lui avait été donnée et l'accompagnait dans la vie de tous les jours. Je pense à ce berger grec, chez lequel on m'a amené sur les pentes du Mont Parnasse, à côté de Delphes, pour déjeuner, et qui, au seuil de la maison, m'accueillait comme aurait pu le faire un héros d'Homère, et qui, pour si modeste qu'il fût, était porteur, de toute évidence, de tout l'héritage des penseurs, des poètes, des auteurs tragiques, qui ont fait la grandeur de la Grèce.

p.101 Excusez-moi, Mesdames et Messieurs, si, dans une conférence où les voix universitaires auront tant d'autorité, j'exprime ici cette pensée que la culture, dans ce qu'elle a de plus haut et de plus noble, est pour ainsi dire le résidu qui reste dans le cœur des plus humbles des hommes et que, pour les créateurs de culture, rien n'est plus noble et plus beau que d'essayer de faire passer chez ces hommes, chez la paysanne espagnole, chez le

La culture est-elle en péril ?

berger de Delphes, un peu de cette éternelle sagesse des hommes.

Ce n'est pas moi qui ai inventé ces pensées ! Mais il n'est pas besoin d'avoir inventé des pensées pour que ces pensées soient justes. Il y a même chance qu'elles soient plus justes lorsqu'elles ne sont pas de vous... et, tandis que j'essaie par des phrases maladroites de vous les exprimer, j'entends, comme un écho au fond de ma tête, la façon dont elles ont été exprimées par le plus grand poète de chez moi (qui ne s'exprimait pas en français, mais en provençal), et qui, à la fin d'un de ses poèmes — c'est de Frédéric Mistral que je parle — disait aux paysans de la Provence :

O, paysans, comme on vous nomme,
Vous resterez maîtres du pays,
Environnés par l'amplitude
Et le silence des guérets
Tout en faisant votre travail
A la terre toujours amarrés
Vous verrez au loin comme des accidents du temps
Passer le triomphe des empires
Et l'éclair des révolutions...
Bien accrochés à la patrie,
Vous verrez passer les barbaries
Et passer les civilisations.

@

La culture est-elle en péril ?

ILYA EHRENBURG

LE CHEMIN DU SIÈCLE ¹

@

p.103 Les organisateurs des Rencontres Internationales de Genève nous ont proposé de discuter les chances et les périls que présentent, pour le développement de la culture, certaines découvertes de notre siècle — telles que le cinéma, la radio, la télévision. On comprend l'anxiété provoquée par le retour à la barbarie morale qui se produit parfois dans les pays aux techniques hautement évoluées. Rappelons-nous un passé récent : l'Allemagne nazie possédait des studios cinématographiques admirablement équipés, de puissants centres de T.S.F., une excellente typographie. Ce qui ne l'a pas empêchée de bouleverser le monde par des théories — passablement primitives et féroces — qui devaient entraîner la destruction de nombreux pays et l'extermination méthodique de millions d'êtres humains. Mais il serait absurde, par exemple, d'attribuer le succès de *Mein Kampf* à l'art de diffuser le livre. Il n'empêche qu'en dépit de cet art, on a détruit les poèmes de Heine, les romans de Tolstoï, les œuvres de Marx et qu'on s'en est servi pour répandre l'inepte littérature des chefs nazis.

Parlant des périls qui menacent la culture, les organisateurs des Rencontres Internationales signalent, entre autres, les *digests*. Quiconque a jeté un coup d'œil sur ce genre de publications éprouve les mêmes craintes. Mais j'hésiterais, pour ma part, à

¹ Conférence du 13 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

classer les *digests* parmi les découvertes ou les inventions ; ils p.104 me paraissent plutôt une trouvaille habile de politiciens qui s’y connaissent en combinaisons commerciales et de commerçants qui sont loin d’être indifférents à la politique. Je vous avouerai tout de suite que le problème de l’utilité ou de la nocivité de la radio, du cinéma, des magazines illustrés, me rend pour le moins perplexe. Car tout dépend de ce que disent les émissions de la radio, de ce que présentent les films à l’écran, de ce que contiennent les magazines. Imaginons un homme du XVI^e siècle qui, justement révolté par la stupidité des romans de cape et d’épée, verrait la source du mal dans l’invention de Gutenberg. Certes, une multitude de mauvais livres, de livres nocifs, destinés à tromper les gens, ont connu, grâce à l’imprimerie, une large diffusion. Mais il convient de rappeler, en premier lieu, que les idées absurdes ou dangereuses des hommes ont empoisonné la conscience bien avant la découverte de l’imprimerie : le libelliste Zoïle s’est fort bien passé de presse. Torquemada et Cisneros ont allumé les feux de l’Inquisition sans le secours de l’imprimerie. Mais nous savons, d’autre part, que l’imprimerie a singulièrement favorisé le développement des sciences et a amené un nombre considérable de gens à la vie de la culture, bref a contribué au progrès, de même qu’à l’émancipation sociale et nationale. N’est-ce pas l’imprimerie qui a permis au peuple de connaître l’œuvre de Shakespeare et de Cervantès, de Goethe et de Tolstoï, de Hugo et de Whitman ?

On s’est tellement accoutumé à l’imprimerie, que nul ne songerait aujourd’hui sérieusement à en discuter les avantages ou les inconvénients. Georges Duhamel, affligé par la basse qualité du cinéma et d’autres inventions, serait tout de même bien étonné si

La culture est-elle en péril ?

on lui proposait, pour diffuser son livre *Scènes de la vie future*, de se servir de la plume d'oie au lieu d'une linotype. Et cependant, la radio et le cinéma sont aussi peu responsables du nazisme et du racisme, de l'apologie de la guerre atomique, d'un certain goût pour les crimes et perversions, que l'imprimerie ne l'avait été de la Saint-Barthélemy, des guerres de Napoléon, de la persécution de Galilée, de l'exaltation de l'esclavage.

Quand on parle des chances qui s'offrent à la culture ou des périls qui la menacent, comment ne pas mentionner la découverte ^{p.105} qui a véritablement bouleversé nos contemporains ? La découverte de la fission du noyau de l'atome peut devenir pour les hommes une terrible malédiction ou, au contraire, contribuer à leur bonheur. Un grand nombre d'exposés de valeur ont été présentés récemment dans cette ville sur l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire. Il serait tout aussi déraisonnable de les sous-estimer, que d'oublier le danger de la guerre atomique. Comment imputer à Einstein ou à Joliot-Curie, ou à Niels Bohr, les cendres d'Hiroshima ? Toute découverte, toute invention peuvent servir à la libération de l'homme comme à son asservissement et à sa perte : la question est de savoir qui les utilise et à quelles fins.

Rappelons-nous les années d'avant-guerre, où toute l'Europe vivait dans l'attente de ce qu'allait dire l'homme ignare et déséquilibré qui menaçait la paix de chaque foyer. Jamais je ne pourrai oublier la voix d'Hitler bouleversant le calme ensoleillé d'une petite ville française. Et ce n'est pas sans un dépit légitime que nous songeons à ces émissions radiophoniques qui semaient et sèment encore la méfiance et l'animosité entre les peuples, substituent la désinformation à l'information, exaltent les inventions meurtrières. On peut déplorer enfin la trivialité des

La culture est-elle en péril ?

radiosketches, la monotonie d'une musique prétendument divertissante mais qui, en réalité, abrutit l'homme, la révoltante ignorance qui éclate dans certaines chroniques pseudo-scientifiques. Mais n'avons-nous pas, d'autre part, grâce à la radio, entendu bien d'autres choses ? C'est la radio qui a fait parvenir au peuple les messages généreux d'Einstein et de Thomas Mann, de Romain Rolland et de Maxime Gorki. Elle nous a fait vivre les péripéties des sauvetages d'expéditions polaires, fait connaître les héroïques manifestations de la solidarité humaine. La T.S.F. a permis, en outre, à une masse de gens qui vivent loin des grandes villes d'aimer la musique classique, de connaître les œuvres des compositeurs contemporains, Ravel ou Prokofiev. Je me souviens d'avoir entendu, dans la tempête des communiqués de guerre et le sifflement des parasites, les vers admirables d'Eluard... Pour être juste, on doit reconnaître que la radio a servi et sert, non seulement à diviser les peuples, mais aussi à les rapprocher.

p.106 Les hommes de ma génération se souviennent bien des premiers pas du cinéma. Un demi-siècle s'est écoulé depuis lors. Nous nous sommes tous affligés de voir le cinéma se transformer souvent en usine à mauvais rêves. Nous nous révoltions de voir les films duper les gens et éveiller en eux les plus bas instincts. Mais l'écran nous a apporté aussi d'autres choses. Des centaines de millions d'hommes ne se sont-ils pas enrichis grâce au génie si profondément humain d'un Charlie Chaplin ? Et, pour parler des années récentes, comment ne pas souligner le rôle bienfaisant de nombreux films italiens ? Ces films ont aidé les hommes de différents pays non seulement à aimer le peuple italien, mais encore à prendre plus profondément conscience de la puissance de l'art.

La culture est-elle en péril ?

J'habite à soixante kilomètres de Moscou, et quand je rentre chez moi, je vois sur beaucoup de maisons de villages l'antenne de la télévision. Celle-ci s'installe dans la vie quotidienne des gens de tous les pays. Il est évident que la télévision, elle aussi, peut être exploitée pour duper ou dégrader les hommes. Je me souviens d'une déclaration, faite il y a cinq ans par un homme d'affaires qui avait directement rapport avec la télévision. On lui posa la question suivante : « Est-ce un bien ou un mal de montrer une bataille de blindés à une famille en train de prendre son petit déjeuner ? » A quoi l'homme d'affaires répondit : « S'il s'agit d'une bataille où nous avons obtenu la victoire, c'est, à mon avis, incontestablement un bien. » Comme on le voit, de tels projets ne dépendent pas de la nature même des inventions techniques, ils résultent de l'esprit des gens qui les utilisent à des fins qui n'ont rien à voir avec le développement de la culture ni avec l'enrichissement moral de l'homme. Il ne faut pas oublier que c'est grâce à la télévision que les habitants des petites villes et des villages peuvent voir les spectacles du « Théâtre national populaire » de Paris, du « Old Vic », de la Scala, les ballets de Moscou, les pièces d'Ibsen et de Tchekhov, de Brecht et de Sartre.

Le développement de la typographie a donné naissance à des milliers de magazines illustrés. Sans doute, trop de ces publications éclairent moins leurs lecteurs qu'elles ne les abrutissent. Laissez-moi vous dire qu'un des meilleurs photo-reporters a fait ^{p.107} récemment un voyage en Union Soviétique et en Chine. Il a pris beaucoup de photos, qui montrent la vie quotidienne dans ces pays. Il en a donné quelques-unes à un grand journal illustré qui paraît à Paris. Mais quels ne furent pas son étonnement et son indignation à la lecture des légendes qui

La culture est-elle en péril ?

accompagnaient ces photos. Ces légendes ne correspondaient pas du tout aux photos, et le lecteur avait par conséquent devant lui une image falsifiée d'un pays qui lui était inconnu. Est-ce à dire qu'il faille protester contre l'existence des illustrés ? Et n'est-il pas plus raisonnable de s'élever contre toute tentative — et ceci dans n'importe quel domaine — de dresser un peuple contre un autre ?

Permettez-moi de vous dire ici quelques mots sur les *comics*. Ils me semblent être un moyen d'avilissement du lecteur. Une édition du roman *Crime et Châtiment* m'est tombée récemment sous la main. C'était un *comic* publié à New-York dans la série « Les classiques illustrés ». Le texte de Dostoïevski en est absent. Le roman s'est transformé en une centaine de dessins odieux, représentant un Raskolnikov à l'air bestial et qui frappe à coups de marteau sur le crâne d'une vieille folle. Inutile d'insister sur l'infamie de telles publications ! Mais je me permettrai de répéter encore : cela ne résulte nullement des progrès de l'industrie typographique, c'est la conséquence de la monopolisation des éditions par des gens ou des groupes de gens dont l'irresponsabilité n'a d'égale que la mauvaise foi. Ces éditeurs ont si bien habitué les lecteurs d'Amérique et d'Europe occidentale aux *comics*, que des journaux jusqu'ici sérieux commencent à subir l'influence de cette vogue imbécile et malsaine.

Il est naïf de condamner ou de disqualifier les découvertes de notre siècle et les possibilités qu'elles nous offrent. Mais nous entendons souvent des gens parfaitement respectables rejeter tous les torts sur notre époque. Nous savons qu'on peut observer aussi dans le passé une rupture entre ces gens respectables et leur temps. Le spectacle de l'injustice, de l'hypocrisie, de la bassesse, peut éveiller chez l'homme le désir d'aérer la maison, de secouer

La culture est-elle en péril ?

les vieilles hardes et même de les jeter à la voirie. Ainsi naît l'élan vers l'avenir. Mais il arrive aussi que ces mêmes sentiments p.108 d'amertume ou de révolte poussent l'homme qui a eu beaucoup de déceptions et qui vit plutôt avec le cœur qu'avec l'esprit, à idéaliser le passé. Gogol, qui avait raillé tous les travers de la Russie de Nicolas I^{er}, a cédé, à la fin de sa vie et s'est laissé séduire par le passé. Carlyle s'indignait du « règne de la plèbe ». Les romantiques, affligés par le matérialisme sordide des bourgeois, ont exalté le moyen âge. John Stuart Mill et Flaubert, dans ses lettres splendides, ont douloureusement affirmé que le règne des ignares avait succédé à celui de la culture authentique. Si l'on mêlait à leurs lamentations quelques propos sur les images dansantes du cinéma ou sur les hurlements d'un poste de T.S.F., on aurait l'article élégiaque d'un des actuels accusateurs de la technique moderne.

J'ai lu et j'ai entendu dire bien des fois que les responsables de la mauvaise qualité des films ou des émissions radiophoniques, tout comme les responsables du succès des *digests* et de l'épidémie des *comics* étaient, en fin de compte, les spectateurs, les lecteurs, les auditeurs. Quant aux propriétaires des trusts de cinéma et des radios privées, aux éditeurs de journaux, de revues et de livres, ils fabriqueraient simplement, comme tous les industriels, une marchandise très demandée. Les gens qui raisonnent de cette manière obéissent en fait à un certain fatalisme : ils sous-estiment le rôle de l'éducation.

Les journaux soviétiques ont certes leurs défauts, mais ils ont aussi beaucoup de qualités. Par exemple, et contrairement aux journaux américains et ouest-européens, ils ne parlent pas de crimes, notamment de crimes passionnels. Les statistiques

La culture est-elle en péril ?

attestent que le crime passionnel est devenu très rare en Union Soviétique au cours des derniers vingt ans. Est-ce à dire que les Soviétiques sont toujours heureux dans leur vie conjugale et que la jalousie a chez eux disparu ? Il n'en est rien. Nous avons suffisamment de ménages malheureux et les gens de chez nous sont jaloux tout comme ils le sont en France et en Amérique. Mais il ne leur vient pas à l'idée de résoudre un conflit amoureux par le meurtre. Et il en est ainsi parce que les auteurs de crimes passionnels ne se voient pas offrir une tribune, ils ne sont pas inondés par les lumières magiques de la rampe, on ne publie pas leurs photos, leurs ^{p.109} autographes, leurs mémoires. J'ai donné cet exemple pour montrer le rôle que j'attribue à l'éducation sociale. Je me rends parfaitement compte que c'est une chose compliquée et qui demande beaucoup de temps ; il est beaucoup plus facile de changer l'économie d'un pays que la mentalité de l'homme. En Union Soviétique, nous nous heurtons parfois à des défauts, à des difformités sur le plan de la conscience et des sentiments. Parmi ces défauts, les uns sont dus à la vitalité des erreurs et des déformations héritées du passé, d'autres sont apparus au cours de ce processus si difficile du devenir d'une société. Nous pensons naturellement que la tâche de l'intelligentsia soviétique — des enseignants, des écrivains, des journalistes — est de combattre ces défauts.

J'aimerais parler plus en détail ici du cinéma, puisqu'aux yeux des contempteurs de notre époque il constitue l'une des plaies les plus monstrueuses. Je ne crois pas que ce soient les goûts du public qui aient déterminé l'idéologie propre aux films policiers de la « série noire », aux films mondains, militaristes ou belliqueux. Sans doute les magnats considèrent-ils la production

La culture est-elle en péril ?

cinématographique comme une affaire lucrative, mais ils n'en oublient pas pour autant la fonction sociale de l'écran. Pour peu qu'on réfléchisse au contenu simpliste d'un mauvais film standard, on verra que sa morale coïncide en définitive avec celle de milliers de journaux, d'ouvrages, de *best sellers*, de magazines radiodiffusés ; avec celle aussi, il faut bien le dire, de certains hommes politiques. Dans ces films comme dans ces journaux, la vie s'identifie au jeu de hasard : on peut gagner ou perdre, la fortune est une vertu incontestable, la société humaine y apparaît comme une salle archicomble qui aurait pris feu — et pour se sauver il faut savoir écraser les autres. On ne saurait parler de Hollywood en partant du seul postulat que « l'offre est déterminée par la demande ». Certes, le cinéma a connu sa « ruée vers l'or » : les activités d'un Zuchor, d'un Fox ou d'un Goldwin en sont la preuve. Mais le rôle de M. Hays, qui n'était pas un businessman mais un homme politique, mérite ici d'être rappelé. Il a groupé les magnats du cinéma et leur a fait adopter une espèce de déclaration impliquant certains principes politiques, moraux et sociaux. Rappelons-nous ^{p.110} également l'intérêt manifesté pour le cinéma par Hugenberg quelques années avant le triomphe du nazisme. Hugenberg avait acheté la plus grande fabrique cinématographique d'Allemagne, et les films qui parurent à l'écran de toutes les salles provoquèrent chez les spectateurs une véritable hystérie guerrière. Enfin, pour en venir à un passé récent, les mésaventures de certains metteurs en scène, scénaristes et acteurs de Hollywood devenus suspects aux yeux de Mac-Carthy, sont significatives. On me dira peut-être : « Bien ! vous parlez de certains films qui ont soulevé la tempête dans les salles de spectacle. Mais ce qui nous répugne, c'est l'insignifiance

La culture est-elle en péril ?

de l'immense majorité des films qui n'éveillent aucune pensée chez les spectateurs et qu'on ne saurait rattacher à aucune idéologie. » Je ne puis me ranger à cet avis. Une certaine idéologie exige l'assoupissement et non le réveil de la conscience. Je me permettrai seulement de citer une réflexion de Georges Duhamel au sujet de la production standard de Hollywood. Il est vrai que ces lignes ont été écrites il y a longtemps, mais si certaines opinions de Duhamel ont changé, il n'y a malheureusement rien de changé dans le caractère du cinéma auquel il faisait allusion. Voici son appréciation : « C'est un divertissement d'ilotes, un passe-temps d'illettrés, de créatures misérables, ahuries par leur besoin et leurs soucis. C'est savamment empoisonner la nourriture d'une multitude que les puissances de Moloch ont jugée, condamnée et qu'elles achèvent d'avilir. » Il est difficile de ne pas être d'accord avec Duhamel sur ce point : l'attentat contre le visage moral de millions d'êtres humains n'est pas un phénomène fortuit, mais une entreprise bien méditée.

Pour ce qui est des *comics*, les intentions des éditeurs sont tout aussi évidentes. On sait que les *comics* sont destinés en tout premier lieu aux enfants, c'est-à-dire à des consciences qu'on pourrait comparer à de la cire dans la main d'un sculpteur. J'ai vu nombre de *comics* où le héros *Superman* extermine des Noirs, des Chinois, des Juifs, des Russes. Va-t-on sérieusement prétendre que là encore l'offre est déterminée par la demande ? Que les enfants sont assoiffés de tels livres ? Un *comic* m'est tombé récemment sous les yeux publié en 1955, il était muni du visa du Comité des publications ^{p.111} *comics*, créé pour ennoblir ce genre « littéraire ». Le livre dont il est question a pour titre : *Jungle Girls*. Sur la couverture on voit des hommes de couleur qui tentent

La culture est-elle en péril ?

de tuer une *vamp* blanche, demi-nue comme de juste. En Amérique, de nombreux psychiatres, pédiatres, professeurs et juristes qui s'occupent de criminalité infantile, ont à plusieurs reprises exigé l'interdiction des *comics*. Mais les adversaires de cette mesure se réclament invariablement de la liberté de la presse. Nous savons que la liberté de la presse est également invoquée par ceux qui refusent de prendre quelque mesure que ce soit contre la propagande de haine nationale ou raciale, contre la propagande en faveur de la guerre conçue comme un moyen de résoudre les conflits idéologiques. Ces arguments apparaissent pour le moins étranges. Il y a bien, dans tous les pays, des lois qui limitent la liberté de l'individu, dans la mesure où elle peut porter préjudice à autrui. Le détournement de mineur, par exemple, est partout interdit. Partout la diffamation est interdite. Est-il possible que les appels à l'assassinat de millions d'êtres soient moins dangereux que l'appel à l'assassinat d'un seul homme ? Est-il possible que la corruption de millions d'enfants soit moins dangereuse que l'attentat contre un seul d'entre eux ?

Le péril signalé par les organisateurs de nos Rencontres existe sans conteste. Il peut et doit être supprimé. C'est contre ce péril que se dressent aujourd'hui les représentants de la culture de tous les pays. Le fait le plus significatif à cet égard, c'est que les meilleurs représentants de l'intelligentsia américaine s'élèvent contre tout ce qui, à l'étranger, tend à falsifier l'image de la culture véritable du Nouveau-Monde.

J'ai eu l'occasion de passer plusieurs mois aux Etats-Unis peu après la guerre. Sans doute, certaines choses y semblent, à un Européen, simplistes. Mais j'estime que ceux des Européens qui ont eux-mêmes une attitude un peu simpliste à l'égard de la

La culture est-elle en péril ?

culture américaine ont tort. Hors les *digests*, l'Amérique a donné au monde, dans les trente ou quarante dernières années, une pléiade d'écrivains remarquables, comme Hemingway et Faulkner, Steinbeck et Caldwell, Saroyan et Fast. J'ai parlé de la mauvaise production de Hollywood. Mais peut-on oublier certaines de ses réalisations ? ^{p.112} Même dans les conditions difficiles de l'après-guerre, on a pu réaliser un film aussi réussi que *Les meilleures années de notre vie*. Le tournant que nous observons dans l'opinion publique américaine aujourd'hui nous révèle l'aspiration d'un peuple désireux de coopérer pacifiquement avec les peuples du monde entier. Je crois profondément que les intellectuels d'Europe occidentale, qui ont de grandes traditions et une immense expérience historique, aidés en cela par les esprits éclairés de l'Amérique, lutteront victorieusement contre cette dégradation organisée de la culture qui inquiète à juste titre les organisateurs des Rencontres Internationales et nous tous avec eux.

J'oserai ajouter que l'appauvrissement moral, intellectuel, esthétique de l'homme est imputable non seulement à beaucoup de films ou d'émissions radiophoniques, mais encore à une bonne partie de la presse. Bien que celle-ci soit vieille de plus de trois cents ans et qu'elle ne puisse être classée parmi les découvertes de notre siècle, il est difficile, puisqu'on parle des menaces qui pèsent sur la culture, de passer sous silence l'influence malfaisante d'un nombre considérable de journaux.

Les reproches adressés aux *digests* valent aussi pour des milliers de livres, et quoique l'imprimerie soit vieille de cinq cents ans, il est aisé de trouver des œuvres qui engendrent ou attisent les haines raciales ou nationales, des romans policiers qui contribuent à

La culture est-elle en péril ?

augmenter la criminalité, une basse littérature qui représente l'homme comme une bête, et la société comme un haras.

Pourquoi le problème de la mauvaise influence exercée par de nombreux ouvrages et journaux me semble-t-il être d'actualité en 1955, bien que la presse et l'imprimerie existent depuis des siècles ? Exactement pour la même raison qui a poussé les organisateurs de nos Rencontres à dénoncer les périls que la radio, le cinéma ou les illustrés représentent pour la culture. Lorsque, dans une grande ville, on enregistre un cas isolé de typhus, ce cas ne préoccupe que le médecin qui soigne le malade, et la famille de celui-ci. Mais quand il s'agit d'une épidémie, des mesures radicales s'imposent pour en supprimer les foyers.

Les *comics* que j'ai mentionnés ne sont pas le passe-temps de quelques enfants pervers. On vend, en un mois, aux Etats-Unis, p.113 plus de soixante millions de ces publications. Les habitants de Bombay et de Santiago, des petites villes françaises et des villages de pêcheurs d'Islande voient les films confectionnés à Hollywood. Il y a cent ans, le journal était lu par des hommes politiques ou des amateurs de politique, par des financiers, des hommes du monde, des étudiants et des vieillards cultivés. Aujourd'hui, le journal est un objet de première nécessité pour un milliard d'hommes. Les tirages de revues et de livres se sont immensément accrus.

On peut être croyant ou athée, partisan de la philosophie idéaliste ou du matérialisme, on peut défendre le principe de la libre concurrence ou celui de la collectivisation des instruments de production, donner sa préférence au nationalisme ou à l'internationalisme, on contestera difficilement le fait que le chemin de notre siècle est celui de l'émancipation sociale et nationale.

La culture est-elle en péril ?

Impossible d'imaginer aujourd'hui des gouvernants faisant fi de l'opinion des citoyens ; et lorsqu'il se trouve des gens ou des groupes de gens désireux d'imposer à la nation des mesures contraires à l'intérêt général, ils sont de plus en plus souvent obligés de remplacer la violence par le mensonge. Impossible, également, d'imaginer aujourd'hui la culture comme l'apanage d'une élite, comme des œuvres de savants ou l'inspiration de poètes coupés du reste des mortels. On peut se féliciter ou déplorer le fait que les temps de Lorenzo-le-Magnifique, de Louis XIV, de Karl-August soient un passé révolu, mais on doit savoir regarder son siècle en face. Il n'y a plus, aujourd'hui, de mécènes éclairés, ni d'« aristocrates » de l'esprit, ni d'habitants de « tour d'ivoire », ni de « poètes maudits ». On ne jette plus en prison un Wilde qui aura opposé sa fière solitude à la société ; un tel geste n'effraie plus personne. Ceux qu'on met en prison aujourd'hui, ce sont les écrivains qui vivent la vie de leur peuple et dont la voix parvient à des millions d'hommes.

Ce n'est pas seulement l'invention du cinéma, de la radio, de la télévision ou les procédés perfectionnés de reproduction, mais toutes les initiatives de notre siècle qui sont marquées du même sceau : la reconnaissance du caractère populaire et universel de la culture.

^{p.114} Mais entendons-nous : quand je parle de caractère populaire, je ne veux pas dire que seuls se justifient aujourd'hui les travaux scientifiques ou les œuvres artistiques compréhensibles à des milliers d'êtres humains. Il n'est pas de maison — pas de chaumière — où les gens ne parlent, avec terreur ou admiration, de l'énergie atomique, bien que les découvertes de la physique moderne ne puissent être comprises que d'un nombre très

La culture est-elle en péril ?

restreint d'entre eux. Mais il est significatif que les hommes de science cherchent à intéresser les grandes masses à leurs travaux, ce dont témoigne, par exemple, l'exposition que les Genevois ont vue récemment et qui a popularisé les moyens d'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire. Conscients de l'esprit du temps, les savants cherchent un appui à leurs travaux, non seulement dans le savoir des initiés et la sanction des gouvernements, mais encore dans l'approbation des peuples. Prenons un exemple qui relève d'un tout autre domaine, mais qui en est la confirmation. Personnellement, je considère Picasso comme le plus grand peintre de notre siècle. Cela ne m'empêche pas d'avouer que beaucoup de ses œuvres sont à la portée d'un nombre extrêmement restreint de gens. Il serait certainement très affligeant de voir Picasso abandonner les recherches qui jalonnent tout son chemin d'artiste. Mais l'effort de ce peintre admirable pour établir un contact avec les millions de simples gens n'est-il pas significatif ? Il nous a donné, au cours de ces dernières dix années, beaucoup de dessins, de lithographies, de céramiques, qui, tout en conservant tous les traits de son génie, suscitent l'émotion et l'admiration de ceux qui ne sont pas encore initiés aux trésors des arts plastiques.

Et quand je parle de l'universalité de la culture actuelle, je n'entends pas minimiser son caractère national. Certes, les formes de la culture sont multiples, elles sont étroitement liées aux particularités d'un peuple, à son histoire, et il est difficile d'imaginer, en quelque pays que ce soit, un développement de la culture en marge des traditions nationales. Les tendances qui se manifestent aujourd'hui à renier le caractère national de la culture, à emprunter de façon mécanique l'idéologie et les mœurs d'un autre pays, ne doivent pas être considérées comme un effort

La culture est-elle en péril ?

d'élargissement de la culture, mais comme un attentat contre elle. Cependant, le lien ^{p.115} qui se resserre entre les différents peuples contribue à l'universalité des réalisations de la culture, créées précisément sur une base nationale. La libération des peuples d'Asie de la dépendance colonialiste a provoqué un double processus qu'il ne faut pas négliger. Les Européens découvrent l'admirable poésie de la Chine, son art décoratif et son théâtre, sa médecine. L'art de l'Inde éveille un immense intérêt. En retour, les peuples d'Asie s'initient maintenant à toutes les réalisations de la culture européenne. Les traductions d'auteurs russes — classiques et contemporains — passionnent les lecteurs de l'Inde. Les Chinois lisent les traductions d'écrivains français et anglais. L'Amérique latine, qui aspire à l'indépendance intellectuelle, nous a donné des écrivains et des peintres connus maintenant à Paris et à Pékin, à Moscou et à Rome. Est-il besoin de parler de la science ? Son progrès est désormais inséparable de son universalité.

Il est des pays où le caractère de masse et l'universalité de la culture sont liés à la structure de l'Etat ; mon pays est de ceux-là. Bien entendu, je ne veux pas dire par là que, dans les pays à structure sociale différente, rien ne se fait pour initier de larges couches de la population à la culture. Les progrès de l'enseignement d'Etat, l'accroissement du nombre des étudiants sont des phénomènes généralisés. Nombreuses sont les initiatives qui ont pour but d'élargir la culture : je songe, par exemple, au « Théâtre national populaire » en France, à la peinture murale au Mexique, au cinéma italien des dernières dix années, aux nouveaux procédés de reproduction picturale qui marquent des progrès immenses en France, aux peintures des artistes norvégiens sur les bâtiments publics, à l'effort des architectes de la

La culture est-elle en péril ?

Suède et des Pays-Bas pour ennoblir les faubourgs des villes, aux « ventes du livre » organisées par les écrivains français et grâce auxquelles les romans et même les poèmes pénètrent plus facilement dans les foyers ouvriers — et tant d'autres choses ! Tout cela n'a rien de commun avec les *digests* ou les films triviaux : ce caractère populaire n'a rien à voir avec la vulgarisation. Quand nous parlons des particularités de notre siècle, il nous faut songer d'abord à ce véritable pillage du monde spirituel auquel se livrent les industriels du cinéma, les trusts de p.¹¹⁶ journaux, mille assassins et perversificateurs de la littérature, mais il nous faut songer aussi à l'immense possibilité d'enrichissement qui nous réjouit tous et nous permet d'envisager l'avenir avec espoir.

Je sais que certains écrivains, certains peintres se posent anxieusement la question qui, il y a cent ans déjà, troublait profondément Flaubert. Tout en reconnaissant que notre siècle a extraordinairement élargi la base de la culture, ils se demandent si un tel élargissement ne se fait pas aux dépens de la profondeur, et si le caractère de masse de la culture n'aboutira pas à son remplacement par une pseudo-culture.

Certains de ceux qui partagent ces craintes citent l'exemple de mon pays en disant que la Russie des nobles, où la culture était l'apanage des privilégiés, avait donné au monde Tolstoï, Gogol, Dostoïevski, Tourguéniev, alors qu'il n'y a pas un écrivain en Union Soviétique comparable à un Tolstoï ; et ils condamnent tel ou tel film soviétique, telle ou telle exposition. Si certaines de leurs appréciations me semblent justes, parfois, d'autres me paraissent erronées. Ils en concluent que l'extension de la culture, en Union Soviétique, se paie par de la déliquescence.

La culture est-elle en péril ?

J'essaierai ici de leur répondre, mais sans me laisser aller, dans ce débat, à la passion polémique.

Il est vrai qu'on ne trouve pas aujourd'hui en Union Soviétique d'écrivain égal à Tolstoï. Mais, en France, où un nombre considérable d'écrivains continuent à cultiver une littérature dite d'élite, voyons-nous aujourd'hui un Balzac ou un Stendhal ? Paul Valéry, peignant une société qui commence à manifester les premiers symptômes de vieillesse, disait : « Les institutions tiennent encore. Elles sont grandes et imposantes. Mais sans que rien de visible soit altéré en elles, elles n'ont guère plus que cette belle présence : leurs vertus se sont toutes produites, leur avenir est secrètement épuisé ; leur caractère n'est plus sacré ou bien il n'est plus que sacré, — la critique et le mépris les exténuent et les vident de toute valeur prochaine, le corps social perd doucement son lendemain. C'est l'heure de la jouissance et de la consommation générale. » Il me semble que Paul Valéry n'avait pas tout à fait raison quand il ^{p.117} parlait de jouissance. Une certaine baisse de la littérature française par rapport au siècle précédent prouve que, dans la période d'épanouissement du régime social créé par le tiers état, les fruits avaient été plus nombreux et plus succulents. Je pense que beaucoup d'écrivains français sont précisément gênés par cette impression d'une belle présence vidée de toute valeur réelle. D'autre part, le milieu d'où sont issus la plupart de ces écrivains a été décrit depuis longtemps et fort bien. Quant aux ouvriers et aux paysans, la plupart des auteurs ne les connaissent que par les livres ou par les rapides observations du temps des vacances. C'est la raison pour laquelle certains d'entre eux ne décrivent que des cas exceptionnels touchant parfois à la pathologie, d'autres cherchent leurs héros en

La culture est-elle en péril ?

dehors de leurs pays, d'autres encore remplissent leurs livres de personnages qui raisonnent indéfiniment mais ne sont pas des êtres vivants.

Les auteurs soviétiques ont rencontré un autre genre de difficultés, qui ne permettent pas pour l'instant à notre littérature d'égaliser celle de nos grands précurseurs. La vie de la société soviétique est en pleine édification, les hommes grandissent et changent rapidement, il est beaucoup plus difficile de les comprendre et de les connaître dans leur profondeur que de connaître et comprendre les hommes d'une société entièrement formée, cristallisée.

C'est pourquoi on ne saurait comparer les romans soviétiques à *Guerre et Paix* ou à *Anna Karénine*. Mais, si on laisse de côté une comparaison aussi injustifiée, si on se demande honnêtement : la littérature soviétique est-elle inférieure à la littérature actuelle de France ou d'Angleterre ? Je pense qu'on peut répondre en toute impartialité : non, pas inférieure, parfois plus intéressante et même plus humaine en certains points, puisqu'elle montre non des cas exceptionnels, non les replis du cœur de quelques individus isolés, mais la vie du peuple.

Certes, il existe assez de mauvais romans soviétiques. Certains critiques étrangers déclarent, en soulignant ces défauts et en oubliant la réussite de certains romans que nos écrivains ne montrent que la production et ne s'occupent pas des hommes, et qu'ils le font d'une manière primitive et ennuyeuse. Je dois dire que les lecteurs ^{p.118} soviétiques critiquent beaucoup les livres d'auteurs soviétiques, avec non moins de vigueur, mais avec plus de compréhension. En ce qui concerne le thème du travail, c'est un fait qu'il a enrichi notre littérature. Et seuls de faux bourdons — et

La culture est-elle en péril ?

de faux bourdons par principe, au surplus — en peuvent nier la portée. Il est clair que dans la société socialiste le travail est considéré comme une réalité de premier plan et comme une œuvre de création ; mais dans les pays qui ont une structure sociale différente, la valeur du travail n'est-elle pas également reconnue aujourd'hui comme jamais elle ne l'avait été au cours des siècles précédents ? La vie sociale et la vie privée sont désormais unies par un lien indissoluble. Si nous nous tournons vers les poètes du XIX^e siècle qui faisaient écho aux grands événements de la vie de leur peuple, que voyons-nous ? — Qu'il s'agisse de Hugo, de Pouchkine ou de Heine, nous voyons se dessiner une ligne nette de partage dans leur œuvre : d'une part, les poèmes politiques ne trahissent rien des sentiments intimes du poète, tandis que, d'autre part, les poèmes lyriques expriment ces sentiments mais sans liaison avec les événements de la vie collective. Aujourd'hui, dans beaucoup de pays, les poètes qui parlent des tempêtes de notre siècle parlent en même temps d'eux-mêmes, et on constate que la vie du peuple fait irruption jusque dans leurs poèmes d'amour. Le travail et les problèmes sociaux ne peuvent laisser indifférent l'écrivain contemporain, s'il veut réellement peindre dans ses livres des hommes vivants. Les romans soviétiques ratés, qui montrent des hommes à l'atelier, au laboratoire ou aux champs, laissent souvent le lecteur froid parce qu'ils ne présentent ces hommes qu'aux heures de travail, si bien que les personnages apparaissent en images planes et non en relief. Le roman psychologique raté d'un auteur français contemporain, n'exprimant que les sentiments d'amour des héros, en dehors de leur travail, en dehors de leur milieu, ces personnages ne semblent pas moins artificiels. Quand on parle des

La culture est-elle en péril ?

conséquences de l'extension de la culture sur la production littéraire en Union Soviétique, il ne faut pas prendre comme exemple les mauvais romans (il y en a eu également dans le passé), mais les bons, qui sont assez nombreux.

p.119 Nous discutons souvent en Union Soviétique de littérature et d'art. Certains apprécient les tableaux de Guerassimov et de Laktionov, d'autres préfèrent ceux de Sarian et de Kontchalovski. Ceux-ci aiment les romans de Léonov, d'autres leur préfèrent les œuvres de Grossman. Nous parlons beaucoup de cinéma. Pour ma part, comme films j'aime *Tchapaév* ou *La jeunesse de Maxime* ; je n'aime pas *La chute de Berlin*. Mais si l'on veut étudier le cinéma soviétique au niveau des problèmes soulevés par les organisateurs de nos Rencontres, il n'est pas possible d'opposer les films de 1945 à ceux de 1935. Le cinéma soviétique a bénéficié des réalisations d'Eisenstein, de Poudovkine, de Dovjenko. Sans eux, il serait difficile d'imaginer la naissance du néo-réalisme italien. Les bons films soviétiques ont été réalisés grâce au caractère populaire, précisément, de l'art soviétique et certains échecs de nos cinéastes après la guerre sont dus, à mon avis, à des causes très différentes : je veux dire l'envahissement de l'écran par le théâtre et, partant, l'emprise du jeu théâtral, le choix de sujets historiques et l'interprétation de sujets actuels mais qui s'écartent de la réalité.

Comme vous le savez, certains genres sont davantage le propre de tel ou tel peuple, qui, en eux, s'exprime avec le plus de plénitude. Nous apprécions la musique allemande, la poésie allemande, mais il est rare qu'un peintre allemand dépasse le cadre un peu sec de l'élément de l'art graphique. Nous savons que la culture picturale est en France plus riche que la culture

La culture est-elle en péril ?

musicale. On pourrait multiplier ces exemples. C'est dans la littérature et dans la musique que le peuple russe s'est exprimé avec le plus de succès. Les grandes traditions ont aidé les écrivains et les compositeurs soviétiques à comprendre la nouvelle matière humaine plus vite que les peintres, par exemple. Tout cela est naturellement contestable et reste mon opinion personnelle. Mais une chose ne l'est pas : ni les romans de Grossman ou de Nekrassov, de Panova ou de Kazakevitch, ni la musique de Chostakovitch ou de Khatchatourian ne témoignent de cette baisse de la culture que redoutent certains intellectuels de l'Occident.

Il m'est difficile, ici, de parler de la science : c'est trop loin de mon activité et cela déborde le cadre de mes connaissances. p.120 Toutefois, il convient de rappeler que, de l'avis des spécialistes, les savants soviétiques ont accompli un grand travail dans les domaines les plus divers. J'ai lu dans les journaux français que certains savants de l'Ouest qui avaient participé à la récente conférence de Genève avaient été étonnés des progrès des physiciens soviétiques. A vrai dire, je m'étonne de leur étonnement : des scientifiques pouvaient-ils croire qu'un large accès à l'instruction supérieure pût être nuisible au développement des chimistes, des physiciens ou des astronomes ?

Sans doute, l'initiation de tous à ce qui fut l'apanage de quelques-uns constitue un processus bien plus complexe dans le domaine de l'art ou de la littérature, qui ne bénéficient pas de l'abc irréfutable des sciences exactes et demandent une longue formation du goût, une éducation sentimentale. Mais ce processus complexe a déjà donné d'immenses résultats.

J'ai horreur de la vantardise ; dire que nous sommes les premiers en toutes choses et toujours, c'est tout simplement idiot !

La culture est-elle en péril ?

J'ai dit que Tolstoï dépassait d'une tête les meilleurs de nos auteurs actuels. Je sais qu'il y a de bons écrivains à l'étranger et je ne revendique pas à tout prix les premières places pour mes compatriotes. Mais j'oserai affirmer qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y a en aucun pays de lecteurs semblables aux lecteurs soviétiques. J'insisterai sur cette question parce qu'elle se rapporte beaucoup plus à l'objet de notre débat que celle de la réussite ou de l'échec de telle ou telle œuvre.

Au cours des dix premières années qui suivirent la révolution, nous avons vu des millions de gens se mettre à lire, qui naguère étaient analphabètes ou presque. Ils lisaient avidement, dévorant livre sur livre. Et beaucoup de choses leur étaient incompréhensibles. Ils découvraient l'immense trésor de la culture. Brusquement les tirages augmentèrent. Tout le monde se plaignait du manque de papier. Les recueils de vers, publiés à cinq cents exemplaires avant la révolution, étaient imprimés à cinquante mille exemplaires et vendus en un clin d'œil. D'abord beaucoup de ces nouveaux lecteurs, bergers ou floteurs de bois d'hier, avaient une conception un peu naïve des belles-lettres. Il m'arrivait, par exemple, d'être ^{p.121} interrogé à cette époque sur ce qu'étaient devenus différents héros de romans : ceux qui posaient ce genre de questions pensaient qu'un roman devait être une description exacte des personnages qui existent réellement. Les adolescents pensaient souvent qu'ils devaient tirer de tel ou tel roman des conclusions directes touchant leur vie. Tous, alors, aspiraient à la connaissance, mais tous ne comprenaient pas tout.

Il s'est, depuis, écoulé un quart de siècle, et le nombre des lecteurs s'est singulièrement accru. En 1930 encore, certains écrivains se plaignaient de la façon trop primitive dont les lecteurs

La culture est-elle en péril ?

accueillaient leurs œuvres, et ils traitaient les lecteurs de haut. Maintenant, c'est le lecteur qui traite fréquemment de haut un mauvais roman ou une pièce de théâtre qui peint la réalité de façon trop simplifiée.

J'ai eu l'occasion de participer à plusieurs conférences de lecteurs, consacrées à mon récent roman. J'ai sincèrement admiré l'intelligence, le sens esthétique, la sensibilité des lecteurs, parmi lesquels il y avait des ouvriers et des étudiants, des ménagères et des médecins, des ingénieurs et des agronomes. Toute conférence de lecteurs, au sujet de n'importe quel livre — à l'usine ou à l'université, dans un bureau ou dans un kolkhoze — nous fait connaître des opinions extrêmement intéressantes, des pensées souvent profondes.

Chez nous, tout le monde lit. Les tirages l'attestent de façon convaincante. Mais on lit avec discernement. Un journal littéraire a publié récemment une statistique consacrée aux ouvrages les plus lus en France au cours des dix dernières années. La troisième place revient au livre de Kravtchenko, lequel se place tout de suite après *Le petit monde de don Camillo* et le roman de Clostermann. La France est le pays d'une ancienne et haute culture. Comment expliquer que les Français aient lu Kravtchenko davantage que Martin du Gard, Mauriac, Sartre, Aragon, Maurois, Duhamel ? Impossible de ne pas y voir une baisse organisée du niveau culturel et, devant de tels faits, on se rend compte que la dernière farce de Sartre, malgré toutes les exagérations propres à ce genre littéraire, devient presque une comédie de mœurs. Le rétrécissement de la base de la culture comporte de graves dangers. Consultons ^{p.122} maintenant les statistiques des livres les plus lus en Union Soviétique au cours de ces mêmes dix années.

La culture est-elle en péril ?

Quels sont-ils ? Les romans de Nekrassov, Fadéev, Kazakevitch, Ajaév, Panova, Nikolaéva, livres aux sujets divers et de qualité différente, mais qui tous appartiennent à la littérature sérieuse et non à la littérature de divertissement.

Il suffit que soit annoncé dans les librairies un abonnement aux œuvres de Hugo ou de Balzac, de Dreiser ou de Thomas Mann, pour qu'on fasse la queue dès le soir. Les poèmes d'Alexandre Blok, qui pourtant ne sont pas faciles à comprendre, ont été récemment publiés à un tirage de cent mille exemplaires et vendus en deux jours. Je citerai quelques chiffres : Balzac, plus de cinq millions ; Hugo, près de neuf millions ; Flaubert, un million sept cent mille ; Dreiser, plus de deux millions ; Thackeray, six cent mille ; Shakespeare, près de trois millions. Les romans de Galsworthy ont été vendus en un million huit cent mille exemplaires. La sixième édition des poèmes de Whitman a été récemment tirée à vingt-cinq mille exemplaires. Il est à noter que la plus grosse partie des tirages est achetée par les bibliothèques et que chaque exemplaire est lu souvent par des centaines de lecteurs. Certains romans tirent à dix millions d'exemplaires, ce qui signifie qu'ils ont été lus par tout le monde.

Mais l'important, c'est que ces livres provoquent d'ardentes discussions et qu'ils tiennent une grande place dans la vie. Dans un kolkhoz de la région volgienne, où je me suis rendu en ma qualité de député, et où l'on m'a parlé de puits, de carton goudronné et de bois, les paysans m'ont demandé, dès qu'on eut cessé de parler affaires, pourquoi le héros d'un de mes romans n'avait pas emmené la jeune fille qu'il aimait et si ses hésitations étaient justifiées, s'il avait montré du courage ou de la faiblesse.

Je vais vous rapporter un fait qui vous montrera ce que signifie

La culture est-elle en péril ?

la lecture pour les gens de chez nous, — bien que j'en aie déjà parlé dans une conférence faite à Paris. Vous vous souvenez naturellement de ce que les habitants de Leningrad ont vécu pendant la guerre. Peu après la fin de la guerre, une jeune fille de Leningrad m'a donné à lire son journal. C'étaient des notes brèves et ^{p.123} douloureuses sur la mort d'êtres chers, sur la faim et le froid. Ces notes alternaient avec d'autres, disant que l'auteur du journal avait lu la nuit *Anna Karénine*, *Madame Bovary*, d'autres livres encore. J'en fus surpris, car il n'y avait ni électricité, ni pétrole, ni chandelles. J'interrogeai la jeune fille, et elle m'expliqua qu'elle se remémorait pendant la nuit les livres lus avant la guerre ; et elle ajouta : « Cela m'aidait à lutter contre la mort... » Je pense que les livres ont aidé et aident le peuple soviétique aux heures difficiles, et que les livres sont pour lui comme le pain.

Je n'ai parlé si longuement des livres que parce que, écrivain, c'est aux lecteurs que j'ai le plus souvent à faire. Mais il est difficile de se procurer en Union Soviétique un billet pour n'importe quel concert de musique symphonique, difficile d'avoir une carte d'entrée à l'exposition de peinture indienne ou même à un rapport sur le théâtre anglais moderne.

Au printemps, des millions de jeunes gens et de jeunes filles sont comme possédés par une fièvre : entreront-ils ou non dans la grande école à laquelle ils aspirent ? Vous savez probablement que les hautes études sont accessibles à tous en Union Soviétique et que l'Etat paie des bourses aux étudiants.

Si on jette un coup d'œil sur la liste des thèses soutenues par les candidats, on est frappé par la diversité des sujets qui attirent les jeunes spécialistes : le style de Clément Marot et l'art ancien des Khmers, les portraits chinois de l'époque des T'ang et

La culture est-elle en péril ?

l'économie de l'Afrique du Sud, Gongora et l'architecture de l'Arménie, la lutte pour le caoutchouc et la civilisation des Maya, le dialogue chez Hemingway et le baroque du Nord russe.

Je voudrais maintenant, de tout cela, tirer quelques conclusions. Engels a dit un jour que s'il n'y avait pas eu l'esclavage dans la société antique, il n'y aurait eu ni la culture grecque, ni l'art grec, qui suscitent toujours notre admiration. Il a rappelé à cette occasion que la monopolisation de la culture par les classes dirigeantes, qui avait marqué une certaine étape dans l'évolution de la société, lui fut par la suite un obstacle. Pendant la féodalité ou à l'époque du développement et de la maturité du tiers état, la culture, qui restait l'apanage des minorités, était solide sur ses deux jambes. ^{p.124} Puisque ceux qui commandaient alors la vie des peuples étaient peu nombreux, ils pouvaient encourager les sciences, protéger les arts. Aujourd'hui, les temps ont changé et la culture ne peut se développer qu'à la condition de devenir à la fois populaire et nationale, car là où elle ne l'est pas, la société est menacée de stagnation intellectuelle et d'un retour à la barbarie, quand bien même cette société disposerait d'une technique évoluée, du bien-être et d'une puissance militaire.

L'évolution de la culture exige le développement de toutes les facultés de l'homme. Je suis parfaitement d'accord avec ce professeur d'université de Chicago qui écrivait, il y a quelques années : « Nous nous contentons de former des techniciens purs et simples. Qu'est-ce qu'un technicien ? C'est un homme qui connaît tout ce qui a trait à son travail, mais qui ne comprend ni le but de ce travail, ni la place qu'il tient dans le monde. » Il est incontestable que la culture peut contribuer à fabriquer des robots ; les robots, en revanche, ne peuvent faire avancer la

La culture est-elle en péril ?

culture. La lutte contre une spécialisation étroite et pour le développement harmonieux et complet de l'homme, voilà le noble objectif de tous les intellectuels, indépendamment de leurs conceptions philosophiques ou sociales. La culture n'est pas un musée, encore que la richesse des musées témoigne, entre tant d'autres choses, des aspirations culturelles de la société. Quand je dis que la culture n'est pas un musée, j'entends par là que la seule attitude de contemplation admirative des valeurs culturelles, le seul enregistrement des progrès réalisés, la seule ferveur des collectionneurs ne suffisent pas à assurer le développement de la culture. La culture n'est pas non plus une rente : aucune société ne peut vivre des intérêts provenant du capital de son passé. L'Allemagne nazie possédait de beaux musées, les places sur lesquelles on faisait les autodafés de livres s'appelaient Place Beethoven ou Place Kant ; les timbres-poste des banderoles sous lesquelles on expédiait les traités racistes étaient à l'effigie de Goethe. Tout cela n'a pas empêché, et ne pouvait empêcher, la dégradation de la culture.

La culture ne saurait non plus être mise en conserve ; si elle ne progresse pas, elle commence à décliner. A l'époque féodale, l'artiste ^{p.125} transmettait à ses disciples les secrets de son art. Il cherchait à intéresser à son travail non seulement le prince qui protégeait les arts, mais encore l'héritier de ce prince. Aujourd'hui, l'évolution de la culture peut être assurée à la seule condition que des forces nouvelles soient appelées à la perpétuer et que tout le peuple soit intéressé à son développement. La culture, compréhensible uniquement par une élite, est de nos jours menacée : elle peut être balayée d'un coup par le moindre désordre social, à la merci de n'importe quelle aventure entreprise

La culture est-elle en péril ?

par une poignée d'aventuriers : ce n'est pas un arbre solidement enraciné, mais une fleur fragile qu'on n'aura même pas pris la peine d'attacher à un tuteur.

La nouvelle société qui est en train de naître en notre siècle n'est pas une orpheline. Cette société tient à toutes les valeurs culturelles, créées antérieurement, parce qu'elle est une continuation et non un début, parce qu'elle se base sur l'expérience et la sagesse des prédécesseurs, et parce qu'elle poursuit dans divers domaines l'œuvre qu'ils avaient entreprise.

Mais dans le même temps cette nouvelle société cherche à créer des formes nouvelles. J'ai très peur des gens qui, en entendant le mot *forme*, font la grimace et s'empressent d'observer que « la forme n'est pas l'essentiel, l'essentiel c'est le contenu ». Le contenu et la forme sont organiquement liés, et pour que la culture se développe, tous ceux qui aspirent sincèrement au progrès doivent chercher l'inspiration non seulement dans les bibliothèques et musées, mais dans la vie elle-même. La routine, l'académisme, la stylisation, l'imitation aveugle des anciens modèles, fussent-ils sublimes, sont beaucoup plus dangereux que les recherches les plus audacieuses de notre siècle où la société se transforme et où des couches populaires nouvelles et profondes s'initient à la culture.

Nous pouvons être divisés quant à nos conceptions philosophiques et sociales. Mais nous sommes tous également intéressés aux destinées de la culture. Nous éprouvons souvent les mêmes inquiétudes, nous partageons les mêmes espoirs. Nous avons une grande tâche commune à accomplir ensemble.

Je crois qu'aujourd'hui, où enfin se tempère le climat de la

La culture est-elle en péril ?

guerre froide, le moment est venu de ne plus délimiter la culture p.126 humaine en zones. J'ai souvent parlé à l'époque la plus difficile, il y a cinq ans, de la communauté de la culture, de l'impossibilité d'opposer la culture occidentale à la culture de l'Est. J'espère que chacun voit le lien qui existe entre André Roublev et Giotto, entre Tolstoï et Stendhal, entre Euler et Lomonosov.

Reconnaître l'importance des caractéristiques nationales ne doit nullement favoriser un isolement national. De même que reconnaître l'importance de l'individu ne doit pas nous mener à un individualisme égoïste et stérile. Le développement de la culture à notre époque exige une coopération internationale active. Les différents congrès scientifiques et la récente conférence consacrée à l'utilisation pacifique de l'énergie atomique ont montré ce que peut apporter le travail en commun des savants des différents pays.

Les Soviétiques se réjouissent des perspectives, désormais plus réelles, d'échanges culturels. Je voudrais bien que mes compatriotes entendent l'opéra italien, prennent contact avec l'admirable peinture française du XX^e siècle, avec l'architecture et les arts industriels de la Suède, avec l'art du Mexique, avec tout ce qui a été créé et qui se crée de beau à l'étranger. De son côté, la culture soviétique peut, sous beaucoup de rapports, enrichir les autres pays. J'ai parlé de l'influence malfaisante des *comics*. Ne serait-il pas utile d'organiser une exposition du livre soviétique pour enfants ? Je vous assure que ces livres ne développent pas la criminalité, qu'ils n'attisent pas la haine, qu'ils ne développent pas le mauvais goût. Et on pourrait faire connaître bien d'autres choses encore j'imagine, et non sans profit.

Les immenses possibilités que nous offrent les inventions du

La culture est-elle en péril ?

siècle doivent être utilisées pour initier les peuples à la culture, pour développer chez eux l'amour du travail, comme besoin de créer, la solidarité et non la morale des loups, la fraternité et non le racisme ou l'aveugle adoration de soi-même. Les inventions dont parlent les organisateurs de notre rencontre apportent pour l'instant le bien et le mal ; elles apportent le mal dans la mesure où elles sont aux mains de petits clans commandés le plus souvent par des intérêts sordides. Il dépend des efforts conjugués de tous les hommes qui pensent, de tous les hommes conscients de leurs responsabilités ^{p.127} pour l'avenir de la culture, afin que les conquêtes du génie humain soient mises au service exclusif du progrès et du bonheur de l'humanité.

On parle beaucoup aujourd'hui de la stratosphère. L'intelligence humaine a accompli des progrès qui rendent désormais réelle la perspective d'explorer d'autres planètes. Est-il possible que cette intelligence ne suffise pas pour assainir, embellir, ennoblir cette petite planète qu'on appelle la terre ?

@

La culture est-elle en péril ?

JEAN DE SALIS

PERTE OU MÉTAMORPHOSE DE LA CULTURE ? ¹

@

p.129 Ces Rencontres, nous les avons exclusivement passées à nous interroger sur la signification de la culture en ce commencement de la seconde moitié de notre siècle. On s'est attaché plus particulièrement au péril que les moyens techniques de diffusion de la pensée, des sons et des images pourraient entraîner pour la culture. Quand ils nous faisaient l'honneur de nous inviter à participer à ces Rencontres, les organisateurs pensaient mettre leur point d'interrogation derrière ces mots : « Vraie ou fausse culture ? » Même sans avoir été maintenue au programme officiel, cette formule a dominé nos débats. On voulait dire sans doute que la culture pouvait dévier, et que peut-être les moyens techniques de diffusion de la pensée, des images et des sons menaçaient de favoriser cette déviation.

Est-il besoin de rappeler que, dans une certaine mesure, des modifications importantes des techniques culturelles sont intervenues à plusieurs reprises dans l'évolution de notre civilisation ? Un ami m'a rendu attentif au fait que saint Augustin était étonné et presque scandalisé en voyant saint Ambroise lire avec les yeux. La lecture muette d'un texte était un de ces tournants où se manifestait une crise de la civilisation ; au temps de saint Augustin il s'agissait de la crise de la civilisation antique. On avait jusqu'alors récité ou lu à haute voix ; on ne lisait pas, on

¹ Conférence du 15 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

entendait pour la ^{p.130} première fois une œuvre littéraire, en vers ou en prose, en écoutant le récitateur ou le lecteur, comme nous entendons encore pour la première fois une œuvre dramatique en écoutant parler les acteurs. Et ce ne fut qu'à un nouveau tournant de l'histoire de notre civilisation, quand celle-ci était sortie du moyen âge, que la presse permit de diffuser une œuvre littéraire ou scientifique en de nombreux exemplaires et de renfermer ainsi le monde entre les deux couvercles d'un livre. La lecture à haute voix, la lecture silencieuse d'un manuscrit, la lecture d'un livre imprimé marquent indiscutablement trois étapes dans l'histoire de la civilisation occidentale, mais aussi trois moyens techniques différents de s'assimiler une culture. On est ainsi amené à se demander si, à chacune de ces étapes séparées par de longs intervalles, les mots civilisation et culture avaient la même signification.

Si, dans les dernières cinquante années, la science et la pensée contemporaines ont fait un progrès notable, il faut, me semble-t-il, le chercher moins dans le perfectionnement technique de notre outillage que dans le passage d'une conception du monde stable et statique à une conception d'un monde dynamique et relatif. Le fond des choses, si j'ai bien compris la pensée scientifique contemporaine, n'est plus un noyau irréductible, mais l'énergie qui se dégage des relations qui existent entre des forces diverses. Les phénomènes du monde physique et moral n'existeraient ainsi plus en soi, mais par rapport à des phénomènes correspondants ou contraires. Je me garderai de préciser, car cela entraînerait des digressions théoriques et philosophiques qui mèneraient loin et risqueraient de nous détourner de notre sujet. Je retiens simplement que la génération contemporaine a pour tâche de se

La culture est-elle en péril ?

détacher de certaines habitudes d'esprit et de certaines idées convenues qui encombrant encore sa vue sur un monde dont la science, depuis cinquante ans, nous a révélé une réalité fort différente de celle enseignée par la science positive du XIX^e siècle. Retenons pour notre sujet que certains concepts qui paraissaient correspondre à une réalité objective et permanente sont remis en question du fait qu'une connaissance approfondie est venue remettre en question l'objectivité et la permanence de cette réalité elle-même. Selon ^{p.131} le point de vue où nous sommes placés, cette réalité change, car nous ne pouvons la connaître que dans l'optique de la position qui est la nôtre. L'important est donc de prendre conscience de sa propre position en l'analysant, et d'établir ensuite la relation qui existe entre cette position et l'objet que l'on étudie. Ce procédé nous éloigne forcément des valeurs apparemment stables mais en réalité simplement convenues, des images toutes faites et des idées arrêtées, que ces idées, ces images et ces valeurs se rapportent aux phénomènes de la nature, à ceux de la société ou à ceux de l'esthétique. La connaissance consiste ainsi à découvrir les relations qui existent entre différents phénomènes dont aucun n'est stable et permanent, puisqu'ils ont tous une propriété d'énergie en rapport avec une signification qu'il s'agit de déceler.

Les phénomènes de civilisation et de culture sont, eux aussi, soumis à cette loi de la relativité qui régit le monde. Intégrés à la vie de la société, ils subissent les modifications que subit la société elle-même. Il y a toujours, dans l'histoire des collectivités humaines, différentes forces en présence, forces conscientes et forces inconscientes, qui tissent les images continuellement changeantes de l'histoire. Celle-ci est le résultat, constamment

La culture est-elle en péril ?

remis en question, du jeu et des luttes de ces forces diverses, qui tantôt s'appuient mutuellement et tantôt se combattent les unes les autres. Car ces forces diverses et souvent divergentes ou opposées coexistent dans le temps et dans l'espace. Mais bien que le perpétuel changement soit la loi de la vie, les forces qui la régissent tendent à certains moments à s'intégrer en un principe nettement défini et bien arrêté qui est représenté par une autorité universellement reconnue soit de la croyance religieuse, soit de la structure politique et sociale, soit des formes d'une civilisation, soit d'un canon esthétique. A ces phénomènes d'intégration, qui restent en général plus ou moins délimités dans une aire géographique correspondant le plus souvent à l'empire d'une autorité politique, et qui sont constamment aux prises avec les forces de désintégration, on a coutume d'appliquer les dénominateurs d'Eglise, quand il s'agit de religion, de régime, quand il s'agit de structure sociale et politique, de culture, quand il s'agit de la prise de conscience d'une ^{p.132} civilisation, de style, quand il s'agit d'art. La civilisation occidentale à laquelle nous sommes redevables, mais qui est, une fois de plus au cours de sa longue histoire, en pleine transformation, a produit une certaine culture, laquelle, avant l'irruption des forces nouvelles, était représentée par *l'homme cultivé*. Permettez-moi, afin d'illustrer mon développement, d'évoquer le souvenir que nous gardons de ce type d'homme. Il ne saurait s'agir, bien entendu, que d'une rapide esquisse.

Nous avons tous connu *l'homme cultivé*. Il convient de parler de lui comme on parlerait d'un vieux parent qu'on a entrevu dans sa jeunesse et sur lequel on racontait en famille des anecdotes

La culture est-elle en péril ?

amusantes et parfois assez curieuses. *L'homme cultivé* avait l'esprit orné, beaucoup de lectures, parfois de l'érudition, et s'exprimait en une langue dont la familiarité ne faisait point oublier le culte qu'il vouait à sa pureté. Pour lui, se cultiver était une fin en soi, et il n'admettait de connaissances ou de sciences que désintéressées. Souvent, sa tenue trahissait le peu de cas qu'il faisait de la culture physique ou de l'hygiène, bien que la coquetterie ne lui fît point défaut. Car il lui plaisait de composer sa silhouette. Celle-ci correspondait à la vie sédentaire qu'il menait et à un certain mépris des contingences. C'est ainsi que nous l'avons vu se promener au Jardin du Luxembourg, portant une pèlerine et un chapeau à larges bords, tenant un livre à la main qu'il lisait en s'avancant à petits pas. C'était un homme charmant, assurément, à condition de n'interrompre pas le cheminement de sa pensée et de ne pas le déranger dans ses habitudes. Car il avait des habitudes qui lui étaient sacrées et une pensée qui évoluait souvent en des sphères fort éloignées des bruits de ce monde. Au café, il s'attablait derrière sa consommation sans ôter son couvre-chef, qu'il gardait sur sa tête en lisant son journal. Quand il faisait une courte apparition dans le monde, où il était apprécié à cause précisément de sa culture et de sa conversation, il savait parler aux femmes avec autant d'esprit que de courtoisie. On lui pardonnait ses singularités, car *l'homme cultivé* avait le privilège de se singulariser. *L'homme cultivé* eût d'ailleurs trouvé malséant de parler de ses occupations p.133 professionnelles, qui étaient son gagne-pain ; parfois il n'en avait pas, vivant d'une modeste rente ou du produit d'une entreprise ou d'une terre dont il abandonnait la gestion à plus compétent que lui. Lorsque, toutefois, il ne lui était pas possible

La culture est-elle en péril ?

d'échapper à la dure nécessité d'exercer une profession ou d'occuper une fonction quelconque, il manifestait volontiers, quoique sans ostentation, le détachement qu'il éprouvait à l'égard de ces misères. Car il se souvenait que l'honnête homme ne se pique de rien.

La conversation de *l'homme cultivé* était délicieuse ; il savait parler de tout en n'approfondissant rien. Aussi avait-il l'esprit critique très développé. Ne faisant rien lui-même que de désintéressé, c'est-à-dire s'assimilant une quantité de choses en évitant soigneusement de se compromettre en travaillant en profondeur, il était d'autant plus à l'aise en critiquant les autres. Il atteignait parfois une sorte de perfection dans cette critique parlée, d'autant plus que ses connaissances étaient étendues et variées. A l'écouter, on éprouvait par moments de l'admiration pour *l'homme cultivé*, car quand il était capable d'abandon et de générosité intellectuelle, on se sentait un peu à son école. Mais souvent aussi, il éprouvait une sorte de pudeur à livrer le fond de sa pensée, et il s'amusait à dérouter son partenaire en tenant des propos déconcertants. Rares étaient les amis qu'il initiait à ses enthousiasmes secrets. Ceux-ci s'inspiraient d'une école de peinture peu appréciée ou méconnue des critiques d'art, ou d'un écrivain injustement négligé des manuels, ou encore d'un personnage historique dont l'importance et le génie ont échappé aux historiens. On avait alors la surprise de découvrir que *l'homme cultivé* vouait un culte à une quelconque idole. Mais il avait certainement des qualités que les jeunes n'ont plus. C'est ainsi qu'il lisait les classiques grecs et latins à livre ouvert, qu'il savait par cœur de longs passages de Corneille et de Racine, qu'il était familier de Montaigne et de La Rochefoucauld, qu'il connaissait les

La culture est-elle en péril ?

différentes éditions de tel philosophe du XVIII^e siècle ; qu'il savait les amours de nos Rois, qu'il conservait le souvenir de tel écrivain ou homme politique qu'il avait approché dans sa jeunesse, et qu'il parlait d'abondance des péripéties de l'Affaire Dreyfus. Cette conversation diserte ne manquait évidemment pas ^{p.134} d'intérêt ; elle culminait par moments en des raccourcis frappants, elle s'éclairait de remarques où perçaient plus que des expériences livresques ; il vous arrivait quelquefois d'en retenir une formule, voire un enseignement. Mais vous étiez déconcerté, aussi, quand votre philosophe de café ou de salon s'obstinait à vous faire tenir pour vrai un paradoxe indéfendable ou quand il portait des jugements péremptaires sur les hommes et les événements du jour. On le sentait tout à coup à côté de la question et en marge de la vie réelle.

L'espèce se manifestait, comme toujours, en des variantes individuelles nombreuses. *L'homme cultivé* était mécène, il était collectionneur, bibliophile, mélomane, gastronome, puriste, féru de littérature, de théâtre, de peinture, et amateur toujours. Ne méprisons pas trop ce mot d'*amateur*, car il vient d'*aimer*, ni celui de *dilettante*, le *diletto* italien ayant une signification qui anoblit celui qui est capable de se délecter des choses de l'esprit et de l'art. Soit timidité, soit égoïsme, le plus souvent *l'homme cultivé* préférait garder secret l'objet de sa passion, dont il faisait ses délices. Il se souvenait sans doute des perles qu'il ne faut pas jeter aux pourceaux. Celui qui se cultivait ainsi se sentait très au-dessus du vulgaire. Car le vulgaire, comment saurait-il apprécier à sa juste valeur un produit où la délicatesse et la finesse de l'esprit, quand ce n'est pas le raffinement, ont une si grande part ? Cependant il arrivait que *l'homme cultivé* n'était point insensible

La culture est-elle en péril ?

aux idées généreuses. Il tenait tout particulièrement à la liberté individuelle, laquelle lui permettait de dire et de faire tout ce qui lui passait par la tête, à condition toutefois de respecter les convenances ou de garder les apparences. Car, en dépit de son détachement apparent, et bien qu'il s'isolât volontiers du monde environnant, les préjugés ne lui faisaient point défaut. En les surmontant, en les rejetant, il eût risqué de troubler la paix et l'harmonie de sa vie, ce qui, dans l'idée qu'il se faisait de sa culture, l'en eût éloigné en le lançant dans quelque bagarre. Or *l'homme cultivé* avait horreur de la bagarre ; il se gardait de descendre dans l'arène, et à moins qu'il se fût, bien à contre-cœur, laissé entraîner dans une controverse érudite, il évitait ^{p.135} l'engagement où il eût dû payer de sa personne. Les préjugés de *l'homme cultivé* variaient donc selon le milieu social auquel il appartenait. En France, il était assez volontiers anticlérical, ce qui ajoutait à l'indépendance d'esprit avec laquelle il avait coutume d'aborder les questions les plus diverses, et augmentait les possibilités qui s'offrent à un tempérament épris de liberté. Quand il était de droite, l'absence d'une certaine désinvolture intellectuelle était compensée par une distinction de manières et de ton qui conférait un air d'autorité aux propos qu'il tenait.

L'homme cultivé excellait dans l'art de voyager autour de sa chambre. Que celle-ci fût modeste ou eût de l'éclat, elle était le centre de son existence. Il ne s'en éloignait guère, même quand il allait ailleurs, et il la retrouvait avec un plaisir parfois teinté de mélancolie. Car il faut dire qu'en dépit de son esprit orné et de sa culture réelle, *l'homme cultivé*, tel qu'il nous apparaissait autrefois, manquait un peu d'audace, et sa curiosité intellectuelle se contentait assez volontiers des volumes qui s'accumulaient chez lui

La culture est-elle en péril ?

et dont une pile se trouvait toujours sur sa table de nuit. A quoi bon voyager, me disait-il un jour, quand le Larousse et les journaux nous renseignent sur tout ce qui est et sur tout ce qui se passe ? Et pourquoi partir quand les amis, revenant de l'étranger, nous racontent leur voyage et nous offrent la possibilité de leur poser des questions précises sur les pays qu'ils ont vus ? Quant à son propre pays, non seulement il l'aimait, mais il était sûr de le connaître fort bien, et il n'y avait pas lieu de prêter plus d'attention qu'elles ne méritaient aux critiques que des esprits inquiets et parfois pervers, quelquefois même des étrangers qui n'y comprenaient rien, adressaient à ce pays. *L'homme cultivé* n'avait donc pas nécessairement l'esprit lucide et pénétrant. Sans doute, il ne manquait pas toujours d'une certaine force verbale, il lui arrivait même parfois de formuler des idées hardies, à moins que ce fussent de simples boutades ; mais il était bien entendu que le monde où l'on vivait était pratiquement immobile et interchangeable, que les innovations de la technique moderne ne faisaient qu'ajouter à ce qui était, sans en modifier la signification. Un jour que nous interrogeâmes *l'homme cultivé* sur ce qu'il p.136 considérait être les attributs permanents auxquels il est possible de reconnaître si un pays est vraiment civilisé, il nous répondit : « Je vois trois critères. D'abord, le bien parler ; car une civilisation se reconnaît à l'art de la conversation. Ensuite, le bien manger ; car un pays qui a produit une bonne cuisine accuse nécessairement un niveau de civilisation appréciable. Enfin, le bien coucher ; un pays où la paysanne elle-même sait border un lit et dont les habitants peuvent satisfaire le besoin de reposer sur une couche bien faite est assurément un pays civilisé. » A la suite de ce propos nous en aimions mieux *l'homme cultivé*. Nous n'osions

La culture est-elle en péril ?

affirmer qu'il avait tort. Mais nous avons le sentiment très vif qu'il appartenait à un monde d'autrefois.

Il y a assurément deux manières d'apprécier ce type d'homme, dont nous sentons qu'il est en voie de disparition. L'une consiste à dire que notre civilisation est en décadence et qu'il n'y a plus de place dans un monde que les techniques nouvelles de l'âge industriel ont rendu barbare, pour l'homme vraiment cultivé, lequel tirait sa culture de la tradition humaniste gréco-latine. L'autre manière d'apprécier ce phénomène consiste à affirmer que si ce type d'homme cultivé est désuet et nous paraît dater, c'est que précisément il était le représentant d'une forme de civilisation périmée. J'en arrive donc à ma question initiale et à l'objet même de cette démonstration : la culture se perd-elle ou subit-elle une métamorphose ? Une philosophie de l'histoire quelque peu morose avait pris l'habitude d'employer couramment des termes comme *décadence, corruption, perte*, etc. A en croire Oswald Spengler, dont le livre fit tant de bruit dans l'Allemagne d'après la guerre de 1914 à 1918, une civilisation pouvait faire naufrage et en quelque sorte disparaître dans les flots du passé, et quant à Paul Valéry, il disait à la même époque que nous avons appris à connaître que les civilisations étaient mortelles. En histoire de l'art, Jacob Burckhardt admirait tant la pureté de la peinture de Raphaël et l'esthétique qu'elle représentait, que l'esthétique et l'œuvre de Michel-Ange lui causaient un malaise et que le style baroque, à ses yeux, était l'expression d'une décadence et d'une ^{p.137} corruption de l'art. Il serait facile d'établir une hiérarchie des valeurs esthétiques analogue entre le langage musical qui était celui de Mozart et le nouveau langage introduit par Beethoven, à son tour tombé en décadence ou corrompu par la musique romantique jusqu'à

La culture est-elle en péril ?

Wagner et ses disciples. Dans le même ordre d'idées, il y eut décadence ou corruption quand, à la suite de l'invention de la presse à imprimer, les admirables manuscrits enluminés, écrits et peints par des moines érudits et artistes, tombaient nécessairement en désuétude et cédaient la place à un procédé de reproduction mécanique des textes sacrés et profanes. Et il y a évidemment décadence et corruption des produits imprimés, livres et journaux d'aujourd'hui, par rapport aux merveilleux produits des presses du XVI^e au XVIII^e siècle. Je suis loin également de contester que la lente mais inévitable disparition de la culture classique et son remplacement par l'enseignement des langues vivantes, des matières scientifiques, techniques et sociales, rentre dans ce courant de la corruption d'un idéal de culture, pur, sans doute, mais désuet.

Or nous nous apercevons qu'il y a autre chose encore. Que le style architectural fût gothique, renaissance, baroque ou néo-classique, pendant plusieurs siècles en Occident, l'architecture, et par elle la civilisation, s'exprimait en construisant des églises, des châteaux, des hôtels aristocratiques, des villes dont l'urbanisme s'inspirait d'un idéal bourgeois et excellait dans l'ordonnance de ses plans et dans la régularité de ses bâtiments et de ses rues. L'art de construire, depuis un siècle au moins, s'exerce dans des domaines tout différents ; l'époque nouvelle est représentée par les gares, les ports de mer, les usines, les cités commerciales et ouvrières, les aéroports, etc. Il serait ridicule de vouloir, de nos jours, construire de toutes pièces un château ou une demeure aristocratique, et en fait on ne le fait plus. On n'a jamais cessé de construire des églises, certes, mais pendant quelques décennies elles trahissaient l'embarras de l'architecte, et ce n'est que depuis

La culture est-elle en péril ?

quelque vingt ans que l'architecture sacrée, s'inspirant de conceptions modernes et utilisant la construction en ciment, semble retrouver un style adéquat. Ai-je besoin de parler de la décadence ^{p.138} de l'urbanisme dès les années quarante du XIX^e et dans presque toute la première moitié du XX^e siècle ? L'éclectisme esthétique, expression de la désintégration d'une civilisation et d'une société, dominait jusque vers 1914 dans tous les domaines : architecture, urbanisme, beaux-arts, musique, littérature, etc. Ce n'est que lorsqu'on a commencé à comprendre ou à sentir qu'en voulant tout sauver en continuant d'employer ces modes d'expression, on faisait fausse route. L'art du simili céda enfin la place à une esthétique qui savait faire un choix, s'imposer une règle et une doctrine, se soumettre à une discipline. On a vu alors qu'élaguer et retrancher, renoncer aux modes d'expression désuets, sacrifier une esthétique d'autrefois, s'inspirer des matériaux nouveaux et des techniques modernes, redevenir plane et linéaire, ne point rechercher l'effet rien que pour l'effet, construire en fonction de principes qui sont adéquats, produire en fonction d'une sensibilité qui est celle de notre temps, est l'unique voie du salut.

C'est ici le lieu d'accorder cette casuistique avec l'aperçu rapide d'une philosophie de l'histoire basée sur le principe de la relativité et de l'énergétique, aperçu qui servait de point de départ à cette démonstration. Il s'agit, me semble-t-il, de partir de cette idée que les notions de civilisation et de culture ne correspondent pas à une réalité stable, ni à un idéal immobile, ni à un canon esthétique, ni à un système intellectuel, prétendus justes et vrais. Nous avons besoin, dans cet ordre également, de nous débarrasser de fables convenues et de clichés. Je n'hésite pas à affirmer que la

La culture est-elle en péril ?

civilisation gréco-latine — que le moyen âge et la Renaissance auraient en quelque manière continuée et qui serait restée la nôtre jusqu'à ce que des forces hostiles l'aient gravement mise en péril, — ainsi interprétée, n'est qu'un cliché absurde. Certes, il existe une civilisation de l'Occident, encore que cette notion d'Occident ne devrait pas être employée dans un sens géographique, son rayonnement ayant produit au delà des mers et dans d'autres continents des foyers de civilisation qui se rattachent à une origine commune et forment avec nos propres foyers de civilisation un réseau qui couvre la planète. Mais ce qui importe ici, c'est que si certains modes d'expression de la civilisation, je veux dire certaines formes de ^{p.139} culture, tombent en désuétude et paraissent périmées, l'attitude de l'homme pensant et de bonne volonté n'est pas de déplorer cette décadence et ces pertes, mais de rechercher les voies et les moyens permettant de faciliter ce qui est en réalité une métamorphose de la civilisation et de la culture, métamorphose annonciatrice de possibilités futures. Je reconnais que cette conception d'une culture qui change de sens, de contenu et de fonction sociale est à l'opposé de tout dogmatisme qui tient pour juste et vrai tel idéal ou tel concept de civilisation et de culture. Elle est également à l'opposé d'une philosophie politique et sociale qui tient pour juste et vraie telle forme de gouvernement ou telle structure de la société et juge, dans cet ordre d'idées, les phénomènes historiques et sociaux d'après une échelle de valeurs prétendue invariable. Un mode d'expression esthétique, une culture, une forme de gouvernement, une société, selon moi, ne sont *vrais* et *justes*, dans la perspective de l'histoire, que lorsqu'elles sont le point d'équilibre entre les différentes forces vives en présence : forces matérielles et forces morales, forces

La culture est-elle en péril ?

psychiques conscientes et inconscientes, forces venant des profondeurs du passé et forces ayant leur source dans des besoins nouveaux. Ces besoins nouveaux se manifestent à une époque donnée, un tel lieu ou espace, à l'intérieur de telle collectivité humaine en voie de transformation ; ils mettent à leur service tel outillage technique, utilisent tels matériaux de construction et telle mécanique, choisissent tel mode d'expression correspondant à leur sensibilité.

Il est malaisé, je le reconnais, d'exposer systématiquement une conception qui est à l'opposé de l'esprit de système, — cet esprit de système qui a tant faussé, à quelque école qu'on appartienne, une vue juste des choses. Mais qui peut dire qu'une vue des choses est *juste* ? Je pense, pour ma part, que tout, dans le domaine qui fait l'objet de nos débats, n'est qu'approximation et que les sciences de l'homme, dans lesquelles rentrent nos considérations sur la civilisation, la culture, la littérature et l'art, sont des sciences approximatives et ne sauraient être qu'approximatives. Cela nous oblige à approcher la vérité le plus possible, sans peut-être pouvoir l'atteindre jamais. Les notions qui nous servent encore le mieux ^{p.140} dans cet ordre d'idées, sont celles qui paraissent le plus propres à faciliter cette prospection, je veux dire celles qui sont ou nous paraissent adéquates en la matière. C'est pourquoi je ne pense pas qu'on puisse ériger en dogme telle image que nous nous faisons de la civilisation ou tel idéal de la culture, ni tel canon esthétique qui nous est cher, ni tel mode d'expression ou style que nous préférons à d'autres. J'admets qu'il y a des œuvres d'art, expression de telle ou telle civilisation dont elles étaient le langage, dont la perfection et la pureté ont survécu et qui nous enchantent par leur fraîcheur

La culture est-elle en péril ?

jamais ternie. C'est ici, très certainement, que le temple grec, la cathédrale gothique, que Raphaël et Mozart occupent des places privilégiées et participent aux richesses de la culture humaine. Il suffit cependant de se souvenir que jamais pastiche ou imitation n'ont réussi, pour empêcher aussitôt les créateurs de la culture de versifier comme Horace, de faire un portrait à la manière d'Holbein, de composer un lied selon Schubert. De même, la réalité se chargerait d'empêcher un homme politique de gouverner comme Louis XIV, ou un général de faire la guerre comme le grand Frédéric. Le difficile, en la matière, n'est d'ailleurs pas de ne pas faire comme on a fait à telle ou telle époque de l'histoire, le difficile est de faire selon les exigences et la sensibilité de notre temps, c'est-à-dire de faire *approprié* et *adéquat*.

Est-ce à dire qu'il n'y a point de péril pour la civilisation et la culture ? Est-ce que ceux qui ont parlé de décadence, de corruption ou de perte d'une culture se sont trompés ? Je m'explique. D'abord toute œuvre humaine est en péril, et il n'y a pas plus de sécurité dans le domaine de la culture que dans un autre. Ensuite, les déformations et les modifications souvent profondes que subissent les arts — art pris dans son sens le plus large — ont souvent un aspect de décadence ou de corruption par rapport à leur état précédent. Je comprends sans aucune difficulté qu'à un historien de l'art pour qui la peinture de Raphaël représente un canon esthétique d'une valeur absolue, l'art du baroque paraisse décadent. Le goût intervient dans cette sorte de jugements, et pour ma part, je n'hésite pas à préférer le langage musical de Mozart au langage musical des romantiques. Mais une étude approfondie ^{p.141} de ces phénomènes doit nous interdire de les considérer isolément ; elle nous impose le devoir de les étudier

La culture est-elle en péril ?

— si j'ose dire — dans leur contexte : pourquoi, si peu de temps après le classicisme de la Renaissance, les artistes créateurs ont-ils adopté un autre langage, choisi un autre mode d'expression, créé un nouveau style ? On en vient ainsi à comprendre pourquoi l'on abandonne ce qui, peut-être, était parfait dans son genre. Lorsqu'au lendemain de 1918 des esprits effrayés, comme Spengler en Allemagne et Valéry en France, ont longuement et pessimistement raisonné sur le fait que des civilisations peuvent disparaître et qu'elles sont mortelles, ils ont, devant les ruines qu'avait laissées une grande guerre, mesuré ces événements à une échelle en quelque sorte académique ; le monde dans lequel ils étaient nés et duquel ils avaient reçu leur culture les avait habitués à la stabilité, à la sécurité, presque à l'immobilité de toutes choses, si bien que, pour eux, la loi du changement, qui est pourtant la loi de la vie et de l'histoire, était une découverte qui leur causait du vertige. Après eux, d'autres sont venus, qui ne sont plus attachés au monde d'avant 1914, parce qu'ils ne l'ont pas connu, et qui ne sont plus guère portés à promener des regards désolés sur le monde actuel, — pas même après qu'une nouvelle et plus terrible guerre eut encore accéléré une évolution qui inspirait des propos si pessimistes à ceux qui, il y a trente ans, ont soudainement pris conscience du péril qui menaçait la civilisation et la culture. Je veux dire une notion de civilisation et de culture qui ne tenait pas un compte suffisant du fait que ces phénomènes subissent les modifications que subit le monde où se manifestent une civilisation et une culture.

Or, est-il raisonnable de verser dans l'extrême contraire et d'opposer au pessimisme avec lequel certains esprits éminents ont jugé le péril qui menace la civilisation et la culture, un optimisme

La culture est-elle en péril ?

béat, dans le genre de celui qui affirme que l'histoire de l'humanité suit une ligne de progrès ininterrompue ? Permettez-moi d'abord de remarquer que des expressions comme *pessimisme* et *optimisme* me paraissent tout à fait impropres quand il s'agit de connaître et de comprendre. Or il est certainement plus important de comprendre que d'apprécier parfois un peu hâtivement. Lorsqu'on ^{p.142} constate, par exemple, que l'utilisation de l'énergie atomique à des fins militaires constitue un danger terrible, tandis que son utilisation à des fins pacifiques peut répandre des bienfaits considérables, nous ne portons sur les possibilités d'application de l'énergie atomique ni un jugement pessimiste ni un jugement optimiste. Nous constatons simplement qu'on peut utiliser différemment l'énergie atomique, qu'un moyen nouveau et particulièrement puissant a été mis au service de la technique industrielle, et qu'il dépend des hommes et de leur volonté de savoir comment ils utiliseront ce moyen technique nouveau. L'âge de la machine à vapeur a été ce qu'il a été, c'est-à-dire ce que les hommes l'ont fait ; il en est de même de l'âge de l'énergie électrique et du moteur à explosion, et il en sera de même de l'âge de l'énergie atomique.

Je m'excuse du détour que j'ai fait avant d'en venir à notre sujet, qui est de savoir si les moyens techniques de reproduction et de diffusion des images, de la parole et des sons constituent un péril pour la culture. Il m'était impossible de procéder autrement, puisque je devais répondre à cette question : « Perte ou métamorphose de la culture ? » J'ai dit qu'il ne fallait pas traiter isolément les modes d'expression et la prise de conscience de la civilisation, c'est-à-dire la culture. Les techniques industrielles ont fait irruption dans le domaine de la culture, — voilà le fait. Mais

La culture est-elle en péril ?

elles n'ont fait irruption dans ce domaine qu'à un moment où les techniques industrielles avaient déjà profondément transformé les conditions de vie de l'humanité moderne. Les techniques industrielles avaient déjà créé une société industrielle habitant dans de grandes agglomérations urbaines ; elles avaient donc bouleversé la société. Elles avaient créé les grandes foules de l'époque contemporaine, donné naissance à des professions et des métiers nouveaux, donc aussi à une instruction et à une formation professionnelle jadis inconnues. Elles ont préparé le plus grand nombre à recevoir une instruction autrefois réservée à une minorité privilégiée ; elles ont donc puissamment contribué à créer un besoin d'information et d'instruction qu'avant le machinisme, même les classes supérieures de la société ne ressentaient pas à ce degré. On pouvait être ^{p.143} noble et peu instruit, riche et assez ignorant. On ne peut plus être pauvre aujourd'hui et manquer d'instruction. Je n'introduis pas dans cette démonstration l'argument social pour lui-même ; je l'introduis sans même en référer aux différents régimes qui peuvent exister dans le monde d'aujourd'hui et en faisant abstraction des doctrines sociales qui s'y affrontent, simplement parce qu'en parlant de culture en cette seconde moitié du XX^e siècle, il est indispensable de savoir à qui cette culture doit s'adresser. Je n'hésite même pas à dire qu'en dépit des différences de régime social et politique, nulle part la culture n'échappe à la nécessité inéluctable de s'adresser à une société industrielle habitant de grandes agglomérations urbaines et qui a besoin d'information et d'instruction, parce que sans information et instruction des masses humaines aucun pays industrialisé ne pourrait vivre normalement. Personne n'y pourrait gagner sa vie, parce que le gagne-pain est devenu inséparable

La culture est-elle en péril ?

d'un certain degré d'instruction et d'une information sans cesse renouvelée. Cela est vrai, je suppose, pour l'Amérique aussi bien que pour l'Union Soviétique ou pour la France, sous peine pour ces pays de déchoir, c'est-à-dire sous peine de ne plus pouvoir suivre le mouvement que l'industrie et la loi du rendement imposent inexorablement à l'humanité moderne.

En d'autres termes, l'étude du sujet qui nous a été proposé pour ces entretiens ne me semble pas pouvoir être faite d'une façon satisfaisante, si nous ne reconnaissons pas d'emblée qu'il y a une sociologie de la civilisation, une sociologie de la science et des arts et — ce qui nous intéresse ici — une sociologie de la culture. Et cette étude ne pourrait pas être faite non plus si nous ne faisons pas également l'étude des moyens techniques qui sont mis à la disposition de la culture, à une époque donnée, dans une société déterminée. En littérature, par exemple — permettez-moi ce rappel —, la technique de la récitation et de la lecture à haute voix dans l'antiquité, la technique de la lecture silencieuse d'un manuscrit depuis les Pères de l'Eglise, la technique du livre imprimé depuis la Renaissance, la technique du journal à grand tirage depuis le XIX^e siècle, la technique de la radio (et avec elle, de nouveau, l'audition de textes a fait son entrée dans les foyers) depuis le ^{p.144} XX^e siècle. Il est inévitable, c'est-à-dire naturel, que les différences du milieu social et les différences des moyens techniques agissent puissamment sur la forme d'une civilisation, sur ses modes d'expression, ainsi que sur la conscience que nous prenons d'elle : sur notre culture. Il est inévitable que la transformation d'une société imprime une direction nouvelle à la culture, qu'elle la modifie, qu'elle en change parfois jusqu'au sens qu'il convient de donner au mot de culture. Il est tout aussi

La culture est-elle en péril ?

inévitable que les moyens techniques, les matériaux et les mécanismes aient une action profonde sur la culture. Dès qu'on veut isoler celle-ci, la considérer en dehors des contingences, la réduire à une esthétique ou à un jeu d'idées, on verse dans l'académisme et dans l'alexandrinisme. Ce serait une erreur de croire qu'on peut simplement superposer les moyens techniques nouveaux à des fondements supposés invariables et immuables. Quand on procède de la sorte, on tombe dans l'éclectisme, qui n'est que le symptôme d'une désintégration de la société, de la culture et des arts.

L'effort d'intégration, c'est-à-dire la recherche d'un nouveau point d'équilibre entre les forces vives d'une société dans tel pays à telle époque de son histoire, suppose nécessairement un choix approprié. Quand la culture cesse d'être adéquate, elle menace de se retirer de la vie, de devenir désuète, de périr. Il y a toujours perte, dans les moments de crise, mais il s'agit de savoir si une civilisation en pleine transformation dégage assez d'énergies neuves et de forces créatrices pour pouvoir compenser cette perte. Une civilisation ne se perd véritablement que lorsque rien ne vient suppléer à ce qui fut. Alors Valéry a raison, et les civilisations sont mortelles, comme les hommes. Si, au contraire, une crise est génératrice de forces neuves, la perte est compensée par la métamorphose qui s'opère et qui aboutit à des possibilités nouvelles pour les créateurs de culture. C'est d'ailleurs pour cette raison, aussi, que je me refuse, dans l'état actuel des choses, à apprécier les transformations du monde actuel dans un sens pessimiste ou optimiste. Je n'exclus pas l'hypothèse que, sous le poids de forces destructrices, et parce que nous ne savons les dominer, le péril ne se transforme en désastre. Alors il y aurait

La culture est-elle en péril ?

perte de la culture. Mais je ne puis, p.145 en présence des possibilités qui s'offrent à l'humanité d'aujourd'hui et des forces vives qui se dégagent d'une civilisation en pleine crise, renoncer à l'espoir que les pertes seront compensées par une salutaire métamorphose de la culture. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cette civilisation et cette culture sont encore loin d'avoir atteint leur point d'équilibre et l'état d'intégration où une civilisation et une culture retrouvent, si l'on peut dire, leur physionomie reconnaissable. Nous devons, au contraire, travailler encore quelque temps, longtemps peut-être, dans l'état de déséquilibre et d'instabilité que comporte toute crise d'une société et d'une civilisation.

Reconnaissons d'emblée que les moyens techniques nouveaux et les nouveaux besoins de la société industrialisée ont une action profonde sur la culture d'aujourd'hui. D'abord, l'homme moderne a besoin de s'assimiler une foule de connaissances dont autrefois l'intelligence humaine n'avait pas besoin de s'embarrasser. Il est sans doute exact de dire qu'il ne faut pas confondre instruction et culture et qu'il faut faire une distinction entre information et culture. L'information n'a d'abord que la signification de matériaux fournis à la connaissance de l'homme. Mais nous devons reconnaître que l'homme moderne ne peut se passer d'une information constamment renouvelée et que celle-ci encombre son esprit. Il doit donc fournir un effort constant d'assimilation, et le temps est passé où sa culture baignait dans une sorte de quiétude ; ce à quoi il faut tendre, c'est à assez de loisir pour s'instruire et se recueillir, afin que ce travail d'assimilation sans cesse renouvelé puisse contribuer à enrichir et à approfondir la culture de l'homme moderne. Celui-ci est donc obligé de

La culture est-elle en péril ?

s'assimiler une nourriture intellectuelle qui ne saurait plus être purement humaniste, historique et littéraire. L'intellectuel pur a tendance à mépriser la civilisation manuelle et pratique, à ne reconnaître de civilisation qui ne soit que verbale et livresque. Or ce n'est pas un hasard que notre siècle n'a plus produit des génies littéraires comparables à Goethe, à Balzac, à Hugo, à Tolstoï et à Dostoïevski. Le génie humain s'est manifesté au XX^e siècle de préférence dans d'autres domaines de la connaissance et de la réalisation. Des hommes doués d'une puissante intelligence et d'une grande imagination ont consacré leur vie à la ^{p.146} physique, à la chimie, à la biologie, à la médecine, à la psychologie, à la technique, et il convient d'admettre qu'en élargissant immensément le champ de la connaissance humaine, ils ont imprimé une direction nouvelle à la culture. Leurs travaux et leurs découvertes ont probablement davantage préoccupé l'humanité moderne que les créations purement littéraires.

D'autres hommes, que leur talent portait à une activité artistique, ont choisi de l'appliquer à l'architecture et à l'urbanisme, à la photographie et aux arts appliqués, au cinéma et à la radio, ainsi qu'à d'autres occupations encore où un esprit tourné vers les réalisations trouve la possibilité de satisfaire ses besoins de réalisation concrète. Enfin, il y a les hommes qui se sont lancés dans l'action politique, car à notre époque celle-ci fait appel aux facultés humaines les plus diverses, et on aurait tort de croire que l'effort qui consiste à adapter l'organisation de la société et les activités de l'Etat aux besoins d'un monde en transformation soit étranger à la culture. On a vu, pour ne citer qu'un exemple, — il y en a d'autres, moins illustres —, un fin lettré du début de ce siècle, Léon Blum, qui dans sa jeunesse était un critique littéraire,

La culture est-elle en péril ?

un esthète, un délicat, abandonner la littérature, parce que sa vocation et le sens du devoir social lui dictaient d’embrasser la carrière politique. Homme politique, orateur, chef du gouvernement, il est resté un homme fort cultivé, et sa culture s’était enrichie des expériences nouvelles qu’il avait pu faire dans le domaine de l’action. Vouloir enfermer l’homme cultivé dans une activité d’homme de plume et d’homme de cabinet conduirait à un divorce entre les lettrés, d’une part, les technocrates, les réalisateurs, les politiciens, d’autre part. Alors qu’il est du devoir d’un homme cultivé du XX^e siècle de manifester son activité également au laboratoire, dans les ateliers, sur les chantiers, dans les usines, dans les salles de délibération et jusque dans les bureaux des grandes administrations. La culture que peut avoir et qu’il faudrait qu’ait un scientifique, un technologue, un constructeur, un ingénieur, un homme public, un grand administrateur, c’est-à-dire des chercheurs et des inventeurs, des conducteurs d’entreprises et d’hommes, sera moins imprégnée de tradition humaniste et littéraire, moins raffinée sans ^{p.147} doute que celle du lettré pur. Mais elle sera plus près de la vie et plus concrète, moins désintéressée et plus utile peut-être, que celle des hommes qui tirent gloire de leur grand savoir, de leur érudition rarement en défaut, de leur esprit orné et de leurs lectures innombrables. Tant que nous maintenons une notion de culture un tant soit peu désuète, nous risquons que cette culture n’ait plus prise sur l’humanité vivante, telle qu’elle travaille et se défend dans un siècle difficile. En formulant ces vues, rien n’est plus loin de ma pensée que de mépriser le grand et précieux patrimoine de culture dont nous sommes les dépositaires ; mais il faut bien se rendre compte que les disciplines purement érudites, mais aussi

La culture est-elle en péril ?

les occupations strictement esthétiques et littéraires, sont devenues des spécialités parmi d'autres spécialités. Elles ne représentent plus *la* culture ; elles resteront un élément important de culture, si elles ne commettent pas l'erreur de revendiquer pour elles un monopole de culture. Car celle-ci doit tendre non seulement à s'intégrer des connaissances d'un ordre différent ; elle doit aussi être accessible à un nombre sans cesse accru de personnes appartenant à des milieux sociaux et professionnels différents. La culture n'existe pas en elle-même, comme les mystères d'un temple ; elle doit, de plus en plus, répondre à un besoin généralisé de connaissance et à des possibilités sans cesse accrues de diffusion.

Quant à l'enseignement et à la diffusion de la culture, j'ai peu de choses à ajouter à ce qui a déjà été dit au cours de ces entretiens. Le rôle de l'éducateur est évidemment primordial, et le rôle de ceux qui manient les instruments au service de la diffusion de la culture est de plus en plus important. Je ne puis que souligner l'importance de ce que M. Ilya Ehrenbourg, dans sa conférence, a dit du maniement de ces instruments. Ceux-ci ne sont point bons ou mauvais en eux-mêmes ; tout dépend donc de l'usage que l'homme en fait. Les responsabilités engagées, dans ce domaine, sont immenses, et il faut sans cesse s'efforcer d'éliminer le péril qui peut résulter de l'abus qu'on fait de la presse à imprimer, du cinéma, de la radio, etc. Quelles que soient d'ailleurs nos convictions politiques, il tombe sous le sens que la société et les pouvoirs publics doivent avoir un droit de regard sur l'emploi qui est fait ^{p.148} des techniques modernes de diffusion de la parole, des images et des sons. Celui qui est attaché à l'idée de liberté ne saurait approuver l'abus qu'on fait de la liberté ; et il recherchera

La culture est-elle en péril ?

les moyens légaux permettant de réduire le plus possible cet abus. Que cela soulève des problèmes très difficiles, c'est certain ; mais il faut faire confiance à une société librement constituée, ayant le sens de la communauté et la volonté de préserver celle-ci des effets nocifs que peut avoir un mauvais usage des techniques nouvelles ou anciennes, qu'elle trouvera des méthodes capables de neutraliser ou d'éliminer l'usage mauvais.

Il reste enfin un mot à dire des transformations que les moyens techniques de diffusion de l'image, de la parole et des sons peuvent opérer, ou ont déjà opéré, dans la culture humaine. Quand Valéry disait que les civilisations sont mortelles, il ne pensait apparemment pas que notre civilisation à nous, grâce à ses techniques précisément, a fait revivre des civilisations disparues ou lointaines. L'archéologie, servie par l'image, nous a fait prendre conscience des trésors d'art et d'architecture arrachés à la terre ou à la forêt vierge, ou découverts dans les coins les plus reculés de continents lointains. C'est un phénomène très intéressant que l'intérêt que le public le plus large prend aux fouilles archéologiques. D'autre part, la reproduction photographique et le film documentaire, et même ces journaux illustrés et ces magazines à large diffusion dont on connaît aussi les méfaits, ont extraordinairement élargi notre connaissance du patrimoine artistique de l'humanité. Il y a des éditeurs d'art, — et à Genève on pense tout naturellement à Skira, — dont le mérite dans le domaine de notre culture artistique est très grand. Eh ! bien, nos devanciers n'avaient pas à leur disposition ces moyens merveilleux d'élargir leurs vues, en un mot de donner à leur culture artistique une impulsion sans cesse renouvelée et même une direction nouvelle. Je n'insiste pas, car je parle de choses

La culture est-elle en péril ?

connues, et il suffit enfin de se contenter d'une simple allusion au Musée imaginaire d'André Malraux.

Il serait inutile de développer longuement des idées sur l'apport des images mouvantes — du film — dans le domaine de la culture humaine. Le film documentaire a, plus encore peut-être que la ^{p.149} photographie, contribué à la naissance d'une vision nouvelle du monde. L'influence de la technique du film se fait sentir dans les domaines les plus différents du savoir et de la sensibilité de l'homme moderne. Il a, comme la photographie, opéré des modifications importantes de l'esthétique du XX^e siècle. L'art dramatique s'en ressent durablement. Car le film est un briseur du cadre scénique, il a bouleversé toutes les *unités*, son pouvoir de simultanéité et d'omniprésence est quasi illimité. On a — avec combien de raison — fait ici même l'éloge du film italien des dernières années ; il a, sans parler de ses autres qualités, fait table rase des derniers vestiges d'une dépendance de l'art du film à l'égard de l'art dramatique scénique. S'il est permis de parler d'une culture dramatique ou théâtrale, il est certain que le cinéma a complètement transformé les conditions de cette culture. C'est un des exemples les plus frappants à l'appui de la thèse d'après laquelle des techniques nouvelles sont susceptibles de donner une direction nouvelle et, dans une certaine mesure, un sens nouveau à une culture.

Dans le domaine de la reproduction des sons, le phonographe et la radio ont eu une action profonde sur la culture musicale de l'homme contemporain. Il n'y a pas longtemps, dans un article sur Mozart, dont il possède l'œuvre enregistrée sur disques, le théologien bien connu Karl Barth appelait le phonographe une « invention bénie ». J'ai la possibilité de juger de l'apport

La culture est-elle en péril ?

extraordinaire du disque dans l'éducation musicale de la jeunesse ; l'élève, grâce au disque, acquiert une connaissance approfondie, nuancée et de la plus haute qualité des chefs-d'œuvre de la musique et de leurs exécutants. L'amateur et le professionnel lui sont redevables. Le disque a-t-il aussi agi sur l'esthétique musicale de nos jours ? C'est probable. L'exécutant est invisible ; la musique est audible dans son abstraction, c'est-à-dire dans sa pureté. Le disque trahit subtilement les imperfections et de l'œuvre et de ses exécutants. Il favorise une certaine esthétique musicale et en dessert une autre. Un certain type de chefs d'orchestre, de chanteurs et d'instrumentistes, — disons le type de l'exécutant romantique, qui tire des effets de sa présence visible et du magnétisme de sa personne sur le public des concerts, — voit ses faiblesses ^{p.150} trahies au moment de l'enregistrement. Affronter cette aventure exige de la part de l'exécutant une discipline technique et esthétique que tous n'ont pas toujours eue au concert. La musique a ainsi cessé d'être spectaculaire, je crois pour son plus grand bien.

La radio elle-même a offert des possibilités nouvelles à l'esthétique des sons et de la parole humaine. Il y a des compositions musicales plus ou moins récentes où l'influence du disque et de la radio sont sensibles. Vous connaissez tous cette ravissante combinaison de la composition musicale et du commentaire parlé qu'est *Pierre et le loup*, de Serge Prokofieff, œuvre qui enchante nos enfants — et aussi leurs parents. Faites écouter ensuite aux mêmes auditeurs une de ces « grandes machines » du répertoire du XIX^e siècle, — le prélude des *Maîtres-Chanteurs*, par exemple —, et vous verrez immédiatement la réaction qu'elle produit sur eux, surtout s'ils sont jeunes.

La culture est-elle en péril ?

Beaucoup de facteurs, et de très divers, ont contribué, depuis une trentaine d'années environ, à inaugurer une esthétique nouvelle dans le domaine de la composition musicale ; il ne faudrait évidemment pas l'attribuer aux moyens de diffusion mécaniques des sons. Mais il n'est guère contestable que la diffusion de cette esthétique nouvelle a été servie par ces moyens. Mais il y a plus. Récemment s'est tenu, à Bâle, un congrès international de musique électronique. Voilà donc la technique qui ne se contente plus de reproduire les sons des instruments de musique traditionnels, mais qui produit elle-même des sons. Rien n'était plus intéressant que de suivre à la radio les démonstrations commentées de ce congrès et de ses concerts. Il n'est au moment présent guère d'exemple plus frappant d'une modification extraordinaire de nos notions de culture musicale que cette irruption de la technique électronique dans le domaine de la composition et de l'exécution musicales.

Je m'arrêterai là dans ces énumérations sommaires. Car je m'en voudrais d'ajouter quoi que ce soit aux développements d'Ilya Ehrenbourg à propos de l'art de Charlie Chaplin ou de la peinture de Picasso, ou au récit si vivant qu'André Chamson, au château de Coppet, nous a fait de ses expériences personnelles à l'occasion de la réalisation d'un spectacle de *Son et Lumière*, p.151 ou encore au plaidoyer de Wladimir Porché en faveur de la radio-télévision. Tous ces sujets ont été développés, discutés, approfondis. Je n'avais plus qu'à glaner. Car il fallait que quelqu'un terminât cette série de conférences, à laquelle les organisateurs des Rencontres Internationales de Genève nous ont fait l'honneur de nous inviter. J'ai donc le privilège de pouvoir terminer cette série de conférences, mais je suis bien loin de m'imaginer que j'ai

La culture est-elle en péril ?

eu le dernier mot dans ce débat. On n'a d'ailleurs jamais le dernier mot. Car le débat continue. Il continuera quand mes éminents collègues et moi-même nous aurons quitté depuis longtemps les rives enchantées et si hospitalières du Léman.

La conclusion ? Eh ! bien, ma conclusion personnelle, dans ce débat sur la question de savoir si la culture est en péril, est, je l'ai dit, ni pessimiste ni optimiste. Si d'ailleurs je laissais libre cours à mon tempérament, à la pente naturelle de mon esprit, elle serait plutôt optimiste. Il faut faire confiance à l'homme, aux hommes, car c'est presque une nécessité vitale dans un monde où les tendances mauvaises, les forces de destructions ont pu se manifester, sous nos yeux, d'une manière extraordinairement inquiétante. Or je crois que non seulement le besoin impérieux de parer au danger, mais aussi des exemples multiples et évidents militent en faveur d'une thèse qui s'appuie sur l'observation de forces bienfaisantes et nouvelles qui sont en train de compenser les pertes subies par notre civilisation et notre culture. Forces compensatrices, capables de transformer, de changer, de métamorphoser la culture. Ayons conscience, aussi, qu'il faut infiniment de bonne volonté et des efforts sans cesse renouvelés pour atteindre ce but. Cette tâche est universelle, elle doit être entreprise par l'humanité moderne tout entière, et elle a pour condition première que la paix soit établie entre les peuples.

@

La culture est-elle en péril ?

ALLOCUTION DE M. LE CONSEILLER D'ÉTAT ALFRED BOREL au déjeuner du Parc des Eaux-Vives, le 8 septembre 1955

@

p.153 C'est sans doute avec une légitime satisfaction et une pointe de fierté que le Comité des Rencontres Internationales a dû aborder l'organisation de cette dixième décennie. Dix ans, pour une pareille entreprise, c'est une durée déjà respectable. Car elle s'exposait tout naturellement à bien des écueils. On ne sait, à vrai dire, ce qui pouvait lui faire courir les plus grands dangers, de l'indifférence des uns ou des tentatives d'autres d'altérer les principes sans le respect desquels les Rencontres perdraient à la fois leur prestige et leur utilité. D'elles, on ne peut dire qu'elles répondent à des préoccupations qui ne seraient plus valables aujourd'hui. Nées du désir d'intellectuels épargnés matériellement par la tourmente de la guerre, mais soucieux de participer d'autant plus activement à la tâche de reconstruction morale qui s'imposait dans un monde dont les dimensions sans cesse décroissantes rendent chaque jour plus anachronique la division artificielle des esprits, et absurde le dialogue de sourds auquel se livrent tant de penseurs, les Rencontres Internationales ont cherché, dans les domaines les plus variés, à établir des mesures communes, à diagnostiquer certains aspects du monde moderne, à jeter des ponts entre des familles d'esprit faites pour s'entendre. Le mérite d'une tentative aussi audacieuse doit se mesurer non seulement aux résultats atteints, mais aussi aux ambitions qu'elle a suscitées.

Il est naturel de constater que l'intérêt éveillé par les Rencontres n'a pas été toujours égal. Cela s'explique à la fois par le fait de circonstances qu'un comité, si diligent qu'il puisse être, ne peut pas toujours prévoir et modifier, et d'impondérables à l'égard desquels il est régulièrement désarmé. Et pourtant, les Rencontres ont créé, voire renouvelé leur public, suscité une audience toujours plus étendue, consacré enfin une formule de relations culturelles qui, pour n'être pas définitive, a acquis droit de cité.

Si les autorités cantonales, que j'ai l'honneur de représenter ici, avec celles de la Ville de Genève, n'ont jamais lésiné sur l'appui et le concours qui leur étaient demandés, il est clair, cependant, que le mérite essentiel de cette création continue que sont les Rencontres échoit aux membres du comité qui en

La culture est-elle en péril ?

assurent l'organisation année après année avec un dévouement jamais démenti ; mais surtout à son président, M. le Professeur Antony Babel, qui a su, avec un rare bonheur, diriger avec autorité une organisation dont le poids sur la liberté de chacun doit être aussi minime que possible. Il m'a été donné, pendant ces dix années, de suivre, d'abord comme député, puis maintenant comme magistrat de l'Exécutif, l'effort aussi remarquable que p.154 soutenu de votre président. Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus chez lui, de la foi et de la confiance avec lesquelles il a gouverné une institution souvent menacée dans ses fondements, de la diplomatie avec laquelle il a répondu aux critiques et paré aux déformations auxquelles toutes entreprises de ce genre sont exposées, ou encore de l'intelligence avec laquelle il a arbitré, dans la liberté, les diverses tendances qui se faisaient jour dans l'organisation des Rencontres. Je pense être dans le vrai en affirmant que le nom de M. le Professeur Antony Babel restera intimement lié à la création et aux deux premiers lustres d'existence des Rencontres, et je suis convaincu que je suis votre interprète à tous en lui disant aujourd'hui notre profonde reconnaissance pour une activité qui requerra longtemps encore ses soins, tant il est certain que sa présence est pour les Rencontres un gage de pérennité et de succès.

Il n'est point dans mon rôle de prononcer ici une conférence. Mon prédécesseur, M. Albert Picot, auquel je tiens à rendre hommage pour la distinction avec laquelle, neuf ans durant, il a représenté le gouvernement en cette même occasion, et qui avait de tout autres titres à invoquer, y a toujours pris garde. Mais il est deux considérations que j'aimerais esquisser à titre de contribution à ce tour d'horizon général auquel, plus qualifié que moi pour le faire, a procédé tout à l'heure M. le professeur Babel.

La première est tirée des circonstances particulières dans lesquelles nous nous trouvons tous réunis en cette fin de l'été 1955 à Genève. Même dans un débat consacré aux moyens de diffusion de la culture et aux périls qui peuvent résulter du développement des techniques de cette diffusion, nos discussions ne pourront pas complètement faire abstraction de l'évolution prise par les événements récents, dont plusieurs, et non des moindres, sont liés au nom de Genève. A un moment où le problème de la coexistence pacifique se pose sur le plan politique, il serait passionnant de se demander quelles conséquences cette coexistence peut comporter dans le domaine des idées et de la culture. L'an passé, M. le professeur William Rappard, après avoir constaté, avec l'intelligence

La culture est-elle en péril ?

sceptique qui le caractérise, que ce n'était qu'à première vue que la culture promettait d'unir, alors que la politique risquait toujours de diviser, ajoutait : «...Si au contraire on cherche avant tout à comprendre les problèmes de l'organisation politique et économique de la société, c'est-à-dire à savoir et non à faire prévaloir une solution, c'est-à-dire à juger, il se pourrait bien que leur examen s'avérât moins contentieux que celui de tel sujet d'art, de lettres ou de philosophie. »

Sans vouloir trancher ce débat, constatons simplement que l'évolution récente des événements nous fait un devoir plus pressant encore de rechercher, toujours et partout, une confrontation loyale et authentique des points de vue dans toute leur diversité. Pour nous, qui avons souci des exigences que nous impose une traditionnelle liberté de l'esprit, c'est avant tout la nécessité de ne point nous leurrer ni de nous fier à une quelconque apparence. La réalité, la vérité sont constamment l'objet de distorsions dont les subtiles sont plus dangereuses encore que les grossières. C'est là l'un des périls essentiels dont les techniques modernes de l'information ne font que multiplier les conséquences. Le devoir de l'objectivité est donc plus que jamais une obligation fondamentale à qui veut aborder les grands problèmes de l'heure. Et si le dialogue entre l'Ouest et l'Est devait reprendre — ce que nous ne pouvons que grandement souhaiter — nous nous trouverions, sur ce plan-là aussi, placés devant des responsabilités accrues. Si, ici encore, les Rencontres pouvaient concourir, par leurs modestes moyens, à poser les problèmes dans leur réalité et non dans leur apparence, elles auraient rendu un service signalé.

p.155 La deuxième considération — par laquelle je termine — porte sur les conséquences pratiques résultant de la réponse que vous allez faire à la question qui vous est posée. Si la culture est mise en péril par les moyens de sa diffusion, si l'extension de ces moyens comporte plus d'inconvénients que d'avantages, alors que faire ? A tout le moins, comment réduire les inconvénients signalés ?

Cette question nous fait passer du domaine de la réflexion à celui de l'action. Mais encore peut-on se demander dans quelle mesure une action ainsi entreprise serait légitime ou propre, au contraire, à se retourner contre les intentions de ses auteurs ? Cette interrogation ne vous surprendra pas dans la bouche d'un magistrat. C'est tous les jours que l'Exécutif est invité à descendre

La culture est-elle en péril ?

dans l'arène et à lutter contre les périls que vos conférenciers vont dénoncer à l'envi au cours de ces jours prochains. Sur l'aspect de ce problème particulier, je voudrais donner un sentiment personnel, sentiment dicté peut-être tout autant par une réaction instinctive que par la réflexion.

Je ne crois pas qu'il puisse résulter grand bien, et surtout quoi que ce soit de définitif, de mesures prophylactiques ou carrément négatives : censure de films, interdiction de journaux, etc. A tout le moins l'importance qu'on accorde communément, dans le grand public, aux mesures de cet ordre, me paraît excessive. Le salut ne me semble pas davantage résider — pour une part essentielle — dans une politique par laquelle l'Etat s'efforcerait d'user de son influence pour encourager par une production dirigée, cinématographique, littéraire ou autre, la diffusion d'une forme de culture à laquelle il se trouverait accorder son appui. Car très rapidement se poserait alors la question des conditions auxquelles devrait répondre cette production. Or, il n'est pas d'œuvre de culture, authentique, qui ne se réalise hors l'impérieuse nécessité d'un destin personnel, et l'expérience nous apprend que ce qui n'est point l'expression d'une force créatrice authentique est condamné, à la longue en tout cas, à l'inefficacité complète. L'inquiétude réelle et justifiée qu'éveille en nous la question posée par le comité des Rencontres, et que confirmeront sans doute les entretiens, ne peut donc nous conduire ni à une politique négative d'interdiction, ni à une intervention active dans le domaine culturel.

Mais cette constatation, décevante à première vue, ne saurait épuiser le problème de la responsabilité de la collectivité en cette matière. Je pense que c'est encore par les modalités de l'instruction et de l'éducation qu'il dispense que l'État peut le mieux, le plus efficacement aussi, concourir à la lutte contre les périls qui vont être dénoncés. Amener un jeune esprit à la réflexion personnelle et objective, mobiliser son esprit de critique, justifier chez lui les exigences d'une véritable vie culturelle, c'est encore assurer la meilleure prévention — ceci toujours sur le plan intellectuel — et limiter de la façon la plus efficace les conséquences désastreuses d'une technicité dans la diffusion culturelle qui dérobe de plus en plus l'homme à ses responsabilités fondamentales. C'est par une éducation visant résolument à la conquête de la liberté de l'esprit, à l'objectivité et à l'indépendance du jugement que l'on se trouvera le mieux servir les intérêts d'une véritable et authentique culture.

La culture est-elle en péril ?

Permettez-moi d'espérer que les Rencontres de 1955 donneront l'occasion, non seulement de préciser un diagnostic dans lequel les ombres seront certes nombreuses et les dangers redoutables, mais également de procurer à ceux qui sont conscients aussi bien des périls que des possibilités de redressement qui s'ouvrent à nous, des raisons nouvelles d'espérer à la fois en la pérennité de la culture et dans la participation de tous à ses bienfaits.

@

La culture est-elle en péril ?

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. ANTONY BABEL

Président du Comité des R.I.G.
à l'issue du déjeuner officiel le 8 septembre 1955

@

LES NOUVELLES TECHNIQUES DE DIFFUSION ET L'AVENIR DE LA CULTURE

I

p.157 Les Rencontres Internationales de Genève fêtent cette année leur dixième anniversaire. L'initiative de leur fondation est partie, en 1945, nous le rappelons, de M. Emile Bercher qui avait conquis à ses projets quelques intellectuels genevois, noyau de ce qui est devenu le Comité des Rencontres.

Nos premières décades ont eu une signification très spéciale. L'Europe était encore profondément bouleversée, déchirée. Les vainqueurs et les vaincus étaient dressés les uns contre les autres. Dans le camp même des puissances victorieuses, des désaccords apparaissaient qui n'ont pas tardé à devenir graves. Les idéologies s'affrontaient avec une âpreté grandissante.

La tâche que nous nous étions assignée était de créer un lieu de rencontre où pourraient se retrouver les représentants de tous les pays, de toutes les doctrines politiques, sociales, philosophiques, religieuses. La neutralité de la Suisse au cours des deux guerres mondiales, le rôle international que Genève avait joué nous avaient semblé favorables à nos projets. Notre ville, du fait de circonstances qui la dépassent, pouvait plus facilement que d'autres rassembler les hommes désireux de renouer le dialogue brutalement interrompu.

Dès le début, nous avons limité nos objectifs. Nous ne voulions pas être un congrès aboutissant à des résolutions qui, pour emporter une adhésion unanime, auraient été au préalable vidées de toute signification. La discussion devait se poursuivre au-delà de la décade où elle avait été amorcée. Elle était facilitée par la publication de nos conférences et de nos entretiens. Nous le rappelons en passant : grâce aux Editions de la Baconnière, une importante collection est consacrée à nos Rencontres. A l'issue de cette décade, elle comprendra dix forts volumes. Notre Comité est heureux de redire à son éditeur combien il apprécie sa collaboration.

La culture est-elle en péril ?

Notre session inaugurale, celle de 1946, a été consacrée à *L'esprit européen*. Ce n'est pas par hasard que nous avons choisi un tel sujet. Nous voulions, avec d'autres, rechercher dans les décombres de l'Europe les éléments ^{p.158} vivants qui pouvaient subsister. Il s'agissait surtout de rapprocher des hommes — les hommes de bonne volonté —, de leur permettre de constater que les idéologies et les nationalismes les plus exacerbés ne les empêchaient pas d'avoir quelques conceptions communes, certaines possibilités de travailler ensemble.

Au delà de ce qui sépare, nous voulions discerner ce qui unit. Le dialogue que nous tentions d'amorcer a parfois tourné court, ce qui ne signifie pas d'ailleurs qu'il a été inutile car, même confirmant un désaccord, il conserve sa vertu ; il est préférable à l'isolement stérile.

Cet esprit de nos premières réunions, nous l'avons ensuite adapté aux circonstances. Les rapports entre les hommes et entre les peuples sont devenus plus aisés. Les réunions internationales se sont multipliées. Notre rôle pouvait paraître moins nécessaire. Mais une tradition était née que nous avons maintenue : nos Rencontres ont continué à rassembler des cohortes d'intellectuels dont il serait intéressant, si nous en avons le temps, de dresser la liste impressionnante.

Certes, cela ne signifie pas que nous n'ayons pas eu des hauts et des bas ! A des sessions éclatantes, d'autres parfois ont succédé qui étaient moins heureuses. Nous avons peut-être enregistré certains échecs. Les critiques ne nous ont pas été épargnées. Lorsqu'elles étaient constructives, nous avons cherché à les utiliser.

Nous avons tenté de tenir ouvert aussi largement que possible l'éventail des doctrines et des nationalités représentées à nos Rencontres. Nous n'y avons pas toujours réussi avec un égal bonheur. Parfois des circonstances plus fortes que notre volonté ont pu le refermer quelque peu. Il est certain que la notion de rencontre implique la diversité et même l'affrontement des conceptions. Une rencontre serait dépourvue de sens qui mettrait en présence des interlocuteurs dont l'accord serait acquis d'avance. Comment pourrait alors s'engager le dialogue ?

Deux événements retentissants se sont produits coup sur coup cet été dans notre ville : la conférence des Quatre Grands, puis le congrès dédié à l'emploi pacifique de l'énergie atomique. Ils ont prouvé d'une façon éclatante que des

La culture est-elle en péril ?

contacts paraissant naguère impossibles sont parfaitement réalisables et même très fructueux.

Dans le même sens, sur le plan modeste qui est le nôtre, la dixième décennie des Rencontres Internationales de Genève marque un tournant. Pour la première fois un conférencier de l'URSS participera à nos débats. Nous sommes certains que les rapports nouveaux que nous venons de nouer seront durables et féconds. Ils sont en tout cas conformes au programme initial et à la volonté de ceux qui ont créé les Rencontres.

II

Notre comité, au mois de novembre dernier, retenant une proposition de M. Jacques Chenevière, a décidé de consacrer la dixième décennie des Rencontres — sous le titre *La culture est-elle en péril ?* — à un *Débat sur ses moyens de diffusion : presse, cinéma, radio, télévision*.

Certes, ce sujet a déjà donné lieu à de nombreuses discussions. Il y a quelques jours encore, les « Semaines sociales de France » se sont penchées sur ces problèmes. Mais ils sont inépuisables. Le champ est vaste qui reste ouvert à nos investigations.

p.159 Il faut bien constater d'emblée qu'un tel débat n'est pas toujours exempt de passion. Des positions intransigeantes ont été prises. Certains ont admis sans réserve, avec une foi aveugle, l'excellence de toutes les utilisations des techniques nouvelles de la diffusion. D'autres ont accoutumé de vitupérer les admirables inventions de la science contemporaine comme si l'homme devait ou pouvait les abandonner. Et pourtant, comme Gabriel Marcel l'a remarqué dans *Le Déclin de la Sagesse*, « il ne lui appartient plus de les déposer comme un fardeau trop lourd ». Elles sont là, ces inventions : à nous d'en tirer le meilleur parti possible. Bien sûr ! Le cinéma, la radio, la télévision, comme la langue d'Esopé, peuvent nous donner le meilleur ou le pire. Tout dépend de l'usage que nous en faisons.

Je pense à des déjeuners, à des dîners, au hasard des voyages et des chemins, dans tant de pays. Quelles nourritures spirituelles indigentes — un diffuseur les dispense avec plus ou moins de discrétion — n'est-on pas obligé d'ingérer en même temps que les nourritures terrestres ? Mais je songe aussitôt à ces admirables concerts, jadis réservés à ceux que leur situation sociale —

La culture est-elle en péril ?

plus que leur inclination ou leur goût — désignait, qui atteignent aujourd'hui des dizaines, des centaines de milliers d'auditeurs de toutes conditions dispersés dans le monde. La radio n'aurait-elle que cela à son actif qu'elle devrait être bénie. Mais il y a tout le reste, témoin ces programmes toujours plus cohérents et judicieux de causeries et de conférences qui, à des niveaux intellectuels très divers, contribuent à la formation d'un immense public.

Ces remarques sont aussi valables pour le cinéma. A côté des films faits pour appâter les masses, pour les flatter dans leurs plus vils instincts parfois, quelles exaltantes réalisations ne faut-il pas inscrire à son bilan ? Comment ne pas relever le rôle que jouent dans ce sens les ciné-clubs qui réunissent les éléments les plus divers, mais qui ont le privilège de se recruter en particulier dans les jeunes générations ?

Certes, l'établissement des programmes de la radio et de la télévision, la création des films posent des problèmes redoutables. Nous savons bien devant quelles tâches se trouvent ceux qui en sont chargés. Ils ne peuvent pas se soustraire aux contingences matérielles et financières. Ils doivent répondre aux goûts — souvent impérieusement formulés — de la masse qui tend parfois au niveau le plus bas, celui que l'on atteint sans effort, alors que, conscients de leur tâche, ceux qui sont placés aux responsabilités voudraient travailler à son élévation. Avec quels douloureux conflits ne se trouvent-ils pas aux prises, placés qu'ils sont entre deux exigences contradictoires, inconciliables !

Les arts graphiques, de leur côté, disposent de procédés qui permettent de répandre largement les reproductions des chefs-d'œuvre de la peinture. D'aucuns s'en sont inquiétés. Si bonnes soient-elles, disent-ils, elles sont toujours une manière de trahison. Ne pourrait-on pas leur répondre que cela vaut mieux que l'ignorance des grandes œuvres des arts plastiques qui était le lot de ceux qui ne pouvaient pas se rendre dans de lointains musées. L'Unesco l'a bien compris dont les expositions itinérantes de reproductions pénètrent dans les milieux les plus divers et souvent les plus humbles.

Je me rappelle le temps, pas très éloigné, où certaines demeures paysannes et surtout des logis ouvriers s'ornaient — si l'on ose dire — des pages ruisselantes de sang des suppléments hebdomadaires de journaux à grand tirage. Elles rassemblaient, en une horrible imagerie, tous les crimes, tous les accidents de la semaine. Il n'est pas rare de trouver aujourd'hui à leur place la

La culture est-elle en péril ?

reproduction d'excellents tableaux. Hélas ! je sais bien aussi le rôle que joue dans certains intérieurs la photo des stars dont le cinéma a fait des idoles.

p.160 Combien d'autres bouleversements les techniques nouvelles n'ont-elles pas apportés ? Naguère les monuments que nous a laissés le passé étaient visités par un nombre restreint de touristes, mais dont le contact avec les beautés architecturales et les souvenirs de l'histoire pouvait être intime.

Aujourd'hui des foules sont admises à partager cet ancien privilège. Et ce n'est que justice. Dès lors de nouvelles présentations sont en train de s'imposer. Que de polémiques n'ont-elles pas entraînées ! Dans tel musée, vous pesez sur un bouton et un disque vous commente le tableau que vous admirez. Grâce aux prodigieux effets que l'on peut tirer de la lumière, on découpe successivement dans la nuit les différentes parties d'un édifice ; avec des diffuseurs habilement disposés, on monte un véritable scénario qui en évoque l'histoire. Je note les faits. Je ne prends pas position dans le débat. Je sais que de grands écrivains, de grands artistes ont collaboré à cette exaltation d'un nouveau style des grands trésors de l'architecture et de l'histoire. M. André Maurois et M. Jean Cocteau n'ont-ils pas mis la main à cette étonnante évocation nocturne de Versailles ? M. André Chamson, que nous avons l'honneur de compter parmi nos hôtes, ne compare-t-il pas, dans son *Drame de Vincennes*, les commentaires diffusés qui accompagnent l'illumination des châteaux et des palais français aux chœurs des tragédies antiques ? Ces méthodes, avec leurs vertus esthétiques et leur puissance didactique, mais peut-être aussi avec leur manque de discrétion, sont sans doute le corollaire du tourisme de masses.

On a beaucoup critiqué les digests et souvent avec raison. Mais il est juste d'en marquer aussi les avantages. S'ils abêtissent ceux qui, capables des efforts intellectuels requis, se contentent de nourritures prédigérées, n'apportent-ils pas des connaissances nouvelles à d'autres qui normalement en seraient privés ? Au fond, c'est la vieille controverse concernant la vulgarisation qui se poursuit sous une forme nouvelle.

Quant à la presse quotidienne, elle a, elle aussi, changé de visage. Jadis, une page de journal était remplie de textes denses. On les a remplacés dans bien des cas par des titres énormes qui dévorent l'espace, par des illustrations envahissantes. La lecture est remplacée par une rapide vision.

Un important problème se posera au cours de nos entretiens, celui de

La culture est-elle en péril ?

l'éducation populaire, de la formation intellectuelle des adultes à qui la vie n'a pas permis de poursuivre leurs études. Plusieurs personnalités, représentant des universités ouvrières ou des instituts d'éducation et des loisirs, nous apporteront à ce sujet le fruit de leurs expériences.

Sans doute serons-nous aussi amenés à parler de la pression que les techniques nouvelles de diffusion permettent d'exercer sur les individus, pression qui peut menacer leur liberté spirituelle. Ces techniques, par leur habileté et leur charme, mais aussi par leur insistance et la répétition de leurs effets, arrivent à imposer à ceux qui n'ont pas les réactions critiques nécessaires — et c'est le plus grand nombre — des conceptions toutes faites. Le procédé a été utilisé par bien des dictatures pour façonner un peuple, le réduire à l'état de troupeau obéissant.

Mais même dépouillées de la volonté d'asservir les esprits, ces techniques poussent parfois l'homme à renoncer à tout effort personnel dans l'assimilation des connaissances. Elles substituent des modes relativement passifs, l'audition, la vision, ou encore l'absorption de nourritures intellectuelles prédigérées, à la conquête lente, personnelle, volontaire du savoir. Ce qui a été retenu sans peine constitue-t-il une acquisition durable ou au contraire une notion superficielle et fugace ?

Ce sont là de graves questions. On y a répondu dans des sens très divers. Peut-être les réactions individuelles apparaissent-elles parfois comme un ^{p.161} aspect ne disons pas du conflit, mais des divergences qui opposent les générations. Le hasard a voulu que deux journaux de cette ville, à quelques mois de distance, aient donné sur ce sujet des opinions assez différentes.

M. Louis Hauteœur, dans le *Journal de Genève* (22.1.55), expose que « la culture antique s'est transmise par la parole plus que par l'écriture », puis que le christianisme naissant a utilisé sur les parois des catacombes et les murs des premières églises des procédés graphiques, estimant « que la vue est plus efficace que l'ouïe ». Avec le XVI^e et le XVII^e siècle triomphe une « éducation abstraite ». Le livre est l'instrument par excellence de la diffusion intellectuelle. Le XIX^e siècle, grâce à de nombreuses innovations dans les arts graphiques, puis du fait de l'invention du cinéma, donne de nouveau à l'image, fixe d'abord, animée ensuite, une place de choix. Le tourisme agit dans le même sens : l'homme voit défiler, dans ses déplacements rapides, une succession

La culture est-elle en péril ?

d'impressions fugitives. A tout cela s'ajoutent, au XX^e siècle, les images auditives de la radio. M. Hautecœur, qui appartient aux générations ayant assisté à la naissance des techniques nouvelles, se demande si l'on n'abuse pas de l'image.

« Certains livres d'histoire de l'art, écrit-il, sont maintenant des recueils d'images précédés d'une courte introduction... Le lecteur s'habitue à regarder ce livre comme il contemple un film de cinéma. Il est passif devant ce défilé de perceptions ; il leur jette un coup d'œil, comme il fait de la portière de l'auto sur la cathédrale citée dans le Guide. Il les accueille sans plus de réaction que les images auditives de la radio. »

M. Louis Hautecœur est inquiet. « La culture, dit-il, ne consiste pas à accumuler des images, mais à les lier entre elles. » Il fait encore cette remarque : « Seule une opération active, une réflexion, peut nous conduire à la vraie culture. » Et il conclut : « L'homme qui renonce à l'effort de la pensée, devient incapable de critiques, de personnalité, en un mot, de véritable culture. »

Ce jugement est intéressant. Mais il est dur ! Il semble en particulier impliquer que la vision et l'audition limitent la part du raisonnement, de la réflexion : on peut n'être pas d'accord avec ce point de vue. Pour autant que je suis renseigné, la pédagogie moderne ne le partage pas. Mais sans doute M. Hautecœur a-t-il raison d'attirer l'attention sur d'évidents abus, sur de réels dangers.

Tout autre est l'attitude de deux hommes, sans doute d'une autre génération. M. René Leyvraz, dans un article du *Courrier* (25.5.55), se fondant sur des remarques faites par M. Joseph Folliet, arrive à des conclusions assez différentes.

M. Folliet se compare à son jeune fils : « Moi, je ne juge un texte, je ne puis le retenir qu'après l'avoir lu et relu. Lui, il ne peut rien apprendre de cette façon. Mais il retient presque instantanément tout ce qu'il écoute à la radio. » M. Folliet semble distinguer trois générations : celle des hommes de plus de soixante ans dont l'esprit s'est formé selon les méthodes traditionnelles dont parle M. Hautecœur ; une génération intermédiaire qui, ayant connu le cinéma dès son enfance, réagit vis-à-vis des films comme la jeunesse, mais est un peu empruntée devant la radio. Reste la troisième, au sujet de laquelle M. Folliet fait ces remarques : « Professeur, je constate que beaucoup de jeunes ne savent

La culture est-elle en péril ?

plus lire, mais qu'ils ont une mémoire auditive supérieure à la mienne. Ils sont de la génération de la radio ; je n'en suis pas. »

Partant de ces remarques, M. René Leyvraz estime que les procédés graphiques traditionnels doivent, bien sûr, continuer à jouer leur rôle. Mais ils ne sont pas à ses yeux « les seuls moyens de culture authentique ». Il se refuse à jeter l'anathème aux autres méthodes. « Pourquoi donc, écrit-il, ne p.162 ferions-nous pas une place plus large aux moyens auditifs et visuels ? Le développement de la mémoire auditive, par la radio, serait-il sans valeur pour la diffusion de la culture ? Et ne peut-on pas en dire autant de la mémoire visuelle, par le cinéma et la télévision ? »

De telles conclusions paraissent raisonnables. Pourquoi opposer des méthodes qui peuvent, qui doivent collaborer ? La tâche de notre époque — et elle est loin d'être accomplie — est d'adapter les admirables techniques dont nous disposons à des fins nouvelles. Mais qu'on nous entende bien : il ne s'agit pas de livrer cinéma, radio et télévision, pieds et poings liés, aux pédagogues. Dieu merci ! La fonction de ces techniciens dépasse la didactique. Elle englobe en particulier tout le domaine de l'art, mais aussi celui des distractions et des plaisirs.

Le machinisme, l'électronique, « l'automatisation » qui est en train de conquérir de larges secteurs de l'industrie réduisent de plus en plus le temps que l'homme consacre à son travail au profit de ses loisirs. Comment seront-ils occupés ? De quelle qualité seront ses distractions et ses plaisirs ? Au fur et à mesure qu'ils deviennent accessibles à des masses plus grandes, doivent-ils nécessairement s'avilir ? Nous nous refusons à le croire.

Nous ne pensons pas non plus que, selon une fatalité inexorable, la culture perdra en profondeur, en valeur authentique, ce qu'elle gagne en extension. Extension n'est pas synonyme de dilution.

Cependant une question reste ouverte : avec les moyens mécaniques que l'on met en œuvre, pourra-t-on éviter une effroyable standardisation des hommes d'un pays et même de tous les peuples ? Quelle part laissera-t-on à l'initiative, au choix de l'individu, et aussi à sa fantaisie ? Car des loisirs qui seraient réglés — ou imposés — du dehors ne seraient plus de véritables loisirs. Mais sans doute la construction attentive de programmes très diversifiés pourra-t-elle éviter de tels dangers.

La culture est-elle en péril ?

Ce sont là quelques réflexions banales, incomplètes, décousues, d'un profane, d'un homme de la rue. Sans doute la décade qui vient de s'ouvrir, grâce à la collaboration des éminentes personnalités qui ont fait aux Rencontres Internationales de Genève l'honneur et l'amitié de répondre à leur appel, permettra-t-elle de mieux comprendre le rôle des techniques nouvelles dans la diffusion d'une authentique culture.

@

La culture est-elle en péril ?

PREMIER ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Antony Babel

@

LE PRÉSIDENT : p.163 Je déclare ouvert le premier entretien des X^{es} Rencontres Internationales de Genève.

Après avoir rappelé aux participants et au public les quelques règles indispensables à la bonne marche des débats et remercié les hôtes de Genève, M. Antony Babel passe la parole à M. Jacques Chenevière « qui a proposé au Comité des Rencontres le sujet qui sera traité cette année, ce dont je le remercie très vivement ».

M. JACQUES CHENEVIÈRE : Monsieur le Président, il y a un instant, selon l'usage, vous avez réuni quelques-unes des personnes qui désireraient prendre la parole à la suite de la conférence d'hier soir. La richesse même de cette conférence, la multiplicité des idées ou des points de vue qui y apparaissent, ont tout de suite révélé, dans ce petit colloque préparatoire, qu'on risquait peut-être de laisser voir dévier un peu et s'éparpiller la discussion. Vous m'avez alors proposé d'improviser une brève introduction au débat de ce matin.

La conférence de Georges Duhamel, fort intéressante et très riche, traitait de la *Crise de la civilisation*. Mais en posant tout naturellement la question : La civilisation est-elle ou non en péril ? elle m'a paru s'écarter un peu de notre sujet qui est : La culture est-elle en péril ?

A certains moments, M. Duhamel parlant du développement des techniques et de la mécanisation d'une partie de la vie moderne, alla jusqu'à évoquer le robot et l'envahissement, par lui, de notre monde. Je crois, Dieu merci, que le robot est encore assez étranger à la culture, et que celle-ci est étrangère au robot.

Il s'agit donc, avant même que l'on commence à discuter cette intéressante conférence, de rappeler ici qu'il s'agit de la *culture*. Je n'ai pas la prétention — surtout d'une façon improvisée — de définir la culture, mais on peut cependant

¹ Le 8 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

poser en principe que la culture est quelque chose de distinct de l'information. L'information est ^{p.164}merveilleusement servie par les techniques modernes, qui ne cessent de se perfectionner — et c'est tant mieux pour l'information. Elle peut être une des avenues ou un des chemins qui conduisent à la culture ; c'est peut-être une préparation à la culture, mais il me semble que la culture est une *formation*, et pas seulement une information. Par conséquent, il sera très souhaitable, au cours des entretiens qui vont avoir lieu ces prochains jours — et peut-être ce matin même — de ne pas trop perdre cela de vue. La culture est autre chose que l'instruction proprement dite, car il me semble qu'il y a, si l'on veut, à l'arrière-plan de la culture — ou au premier plan — une formation de caractère moral.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Saurat.

M. DENIS SAURAT commence par quelques mots « d'admiration envers Georges Duhamel, parce qu'il m'a semblé, à la lecture de la presse de ce matin, que peut-être beaucoup de gens ne lui rendaient pas complètement justice ». M. Saurat ne pense pas, pour sa part, que nous soyons en état de « crise de la culture ». Ce qu'il se demande, c'est « comment le problème se pose-t-il pour Duhamel ? » Car il ne voit pas de crise dans l'œuvre sur les Pasquier. Où il y a étude d'une crise, en revanche, c'est dans *Salavin*. Mais de quelle crise s'agit-il ? « Je voudrais essayer d'aller un peu plus avant dans la question. »

Au fond, une crise de culture finit toujours par se résoudre dans une crise religieuse. Il y a crise à la Réforme, par exemple ; il y a crise à la disparition de l'empire romain et au commencement du christianisme, et ainsi de suite. Mais aujourd'hui, dans l'état de civilisation où nous sommes, ce n'est plus la mode de discuter des crises religieuses. Pourtant, l'homme étant un animal religieux, il se venge, et c'est dans la littérature que se discutent les grands thèmes religieux.

Monsieur Chenevière a insisté à juste titre sur ce fait qu'il ne s'agit pas tant d'intelligence, que de caractère. Il s'agit de morale, et dans *Salavin*, nous avons en effet une crise de ce genre. Salavin est un saint qui ne croit pas, il ne croit même pas qu'il est saint et il ne réussit pas à être tout à fait un saint et cependant il l'est ; c'est en cela que consiste le drame de Salavin.

Ce drame intérieur est, il faut le dire, celui de Duhamel lui-même. L'auteur opère un transfert sur l'extérieur, il projette sur l'évolution du monde actuel une

La culture est-elle en péril ?

crise intérieure, une crise religieuse. Il s'agit de l'homme qui ne parvient pas à se faire une religion. Cette expression « se faire une religion » est une expression fondamentale, parce que sur tous les sujets, en effet, il faut se faire une religion, c'est-à-dire prendre une attitude morale, ou même une attitude de mentalité, de caractère, plus encore que morale.

Et cependant, nous n'avons pas résolu ces choses, nous ne savons pas quoi nous allons croire ; nous ne savons pas à quoi nous avons cessé de croire, et même, en morale, nous ne savons pas quelle est notre morale. Nous voyons de très grandes nations, que nous admirons à beaucoup de points de vues, et qui, sous l'angle de la morale, ne sont plus d'accord ^{p.165} avec d'autres grandes nations. Notre civilisation est non pas coupée en deux, mais en cinq ou six systèmes. Et alors, nous passons sur le plan de la politique. Cependant, derrière chaque politique, il y a une attitude morale. Et c'est là, Monsieur Chenevière, que je vous suis entièrement.

Et M. Saurat se demande : « Quelle est notre crise à proprement parler ? Quelle est, par exemple, la différence entre notre crise et celle de la Révolution française ? »

Eh bien, je la vois — et c'est ici que se présentent les problèmes de diffusion de la culture — dans cette tentative merveilleuse — et presque héroïque — que nous avons faite de démocratiser la culture. Et les moyens de diffusion qui sont à notre disposition maintenant, sont aussi une démocratisation de la culture. Ce qui pose beaucoup de problèmes.

Est-ce un danger pour la culture ?

Je réponds tout de suite que je ne le crois pas. Et voici pourquoi permettez-moi ici, très modestement, de faire appel à mon expérience de professeur. Il y a d'autres professeurs parmi nous qui pourront avoir d'autres remarques à nous présenter. Je m'occupe, avant tout, de littérature, et je n'en ai pas honte. Je sais qu'en ce moment la littérature passe un peu au second rang. A mon avis, c'est à tort. Ce n'est pas par la science ni la technologie qu'on résoudra les problèmes fondamentaux, ni qu'on les présentera. Ces problèmes semi-religieux — plus que religieux — c'est dans la littérature qu'ils sont discutés.

Dans mes classes de littérature, que je parle de Mallarmé, de Hugo, de Balzac ou même simplement de Corneille, sur trente étudiants — et il s'agit d'enseignement supérieur au grade le plus élevé — il y en a peut-être trois qui suivent vraiment ; une dizaine suivent à peu près ; et le reste de la classe se

La culture est-elle en péril ?

contente d'écouter et d'absorber ce qu'il peut. Or, ces garçons-là sont choisis ; derrière eux, il y a une masse.

Je vois la crise de la culture dans le fait que nous avons maintenant — que nous le voulions ou non — établi une hiérarchie de groupes culturels : tout en bas, un groupe indécis, dont nous ne savons à peu près rien ; puis un groupe, beaucoup plus petit, de gens assez cultivés qu'on peut appeler les porteurs de la culture ; mais il faut distinguer entre les porteurs de la culture et les créateurs de la culture. Les créateurs de la culture, nous les subissons, et ils peuvent parfaitement venir du groupe le moins évolué ; ils peuvent parfaitement sortir de groupes ouvriers, paysans, de gens qui ne sont rien du tout, mais qui peuvent créer quelque chose de nouveau en culture.

Les professeurs eux-mêmes n'y peuvent rien. Ils acceptent ces faits bruts et cherchent à expliquer aux masses ce que ces créateurs ont fait. Et c'est pour cela que la culture véritable n'est pas, je crois, en danger. En définitive, il y aura culture s'il y a des créateurs de culture ; il y en a assez peu par génération, mais il y en a toujours. Si je fais le tour de notre génération — et je ne veux pas susciter de controverses en donnant des noms — il me semble que chacun de nous, en réfléchissant à ce que nous avons vu et lu de nouveau depuis l'année 1900, dira ^{p.166} que nous avons eu notre quota de créateurs de culture, et que nous les diffusons ou non, ils sont là. Nous avons intérêt — et il y a nécessité — à ce qu'ils soient diffusés. Mais même ne le seraient-ils pas, que la culture cependant serait créée et se répandrait d'une autre façon.

Je considère donc ces moyens de diffusion comme une technique nécessaire, qui peut parfois être mauvaise, en ce sens qu'elle dégrade la culture. On me dit qu'il y a un million de gens qui écoutent la radio en France. Or, il y a dans cette même France peut-être 20 millions de personnes qui réfléchissent, qui sont à l'âge mûr, de sorte que nous sommes très loin de toucher encore la véritable masse. C'est là, je crois, le problème, et c'est là la crise. Mais c'est une crise qui ne m'épouvante pas beaucoup, parce que je sens, en regardant le cours de l'histoire, qu'il y a toujours eu, à chaque époque, un certain nombre de créateurs de culture, qui ont apporté des choses nouvelles, qui ont changé la mentalité ; et je ne vois pas de raison de penser que notre époque soit défavorisée à cet égard et qu'à l'avenir il n'y aura plus de créateurs de culture. Or, tant qu'il y en aura, il y aura de la culture, et toutes les crises n'y feront rien.

La culture est-elle en péril ?

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Ilya Ehrenbourg.

M. ILYA EHRENBORG : Je dois tout d'abord m'excuser pour mon français défectueux. Je suis dans une situation désavantagée, mais je n'y puis rien, puisque le français est la langue de nos entretiens et que je ne peux parler en russe.

Je ne parlerai pas du fond de la conférence que nous avons entendue hier, parce que, sur ce sujet, je ferai moi-même une conférence dans quelques jours, et je ne veux pas répéter deux fois les mêmes arguments.

Mais il y avait hier, dans la conférence de Georges Duhamel, une remarque que je ne peux pas laisser sans réponse. En plaçant la culture européenne au centre du débat, et comme la culture presque unique, Duhamel a dit que la Russie, depuis Pierre le Grand jusqu'à la révolution de 1917, était tournée vers la culture européenne, mais que, depuis cette date, elle s'était fermée à cette culture et que, de ce fait, elle avait eu auparavant de grands écrivains, musiciens, savants, mais qu'elle n'en compte pas pour le moment.

Peut-on sérieusement dire que la révolution de 1917 a placé la Russie hors d'Europe ? Et d'abord, qu'est-ce qu'a été cette révolution ? Et puis, Georges Duhamel s'est montré, je crois, injuste envers les Européens, car Marx, que je sache, n'était ni asiatique, ni américain ; je ne sache pas non plus que les grands socialistes, Saint-Simon, Fourier aient été des Australiens ; je les ai toujours considérés comme des Européens ! J'ai toujours pensé que les idées socialistes étaient nées en Europe, et non en Afrique ; j'avais même l'idée que la révolution de 1848 et la Commune de Paris étaient des événements qui s'étaient déroulés en Europe. Et je pense, au contraire, que la Russie qui a fait la révolution socialiste se rapprochait des idées européennes, et ne s'en éloignait pas.

p.167 Il y a eu, naturellement, hostilité et méfiance des deux côtés. Mais les idées commencent à voyager sans visa, et elles survolent même les cordons sanitaires et autres défenses. Je rappellerai que si, même dans un sens culturel, on parlait de « moscoutaire » en Europe occidentale, pour des raisons politiques, sous l'empereur Paul, en Russie, on arrêtait les gens en disant qu'ils étaient « jacobins », « voltairiens », ou même « français ». Il y avait même une expression — *franciser* — qu'on employait pour traquer ceux qui partageaient

La culture est-elle en péril ?

les idées des encyclopédistes et les idées de progrès, à l'époque où, de France, venaient les idées avancées. Donc, chez nous, à ce moment-là c'était pareil.

Depuis la révolution, on a beaucoup fait pour expliquer la culture européenne à des dizaines de millions de Russes, et jamais on n'a autant lu les auteurs français. Je ne vois pas là un fait qui permette de dire qu'on s'est détourné de l'Europe.

Georges Duhamel a dit encore : « Vous avez eu de grands écrivains au XIX^e siècle, mais vous n'en avez pas pour le moment, parce que vous vous êtes « détournés ». » Je voudrais demander à Georges Duhamel — mais malheureusement il n'est pas là et je le regrette beaucoup — pourquoi la France ne compte pas maintenant de Stendhal, de Balzac, de Hugo, de Baudelaire ou de Rimbaud ? Malgré toute l'estime que je porte à certains écrivains modernes français, je dois dire qu'il n'y a pas en France non plus d'auteurs comparables à ceux du XIX^e siècle. Peut-être est-ce parce que la France s'est fermée à l'Europe... Pour moi, cet argument n'est pas sérieux.

Je me rappelle d'autre part une remarque de Georges Duhamel dans un article paru il y a trois ou quatre ans, à savoir que la Chine était maintenant fermée à la culture française et à la culture européenne — c'était après que la Chine se fut débarrassée des autorités étrangères.

Je suis allé en Chine, et j'ai vu pour la première fois des traductions, en quantités énormes, d'auteurs français et européens. Et c'est, je crois, la première fois dans toute l'histoire que les Chinois sont maintenant ouverts à la culture européenne. Il est vrai qu'il n'y a plus à Changhaï de boulevard Joffre, ni de concession française — c'est juste — ni certains établissements qui n'ont rien de commun avec la culture, et qui étaient installés dans cette concession. Mais, pour la première fois à Changhaï, j'ai vu de grands poètes français traduits et lus par un grand nombre de Chinois.

Je crois donc qu'il y a un malentendu qui tient aux passions politiques. Dire que lorsqu'un pays fait une politique qui ne plaît pas, il se détourne de la culture européenne, ce n'est pas juste.

Je dois dire cependant la grande estime que j'ai pour la culture de la Chine ou de l'Inde, parce que je ne crois pas que la culture européenne soit la seule qui existe, et qu'il n'y ait qu'elle. Si nous étions Asiatiques de formation et de

La culture est-elle en péril ?

culture, il serait tout à fait normal que nous ayons développé notre culture asiatique comme le fait la Chine, en ouvrant la porte à la culture européenne. Mais puisque nous sommes ^{p.168} dans un pays européen et que notre civilisation a la même source — à savoir la Grèce — que la civilisation des pays occidentaux, nous sommes de culture européenne.

Il est très juste de remarquer que, pendant la guerre froide, il y avait peu d'échanges, peu de relations, mais le rétablissement des relations va être, je crois, utile pour la culture des pays occidentaux comme pour la culture de mon pays.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Saurat.

M. SAURAT : Nous devons remercier Monsieur Ilya Ehrenbourg de la très grande courtoisie dont il a fait preuve envers nous autres, Français. En l'écoutant, nous avons dû être particulièrement fiers de nous-mêmes — au moins pour le passé — parce qu'il nous a fait une très belle part. Mais je voudrais revenir sur ce qu'il nous dit de la culture chinoise ou hindoue et d'autres cultures. Il est très vrai que ces civilisations ont produit des merveilles étonnantes, mais je voudrais faire remarquer qu'elles sont surtout situées dans le passé — et dans un passé assez lointain. J'irai même jusqu'à confesser à Ilya Ehrenbourg qu'à mon avis, il y a eu des phases de culture et chinoise et hindoue qui étaient supérieures à ce qu'a produit notre civilisation, mais, depuis plusieurs siècles, c'est en Europe que la création vivante de culture se fait. Elle peut ne pas être au niveau des cultures les plus élevées de l'antiquité, mais elle est vivante ; et selon cette idée qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort, il n'est pas étonnant que les Asiatiques ou d'autres peuples viennent chercher chez nous les éléments d'une culture actuelle. Après tout, leur ancienne culture, si belle soit-elle, ne s'adapte pas très bien aux conditions présentes, tandis que notre culture européenne, qui est vivante et se développe encore, peut servir davantage.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Kochnitzky.

M. LÉON KOCHNITZKY : Je reviens à ce pessimisme que M. Duhamel a développé dans la conférence que nous avons entendue, conférence de langue

La culture est-elle en péril ?

admirable — c'était un vrai régal pour l'esprit, mais un régal qui nous a laissés sur une certaine faim... M. Duhamel nous a parlé d'une crise de la culture, mais il me semble qu'il s'agissait surtout d'une crise intérieure. M. Duhamel nous a parlé de la crise de « sa » culture. Et qu'est-ce que « sa » culture ? Eh bien, c'est une chose très noble, qui repose sur une grande tradition, c'est la culture d'un universitaire, rationaliste, bourgeois et... Français ! C'est la culture d'un homme, surtout, qui a eu vingt ans vers 1900, à une époque où la sécurité, où le fondement moral de la société, en France, apparaissait sous un angle tout à fait différent de ce qu'il est aujourd'hui. Ce sont ces changements qui bouleversent M. Duhamel. Et quand il part en guerre contre ces moulins à vent que sont la technologie, le robot, après tout ce que nous devons étudier ici — et c'est à cela qu'on ^{p.169} nous a conviés — c'est l'influence de ces grands instruments techniques, radio, télévision, cinéma, etc., sur la culture.

M. Duhamel semble oublier cet axiome que plus une culture gagne en étendue, plus elle perd en profondeur... dans les débuts, car cela s'arrange par la suite. L'homme s'adapte. Il y a eu, comme on l'a fort bien dit, des crises à toutes les époques, et nous n'acceptons plus ce vieux bobard des « époques de transition ». Toutes les époques sont de transition.

A la Renaissance, par exemple, on a vu des hommes de valeur prendre peur devant les progrès de la science nouvelle, qui allait devenir l'empirisme anglais, l'humanisme de la Renaissance, etc. et qui leur apparaissait comme « quelque chose de profondément barbare, de non cultivé ».

Il y a une chose que je ne peux pas ne pas relever, c'est cette opposition entre le philosophe de la science, personnage noble, magnifique, désintéressé — et Français en général — et l'apporteur (pour employer un vilain mot), un Américain généralement, qui enfante des « gadgets », des fauteuils à roulettes et des lames de rasoir. Il y a là quelque chose de révoltant et n'était la présence de mon maître, M. Coindreau, maître des études françaises aux Etats-Unis, je pourrais vous citer des dizaines, des vingtaines, des centaines d'exemples de grands esprits qui possèdent, dans les deux Amériques, cette philosophie de la science, avec tout ce qu'elle comporte de désintéressement moral et d'honnêteté spirituelle, que M. Duhamel semble revendiquer uniquement pour l'Europe. Mais ce n'est pas au pays d'Emerson, d'Agassiz (encore qu'Agassiz fût Suisse), de William James et de tant d'autres qu'il faut faire ce reproche.

La culture est-elle en péril ?

M. Duhamel a voulu nous présenter des noms, ma foi, très respectables et que nous vénérons : le nom de Pasteur, de Claude Bernard, de Berthelot, et de combien d'autres. Or, nous nous trouvons très souvent, aux Etats-Unis, en présence de types pareils (au sens de *l'Idealtypus* dont parlent les historiens modernes allemands).

C'est là une remarque tout à fait connexe, j'en conviens, mais je ne pouvais pas ne pas la faire, après avoir insisté sur le fait que le pessimisme de M. Duhamel est dû, je ne veux pas dire à la faillite de sa génération — ce serait cruel et injuste —, mais aux désillusions qu'éprouve un intellectuel qui a eu vingt ans en 1900 et qui a la noble, l'admirable formation culturelle française que nous lui connaissons.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Philippart.

M. Louis PHILIPPART : Après avoir entendu mon compatriote, j'ai envie de reprendre contact avec l'exposé de Georges Duhamel, notamment à propos de cette distinction entre le philosophe de la science et « l'apporteur » de la science.

Mon cher compatriote, j'ai un peu le sentiment, pour ma part, que votre mise au point ne rencontre peut-être pas tout à fait la pensée profonde et exacte de M. Duhamel. En son absence, je me permets, non pas de défendre la position qu'il a prise, mais plus exactement de ^{p.170} vous opposer, dans une certaine mesure, la conviction, qui est la mienne, à l'égard de ce qu'il a dit. Il a, je crois, tout simplement voulu souligner la distinction entre deux attitudes et deux mentalités, et il a signalé en quelque sorte le danger de la confusion qui existe à l'heure présente entre la pensée technocratique et la pensée scientifique accomplie.

Et l'orateur en appelle à un texte de Schroedinger disant que depuis cinquante ans on fait peut-être un peu moins de science qu'on aurait dû en faire. Ce qui peut évidemment étonner beaucoup de gens qui pensent que notre époque est dominée par la pensée scientifique.

J'ai été frappé par cette distinction que souligne le propos de Schroedinger, et c'est pourquoi il me semble que l'attention portée par M. Duhamel à cette distinction qu'il faut faire entre la pensée scientifique, la recherche

La culture est-elle en péril ?

désintéressée — la conscience de la science, en quelque sorte — et les applications techniques de la science, en même temps que l'usage qu'on en fait, est une distinction hautement valable.

Ceci dit, M. Philippart estime qu'on aura de la peine à atteindre le « centre du problème » dans les discussions. Car il faudrait préalablement préciser ce qu'on entend par « crise » de la civilisation ou de la culture.

Je me suis rendu compte que lorsqu'on parle de culture, on se sert d'un mot abstrait, dont le contenu est très malaisé à définir. M. Duhamel lui-même, employant le terme de *civilisation*, a éprouvé, reconnaissons-le franchement, la même difficulté. Pourquoi ? Parce que pour M. Duhamel, comme pour nous, je pense, la notion de civilisation — comme celle de culture — sont des notions vivantes, des notions qui n'ont pas été simplement élaborées par des créateurs de culture, mais aussi par des philosophes et des historiens de la culture ; c'est-à-dire que les définitions valables de la civilisation et de la culture sont plutôt des définitions *a posteriori* que des définitions *a priori*.

M. Philippart a le sentiment qu'on devrait plutôt employer le terme de *cultures*, au pluriel, mais il n'insiste pas sur ce point. Il préfère caractériser l'esprit « des hommes qui se cultivent et de ceux qui permettent aux autres de se cultiver ».

Monsieur Saurat a bien fait de distinguer les créateurs de culture, des porteurs, des transmetteurs, des consommateurs de la culture. C'est là une distinction extrêmement valable. Si nous nous attachions à autre chose qu'à l'esprit de la culture, si nous voulions éventuellement épuiser le contenu de la culture, nous reconstituerions, je crois, les conditions mêmes du malentendu auquel je viens de faire allusion.

Ce qui m'a frappé, et, là, je rejoins mon compatriote, c'est que la notion de culture telle qu'elle apparaît chez M. Duhamel, me semble dominée par une formation intellectuelle et esthétique, peut-être aussi par le souci du destin moral de notre temps. Mais je suis un peu étonné de ne pas y rencontrer la préoccupation sociale qu'impliquent nécessairement et le terme de *civilisation* et celui de *culture*. C'est ainsi qu'un homme se cultive, je crois, dans la mesure où il s'efforce de comprendre le monde dans lequel il vit, où il s'efforce de se connaître lui-même — et non pas en tant qu'individu, mais en tant que personne — où il peut éventuellement disposer d'une certaine hiérarchie de valeurs et d'une certaine cohérence intérieure, et peut, à partir de là, soulager peut-être la

La culture est-elle en péril ?

masse de ceux qui ne se cultivent pas, d'un poids dont il se charge lui-même. Car, au centre de la culture, il y a tout l'apprentissage de la liberté et tout le sens des responsabilités.

Je crois qu'un homme est réellement cultivé quand il participe véritablement aux responsabilités diverses du monde dans lequel il vit. En d'autres termes, je pense que la notion de culture doit incontestablement se renouveler, se revigorer aussi et, peut-être, conquérir une nouvelle plénitude, selon précisément l'exigence de notre époque.

Qu'est-ce donc qui caractérise notre époque ?

Ici, M. Philippart rejoint Georges Duhamel : nous vivons une époque de mise en question, de prise de conscience nouvelle. Il ne faut donc pas attribuer au mot « crise » un sens péjoratif. Sur ce point, M. Philippart est d'accord avec M. Léon Kochnitzky quand celui-ci déclare qu'« aucune époque n'échappe à cette réalité de la crise, c'est-à-dire à l'examen critique d'une situation ». Il ajoute :

Je me demande donc, si, comme l'a rappelé Monsieur Saurat, le vrai problème ne se situe pas au niveau d'un phénomène de la démocratisation de la culture. Je suis professeur aussi, et je crois que le grand problème qui se pose aux hommes de notre temps, c'est celui des conditions de la culture, des itinéraires de la culture, des chemins de culture, des niveaux de culture, en somme d'une nouvelle hiérarchie sociale et un nouvel aménagement social de la culture.

Suivent quelques considérations « sur la nécessité de dissiper le malentendu, et de ne pas confondre information et formation ». M. Philippart termine son intervention par un appel aux éducateurs qui doivent nous permettre de « repenser les conditions dans lesquelles les grands moyens de diffusion peuvent être mis valablement à la portée de ceux qui les reçoivent ». Et il parle d'une initiation à la presse, à la radio, etc., dans le cadre d'une réelle « éducation populaire ».

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Chamson.

M. ANDRÉ CHAMSON : Monsieur le Président, en écoutant ceux qui viennent de parler avant moi, et bien plus encore en écoutant au fond de moi-même, j'aperçois la difficulté où nous sommes de régler notre position par rapport au sujet posé. Cette difficulté s'aggrave, pour moi, du fait que, comme Ilya Ehrenbourg, je dois intervenir en tant que conférencier, et qu'ayant des choses

La culture est-elle en péril ?

précises à dire, je me demande à quel moment il faut engager telle ou telle matière. Le débat me semble bien parti ce matin. Il est bien parti à cause de Georges Duhamel, parce que le problème a été posé sous ses aspects les plus larges. Et il ne pouvait pas ne pas être posé sous ses aspects les plus larges. Si vous ne l'entendiez pas ainsi, Monsieur le Président et cher ^{p.172} Jacques Chenevière, vous n'auriez pas demandé : La culture est-elle en péril ? Vous auriez demandé, par exemple : Les techniques modernes mettent-elles la culture en péril ? J'entends bien que dans le sujet proposé vous avez inclus le danger des techniques modernes, mais vous avez, posé le problème de façon plus large : La culture est-elle en péril ?

Je vois mal que nous puissions, par force contention d'esprit, séparer les problèmes. Comment pourrait-on mettre en question le sort de la culture sans se référer à des problèmes de civilisation ? Si, comme Georges Duhamel, je faisais référence à l'ordre médical, je dirais qu'on peut avoir mal au foie ou au cœur, mais que la médecine générale n'en est pas exclue. Dans mes vieilles montagnes natales, on dit : « Il meurt de ceci... » Mais, quelquefois, c'est une vision particulière, une manière fruste et paysanne de désigner la façon dont les gens meurent, alors que l'organisme tout entier est atteint.

Or, il est très difficile d'établir une séparation entre les faits de civilisation et les faits de culture ; mais c'est ce que nous allons essayer dans les jours qui vont venir. De plus en plus notre problème sera : les techniques de diffusion moderne mettent-elles la culture en péril ? Mais il était bon, sans doute, de commencer comme Georges Duhamel l'a fait, en posant le problème du point de vue le plus général, du point de vue de la culture, et même au delà des problèmes de culture, du point de vue de la civilisation.

A cet égard, je voudrais dire que Georges Duhamel me paraissait singulièrement bien choisi, et que son intervention m'a paru avoir un poids singulier. Vous dites, Monsieur Kochnitzky, qu'avec Georges Duhamel, nous sommes en présence d'un homme qui a pris conscience du monde vers 1900, c'est-à-dire que parmi les hommes vivants, parmi les hommes de chair et de sang encore sur cette planète, il est un des représentants de ceux qui ont connu un monde, qui est déjà un monde d'hier et qui participe, cependant, à la vie du monde qui est celui d'aujourd'hui.

J'éprouve pour ma part, bien que plus jeune — et d'année en année avec

La culture est-elle en péril ?

une intensité plus grande — ce que cette situation, je ne dirai pas privilégiée — mais tout de même — comporte de foudroyants éclairages ! A quelle époque de l'humanité métamorphoses — je dirai même mutations — plus profondes ont-elles été susceptibles d'être appréciées ?

Je pense souvent : vers 1820, autour de la table de famille pouvaient se réunir le grand-père, le père, le fils et le petit-fils. Le plus âgé était né dans la France monarchique, peut-être, parce qu'il était provincial, dans les résidus de la vieille féodalité, qui allait plus loin même que la monarchie absolue. Le père avait pu voir la révolution. Le fils avait pu être soldat de l'Empire et parcourir toute l'Europe. Le petit-fils pouvait être plongé dans la Restauration ; c'est-à-dire qu'un extraordinaire éventail de connaissances sociologiques, politiques, intellectuelles, pouvait être représenté par ces diverses sédimentations de générations autour de la table.

Mais prenons le cas d'une famille moderne... D'ailleurs Duhamel nous l'a dit : j'ai vu naître l'automobile, regardé voler les premiers ^{p.173} avions, entendu les premières radios, je me suis servi du premier téléphone... Ajoutons ; c'est l'époque où s'est opérée, autour des années 1905, cette prodigieuse mutation de toute la conscience que nous avons de la vie. Avec Einstein, notre conception générale du monde ; avec Freud, notre conception générale de l'homme, l'effraction que nous avons faite à l'intérieur de notre conscience humaine. Et je ne voudrais pas aborder ici le sujet que je traiterai lundi soir : cet envahissement de notre horizon culturel par les images.

Nous sommes au moment d'une mutation extraordinaire, et le problème est de savoir : est-ce que Georges Duhamel ne la voit pas trop en sombre ?

Remercions-le d'avoir eu cette sombre vision, car même si nous sommes amenés à n'être pas tout à fait d'accord avec lui, pour que le problème fût abordé, il fallait qu'il fût posé pathétiquement, je dirai même apocalyptiquement — ou il n'a pas de sens.

Pourquoi parlerions-nous des périls de la culture si nous n'avions pas la conscience profonde que la culture est en péril ? Si nous n'avions pas la conscience profonde que la culture est en péril, parlons d'autre chose. Il était bon de choisir un homme qui parle de ces choses peut-être avec une sorte d'épouvante, avec un tremblement qui — je ne parle pas pour moi — agace beaucoup de gens. Mais pourquoi a-t-il si peur de la machine ? Nous nous en

La culture est-elle en péril ?

tirerons toujours, pense l'homme qui regarde Georges Duhamel. Et moi, je me dis : n'est-il pas bon, n'est-il pas grand que cet homme qui est à la pointe de sa vie — c'est un homme d'un grand âge — qui a conquis dans l'ordre intellectuel tout ce qu'un homme peut rêver de conquérir — ses livres sont traduits dans toutes les langues — nous alerte. Il n'a pas de raison de porter au fond de son cœur cette angoisse qui, de toute évidence, est en lui, Cette angoisse, à qui s'adresse-t-elle ? Non pas à son destin personnel, non pas à ses fils — les trois fils qui vivent à la maison — mais au delà des trois fils, aux petits-fils et aux arrière-petits-fils.

Je trouve que c'est ainsi qu'il convenait de poser le problème, sur les fils de nos fils. Car le problème posé me paraît être celui-ci : est-ce que, dans une certaine mesure, la structure de l'esprit humain va pouvoir être modifiée par l'éruption des techniques du monde moderne, et par toutes les métamorphoses dans lesquelles nous sommes plongés ? Est-ce que, dans une certaine mesure, le père pourra se dire en mourant : « Mon petit-fils ne pourra plus avoir une idée de ce que j'étais, de ce que j'attendais de la vie, de ce que je voulais, de la façon dont j'aimais les autres êtres humains ? » C'est la question pathétique de savoir dans quelle mesure la chaîne humaine continue à se dérouler, anneau dans anneau, ou dans quelle mesure une rupture va-t-elle pouvoir se produire ?

Quant à moi, je tiens à remercier ici Georges Duhamel d'avoir, je suis tout prêt à le dire, posé, avec plus de pathétique que l'avenir n'en comporte peut-être, le problème. Nous ne pouvions nous engager dans cette voie que dans la mesure où le problème était posé pathétiquement. Je dois dire que, cadet de Georges Duhamel, si je suis ici, si j'ai plaisir à participer à ces Rencontres Internationales, c'est que le problème me ^{p.174} paraît posé dans le cœur même des hommes, et parce que moi-même, je vis dans une certaine mesure avec cette angoisse de me dire : ces structures de l'esprit humain, dont je sais tout de même ce qu'elles sont, puisqu'elles ont fait mon rapport avec la vie, dans quelle mesure vont-elles rester stables ou grandir ou bien se métamorphoser, et faire que mon petit-fils ne saura plus l'homme que j'étais.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Kochnitzky.

M. KOCHNITZKY : Monsieur Chamson m'a persuadé par son éloquence, par la rigueur de son raisonnement. Mais il n'y avait pas à me confirmer dans

La culture est-elle en péril ?

l'admiration que je porte à M. Duhamel depuis très longtemps.

Je voudrais pour terminer évoquer une page détachée d'une lecture. Je m'occupe du Portugal pour le moment et, dans un passage des *Lusiades* de Camoëns, poème épique d'une nation, au moment où Vasco de Gama va partir avec sa flotte, les voiles larguées, se présente un vieillard inconnu qui le harangue. « Mais pourquoi partez-vous ? dit le vieillard. Vous êtes si bien sur le Tage, vous avez un pays noble et fertile qui vous a donné la culture, la civilisation, la gloire, des fruits magnifiques, des femmes exquises, des guerriers qui vous protègent, des savants qui illustrent votre langue, pourquoi partez-vous ? Qu'allez-vous chercher sur ces mers ténébreuses ? Restez donc ici, alors que des naufrages vous attendent. »

« Je n'en dirai pas plus, vous m'avez tous compris », ajoute M. Kochnitzky. En dépit de l'admiration qu'il porte à l'œuvre de Georges Duhamel, il ne peut s'empêcher de penser que le rôle du vieillard, dans la défense des valeurs spirituelles, est « un rôle ingrat, je le veux bien, utile et pathétique, mais on attend autre chose ».

On attend le prophète, le Calchas de la tragédie grecque, qui dit « Allez de l'avant, allez vers le destin, vers les catastrophes, mais n'essayez pas de retenir entre vos mains ce passé qui vous fuit, n'essayez pas de vivre penchés sur vos souvenirs et de déclarer que, puisqu'il n'y a plus de quinquets, l'amour filial n'est plus le même autour d'une lampe électrique ou d'une lampe au néon. »

Vraiment, il y a là quelque chose d'assez décevant dans un attachement si fort aux choses du pays. Eh bien, le démarrage pathétique de M. Duhamel me fait penser, involontairement, au personnage de Camoëns qui tente d'arrêter les caravelles de Vasco de Gama.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Chamson.

M. CHAMSON : Je voudrais répondre par des *Lusiades* imaginaires à celles que M. Kochnitzky vient d'évoquer. A l'heure présente, il ne semble pas que les hommes comme Georges Duhamel, assis au bord du rivage, et regardant partir le bateau vers les Atlantiques Sud inconnus soient des gens auxquels les passagers du bateau n'adressent ^{p.175} pas de discours. Ce sont bien plutôt ceux qui sont sur le bateau — je veux dire les jeunes générations — qui parlent beaucoup. Et les jeunes générations, que disent-elles ? Elles disent : « Vieillard

La culture est-elle en péril ?

stupide, qui as inventé des machines pour me faire traverser les mers, tu me laisses une maison en décrépitude. »

Car tel est le problème. A nous qui vivons à l'intérieur d'une certaine culture, les jeunes disent :

« Vous nous livrez un univers affreux. L'héritage que vous nous léguerez est un héritage impossible. Vous avez démoli la maison, il n'y a plus de carreaux aux fenêtres, il n'y a plus de tuiles sur les toits. La maison, complètement ruinée, est remplie d'appareils monstrueux, de robots, de trucs qui peuvent devenir fous d'un moment à l'autre et qui rendent notre existence impossible. »

De même que le problème étudié, ici, n'a de réalité que dans la mesure où il a une présence pathétique au fond du cœur de chacun de nous, il faut bien dire qu'il se pose en grande partie, aussi, de par la revendication de la jeunesse. Je ne serais pas étonné que la suite des interventions nous apportât des renseignements. Non que je veuille les solliciter — je les connais déjà —, mais je pense que les jeunes interviendront en disant : « Mais quel monde nous laissez-vous... »

Le problème n'est pas seulement posé par des aînés à la manière de Cassandre, mais par les jeunes qui, formulant des questions, demandent dans quelle mesure l'univers que nous leur léguons est un univers dans lequel ils seront capables de maintenir les anciennes valeurs culturelles auxquelles, tout de même, ils restent attachés.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Ilya Ehrenbourg.

M. EHRENBURG : Je voudrais ajouter deux mots à ce que vient de dire André Chamson. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un problème de générations. C'est très simplifié de réduire le problème à cela. Dans le peuple, il y a des jeunes et aussi des gens qui ont 80 ans — et c'est l'âge de Georges Duhamel —, mais il y a aussi certaines couches de populations qui comptent de jeunes snobs, qui ne veulent partir nulle part. Ils peuvent n'avoir que vingt ans, mais dépasser encore Georges Duhamel dans leur malédiction de l'avenir. Je crois donc qu'en posant la question sous l'aspect des générations, on simplifie la question. Il y a de grands gisements pour la culture, encore non découverts : c'est cela le côté pathétique de notre époque. Nous voyons des continents entiers s'éveiller à la

La culture est-elle en péril ?

culture. Nous avons, dans de vieux peuples comme le vôtre, Chamson, des quantités de gens qui prennent pour la première fois un roman ou un livre de poèmes et qui le lisent sérieusement. Sortez un peu de ce milieu isolé où l'on discute encore et toujours la même question, et pensez à cette image du bateau, du bateau qui doit partir vers l'avenir, et où, parmi les matelots, il y a beaucoup de gens de votre âge, de mon âge — je suis plus âgé que vous — et de l'âge de M. Duhamel ; et pensez que parmi ceux qui disent : « Où partez-vous ? » p.176 il n'y a pas que les vieillards comme celui de Camoëns, mais beaucoup de jeunes qui disent : « Ah non, cela ne vaut pas la peine, la terre est trop connue... »

M. CHAMSON : Je suis d'accord avec Ilya Ehrenbourg. Je n'ai évoqué le problème des générations que dans la mesure où il avait été posé, parce qu'il me paraissait dangereux de considérer Duhamel en fonction de son âge. Je suis bien d'accord, les questions sont imbriquées et le problème se pose de bien des manières, mais j'ai voulu replacer la conférence de Georges Duhamel dans la perspective où elle se situe et qui était introductive au plus haut point du pathétisme que pouvait comporter le sujet.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Calogero.

M. GUIDO CALOGERO : Je voudrais essayer de me rattacher à certaines des interventions pour distinguer entre les deux questions : La culture est-elle en péril ? et : Les moyens modernes de communication mettent-ils la culture en péril ?

Entre les deux questions, se demande M. Calogero, quelle est — ne disons pas la plus sérieuse, « car toutes les questions sont sérieuses » — mais la plus utile ? C'est la seconde.

« La culture est-elle en péril ? Mais naturellement, la culture est toujours en péril, car toutes les valeurs sont toujours en péril ; si elles ne l'étaient pas, ce ne serait pas des valeurs. »

Il y a deux sens au mot « crise », note M. Calogero : un sens *métaphysique*, en fonction duquel on peut concevoir une théorie générale des périodes de crise et des périodes sans crise ; mais il y a aussi un autre sens, un sens positif — « et c'est aussi le sens du point de vue *étymologique* : le mot « crise » est à la base de la critique, et la

La culture est-elle en péril ?

critique est la base de la raison et de la civilisation. C'est pourquoi nous devons toujours aimer, dans un certain sens, la crise et la critique. »

C'est pourquoi, également, il faut nous attacher de préférence à la seconde question : Les moyens de communication mettent-ils la culture en péril ?

S'il s'agit de la technique en général, je serais plutôt de l'avis de Monsieur Saurat et d'autres : à savoir que le développement de la technique favorise la culture, si nous considérons que la culture est la possibilité qu'ont les hommes de comprendre, de comprendre les autres, de s'équilibrer eux-mêmes pour pouvoir surmonter des périodes de défaillance. Ils doivent avoir du temps pour cela, ils doivent avoir la possibilité d'étudier, de lire. Plus la technique moderne supprime la nécessité de travailler pour produire, et plus elle laisse aux hommes la possibilité de se cultiver. Le monde futur, où nous aurons — je l'espère — trois ou quatre jours de travail sur une semaine, est un monde dans lequel la quantité d'art, de musique, de littérature requise pour l'usage des hommes sera énorme. Nous allons vers un monde dans lequel la technique moderne rendra toujours plus nécessaire la culture pour les ^{p.177} hommes. En ce qui concerne, donc, la technique en général, les robots donneront aux hommes la possibilité d'avoir bien plus de musique à écouter, bien plus d'art à goûter, bien plus de livres à lire.

Pour ce qui concerne les moyens de communication, le problème est plus délicat. Est-ce que les moyens de communication sont en faveur d'un certain développement de la culture ?

Je répondrai, en général, par l'affirmative. Je me demande ce qu'aurait dit Pétrarque si on lui avait prédit qu'on inventerait la presse. Peut-être que Pétrarque, qui aimait les beaux manuscrits, aurait dit : « Quelle horreur ! » Maintenant, nous en rions. Il en va de même pour la radio et pour tous les moyens de communication.

C'est dans ce sens que l'intervention de Ilya Ehrenbourg est intéressante. Ilya Ehrenbourg a dit — et cela doit être souligné — que l'augmentation des communications sera utile « et pour l'Europe et pour nous » ; c'est-à-dire non seulement pour enseigner à l'Europe certaines doctrines qui viennent de la Russie, mais aussi pour enseigner à la Russie certaines choses qu'on dit maintenant en Europe.

Mais voici le dernier point : il ne s'agit pas seulement de communication, il

La culture est-elle en péril ?

s'agit aussi de discussion, il s'agit de dialogue. Si l'on a seulement *une* radio, *une* télévision, *une* organisation de la culture qui ne donne pas la possibilité de discussion, alors il y a danger. Monsieur Philippart parlait de l'initiation à la presse, à la radio, dans la culture populaire. C'est réellement le problème de l'éducation. A l'école, il faut habituer les écoliers à discuter toujours, à analyser les différents points de vue. Car s'il n'existe qu'une vérité de la radio, une vérité de la télévision, alors il y a un danger. C'est un point sur lequel j'appelle aussi l'attention de Monsieur Ehrenbourg.

M. EHRENBURG : Je voudrais vous demander, si vous le voulez bien, d'employer l'expression *Europe occidentale*, parce que nous sommes aussi l'Europe. On exploite trop la notion d'Europe, pour l'opposer à nous.

M. CALOGERO : La question se pose aussi d'avoir deux radios dans l'Europe dont fait partie la Russie...

M. EHRENBURG : Pourquoi pas ?

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Saurat.

M. SAURAT : Je ne sais pas si le péril dont on vient de nous entretenir — et qui est réel — ne comporte pas sa solution dans la même technique. Je vois très bien quelqu'un qui, recevant la radio ou la télévision, aurait à côté de soi un appareil par lequel il puisse répondre. Sans doute, il ne répondra pas à celui qui a parlé, mais au directeur de la radio. Si donc vous avez à côté de votre appareil de télévision un petit appareil qui communique avec la direction de la télévision et qui permette à celui qui reçoit de dire ce qu'il pense, vous avez la solution de ^{p.178} votre problème, et c'est un moyen technique qui le permet. Donc, le développement de la technique peut très bien apporter le remède aux défauts de celle-ci.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Coindreau.

M. EDGAR COINDREAU : Cet exposé a été tellement stimulant pour l'esprit que, pour y répondre, il me faudrait plus d'une heure.

La culture est-elle en péril ?

Je vous préviens tout de suite que je suis entièrement de l'avis d'André Chamson, et que j'ai retenu, dans l'intervention de Monsieur Philippart, des choses très intéressantes.

Mais nous avons un peu parlé comme des médecins qui préparent des régimes extrêmement savants, efficaces pour un malade, sans se préoccuper de savoir si celui-ci a ou aura un estomac qui lui permette de les supporter.

J'espère que nous discuterons de la question de savoir l'effet que ces méthodes nouvelles (télévision, radio, etc.) peuvent avoir sur l'activité du cerveau — car c'est par le cerveau que l'on se cultive.

De ce point de vue, je suis extrêmement pessimiste ; peut-être par suite des observations que j'ai été amené à faire dans un pays où la radio, la télévision et tous ces procédés sont plus développés que dans aucun autre pays — tout au moins parmi ceux que je connais : je veux dire les Etats-Unis.

Je crois me rappeler que Georges Duhamel a parlé des dangers de ces inventions nouvelles sur la faculté d'attention. Eh bien, je remarque depuis une quinzaine d'années — voilà trente-deux ans que j'enseigne dans une grande université américaine — que, de plus en plus, la jeunesse américaine ne sait pas écouter ; elle ne fait qu'entendre.

On peut évidemment être impressionné par le fait que dans toutes les maisons américaines la radio marche depuis l'heure où l'on se lève, jusqu'à celle où l'on se couche. Mais personne ne l'écoute. Evidemment, de temps à autre, une dame pourra dire à sa voisine :

— Ma chère, vous avez entendu cette exécution de la 9^{ème} *Symphonie*, c'était merveilleux...

Mais elle ne vous dit pas que, pendant ce temps-là, elle lavait sa vaisselle ou faisait marcher l'aspirateur électrique sur ses tapis, et qu'elle n'en écoutait pas une note.

Cela me semble extrêmement dangereux pour la culture car — Jacques Chenevière le disait — la culture est avant tout *formation*. Je ne crois pas que cette sorte de paresse cérébrale, cette sorte d'engourdissement qu'apporte la facilité des communications, soit extrêmement favorable au développement de l'esprit humain. Il arrive même, je le remarque et beaucoup de mes collègues le remarquent dans leur cours, qu'il devient difficile de maintenir l'attention des

La culture est-elle en péril ?

étudiants au cours d'une conférence, si intéressante soit-elle, parce que le conférencier est devenu une voix qui parle, un peu comme celle du speaker qu'on entend toute la journée et à laquelle on ne prête plus la moindre attention.

p.179 Monsieur Philippart disait avec raison que ces inventions, dont je reconnais la grande utilité, peuvent être extrêmement salutaires, mais encore faudrait-il les employer à bon escient et n'en pas faire un usage abusif sans quoi elles sont plus dangereuses peut-être que l'opium.

Monsieur Calogero a dit que, grâce à ces inventions, on entendrait davantage de musique. Oui. On en entendra, mais on ne l'écouterà pas. On lira plus de romans ? J'en doute fort, d'après les constatations que j'ai pu faire pendant ces dernières années aux Etats-Unis, où le roman a quasiment disparu. Les jeunes romanciers n'arrivent plus à faire publier leurs œuvres ; ils reçoivent tous de leurs éditeurs la même réponse : « Ce roman est très beau, très poétique, mais il n'offre pas de possibilités de transcription pour la télévision. Nous ne pouvons pas le publier... » Et ces jeunes gens sont alors découragés, ils ne savent plus que faire. Certains, bien entendu, ne se laissent pas abattre pour si peu, parce qu'ils savent mieux s'adapter ; et au lieu d'écrire des romans originaux, comme ils avaient commencé de le faire, ils adaptent pour la télévision des histoires écrites par leurs prédécesseurs. Je peux signaler le cas d'un jeune — Gore Vidal — qui n'était pas dans les meilleurs romanciers de sa génération, qui a maintenant 27 à 28 ans, qui appartenait à une génération très opposée à la fameuse « génération perdue » — et notamment à Hemingway, qui leur portait sur les nerfs — et qui maintenant adapte pour la télévision les histoires d'Hemingway ! Il trouve cela très rémunérateur... mais il n'écrit plus de romans.

Je n'ai pas le temps de développer toutes ces idées, mais j'espère qu'au cours de ces journées nous aurons le temps de revenir sur les dangers qui nous menacent et qui tiennent probablement au fait que nous nous trouvons brusquement dans une situation analogue à celle du XVI^e siècle, lorsqu'en France, à la Renaissance, des quantités de choses nouvelles sont arrivées, que l'on a su accepter sans discrimination.

Il y aura, je crois, un énorme travail à faire pour protéger les uns et les autres. La question du passé est très importante, et là encore, j'ai fait une

La culture est-elle en péril ?

expérience américaine qui m'a permis de constater qu'un des maux dont souffre la jeunesse américaine — et l'Amérique en général — c'était de n'avoir pas de passé. Cette nostalgie de vouloir se raccrocher à quelque chose qui a existé et qu'on a perdu nous permet de comprendre pourquoi la grande littérature américaine contemporaine est la littérature du Sud. Car le Sud est le seul pays qui se trouve dans la position où nous sommes un peu nous-mêmes : d'avoir eu quelque chose qui a été très beau, qui a vieilli, qui a disparu, et qui a été balayé par ce qui était alors le modernisme, et qui, maintenant, je ne dirai pas se morfond, mais tâche de se raccrocher — un peu comme font les oiseaux qui, lorsqu'ils émigrent, reviennent tous les ans à la même place... Et l'homme n'est pas tellement différent de l'animal à certains points de vue !

M. JEAN WAHL : Je me garderai de contredire Monsieur Coindreau sur le dernier point traité, sur le roman, parce qu'il saurait me répondre parfaitement, mais j'ai quelque hésitation à le suivre sur ce qu'il a dit de la jeunesse américaine.

p.180 Là encore, il a une expérience beaucoup plus longue que la mienne, mais je crois que cette jeunesse américaine est très souvent admirable, et j'ai l'impression qu'elle entendait et écoutait avec une attention extrêmement vive et passionnée. Elle n'est pas toujours très instruite — surtout lorsqu'elle arrive au collège ou à l'université —, mais elle a un très grand désir de s'instruire ; et j'ai l'illusion — que je ne crois pas être une illusion — qu'elle écoutait !

Quant aux dames qui écoutent la radio en faisant la vaisselle, si elles ne l'écoutent pas très attentivement du moins se dérangent-elles pour aller au concert, et il faut bien noter que les concerts américains sont souvent supérieurs aux concerts européens — et ceci n'est pas dit contre l'Europe, puisque les chefs d'orchestre et la plupart des musiciens sont Européens, mais cela implique tout de même des auditeurs, et des auditeurs passionnés de musique ; et les chefs d'orchestre, en Amérique, font travailler leurs orchestres beaucoup plus — je ne pense pas à M. Ansermet naturellement — beaucoup plus que les chefs d'orchestre européens ne font travailler les leurs. D'ailleurs M. Ansermet, s'il était ici, confirmerait en partie ce que j'avance. Je l'ai entendu à Chicago aussi bien qu'à Genève, et je crois qu'il était aussi content de son orchestre de Chicago que de celui de Genève, dont il a raison d'être très content !

La culture est-elle en péril ?

Voilà tout ce que je voulais dire.

Il y a une grande faim de culture en Amérique, mais il y a des questions commerciales qui viennent se mêler à cela, et, sur ce point, Monsieur Coindreau a certainement raison.

M. COINDREAU : Je voudrais tout d'abord répondre à Jean Wahl que les étudiants américains sont très polis, et que même s'ils n'écoutent pas, ils ne donnent aucun signe qu'ils ne le font pas...

Quant à la question des orchestres, cela est tout à fait vrai du point de vue de la perfection technique. Tous les artistes qui sont amenés à jouer avec ces orchestres sont d'accord sur ce point.

Quant aux dames qui assistent aux concerts, elles y vont parce qu'il faut y aller. Je ne suis pas sûr qu'elles écoutent aussi bien qu'on pourrait le croire. Je sais que vous pourriez m'opposer le grand exemple de Tanglewood, ce grand concert d'été qui se donne dans les Burckshires et qui est une occasion de faire des invitations, de se réunir. On écoute les concerts couché sur l'herbe, autour d'un immense amphithéâtre ouvert de tous les côtés. Je ne sais pas jusqu'à quel point la culture vraiment musicale en profite...

Ce qui est vrai, c'est que la jeunesse américaine, dont la culture est assez superficielle, connaît énormément de noms. Elle est très informée du nombre des symphonies écrites par Beethoven ou Mozart, elle entend beaucoup parler de musique, les jeunes ont des discothèques magnifiques, mais je ne crois pas — je les connais, ces jeunes, je les fréquente, je suis reçu chez eux — qu'ils aiment la musique et la connaissent mieux que nous ne la connaissions au même âge, lorsque nous économisions sou par sou sur les modiques sommes que nous envoyait ^{p.181} notre famille à Paris, où nous faisons nos études et où, une fois tous les deux mois peut-être, nous attendions comme l'ouverture du paradis, de pouvoir monter aux dernières galeries pour entendre un grand concert dont nous ne perdions pas une note.

La musique est devenue un accompagnement, une sorte de fond sonore qui entoure la vie ; mais je ne suis pas sûr que cela entre très profondément. C'est un peu ce qui arrive dans certaines bibliothèques de gens très riches (mais depuis très peu de temps) qui garnissent les rayons de magnifiques volumes, mais qui ne les ont pas tous lus ou qui, s'ils les ont lus, ne les ont peut-être pas

La culture est-elle en péril ?

tous très bien compris. De sorte que je ne me laisse pas impressionner outre mesure par les amoncellements de disques extrêmement chers, beaux et parfaits, que je vois dans toutes les maisons où je vais. Je sais que, grâce aux appareils nouveaux, on en empile sept ou huit, et cela dure pendant une heure ou une heure et demie ; on fait marcher ça pendant que l'on fait autre chose... Ce qui, à mon avis, n'est pas la façon d'écouter la musique ! Il vaudrait mieux en écouter pendant vingt-cinq minutes, la tête dans les mains — il n'est pas indispensable de fermer les yeux — mais avec recueillement, que d'en écouter pendant trois heures sans faire attention à ce que l'on entend !

M. WAHL : Très souvent nous critiquons chez les autres — je me fortifierai ici des paroles de Monsieur Ehrenbourg — ce que nous pourrions critiquer aussi assez souvent chez nous. Je ne crois pas qu'il y ait supériorité d'un côté ni infériorité de l'autre.

M. COINDREAU : Je ne voudrais pas qu'il y eût malentendu. Je n'ai pas voulu jeter le discrédit sur la jeunesse américaine, que j'aime, et parmi laquelle je vis, mais je ne peux pas parler de choses que je ne connais pas. Ne vivant pas en France plus d'un mois par an — dont plusieurs jours se passent ici — je ne peux pas juger de ce qui se passe actuellement dans les intérieurs français.

LE PRÉSIDENT : Cela soulève tout un problème et s'il y a dans la salle des représentants des Jeunesses Musicales, nous serions très heureux de les accueillir pour qu'ils nous donnent leur avis.

Je pense aussi aux Ciné-clubs qui se recrutent dans les milieux de jeunesse. Il faudra qu'un jour prochain les uns ou les autres viennent participer à cette discussion. La parole est à M. Boni.

M. GUIDO BONI : Je suis d'accord que Monsieur Duhamel s'est éloigné du thème qui nous a été posé et auquel il faut donc revenir sans d'autres digressions. Qu'entendons-nous exactement par le mot *culture* ? J'estime que, sur un premier point, nous serons tous immédiatement d'accord. L'efficacité de la culture n'est pas liée au nombre des connaissances, mais à leur coordination organique, qui seule peut nous faire trouver déjà prêt dans notre esprit l'encadrement de toute nouvelle connaissance.

La culture est-elle en péril ?

p.182 Le domaine des sciences particulières et les applications qui en dérivent est désormais si vaste et si profondément travaillé qu'il n'est pas possible, en dehors d'une diligente spécialisation, d'assurer à n'importe qui une information générale qui lui permette, par exemple, de participer par une valable contribution personnelle, à un congrès aussi important que celui qui, dans cette heureuse ville de Genève, s'est clos tout dernièrement sur les études et les applications à un but tout pacifique de l'énergie atomique.

Et alors, devant cette énorme variété de sciences particulières toutes en progrès continu et si rapide, dira-t-on que la culture s'éteint à cause de l'impossibilité d'avoir de tout une connaissance approfondie ? Ou bien, dira-t-on *cultivé* le spécialiste qui ne sait rien d'autre en dehors de sa spécialisation ?

Voilà donc que le critérium d'un savoir organique est et demeure essentiel pour la signification du mot *culture*.

Envisagée du point de vue de « cet élément caractéristique de la vision unitaire », la culture ne semble pas en péril aux yeux de M. Boni. Car l'accroissement des connaissances stimule ce désir d'une orientation générale « justement auprès de ces masses qui, jusqu'à présent, ont été tenues éloignées de la culture ». Ce qui est donc essentiel, aujourd'hui, au delà de l'information « spécialisée » des sciences particulières, c'est la revision des principes fondamentaux de la culture. La philosophie, évidemment, y trouve sa tâche la plus importante.

Et M. Boni observe que de nos jours, au commencement de l'ère atomique, se reproduit pour la philosophie la situation qu'elle eut dans la Grèce antique au commencement de la vraie civilisation européenne.

Enfin il insiste en terminant :

Rôle de la vision unitaire, à la construction de laquelle un nombre de personnes toujours croissant doit être appelé. Peut-être un rôle utile des futures Rencontres de Genève serait de porter la discussion sur les thèmes les plus urgents pour la coordination générale du savoir et pour la vision unitaire de l'existence.

M. ARNOLD REYMOND : Plusieurs orateurs ont remarqué avec raison qu'il fallait distinguer plusieurs degrés et plusieurs compartiments de culture. Le problème s'est toujours posé dès que les peuples ont commencé à s'organiser.

On trouve déjà dans l'*Odyssée* d'Homère une remarquable définition de la

La culture est-elle en péril ?

culture. Lorsqu'Ulysse aborde une région qui lui est inconnue, il s'informe prudemment si le peuple qui l'habite possède quelques lois, respecte les étrangers ou si au contraire il les égorge.

Une question qui n'a pas été examinée et qui me paraît capitale c'est celle du choc brutal de deux cultures différentes et dont l'une est jugée inférieure à l'autre. La culture dite supérieure bouleverse l'ordre établi par les coutumes ancestrales et les remplace par des lois de civilisation qui restent inopérantes.

p.183 A ce propos Rudyard Kipling, dans l'un de ses contes, raconte l'anecdote que voici : le cheick d'un petit village se voit obligé de tuer son fils parce qu'il a introduit le diable sous la forme d'un gramophone, lequel n'a aucune bouche et ne peut respirer. Seul le diable est capable par son souffle d'émettre les sons que l'on entend. Le cheick est cité en justice. On s'évertue à lui faire comprendre que seul le gouvernement a le droit de faire fusiller un coupable. L'accusé répète inlassablement : « Je suis cheick et je ne veux pas que le diable s'introduise dans mon village pour y troubler l'ordre. » Il fut condamné à 15 jours de prison à passer sous la forme d'une invitation dans la résidence du gouverneur.

LE PRÉSIDENT : La séance est levée ¹.

@

¹ Voir, au sujet de cet Entretien, les observations de M. Georges Duhamel consignées dans l'[Appendice, p. 362](#).

La culture est-elle en péril ?

ENTRETIEN PRIVÉ ¹

présidé par M. Albert Rheinwald

@

M. ANTONY BABEL : p.185 Je déclare cet entretien ouvert et, avant de passer la présidence à M. Albert Rheinwald, je me fais un devoir de remercier en votre nom à tous les châtelaines de Coppet, de bien vouloir nous accueillir une fois de plus dans cette admirable demeure.

Je présente nos sentiments de très vive gratitude à Mlle d'Haussonville, à la comtesse Le Marois, à la comtesse d'Andlau, et l'on me pardonnera de joindre à ces dames également la marquise de Bonneval.

Nous savons, par une tradition qui remonte à de longues années, combien l'après-midi de Coppet est agréable, grâce précisément à l'accueil de ces dames. Cette année, le soleil fait défaut, qui jusqu'à présent nous avait été fidèle, mais la maison est si belle que nous nous passerons du soleil.

Et maintenant je donne la parole à M. Albert Rheinwald, qui va présider cet entretien.

LE PRÉSIDENT : Si j'ai accepté l'honneur de présider ce débat, c'est pour le plaisir de me sentir dirigé moi-même par tout ce qu'en vous il y a de pensée claire et de lucidité. Tant d'idées volent autour de nous, que l'on voudrait saisir au passage ! Quand l'une vous échappe on se dit : « Mon voisin, ou cette voisine, dont le profil est si intelligent, est plus heureux que moi... » Vraiment il y a des minutes où la pensée des autres est d'un puissant secours.

Ainsi, tenez, depuis deux jours un problème se pose à mon esprit, et je sens bien qu'à le vouloir résoudre tout seul, en mon particulier, je n'arriverai à rien du tout. Le voici : dans un monde où tout va plus vite que jamais, la pensée — j'entends la pensée lucide — et qui s'exprime par des mots, garde-t-elle la maîtrise de ses mouvements ? N'est-elle pas sans cesse dépassée par tout ce qui rivalise, autour de nous, avec l'éclair ou la foudre ?

¹ Le 10 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

p.186 Autre question également troublante : dans ce tohu-bohu général, ce branlebas universel, est-elle encore possible, cette halte de l'esprit qui est la condition de toute vie intérieure ; je veux dire : le retour de soi sur soi ? Je laisse à chacun de vous le soin de répondre, il me suffit d'avoir posé la question, qui est d'importance ; parce qu'enfin il existe une culture de l'âme qui est la forme supérieure de l'humanisme.

C'est, du même coup, le problème qui se pose, et de tous le plus important et dans tous les ordres de la connaissance : celui des vocations, qu'elles soient religieuses, philosophiques ou littéraires. On a cité le cas, l'autre jour, d'un romancier, fort bien doué, et que la télévision a dévoré. Vous me direz que c'est peut-être un cas unique. Ah ! si c'était vrai.

Enfin, dernière question, qui, dérivant des trois autres, met en cause de plus belle le mouvement : il y a en ce moment, à Venise, une exposition consacrée à Giorgione. Or, visiblement, Giorgione est un peintre qui va sans cesse de l'état de veille au rêve éveillé, par l'effet d'une attention à ce point tendue qu'elle devient une fascination. Je cite Giorgione, mais j'en pourrais citer dix ou vingt autres. Je veux simplement marquer les opérations singulières que réclame souvent la formation du chef-d'œuvre.

Notez que je n'incrimine pas du tout la civilisation d'aujourd'hui ; je vois seulement à quels dangers elle expose la culture. J'ajoute que ces dangers ne doivent pas nous effrayer, car, comme le disait si bien l'autre jour M. Calogero, une culture est vivante, et parce qu'elle est vivante, elle est toujours en péril. Et nous entrons ainsi dans le vif de notre sujet.

Je pose une question précise : quelles sont les ressources nouvelles offertes au créateur par les moyens de diffusion modernes, et dans quelle mesure ces moyens de diffusion sont-ils favorables à la formation du chef-d'œuvre ?

Cela dit, je vous demande quelques minutes de réflexion ; et je demanderai finalement à quelques-uns d'entre vous, de bien vouloir y répondre. M. Coindreau a des vues évidemment lumineuses sur cette question. Nous ferait-il l'honneur de nous répondre ?

M. EDGAR COINDREAU : Vous m'embarrassez, Monsieur le Président, en disant que j'ai des vues lumineuses. J'ai des vues, mais ce sont peut-être des vues qui vont me faire des ennemis. Cela ne m'importe pas du reste.

La culture est-elle en péril ?

LE PRÉSIDENT : Mais vous aurez des défenseurs !

M. COINDREAU : J'ai émis deux ou trois opinions au cours du dernier entretien qui ont, dans les couloirs, soulevé quelques discussions. J'avais mentionné notamment le fait que, dans une littérature que je connais bien — et je crois même la connaître mieux maintenant que la littérature française tout à fait contemporaine —, la littérature américaine, on remarquait depuis cinq ou six ans une influence très nette de la télévision, notamment sur la publication des livres.

p.187 Ce n'est pas simplement une opinion, je le tiens de la bouche de jeunes romanciers dont quelques-uns ne se plaignaient pas de ce changement, parce que ce changement leur faisait gagner beaucoup d'argent. Mais d'autres, qui avaient moins de souplesse dans leur talent, ou qui étaient peut-être plus exigeants quant à la qualité de ce qu'ils écrivaient, ne partageaient pas cet optimisme.

Je voudrais vous donner un exemple précis afin que vous voyiez que je n'invente rien. Je voudrais vous parler d'un romancier qui n'est plus tout jeune, puisqu'il a fêté cette année ses quarante ans : William Goyen. C'est un romancier peu connu aux Etats-Unis, il appartient à ce groupe que j'ai entendu qualifier l'autre jour — sinon avec une nuance méprisante, du moins comme si l'on parlait de choses hors de ce monde — de « princes de l'esprit », ou d'« esthètes entachés de narcissisme ». C'est, en effet, un écrivain qui écrit des romans extrêmement poétiques, dans un langage qui lui est propre, et d'autant plus propre que j'ai eu des difficultés presque insurmontables à le traduire.

Il y a environ quatre ou cinq ans, ce romancier plaçait ses nouvelles dans les magazines, même populaires, à grand tirage, comme *Mademoiselle*, sans aucune difficulté ; certaines de ces nouvelles, extrêmement obscures, étaient pourtant d'un abord très difficile. Or, maintenant, tous ces mêmes magazines lui refusent ses nouvelles, dont je ne peux pas dire qu'elles sont moins bonnes que celles d'autrefois ; elles sont même plus simples, mais il reçoit toujours la même réponse : « Nous ne voyons pas la possibilité d'adaptation pour la télévision ; tâchez donc d'écrire des nouvelles que nous puissions utiliser, et dont nous puissions plus facilement céder les droits... ».

Il se trouve que William Goyen ne peut pas faire cela et il continue à écrire des nouvelles. Il est forcé par son subconscient à écrire. Il les garde. Il m'en

La culture est-elle en péril ?

communiqué quelques-unes. J'ai pu en faire publier une et je n'ai d'ailleurs pas essayé d'en publier d'autres. J'ai pu en publier une en France, qui ne l'avait pas été en Amérique. Ses œuvres ne sont donc pas tellement hermétiques qu'on ne puisse s'en approcher. Cette nouvelle a paru dans le numéro d'août de *La Revue de Paris*. Cela s'appelle *Zamour* et cela sort un peu de l'ordinaire ; il est question de trois femmes à barbe et d'un chat. Mais c'est, à mon avis, un petit chef-d'œuvre.

Or ce genre de littérature, note M. Coindreau, aurait pu relever le prestige des lettres américaines qu'on a tendance à considérer comme « assez brutales » et d'un « naturalisme aujourd'hui un peu dépassé ».

Evidemment, cela nécessite la présence de lecteurs appartenant à ce groupe, disons d'intellectuels raffinés. Mais si, comme je l'ai entendu dire, il est préférable que les écrivains se nivellent à une sorte de style, qui fût adaptable à la télévision ou à la radio, qui fût compréhensible à la masse, la question est évidemment réglée : ces écrivains n'ont plus de raison d'être. A mon avis, ce serait une grave erreur, parce que si cette opinion avait été courante il y a quelques années, on aurait obligé un poète comme Valéry à écrire ses vers comme François Coppée — ce p.188 qui eût été déplorable. On aurait obligé Proust à écrire comme Ponson du Terrail, et Dieu sait où l'on se serait arrêté !

Je dois vous dire en terminant — d'après mon expérience de professeur de littérature française aux Etats-Unis — qu'auprès de mes étudiants et auprès du public en général, même du public qui ne comprend peut-être pas toujours ces œuvres, le prestige de la littérature française ne tient pas à des œuvres honorables, si vous voulez, mais un peu médiocres, elle tient à ces œuvres qui sont et qui ont toujours été des œuvres pour l'élite. Il se trouve que je fais un cours de poésie symboliste. Eh bien, dans une université de 3.500 garçons, j'ai environ 40 élèves à ce cours. Vous me direz que ce n'est pas énorme, mais c'est un cours que je fais en français, et qui, naturellement, est assez difficile à suivre, étant donné les lectures que nous avons à faire. Or ce cours les intéresse. Lorsqu'ils pensent à la littérature française, ils pensent à Baudelaire, à Rimbaud, à Verlaine, à Valéry. Et dans le monde du roman, ils pensent à tous les grands écrivains que nous avons eus depuis 1900, les Proust, les Gide, etc. Ils ne lisent pas *Les Misérables*. Si je leur offrais *Les Misérables*, ils me répondraient : « Nous avons la même chose chez nous et en bien meilleur. Cela ne nous intéresse pas. »

La culture est-elle en péril ?

Si l'on voulait obliger les jeunes écrivains à écrire de façon que leurs ouvrages soient adaptés facilement et rapidement à la télévision, je ne sais pas ce que deviendrait, dans quelques centaines d'années, la réputation de la littérature.

LE PRÉSIDENT : Nous allons demander à M. Ehrenbourg de bien vouloir prendre part à cette discussion.

M. ILYA EHRENBORG : C'est très difficile pour moi. Personnellement, j'aime beaucoup Baudelaire et Rimbaud, pas Valéry ; et il m'est très difficile de comprendre les questions posées et les idées échangées ici. Pour moi, c'est un peu le monde qui se trouve volontairement resserré dans cette discussion. Subjectivement, je comprends d'où cela vient, mais c'est difficile pour moi, non pas en tant que soviétique, mais en tant qu'écrivain. Maintenant, je parlerai comme écrivain.

Le processus de la création, c'est une chose. Peut-être que j'écris des livres que les élites vont mépriser, mais si l'élite des jeunes Américains méprise Hugo, ça va, j'accepte d'être méprisé avec Hugo ! Hugo a écrit des œuvres mauvaises, c'est juste, mais il a écrit de très bonnes choses, et même dans *Les Misérables* on trouve des passages très humains et très profonds. Et je suis fier que dans mon pays *Les Misérables* soient lus davantage que dans le pays où ils ont été écrits. Ils ont fait beaucoup de bien, en influençant surtout les adolescents et les jeunes dans le sens le plus généreux et le plus noble de ce qui nous venait de France...

M. COINDREAU : Je ne voudrais pas que vous donniez plus d'étendue à mes propositions qu'elles n'en méritent. Je n'ai jamais dit qu'il ne devrait pas y avoir des écrivains pour écrire des ouvrages comme *Les Misérables*. Je n'ai aucun mépris pour ^{p.189} *Les Misérables*, mais je ne voudrais pas qu'on souhaite qu'il n'y ait pas d'écrivains comme ceux que j'ai mentionnés. Il y a place pour tous. Il y a deux publics. Il y aura toujours un public pour qui des écrivains écriront des œuvres très belles, très nobles, accessibles à tous ; mais je demande le privilège, pour un certain nombre de personnes, d'avoir des écrivains qui ne seront pas des écrivains de la foule. Et j'approuve beaucoup Mallarmé qui, lorsqu'on lui reprochait d'être trop obscur dans sa poésie et de ne pas pouvoir être compris par la masse, avait répondu :

La culture est-elle en péril ?

— La masse n'a qu'à lire de la prose. C'est parfaitement normal.

Il y a, répète M. Coindreau, « place pour tout le monde, et tout le monde peut vivre en bonne intelligence ».

D'autant que ces écrivains qui ont été, comme on les appelait à l'époque symboliste, des « maudits », cent ans plus tard ne sont plus « maudits » du tout et deviennent presque des écrivains accessibles à la majorité des lecteurs.

Je ne serais pas logique avec moi-même si je voulais éliminer des écrivains que l'on peut considérer comme de second ordre ou des écrivains qui n'ont rien apporté de particulièrement suggestif. Mais ce que je n'aime pas, c'est cette idée du nivellement par la base.

M. EHRENBURG : Excusez-moi, mais je n'avais rien dit de ce que je voulais dire lorsque j'ai été interrompu.

Je parlais de ces trente ou quarante Américains que vous avez évoqués, et qui ont une grande estime pour la littérature française à cause d'André Gide et de Marcel Proust, mais pas à cause de Victor Hugo et des *Misérables*. Je parle de ces trente ou quarante Américains, et non pas de vous ; je ne demandais même pas quels étaient vos goûts. Vous avez dit que vous acceptiez aussi les écrivains de second ordre, donc probablement l'auteur des *Misérables*.

Quels sont les auteurs de second ordre dans ce sens-là ?

M. COINDREAU : J'accepte même Eugène Sue, bien sûr, j'accepte tout ; mais je demande aussi le droit de ne pas les lire sans refuser aux autres le droit de les lire.

M. EHRENBURG : Ce que vous avez dit de Mallarmé, déclarant qu'il faut laisser la prose au peuple, ne me semble pas exact, parce que la grande poésie française a été créée par le peuple, à commencer par les chansons de geste et en continuant par un des plus grands poètes lyriques, qui s'appelle François Villon et qui a joué un plus grand rôle — parce qu'il a subi l'épreuve du temps — qu'un poète restreint comme Mallarmé.

J'ai dit, l'autre jour, que la consommation de l'art c'était la création ; il faut réveiller le processus de création, et plus grande sera la base, mieux ce sera.

La culture est-elle en péril ?

p.190 L'autre remarque, qui me vient à l'esprit après ce que nous avons entendu, c'est que dans mon pays, parmi les écrivains étrangers, ceux qu'aime le plus notre jeunesse, ce sont les écrivains américains de l'entre-deux-guerres comme Hemingway, Steinbeck et certains autres. Pourquoi ? Parce qu'ils nous montrent la vie. Tandis que, après Roger Martin du Gard, malheureusement, dans la majorité des romans français, nous trouvons l'auteur et un raisonnement sur des personnages.

Si nous prenons le roman psychologique, le roman d'amour, souvent on en a terminé la lecture sans savoir ce que faisait le héros, si ce n'est qu'il est jaloux ou heureux ou malheureux. On ne sait rien. Il est détaché, non seulement de son milieu, mais de sa propre vie. Et, puisqu'il est détaché, il semble irréel. Il ne semble pas pris en volume, mais seulement dans deux dimensions, et pour cette raison, ses sentiments n'arrivent pas jusqu'au lecteur.

Sur le processus de création, en tant qu'écrivain, j'ai beaucoup réfléchi. Ce sujet-là m'intéresse particulièrement. Mais je suis sûr que ce n'est pas par un retour sur soi-même qu'on fait de l'art, mais pas davantage par l'observation. En rentrant en soi-même, en cherchant en soi-même des sources de création, on arrive à la stérilité ; c'est tout à fait évident, parce que l'artiste est lié à la vie et qu'il doit être nourri et alimenté par les autres.

D'autre part, la création n'est pas l'observation, parce que l'écrivain n'est pas un homme qui enregistre les faits.

Exemple : Flaubert. « Les gens qui s'occupent de littérature sont très éloignés du processus de création, quand ils recherchent dans la chronique criminelle de Rouen quelle est la femme qui a pu inspirer à Flaubert son roman. » D'autre part, il y a la fameuse phrase de Flaubert dans une lettre : « Madame Bovary, c'est moi », qui peut déconcerter à première vue. Mais, ajoute Ehrenbourg :

Le même phénomène s'est produit pour Tolstoï et *Anna Karénine*. On a beaucoup recherché Anna Karénine et pourquoi Tolstoï avait pu écrire cette histoire. Nous savons par des lettres personnelles, par son journal intime, par celui de sa femme, à quel point étaient ressemblantes les réactions sentimentales de l'homme Tolstoï, à un certain âge, et celles de l'héroïne Anna Karénine et l'amour qu'il décrit. C'est-à-dire que Tolstoï, pour écrire *Anna Karénine*, devait beaucoup connaître la psychologie des femmes et observer des femmes, mais ce n'était pas suffisant. Il devait ajouter à cela un certain élément

La culture est-elle en péril ?

personnel. Cela est vrai pour d'autres types de personnages : des scélérats, des assassins, des traîtres. Pas un seul écrivain ne peut décrire un traître s'il n'a pas commis une petite trahison dans sa vie.

Ce qui importe maintenant, c'est une liaison plus étroite entre l'auteur et ses personnages et entre l'auteur et le lecteur.

Pour finir, je vous raconterai une anecdote qui est pour moi extrêmement intéressante. Il y a chez nous ce qu'on appelle la conférence des lecteurs. C'est une réunion de lecteurs qui critiquent les livres ; mais ils ne critiquent pas comme vous, ils ne disent pas que telle œuvre p.191 est la suite ou le pendant de telle autre. Ils critiquent la conduite des personnages, ils parlent des romans dans leur histoire même, et, en le faisant, ils se découvrent. Pour moi, ils ne sont jamais les juges d'un roman écrit, mais les personnages de ce roman que peut-être j'écrirai. Leur intérêt est passionné et parfois même violent.

Il y a quelques mois, à une conférence de lecteurs, on discutait de mon dernier livre. Il a été très discuté chez nous. On a émis des opinions très différentes et cela se passait toujours de façon très orageuse. Il y a des questions posées sur la peinture, et l'on se demande si vraiment il faut faire de la vraie peinture, qui consiste seulement à présenter telle ou telle chose ou faire de la vraie ou de la bonne peinture.

Un des lecteurs, un ouvrier métallurgiste, a pris la parole et a dit :

— Dans le roman, il y a des gens qui accusent les peintres parce qu'ils représentent toujours une maison et deux arbres, ou deux maisons et un arbre. Il y a peu de temps, je suis entré à l'exposition d'un peintre (il en avait inscrit le nom sur sa boîte de cigarettes et ne savait pas que c'était un peintre impressionniste connu, pour lui c'était quelque chose de nouveau).

Il ajouta :

— Là-bas, c'est aussi une maison et deux arbres. Eh bien, je suis resté tellement longtemps qu'on m'a fait sortir parce qu'on fermait, et quand je suis sorti de là j'ai pensé : « Qu'elle est belle la vie ! Comme j'ai envie de vivre. Mais quand je vois des toiles énormes qui veulent me faire entrer dans la tête que je dois être gai et aimer la vie, j'ai du dégoût pour la vie. »

La culture est-elle en péril ?

Mille personnes assistaient à cette réunion et l'ont applaudi de façon frénétique.

Ça, c'est la formation de l'élite qui vient de ces masses, condamnées peut-être à la mauvaise prose, à la prose de second ordre, mais que moi je voudrais voir venir un jour à la poésie de première classe, de premier ordre.

M. COINDREAU : Moi aussi, c'est tout à fait mon idée, mais je crois que nous nous éloignons considérablement de notre point de départ. Je voudrais, pour terminer, vous citer une phrase que j'ai relevée dans un des comptes rendus parus dans la *New-York Tribune*, au sujet du dernier roman de Frédéric Prokosch, qui retrace la tragédie des Clenci. Le critique disait que le roman était très intéressant, que la tragédie était extrêmement émouvante, cependant il y avait une phrase qui m'a paru scandaleuse : « Mais M. Prokosch oublie que dans notre âge de vision directe, de radio et de télévision, les descriptions dans un roman sont absolument hors de place. » Voilà qui me semble ahurissant, et c'est une des raisons pour lesquelles je serais ennemi de la télévision, tout au moins de cette sorte d'emprise que la télévision pourrait avoir sur la littérature.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Jacques Chenevière.

M. JACQUES CHENEVIÈRE : p.192 J'ai été captivé par le dialogue qui s'est établi entre M. Ehrenbourg et M. Coindreau, mais je pense aussi qu'il faut essayer de revenir un peu au sujet, tel qu'il a été posé par le président de cet entretien.

Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, les influences des techniques modernes sur la création — notamment romanesque — se font sentir. Je pense qu'on doit distinguer entre la création d'une œuvre faite exclusivement pour la radio et la télévision et l'adaptation à l'intention de ces techniques d'une œuvre déjà existante, que l'on transforme, que l'on réduit, que l'on épure parfois, de façon à la rendre expédiable, si j'ose dire, par ces voies-là.

M. Chenevière se pose alors la question suivante : quelle différence y a-t-il ou y aurait-il entre les relations du romancier et de son lecteur d'une part, de l'autre, entre le romancier et un homme qui ne serait que son auditeur ? Car, dit-il, « il s'établit entre le romancier et son lecteur une sorte d'intimité que le livre seul est capable d'entretenir de manière durable et féconde ».

La culture est-elle en péril ?

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Chamson.

M. ANDRÉ CHAMSON a l'impression « douloureuse » que la discussion entre MM. Ehrenbourg et Coindreau était fondée sur une erreur de vocabulaire. Si on avait parlé d'« œuvres d'accomplissement » (pour *Les Misérables*) et d'« œuvres d'élaboration » (Mallarmé), le débat n'aurait pas pris ce tour. Mais bref, en écoutant M. Ehrenbourg parler des rapports de l'écrivain avec son œuvre, M. Chamson entendait remonter le vieil *homo sum* des Anciens.

Il est évident que pour être un romancier, il faut tout connaître de l'homme, non pas peut-être avoir été nécessairement assassin, mais tout de même, pouvoir imaginer tout ce que l'homme peut être dans l'existence, pour pouvoir parler de ces multiples aspects. Car nous savons bien que les intentions, même réfrénées, même submergées par la conscience et la volonté, n'en existent pas moins au fond de chacun de nous. Et un grand artiste, c'est peut-être l'homme qui a essentiellement une possibilité de communion si diverse avec tous les autres êtres — dans la grandeur ou l'ignominie, dans la bassesse ou dans le sublime — qu'il est susceptible de parler à la fois du héros sublime ou de l'homme ignoble et bas et de donner, par cela même, une œuvre qui est un reflet de la vie totale de l'humanité.

Que nous soyons Américains, Français, Russes ou Chinois, la pulsion première fait que nous avons besoin de devenir, envie de devenir cet être qui va raconter des histoires aux autres êtres pour leur communiquer ce qu'il sait de la vie. Il faut qu'il y ait cela à l'origine.

Mais je voudrais essayer d'aborder le sujet qui nous est proposé, à savoir : quels rapports de chance ou de malchance y a-t-il entre le chef-d'œuvre et les moyens modernes de diffusion ? Permettez-moi de dire : entre l'œuvre et ces moyens modernes. Parce que le chef-d'œuvre est potentiel dans l'œuvre ; c'est le même mouvement qui fait faire l'œuvre ratée, l'œuvre belle et le chef-d'œuvre.

p.193 M. Chamson rapporte alors une série de souvenirs personnels sur ses débuts d'écrivain. Ceci, précise-t-il, pour vous « indiquer comment la technique moderne est intervenue dans notre vie ». D'abord, la machine à écrire. « Ça n'a l'air de rien, c'est monumental. » M. Chamson, lui, a plutôt besoin du crayon que du porte-plume pour écrire, etc. etc. La machine à écrire, il en avait peur. « Je vous dirai, car il faut bien faire sourire, qu'une des choses qui m'a fait adopter la machine à écrire, c'est d'avoir appris

La culture est-elle en péril ?

que Paul Valéry composait ses poèmes sur la machine à écrire. Du moment qu'un auteur aussi difficile, aussi sourcilleux pour serrer la phrase, se servait de la machine à écrire, on pouvait essayer. » Pour l'emploi du magnétophone, M. Chamson hésite encore, bien qu'André Maurois lui eût dit :

— Chamson, vous parlez très facilement...

D'ailleurs M. Chamson pense que si demain le magnétophone devenait l'engin d'expression de la plupart des romanciers, le roman s'en trouverait profondément modifié

M. EHRENBURG. Avant le magnétophone il y a eu le cas de Dostoïevski qui dictait ses romans...

Puis **M. CHAMSON** rend compte de ses expériences à la radio :

Quand on parle à la radio, il faut savoir que l'on s'adresse à la fois aux plus importants de tous les hommes et aux plus humbles ; il faut toujours penser en commençant : « Je vais avoir au bout du fil un prix Nobel éventuel, et personnellement, je suis infirme à m'approcher des activités de son esprit ; mais je vais m'adresser également au plus modeste et au plus humble des hommes. » Personnellement, je pense toujours à ce paysan cévenol qui a sa maison à côté de celle que je possède sur l'Aigoual. C'est un homme d'un niveau de culture très moyen, mais qui, ayant perdu une jambe pendant la guerre de 1914, écoute la radio. Et chaque fois que je reviens dans mon pays, l'été, il me dit :

— Cet hiver, tel jour, vous avez parlé à la radio...

Et je me dis : Il faut, à la fois, qu'en t'écoutant le Prix Nobel n'ait pas trop envie de se moquer de toi, mais il faut aussi que le brave Clauzel, là-haut dans sa ferme, soit capable de te comprendre.

Et cela est, je crois, le jeu même de la radio ; c'est la nécessité fondamentale de la radio. On peut donc nouer un contact humain avec la radio, mais à condition de se plier à son jeu.

Il arrive à la radio de grouper autour d'une table le professeur au Collège de France, le professeur en Sorbonne, des hommes éminents. Le micro n'est pas branché et, derrière la grande glace, on voit le technicien. La conversation s'établit à un certain niveau, et l'on a en face de soi des hommes qui parlent avec autorité, connaissance, je dirai même perfection, du sujet que l'on va

La culture est-elle en péril ?

aborder. Puis, tout à coup, la petite lampe rouge s'allume, on entend un bourdonnement et : « Allez-y ! » A ce moment, une métamorphose extraordinaire s'opère. Tous ceux qui ont parlé à la radio le savent. Elle n'a de parallèle, dans l'expérience humaine, que la métamorphose qui s'opère au feu. Brusquement, certains hommes qui étaient aptes à s'exprimer, aptes à transmettre leur pensée, se volatilisent. D'autres, au contraire — ce qui prouve qu'il y a des bêtes à radio comme il y a des bêtes de théâtre —, éprouvent une p.¹⁹⁴ exaltation à la pensée qu'ils communiquent avec ce personnage qui est à la fois un et un million. Ils trouvent là des moyens d'expression qu'ils n'ont pas dans la vie normale.

La machine crée donc des conditions particulières chaque fois, et chaque fois renouvelées.

Mais André Chamson a fait aussi du cinéma. Au sujet de l'adaptation cinématographique d'une œuvre romanesque, il déclare :

Mon expérience va dans ce sens que lorsqu'on adapte un romancier au cinéma, ou il faut qu'il se désintéresse complètement de son roman, ou qu'il entre complètement dans le jeu. Et s'il entre complètement dans le jeu, il va être amené à faire ce qu'a fait Cocteau, c'est-à-dire à devenir cinéaste. Ce qui est une autre chose. C'est une avenue ouverte à la création. Je ne sais pas si ce sont exactement les mêmes hommes qui sont faits pour la création romanesque et pour la création cinématographique. Il y a un engagement dans le fait de faire un film ; il y a une sorte de nécessité, de réflexe physique.

Abordant ensuite le domaine de la télévision, André Chamson note qu'elle ne joue pas en France le même rôle auprès des écrivains que celui de la télévision américaine, tel que l'a décrit M. Coindreau. Poursuivant l'évocation de ses souvenirs — et toujours pour montrer comment l'écrivain de nos jours est sollicité « tout le long de la route par les techniques modernes de diffusion » — l'orateur en vient aux spectacles *Son et Lumière*, l'invention « je ne dirai pas la plus diabolique, mais la plus curieuse ».

J'ai été appelé, l'an dernier — après que Maurois avait fait Versailles — à faire Vincennes. Et cela m'a bien amusé. J'ai mis trois mois à faire Vincennes, et c'est un curieux métier ; c'est un dur métier. Dans cette entreprise qui met en branle des millions et des millions, et engage un nombre considérable de techniciens, vous n'êtes plus, vous écrivain, que l'auteur du texte, c'est-à-dire, à tout prendre, un très petit personnage. Economiquement, dans l'opération, vous

La culture est-elle en péril ?

êtes loin de représenter quelque chose d'important. Le courant électrique est beaucoup plus important que vous ne l'êtes vous-mêmes. Et les ingénieurs ou les metteurs en pages, qui sont à côté de vous, vous imposent leurs conditions. J'avais, pour Vincennes, à évoquer la mort du duc d'Enghien. Si je suis davantage pour Napoléon qu'aux côtés de ceux qui tenaient pour le duc d'Enghien, je n'en considère pas moins que la mort du duc d'Enghien est une des pages atroces de notre histoire. J'avais donc essayé de raconter l'histoire telle qu'elle s'était passée : le procès, le jugement, le défilé à une heure du matin dans les fossés du fort, les commandements et la salve. J'avais essayé de trouver une phrase qui fasse passer la voix de Dieu sur ces événements. Et j'en avais trouvé une, celle que Chateaubriand a écrite dans les *Mémoires d'outre-tombe*, car Chateaubriand avait ressenti avec autant de force et d'intensité qu'on peut le ressentir, cet événement. C'est la fameuse phrase s'adressant au général qui avait commandé l'exécution : « Paix vous soit, Général ! Si votre arrêt est devenu la feuille de route du dernier Condé, vous irez rejoindre, à la garde avancée des morts, le dernier conscrit de ^{p.195} notre ancienne patrie... La France de Fribourg et la France de Marengo dormiront ensemble. »

Il me semblait que personne n'avait, aussi bien que Chateaubriand, dans ces quelques phrases, fait la pacification entre la France monarchique et la France napoléonienne et révolutionnaire, au delà de cet événement qu'était la mort du duc d'Enghien. J'ai dû me battre comme un diable pour que la phrase de Chateaubriand demeure. On me disait : « Mais vous ne travaillez pas pour vos 15, 20, 35.000 lecteurs, dont vous avez l'habitude dans vos romans. Ici, ce sont des centaines de mille de personnes qui passent. »

Il y a une pesanteur chez les gens qui ne sont pas les écrivains et qui « réalisent » leurs œuvres, c'est de croire que la phrase de Chateaubriand n'intéressera pas les gens de Belleville. Personnellement, je suis sûr du contraire, et je suis sûr, en particulier, qu'une phrase de haute qualité trouvera toujours des oreilles attentives, même si le public est très nombreux. Peut-être que celui qui l'entendra n'aura pas la référence immédiate aux *Mémoires d'outre-tombe*, mais un homme dont la culture est avancée dira : « Tiens, il a cité les *Mémoires d'outre-tombe*. » Celui qui ne connaît pas Chateaubriand dira : « Ah ! tout de même, c'est assez beau ». Car il y a un ton de voix, une cadence de style qui ne trompent pas.

La culture est-elle en péril ?

Sur toutes ces activités, je ne jette pas le discrédit, elles existent. L'activité *Son et Lumière* rassemble le plus de foules. Je ne trouve pas indigne d'essayer de trouver un rythme, une façon de s'exprimer susceptible d'être comprise par 1.500 mille personnes qui vont se succéder de soir en soir, mais il est certain que toutes les techniques modernes interviennent comme des moyens de nous détourner de ce qui reste notre activité traditionnelle.

Je crois, comme Jacques Chenevière, que l'écrit est irremplaçable. J'en parlerai lundi soir : l'œuvre du langage matérialisée et transmissible est irremplaçable. Le livre est la chose qui assure la durée. Une autre chose assurait la durée : c'est quand les écrivains avaient la chance que ce qu'ils avaient écrit s'inscrivît, non seulement dans le livre, mais dans la mémoire de ceux qui les lisaient.

Je crois donc que l'œuvre d'art, telle que nous la concevons encore, est une œuvre étroitement liée à la création graphique, qui va se transcrire par l'imprimerie, qui à la rigueur s'inscrira dans la mémoire, c'est-à-dire que, comme vous le disiez, elle n'est pas une chose fugace. Je crois que tout ce que la mécanique moderne nous entraîne à faire a un caractère de fugacité d'abord, parce que la machine est dévorante, et lorsqu'elle a fait une chose, elle veut en faire une autre, et une autre, et une autre encore. Mais il vaut la peine, pour les écrivains, de se confronter à tous ces moyens, de ne pas s'y refuser, dans la mesure où le temps peut leur être donné.

Je crois enfin que toutes les expériences faites avec ces puissants moyens techniques influencent à leur tour la création de l'écrivain qui est dans une position traditionnelle.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Cohen-Séat.

M. GILBERT COHEN-SÉAT : p.196 J'aurais bien volontiers apporté une contribution, même bien modeste, à ce débat, mais je me sens un peu submergé. Les préoccupations qui sont les nôtres sont assez éloignées et des problèmes internes de la création littéraire et même de ce que M. Coindreau a appelé, en définissant son propos, « le monde des lettres ».

L'année dernière, il y a eu dans les cinémas, 12 milliards de spectateurs. (Au-dessous de 10 millions de sujets rien ne m'intéresse !) Le problème se pose donc pour nous, chercheurs en matière de cinéma, d'une façon tout à fait

La culture est-elle en péril ?

différente. Je me rappelle que dans un entretien à Royaumont, on avait essayé de définir « l'homme cultivé ». Quelqu'un avait proposé une définition en infléchissant un peu la traduction du *vir bonus et dicendi peritus* : l'homme de bonne volonté habile à s'exprimer. Je crois, pour ma part, que le *dicendi peritus* va beaucoup plus loin et que c'est celui qui « la connaît dans les coins » dans la manière de trousseur les phrases !

Si tel est « l'homme cultivé », on entendait par là qu'il fallait beaucoup de bonne volonté, et une dialectique, une rhétorique, une logique ou une logification, qui fût capable d'éclairer sa bonne volonté.

Nous pensons, nous chercheurs — je ne suis pas le seul, vous entendrez certainement un de mes camarades prochainement — qu'au niveau de 12 milliards de spectateurs par an, que vous ne pouvez pas supprimer et qui représentent, eux, le péril — si péril il y a — pour la culture, mais qui n'en constituent pas moins le fondement de la civilisation, la bonne volonté ne suffit pas, et de bien s'exprimer ne sert à rien. On a cité Bacon, je le citerai à mon tour. On ne commande à la nature des choses qu'en lui obéissant. *Non nisi parando vincitur*. Et ce que nous voulons savoir, ce sont les effets du film, avant de savoir si une création est bien appliquée, ou si des conséquences, même économiques ou sociales, sont à redresser ou non.

Je ne parle même pas des conséquences économiques et sociales auxquelles vous faisiez allusion. Je trouve normal qu'un éditeur s'en préoccupe dans un but probablement sordide, mais que l'on pourrait parer des plus nobles desseins. Que tous les hommes qui s'expriment songent aujourd'hui à utiliser ces moyens, cela paraît très souhaitable.

Notre problème à nous consiste à demander à des disciplines scientifiques, à des investigations, le secret des effets de ces procédés. Je parle seulement du cinéma et, dans une certaine mesure, de la télévision ; je parle des procédés non verbaux d'expression, et surtout des procédés — c'est peut-être sur cette dernière remarque que je me bornerai à limiter les perspectives pour notre esprit — qui, en proposant de la culture, utilisent des moyens de transmission, des techniques d'excitation, d'afférence vers les spectateurs — mes douze milliards de spectateurs — qui sont capables, en proposant un contenu, c'est-à-dire en cultivant un terrain, de modifier le terrain lui-même pour des raisons de neurologie, de physiologie, qui tiennent à la nature même de ce procédé de communication.

La culture est-elle en péril ?

Quels sont-ils ? Je les résume en un mot : à l'heure actuelle, quand on utilise le film, on utilise des procédés techniques qui se définissent ^{p.197} exclusivement par génération, c'est-à-dire par la manière dont on les fait ; il n'y a aucune définition de moi connue, s'appliquant à un procédé technique du film et qui consiste à dire : à quoi cela sert-il, ni quel but cela atteint, ni quel effet cela produit. Un travelling, c'est le fait de prendre des images de film en promenant l'appareil d'une certaine façon ; un panoramique, c'est un procédé qui consiste à faire pivoter l'appareil d'une certaine façon. Tous les termes techniques se définissent uniquement par leur propre génération. Si, au contraire, nous arrivons un jour à déterminer par l'expérience que tel procédé technique produit tel effet, a tel résultat pour l'esprit ou peut être utilisé dans telle ou telle maïeutique à la fois du réel et du spectateur, alors nous offrirons à la création quelques-unes des ressources auxquelles vous faisiez allusion en débutant, Monsieur le Président.

Autrement dit, vous avez demandé quelles étaient les ressources pour la création ? Je réponds que le jugement que l'on peut en faire de l'extérieur, subjectivement, même en tenant compte de toute la valeur des motivations intellectuelles qui peuvent être les nôtres, ne nous paraissent pas suffisantes. Nous pensons qu'il y a deux domaines dans lesquels il faut étudier ces ressources : d'abord à l'extérieur, dans l'esprit humain, par l'étiologie de ces effets dont je parlais tout à l'heure, et ensuite, à l'intérieur, par la définition des procédés techniques et cette fois, alors, en se mettant au service de l'expression et de la communication unilatérale — et par conséquent très lourde — qui est celle du film.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Campagnolo.

M. UMBERTO CAMPAGNOLO : J'ai l'impression, d'après ce que j'ai entendu dire aujourd'hui, que les moyens de communication, de même que les instruments de l'activité créatrice, ne constituent point un péril pour la culture.

J'ai vu qu'il y a différentes manières de créer d'après l'instrument qu'on emploie ; on a une certaine liberté de choisir ou l'un ou l'autre instrument. Si l'on est irrésistiblement porté vers la plume, on peut écrire avec la plume ; si, au contraire, on se sent séduit par la machine à écrire, on prendra la machine à écrire, ou si, au contraire, on est excité par la radio, on a la possibilité de s'exprimer à la radio.

La culture est-elle en péril ?

Mais ce qui m'a semblé être la véritable source d'un péril de la culture, c'est une autre chose et qui, celle-là, me semble absolument réelle. Je pense à ce qu'a dit Ehrenbourg et à ce que d'autres ont repris. Il y a, entre le lecteur — ou l'auditeur — et les créateurs certainement une collaboration, mais une collaboration qui ne commence pas au moment où l'auditeur écoute, où le lecteur lit, une collaboration qui commence bien avant cela, elle commence dans l'esprit de l'auteur.

Or, il faut voir si les conditions de vie, les conditions générales, sociales et aussi économiques, sont de nature à permettre cette collaboration à ce moment-là. C'est là où je vois le danger dans une sorte de désagrégation sociale.

p.198 Vous avez dit en passant que les éditeurs ne peuvent pas être des philanthropes. C'est vrai, mais il ne serait pas nécessaire qu'ils le fussent. Vous avez parlé aussi de la sordidité de l'éditeur ou du patron de la radio, ou de l'Etat, puis d'une sorte d'impossibilité de communiquer qui tient à chacun de nous, parce que les relations sociales nous sont hostiles. Or, c'est en cela que réside, à mon avis, le véritable péril pour la culture.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. de Ziégler.

M. HENRI DE ZIÉGLER : Nous devons nous féliciter de l'entretien de cet après-midi, qui nous a fait entendre tant de la part de MM. Coindreau, Ehrenbourg, que de M. Chamson, des choses très importantes. Seulement, ils ont élevé le débat à un niveau où il est très gênant d'avoir à faire part ensuite de choses beaucoup plus modestes.

J'ai une certaine expérience de la radio. J'y parle très régulièrement, et je voulais vous dire à la fois ce qui me paraît être le danger et ce qui me paraît être le bénéfice.

Le danger, c'est que l'on fait, pour la radio, presque toujours un travail commandé, et naturellement ce travail ne vous est pas commandé très longtemps à l'avance. On le fait dans la précipitation, et la précipitation me paraît toujours dangereuse, même à la mise sur pied d'une conférence. Il y a des gens qui ont le travail rapide ; je ne confonds pas la rapidité avec la précipitation. On peut avoir le travail plus ou moins rapide, mais il ne faut pas

La culture est-elle en péril ?

qu'on vous pousse à travailler plus vite que ne le permet votre rythme personnel ; car c'est cela qui peut vous gâter un peu à la longue.

Il y a d'autre part, à la radio, un avantage extraordinaire, que pourront reconnaître tous ceux qui ont quelque expérience dans ce domaine : c'est que nous y gagnons une conception du temps qu'on n'a pas ailleurs. Il faut parler à la radio pour savoir ce qu'est une minute ; il faut parler à la radio pour savoir qu'en cinq minutes on peut dire quantité de choses importantes, intéressantes et capitales ; qu'en dix minutes on a le temps, je dirai presque de resserrer utilement la conférence qu'on a l'habitude de préparer pour un public qu'on voit, conférence qui durera trois quarts d'heure, une heure, ou un peu plus.

Cette condensation, si on en acquiert le sens, sera très utile pour tout ce qu'on fera et qui n'est pas destiné à la radio ; de sorte que la radio peut vous habituer à dépouiller votre style de tout ce qui ne « signifie » pas, de tout ce qui n'est pas important.

M. de Ziégler observe en outre que le public auquel on s'adresse à la radio — par l'intermédiaire du micro — est « un public un peu anonyme, un peu dans l'ombre ». Il ne ressemble pas au public d'une salle, car il n'est pas réuni, « il est composé de gens qui ne peuvent nullement échanger leurs impressions ». A quoi M. de Ziégler ajoute :

Mais ce qui manque à tous ceux d'entre nous qui ont fait des conférences — surtout dans des salles qui n'étaient pas trop grandes — c'est ceci : il n'y a pas, dans ce public, la figure de l'homme ou de la femme ^{p.199} à qui on doit s'adresser. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais devant un public, si je tâche d'être compréhensible pour tous ceux qui me font l'honneur de m'écouter, il y a toujours quelqu'un cependant à qui on dédie la conférence et à qui on veut l'offrir, une personne qui est là, et dont on sent — mais quelquefois on se trompe — qu'elle a l'intelligence, une sensibilité qui ressemble à la vôtre, et avec laquelle vous auriez une communication plus facile. A la radio, cela n'existe pas. Mais puisqu'il s'agit de la radio dans les possibilités qu'elle offre d'améliorer le travail de l'écrivain, de lui apprendre quelque chose, eh bien, je dirai que cette mesure du temps qui doit être exactement rempli est la chose la plus importante.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Ehrenbourg.

La culture est-elle en péril ?

M. EHRENBURG : Je voudrais vous indiquer pourquoi, à un moment donné, je me suis éloigné du sujet : c'est parce que la question posée est locale, elle s'applique à une moitié du monde. En soi, l'idée que la radio ou le cinéma empêche les gens de lire est juste dans certains pays, mais elle n'est pas juste partout. Ce qui prouve que cela ne tient pas à la nature de l'innovation, mais à certaines directions du goût. Ne voulant pas, au cours de nos entretiens, faire la critique de l'autre monde, je parle seulement de ce qui touche les deux mondes, et quand je peux critiquer également mon pays.

Seconde remarque : au sujet de la rapidité qu'exigent certains travaux. Cela a toujours existé. Quant au magnétophone, j'ai pensé à Dostoïevski qui dictait à sa femme — qui avait d'abord été sa secrétaire — tous ses romans, surtout parce qu'il lui fallait vite de l'argent et qu'il ne pouvait pas se permettre d'être en retard dans les numéros de sa revue ; c'était aussi le cas de Dickens...

M. DE ZIÉGLER : ... et de Balzac !

M. EHRENBURG : Il n'y a donc rien de nouveau. Ce qui me frappe, c'est qu'au lieu de faire l'analyse des causes sociales, on propose de rendre responsable la machine et de dire que cela n'existait pas auparavant ; au lieu d'y voir une conséquence du développement des conditions sociales.

LE PRÉSIDENT : La parole est à Mme la duchesse de La Rochefoucauld.

Mme LA DUCHESSE EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD voudrait « dire un mot des conditions dans lesquelles on parle à la radio ». Elle distingue entre *lecture*, où il faut se mettre un peu dans le même état d'esprit qu'un acteur, et *improvisation*, où il faut essayer d'être naturel en dépit de la gêne causée par le micro.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Pierre de Boisdeffre.

M. PIERRE DE BOISDEFFRE présente quelques remarques qui font suite aux propos de M. Chamson. Il voit dans les moyens techniques de diffusion une chance de *personnalisation* de la culture en même temps qu'un risque de *réification* — comme disent les sociologues.

p.200 Les romanciers américains, par exemple, utilisent tous — presque tous —

La culture est-elle en péril ?

la machine à écrire, et une large majorité se sert couramment du magnétophone. Nous avons déjà l'exemple de quelques grandes œuvres qui sont nées au magnétophone. Je pense à *Citadelle*, de Saint-Exupéry, qui présente les qualités et les défauts que nous pouvons attendre d'un tel instrument.

La qualité, c'est de nous restituer dans le livre la présence continue de la voix humaine. Nous avons un homme qui, tous les soirs, dans le silence d'un aérodrome, s'exprime pour lui-même d'abord. On a parlé tout à l'heure d'un certain auditeur privilégié auquel s'adressait la personne qui parle à la radio ; je me demande si cet auditeur privilégié, ce n'est pas d'abord nous-même. Vous connaissez tous la réflexion de Malraux sur la parole humaine enregistrée ; nous ne l'entendons plus parce que nous l'entendons par les oreilles, alors que lorsque nous parlions, nous l'entendions par la gorge. Et, quand nous nous exprimons devant un magnétophone, nous sommes nous-mêmes surpris de nous entendre, et nous nous adaptons en fonction des réactions de cette sorte de moi dédoublé. Nous avons la possibilité d'enregistrer nos propres réactions beaucoup plus rapidement.

S'il y a un danger, c'est du côté de la forme. Vous nous avez dit que Valéry écrivait ses vers à la machine à écrire. Je me demande si c'est à la machine qu'il les composait réellement. Je prends les innombrables versions de *La jeune Parque*, ce sont d'abord des versions manuscrites et je dirai même que, chez Valéry, la boucle était bouclée, puisque très souvent, le dernier état, il le réécrivait à la main, soit qu'il en sentît le besoin, soit que, comme il le disait plaisamment : « Ça vaut plus cher quand c'est un texte manuscrit... »

Je pense qu'il aurait été incapable de composer *La jeune Parque* au magnétophone, et je ne crois pas qu'aucun créateur de forme puisse espérer du premier coup atteindre, au magnétophone, cette perfection.

M. de Boisdeffre conclut :

Les dangers que présentent les techniques modernes à notre disposition ne sont pas sur un plan différent de ceux auxquels nous devons nous affronter, qu'il s'agisse de science militaire — avec les moyens que la science met à la disposition des armées — ou de toutes les formes de la propagande. Ce qui est certain — mais c'est là un sujet que je ne fais qu'aborder, parce qu'il est trop vaste — c'est qu'il y a une réification possible des auditeurs dans la mesure où la culture est considérée comme un moyen.

La culture est-elle en péril ?

LE PRÉSIDENT : Je remercie vivement tous ceux qui ont pris part au débat ; je remercie aussi l'auditoire — car, comme le disait Bossuet, c'est l'auditoire qui fait l'orateur — je remercie aussi l'auditoire qui a été si attentif ; nous allons maintenant lever la séance.

@

La culture est-elle en péril ?

DEUXIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. René Dovaz

@

LE PRÉSIDENT : p.201 Je déclare ouvert le second entretien des Rencontres Internationales. Il est consacré à l'examen des thèses développées par M. Wladimir Porché, dans son admirable conférence d'hier, au cours de laquelle il a fait — je reprends ses termes — comparaître la radio-télévision au tribunal de la culture.

Ce bel exposé peut être prolongé, et nous avons ce matin une quantité de commentaires qui nous sont annoncés, au premier rang desquels un message écrit du professeur Arnold Reymond, dont je prie M. Fernand-Lucien Mueller de donner lecture :

Monsieur Porché a analysé avec beaucoup de profondeur, de perspicacité et de nuances les aspects physiologiques, psychologiques, mécaniques, physiques et même métaphysiques de la radio-télévision.

Celle-ci est un magnifique effort pour vaincre le temps et l'espace. Elle permet un contact instantané. Elle rend omniprésents à tous les hommes, où qu'ils se trouvent, les sons et les visions. Au point de vue social elle abolit les questions de races, d'âge, d'activités professionnelles ; elle pénètre dans l'intimité des personnes et favorise la communion silencieuse.

Toutefois l'analyse de Monsieur Porché, me semble-t-il, concerne surtout la culture française. Elle nous fait comprendre comment les ouvriers et ceux que l'on appelle les intellectuels, bien qu'ils ne soient pas toujours intelligents, peuvent se rapprocher les uns des autres parce qu'en eux tous il y a une même résonance profonde créée par la langue, les coutumes communes, etc.

Mais un ouvrier français qui ne sait pas l'italien, qui n'a jamais visité l'Italie et connaît peu de choses sur son histoire et sa civilisation, comment pourra-t-il comprendre par la radio-télévision ce qu'il voit (le Colisée, par exemple) et ce qu'il entend ?

La même question peut s'appliquer à l'Amérique dont j'aimerais connaître les expériences sur les conséquences de la radio-télévision.

¹ Le 9 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

M. WLADIMIR PORCHÉ : Je vais répondre assez brièvement : les communications à travers les diverses langues peuvent aisément être pratiquées dans le domaine de la radiodiffusion — et le seront bientôt de la télévision — par deux moyens bien différents. Premier moyen : c'est la spécialisation des ondes courtes, et, d'une façon p.202 plus générale, des émissions en langues étrangères, chaque pays pouvant ainsi s'exprimer en différentes langues à l'intention des autres pays. Le second moyen — peut-être plus efficace — est celui qui nous est fourni à tous par le système dit des échanges internationaux de programmes enregistrés ; procédé qui tend à se développer de plus en plus, qui a déjà pris une extension considérable en radio, et qui, certainement, sera bientôt utilisé en télévision. Ce procédé permet à chaque pays de se faire entendre, non plus seulement au moyen des ondes courtes, mais par le truchement de chaque radio nationale. Ce sont, en somme, des versions différentes, en différentes langues, de programmes enregistrés.

Tels sont les deux principaux moyens, à l'heure présente, qui permettent de vaincre l'obstacle représenté par les différences de langues. En ce qui concerne en particulier les Etats-Unis, nous avons un assez grand nombre d'émissions diffusées sur 450 stations américaines.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Guido Zaffrani.

M. GUIDO ZAFFRANI : En tant qu'homme de métier, je voudrais souligner certaines affirmations contenues dans la conférence si dense, à la fois, et si pertinente de M. Porché. Avant tout, le problème de la culture, l'évolution de la culture. La culture a cessé d'être l'apanage ou le privilège des princes et des esthètes ; elle est entrée en contact direct avec la masse, dans le même temps que la radio, la télévision et autres moyens d'expression — ou pour mieux dire de reproduction — pénétraient dans nos maisons. Pour n'en citer qu'un seulement, je prendrai la diffusion et la reproduction des œuvres d'art — peinture et sculpture — connue aujourd'hui sous le titre donné par André Malraux à un de ses livres : *Le Musée imaginaire*. Faut-il parler de trahison de l'œuvre d'art par la reproduction ?

Ces nouveaux moyens d'expression — ou de reproduction — mettent-ils réellement la culture en péril ? « Pourquoi, par exemple, parler de radio et de télévision plutôt que de l'éclairage au néon de certaines villes d'art, qui fausse complètement les perspectives, ou

La culture est-elle en péril ?

des bruits de moteur toujours plus envahissants ? » Car, enfin, radio et télévision offrent un aspect positif dans les programmes culturels, ne serait-ce que dans les domaines de la musique et de la littérature. Bien sûr il y a encore trop de chansons, trop de concessions faites au goût du public, mais c'est une question de dosage ; on peut seulement influencer — et dans le bon sens — le goût du public.

Je voudrais, pour terminer, rappeler un seul exemple : l'apport de la radio dans le domaine de la critique littéraire et de la diffusion du livre. Les entretiens avec les grands écrivains ont créé presque un genre nouveau qui, du micro, est passé au livre. C'est aussi le cas des œuvres musicales créées expressément pour la radio et qui, de la radio, sont passées au théâtre. Je pense par exemple à *l'Iphigénie*, opéra de Pizetti, qui, composé pour le concours international du prix Italia — et primé à ce concours — a été représentée la saison suivante à la Scala de Milan. Il en va de même pour le connaisseur le plus profond et le plus documenté ^{p.203} de l'œuvre de Proust, qui peut trouver des éléments utiles dans la série d'émissions consacrées aux personnages de *La Recherche du Temps perdu*, diffusées par le Troisième Programme de la B.B.C.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Wladimir Porché.

M. PORCHÉ : Je suis absolument d'accord avec mon éminent collègue italien. Je salue en lui le créateur du prix Italia ; c'est lui qui est à l'origine de cette compétition d'œuvres spécialement conçues pour la radio.

LE PRÉSIDENT : Est-ce que nous pouvons vous demander de dire au public ce qu'est le prix Italia ?

M. PORCHÉ : Je demanderai à M. Bezençon de répondre.

M. MARCEL BEZENÇON : Le prix Italia a été fondé, sauf erreur, il y a huit ans, et M. Zaffrani, secrétaire général de la Radiodiffusion Italienne en est le créateur, l'inspirateur et le conducteur. Le prix Italia est décerné, chaque année, soit à des œuvres dramatiques, soit à des œuvres musicales, et aussi à des œuvres documentaires. Il y a, je crois, treize pays qui participent à ce prix, et qui apportent, chaque année, le meilleur de leurs œuvres. Celles-ci sont étudiées et jugées en Italie par des jurys qui décernent trois prix.

La culture est-elle en péril ?

Un autre avantage du prix Italia est que tous les experts en radio-diffusion peuvent aller en Italie écouter ces œuvres, et en tirer ainsi des leçons profitables. C'est pourquoi je pense que le prix Italia a fait beaucoup pour l'avance de l'art radiophonique en Europe.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. de Salis.

M. JEAN DE SALIS : J'aimerais remercier M. Porché de son exposé d'hier, qui, sous tant de rapports, m'a enchanté et, je puis le dire, m'a confirmé dans certaines expériences personnelles que j'ai eu l'occasion de faire à la radio.

M. Porché me permettra peut-être de lui poser quelques questions au sujet des conclusions à tirer de l'expérience que beaucoup d'entre nous ont faite et que tous les radiophonistes font au cours de leur activité devant le microphone.

Ce qui m'a frappé, dans l'exposé de M. Porché, ce sont deux affirmations — pardonnez-moi de ne pas parler de télévision, je n'ai pas d'expérience personnelle en la matière — : dans sa première affirmation, M. Porché a dit que la radio était un service public appartenant à tout le monde, s'adressant donc à tous, aux foules, à toutes les classes de la société ; mais d'autre part — et c'est sa seconde affirmation — il nous dit que la radio doit faire appel aux clercs. Or, j'ai toujours le sentiment qu'il y a un fond de méfiance dans la conscience des clercs vis-à-vis des moyens de diffusion et de reproduction mécanique et technique. ^{p.204} Il faudrait, me semble-t-il, essayer de rendre plus solide, plus naturel, plus aisé, le passage de la parole du clerc adressée à la foule par le moyen du microphone. Mais j'ai abondé dans le sens de M. Porché, quand il a dit que le narcissisme des délicats faisait fi de la radio, de la télévision, du cinéma, de tous ces moyens que la technique moderne a mis à notre disposition.

Dans ce cas, je suis absolument l'adversaire des délicats et de leur narcissisme, mais je ne suis pas naturellement l'adversaire d'une excellente qualité de ce qu'on peut présenter à la radio, et j'ai été enchanté d'entendre dire hier, par la bouche de M. Porché, que l'esthétique de la radio était bien plus sévère que celle des livres. Un professeur — et c'est malheureusement mon cas — qui parle à la radio, ne doit pas bafouiller comme je le fais en ce moment, c'est pourquoi, à la radio, nous avons toujours des textes rédigés à l'avance. Il

La culture est-elle en péril ?

ne faut pas non plus qu'il s'exprime, soit sur des choses simples, soit sur des choses compliquées, d'une manière si ampoulée et si incompréhensible que précisément l'auditeur ne veuille pas continuer à l'écouter ; c'est-à-dire que le clerc, dans la mesure où il s'exprime à la radio, doit s'imposer une discipline nouvelle, à laquelle son métier d'écrivain et sa sensibilité de délicat ne l'avaient pas habitué.

M. de Salis voit ici le problème central : celui « des rapports entre la culture telle qu'on la concevait il y a trente ou cinquante ans et une culture en voie de transformation sous l'influence des moyens techniques de grande diffusion et de reproduction ». Et il précise sa pensée : il ne s'agit pas, à l'aide de ces instruments merveilleux, de reproduire simplement ce que la culture ancienne — universitaire — avait considéré comme étant sa culture.

Je crois que sous l'influence de ces moyens modernes de diffusion, sous l'influence du public très large qui est atteint par le film, la radio, la télévision, la culture est en voie de transformation. Elle doit trouver un sens nouveau ou renouvelé. Notez qu'il n'y a aucun avilissement dans le fait de s'exprimer clairement et simplement devant le microphone. Je sais bien qu'on est toujours quelque peu soupçonné de verser dans la facilité ou dans la vulgarisation en faisant ce métier. Pour ma part, je n'ai jamais eu cette impression d'une vulgarisation qui trahirait je ne sais quelle culture aristocratique. Ce serait là un reproche tout à fait ridicule, mais qui cependant, tout au moins tacitement, vous est quelquefois adressé quand vous faites ce métier.

« Je ne crois pas que le clerc doive trahir la haute qualité de sa pensée scientifique, philosophique, esthétique, mais il doit justement se soumettre à cette discipline sévère dont parlait Wladimir Porché. »

Pendant la dernière guerre, j'ai fait une petite expérience personnelle qui consistait en ceci : l'Allemagne était envahie par l'appareil de propagande de M. Goebbels. Celui-ci considérait la radio comme un moyen de ne parler qu'en gros plans, de ne faire que de très grands éclats, d'enfoncer des thèmes de propagande aussi massifs que possible dans la tête de gens très simples, qu'il méprisait au fond.

p.205 C'était, je crois pouvoir le dire, une psychologie à courte vue. Ce n'est du tout ce que veut entendre l'auditeur. Car quelle que soit sa condition sociale, passez-moi le mot, l'auditeur ne veut pas être « engueulé ». Or, quand pour la

La culture est-elle en péril ?

réfutation, on parle raisonnablement, simplement, clairement, sur le même sujet, on peut faire l'expérience qu'on est au moins aussi écouté que pouvait l'être M. Goebbels lui-même.

Vous me comprenez bien : je vais, je crois, encore plus loin que M. Porché, dans son optimisme, dans la confiance qu'il faut faire, à la fois aux clercs qui essaient de parler au microphone et aux auditeurs qui les écoutent.

M. ANTONY BABEL : Ce que M. de Salis n'a pas dit par modestie, c'est qu'il a été pendant la guerre l'anti-Goebbels ; il faisait chaque semaine une émission en langue allemande, qui a conforté beaucoup d'Allemands effrayés par la propagande de Goebbels.

M. PORCHÉ : Je répondrai seulement que M. de Salis a magnifiquement complété et illustré ce qu'hier j'ai dû me contenter de dire très brièvement.

LE PRÉSIDENT : La parole est au professeur Paul Rivet.

M. PAUL RIVET : J'ai entendu avec beaucoup d'émotion la conférence de mon ami Wladimir Porché, car il m'a apporté la preuve que l'on peut être un grand technicien et un grand humaniste, et je ne peux, une fois de plus, que regretter le fait que son activité soit entièrement prise par l'organisation de cette immense chose qu'est la radio-télévision en France et l'ait détourné d'une belle carrière où il avait fait des débuts magnifiques : la carrière littéraire.

Je prends la parole en tant que président du Conseil supérieur de la Radio, et comme président de la commission des programmes de la Radio Française. Et Wladimir Porché ne sera pas étonné de m'entendre parler, puisque nous avons des contacts permanents, que nous collaborons depuis bientôt dix ans et que nous n'avons jamais eu de heurts, mais très souvent des concordances de pensée profonde.

Comme vous l'avez dit, Monsieur le Recteur, je crois que la radio peut être, comme la langue d'Esopé, une chose magnifique ou un désastre pour la culture. Eh bien, il nous appartient à nous de chercher par quel moyen nous pouvons faire de ce magnifique instrument dont l'homme n'a jamais disposé jusqu'à présent, un élément puissant et utile en faveur de la culture.

La culture est-elle en péril ?

Là, je vais toucher à des problèmes graves ; ce sont les problèmes d'organisation même de la radio. Il y a deux conceptions de la radio : la conception d'une radio gouvernementale et celle des radios privées. Radio gouvernementale : le type nous en est donné par la radio de Russie. Radios privées : le type nous en est donné par les Etats-Unis. Or, je dois dire que je n'accepte ni l'une ni l'autre, et que ma thèse est la suivante : il faut faire une radio nationale. J'entends bien ^{p.204} que la distinction est assez subtile, mais cependant elle existe. Quand un citoyen quelconque achète un journal, *L'Aurore*, *Le Monde*, *L'Humanité*, il sait ce qu'il achète, et il n'est pas trompé par la lecture de ce qu'il y lit ; mais quand il tourne le bouton de sa radio, il doit trouver un journal qui corresponde à la masse de la population. Donc, l'impartialité absolue s'impose d'une façon que je crois impossible d'éviter. Et toute radio qui n'est pas impartiale, toute radio qui n'est pas l'image exacte de la pensée des différentes couches de la population, de tous les grands partis politiques — quels qu'ils soient — de toutes les tendances religieuses et de toute nature, manque à son devoir.

Radio nationale, c'est-à-dire, comme l'a dit très bien M. Porché — et nous sommes bien d'accord puisque nous luttons pour doter la France d'un statut de radio nationale et non pas de radio gouvernementale — c'est un service public comme les chemins de fer, comme les voies de communication, comme les postes et téléphones ; par conséquent, une organisation dont le but n'est pas spécifiquement lucratif. Nous n'avons pas à nous préoccuper, dans un service public, de boucler le budget, car si le budget n'est pas bouclé, c'est au Gouvernement d'y subvenir. Par contre, nous avons à nous poser toujours la question de servir le plus grand nombre, sinon la totalité des gens auxquels nous nous adressons.

Il y a donc deux aspects : le côté politique — que je laisse de côté, car il est certainement le plus difficile à résoudre, et je crois que cela concerne plutôt le comportement de chaque pays — et le côté culturel ; et là, je rejoins tout à fait ce qu'a dit tout à l'heure M. de Salis. C'est peut-être la partie la plus difficile, et je fais appel ici au R.P. Dubarle, qui collabore d'une façon si effective avec moi à l'élaboration des programmes de science de la radio. Il sait, précisément, quelles difficultés nous avons à rassembler les « clercs » qui doivent nous servir pour cette tâche.

La culture est-elle en péril ?

La radio doit constamment se poser ce problème : que faire pour élever le niveau du public ? Seule une radio nationale est à même d'y réussir, car les radios privées, par le jeu de la concurrence, cherchent plutôt à flatter le public.

Eh bien, en France, nous cherchons — je ne sais si nous y réussissons — par tous les moyens, à distraire sans vulgarité, à instruire sans ennui, et à émouvoir sans sensiblerie. C'est extrêmement difficile, et suivant les différents secteurs de notre activité, nous nous heurtons à des difficultés effroyables. Tout à l'heure, M. de Salis a dit très justement combien il est difficile pour un professeur de la Sorbonne d'oublier son langage lorsqu'il s'adresse aux 24 millions d'auditeurs qu'il a au bout de l'antenne ; combien il est difficile de faire oublier à un médecin son jargon d'hôpital, lorsqu'il s'adresse à des hommes qui ne savent pas ce que c'est que l'allergie, qui ne connaissent pas ces grands mots sous lesquels les médecins cachent leur science — et quelquefois leur ignorance.

p.207 M. Rivet note ensuite que les capitales, dans tous les pays du monde, sont « gâtées par la multiplicité des manifestations de toute nature », tandis que la province et les campagnes en sont absolument privées. Or un des rôles de la télévision sera précisément de « désennuyer la province et les campagnes ».

A ce propos M. Rivet déclare : « C'est pourquoi je penche de plus en plus vers l'audition collective. Je voudrais que dans toutes nos campagnes, il y eût une maison commune, la mairie, où fût installé un appareil de radio et de télévision, où tous les gens du pays pourraient venir le soir participer aux joies et aux exaltations de l'esprit que nous offre Paris. » Et il ajoute « Il y a là un rôle social extrêmement important. »

M. Paul Rivet termine son intervention en regrettant l'absence de partenaires américains dans cette discussion.

LE PRÉSIDENT : Un certain nombre de nos participants désirent parler du problème de l'éducation populaire, et ce problème va se lier heureusement à vos propos. Vous avez parlé d'auditions collectives ; vous auriez pu parler aussi de visions collectives. Vous avez parlé du rôle social de la radio, et je pense que nous allons engager cette discussion.

Nous allons faire une expérience, et nous nous excusons d'avance de la façon dont elle pourra évoluer. Un certain nombre de personnes se sont inscrites : Mlle Hersch, M. Philippart, le R.P. Dubarle, et M. Papanoutsos, qui voudraient parler de l'éducation populaire. Ce problème est extrêmement important, et nous allons essayer de leur donner la parole pour un entretien libre.

La culture est-elle en péril ?

M. BABEL : Ce débat qui est vraiment d'une grande importance, va s'ouvrir ce matin, mais je pense que Mlle Hersch et M. Philippart en particulier seront d'accord avec moi pour reconnaître que nous n'arriverons pas à le terminer aujourd'hui. Nous réserverons donc un entretien complet à cette question, le mercredi 14. Un entretien privé était prévu ce jour-là ; nous le remplacerons par un entretien public, car c'est une question qui doit être, je pense, traitée en public. Elle touche aux intérêts, aux préoccupations du grand public.

LE PRÉSIDENT : La parole est à Mlle Hersch.

Mlle JEANNE HERSCH : Au sujet de l'éducation populaire, j'ai été impressionnée par la bienveillance avec laquelle M. Porché considère ce problème, et l'intensité avec laquelle il l'a éclairé.

Il y a pourtant un trait qui me frappe dans ce qu'il a dit et dans ce que M. de Salis a repris ce matin, c'est qu'on a l'air de considérer ce peuple qu'il s'agit d'éduquer, comme un objet passif. On semble le considérer comme un récipient vide qu'il s'agit de remplir.

Cette conception doit, je pense, être révisée et changée, parce que, dans la mesure où la radio déverse sur le public une culture qui a été élaborée par ce qu'on a appelé aujourd'hui « les clercs », au sens un peu élargi, elle risque au contraire de donner à la masse des auditeurs ^{p.208} plutôt des complexes d'infériorité ou des attitudes paralysées du point de vue créateur et du point de vue vie. Et cela peut faire du mal.

L'erreur vient, pense Mlle Hersch, que, dès l'origine la radio — et davantage encore la télévision — est considérée comme un moyen avant tout esthétique. A son avis, l'esthétique et l'art y ont pris trop de place.

Je pense que si on avait été, avec la meilleure intention du monde, moins préoccupé d'esthétique au départ, on serait peut-être arrivé à une création plus proche de l'art, c'est-à-dire qu'on aurait donné plus de possibilités créatrices actives, et dans ce sens-là, il faudrait inventer — ce qui réclame un grand effort d'imagination — des moyens par lesquels on mettrait la radio à la disposition de certains groupes humains, qui y communiqueraient éventuellement des éléments d'information, d'abord, peut-être, sous une forme brute. Au début, sans doute, les choses ne seraient pas parfaites, mais peu à peu la radio

La culture est-elle en péril ?

pourrait devenir un moyen de communication entre ces groupes, une sorte de boîte aux lettres grâce à laquelle se feraient des échanges. Et, peu à peu, ces échanges, ces communications prendraient peut-être leur forme propre.

J'ai l'impression qu'il faut absolument rendre la spontanéité au public de la radio, beaucoup plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

M. PORCHÉ : C'est une thèse extrêmement intéressante. Je ne sais pas si je me suis très bien fait comprendre, je redoute que non, mais quand j'ai parlé de la passivité, c'était l'avocat général qui parlait, c'est-à-dire l'opposant.

Si j'ai bien compris ce qui vient de nous être dit, il s'agit de déceler l'initiative chez l'homme à qui s'adresse la radio, et de le faire en quelque sorte participer activement, et de tirer parti de cette participation active pour améliorer la radio elle-même.

A cet égard, l'effort qui peut être fourni — qui l'est déjà dans une certaine mesure — peut certainement être amélioré. Il ne faut toutefois pas se dissimuler que, lorsque plusieurs individus se trouvent autour d'un même récepteur, leurs divergences — et l'expression de ces divergences — risquent, au moins pendant un premier temps, de fausser légèrement leur position profonde. Il est très possible que le choc soit apparemment vif et l'éveil de la personnalité apparemment vif. Il est peut-être moins profond que lorsqu'il s'agit d'un seul individu.

Ce que je crois, c'est que les deux formules sont nécessaires ; qu'il est, en effet, fort utile de procéder à des systèmes de réception de caractère collectif, qui suscitent dans le public une sorte d'émulation intellectuelle. Mais ce que je crois aussi, c'est que ce choc s'étant produit, il est également nécessaire d'en poursuivre l'effet par la pénétration individuelle à laquelle je faisais allusion hier.

M. BABEL : Je rappelle que vous êtes un groupe, que vous discutez, que vous vous interrompez ; je ne l'ai pas encore constaté, mais je le souhaite.

Mlle HERSCH : p.209 Vous avez parlé d'apport individuel, pourriez-vous préciser ?

M. PORCHÉ : J'entends la participation de l'auditeur et de son réflexe à

La culture est-elle en péril ?

l'élaboration et à l'amélioration du service lui-même ; c'est-à-dire qu'au lieu de le laisser dans la position de client, on utilise son comportement.

R.P. DUBARLE : Pourrais-je signaler, à ce propos, une expérience peut-être encore un peu limitée, mais qui est, ce me semble, assez révélatrice. Il y a une différence extrêmement profonde de conduite du spectateur ou de l'auditeur, lorsqu'il s'agit de radiophonie et lorsqu'il s'agit de télévision. L'auditeur de radiophonie est assez spontanément passif et ne réagit pas devant son poste, tandis que j'ai très fréquemment observé que le spectateur de télévision tente de dialoguer avec les personnages de son image. Il est plus facile d'organiser un télé-match qu'un concours radiophonique. Très spontanément le dialogue se noue avec la speakerine. On interpelle Jacqueline très volontiers, quand on la voit apparaître sur l'écran ; c'est aussi le cas avec les émissions de Jean Nohain. Cette réaction ne se produit pas spontanément avec la radio. Ceci est important et serait peut-être à utiliser dans le sens de ce que recherche Mlle Hersch.

Mlle HERSCH : Cela va tout à fait dans le sens de ce que je voulais dire, mais je pense à d'autres manifestations encore. La radio et la télévision — toutes deux probablement, mais la radio plus facilement —, en tout cas dans nos pays, pourraient aider les gens à prendre conscience de ce qu'ils font eux-mêmes, de leur propre manière de vivre, si eux-mêmes communiquaient par la radio à d'autres groupes, occupés à un travail analogue, des informations sur leur manière de vivre ou de travailler, d'organiser leur entreprise, des informations touchant leur vie réelle. La radio deviendrait ainsi un moyen de saisir sa propre vie, de la prendre en main, au lieu d'être un moyen d'évasion et de fuite ; cela me paraît important.

M. LOUIS PHILIPPART : Je suis pour ma part très heureux de l'intervention du R. P. Dubarle et de Mlle Hersch, parce que nous cernons davantage le problème de la culture au niveau de ceux que les clercs s'efforcent de cultiver, mais qu'ils connaissent généralement peu, mal, ou insuffisamment.

Nous devons particulièrement, en ce qui concerne la radio-télévision — et d'ailleurs en ce qui concerne tous les aspects de l'éducation populaire — commencer par une tâche peut-être fort modeste ; mais c'est une tâche d'information de nous-mêmes. Nous devons connaître, le plus objectivement

La culture est-elle en péril ?

possible, les besoins, les niveaux, les aspirations du public auquel nous nous adressons. Et nous devons surtout essayer de trouver dans celui-ci, tous les hommes qui peuvent participer à l'élaboration des tâches éducatives et culturelles qui les intéressent au moins autant ^{p.210} que nous. Si nous réalisons dans cet effort d'information, d'éducation et de culture, une aspiration qui est nôtre — peut-être même une vocation — nous ne devons pas oublier que nous avons un partenaire qui peut constituer, soit un élément extrêmement actif et réceptif, soit, peut-être, un obstacle à nos vœux, à nos désirs et à nos conceptions.

Je voudrais à cet égard verser au débat un texte que j'ai précisément sous les yeux ; il est d'un homme qui connaît très bien la classe ouvrière, et qui vient de faire paraître un livre important. Il s'agit d'André Philip, qui vient de publier sa *Démocratie Industrielle*. Voici ce qu'il écrit notamment de la culture :

« La culture n'est pas quelque chose de surajouté à son expérience quotidienne, pour le travailleur, c'est une forme de cette expérience, comportant la maîtrise de soi, la maîtrise du lieu de travail, le contact avec des milieux différents, la capacité de coordonner les expériences résultant de ces milieux, et de porter un jugement personnel au nom de certaines valeurs communes aux travailleurs du monde entier. Le mouvement ouvrier affirme les valeurs de justice, d'amour et d'universalité. Il vise à reprendre à la bourgeoisie certaines valeurs universelles qu'elle a abandonnées, et à donner à une culture de 2.000 ans d'expérience, une forme et une vie nouvelle, en l'incarnant dans des institutions économiques et politiques qui redonneront au travailleur la maîtrise de son destin. L'éducation populaire a pour but la formation d'un homme responsable pour lui permettre de jouer son rôle dans une société responsable.

M. Philippart regrette enfin l'absence dans cette discussion de « l'animateur remarquable » qu'est M. Dumazedier.

M. BABEL : M. Dumazedier a été invité, mais il était pris par d'autres obligations.

M. MARCEL BEZENÇON : Je voudrais prendre la parole à propos de la thèse

La culture est-elle en péril ?

exposée par Mlle Hersch. Je l'ai entendue avec plaisir une nouvelle fois. Je dis bien « une nouvelle fois », parce que Mlle Hersch fait partie de la commission des programmes de langue française en Suisse et y a développé, avec beaucoup de talent, l'embryon, si je peux dire, de la thèse qu'elle nous a exposée tout à l'heure. Et, sur le plan de cette commission des programmes — d'entente avec le studio de Genève — nous avons décidé de faire un essai, et nous avons prié Mlle Hersch de se prêter à cet essai, c'est-à-dire de créer ce groupe de travail, et de voir comment nous pourrions rendre plus actifs, disons moins passifs, les auditeurs ; comment ils peuvent participer à l'émission. Cela se passait il y a un an... et j'attends toujours le résultat.

C'est très joli d'affirmer en théorie, mais la pratique est une chose extrêmement difficile. Nous qui nous occupons de la direction de différents studios ou de la radio nationale, nous entendons toujours l'exposé de théories et de thèses très séduisantes, mais la mise en pratique est une autre affaire.

p.211 M. Bezençon souhaite que le Comité ne reprenne l'idée de Mlle Hersch que lorsqu'on aura vu les résultats de l'expérience tentée au studio de Genève. Car, dit-il en conclusion, je pense « qu'il faut tout d'abord partir d'un petit essai sur un plan local et voir si cela réussit ».

M. DUSAN MATIC : Je voudrais d'abord m'excuser de mon français incorrect. Puis, je voudrais parler d'une expérience collective. J'ai travaillé, tout de suite après la libération, à la radio de Belgrade. On vient d'évoquer le problème des radios : privées ou gouvernementales. M. Rivet, parlant de la situation particulière de la France, a dit qu'il faudrait tendre à une forme de radio nationale. Eh bien, nous la possédons déjà. Pour être bref, je dirai que le gouvernement yougoslave — gouvernement socialiste — ne se mêle pas tellement des questions de radio. La radio appartient aux techniciens, aux ouvriers, aux employés, aux artistes et autres, qui la constituent, et elle est dirigée par un conseil où toutes les couches de la société sont représentées.

Mais ce qui est en discussion, c'est le rapport entre le public et les élites. Et c'est sur ce thème que je voudrais parler.

Aussitôt après la guerre, un certain nombre de mes amis et moi-même sommes venus à la radio. Nous étions tout nouveaux, tout frais. Pour nous, la radio d'avant-guerre, c'était la radio ennemie. Nous étions sans préjugés et nous

La culture est-elle en péril ?

avons considéré que la radio était commercialisée, qu'elle faisait de la propagande pour le régime, etc. Alors, nous avons voulu tout changer, tout nettoyer, depuis les chansons et les mélodies populaires jusqu'à la poésie. Bref, tout le programme. On a invité, par exemple, les compositeurs à donner aux chansons populaires une forme plus délicate, plus artistique. Pour la grande musique, on voulait surtout donner de la musique classique, parce que, pour la musique moderne, on ne savait pas si ce n'était pas bourgeois etc. On voulait enseigner le peuple. Et il faut remarquer que nous étions une élite qui était pour le peuple et qui voulait le bien du peuple. Et nous avons peut-être pris cette attitude du professeur, qui a ses vertus et qui a ses vices. Et nous avons reçu une leçon de la part des ouvriers et du peuple, parce qu'ils ont dit : non. Ils voulaient entendre les chansons et les mélodies populaires telles qu'ils les connaissaient. Nous avons abandonné le nettoyage des mélodies et des chansons populaires, et maintenant la radio de Belgrade — je l'ai quittée en 1948 — donne des mélodies et des chansons populaires, mais, en même temps, toute la musique moderne.

J'ai parlé de la musique, parce que c'est quelque chose d'évident et de facile à comprendre, mais le même phénomène s'est produit dans le domaine littéraire.

Je voulais indiquer cette expérience, parce que l'élite a appris quelque chose du public. Mais ceci a été possible chez nous, parce que les organisations ouvrières et les syndicats pouvaient protester et exprimer leurs désirs. On a dit qu'il fallait tenter des expériences, eh bien, voilà presque une expérience collective. Vouloir du bien aux gens, c'est très joli, mais on n'est pas toujours très sûr de ce qu'est leur bien. Il faut entendre celui à qui on veut faire du bien.

M. ILYA EHRENBURG : p.212 Ce n'est pas sur l'intervention de notre ami Matic que je veux faire des remarques. Et à l'exposé de M. Rivet, je répondrai une seule chose : quand la nation est divisée, il a raison ; mais quand la nation est unie — comme en Yougoslavie — c'est M. Matic qui a raison en appelant la radio « radio nationale » et non « radio gouvernementale ». Mais nous voyons apparaître ici la notion de construction de la nation et aussi l'existence d'une chose qui s'appelle les classes différentes. Mais cela m'entraînerait trop loin de développer ce sujet.

J'ai écouté hier avec beaucoup d'intérêt la brillante conférence de M. Porché.

La culture est-elle en péril ?

Je suis d'accord et tout le monde est je crois d'accord avec lui, parce que nous vivons en 1955. M. Porché l'a rappelé, et parfois on l'oublie.

Il est un autre point sur lequel je voudrais m'exprimer. Vous allez sans doute me trouver un matérialiste grossier, mais je pense que chaque Rencontre doit être utile, utile à ses participants, en éclaircissant les choses. Je suppose que les Suisses, les Français, les Italiens, les Belges, qui sont voisins, se rencontrent souvent autrement que dans les Rencontres Internationales. Si nous nous rencontrons avec les Polonais, les Tchèques, nous n'appelons pas nos rencontres Rencontres Internationales. Nous sommes beaucoup plus modestes.

Comme M. Rivet, je regrette beaucoup cette année l'absence des Américains, car nous parlons de questions (radio, télévision) où la participation de l'Amérique a été très importante.

En tout cas, ni M. Matic, ni moi ne sommes préoccupés par cette question des clerks, qui vous tourmente. On a parfois l'impression, ici, que les clerks discutent entre eux de ce qu'ils doivent faire : trahir, pas trahir ? Cette question est assez locale — au sens géographique et au sens sociologique.

On a parlé de passivité ; de la façon dont le spectateur ou l'auditeur accepte la radio, la télévision etc. Dès qu'une émission touche à l'art, chez le spectateur le processus de création est inévitable. L'homme qui lit un roman fait, à la lecture, le même travail que l'écrivain — en petit —, parce qu'il ajoute au texte qu'il lit. Il n'y a pas que le personnage décrit, chacun y ajoute certains traits. Il y a, par exemple, autant d'Anna Karénine qu'il y a de femmes qui ont lu ce roman dans le monde ; parce que chaque femme a ajouté à cette image quelque chose de son expérience personnelle, de sa fantaisie. Enfin, chacune a fait le même travail que Tolstoï, en petit. C'est pour cela que la musique sérieuse, le beau roman et la peinture — la vraie peinture — fatiguent, au sens noble. Vous pouvez voir cinq Rembrandt, mais vous ne pouvez pas vous comporter comme lorsque vous parcourez une exposition de navets.

Mais je voudrais maintenant parler de choses pratiques : comment établir des échanges ? Comment arranger et faciliter les relations culturelles ? Car c'est un des buts principaux de nos Rencontres. Il est tout à fait clair qu'il est utile — et pour nos pays et pour ceux de l'Ouest — de développer les échanges pour mieux se comprendre. Que faut-il pour cela ?

La culture est-elle en péril ?

p.213 D'abord, abandonner l'esprit de la guerre froide. Je ne veux pas parler du passé, mais je dois donner simplement mon impression à M. Porché, en tant que directeur de la Radio-Télévision Française.

A la campagne — j'habite à 65 km. de Moscou — le soir, j'écoute souvent Paris, et comme on entend assez mal la chaîne nationale, j'écoute les émissions qui s'appellent « émissions pour les pays danubiens et balkaniques », dont les ondes sont orientées vers l'Est ; et bien que ma maison ne se trouve pas près du Danube, ni dans les Balkans, puisqu'elle est près de Moscou, on entend très bien ces émissions. Je ne parlerai pas de l'aspect purement politique de ces émissions, pour ne pas faire dévier la discussion, mais ces émissions comportent, trois ou quatre fois par semaine, des programmes culturels faits par le Congrès pour la Culture et la Liberté. Ces émissions concernent les arts, les sciences, la littérature de l'URSS et des pays amis. Elles sont conçues dans l'esprit de la guerre froide. Je conçois qu'il soit plus facile de prendre de mauvaises habitudes que de les perdre ; c'est vrai dans tous les pays, dans le mien comme dans les autres. Et je ne voudrais pas que vous voyiez là un reproche. Mais je voudrais qu'on fît un effort sérieux. Et il est beaucoup plus difficile d'abandonner les attaques contre la poésie que d'abandonner les attaques politiques. Et puisque les diplomates sont devenus tellement doux, pourquoi les poètes doivent-ils être tellement acharnés ?

M. PORCHÉ : N'oubliez pas les musiciens, car la musique adoucit les mœurs, et dans le domaine musical, nous avons déjà des échanges...

M. EHRENBURG : Je ne parle pas d'échanges ; mais je vous donnerai un exemple : je ne vois pas très bien pourquoi la Radio Nationale Française doit se faire le porte-parole régulier de ce Congrès — dont j'ignore le caractère et l'existence. Or, il a attaqué, par exemple, le poète polonais, mort maintenant, malheureusement, qui, selon moi, après la mort de Paul Eluard, était en Europe, peut-être, le meilleur poète. En tout cas, je le place au-dessus de tous ceux que j'ai pu lire. Il s'agit de Julian Tuwim, une très noble figure littéraire. Peu avant sa mort, il a été attaqué, pour des raisons politiques, — mais comme poète — dans ces émissions qui viennent de France.

Il faut cesser ces attaques dans le domaine de la culture. Car, ensuite, on passera aux attaques politiques.

La culture est-elle en péril ?

Voyez nos émissions pour la France. Elles sont parfois très ennuyeuses et très mal faites. Notre radio indique aux auditeurs français combien de litres de lait a produit telle ou telle vache dans telle ferme ou dans tel kolkhoze. C'est très ennuyeux, peu de gens écoutent ces programmes, mais ce n'est pas méchant ! Au moins, quand on parle du lait de cette vache, ce n'est pas de l'huile qu'on met sur le feu ! Et, puisque le feu de la guerre froide n'est pas tout à fait éteint, il faut éviter de verser de l'huile sur le feu.

p.214 Parlant de choses pratiques, c'est la première observation que je voulais faire. Je ne peux pas dire que notre radio soit parfaite, loin de là. Je la critique, à l'intérieur, tout le temps, sur beaucoup de points, mais elle ne dit rien qui puisse engendrer la méfiance entre les peuples. Si vous faites quelques efforts pour que votre radio suive le même chemin, ce sera un bien ; parce que la paix, c'est comme l'amour : il faut être deux. De la guerre, on peut décider tout seul, mais pour faire la paix, il faut la bonne volonté des deux côtés ; autrement, on n'arrive à rien.

En liaison avec cela, je pense qu'il faut multiplier les échanges. Vous faites beaucoup d'échanges avec les Etats-Unis, bien que vous n'ayez pas tellement besoin d'en faire. Mais avec les pays de l'Est, il faut en faire. Cependant, on ne peut pas en même temps continuer les émissions que vous faites pour les pays danubiens et balkaniques et proposer à la Pologne des échanges, parce que ce serait très difficile. Mettons que vous abandonniez la méthode propre à la guerre froide ; je crois que pour tous les pays — y compris le mien — il serait intéressant de faire des échanges.

Lorsque la Comédie-Française est venue à Moscou, c'est sur la demande des auditeurs que le spectacle entier a été transmis en français sur toutes les chaînes du pays, bien que la langue française ne soit pas tellement répandue et qu'une minorité seulement des auditeurs pût comprendre. Malgré cela, on a transmis le spectacle.

J'aimerais que, de l'autre côté, on fit le même effort. Je ne reproche pas à M. Porché le fait que la radio française et la télévision n'aient pas transmis le spectacle de ballets russes qui a suivi, à Paris, la Comédie-Française, c'était impossible... Mais dans la télévision française, on a montré de la bonne volonté pour faire connaître certaines bonnes choses au point de vue culturel. J'en félicite M. Porché. Mais il faut développer cela, préparer de

La culture est-elle en péril ?

façon pratique des échanges en nombre toujours plus grand.

Mlle HERSCH : Je ne sais pas trop comment me comporter. Nous étions en train de discuter d'éducation populaire, mais comme on a parlé d'autre chose, je contribuerai à faire dévier encore l'entretien si je réponds à ce que M. Ehrenbourg vient de dire.. Et il est d'autre part difficile de laisser ce qu'a dit M. Ehrenbourg sans réponse.

Dans le pays de M. Ehrenbourg, on prend la culture au sérieux, dans ce sens qu'on la croit efficace et lourde de conséquences. Chez nous, en Occident, on la prend moins au sérieux, dans ce sens qu'on croit que les idées et les conceptions philosophiques n'ont pas de conséquences, et que l'on peut, par courtoisie, et pour le bon ordre d'un débat, laisser avancer des idées et les laisser sans réplique. Eh bien, je suis plutôt de l'avis de ceux qui croient que la culture et les idées ont des conséquences ; c'est pourquoi il m'est très difficile de laisser passer sans réponse le tableau que M. Ehrenbourg vient d'esquisser, qui donne l'impression que la culture occidentale est vue sans déformation dans son pays, alors que tout ce qui se passe de l'autre côté de ce rideau p.215 de fer — dont il paraît qu'il est plus ou moins levé — serait chez nous complètement déformé ou attaqué.

C'est une version des faits absolument contraire à la réalité, et je voudrais que ce fût dit.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. René Lalou.

M. RENÉ LALOU a beaucoup apprécié la conférence de M. Porché. Il s'agit de savoir, selon lui, si la radio ne peut contribuer à la culture et à l'éducation que par des informations. Et il en vient à une question « essentielle » :

Est-ce que la radio ne contribue pas aussi à la culture et à l'éducation par des œuvres ? Tout le monde parle d'un art radiophonique. On en parle toujours avec un complet accord, parce qu'il s'agit de la littérature. Personne ici n'oserait dire que l'on peut définir l'art de John Dos Passos, que Sartre appelle « le plus grand romancier contemporain » sans faire allusion à la technique radiophonique. Certaines œuvres de Dos Passos, *Manhattan Transfer* et d'autres, sont impensables sans la technique radiophonique. Mais on parle

La culture est-elle en péril ?

toujours de technique. De même, tout le monde sait que quand John Steinbeck écrit un roman, il l'écrit de façon que le roman puisse être transformé en pièce de théâtre, puis en film. Voyez *Les Raisins de la Colère*, John Ford n'a eu qu'à faire sauter la grande description au début de chaque chapitre et à la remplacer par des vues panoramiques. Le texte était découpé. L'influence de la radio sur la littérature est indéniable.

Pouvons-nous étendre l'expression « art radiophonique » à des créations spécifiquement radiophoniques ? Dans ce cas, ne faudrait-il pas profiter d'une expérience analogue : celle du cinéma ?

Quand nous nous réunissons sous la haute présidence de M. Paul Rivet, pour essayer de faire des séances d'écoute, pour essayer de vous proposer des candidats français au prix Italia, tous les ans, nous avons l'impression que c'est des œuvres d'une certaine valeur que nous vous offrons. Georges Duhamel n'a pas hésité à dire, l'autre jour, qu'il existait des œuvres radiophoniques. Il a simplement fait remarquer qu'à son avis, ces œuvres ne pouvaient pas avoir un grand retentissement, parce qu'après deux ou trois émissions, on les laissait dormir, qu'elles étaient très difficilement traduisibles ou adaptables — ce qui ne me paraît pas extrêmement juste.

Georges Duhamel a-t-il raison ? se demande M. Lalou. Les œuvres « radiophoniques » sont-elles nécessairement éphémères ? Et ne serait-il pas intéressant, avec les œuvres spéciales du prix Italia, par exemple, de constituer un répertoire analogue à celui de la Comédie-Française, où l'on pourrait puiser ? Enfin, à l'instar des ciné-clubs, ne pourrait-on pas créer des radio-clubs ?

M. PORCHÉ : La question que pose M. René Lalou est au fond celle d'une esthétique particulière à la radio-télévision. Cette esthétique existe-t-elle ? Il faudrait presque faire une autre conférence pour examiner à fond ce problème.

p.216 J'ai indiqué hier, trop vite vraisemblablement, que d'une part la radio devait suggérer, évoquer — ce qui est déjà une indication esthétique — et que, d'autre part, la télévision était une représentation intime, comme la radio — ce qui est une autre indication esthétique —, et que par ailleurs la condition d'austérité qui s'imposait à la radio comme à la télévision impliquait certaines normes susceptibles d'être considérées comme esthétiques.

Je pense donc qu'il y a un certain langage — qu'il soit parlé, musical ou

La culture est-elle en péril ?

spectaculaire — propre à la radio-télévision. Il y a actuellement un très grand chemin parcouru dans ce domaine, car toutes les radios, quelles qu'elles soient, ont des archives sonores considérables. Celles-ci sont toujours utilisables, réutilisables. Par ailleurs, de nombreuses expériences ont été faites en Europe. Nous parlions tout à l'heure du prix Italia, qui doit permettre à des auditoires de plus en plus vastes d'entendre les œuvres qui valent la peine d'être entendues. Cela existe donc déjà (ce qui ne veut pas dire qu'il importe toujours d'élargir le cercle). Je dois d'autre part signaler que l'Union Européenne de Radiodiffusion constitue, à cet égard, un répertoire de plus en plus copieux, et dans lequel toutes les radios peuvent puiser.

Un effort a donc déjà été fait dans ce domaine ; effort susceptible d'intéresser davantage les auteurs — ne serait-ce qu'en France. Quand une pièce a été donnée à Paris d'abord, elle est ensuite reprise assez fréquemment — s'il s'agit évidemment d'œuvres de qualité — par des stations provinciales. Il est peut-être utile de systématiser ce procédé pour intéresser davantage les auteurs de valeur à la radio et, bientôt, à la télévision. Mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'il y a une amorce de réponse à la question qui vient d'être posée par M. René Lalou. Cette amorce existe, non seulement à la radio française, mais, à ma connaissance, dans toutes les radios.

M. LALOU : Cela pourrait servir pour les échanges que demande M. Ehrenbourg ; les radios nationales se signalant les unes aux autres les œuvres qu'elles considèrent comme ayant de la valeur et qu'elles pourraient adapter, sinon donner dans le texte original.

M. LÉON KOCHNITZKY estime qu'un des résultats les plus probants de la radio dans les pays de langue française, France, Belgique, Suisse romande — et aussi en Italie — est « d'enseigner l'auditeur à devenir meilleur ouvrier du parler maternel, comme disait Dante ».

Il existe vraiment — chassons nos complexes — un accent belge, un accent vaudois, genevois, marseillais, etc. Eh bien, la radio par ce ton neutre, sérieux, de ses clerks — ou prétendus tels — qui y parlent, enseigne ou délivre l'auditeur solitaire, dont parlait M. Porché, de ses nombreux complexes. Il ne s'agit pas du tout de détruire les folklores, ces admirables patois, ces merveilleux dialectes, mais il s'agit de donner une façon de parler. Les enfants savent comment parle

La culture est-elle en péril ?

un acteur de la Comédie-Française, un professeur en Sorbonne, même un chansonnier. Et c'est très important dans ces pays.

p.217 Je ne sais pas ce qui se passe dans les pays de langue slave ou anglo-saxonne, mais je me souviens d'un débat retransmis par le *Third Programm*, où l'on disait que dans les îles britanniques, il y avait trente et une façons de prononcer le mot *butter*. Eh bien, la radio nous met sur la bonne voie et c'est son rôle modeste.

M. BABEL : Si nos confédérés alémaniques étaient autour de cette table, ils vous diraient à juste titre qu'ils tiennent à leur accent ; ils tiennent à leur langue qui les distingue des Allemands. Et je pense à beaucoup d'intellectuels français qui, venus de leur province à Paris, ont conservé leur accent et qui ne veulent pas y renoncer. Et ils ont raison.

Nous avons eu ici un professeur, M. Albert Thibaudet, grand critique et essayiste français, qui donnait son enseignement avec un admirable accent bourguignon. Je ne pense pas qu'on puisse être tout à fait d'accord avec vous ; et c'est, au contraire, l'uniformisation qu'on pourrait peut-être reprocher, dans une certaine mesure, à la radio.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Papanoutsos.

M. EVANG PAPANOUTSOS pense qu'en dépit de l'optimisme de certains, le perfectionnement des moyens techniques de diffusion constitue — et tout le monde le sent — un danger pour la culture. Ne serait-ce que dans la prépondérance du perceptuel sur le conceptuel, de la passivité sur l'initiative et l'effort. Et dire que ce ne sont pas ces moyens en soi qui sont nocifs mais la façon dont on les emploie ne fait que reculer la question : ces moyens se prêtent-ils à un *bon* emploi ?

Le danger donc subsiste, et non seulement sur le plan moral, mais aussi dans le domaine politique. La propagande, à cet égard, constitue une réelle menace pour la culture. Tout le monde en a fait l'expérience pendant la guerre. Les progrès accomplis dans ce domaine permettent à une oligarchie (parti, classe, Etat) d'asservir l'esprit du peuple « en lui inculquant par la presse, le cinéma, la radio — surtout par la radio — les idées politiques qui correspondent à son propre intérêt. « Et dès l'instant qu'une oligarchie de personnes ou d'États aura seule le pouvoir de penser et d'agir pour tous », la société démocratique, fleur de notre culture, sera disparue pour toujours. »

La culture est-elle en péril ?

Ici je dois faire une remarque pour éviter des malentendus. Je ne vise aucun pays déterminé dans le monde actuel. Je parle, en général, des conséquences néfastes de la propagande politique ; cette propagande est encore aujourd'hui exercée par presque tous les grands pays et dans presque toutes les contrées de la terre d'une manière qui, très souvent, est en contradiction radicale avec ce que nous appelons « dignité de la personne humaine ». Et maintenant la question : Comment se défendre contre les dangers dont nous parlons ?

Pour aboutir à une proposition positive, il ne faut pas oublier que, d'après une loi inexorable qui domine la vie ainsi que l'histoire de l'homme, le profit et la perte, l'utile et le nuisible, le bien et le mal sont toujours indissolublement fondus l'un dans l'autre. Alors, du moment que nous avons réalisé des profits considérables par le perfectionnement ^{p.218} des moyens techniques de la diffusion des idées, il fallait s'attendre à des pertes également considérables.

Mais la biologie nous enseigne que, d'après le principe d'homéostasie, il y a dans chaque organisme vivant des forces qui, au moment où son état d'équilibre est ébranlé, travaillent pour le rétablir le plus vite possible.

De telles forces de secours existent aussi dans la civilisation. Lorsque le progrès réalisé subitement dans un domaine menace l'équilibre du tout, nous n'avons qu'à éveiller, à mobiliser ces forces pour prévenir la catastrophe.

Alors voici ma proposition : Dans la conjoncture que je vous ai décrite il n'y a, à mon avis, qu'une seule mesure positive : l'éducation de la jeunesse. Une éducation solide qui fera l'humanité de demain plus exigeante, plus indépendante envers ceux qui entreprendront de l'informer, de la guider et de la divertir par la presse, le cinéma, la radio et la télévision. Armer l'intelligence par le développement de ses aptitudes critiques ; fortifier la conscience du bien par l'approfondissement du sens de la vertu individuelle et civique ; épurer le goût du beau par le contact suivi et personnel avec les créations de l'art authentique.

Voici les moyens par lesquels une éducation éclairée pourra donner à l'humanité de l'avenir la force et la capacité d'affronter sans trop grandes pertes les progrès d'une technique qui avance à pas de géant.

Pour répondre par anticipation à des objections possibles je m'empresse de préciser que la perspective tracée présuppose : 1. Une structure sociale et par conséquent une forme d'Etat qui auraient consenti à donner à l'éducation de la

La culture est-elle en péril ?

jeunesse, comprise de la façon que j'ai exposée, les moyens et la possibilité d'être efficace. 2. Une élite qui s'en chargera.

Je n'ajouterais que deux mots encore pour conclure : C'est injuste et c'est inutile de maudire les progrès de la technique. Ce qu'il faut déplorer c'est qu'une autre force de la civilisation, l'éducation du peuple, ne marche pas aussi vite pour contrebalancer les conséquences inévitables des perfectionnements effectués dans le domaine de la science appliquée.

La technique donne à la civilisation la dimension de l'*ampleur*. L'éducation est appelée à compléter son sens en lui assurant une autre dimension : celle de la *profondeur*.

M. PORCHÉ : J'ai écouté avec beaucoup d'intérêt l'intervention de M. Papanoutsos. Je n'ai pas l'impression d'être tellement en contradiction avec lui.

En somme, quelle a été une des préoccupations que j'exprimais hier ? C'était celle-ci : tout en répétant que la radio-télévision ne pouvait absolument pas remplacer la présence personnelle du maître ou le livre, elle pouvait quand même ouvrir de nouvelles voies au livre et à l'enseignement direct, si elle se bornait modestement à éveiller les curiosités, à les stimuler, ou à ajouter des illustrations à l'enseignement vivant, direct, proprement dit.

p.219 Ce que je crois, c'est que les méthodes ne sont pas exclusives les unes des autres ; que toute méthode est bonne, pourvu que l'attention soit bonne. C'est un lieu commun. Mais il faut arriver à endiguer un certain abus, une certaine prolifération de la perception fournie par les techniques. Je suis absolument d'accord ; mais là aussi, je crois avoir trop brièvement, hier, donné quelques indications d'un jugement qui m'est personnel sur les vertus particulières de la répétition.

LE PRÉSIDENT : Nous avons dit tout à l'heure que nous voulions faire une expérience relative à une discussion libre sur l'éducation populaire. Cette discussion a tourné court, c'est un échec. M. Babel nous a dit que l'entretien du mercredi 14 serait consacré à cet objet exclusivement.

Dans ces conditions, je voudrais profiter de la présence parmi nous d'un jeune, représentant de l'Association Générale des Etudiants, M. Nicod, pour faire dériver la discussion sur un autre objet. Je lui donne donc la parole.

La culture est-elle en péril ?

M. NICOD commence par rappeler la phrase prononcée par M. Porché dans sa « très belle conférence », selon laquelle l'ambition la plus haute de toute radio, de toute télévision doit être que chaque être humain contienne en lui la conscience que l'on parle de son espèce. Cette ambition, note M. Nicod, place la radio-télévision au-dessus de l'idéal d'une radio purement privée et qui, par nécessité économique, doit rechercher le plaisir immédiat du spectateur. Ainsi le but d'une radio-télévision nationale sera le plaisir différé de la connaissance et non le plaisir immédiat du divertissement.

Mais si l'on admet l'existence de cette radio nationale, je me pose cette question : cette prise de conscience que demande M. Porché est-elle possible, et à quel point le but que vous vous assignez n'est-il, pour le moment, qu'un simple vœu ?

Le problème important — déjà évoqué par Paul Rivet — est, aux yeux de M. Nicod,

le problème de la relation, des moyens de diffusion — radio, télévision, cinéma — avec le pouvoir. Si je prends le cinéma, il y a non seulement, comme l'a très bien montré l'enquête de Jean de Baroncelli dans *Le Monde*, non seulement l'Etat qui fait pression sur les cinéastes français et les empêche souvent de traiter les sujets qu'ils veulent présenter et qui seraient d'un intérêt primordial, mais il y a également des associations privées (familiales ou autres) et même l'Eglise, qui exercent en somme une censure indirecte.

J'aimerais que M. Porché nous parlât un peu de cette question. Mais, comme l'a dit hier Ehrenbourg, c'est là une question politique : les moyens de diffusion, la liberté dont ils disposent, la direction dans laquelle ils sont orientés, dépendent évidemment de la situation politique d'un pays, et il me semble alors que deux grandes avenues se dessinent : l'une chez Huxley dans *Le Meilleur des Mondes*, c'est-à-dire des moyens de diffusion qui ne recherchent que le plaisir immédiat, ou celle dessinée par Orwell dans *1984*, c'est-à-dire une radio purement orientée vers la direction de conscience — et qui devient une force de propagande proprement insupportable. Tels sont les deux extrêmes qui se dessinent. Il est certain qu'on trouvera une autre voie, mais le problème se pose, me semble-t-il, dans ces termes.

M. PORCHÉ : Au problème qui vient d'être posé, le professeur Rivet avait tout à l'heure donné une réponse : c'est le problème de la structure juridique — au sens large du mot — qui est lui-même inévitablement un problème politique. Je voudrais répondre à ce qui vient d'être dit en apportant une précision quant à la structure actuelle de la radio française.

La culture est-elle en péril ?

Evidemment, nous sommes une radio d'Etat ; nous sommes encore une radio d'Etat. Nous souhaiterions, tout en restant une radio d'Etat — parce que pour nous il n'y a pas d'instance plus haute que celle de l'Etat, — qu'une nuance s'introduisît dans cette conception, qui conférât à la radio, comme l'a indiqué le professeur Rivet tout à l'heure, un caractère national.

Mais il ne faut pas non plus exagérer, parce qu'il y a toujours une différence entre le droit et le fait. Je suis présent ici. Dans une radio d'Etat — on dit même parfois gouvernementale — on pourrait croire que le métier de haut fonctionnaire est quelque chose de très particulier ; ma présence ici et la liberté avec laquelle je m'exprime tend à prouver, je l'espère, que le fait introduit parfois des nuances dans le droit.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Ferro.

M. ANTONIO FERRO pense, à propos des problèmes de radio et de télévision, qu'on fait une confusion entre « auditeurs » et « public ». A son avis l'auditeur est un personnage pirandellien, dédoublé, qui n'est jamais d'accord avec rien — même pas avec lui-même. Tandis que le public, le peuple, « peut subir à la longue l'influence qu'on essaye d'exercer à travers la radio ». S'il y a un secteur de l'éducation populaire où l'on puisse encore faire vraiment du travail, c'est dans celui de la radio, dit encore M. Ferro ; cette radio qu'on se plaît dans tous les pays du monde à décrier. Pourtant il ne faut pas céder. On doit avoir la foi. Mais précisément c'est elle qui nous manque.

S'il y a une crise dans notre temps, c'est celle de la poésie, celle de la foi. Il faut que ceux qui continuent les révolutions soient dignes de ces révolutions et ne cèdent pas.

Je voudrais encore dire que l'on calomnie le peuple. Le peuple reçoit ce qu'on lui donne, mais il n'est pas tellement indifférent à la beauté ; il n'est pas tellement indifférent aux choses de l'art. Nous savons très bien que les concerts populaires sont toujours pleins ; nous savons très bien que si l'on organise des soirées de ballets à prix réduit, c'est toujours plein. Souvent le peuple ne comprend pas nettement, ^{p.221} mais il entend la musique du beau, parce que le beau a une musique. Souvent, regardant une peinture, il peut ne pas la comprendre ; mais il s'en dégage quand même une leçon, une leçon d'harmonie.

Je pense donc qu'on doit avoir la foi ; qu'il ne faut pas renoncer à la poésie,

La culture est-elle en péril ?

et je dois dire à ce point de vue que la conférence de M. Porché était vraiment un chef-d'œuvre de clarté et de poésie.

Je dirai en terminant qu'il faut que ces Rencontres aient un but, et que les personnes qui viennent ici aient la foi. Il est important que nous nous donnions les uns aux autres cette foi et que nous sortions d'ici, non pas disposés à céder, mais à servir.

LE PRÉSIDENT : Est-ce que quelqu'un demande encore la parole sur le même sujet ?

Dans ce cas, je voudrais passer à un autre sujet et donner la parole à M. Duchesne-Guillemin pour une question qui concerne la coordination générale des programmes.

M. JACQUES DUCHESNE-GUILLEMIN : Cette question a déjà été abordée plusieurs fois par des personnes plus compétentes que moi, infiniment, puisque je suis à peine un auditeur de la radio. Je suis, à vrai dire, parfois auditeur de la radio de mes voisins, et j'aimerais à ce sujet faire une suggestion dont le caractère utopique ne m'échappe pas. Je demanderais aux différents pays de faire une loi obligeant quiconque fait marcher son poste de radio, à le faire marcher pour lui, et non pour ses voisins. On rendrait un certain service à la culture. Ce désir sera peut-être un jour réalisé, quand on s'apercevra de la nécessité du silence.

Second point que je voudrais aborder rapidement : Il se place dans la perspective de la belle conférence que nous avons entendue hier et qui m'a laissé un regret que M. Duhamel n'ait pu l'entendre : je suis sûr que cette conférence aurait diminué son pessimisme et qu'elle lui aurait donné l'impression — qui était la mienne et peut-être celle de tous — que la culture n'est pas en péril tant qu'un homme, au moins en France, comme M. Wladimir Porché est à la tête de la radiodiffusion.

M. Porché a particulièrement montré, et à plusieurs reprises, que la radio-télévision, plus encore que la radio, sera le moyen de rendre chacun présent à tout ce qui se passe d'important dans le monde.

Ici, M. Duchesne-Guillemin fait une suggestion :

La culture est-elle en péril ?

Il faudrait profiter de ce que nous sommes ici, dans une ville où naissent de grandes choses pour l'avenir, pour envisager la possibilité de donner à chacun — à tous ceux qui en ont le goût — des programmes de haute qualité, si ceux qui lui parviennent clairement ne le satisfont pas. Il faudrait, par exemple, qu'à Liège, pour prendre une ville au hasard — mais une ville qui est à un carrefour — on puisse entendre, quand Luxembourg est déficient — et Luxembourg est toujours mauvais —, quand le Troisième Programme anglais est brouillé par le tintamarre p.222 d'au delà du rideau, un programme de qualité. Il faudrait faire un effort pour qu'il y ait toujours un ou deux postes de l'Europe occidentale, puisque les postes français arrivent mal — parce que concurrencés par d'autres plus proches géographiquement — qui transmettent avec assez de puissance un programme de haute qualité, comme par exemple le Festival de Bayreuth.

M. PORCHÉ : Sur les questions très précises et fort intéressantes qui viennent d'être posées, je répondrai que, comme elles concernent particulièrement la technique de la radio française, j'en tiendrai le plus grand compte. J'enregistre que nous ne sommes pas suffisamment reçus dans certaines régions, et je peux assurer à mon interlocuteur que nous envisagerons dans notre programme certains aménagements techniques.

LE PRÉSIDENT : Je répondrai un mot à M. Duchesne-Guillemin au sujet de la loi qu'il demande. La loi n'est pas toujours respectée, mais en ce qui concerne Genève, cette loi existe déjà ; elle a été élaborée par M. André Guinand et adoptée. Théoriquement du moins, un récepteur ne doit pas incommoder le voisin de celui qui écoute.

M. DUCHESNE-GUILLEMIN : Je sais que cette loi n'existe pas en Belgique.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Ilya Ehrenbourg.

M. EHRENBURG : J'ai dû probablement mal m'exprimer puisque Mlle Hersch a compris que j'avais dit, au sujet de l'information, que du côté occidental tout marchait mal et que de notre côté tout marchait bien. Non, des deux côtés cela marche mal ; la méfiance est mutuelle, d'où des déformations et des erreurs, des deux côtés. Mais il faut maintenant essayer de corriger cet état de choses,

La culture est-elle en péril ?

qui existait antérieurement. Voilà dans quel esprit j'ai formulé mes remarques très amicalement à M. Porché et en montrant par quoi, selon moi, on doit commencer. Il faut désarmer, dans le domaine culturel, et collaborer. Nous avons fait des erreurs, les autres en ont fait aussi. Et plutôt que d'énumérer ces erreurs, il convient maintenant d'arranger les choses en prévoyant des échanges.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Ehrenbourg de cette rectification amicale.

La séance est levée.

@

La culture est-elle en péril ?

TROISIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Victor Martin

@

LE PRÉSIDENT : p.223 Je déclare ouvert le troisième entretien des Rencontres Internationales. Je prie les interlocuteurs ici présents de bien vouloir autant que possible conserver à cet entretien une certaine cohésion. Si, parmi les personnes présentes, il en est qui ont l'intention de prendre la parole sur un point déterminé, si un exposé leur suggère une réflexion ou demande une explication, qu'elles veuillent bien discrètement demander la parole en levant la main de façon que nous puissions avoir une discussion aussi libre et animée que possible. Je vous demande à tous votre collaboration.

La parole est à Mme la duchesse de la Rochefoucauld.

Mme LA DUCHESSE EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD pose la question : faut-il aujourd'hui devant les grands moyens de diffusion s'écrier : « Attention, la culture périclité ». Oui, répond-elle, si les œuvres sont déformées ou si « des œuvres privées de qualité littéraire remplacent des chefs-d'œuvre authentiques ». Mais il ne faut pas s'émouvoir parce que les conditions faites à la culture se sont modifiées par l'accroissement des moyens d'information. Mme de la Rochefoucauld met ensuite l'accent sur la différence, du point de vue de l'acquisition des connaissances, entre l'humaniste d'hier et l'humaniste d'aujourd'hui et sur la diversité des cultures, « qui est grande de nos jours ».

Poserons-nous une question délicate ? Il est entendu que les publications doivent être libres. Il n'est pas question de restreindre la liberté ; mais la culture est-elle toujours bonne en soi ? Qui dit culture ne dit pas forcément vertu. Une bonne dose de culture peut s'associer à une certaine immoralité. L'œuvre franchement nocive se répandra plus facilement par le livre que par la radio. Le grand public joue son rôle de moralisateur. Est-ce un mal ? Jadis, le raffinement d'esprit, le goût de la beauté des arts s'est très bien accompagné d'une certaine cruauté dans les mœurs. Dans le monde d'aujourd'hui, d'ailleurs

¹ Le 10 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

ironiquement mis en péril par la science, la culture doit comporter résolument le respect de la vie d'autrui, sans quoi nos prochaines Rencontres pourraient choisir comme thème : l'intelligence est-elle en péril ?

Pourquoi répandre la culture ? A quoi doit nous servir la culture ? Sans doute à occuper et développer notre esprit, mais aussi, et je voudrais finir sur cette indication, à nous donner la sérénité et le courage. Henri de Montherlant, dont la lecture est immense, me disait un jour qu'il avait, pour chaque circonstance pénible, le souvenir, l'exemple d'un écrivain, d'un penseur, d'un saint. *La Maison des Morts*, de Dostoïevski, peut consoler un prisonnier ; *Le Discours sur le bon usage des maladies*, de Pascal, peut apporter du réconfort à un malade. Il y aurait peut-être là un thème pour la radio — et même pour les *digests* — car la sagesse a toujours été condensée en petites phrases.

Nous ne savons pas ce que seront demain les hommes, si le surhomme imaginé par Louis de Broglie naîtra et comprendra une « tranche de la réalité » de l'univers, selon son expression. Mais nous pouvons nous demander quelle existence sera celle de nos petits-enfants ; elle requerra sans doute beaucoup de technicité et la culture, sous cet aspect, devra donc toujours se répandre plus largement. Souhaitons qu'il se trouve encore un poète, un moraliste, un écrivain, pour conserver le goût de l'étymologie. La culture, dans son sens initial, consiste à travailler la terre pour en obtenir de beaux arbres, de bons fruits, des fleurs. Souhaitons que la culture de l'esprit bénéficie, comme l'autre, des progrès techniques, mais que chacun, librement, ait toujours la possibilité de cultiver mieux le jardin de son esprit.

LE PRÉSIDENT : Sur ce thème que nous avons choisi : « La culture est-elle en péril ? » M. Dimaras désirerait nous dire quelques mots.

M. C. TH. DIMARAS : Je voudrais faire une déclaration de principe à la suite de ce que nous avons entendu. Je m'excuse seulement d'avoir à m'exprimer dans une langue qui n'est pas la mienne ; en conséquence, ma pensée manquera des nuances nécessaires.

Je voudrais d'abord dire le plaisir que j'ai pris à entendre notre conférencier d'hier poser la question de la culture, non de façon statique, mais il nous l'a montrée comme un problème d'évolution, de mouvement continu. Cultiver :

La culture est-elle en péril ?

c'est-à-dire changer continuellement l'aspect des choses, et c'est exactement de cette façon que nous devrions envisager le problème. Si la culture n'est pas un phénomène statique, mais simplement un mouvement, dans ce cas-là, elle ne peut que courir des dangers extérieurs. D'elle-même, elle évoluera continuellement. Et, si nous avons à nous plaindre de quelque chose, ce sera d'une forme nouvelle de culture qui, éventuellement, nous déplairait, mais ce sera toujours la culture, et la même culture, sous un aspect toujours nouveau.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Devoto.

M. GIACOMO DEVOTO : p.225 Je ne voudrais pas vous donner l'impression que mon exposé n'a pas été très lié au sujet essentiel des conférences, c'est-à-dire l'importance de la radio et de la télévision.

Je réponds immédiatement à cette attitude en soulignant ce fait : j'accepte la radio, la télévision et tous les moyens d'information modernes grâce à une technique perfectionnée, sans les discuter ; c'est une donnée de notre civilisation. La définition que je donnerais serait la suivante : il s'agit d'un progrès, mais d'un progrès qui nous met dans les mains d'un géant, parce qu'en effet les moyens d'information sont des géants, de très bons géants — mais les géants peuvent aussi être dangereux. Je ne veux pas dire qu'ils soient dangereux actuellement, mais puisqu'ils sont des géants, ils peuvent devenir dangereux. Et alors, puisque nous ne voulons pas rétrécir la liberté de ces géants, que devons-nous faire ?

Nous devons essayer de devenir nous-mêmes — auditeur, homme de la rue — des géants spirituels, pour être au même niveau que les géants qui nous parlent. En ce qui concerne la radio, et en général les moyens de communication, je n'ai rien à ajouter à cette prise de position.

En ce qui concerne l'aspect historique qu'a évoqué M. Dimaras, je souligne que ma présentation, du point de vue historique, a eu uniquement un caractère d'introduction. Je suis prêt à discuter avec chacun de vous les exemples historiques que j'ai donnés, mais il s'agit toujours d'exemples.

Pour ce qui touche, au contraire, aux événements du XIX^e siècle, alors je me réserve de prendre position après que j'aurai écouté les autres orateurs qui se sont déjà inscrits pour parler dans ce sens.

La culture est-elle en péril ?

LE PRÉSIDENT : La parole est au R.P. Dubarle.

R.P. DUBARLE : J'aimerais poser à M. Devoto, dont j'ai beaucoup admiré la conférence d'hier soir, une question qui peut-être ne va pas rencontrer beaucoup la préoccupation du péril éventuel de la culture dû aux grands moyens de diffusion, mais qui, d'une certaine manière, touche au fond de son sujet.

Le titre de la conférence était : « La liberté et les limites de la science. » Je voudrais alors signaler un fait qui, lorsque nous regardons dans la perspective de notre tradition européenne, risque d'être considéré — et l'est en tout cas par les hommes de science eux-mêmes — comme une sorte de scandale, et pourtant, qui semble bien s'imposer inéluctablement : c'est le fait que certaines limitations soient imposées à la démarche et à la conduite scientifiques.

Lorsque nous voyons, pour la première fois, se fixer certains traits de l'idéal européen de la raison, et déjà par les premières conséquences d'une leçon de l'esprit scientifique, nous nous apercevons que les Grecs pensaient qu'il était du privilège de la raison de pouvoir tout oser. C'est Platon lui-même qui dit que la tâche de la raison c'est précisément ce *πάντα τολμᾶν* qui risque de mettre en question beaucoup de coutumes humaines. Osez n'importe quoi, pourvu que ce soit dans la raison !

p.226 Et cela est resté comme une sorte d'article, de règle de la conduite de l'esprit scientifique, avant même que l'on en vienne à nos grandes expansions de la pensée scientifique. Dès le milieu du XVIII^e siècle, c'était, je crois, Buffon qui disait qu'il était comme un devoir sacré pour la science de consommer tout son possible, et, par conséquent, qu'il ne devait y avoir aucune raison ni sociale, ni de convenance, ni d'aucune sorte, qui empêchât la pensée scientifique d'aller de l'avant. C'était reprendre, sous une forme moderne, ce précepte de « tout oser » que Platon avait imposé à la raison — pourvu précisément qu'il se conduise perpétuellement dans la raison.

Or, le titre même de la conférence de M. Devoto nous le montre, le fait que la science rencontre dans notre monde humain des limites semble bien s'imposer. Je ne reviendrai pas sur certaines limites internes de la science dont elle est capable de s'apercevoir en méditant en quelque sorte sa propre économie. M. Devoto, qui est linguiste, a fait plusieurs allusions aux mathématiques, et le mathématicien que je suis doit actuellement résister à la

La culture est-elle en péril ?

tentation d'entrer dans cette perspective qui serait un peu absurde pour nous tous. Mais j'ai eu beaucoup de plaisir à l'entendre parler de cela, et toute une série de résonances avec quelques faits mathématiques modernes ont commencé à envahir ma pensée.

Mais il y a d'autres limitations qui sont très réelles, des limitations qui concernent la recherche, la publication, l'entreprise scientifique. La science, en effet, est en train d'achopper à l'humain et de rencontrer pour ainsi dire la condition d'une incidence humaine avec laquelle il faut bien tenter de passer une sorte de concordat à moins que, tentant tout le possible, quelque catastrophe humaine s'ensuive.

Prenons un cas banal, évoqué je crois par quelques hommes de science qui se sont occupés de physique nucléaire, et évoqué plutôt comme anticipation que comme réalité. Si la science avait le pouvoir, grâce au progrès de ses recherches nucléaires, non seulement de faire des bombes H, mais de faire d'un seul coup une réaction en chaîne intéressant la totalité d'une planète comme la terre, devrait-elle tenter l'expérience ?

Autre problème, peut-être plus concret : actuellement, nous nous rendons bien compte qu'il est possible d'étudier d'assez près des mutations provoquées par radioactivité. Faut-il tenter ces expériences, en particulier sur le genre humain ? Généralement, les généticiens à qui l'on parle de cela, disent : « Surtout, n'y touchez pas. C'est fort dangereux. Nous ne savons pas encore très bien de quoi il retourne. Pour quelque cinq cents mutations défavorables, il y en a peut-être une de favorable. Ne vous amusez pas à fabriquer des génies, vous fabriquerez des monstres. » Voilà des limitations qui touchent d'assez près l'entreprise scientifique.

Le R.P. Dubarle rappelle également que la science, dont l'économie a toujours été liée à celle de la publication de la vérité, a connu de nos jours, de ce point de vue, certaines contraintes.

p.227 Heureusement, cet été, à Genève même, on a vu se lever une partie du secret atomique. Nous savons fort bien ce qu'il en reste, ne serait-ce que l'aspect militaire des questions ; ne serait-ce aussi — ce que l'on dit un peu moins — qu'en raison de toutes ces nécessités industrielles et commerciales qui font que l'on ne peut pas livrer n'importe quel brevet, n'importe quel procédé de fabrication touchant quelquefois à des questions vraiment scientifiques, sans

La culture est-elle en péril ?

risquer gravement de compromettre l'essor économique de la firme qui s'est assurée lesdits brevets... Il y a donc des limites de fabrication ; suivant les cas nous les acceptons, ou, au contraire, nous nous indignons contre elles.

Il y a finalement des limitations qui viennent des associations entre le pouvoir politique et le fait scientifique. Tant que la science a été simplement le fait de quelques grands amateurs, il n'y avait à peu près pas de question. Les choses ont commencé à changer pour la première fois — sorte de préfiguration de notre âge actuel — avec la première mobilisation scientifique réalisée par la Convention. On n'y a pas attaché beaucoup d'importance. C'était pourtant déjà le commencement d'un certain détournement, par rapport à une tradition classique qui se maintenait en pensée, sinon en pratique. Au XIX^e siècle, on ne l'a pas retrouvée, mais nous la retrouvons avec la mobilisation de la science au profit des intérêts nationaux, non seulement avec la recherche militaire, mais avec l'orientation de la recherche. Personne ne s'étonne de voir un Etat devenir entrepreneur de recherche scientifique.

Voilà donc toute une série de limitations. Or, et c'est là où la question commence à nous atteindre : quand, revenant du fait à une question de conscience intérieure, l'esprit européen s'interroge, eh bien il se trouve assez peu à son aise.

Que l'assertion traditionnelle du *πάντα τολμαν* rencontre, de l'extérieur ou de l'intérieur, des limites, cela constitue une sorte de scandale — ressenti désagréablement par les savants (par exemple les limites imposées à leurs publications). Le R.P. Dubarle fait ensuite allusion aux controverses entre les savants au sujet des expériences biologiques légitimes et de celles qui ne le seraient pas. « Il est certain que nous ne rencontrerions pas partout les mêmes impératifs moraux dans ce domaine. » Alors voilà la question : comment se fait-il qu'une chose qui semblait toute naturelle à la raison — cette liberté de « tout entreprendre », à condition de se tenir à elle-même — soit en partie contredite ? Comment se fait-il, enfin, que la culture accepte cette interférence avec le fait humain ? Par le biais de ces limitations, « un péril n'est-il pas en train de s'introduire ? » Car le jour où ce seront les conditions d'une humanité en train d'aménager son établissement terrestre qui se trouveront imposer des régulations à l'esprit de réflexion et de recherche, est-ce qu'au nom d'un harmonieux développement de ce « bétail terrestre », nous n'imposerons pas des limites radicales à la culture ? Le R.P. Dubarle demande à M. Devoto des précisions à ce sujet, en le priant de prendre non plus comme exemple le domaine de la science linguistique, mais celui « qui préoccupe davantage notre humanité aujourd'hui ».

La culture est-elle en péril ?

Que permettra-t-on aux savants de faire ? Qu'est-ce que les Etats ont le droit de dire ? Peuvent-ils vraiment intervenir ? Qu'est-ce qui ^{p.228} est légitime — comme par exemple la condamnation d'un jeune chercheur au secret pour des raisons d'ordre militaire ? Qu'est-ce qui, au contraire, semble illégitime, comme, à la limite, l'interdiction de tenter une expérience qui pourrait avoir pour résultat la disparition entière du genre humain ? J'aimerais qu'on entrât dans un peu plus de détails à ce sujet.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Devoto.

M. DEVOTO : L'intervention du R. P. Dubarle est d'une importance capitale et je m'en réjouis infiniment, parce que je ne pouvais me souhaiter un commentaire plus intéressant de mon exposé.

Je commence par une distinction lexicale. J'ai parlé de « limites » et j'ai parlé d'« auto-limitations » et non pas de limitations, parce que les limites sont dans les choses et dans nous-mêmes ; les limitations sont dans les mains des gouvernements, et nous ne voulons pas admettre l'intervention de pouvoirs étrangers dans cette question.

Le R. P. Dubarle a fait ensuite appel à une tradition européenne. Or, j'apprécie beaucoup la tradition européenne, je suis moi-même un Européen, mais si la situation actuelle de la science nous amène à formuler des thèses qui sont en contradiction avec deux millénaires d'histoire de la culture européenne, je n'ai aucune hésitation à les soutenir.

La formule « tout oser » a été valable et sacrée jusqu'à la moitié du XIX^e siècle. Mais c'est depuis cette date, c'est-à-dire depuis le triomphe de la science au sens traditionnel, qu'on a entrepris cette critique du langage artistique, d'une part, scientifique, de l'autre, qui ont changé notre façon de voir et ébranlé notre confiance dans les valeurs traditionnelles des mathématiques, de la logique déductive, de la logique inductive.

J'aimerais bien relever le défi du R.P. Dubarle dans le domaine des mathématiques, bien que je ne sois pas mathématicien...

R. P. DUBARLE : Ce n'était pas un défi, c'était plutôt l'expression d'une sorte d'harmonique — cela dans votre sens et non à votre encontre !

La culture est-elle en péril ?

M. DEVOTO : Si je ne suis pas mal informé, je dis que la mathématique d'aujourd'hui est considérée comme une espèce de phonétique de la nature, c'est-à-dire, comme une organisation arbitraire, qui n'a pas un fondement dans les abstractions, alors que la mathématique ancienne, telle qu'elle était envisagée par Pythagore, était une interprétation mathématique de la nature qui maintenant serait absurde. Si la science actuelle se rend compte que ses unités de mesure, ses raisonnements, ses expériences, sont simplement le résultat d'expériences humaines et n'ont aucune valeur de chose en soi, évidemment qu'elle se trouve dans une situation tout à fait différente de celle du commencement du XIX^e siècle et... de tous les autres siècles.

p.229 On peut regretter cette critique, mais toute critique, lorsqu'elle a un fondement, est la bienvenue, même si elle nous amène à dire : « Nous ne sommes plus les vieux savants européens des siècles révolus, etc. »

J'ajoute que, selon moi, dans sa phase actuelle, la science a déjà dépassé la période de la critique. Quelle est la phase actuelle de la science ? Je vais vous donner un exemple que vous pourrez tous saisir. Il y a, vous le savez, une science qui se flatte beaucoup d'être très exacte, je veux parler de la philologie. La philologie a permis des éditions de textes, des dictionnaires qui jouissent de la confiance du public. Lorsque vous avez une incertitude sur le sens d'un mot, vous dites : « Cherchons dans le dictionnaire et j'aurai une réponse... » Les dictionnaires sont faits, d'habitude, au moyen d'une méthode très scientifique. On choisit des mots employés par différents écrivains ; par exemple, pour la langue latine, il y a le *Thesaurus* qui présente tous les passages où un mot latin est employé. Vous croyez être dans le milieu de la science objective, mais lorsque vous vous posez cette question : la définition du mot est-elle automatique, scientifique, sans aucune participation humaine ? La définition d'un mot est personnelle. Si chacun de nous participe à la rédaction d'un dictionnaire, chacun de nous sera responsable de la définition. Nous en sommes maintenant à l'ère du savant artiste, c'est-à-dire celui qui raisonne avec des méthodes scientifiques, mais toujours avec une intuition personnelle.

La vérité objective, depuis que nous nous rendons compte que nos moyens d'information scientifique sont très faibles — et surtout très partiels — est tout à fait différente de celle du passé. Que vous appeliez cela une situation non-européenne n'est pas suffisant pour ne pas la reconnaître.

La culture est-elle en péril ?

J'avais eu la tentation d'introduire dans ma conférence tous les exemples qui se posent à la conscience du savant — et parfois même ses scrupules d'ordre religieux — de mettre un point d'arrêt à ses recherches. Je réponds au R. P. Dubarle de la façon la plus simple : je suis tout à fait opposé aux interventions des gouvernements et des pouvoirs publics disant aux savants : « Vous devez garder le secret de vos expériences », mais en même temps, je dois dire que l'avenir de la science est dans les mains du savant, c'est-à-dire que s'il est en état de se poser à lui-même des limitations, nous aurons un développement favorable ; s'il n'est pas en état de fixer lui-même ces limitations, on aura évidemment des conséquences défavorables pour la société.

Il y a maintenant la situation de cette science subjective et de ce savant du XX^e siècle par rapport à la société, cela touche au problème de la contemplation que je dois traiter en répondant à d'autres orateurs.

R.P. DUBARLE : Si je comprends bien, M. Devoto accepte clairement que la science se trouve désormais dans une situation qui la fait sortir de ce qui a été la tradition européenne classique.

M. DEVOTO : C'est évident.

R.P. DUBARLE : p.230 C'est une déclaration assez importante et j'aimerais poser à M. Devoto une question sur la raison pour laquelle les choses sont ainsi. Je n'ai pas besoin de dire qu'au fond je suis d'accord avec ce diagnostic. Il s'est produit quelque chose parmi les hommes et parmi nous autres, Européens, dans les conséquences mêmes de notre entreprise et de notre volonté rationnelle, qui nous amène à cette conclusion : ce quelque chose, si j'y réfléchis — et j'aimerais avoir l'opinion de M. Devoto sur ce point — me semble être l'intervention de conditions globales dans la vie rationnelle, conditions globales qui jouent un peu comme des conditions de fermeture d'un ensemble qui était auparavant indéfini, illimité. Pour prendre une image, disons que, quand nous étions Européens, et presque rien que des Européens, nous étions sur une petite partie de notre terre, et notre terre nous apparaissait comme une sorte d'immense chose dans laquelle les actions humaines, les entreprises, les conquêtes, pouvaient s'étendre à l'infini ; alors qu'aujourd'hui, si nous sommes hommes du monde, nous savons aussi que

La culture est-elle en péril ?

nous sommes les hommes d'une planète, dont la surface est finie, dont les voyages sont sillonnés par l'ensemble des méridiens et des parallèles, dont les entreprises ont somme toute abouti à constituer une sorte de filet l'enserrant globalement. C'était Paul Valéry qui, au lendemain de la guerre, disait : « Le temps du monde fini commence », peut-être qu'aujourd'hui nous méditons cela avec un peu plus de profondeur.

Et peut-être y a-t-il, dans la situation même de la pensée, dans la situation de la raison, donc de la culture dont elle est le principe, quelque chose qui réponde à ces conditions géographiques de l'homme conscient de l'humanité ? Nous ne pouvons pas penser notre humanité comme une sorte de plan illimité, sur lequel nous pourrions aller à l'infini. Finalement, le chemin nous ramène à nous-mêmes, et je me demande si, précisément, ce que M. Devoto appelle « auto-limitation » de la science n'est pas la condition ou l'intervention de cette condition de totalité, d'une certaine manière finie, dont nous devons entreprendre de reconnaître l'économie véritable, si nous voulons arriver à quelque chose d'harmonieux.

M. DEVOTO : Je répondrai d'une façon un peu imagée. J'imagine la situation de la civilisation européenne jusqu'au XIX^e siècle et je la compare avec l'état d'innocence d'Adam et Eve au paradis terrestre. Ils étaient heureux. Ils n'avaient pas encore expérimenté la science en tant que système philosophique.

A un certain moment, ils ont connu l'arbre du Bien et du Mal, et ils en ont aperçu les plaisirs. Après quoi, ils ont dû reconnaître que cette connaissance comportait aussi ses difficultés et ils ont commencé à réfléchir sur les moyens par lesquels ils avaient connu ce plaisir. De même nous pourrions dire que la culture européenne a vécu d'une jeunesse pleine, insouciante et innocente pendant deux mille cinq cents ans. Après quoi, elle a mûri en réfléchissant sur les moyens de sa propre connaissance. Après avoir mûri, on vieillit ; maintenant la science est ^{p.231} vieille. Elle ne peut pas prétendre avoir l'agilité et la puissance pour « tout oser » dans le domaine de la pensée comme au temps de sa jeunesse, alors qu'elle était une découverte tout à fait récente.

Et M. Devoto précise en terminant :

Nous ne pouvons pas rajeunir la science ; si la science fait l'aveu qu'elle a vieilli, elle ne peut plus soulever les enthousiasmes de la jeunesse, elle doit

La culture est-elle en péril ?

réfléchir et reconnaître ses limites naturelles et que la nécessité des auto-limitations est maintenant inévitable.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Calogero.

M. GUIDO CALOGERO : Mon ami Devoto a déjà répondu deux fois, et de façon très intéressante aux remarques du R.P. Dubarle. Je vais essayer d'imaginer — et sans doute échouerai-je — comment j'aurais répondu moi-même, si j'avais été interrogé.

Dans la conférence de M. Devoto, qui m'a beaucoup plu, il y a une philosophie libérale qui est essentielle ; il y a aussi des considérations historiques et autres qui nous laissent quelques doutes. Je voudrais distinguer les deux choses pour voir comment je me situerais dans la discussion entre Devoto et le R.P. Dubarle.

La philosophie libérale de Devoto est claire si nous nous rappelons certaines de ses phrases, parmi les plus belles de sa conférence.

Voici celles que M. Calogero a notées au passage : « Contre le plus grand pouvoir de ceux qui parlent, il doit y avoir plus grande résistance de ceux qui écoutent. » « Le plus grave problème parmi les hommes a toujours été celui d'un certain équilibre du dialogue. » « Le maître, le prêcheur, est un peu déséquilibré par rapport aux hommes. La radio, l'Etat, sont encore plus déséquilibrés. Si nous voulons l'équilibre, nous devons toujours essayer de contrecarrer ce déséquilibre. » « La civilisation du futur doit être une dissymétrie harmonieuse entre tolérance et intransigeance. » Et il a encore ajouté : « La tolérance n'est ni le scepticisme, ni le dogmatisme, c'est quelque chose de différent. »

Je dois dire que, connaissant le grand linguiste Devoto, j'ai découvert le philosophe. Or, cette philosophie de Devoto, quelle connexion a-t-elle avec sa conception de l'histoire ? La connexion n'est pas si stricte, me semble-t-il. Devoto a dit que les exemples qu'il a cités peuvent être changés, mais son interprétation du XIX^e siècle est, à mon avis, plus discutable. On pourrait être d'un autre avis et la philosophie que j'ai tâché de rappeler resterait la même.

On a dit des choses très intéressantes à propos du *πάντα τολμαν*. Je dois cependant dire que je ne suis d'accord, ni avec le R.P. Dubarle, ni avec Devoto. Le *πάντα τολμαν* de Platon n'est pas quelque chose qui appartient à la raison ; c'est seulement la transposition du dialogue socratique, de ne pas s'arrêter devant la discussion, quel que soit l'argument de la discussion. Mais il y a

La culture est-elle en péril ?

toujours une limite à ce *πάντα τολμαν* : c'est le devoir de comprendre les autres, le devoir de ne pas se soustraire ^{p.232} à la discussion. C'est là le fondement de la moralité de Socrate. Mais c'est aussi le fondement de toute moralité.

Comment peut-on supposer que ce *πάντα τολμαν* va disparaître, s'il signifie le courage, la volonté de comprendre les autres et de ne pas imposer sa volonté. Il est éternel. Je dirai que ce que je n'ai pas senti dans la discussion, c'est le sens de l'éternel. Il ne s'agit pas de savoir si ce *πάντα τολμαν* a été valable jusqu'à la moitié du XIX^e siècle — ce qui peut être assez discuté — et si maintenant il n'est plus valable. C'est un problème de rapports entre le langage et la science.

M. Calogero n'est pas d'accord avec M. Devoto sur certains points (la mathématique considérée comme une phonétique). On peut bien imaginer qu'après la crise de la mathématique euclidienne viendra une autre crise.

Mais cela n'a aucune influence sur le fait que je dois tâcher de comprendre les autres ; que je dois tâcher de maintenir l'équilibre de mon dialogue ; que je dois contrecarrer l'influence de toutes les forces qui essaient d'imposer des vérités — à moi et aux autres.

Ce devoir moral du dialogue, de la compréhension, de la tolérance, si bien exposé par Devoto, est indépendant de toutes les considérations historiques présentées par Devoto, de toute considération organique de la réalité à laquelle faisait allusion le R.P. Dubarle. Le R.P. Dubarle disait : « On doit tâcher de comprendre si tous ces problèmes ont un sens dans une harmonie véritable de la totalité, quoique finie. » A mon avis, ce n'est pas le cas. Imaginons que la totalité ne soit pas harmonique, qu'elle soit différente, mon devoir de comprendre ceux qui prétendent qu'elle est différente reste toujours le même. Le devoir de compréhension est indépendant de la réalité historique et de la réalité métaphysique ; c'est la raison pour laquelle j'aime beaucoup la partie de la conférence de Devoto dans laquelle il a souligné ce devoir, mais j'ai quelques doutes quant à la partie « historique ».

R.P. DUBARLE : Je suis tout à fait d'accord avec M. Calogero sur l'interprétation qu'il donne — et qui est l'authentique — du *πάντα τολμαν* platonicien. Je pense simplement que notre tradition européenne avait quelque peu oublié que c'était

La culture est-elle en péril ?

en effet le « tout oser » dans le domaine du dialogue et en vue de la compréhension d'autrui et en avait fait le « tout entreprendre », au niveau de l'action scientifique, et non pas seulement au niveau du discours des esprits.

Peut-être, en effet, que notre condition actuelle nous rappelle la dimension plus éternelle de ce que Platon avait dit et, en ce sens-là, je pense que plus tard, si la discussion tourne autour de la contemplation, elle permettra de rappeler que l'infini que les hommes cherchent n'est pas dans la perspective d'une domination de l'étendue, mais ailleurs.

M. DEVOTO commence par une précision d'ordre lexical. En parlant, il a appliqué le terme d'« intransigeance » à la technique. Et quand il a fait allusion à une « dissymétrie harmonieuse », il entendait « dissymétrie harmonieuse » d'une science qui est tolérante, et d'une p.233 technicité qui est évidemment intransigente (elle ne veut pas perdre son temps pour savoir si un procédé est juste ou non).

J'en viens à la qualification de *philosophie libérale*. C'est vrai, mon attitude peut être définie comme celle d'un philosophe libéral. J'ai cependant une réserve à faire : il y a des philosophes du libéralisme qui commencent par un acte de foi dans la liberté, tandis que ma philosophie libérale, telle que la présentait ma conférence, ne se fonde pas sur un acte de foi ; au contraire, elle se fonde sur ma méfiance pour les vieilles institutions. J'admets que la science est vieille, que la technique peut devenir dangereuse ; que l'Etat bureaucratique — sous tous les régimes — a fait une expérience par laquelle il est vieilli lui aussi. J'en suis arrivé à reconnaître l'importance de l'individu par un chemin très long, par un détour, c'est-à-dire que mon libéralisme est un libéralisme indirect. Je serais disposé à soutenir ces thèses dans un pays à régime communiste, parce que ma thèse resterait la même. Je suis convaincu — peut-être ai-je tort — que l'Etat bureaucratique représente, même dans les pays communistes, quelque chose de vieilli, et que, même dans les pays communistes, il faut faire appel aux individus, non d'aujourd'hui, mais de l'avenir.

Quant à mes interprétations historiques, il faudrait entamer une longue discussion sur tous les problèmes amorcés par M. Calogero et ce n'est pas ici le lieu. Je rencontrerai M. Calogero en Italie et vous êtes tous invités à mon deuxième entretien avec M. Calogero.

LE PRÉSIDENT : Nous nous sommes légèrement écartés du point de départ qui

La culture est-elle en péril ?

était la question des limitations ou de l'auto-limitation de la science. J'aimerais savoir si l'on a encore des questions à formuler à ce sujet.

La parole est à M. Campagnolo.

M. UMBERTO CAMPAGNOLO : Une grande partie de ce que j'aurais voulu dire a été dit par M. Calogero. Je ne ferai pas des éloges — qui seraient superflus — de la conférence de M. Devoto et je ne rappellerai pas que j'ai immédiatement adhéré à ses thèses. Ce qui m'a le plus préoccupé dans sa réflexion, c'était cette rupture que j'ai sentie entre les différents moments de ce qui, à mon avis, n'était que le développement d'une unique pensée, et non seulement d'une unique pensée, mais d'une unique intuition de l'homme. Par exemple, à propos de l'Europe. Aujourd'hui, il n'y aurait plus une culture européenne. Il se serait passé quelque chose de nouveau. Nous aurions découvert une réalité nouvelle de l'esprit qui ferait que l'Europe d'aujourd'hui ne peut pas se dire la continuatrice de l'Europe d'hier. Ce qui me paraît légèrement en contradiction avec l'idée que les sciences aujourd'hui sont vieilles (elles sont vieilles parce qu'elles appartiennent à l'époque dont nous sommes partis). Mais je vois là une difficulté qui me semble n'être pas du tout d'ordre historique — ici je retombe dans ma marotte — mais d'ordre méthodologique, la méthodologie philosophique. Si nous ne voyons pas dans le cheminement de la pensée, dans p.234 la prise de conscience de la réalité, la continuité, et le besoin d'éternel, il nous arrivera, à tout tournant de notre histoire, de croire que nous sommes absolument nouveaux, et cela a d'immenses et de graves inconvénients, que je n'ai pas besoin de souligner ici.

J'en viens à la question de l'auto-limitation. C'est une distinction très subtile. Je suis tout à fait d'accord pour qu'on s'en tienne à la signification exacte des termes, mais cette auto-limitation, est-ce une nouveauté ? On a toujours dit que la science doit se limiter par rapport à ce qui n'est pas la raison. Si nous introduisons cette idée de la méfiance pour la raison elle-même, à l'intérieur de la raison, nous détruisons les instruments mêmes qui nous permettraient de dire, par exemple, que les sciences d'aujourd'hui sont vieilles, et nous ne pourrions pas nous soustraire à ces dangers. C'est évident. Si la science doit se limiter elle-même, si cette auto-limitation est une nouveauté par rapport à sa nature, évidemment nous n'avons plus même la possibilité de justifier le dépassement, le prétendu dépassement de l'ère antérieure.

La culture est-elle en péril ?

M. DEVOTO : Je voudrais préciser : lorsque j'ai parlé d'attitude non-européenne, je n'ai pas voulu dire que mon attitude est non-européenne, mais que, si quelqu'un trouve mon attitude non-européenne, si mon attitude est en contradiction avec 2.500 ans de pensée européenne, je répondrais : je ne pleure pas. Cela ne signifie pas que je me définis, sans hésitation, comme non-Européen. Je laisse à chacun le soin de cette attitude européenne ou non-européenne. Je ne réagis pas.

Quant aux observations de M. Campagnolo, je dois ajouter quelques mots : sur le sentiment d'éternité, je suis tellement convaincu de son importance qu'hier soir, même avec la plus grande envie de raccourcir mon exposé, j'ai insisté sur la nécessité de rétablir, dans la jeunesse, cette patience, ce sentiment du temps, ce pouvoir de commencer maintenant des entreprises qu'on est sûr de ne pas voir achevées. La grandeur du moyen âge, ne l'oubliez pas, consiste en ce qu'on s'est engagé dans des entreprises — édifices, églises, palais — dont les initiateurs étaient sûrs qu'ils ne les verraient pas achevées.

Si je préconise un retour à cette attitude, cela montre que je suis convaincu de la nécessité du sentiment de l'éternel, mais cela ne veut pas dire que le sentiment de l'éternel on le cultive en acceptant tous les liens avec le passé. La science est vieille, mais cela ne veut pas dire que la science est finie. Et d'ailleurs, combien de grands-parents sont encore utiles à leurs enfants ! La vieillesse a des tâches limitées qui restent dans le pouvoir des personnes âgées.

Si la science prétend ne pas accepter de limites, ne pas reconnaître la faiblesse de ses mesures, ne pas rechercher l'auto-limitation nécessaire lorsqu'elle déborde dans la technique, la science commet la même faute que les vieilles personnes qui veulent se conduire comme les jeunes.

M. CAMPAGNOLO : Votre réponse est une interprétation de ce que vous avez affirmé ; mais dans les notions que vous avez développées, la rupture existe.

M. DEVOTO : p.235 Oui.

M. CAMPAGNOLO : Vous dites bien : « Je veux continuer à être Européen », mais vous n'êtes plus dans la possibilité de l'être, si vous avez brisé cette continuité. Le domaine auquel je faisais allusion n'était pas un éternel au-delà

La culture est-elle en péril ?

de l'histoire ; ce n'était que la continuité.

M. DEVOTO : Je parle de *rupture* dans le sens où, dans la vie d'un homme, on ne peut mettre sur le même plan sa jeunesse, sa maturité, sa vieillesse.

M. CAMPAGNOLO : Et la continuité ? C'est la vie. L'homme que je suis aujourd'hui est aussi l'enfant d'hier.

M. DEVOTO : Je vous répondrai alors par une anecdote. J'ai un ami linguiste. Un jour, nous discutons dans un débat amical du caractère scientifique de la linguistique. J'exprimais des doutes sur la valeur mécanique des soi-disant lois linguistiques. Il me répondit :

— Il n'y a pas de science lorsqu'il n'y a pas de lois !

Je lui ai dit alors :

— Depuis Einstein, on donne aussi, des lois naturelles, une interprétation statistique et non une interprétation mécanique.

Et, lui, linguiste, m'a répondu :

— Mais moi, je suis contre Einstein.

Que dois-je dire devant un courant d'idées tel que celui-ci ? Il y a une rupture, il n'y a pas évolution.

M. CAMPAGNOLO : Il est difficile d'appliquer une anecdote à une idée générale.

M. DEVOTO : Celui qui, en ce moment, conserve une interprétation mécanique des soi-disant lois de la nature, appartient à un monde qui peut s'appeler européen, mais avec qui je n'ai rien de commun.

Enfin, après ces explications, ai-je votre bénédiction en tant qu'Européen, ou bien suis-je excommunié ?

M. CAMPAGNOLO : Pour ma part, vous êtes un Européen malgré vous !

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Jean Wahl.

La culture est-elle en péril ?

M. JEAN WAHL : Je reviens sur cette question de la rupture et de la limitation. Je crois être d'accord avec M. Calogero, et je vais avoir à lutter, non pas sur deux fronts, mais de deux côtés, avec des amis : M. Devoto et le R. P. Dubarle.

Il me semble que ce n'est pas si nouveau tout ce en face de quoi nous nous trouvons. Du reste, la formule de M. Devoto rend presque inutile mon intervention.

p.236 Auto-limitation nécessaire quand la science pénètre dans certains domaines des techniques. Or, ce n'est pas nouveau. Il y a toujours eu des expériences biologiques qui étaient considérées comme illégitimes. Il y a seulement l'hypothèse que la terre pourrait sauter dans certains cas — et qu'il vaut peut-être mieux qu'elle ne saute pas. Mais si l'on avait dit cela à Descartes ou à Leibniz, ils auraient réfléchi aussi.

Et pour reprendre le *πάντα τολμᾶν*, je crois que Platon n'avait pas à se poser les mêmes questions que nous, puisque toute la sphère d'application de la science était considérée par lui comme inférieure et de peu d'intérêt, et que même en tenant compte de l'observation de M. Calogero, il ne disait pas qu'il fallait « tout oser » dans le domaine pratique, puisque ce domaine pratique ne concernait pas réellement le savant.

Et alors, cette grande tradition européenne dont on nous a parlé n'est pas si longue, puisqu'il faut en exclure l'antiquité, en grande partie le moyen âge, le temps même de Descartes — où les savants correspondaient secrètement et se réservaient à eux-mêmes leurs secrets. Au contraire, il me semble que c'est le XVIII^e et le XIX^e siècle, qui ont rompu avec une sorte de tradition que, dans une certaine mesure, nous sommes forcés de reprendre maintenant — c'est du moins ainsi que pour le moment, peut-être par esprit de contradiction, je présenterais la chose.

Je voudrais également faire quelques réserves et émettre quelques doutes au sujet de ce que j'appellerai le relativisme idéaliste de M. Devoto. Les unités de mesure sont, dans une certaine mesure, arbitraires, on le reconnaîtra ; que les lois n'aient pas de valeur mécanique, c'est exact, mais est-ce que tout cela nous autorise à dire que la science n'est qu'une phonétique de la nature ?

Je pense que le savant d'aujourd'hui, comme celui d'autrefois, cherche la vérité — je dirai, en prenant des formules qui me paraissent un peu trop

La culture est-elle en péril ?

classiques — objective et impersonnelle. On dira que les expériences sont le résultat d'expériences humaines, c'est exact ; que les définitions sont personnelles, c'est exact ; mais ce qui n'est pas exact, c'est de dire que l'intuition a eu un rôle aujourd'hui qu'elle n'avait pas autrefois et de réduire la science à une phonétique de la nature. Je dirai volontiers que les savants d'aujourd'hui sont comme les savants des siècles anciens ; ce sont les mêmes, ils ont la même foi dans la vérité — pas éternelle — la vérité révisable de ce qu'ils trouvent. Et la vérité n'a de sens que s'il y a quelque chose d'autre à quoi s'applique la vérité. C'est du moins ce que je pense.

M. DEVOTO : J'apporterai à M. Jean Wahl deux précisions : la première, au sujet de l'auto-limitation et des limites.

J'ai employé avec une certaine énergie le terme de « limites » dans le sens de « limites des possibilités de la science », tandis que je n'ai pas employé le mot « auto-limitation » dans un sens aussi large.

J'ai eu à regretter, à propos de la difficulté où se trouve la science aujourd'hui, le fait qu'on publie trop ; le nombre de lecteurs d'œuvres p.237 scientifiques est de beaucoup inférieur à celui des gens qui écrivent. Alors, il y a cette auto-limitation dans le choix des sujets de recherche scientifique. Hier, j'ai parlé dans ma conférence de ce goût qu'ont les soi-disant historiens de publier des documents sans aucune importance, pour découvrir des détails cachés de la vie des auteurs, des philosophes, des politiciens. C'était un exemple. Mais je vous en donne un autre : combien de fois a-t-on vu les historiens au service des gouvernements pour soutenir des thèses géographiques ou historiques, en faveur de la politique de ceux-ci ? Il y a une bibliographie immense qui n'a aucun intérêt véritable, parce qu'il s'agit de matériaux employés dans un but déterminé. Voilà un exemple d'auto-limitation de la part des savants. Je préconise des savants qui ne s'adaptent pas à employer leur temps uniquement à fournir des points d'appui aux travaux diplomatiques. Nous aurons quelque chose de moins à lire et plus de temps pour lire des choses plus importantes.

J'en viens à la deuxième observation de M. Jean Wahl à propos de la phonétique. Je dois ici rectifier. J'ai dit : « La mathématique est la phonétique de la nature. » J'ai établi ce parallèle linguistique en disant que les sciences de la nature sont une linguistique de la nature divisée en trois parties : la

La culture est-elle en péril ?

mathématique est la phonétique ; la logique déductive est la morphologie, et la logique inductive est la syntaxe. Voilà ce paradoxe, si c'en est un ; mais il n'est pas aussi poussé que si j'avais dit : la science entière est une phonétique de la nature.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Chamson.

M. ANDRÉ CHAMSON se déclare très intéressé, en tant que « vieil Européen », par la conférence de M. Devoto et notamment par ses considérations sur la science, le passage du paléolithique au néolithique, etc. Mais, ajoute-t-il aussitôt, « je suis essentiellement un romancier. Ce qui m'intéresse, c'est l'homme. »

Dans votre conférence, vous avez évoqué ce maître d'école qui devait conduire l'homme sur le chemin de la vie. Et vous avez, me semble-t-il, fort bien posé le problème. Vous avez dit : il y a devant nous des géants. Il s'agit de savoir comment nous allons nous en tirer. C'est cela qui me passionne. Nous avons Goliath devant nous, et nous sommes David. Il nous faudrait la fronde de David pour que, devant ce Goliath, nous arrivions à équilibrer en nos âmes, nos cœurs et nos esprits, les puissances éventuellement maléfiques qu'il est capable de répandre sur le monde — et nous en sommes d'accord, qu'il soit Etat ou bureaucratie.

Or, ce qui m'a frappé dans ce que vous avez dit, c'est l'évocation de cet homme. Vous nous avez apporté quelque chose pour bâtir un édifice. Et la première pierre angulaire que vous avez posée, c'était cet homme d'école. Sommes-nous d'accord sur cette interprétation ? Cet homme d'école a été l'objet de la recherche de toutes les grandes civilisations à travers les siècles. L'Eglise catholique a traversé l'histoire en essayant de former cet homme d'école. C'était le clerc. Sommes-nous ^{p.238} encore d'accord ? Je ne m'arrêterai pas à ce point de vue, mais il y a une expérience que les Français de mon âge ont vécue. Il y a eu une tentative de créer cet homme d'école, et c'est l'instituteur de la Troisième République. Créer un homme d'école susceptible d'apporter aux petits hommes qui vont être confrontés aux réalités de la vie et à ce géant sans cesse grandissant qui accumule les puissances maléfiques, menaçantes de l'homme, les forces d'âme et les forces d'esprit qui leur permettront de vivre à l'intérieur de la société.

Or, M. Devoto, on ne peut pas créer et on ne peut pas former un corps ;

La culture est-elle en péril ?

l'homme d'école n'est pas seul, il est multiple. Il va être dans chaque village ; en France, c'est 30.000 communes, où il ne suffit pas d'un homme dans chaque commune, mais il faut multiplier ce chiffre par deux, trois, quatre ou cinq. Et quand la commune s'appelle Paris, il faut le multiplier par des milliers. Or, cet homme ne va pas jaillir de la terre et se proposer pour guider les petits hommes de demain vers ce qu'ils doivent être. Il va falloir le former. Or, là, nous tombons sous les servitudes. Formation suppose acceptation d'un certain nombre de servitudes. Le séminaire, au sens étymologique du mot, va être l'endroit où l'on va créer ces petits hommes. Et comment allons-nous les créer ? Car nous sommes dans des Etats, dans des institutions, dans des nations. Comment allons-nous créer cet homme de demain qui me paraît être l'homme qui se fait et qui va s'engager dans la vie ?

Il y a ici les créateurs de la culture, je ne dis pas que ce soit une classe privilégiée, c'est une classe qui se coopte sans cesse ; et des forces mystérieuses permettent aux hommes de devenir créateurs de la culture. Mais, entre l'immense masse de l'humanité qui va utiliser cette culture et les créateurs de la culture, il faut les transmetteurs, les intercesseurs, c'est-à-dire ces maîtres d'école, ces hommes d'école.

Et voici alors la question que je pose, parce qu'elle me paraît vitale : comment pouvons-nous concevoir, créer ces hommes d'école ? Nous avons vu cette entreprise de la Troisième République, nous pouvons dire sans manquer à la justice qu'elle a en grande partie échoué, pour une raison bien simple, c'est qu'elle ne perdure pas à l'heure présente, ou en tout cas, elle est tellement métamorphosée qu'elle n'est plus semblable à ce qu'elle a été. Nous pouvons dire cependant, que d'un certain point de vue national, au service des hommes qui appartenaient à l'entreprise, elle a créé une race d'hommes admirables, auxquels il n'a pas toujours été rendu justice. Et une des plus mauvaises justices rendues en France, ce fut la critique de ces hommes qui n'étaient pas parfaits, qui avaient leurs limites, mais qui avaient été formés dans un but précis. Un homme comme Ferdinand Buisson n'avait pas une pensée très éloignée de la vôtre sur ce point-là ; il était évidemment un homme du XIX^e alors que vous êtes un homme qui baigne dans tout ce que le XX^e siècle a apporté à l'humanité. Mais les buts finaux n'étaient peut-être pas très différents.

Personnellement, je n'ai pas de réponse à apporter, mais je suis passionné

La culture est-elle en péril ?

par ce sujet. Je me demande comment nous pourrions créer demain ces hommes d'école qui permettront aux petits David, face à ^{p.239} cet énorme Goliath, avec tous ses moyens de persuasion, d'empêcher le combat de s'engager, ou, si le combat s'engage, d'avoir en main la fronde qui permettra, le cas échéant, d'abattre le géant.

M. DEVOTO : Je réponds à M. Chamson en me rattachant à ce que j'ai dit à propos de ma philosophie libérale. Je n'ai pas pris comme pivot de mon exposé l'homme d'école, et ceci pour des raisons philosophiques ; j'ai fait le même effort d'ordre négatif, en écartant toutes les autres solutions. Si nous traitons le sujet, nous voyons que nos enfants se trouvent au milieu de ces grands géants : d'un côté la radio, les moyens d'information ; d'un autre, la structure de l'Etat bureaucratique ; d'un troisième, l'école dans son ensemble. Bref, il ne nous reste que le rapport individuel entre l'enfant — l'élève de l'école — et son instituteur.

Je peux avoir tort, mais j'ai décidé, en participant à ces Rencontres, de ne proposer aucune réforme de la radio ni des moyens d'information, parce que c'est trop tôt ; de ne proposer aucune réforme de l'Etat bureaucratique, parce qu'il n'est pas en mon pouvoir — ni au vôtre — de le changer d'un jour à l'autre. Je ne propose même pas une réforme de la structure des écoles, des programmes scolaires. Mon dernier refuge a été : l'espoir dans l'œuvre individuelle de milliers d'instituteurs.

M. Chamson, d'une façon très logique, m'a dit : « Mais ces instituteurs, comment les formez-vous ? » Même réponse. Je ne pose pas le problème, puisque je ne peux m'adresser, ni aux moyens d'information, ni à l'Etat bureaucratique, ni au ministère de l'Instruction. Je dois espérer que parmi les instituteurs des 30.000 communes françaises, il y en a un certain nombre qui sont un peu au-dessus du niveau moyen, des gens qui s'aperçoivent que leur tâche est surtout une tâche individuelle. Et tâche individuelle ne signifie pas anarchie, ni du point de vue de l'instituteur, ni du point de vue de l'élève.

Je ne partage pas l'avis de ces pédagogues qui soutiennent que les élèves ne doivent subir aucune contrainte. Dans les questions d'écriture et d'orthographe, je suis pour les méthodes anciennes, mais je soutiens qu'un instituteur qui commence à reconnaître que le patois de son élève est une source d'information

La culture est-elle en péril ?

autorisée, sincère, qu'il faut apprécier et comparer avec la langue littéraire, établit déjà un dialogue, sans avoir besoin d'une préparation technique. Il suffit d'être un homme indépendant, convaincu que sa tâche est de créer des citoyens indépendants d'esprit.

Or, si nous imaginons que cette minorité d'instituteurs est prête dès ce moment, nous pouvons espérer que la minorité actuelle deviendra chaque année plus consistante, que ces méthodes, cette interprétation de la vie scolaire peut remporter, d'un jour à l'autre, un succès.

Vous me direz : « C'est de l'utopie. » Peut-être. En tout cas, selon moi, elle est moins utopique que les réformes abstraites des régimes, des gouvernements et des programmes d'information.

J'ajoute un point important : nous devons soutenir l'instituteur dans cette œuvre pleine de sacrifices et d'humilité en lui créant, de la p.240 part des savants, une atmosphère favorable. Et c'est dans ce sens que je soutiens que la grande tâche des savants est celle de la contemplation de la nature et de la société dans son éternel développement sans avoir le souci de la réformer continuellement. Dans ce sens, nous créons une atmosphère dans laquelle l'instituteur a le sentiment de n'appartenir plus à un milieu inférieur, il est vraiment quelque chose d'important pour l'avenir de notre civilisation.

J'ai dit que la contemplation, de la part du savant de notre siècle, doit jouer le rôle que, dans le monde ancien, jouaient les cloîtres. Je ne veux pas dire que les savants doivent s'enfermer dans des cloîtres. Il n'y a ni les conditions générales, ni les conditions économiques, ni les conditions psychologiques pour que les savants s'enferment ; il suffit que les savants — et surtout les savants de la nature — reprennent cette formule ancienne de l'histoire naturelle : chaque savant est un observateur de ce qui se déroule sous ses yeux. Il suffit d'être celui qui décrit ce mouvement éternel de la nature et de la vie des hommes et de la société, pour créer cette société, cette vie culturelle, ce sentiment du temps qui s'écoule — sans être trop pressé — et pour donner à l'œuvre patiente et humble de l'instituteur des écoles primaires, le sentiment qu'il travaille, non seulement pour sa société actuelle, mais pour la société de l'avenir, pour une civilisation qui peut mériter toutes les critiques, mais qui n'est pas encore définitivement en péril.

La culture est-elle en péril ?

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Ilya Ehrenbourg.

M. ILYA EHRENBORG : Je ne voulais pas intervenir dans cet entretien parce que c'est presque impossible. Les questions soulevées sont tellement larges, c'est l'océan !

J'ai écouté avec plaisir la conférence de M. Devoto. C'était pour moi une conférence poétique et j'ai été d'accord avec beaucoup des choses courageuses qui ont été dites, toujours dans une forme très brillante. Elle contenait naturellement beaucoup de paradoxes. D'ailleurs, nous avons vu au cours de la discussion que deux savants italiens qui étaient pourtant du même pays, et d'idées libérales, ne pouvaient pas s'entendre sur les définitions ! Alors, que dira un Chinois, qui n'est pas libéral, ou moi, le pauvre Russe, qui n'est pas non plus libéral !

Il y a beaucoup de choses imprécises dans votre conception, Monsieur. Vous parlez des sociétés, de l'homme, et vous y opposez l'Etat. Vous avez parlé de l'Etat bureaucratique. Eh bien, Chamson, qui est loin de partager mes idées, a tout à fait raison de dire : « Comment organiser l'Etat sans société ? » Si vous étiez un anarchiste j'aurais compris. Tant que nous vivons en société, il n'y a qu'un seul moyen : améliorer, changer la société. Toutes les autres formules sont des abstractions. Comment peut-on changer l'enseignement ? Naturellement par les écoles. Si vous trouvez l'enseignement insuffisant, superficiel, peu humain dans un pays — communiste ou non communiste — vous devez ^{p.241} changer l'enseignement et les enseignants, les pédagogues. Autrement, vous n'arriverez à rien. Vous faites appel à l'élite des pédagogues pour qu'ils agissent sur les autres. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a dans le monde des gisements de conscience qui peuvent représenter les grandes chances et les périls pour toute notre culture humaine ; des masses de gens maintenant ouvrent les livres et commencent à lire. Mais pourquoi aller si loin ? Il y a dans votre pays des gens qui lisent, mais il y en a aussi qui n'ont jamais ouvert de livres. On doit peut-être songer à ces gens-là, parce que c'est d'eux que dépend l'avenir. Et ces David, il faut peut-être essayer de les gagner à la culture ; par eux, de faire avancer la culture. Et comment le faire si l'on ne s'appuie pas sur la science, sur la raison ? Il ne faut pas répudier le mot. Si nous nous rencontrons à deux, non pas pour des discussions plus ou moins abstraites, mais sur des choses concrètes, nous aurons probablement beaucoup

La culture est-elle en péril ?

de points communs sur la façon d'envisager ce qu'on doit faire pour faire avancer la culture et en faire l'apanage de tous. J'en suis sûr, la situation de la culture dépend de la question de savoir si l'on pourra ou non rendre la culture nécessaire, non pas à l'élite, mais au peuple. Vous avez parlé de « l'homme de la rue », moi, je préfère l'expression « peuple », c'est mieux que « l'homme de la rue » — mais si le peuple se promène dans la rue, je veux bien !

J'ai été content de l'intervention d'André Chamson parce qu'il a soulevé la question des pédagogues. C'est pour nous l'espoir de prolonger la culture ; par eux seront formés des enfants. Et je dois dire que je suis aussi pour l'individu, je crois qu'il faut lutter pour l'individu, c'est le but ; mais je crois qu'il n'y a rien de plus opposé à l'avenir de l'individu que l'individualisme égoïste et abstrait.

M. DEVOTO : Je vais vous répondre tout de suite sur le point essentiel : évidemment, tous les pays du monde ne sont pas dans le même état. La confiance qu'on peut avoir dans les réformes systématiques peut changer. En France, par tradition cartésienne, on a beaucoup de confiance dans l'école et dans les réformes abstraites, et, d'après M. Ehrenbourg, on peut avoir confiance dans les changements de structure de l'Etat ou de l'enseignement.

L'expérience italienne est tout à fait opposée. Pour l'école italienne, on ne pourrait pas envisager une solution plus dangereuse qu'une réforme de l'enseignement. En Italie, nous avons besoin de réformer les individus, les instituteurs, les professeurs, de leur donner des capacités techniques, mais surtout une conscience de leur mission.

Mais peut-être ceci intéressera-t-il M. Ehrenbourg : à propos de l'enseignement j'ai fait, dans les pays de l'Europe orientale, deux expériences : l'une avant la guerre, l'autre après la guerre.

Avant la guerre, j'ai eu l'occasion de visiter une petite propriété en Lituanie, près de la frontière. Ce propriétaire m'a raconté que son courrier — c'était en 1933 — était moins abondant que celui des paysans. Il y avait donc dans ce pays qui, au temps des Tsars était analphabète, ce désir, de la part du peuple, d'entrer en contact avec l'écriture, une ^{p.242} culture encore rudimentaire, mais une culture. Je garde de cette rencontre avec le peuple lituanien, un souvenir ému. Le deuxième épisode se place après la guerre. A Varsovie, j'ai eu le plaisir d'avoir une discussion avec le ministre de l'Instruction qui est maintenant

La culture est-elle en péril ?

ministre des Affaires étrangères et il me racontait de façon très ouverte — c'était en 1947 — que le gouvernement polonais n'était pas très satisfait de l'attitude de ses universitaires, parce qu'ils ne donnaient pas le sentiment de collaborer à l'œuvre de reconstruction de la Pologne. Puis il m'a dit :

— Songez que dans les universités polonaises, il n'y a pas encore de chaire de marxisme !

Je lui ai répondu :

— Monsieur le Ministre, n'oubliez pas que quand les intellectuels ne collaborent pas avec leur gouvernement, cela peut être désagréable, mais les intellectuels qui collaborent trop à leur gouvernement sont plus dangereux. Vous en avez vu des exemples en Italie et surtout en Allemagne.

Pour ce qui touche l'enseignement d'une doctrine philosophique et d'une vision de la vie telle que le marxisme, je trouve qu'il serait beaucoup plus adéquat de fonder une université qui s'intitulât « marxiste », plutôt que d'introduire dans une université normale un enseignement du marxisme.

Pourquoi je vous parle de cet épisode ? Parce que je voudrais soumettre à M. Ehrenbourg ce problème : le fait de la culture dans l'état actuel des choses n'est naturellement pas le même dans tous les pays, et je reconnais très volontiers que les réformes ont une importance beaucoup plus grande dans les pays de l'Europe orientale que chez nous. Mais il ne faut pas oublier qu'il ne suffit pas d'apprendre à lire et à écrire ; ce qui est nécessaire — et ce que nous avons fait — c'est de mettre le peuple en état de juger avec une certaine économie, pour ne pas devenir la proie de ce géant que sont les moyens d'information — voyez que moi aussi j'emploie le mot *peuple* !...

Si vous voyagez en Italie, vous trouvez encore une misère qui ne nous fait pas grand honneur, je dois le dire. Mais si vous vous entretenez avec des hommes simples — du peuple — j'ose dire que peut-être vous trouverez, en Calabre par exemple, une occasion de plus grand intérêt de vous entretenir avec des vieillards qui sont encore analphabètes, qu'avec des jeunes gens qui ont peut-être appris à écrire, qui vous parlent dans une langue littérale approximative, mais qui sont vides de toute personnalité.

Le souhait qui doit nous être commun, à vous et à nous, c'est de fonder une

La culture est-elle en péril ?

école qui n'enseigne pas seulement une culture matérielle, telle que le lire et l'écrire, mais qui donne une figure humaine à chaque individu. Le peuple, selon la grammaire, est un nom collectif, mais il est constitué d'individus. Je crois que dans l'état présent du monde, pour qu'on accepte la coexistence des régimes, le fait que l'individu revienne à sa première place est un fait acceptable par tous les régimes. L'individu n'est plus un danger lorsqu'on voit que les nouvelles sociétés d'Europe orientale, d'Asie, sont maintenant consolidées.

M. CAMPAGNOLO p.243 fait remarquer à M. Devoto que sa confiance dans l'avènement de l'instituteur, de l'homme d'école, responsable et humain, n'a pas de fondement dans les faits, n'est qu'un vœu, un espoir. Mais ajoute M. Campagnolo :

Si nous ne trouvons pas, dans la situation actuelle, des raisons pour penser que cet individu peut naître, ce n'est pas en fait qu'elles n'existent pas, mais parce que nous avons élaboré des catégories, des concepts pour analyser la situation, qui ne nous permettent pas de le découvrir.

M. DEVOTO : Je vous répondrai par une comparaison très banale. Je ne sais pas si, en Suisse, on se plaint beaucoup de l'état des montagnes, du déboisement, des inondations ; en Italie, nous avons des ravages. Et, dans ce cas, je peux dire : l'homme de la rue — pas le peuple — se demande s'il ne convient pas de prendre tout de suite des mesures, de faire des travaux de reboisement pour mettre de l'ordre. Or, il s'agit de travaux colossaux, coûteux, et je ne sais pas quel résultat ils auront. Mais il y a une méthode efficace, si on a le courage de l'entreprendre, qui consiste simplement à arrêter, par des moyens rudimentaires, les mouvements de la montagne. Pour ce qui est du reboisement, de la naissance des arbres, c'est la nature même qui commence avec les formations les plus élémentaires de la vie botanique. L'important est de porter ce coup d'arrêt provisoire. Le reste, c'est la nature.

Or, je réponds dans le même sens pour ce qui touche à l'école ; je n'ai pas d'autre solution. Il n'est pas dans nos possibilités de changer la structure de l'Etat, des moyens d'information, de l'école ; car c'est à l'Etat à le faire. Mais nous avons tous la possibilité de mettre le minimum de confiance dans l'instituteur, pour qu'il puisse agir dans les limites de notre société.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Abraham.

La culture est-elle en péril ?

M. PIERRE ABRAHAM en écoutant M. Devoto et le R.P. Dubarle avait envie de faire « comme Samson avec les colonnes du temple, de les secouer un peu ». Il ne pense pas du tout que le passage d'une science ancienne à une science moderne et d'une science moderne à une science future aille dans le sens d'une limitation (au sens du *fini* où l'entendait le R.P. Dubarle). « Dans l'histoire de la science, dit-il, nous avons toujours marché depuis l'antiquité vers un agrandissement de notre champ. » Et il lui paraît utile de préciser que nous ne sommes pas dans une période « d'emprisonnement progressif, mais dans une période de libération progressive ». « L'univers en expansion, ajoute M. Abraham, est un terme scientifique qui existe, qui a sa réalité. »

Excusez-moi maintenant de revenir sur un détail historique, qui a son importance, une grande importance même, parce que M. Devoto en a tiré des conclusions sévères pour la science d'aujourd'hui.

Passant en revue un certain nombre d'événements scientifiques, il s'est arrêté à l'année 1927, c'est-à-dire à celle où Heisenberg a publié ^{p.244} et fait connaître son point de vue sur l'indétermination, et sur le fait qu'il était maintenant devenu impossible de poursuivre les recherches sur la matière à l'état atomique. Je ne parle pas en ce moment de la fission de l'atome, mais de sa dimension. Il était devenu impossible de pousser des recherches dans ce sens, parce qu'on aboutissait à une indétermination puisqu'on ne pouvait pas calculer séparément la masse, la vitesse et la direction.

Or, je regrette que M. Devoto n'ait pas poussé son examen chronologique un peu plus loin, car il serait arrivé à l'année 1953. Il y a deux ans, Louis de Broglie a solennellement renoncé au principe d'indétermination d'Heisenberg, à la suite d'un certain nombre d'expériences de laboratoire, parfaitement concluantes, et qui ont été menées en particulier par mes amis Vigier et Vacher. Louis de Broglie a repris ces expériences et ces calculs et a publié un article qui a fait grand bruit dans les milieux scientifiques. Il y indiquait la fin de cette période transitoire — et je dirai limitative pour la science — qu'a été cette hypothèse d'indétermination de Heisenberg, laquelle est, maintenant, complètement dépassée.

Nous pouvons donc, dans l'infiniment petit, reprendre l'étude de la nature. Heisenberg avait dit : « On ne peut pas aller plus loin. » Or il est prouvé, note Pierre Abraham, qu'on peut aller plus loin.

Je voudrais dire en terminant que, depuis la conférence radiodiffusée de Georges Duhamel, nous sommes en proie à des docteurs *tant pis* et à des

La culture est-elle en péril ?

docteurs *tant mieux* en ce qui concerne la civilisation et en particulier la culture.

Affaire de tempérament. On est pessimiste ou optimiste. Pour sa part, M. Abraham pense qu'il n'y a pas lieu de redouter un ogre ou un Goliath, et qu'il y a quelque paradoxe à prétendre que la culture est en péril parce qu'elle est plus répandue.

M. DEVOTO : Je répondrai à M. Abraham que je n'ai pas parlé seulement d'Heisenberg. J'ai cité trois exemples : Heisenberg, Einstein et Proust.

Je réponds : les progrès de la science, dans ce sens, sont infinis. Nous pouvons découvrir de nouveaux corpuscules encore plus petits, sur lesquels les mêmes difficultés d'observation se retrouveront. Mais je dois rectifier le mot « sévères ». M. Abraham a dit que mes conclusions étaient « sévères » pour l'avenir de la science. Elles ne sont pas sévères, ce sont des conclusions tout à fait personnelles et je ne peux pas vous les imposer. Mais la science ne peut pas être la même en 1950 qu'en 1850. Cependant les savants sont sur le même plan, ils peuvent avoir envisagé leurs problèmes d'une façon différente — selon moi —, mais le respect que j'ai pour eux — je suis moi-même un savant — ne doit être soupçonné en aucune façon.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Paul Rivet.

M. PAUL RIVET : ^{p.245} Je serai très bref, encore qu'à mon avis les petits éclaircissements que j'avais l'intention de donner au sujet d'un exemple historique de M. Devoto soient importants.

M. Devoto a parlé de l'époque paléolithique, et ensuite, de l'arrivée des néolithiques et de cette espèce d'effondrement de la culture qui a suivi l'introduction, dans nos territoires d'Europe occidentale, d'une civilisation nouvelle qui portait en elle des techniques tout à fait importantes : l'agriculture, l'élevage, le tissage, la céramique, et la pierre polie, tout ce que comporte le néolithique. Il me semble qu'il a eu tendance à minimiser le côté technique de l'époque paléolithique — c'est-à-dire l'époque de la pierre éclatée — pour exalter, ce qui est normal, le degré de culture auquel cette civilisation était parvenue avec une technique très peu développée.

Il y a là, je crois, une erreur, car si la technique du paléolithique est encore très rudimentaire — c'est les débuts de l'humanité —, il est clair, pour celui qui

La culture est-elle en péril ?

l'étudie, qu'il y a eu pendant toute cette période paléolithique, un effort technique considérable, ne serait-ce que le fait de découvrir l'emmanchure, qui a été une révolution évidente dans ce monde très primitif, lorsque l'homme a pu renoncer au corps à corps avec les grands animaux préhistoriques au milieu desquels il vivait et dont il vivait. On a probablement découvert la technique du feu et vraisemblablement d'autres techniques, sur lesquelles je n'insiste pas. D'ailleurs, les manifestations artistiques de cet homme de la préhistoire la plus ancienne, c'est-à-dire paléolithique, sont tellement magnifiques qu'elles supposent une technique extrêmement développée. La peinture, la sculpture et la gravure de nos grottes ne se sont pas réalisées sans des connaissances techniques extrêmement développées.

Précisément, ce fait de rétablir l'existence d'une technique associée à une culture très développée chez l'homme du paléolithique et à cette disparition de cette culture lorsque l'homme du néolithique intervient avec une civilisation certainement plus développée, permet d'établir un parallèle émouvant avec ce qui se passe en ce moment-ci dans le monde. C'est exactement la même chose. Notre vieille Europe porte en elle une technique et une culture ; elle se trouve aux prises avec une autre civilisation qui lui apporte, surtout, des éléments techniques d'une puissance démesurée. Et nous pouvons précisément nous demander pourquoi l'introduction de cette espèce de primauté donnée à la technique menace la culture. C'est là le grand problème ; c'est là que le fait historique rappelé par M. Devoto prend toute sa valeur.

Je crois en réalité que les néolithiques étaient des étrangers et ils apportaient avec eux une civilisation à laquelle les paléolithiques n'avaient pas participé. C'est un peu le cas, en ce moment, de notre vieux continent. Il est bien évident que le centre de cette technicité exacerbée, qui nous attire — et que, pour ma part j'admire, mais qui en même temps m'épouvante — n'est pas chez nous, elle s'est développée surtout de l'autre côté de l'Atlantique ; et j'en ai peur, parce qu'elle envahit tout.

p.246 M. Paul Rivet, à la suite du professeur Valéry-Radot, jette un cri d'alarme devant « certaines méthodes qui tendent à se propager dans la médecine européenne à l'imitation de ce qui se passe en Amérique », où tout contact humain avec le malade disparaît et où « on se trouve en présence d'un certain nombre de documents sur lesquels on se prononce ».

La culture est-elle en péril ?

Autre exemple de « danger pour la culture » : dans un laboratoire de sociologie, au Chili, cette étudiante qui, à l'aide d'un appareil et de fiches, faisait une enquête sociologique. « Mais ce n'était pas elle qui concluait, c'était la machine, elle la faisait tourner et la solution lui venait de fiches qu'elle avait accumulées. » Est-ce que Fraser, Durkheim, Malinowski n'étaient pas arrivés à des conclusions plus générales, plus humaines par des contacts directs avec les sociétés qu'ils étudiaient ?

Je vous citerai encore un autre exemple ; il est de l'an dernier. Au Brésil, des collègues américains sont venus me trouver et m'ont dit :

- Nous allons vous aider dans votre étude des langues américaines, car vous êtes débordé — c'était vrai.
- Comment cela ?
- Nous allons envoyer un opérateur dans chacune des tribus indiennes avec un appareil enregistreur et nous allons faire des enregistrements ; on les transportera aux laboratoires de New-York, Chicago ou Philadelphie, et on étudiera les langues.

C'est-à-dire qu'on supprimait de l'étude des langues tout ce facteur humain, ce contact de la mimique, cette étude du milieu, des réactions de l'individu, de l'ensemble de ce comportement humain.

Je dis que cela n'est pas de la linguistique, et je pense que M. Devoto est de mon avis.

Si je suis largement ouvert à toutes les innovations, à toutes les aides que peut nous apporter la technique de l'autre côté de l'Atlantique, je voudrais en limiter les effets, car je crois qu'elle menace la véritable culture. Il faut y voir, je pense, un adjuvant, mais non un remplaçant de l'homme. Or, la conférence de M Devoto se termine presque par un ton de résignation, comme si déjà David était vaincu par Goliath. Il évoque alors saint Colomban. Pour ma part, je ne me sens pas du tout de vocation pour aller dans un couvent et perpétuer la culture sous la forme adoptée par saint Colomban. Je veux rester dans la vie pour lutter, et précisément j'espère, pour faire triompher cet équilibre normal, nécessaire, qui doit exister entre la culture et la technicité.

Je voudrais en terminant vous raconter une aventure que je rappelais à Mme de la Rochefoucauld, qui a fait un si beau livre sur Valéry.

Entre les deux guerres, Valéry apprit par moi qu'on venait d'installer à la

La culture est-elle en péril ?

gare Saint-Lazare une sorte d'usine souterraine chargée de distribuer la chaleur ; c'était un véritable cerveau qui pouvait déterminer la quantité de chaleur envoyée dans les locaux, les locomotives ; bref, c'était merveilleux. Cela fonctionnait automatiquement, à des heures déterminées. Et il n'y avait qu'un ouvrier qui se promenait de long en large dans cette grande machinerie, et qui surveillait au cas où se produirait un arrêt de la machine.

p.247 Nous sommes allés la visiter. Valéry a été émerveillé par cette magnifique réalisation technique, comme moi. A un moment donné, le cheminot s'est approché de moi et m'a dit :

- N'est-ce pas M. Valéry qui est avec vous ?
- Oui.
- Eh bien, voilà le livre que je lis au moment où je surveille la machine.

C'était *La jeune Parque*. Je dois dire que je n'ai jamais vu Valéry aussi ému que devant cette affirmation que son œuvre n'était pas restée limitée à une élite, qu'elle avait pénétré dans la classe la plus élémentaire de notre société industrielle.

Je vous rapporte cette histoire parce qu'elle me paraît singulièrement émouvante et parce que je voudrais y voir une préfiguration du monde de demain.

LE PRÉSIDENT : Il nous reste quatre minutes, je les offre à M. Jéhouda.

M. JOSUÉ JÉHOUDA : Je voudrais avoir, pour ces quatre minutes, la permission d'être très simple, d'être même élémentaire. Je m'arrête, M. Devoto, à votre évocation des trois noms : Hammourabi, Moïse et Zarathoustra.

Je parlerai d'Hammourabi et de Moïse.

Hammourabi, c'est le berceau de la technique ; c'est le code édifié pour que des civilisations successives se forment à partir de Ninive, Babylone, la Grèce, l'Égypte, jusqu'à notre époque.

C'est l'époque technique qui commence avec la tentative de faire une civilisation rien que par des moyens techniques, et nous pouvons mesurer

La culture est-elle en péril ?

l'immense progrès que nous avons accompli depuis Hammourabi jusqu'à la bombe atomique.

Deuxième code, celui de Moïse, que M. Devoto a mis sur le même plan. Et c'est là justement un point où nous devons distinguer. S'il y a des similitudes dans le code d'Hammourabi et dans celui de Moïse, celui-ci représente un autre monde. C'est le monde qui veut qu'on crée une civilisation avec le divin, avec la collaboration de Dieu, tandis qu'Hammourabi, c'est la civilisation par l'humanité toute seule. Et voilà où nous en sommes. Tout à l'heure, on a évoqué la culture et la technique. La technique a fait des progrès immenses ; la culture, où en est-elle ?

Moïse, dans son code, a montré comment on peut collaborer avec Dieu, et c'est devenu la religion, à travers le christianisme, l'islamisme et même le judaïsme ; c'est devenu la religion du salut personnel — c'est-à-dire en dehors de la vie — pour assurer notre survie.

Nous avons alors un déséquilibre fondamental entre les progrès de la technique d'une part, et la décadence constante de l'élément religieux. Je crois être maintenant tout à fait dans le sujet de ces Rencontres Internationales : la culture est-elle en péril ? Mais bien sûr, parce que c'est une banalité aujourd'hui de le répéter : un progrès technique ^{p.248} immense et un recul constant de la moralité à laquelle vous avez fait allusion et d'une façon très précise, voilà le diagnostic.

Si nous voulons le remède, il faut nous demander comment rétablir l'équilibre entre, d'une part, la technique et la morale, la culture, d'autre part. C'est de cela que nous souffrons aujourd'hui. Et si l'on m'a donné la parole précisément à la fin de ce débat, c'était pour amorcer un autre débat, parce que c'est un immense problème.

LE PRÉSIDENT : La séance est levée.

@

QUATRIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Henri de Ziegler

@

LE PRÉSIDENT : p.249 Le quatrième entretien public est ouvert. Il portera entièrement sur la belle conférence de M. André Chamson et a donc toutes les conditions d'être très nourri. Le nombre des orateurs inscrits étant considérable, je leur demanderai de bien vouloir faire un effort dans le sens de la brièveté.

La parole est tout d'abord à M. André Chamson, pour une précision qu'il désire apporter à propos de sa belle conférence d'hier.

M. ANDRÉ CHAMSON : Je suis un peu gêné au moment de prendre la parole. Tout à l'heure, en préparant le canevas de cet échange de vues, il a été décidé que je dirai quelques mots. Le fait d'avoir improvisé ma formulation m'a donné la conscience, surtout à la lecture des comptes rendus de presse, que j'avais sans doute été plus habile à marquer les craintes que je nourris à l'égard de l'image, que la confiance que je lui porte — car ma position est double.

Sans doute ai-je plus marqué mes craintes, parce qu'il me semblait de bonne méthode, dans un examen fait pour envisager les périls encourus par la culture, d'aller à l'extrême du noir, si vous voulez, comme un médecin qui ne néglige aucun symptôme et pousse son pronostic au delà même de ce qui est peut-être raisonnable, parce que c'est une façon comme une autre de défendre l'organisme. J'ai poussé à l'extrême ce que je vous ai dit de mes craintes au sujet de l'image. Il n'empêche que je fais confiance à l'image comme je fais confiance à tous les phénomènes de la vie.

Je regrette l'absence du R.P. Dubarle, avec lequel j'ai échangé un certain nombre de vues après ma conférence. Je voyais comment le R.P. Dubarle, de l'intérieur de son état et de sa pensée, m'objectait que peut-être j'étais un peu sombre, et qu'après tout, chaque fois que l'être humain est chassé d'un paradis perdu — puisque telle avait été l'image que j'avais employée —, il se produisait

¹ Le 13 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

comme une reconquête de la création, de la créature, et que, pour sa part, il faisait confiance à l'homme pour l'œuvre de cette reconquête. Et je lui ai dit : « Moi aussi ».

Et M. Chamson ajoute :

Ne serions-nous entourés que d'images, de documents, c'est-à-dire d'images porteuses de pensée, serions-nous perdus dans une forêt obscure que, quant à moi, je fais confiance à l'homme pour retrouver son chemin à l'intérieur de cette forêt obscure ; je tenais à le dire au début du présent entretien.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Victor Martin.

M. VICTOR MARTIN : Je m'en vais dire des choses extrêmement élémentaires, et je jouerai ici le rôle du paysan du Danube. Je me rappelle que les contemporains de mon maître, Socrate, lui reprochaient de partir toujours d'exemples concrets et terre à terre, de parler continuellement du cordonnier et du forgeron. M'autorisant donc de cet exemple illustre, je voudrais poser à André Chamson une question qui se rapporte à sa péroraison extraordinairement émouvante d'hier et dans laquelle il évoquait deux personnages en quelque sorte symboliques : la paysanne espagnole et le berger hellénique.

Voici la question que je voudrais lui poser : est-ce que, à ses yeux, ces deux personnages, qui sont évidemment des dépositaires d'une tradition hautement valable, authentique et respectable, sont ce que nous pouvons appeler, du point de vue de la langue française, et conformément au génie de cette langue, des personnes *cultivées* ? Car nous discutons à longueur de journée sur la culture pour savoir si elle est menacée ou non, mais à vrai dire, personnellement, je ne sais pas très bien ce que c'est que la culture.

Est-ce que dans la culture il n'entre pas quelque chose de plus que ce que possèdent les personnages évoqués par André Chamson ? Ce qu'ils possèdent n'est-ce pas une tradition, qu'ils détiennent, pourrait-on dire, inconsciemment, alors que, dans la culture, entre autre chose encore ? Quelque chose d'acquis, d'obtenu par l'effort, la concentration et la volonté.

Il s'agit donc, pour moi, d'éclairer et de définir d'une façon un peu plus précise cette notion de culture, afin que nous puissions voir si, par exemple, ce

La culture est-elle en péril ?

torrent d'images qu'évoquait hier, avec tant d'éloquence aussi, M. Chamson, est dangereux pour la culture ou, au contraire, s'il ne peut pas, sous certaines conditions, lui être avantageux.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Chamson.

M. CHAMSON : Je ne voudrais pas, certes, avoir à défendre la thèse que les plus humbles des hommes — berger ou paysanne — peuvent être pris comme prototypes de créateurs ou même de porteurs de culture. Mais, en faisant allusion à cette paysanne espagnole et à ce berger grec, comme j'aurais pu faire allusion au paysan provençal, au paysan italien, à bien d'autres — et je me restreins à ce qui est mon domaine et ma connaissance immédiate du monde — je suis sûr que, sur d'autres points de la terre, le même phénomène se reproduit ; en p.251 évoquant ces deux personnages, j'ai simplement voulu dire qu'à mon sens une civilisation et une culture qui, par osmose, étaient passées au niveau des plus humbles et des plus simples des gens faisaient la preuve de leur efficacité et de leur excellence.

Le berger dont je vous ai parlé n'est pas n'importe quel berger grec, c'est un berger qui m'a reçu chez lui. Laissez-moi évoquer quelques-unes des paroles qu'il m'a dites sur le pas de la porte :

— Que l'étranger soit le bienvenu dans ma maison. Je sais que c'est un poète (poète... nous sommes tous poètes aux yeux du berger, nous sommes ceux qui « font ») et un ami de la Grèce.

Rien que ceci, le fait de considérer comme valeur supérieure de la vie, la poésie, n'est pas une chose qui se rencontre n'importe où. Il faut que beaucoup de poètes, beaucoup de musiciens, beaucoup de peintres aient fait lentement passer dans la couche populaire l'idée que la poésie était une valeur suprême pour qu'un simple berger vous accueille ainsi.

Et cela comporte, à mon sens, des conséquences dans tout l'art de vivre, dans toute la façon dont ces gens apprennent la vie. Et, si je suis sensible au phénomène de la culture dans ce qu'il a de différencié, dans la mesure où il existe chez des hommes qui sont alors des hommes cultivés volontaires — si j'ose dire — leur justification et la justification de la culture me paraissent être, non pas dans l'activité de ces hommes-là, mais dans le fait que par ces

La culture est-elle en péril ?

mystérieuses osmose qui s'opèrent dans la société, l'ordre des valeurs qui est le leur, le plus haut, passe au niveau des couches les plus humbles.

M. MARTIN : Donc, dans la culture entre autre chose que des valeurs de connaissance pure ; je dirai : entrent naturellement des valeurs morales et spirituelles.

M. CHAMSON : Je le crois aussi.

M. MARTIN : Donc, la culture consciente serait un équilibre entre des connaissances acquises et des valeurs d'un tout autre ordre. Sur ce point, nous serions d'accord ?

M. CHAMSON : Je veux bien.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Armand Lunel.

M. ARMAND LUNEL, après avoir salué le dixième anniversaire de l'institution des Rencontres Internationales, fait une première remarque :

Je considère d'abord comme un devoir bien agréable de rendre hommage au très bel exposé d'André Chamson, exposé dont il faut admirer à la fois la clarté et la conviction, deux qualités qui ne vont pas toujours ensemble, car tous ceux qui sont convaincus ne sont pas toujours intelligibles, et vice versa.

p.252 J'ajoute que ce qui m'a frappé le plus, dans cette conférence, c'est la conclusion qui, dépassant de beaucoup — et André Chamson le savait — son thème initial *Langage et images*, est précisément un gage d'optimisme, une espérance, un acte de foi dans l'avenir d'une culture vraiment humaine. Et là, nous rejoignons par ce détour la première intervention qui fait l'objet de ce débat : cet acte de foi est basé, étayé, sur une expérience personnelle, un contact avec la sagesse séculaire et les richesses spirituelles du peuple en général, et tout particulièrement du peuple de nos campagnes et des travailleurs de la terre.

Il y a là, je crois, un point important, un point de départ sur lequel il y aura lieu de revenir lorsque nous discuterons de la culture populaire, parce que s'il

La culture est-elle en péril ?

n'y avait pas dans le peuple, comme nous l'avons senti encore mieux que compris avec la conclusion de Chamson, ce que nous appellerons une culture en puissance, une culture inorganique, si, considérant le peuple avec notre souci de le cultiver plus largement et plus profondément, nous partions de zéro, jamais nous ne parviendrions à le faire bénéficier d'une culture que j'appellerai organique.

Deuxième remarque : « L'exposé de Chamson ouvre devant nous des portes et des fenêtres. » On n'envisageait jusqu'ici que les rapports entre les grands moyens de diffusion et la littérature. Or, il y a neuf muses (onze, peut-être, avec le cinéma et la télévision).

Par ces réflexions si substantielles sur le problème des rapports du langage et des images, Chamson a eu l'énorme avantage d'ouvrir des fenêtres sur les arts plastiques. Pour prendre un point plus particulier, ce qu'il a dit à ce propos sur la photographie est, à mon avis, extrêmement important ; parce que les images photographiques ont vraiment, à la fin du XIX^e siècle, métamorphosé la peinture. Elles ont permis, comme disent les techniciens, le passage du sujet au motif, l'abandon du sujet pour le motif ; d'autre part, les photos de Nadar, par exemple, sous le Second Empire, ont accéléré le mouvement impressionniste, en permettant de rompre avec les routines de la perception journalière, en favorisant cette vision enfin plus pure et plus vierge du monde extérieur que Proust a comparée si justement à l'opération de la cataracte.

De même, et il faudrait attirer l'attention sur ce point : les travaux d'un savant comme Marey, l'enregistrement graphique du mouvement, son analyse du mouvement du cheval et de la ballerine par le cinéma au ralenti, ont contribué à ce renouvellement de la vision du monde et ont donné, par exemple, raison à la vision de Degas.

Quant aux travaux de Chevreul sur la lumière, nous savons qu'ils n'ont pas été connus directement et immédiatement par les impressionnistes proprement dits, mais qu'ils ont confirmé leur vision et leur technique. Et, à partir de 1885-90, ils ont eu l'avantage d'engendrer, de favoriser le développement du néo-impressionnisme pointilliste.

On peut donc admettre, d'une façon plus générale, que les progrès de la technique ont presque toujours contribué à l'enrichissement spirituel de l'humanité et à la pénétration de la culture dans les masses. p.253 Pensons,

La culture est-elle en péril ?

avant l'invention de l'imprimerie, à celle des cires de l'écriture qui, psychologiquement, sont aussi des images ; pensons à l'invention des instruments de musique dans la civilisation hispano-mauresque, invention qui, en traversant les Pyrénées, a soutenu si brillamment la magnifique lyrique des troubadours ; pensons à l'utilisation de la boussole, venue du fond de la Chine, et aux progrès connexes de la navigation, mis en lumière par les travaux du commandant Desnouettes, qui ont préparé la découverte de l'Amérique ; à nos premiers contacts avec les civilisations primitives et, à partir de la boussole, à l'illumination de Montaigne lorsqu'il rencontra trois sauvages dans le port de Rouen — illumination à porter au crédit de ces progrès de la technique et de la science, illumination d'où découle, chez Montaigne, ce relativisme sociologique, qui est une des plus grandes inventions spirituelles dont nous ayons pu bénéficier.

Dans le même ordre d'idées d'ailleurs, transportons-nous à notre époque, en 1955 ; pensons au renouveau dont bénéficie si justement Jules Verne, tout particulièrement au pays d'Ilya Ehrenbourg, et demandons-nous si notre vision du monde, si notre humanisme n'atteindra pas, tôt ou tard, des dimensions astronomiques, et cela grâce aux véhicules atomiques où s'engageront les explorateurs interplanétaires, qui ne partiront plus pour les Amériques, mais pour la lune ou pour Mars.

André Chamson a donc ouvert — et c'est de cela qu'il faut le remercier — la fenêtre sur les arts plastiques ; mais il faut le suivre dans cette voie. Il y aurait lieu aussi d'ouvrir la fenêtre sur les arts sonores, de parler — je ne suis malheureusement pas technicien, mais je souhaiterais qu'un technicien en parlât — des ondes Martenot, des premiers balbutiements de la musique concrète, qui est une musique prenant sa source dans des images sonores, donc de tout ce dont la composition est et sera redevable à la radio-électricité.

Je voudrais, pour finir, esquisser une conclusion : c'est qu'à la suite de cette série d'exposés, et tout particulièrement du dernier, nous nous apercevons que l'influence des techniques — de leurs instruments d'exploration comme de leurs instruments de diffusion — comportent certes des inconvénients que nous pouvons maintenant qualifier de mineurs — en fait ils bousculent nos vieilles habitudes de confort intellectuel — ; mais à côté de ces inconvénients mineurs, il y a des avantages majeurs pour la culture. Il dépend donc de chacun de nous

La culture est-elle en péril ?

en particulier, individuellement, de réduire ces inconvénients mineurs au minimum et de pousser les avantages majeurs au maximum. Cela dépend de la moralité de chacun individuellement, mais cela dépend également de la collectivité, c'est-à-dire d'une politique fondée, elle aussi, comme nous le souhaitons, sur l'individu, sur le sens humain et sur la moralité.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Antonio Ferro.

M. ANTONIO FERRO souligne d'abord le succès remporté par la conférence d'André Chamson.

p.254 Je vais simplement lui poser deux ou trois questions : il nous a dit, en développant son thème du triomphe de l'image, que les expositions rencontrent en ce moment un grand succès ; succès qui dépasse celui des musées. Je dois dire que je n'intègre pas ce succès fait aux expositions dans cette invasion de l'image, dont a parlé M. Chamson. J'ai toujours pensé que les œuvres qui se trouvent dans les musées étaient emprisonnées. Les musées sont des greniers à images. On va au musée pour dire : « Je suis allé dans tel musée », mais, au fond, on n'y voit presque rien. Or, les expositions ont cet avantage qu'elles intègrent les images dans la vie ; elles donnent un sens aux images. On ne peut pas comprendre un peintre, on ne peut pas saisir l'âme d'un peintre si l'on ne voit qu'un, deux ou trois tableaux de cet artiste ; mais si l'on réunit une grande partie de ses œuvres, alors l'âme du peintre se dessine. Ainsi on va aux expositions parce que les images, qui sont mortes dans les musées, deviennent vivantes.

Je voudrais aussi, d'une façon générale, parler de l'image. Je pense que c'est un mot assez vague, et je pense qu'il convient de distinguer nettement entre les images créées par la technique et celles créées par l'esprit et par la pensée de l'homme. Les premières, en effet, je les trouve dangereuses. Je pense même qu'un jour il pourra y avoir une lutte contre les images. Nous pourrions un jour assister à une sorte de roman de Wells, où les images commenceront à nous combattre. Nous en avons déjà un exemple : le cinéma sonore. Quand je suis allé pour la première fois voir un film sonore, j'ai eu peur, parce que j'avais l'impression que les personnages sortaient de l'écran, qu'ils voulaient m'étrangler ! Il y a quelque chose de vrai là-dedans, parce qu'au fond, qu'est-ce que le robot ? C'est une image monstrueuse, le danger qu'on aperçoit.

La culture est-elle en péril ?

Mais il y a les autres images, celles créées par la pensée et l'esprit de l'homme. Ces images sont toujours les bienvenues, à commencer par les images religieuses. M. Chamson a évoqué les images des porches de cathédrales, mais il n'y a pas que la religion catholique qui ait créé des images. Nous avons des images mythologiques, nous avons toujours eu des images. Ces images-là sont nécessaires. Mais j'irai plus loin : il y a des images poétiques, parce que l'image est toujours un symbole. L'image poétique est une image intérieure ; c'est une image peinte en nous, et que nous transmettons. Plus il y aura de ces sortes d'images, et mieux cela vaudra. Je pense donc qu'il y a une distinction à faire.

Il est vrai, remarque M. Ferro, que parfois les deux genres se combinent.

L'esprit se mêle à ces images. Il y a beaucoup de films qui sont de la poésie pure. J'ai vu récemment, à Paris, ce film italien qui s'appelle *La Strada* ; c'est vraiment de la poésie pure ; la technique est absolument contrôlée, dominée par la poésie.

Impossible de nier les innovations de notre temps, ce qu'il importe c'est de les contrôler, comme l'énergie nucléaire.

André Chamson a parlé de ce tournant dans l'histoire de la peinture où s'est perdue la notion de sujet et d'objet, pour se réduire à celle p.255 de matière. Il pense que cela a commencé avec l'impressionnisme. Mais j'ai une autre idée, bien que j'aime beaucoup la peinture moderne — je suis même accusé, dans mon pays, de défendre la peinture moderne à tout prix —, et je pense, comme Cocteau, qu'il n'y a pas de précurseurs, il n'y a que des retardataires. J'aime donc la peinture moderne, et si on regarde les choses objectivement, on voit que ce tournant a commencé avec Cézanne et le cubisme. C'est à ce moment qu'on a commencé à dire : l'anecdote ne vaut rien ; il faut mépriser l'anecdote ; ce qui intéresse, c'est la chose, c'est la matière. Et, à ce moment-là, le virage a été pris. Cela ne signifie pas que le cubisme n'ait pas été nécessaire, mais on l'a dépassé. Cela ne signifie pas que dans la peinture abstraite il n'y ait pas de poètes ; Klee, par exemple, est un poète.

Enfin, déclare M. Ferro, ce n'est pas la culture, aujourd'hui, qui est en péril, mais bien la poésie :

Nous qui sommes ici en train de discuter de ces problèmes, nous sommes déjà intégrés dans la technique sans nous en rendre compte. Il y a en ce moment un livre qui s'écrit mystérieusement, il y a cette dame qui écrit [la

La culture est-elle en péril ?

sténotypiste] ; nous ne la regardons pas — ou tout au moins pas toujours !...

LE PRÉSIDENT : On a tort !

M. FERRO : ... parce que nous sommes trop pris par la discussion ; elle est vraiment l'image délicieuse, sympathique, de cette technique ! Il y a donc un livre qui s'écrit mystérieusement, nous ne savons pas ce qui en sortira, peut-être sera-ce un livre qui va dépasser ce que nous disons, peut-être qu'il sera mieux que ce que nous disons, en tout cas, la technique est là. Même de la façon dont les débats sont conduits, nous sommes presque des robots : nous entendons une conférence, puis nous avons des cauchemars, des nuits terribles, les images tourbillonnent dans notre esprit, car, dès le lendemain matin, à 10 h. il faut prendre la parole ! On dit : « La parole est à M. Ferro », et il faut tout de suite dire quelque chose !

Votre conférence, André Chamson, a été un beau livre d'images ; le secret de votre exposé, ce qui a fait son charme, c'est que vous parliez et que nous voyions ! Tant qu'il y aura des conférences magnifiques comme celle de M. Chamson, des conférenciers qui sauront créer des images, et qui comprendront la valeur de la poésie, nous pourrons être un peu rassurés. Nous aurons l'espoir que la poésie ne disparaîtra pas.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Chamson.

M. CHAMSON, dans sa réponse, dit notamment à M. Ferro qu'il a abordé beaucoup de problèmes.

Je vous dirai que, sans doute, ce qui est en question chez moi — et cela répond à ce que vous avez dit — c'est que, si je n'avais pas une vraie passion pour l'image et comme les voies de l'homme sont ^{p.256} multiples, au lieu d'avoir ajouté à ma vocation d'écrivain, comme métier, celui de conservateur de musée, j'en aurais fait éventuellement un autre. Mais si j'ai accepté de donner la moitié de mon temps et de ma vie à cette activité, qui consiste à montrer des images aux autres hommes, c'est parce que j'aime les images, que j'ai une passion pour elles, et peut-être, aussi, que les craintes que j'exprime sont celles du technicien qui passe dans ces salles. Et là, salles de musée ou salles d'exposition, vous aviez bien raison, Monsieur l'Ambassadeur, de marquer les

La culture est-elle en péril ?

différences. Nous savons bien que lorsque nous organisons une exposition, nous faisons autre chose qu'un musée. Comme chef de maison, il m'arrive d'aller dans ces salles faire « le cambrioleur », et j'écoute les gens. Chaque fois que je sens que l'image — le tableau, la statue — est devenue pour ceux qui passent devant elle un simple document, une fiche dans un fichier, lettre morte, sans résonance, sans cette prolongation poétique dont vous parliez, Monsieur l'Ambassadeur, je souffre terriblement, et je me dis : Etait-ce la peine, alors que je suis si maigre, de perdre sept à huit kilos à préparer l'exposition des chefs-d'œuvre du moyen âge en Italie, pour des gens qui viennent regarder ces choses-là uniquement comme des fiches, des documents. Mais, au contraire, lorsque pendant mon effraction, je me trouve derrière un monsieur et une dame, une mère et sa fille — n'importe quel groupe humain — qui échangent des idées, et que je vois que pour ces gens l'image est gorgée non pas seulement de ce qu'elle porte, mais de cette signifiante, de cette poésie qui la prolonge, alors je me dis que cela valait la peine.

Peut-être que toute ma conférence d'hier était basée sur ceci, sur une sorte de cri, de demande : « Ne videz pas les images de tout ce qu'elles peuvent porter en elles, ne les laissez pas devenir des documents. » Les images ne sont pas des documents ; c'est le lien le plus éclatant et le plus visible — c'est le cas de le dire — que nous puissions avoir avec la vie et la compréhension de la vie.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Aldo Dami.

M. ALDO DAMI, dans son intervention, ne parle pas directement de la conférence Chamson mais propose des « considérations plus générales ». Parlant de « l'accélération de l'histoire », — formule qui est souvent revenue au cours des débats —, il lui semble qu'on passe successivement par des phases de collectivisation et d'individuation, et qu'actuellement « nous retournons d'une civilisation écrite à une civilisation non seulement visuelle mais orale ». Dans celle-ci, il y aurait progrès, selon M. Dami, exclusivement dans le domaine musical.

On a parlé de la civilisation des images ; on a parlé de la paresse d'esprit qu'elle engendre. Mais on peut adresser des reproches tout aussi violents à des textes écrits, qui ne comportent pas d'images. Je songe surtout aux *digests*, auxquels je ferai trois reproches essentiels : leur optimisme de surface ; la manie, bien américaine, des conseils : « Faites ceci et vous verrez que... » ;

La culture est-elle en péril ?

d'autre part, un « biographisme » effréné, c'est-à-dire une énumération de faits individuels au détriment des idées. Mais même dans le visuel, ne pensez-vous pas qu'il y ait concurrence dans ^{p.257} les techniques mêmes du visuel ? En particulier, entre le cinéma et la télévision. Tous deux sont collectifs. Mais lorsqu'on passe du cinéma à la télévision, il y a de nouveau un certain retour à une individuation. Et les Américains se plaignent d'ailleurs que la télévision — du moins dans sa période du début — soit en train de vider peu à peu les salles de cinéma.

On a suffisamment parlé, je n'y reviendrai pas, du fait que, d'une part, on peut élever le niveau de la masse, mais que, d'autre part, les intellectuels ne se satisfont pas de ces modes. On peut penser toutefois que ces nouveaux modes de vivre impliquent certains bienfaits. On va moins au café, on va moins dans les bars et les dancings, on boit moins d'alcool. On reste davantage à la maison. Mais il y a, là aussi, la contre-partie, c'est-à-dire l'absence de mouvement ; et les personnes qui ont vécu en Amérique, m'ont souvent raconté comment, le samedi ou le dimanche, tout le monde s'en va en voiture voir le même point de vue. On s'y arrête ; les voitures s'arrêtent toutes au même endroit, la radio marche, on prend le pique-nique dans la voiture et on revient sans avoir fait un pas. Ce qui est évidemment peu hygiénique.

L'essentiel, à mon sens — et je terminerai par là — ce sont les idées que Fourastié a émises sur ce qu'il appelle « le grand espoir du XX^e siècle ». Il pense que la seconde moitié du XX^e siècle sera marquée par la fin de la civilisation industrielle, précisément parce que les industries nous auront apporté des inventions qui nous permettront de revenir à une civilisation qui nous est plus chère. Il remarque, entre autres, qu'aux Etats-Unis 50 % de la population travaille dans ce qu'on appelle le *tertiaire*, c'est-à-dire la distribution, le commerce, et, peu à peu la fraction de la population qui travaille dans l'agriculture, les mines ou dans ce qu'il appelle le *secondaire*, c'est-à-dire l'industrie, est en train de diminuer ; alors il est optimiste ; il voit le retour à une habitation normale, isolée, enfouie dans la verdure, avec en plus le confort moderne ; il pense en somme à un retour collectif vers quelque chose d'idyllique, un retour vers la nature dont le XVIII^e siècle, dans nos pays, nous a donné l'exemple.

Mais ce retour à la nature entraînera d'autres servitudes et nous y retrouverons

La culture est-elle en péril ?

certaines de nos difficultés présentes. Allons-nous vers une époque post-industrielle étale, calme, ou vers une ère de précipitation due aux découvertes successives ? C'est une question que chacun se pose sans pouvoir la résoudre.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Duchesne-Guillemin.

M. JACQUES DUCHESNE-GUILLEMIN : André Chamson a eu raison, je crois, malgré les interventions qui ont suivi, de corriger l'impression qu'a pu faire sa conférence — si j'en juge par l'impression d'un jeune, d'un très jeune que j'avais amené à ces Rencontres, et qui m'a dit en sortant :

— Il n'est pas drôle le gars !

Ce jeune avait la révélation d'un péril, dont il n'a pas eu encore conscience, parce qu'il vit dans un milieu, où, je l'espère, la transition ^{p.258} entre le XIX^e et le XX^e siècle se fait sans heurt, sans qu'il s'aperçoive de l'écart qui existe entre ma génération et la sienne. Mais pour faire en quelque sorte, moi aussi, office de transition entre ces deux périodes, qui sont certainement aussi tranchées et aussi différentes qu'ont pu être jamais dans l'histoire deux périodes successives, je voudrais, le plus brièvement possible, rappeler le bienfait des techniques nouvelles, même dans l'enseignement.

M. Duchesne-Guillemin enseigne l'histoire de l'art et il constate que, dans ce domaine, s'est opérée une révolution profonde. On ne peut plus, comme il y a vingt ans, discuter de questions qui n'avaient rien à voir avec le sujet même — les œuvres. Aujourd'hui les professeurs d'histoire de l'art sont obligés de mettre sous les yeux de leurs élèves les détails reproduits des œuvres qu'ils ont à faire connaître et à commenter.

Il y a vingt ans, on ne pouvait littéralement pas enseigner l'histoire de la miniature persane ; on n'avait que des reproductions en noir et blanc, et il était assez difficile, si l'on n'était pas à Londres ou à Paris, de montrer les originaux aux élèves. Aujourd'hui, il y a un véritable renouvellement d'une branche de l'enseignement.

Monsieur Chamson a fort bien marqué la différence du rôle et de la nature des images au moyen âge et de nos jours. Jadis l'image résultait d'une longue élaboration mentale ; elle était la traduction visible d'un mythe qu'il avait fallu des siècles pour constituer ; tandis qu'aujourd'hui, l'image représente une sorte de cambriolage, c'est l'image-choc, l'image-document ; et ces images littéraires

La culture est-elle en péril ?

nous resteront dans l'esprit. Ce sont celles qui comptent dans la littérature.

Mais Monsieur Chamson n'a peut-être pas suffisamment dit que les techniques nouvelles créent déjà sous nos yeux, et créeront de plus en plus, de nouveaux classiques. Je crois que le terme « classique » peut nous délivrer de cette antinomie ; il y aura bientôt des classiques de la photographie. Je sais qu'il y en a déjà, comme des classiques du cinéma. On verra des images, non plus cambrioleuses, mais portées par un ensemble d'idées et de sentiments déjà répandus dans la foule. Il y aura des classiques de la photographie et je ne parle pas, bien entendu, des moyens puissants de diffusion des anciens classiques, des classiques de la peinture, qui vont pouvoir orner les intérieurs les plus modestes et y déloger les abominables chromos que l'industrie du XIX^e siècle avait trop diffusés.

Il y aura aussi des sites classiques, qui étaient inconnus, que la photographie va répandre et qui deviendront de nouveaux hauts-lieux pour la foule, des moyens de référence, de nouvelles merveilles sur lesquelles tout le monde pourra s'entendre. Car il est essentiel pour l'existence d'une culture que tout le monde s'entende sur un certain nombre de points de référence, soit pour les admirer, soit, quelquefois, pour les discuter.

Monsieur Chamson a aussi fait allusion à la civilisation chrétienne, qui est la nôtre, en laissant sous-entendre qu'on pourrait élargir son horizon. Le rôle de l'image dans les religions serait à étudier d'une manière systématique. On verrait, par exemple, qu'au moins deux religions, peut-être trois, se passèrent pendant plusieurs siècles d'images. Je pense au bouddhisme qui s'est complètement modifié aux environs de notre ère — cinq siècles après sa fondation — par l'intrusion, notamment, de l'image grâce à l'influence de l'art grec ; et dans les premiers temps on ne représentait le Bouddha que par son parasol ou la marque de ses pas.

Mais il y a encore une religion qui est restée essentiellement aniconique, c'est l'islamisme. Pour ces 200 millions d'êtres qui ont vécu pendant dix siècles sans l'image, l'intrusion de l'image constitue non seulement un cambriolage, mais certainement un viol. Il y a là une crise très violente.

LE PRÉSIDENT : M. Fernand-Lucien Mueller va maintenant donner lecture d'un texte de M. Arnold Reymond.

La culture est-elle en péril ?

M. ARNOLD REYMOND : Après avoir rappelé les grandes lignes de la conférence d'André Chamson, M. Reymond pose la question de savoir si, de tout temps, le langage et l'image se sont complétés l'un l'autre ou non. Et il rappelle que le langage de l'homme primitif est d'emblée apparu comme une possession immédiate de la réalité (voir les premiers chapitres de la Genèse).

Mais, chose plus grave, le langage et les images techniques envahissent notre mentalité.

Lorsque quelqu'un vous dit : « Elle est admirable de souplesse, facile à conduire, remarquablement dynamique », vous ne savez s'il vous parle de sa femme ou d'une automobile.

Il faut, ainsi que le dit M. Chamson, revenir à la vie simple, au sentiment du devoir et aux conceptions raisonnables dont le paysan, surtout, donne souvent un exemple admirable.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Evang Papanoutsos.

M. EVANG PAPANOUTSOS voudrait demander à André Chamson quelques éclaircissements indispensables pour poser correctement la question qu'il a soulevée dans sa conférence.

André Chamson a établi une différence caractéristique entre l'œuvre d'un artiste du moyen âge et la création dans l'art moderne. Cette différence serait la suivante : dans l'œuvre du moyen âge nous avons une fusion de trois éléments constitutifs : sujet, objet et matière, tandis que dans l'œuvre moderne la matière a pour ainsi dire absorbé les autres éléments et constitue l'essence de la création artistique.

Ce schéma — si j'ai bien compris sa pensée — n'est pas justifié par les faits. Dans l'art moderne, nous voyons la prédominance des valeurs que nous appelons formelles, mais cela ne prouve pas que les autres éléments aient disparu ou aient été éliminés. Au contraire, même dans l'art le plus abstrait de nos jours, il y a toujours la prise en forme d'une vision du monde et d'un sentiment de la vie tout particuliers. Si ce fond d'esprit et d'âme n'existe pas dans la forme artistique — alors l'œuvre ^{p.260} n'appartient pas à l'art authentique. Elle est un semblant de création artistique.

Malgré cette objection il y a dans la thèse de M. Chamson une vérité

La culture est-elle en péril ?

indiscutable. En ce sens que *l'imagocratie* actuelle — si vous me permettez d'employer ce néologisme — non pas dans le domaine de l'art, mais dans l'information, la propagande, le divertissement, et même dans l'enseignement, a deux défauts qui donnent beaucoup à penser :

1. la prédominance du perceptuel aux dépens du conceptuel.

2. la passivité commode du spectateur, qui s'installe aux dépens de l'effort personnel et de l'initiative.

J'ai déjà mentionné ces désavantages dans mon intervention à propos de la conférence de M. Porché. Le lendemain, je lisais dans un journal genevois un compte rendu de notre entretien public avec le détail suivant : « Ensuite M. Papanoutsos (c'est mon nom) préconisa une éducation de la presse ! » C'est une erreur ! Je n'ai préconisé aucune éducation de la presse ! En ma qualité d'éducateur j'avais parlé de l'éducation de la *jeunesse*.

Car seule une éducation solide de la jeunesse, pense M. Papanoutsos, peut contrebalancer les menaces que font peser sur notre civilisation les grands moyens techniques de diffusion.

M. CHAMSON : Je voudrais dire un mot sur le problème sujet-objet-matière. Je sais bien que déclarer, par exemple, que le sujet et l'objet ont totalement disparu et que seule la matière reste dans certaines peintures modernes, serait exagéré ; mais il s'agit de la variation des rapports de ces trois éléments.

Permettez-moi, pour bien faire comprendre ma pensée, de faire allusion au paysage. Le paysage n'est pas une chose qui soit intervenue si tôt dans la peinture. Le fond était un fond d'or dans les tableaux primitifs. Ce n'est que petit à petit que le paysage est intervenu. Or, lorsque le paysage est intervenu, comment est-il intervenu ? Il est intervenu essentiellement sous les espèces d'une construction. Sans doute y avait-il les objets : l'arbre, la colline, le coude d'un fleuve, mais ce qui organisait cela, c'était une certaine structure mentale préétablie et l'on peut dire que le paysage a commencé petit à petit sous les espèces d'une affirmation cosmique des objets ; alors que ceci éclate au moment de l'impressionnisme, où le paysage-objet se confond avec le paysage-sujet. Vous me direz qu'un homme comme Poussin qui, dit-on, a inventé ou introduit chez nous le paysage cosmique — c'est-à-dire les éléments-objet du paysage organisés par une vision préétablie de l'esprit —, a fait aussi autre

La culture est-elle en péril ?

chose, il a travaillé sur l'objet uniquement ; ses croquis, ses carnets de dessin, qui pour lui étaient des gammes dans la perspective d'un artiste de son époque, pour les artistes de maintenant sont devenus l'essentiel. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il y a eu fusion, chez les impressionnistes en particulier, de l'objet et du sujet, ce que l'un des orateurs a appelé tout à l'heure, le « passage du sujet au motif » ; mais le motif c'est l'objet, on pourrait discuter très longtemps sur ce point.

M. LUNEL : p.261 Il y a également le problème de la nature morte.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Ilya Ehrenbourg.

M. ILYA EHRENBORG : J'ai admiré, avec tout le monde, je crois, la conférence d'André Chamson. Il a dit des choses très intéressantes sur la peinture, sur la rupture qui s'est produite à l'époque de Courbet, et il eût été intéressant de développer ce point.

Mais je ne peux pas être d'accord avec lui sur la partie où il liait ces idées très intéressantes sur la peinture au thème des Rencontres, à savoir que cette pauvre culture est chaque jour en péril. Et voulant se relier au sujet, il a dit qu'elle était en péril à cause de l'image, parce que l'époque de l'image était un attentat à la liberté de l'homme.

Je ne comprends absolument pas. Il y a, naturellement, des images détestables, des systèmes d'enseignement détestables, tels que les *comics*. Je viens de lire dans *Le Monde* une description du voyage des touristes français en URSS où une dame d'Auteuil constate comment les gosses russes lisent les livres et dit :

— C'est quand même mieux que mon petit-fils, qui n'accepte que des *comics* !

Mais, est-ce que les *comics* sont une invention technique ? Je ne crois pas. Je ne vois pas là d'invention technique, ni de document — ce pauvre document contre lequel on s'est élevé.

Si l'on veut savoir pourquoi les *comics* sont tellement répandus, pourquoi dans l'éducation ils remplacent maintenant les bons livres, il faut étudier, non pas la technique des inventions, mais la structure des sociétés. Je ne pense pas

La culture est-elle en péril ?

qu'un médecin approchant un malade de la scarlatine ou de la rougeole commencera à discuter sur l'éruption et sur la question de savoir s'il convient d'employer du talc ou de la poudre de riz pour calmer le malade, sans chercher les causes de la maladie. Dans ce cas-là, donc, rien de commun avec les inventions techniques.

Quand on dit que l'image empêche de lire, je ne le crois pas. Je viens d'un pays où on lit beaucoup. Et André Chamson, mon ami, sait que la traduction de ses romans d'avant-guerre a été vendue en un plus grand nombre d'exemplaires que dans son propre pays. L'existence des cinémas n'empêche pas de lire les livres. D'ailleurs il y a aussi une inflation des paroles, et pas seulement des images. Le cinéma, qui était muet il y a vingt ans, est maintenant excessivement bavard, et peut-être qu'il abrutit les gens plus encore avec ce qu'il dit qu'avec ce qu'il montre.

L'image ne peut pas être un attentat contre la liberté parce que le plus grand attentat contre toutes les valeurs humaines que nous ayons vu dernièrement, c'est-à-dire le nazisme, se propageait avec une quantité énorme de paroles, dans un pays de livres. Si l'on peut dire que la France est plutôt le pays des visions optiques du monde, l'Allemagne est un pays de livres. Le livre était l'objet chéri dans toutes les maisons ; tous les nazis ont écrit des livres, beaucoup de livres. Mais c'était une littérature terrible et mauvaise. C'est clair. Mais c'était écrit avec des caractères d'imprimerie, beaucoup plus que diffusé par l'image.

p.262 Voilà le plus grand attentat contre les libertés. Mais je pense que vers la fin de nos Rencontres, nous continuerons à discuter un peu plus sur la cause que sur les effets. N'examinons pas les petits détails de ces effets sur différentes choses, mais ayons un peu le courage d'analyser les causes, par exemple, de ce fait que quantité de *digests* remplacent la lecture des livres sérieux, que les *comics* abrutissent l'homme au lieu de l'élever.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Chamson.

M. CHAMSON : En écoutant Ehrenbourg, je pensais que le destin d'un homme comme moi était de se trouver pris entre ce que le R. P. Dubarle me disait hier soir : « Mais pourquoi manquez-vous de confiance ? Même si tout ce qui arrive

La culture est-elle en péril ?

maintenant et nous entoure n'est que document, à l'intérieur de ce document il y a la parole, non entendue encore, mais qui ne demande qu'à se faire entendre » et ce que disait Ehrenbourg : « Mais essayez une autre analyse, celle de la structure même de la société. »

De même que j'étais perméable, hier, à la parole du R. P. Dubarle, qui faisait intervenir une confiance dans une éternité et dans une parole non encore entendue, et qui ne demande qu'à se faire entendre, je ne suis pas non plus imperméable à un appel comme celui d'Ehrenbourg. Je pense que c'est un objet qui mérite notre examen, mais je pense également que c'est une belle chance de pouvoir à la fois entendre l'un et l'autre.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Edmond Rochedieu.

M. EDMOND ROCHEDIEU : M. Chamson nous a rendus attentifs à la puissance de l'image et à son danger ; et maintenant l'on vient nous dire très justement qu'il faut s'approcher également de la structure de la société pour se rendre compte du rôle de l'image et de la parole.

Je voudrais faire entendre un autre son de cloche, parler de la structure même de l'individu, de l'homme, et je me demande si cette puissance de l'image, qui comporte à la fois des bienfaits possibles et des dangers, ne tient pas aussi à la structure psychologique de l'être humain.

Il me semble, en effet, que l'image qui nous parvient directement par les sens est, avant tout, perceptive et atteint la vie affective profonde, avec le minimum d'éléments intellectuels. L'image atteint ainsi les couches les plus profondes de la personnalité, même certaines couches inconscientes, qui échappent au contrôle de la volonté. L'image ayant alors atteint ces couches profondes, agit sur notre volonté, que nous le voulions ou non.

Et, dans cette vie inconsciente, affective, que l'image peut atteindre directement, se trouve une force mystérieuse que la psychologie découvre de plus en plus : un dynamisme affectif. Et ce dynamisme affectif peut ^{p.263} être atteint directement sans que nous nous en apercevions. D'où la puissance de l'image, à la fois son danger, mais aussi sa grande valeur bénéfique, sa valeur éducative, sa valeur aussi pour diriger, pas seulement des enfants, mais des adultes, sa valeur pour entraîner, pour consoler, pour rendre l'espoir, alors que

La culture est-elle en péril ?

toutes les raisons conscientes sont contre toute espèce d'espoir — et même pour remettre de l'harmonie parfois dans la personnalité.

L'on s'est aperçu que certaines images, si elles étaient bien comprises, si elles étaient bien assimilées, aidaient même des malades à retrouver l'harmonie de leur personnalité.

D'autre part, il importe, je crois, que toute personne qui est ainsi atteinte par cette force extraordinaire que représente une image, comprenne à un moment donné le sens profond de l'image ; que ce sens passe dans la vie consciente, parce qu'alors la volonté peut agir, peut intervenir. La volonté peut maîtriser l'image, y résister lorsqu'elle est dangereuse, ou au contraire, s'y livrer entièrement lorsqu'elle est bénéfique, et en sachant pourquoi.

Nous avons ainsi, me semble-t-il, une complémentarité de la vie réfléchie et de la vie affective qui aide au développement de la personnalité.

J'ai envié M. Duchesne-Guillemin d'avoir avec lui ce jeune compagnon qui trouvait que la conférence d'André Chamson n'était pas très encourageante, parce qu'elle montrait le danger de l'image. Je dois dire que, comme professeur, je ne fais pas toujours la même expérience avec mes étudiants et je constate souvent dans mon domaine spécial, qui est celui de l'histoire des religions, que les étudiants ont peur de l'image. Je suis très persuadé que pour enseigner une religion qui n'est pas la nôtre, il faut recourir, entre autres, aux images, et lorsque je le fais je constate que la majorité de mes étudiants ont l'impression de perdre leur temps, parce que, pour eux, la seule instruction véritable se fait par le livre, et non par l'image.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Jean Wahl.

M. JEAN WAHL : Je voudrais dire quelques mots sur la réponse qu'a faite précédemment André Chamson à Ehrenbourg.

Jusqu'à un certain point et jusqu'à certaines limites, il y a accord entre le R. P. Dubarle et Ehrenbourg. Le R. P. Dubarle disait : est-ce civilisation de l'image ? Nous ne savons pas encore. Peut-être cette image attend-elle une parole ?

Ehrenbourg dit : je doute beaucoup que nous soyons au milieu d'une

La culture est-elle en péril ?

civilisation de l'image ; les livres sont très lus, et il ne faut pas donner à l'image tous les torts ; quelquefois les livres sont lus et ce sont de mauvais livres. Donc, il y a un doute, me semble-t-il, sur l'idée de civilisation de l'image.

André Chamson a très bien rappelé que le moyen âge, d'une certaine façon, était une civilisation de l'image ; et lui-même a rassemblé ces images du moyen âge et d'une façon très belle. Alors, la question serait — p.264 si nous voulons sortir de ce qui apparaît pour le moment danger de l'image — de savoir s'il faut faire appel à l'individu, comme certains le pensent, ou faire appel à une réforme sociale, comme d'autres le pensent. C'est la question vers laquelle je vois, pour le moment, déboucher la discussion.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Boni.

M. GUIDO BONI, dans une intervention interrompue par le Président, déclare avoir été frappé par le haut niveau de culture de Genève et il fait une proposition d'ordre pratique :

Le comité d'organisation de ces Rencontres devrait envisager de resserrer toujours davantage les liens entre les différents pays. La Suisse est la représentation de ce que seront certainement les Etats-Unis d'Europe. Et je formule le vœu que, pour prolonger ces Rencontres, le comité d'organisation envisage d'éditer une publication mensuelle où l'on traiterait différentes questions par l'intermédiaire des grandes personnalités qui suivent depuis le début ces Rencontres.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Michaelis.

M. EDGAR MICHAELIS voudrait, à propos de la conférence d'André Chamson, évoquer non pas Freud mais C. G. Jung. M. Michaelis n'est pas partisan de C. G. Jung, mais il croit intéressant de s'occuper de ces images désignées par lui sous le terme de *mandalas*, qui nous vient de l'Orient. Ainsi dit-il :

Dans les *mandalas* du moyen âge, il y avait au centre, souvent, une figure divine, la figure du Christ, par exemple, de Marie, ou, en Orient, du Bouddha. Dans les *mandalas* modernes, Jung a remarqué que la figure centrale manque. Il y a seulement quelques signes : des étoiles, un serpent, quelque chose de beaucoup plus vague, et alors, ce n'est plus la divinité qui occupe la place

La culture est-elle en péril ?

centrale, mais l'homme. Cherchant à interpréter ces dessins dits spontanés, Jung est amené à faire certaines réflexions qui donnent à réfléchir sur la question des religions.

Et alors, à propos de votre comparaison entre l'art moderne et l'art du moyen âge, est-ce que ce que vous appelez la prédominance de la matière est due à une absence ou est-ce que quelque chose de nouveau s'opère chez l'artiste ? Est-ce que cela tient, chez les artistes modernes, à un manque de religiosité ou à une nouvelle forme de religiosité ? Est-ce que Dieu est absent — ou comme l'a dit Nietzsche, *mort* — ou est-il vivant parmi nous ?

Il y aurait, sur ce plan, beaucoup de questions à poser. En tout cas, il faut une interpénétration de l'image et du langage, comme vous l'avez dit, car l'image seule doit toujours être interprétée et cet art de l'interprétation est celui que nous devons assumer.

M. CHAMSON : Je ne peux répondre à cette intervention qui ouvre un champ trop vaste ; je ne vois d'ailleurs aucune contradiction, au moins fondamentale, entre votre thèse et ce que j'ai dit.

LE PRÉSIDENT : p.265 La parole est à M. Dusan Matic.

M. DUSAN MATIC : Je suis d'accord pour reconnaître la prédominance de l'image dans notre société d'aujourd'hui. Mais quand on parle du document, André Chamson distingue-t-il entre l'image artistique qui parle à notre pensée — où un effort de pensée est exigé — et la photographie — c'est-à-dire les images qui impliquent un vide, une passivité ? Je ne suis pas tout à fait d'accord sur ce point. Mon professeur Lévy-Bruhl disait avec exactitude qu'un homme primitif qui regarde une photographie ne sait pas y reconnaître son frère ou son père. Ce qui veut dire que, même en regardant une photographie, l'activité de notre esprit a une très grande part.

Quant au côté documentaire de la photographie, je n'y crois pas. Prenez quatre photographes venus pour prendre des photographies de cette ville : l'un d'eux est bien disposé pour cette ville, l'autre est malveillant, le troisième indifférent et le quatrième neutre. Eh bien, ils nous donneront quatre visions différentes de cette ville, sans un mot — ce qui pour moi est plus dangereux, mais aussi plus

La culture est-elle en péril ?

intéressant. Ce n'est donc pas dans les images elles-mêmes qu'existe le danger, s'il y en a un, mais c'est l'esprit qui est derrière, qui est dangereux.

Autre remarque. Depuis six jours que nous sommes ici je vois un danger, c'est que nous étendons au monde entier des problèmes qui ne se posent que dans une petite partie du monde ; et nous, intellectuels qui sommes ici, nous nourrissons des illusions. Nous voyons les choses sous un angle restrictif. Nous sommes inondés d'images, nous, ici, dans cette partie du monde, mais il faut ajouter au tableau merveilleux qu'a fait André Chamson le réveil des peuples qui sont avides d'images. Je suis certain qu'il y a des hommes dans notre monde qui n'ont pas vu d'images et en ont soif.

Comment la culture peut-elle être en péril pour quelqu'un qui doit d'abord accéder à cela ? Il nous faut donc abandonner nos problèmes particuliers pour voir ceux qui se posent au monde entier, surtout parce que je pense que le monde devient de plus en plus *un*. Et ce qui se passe ici a des répercussions très lointaines, de l'autre côté, sur d'autres continents ; et ce qui se passe là-bas a des répercussions ici. Il ne faut pas exagérer la situation où nous nous trouvons car si l'Europe représente toujours le point culminant — ce dont je ne suis pas tout à fait sûr — enfin, si elle représente le point culminant rationnel du monde, alors elle doit étendre les problèmes mêmes de l'art, de l'image ou de l'expression.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Chamson.

M. CHAMSON : Combien je suis d'accord avec vous sur cette vision large et planétaire qui doit être la nôtre à l'heure présente ! Mais si je suis d'accord pour que les autres puissent parler, nous aussi il faut bien que nous puissions parler. Et de quoi parlerai-je si ce n'est de ce que je connais le mieux ? Et j'ai conscience d'en parler de façon tellement infirme que si je parlais des autres choses, je serais ^{p.266} encore beaucoup moins près du but. Donc, chacun parle de ce qu'il connaît, étant entendu que la dignité de tous est égale, je tiens à le marquer une fois de plus.

M. MATIC : Si j'ai parlé ainsi, c'est que j'ai eu l'occasion de voir souvent, à Belgrade, de jeunes étudiants de Burma et des Indes, et je sais ce que représente pour eux la moindre chose.

La culture est-elle en péril ?

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Calogero.

M. GUIDO CALOGERO estime qu'André Chamson a apporté des arguments très utiles à la fois aux « imagistes » et aux « langagistes ».

Voici un argument pour les imagistes : nous avons eu de grandes civilisations qui ont été plutôt des civilisations de l'image comme la civilisation grecque (où l'*idea* prime le *logos*, et l'*idea* c'est l'image).

Voici un argument contre : le caractère des images est d'être affirmation ; la contradiction en est toujours absente, si bien que l'image, n'étant jamais contradictoire, peut devenir totalitaire. Il y a un impérialisme possible des images.

Naturellement, les images n'ont pas de contradiction, car la contradiction est justement un phénomène de la parole. C'est une erreur de philosophe de croire que la contradiction est dans les choses ; la contradiction est toujours un phénomène du langage, et nous ne pouvons pas prétendre que les images soient un langage. Mais le problème essentiel n'est pas d'avoir une contradiction dans les images, mais d'avoir une possibilité de s'opposer à certaines images.

En cela, je me trouve tout à fait d'accord avec les observations présentées tout à l'heure par Ilya Ehrenbourg. Il y a un impérialisme des images, mais aussi un impérialisme possible, et très dangereux, des mots. Les Mussolini et les Hitler ont bien plus hypnotisé les gens par leurs paroles que par leurs images. En tout cas, en Italie, je me rappelle que les représentations imagées de ce qu'était le fascisme étaient plutôt un objet de plaisanterie, tandis que la puissance oratoire de Mussolini était très dangereuse.

Le problème est alors le suivant — et je ne sais pas si je me trouverai d'accord avec Ilya Ehrenbourg — : Le problème est dans la possibilité d'une réaction active autant aux mots qu'aux images. Vous pouvez être passif à l'égard du *logos* et vous pouvez être passif à l'égard des images. Le problème est de développer le plus possible cette réaction mentale à l'oppression politique, mais c'est aussi la possibilité de discuter à l'école, partout, en vue de résister à l'image.

Pour M. Calogero, l'avenir de la culture dans le monde est fondé sur la possibilité des reproductions des œuvres d'art. Mais ce qu'il importera de maintenir intact c'est, chez chacun, un pouvoir de réaction aux images.

La culture est-elle en péril ?

M. EHRENBURG : Je suis d'accord pour reconnaître que les sociétés doivent développer l'individu. Il n'y a que l'individualisme tel qu'il est pratiqué dans ce que j'appelle la libre concurrence — p.267 au sens économique — qui s'oppose au développement de l'individu ; et l'esprit critique de l'individu est indispensable. Il ne s'agit pas d'une éducation harmonieuse de l'individu par la spécialisation étroite, mais du développement harmonieux de l'individu.

M. PIERRE ABRAHAM voit se dessiner, au fur et à mesure des débats, une solution, « mais il est évident que nous avons affaire à un genre de solution touchant à la sociologie et à un genre de solution touchant à la psychologie ». Le premier ne pourra pas ne pas être abordé avant la fin de la session. En revanche :

Au point de vue psychologique, il me semble que nous avons parlé des créateurs de culture, des consommateurs de culture ; mais un mot n'a pas été prononcé, qui me semble pouvoir être utile pour la recherche de la solution — et ce mot est l'*automatisme*. Il me semble que ce mot pourrait servir à caractériser le contraire de ce qu'est la création. Celle-ci est très difficile à définir directement, mais elle peut être définie indirectement par le fait que c'est le contraire de l'automatisme.

Sur le terrain des sciences, la chose est fort claire, il a fallu un effort d'imagination créatrice pour inventer la multiplication ; maintenant, tout élève de petite classe a au dos de son cahier une table de multiplication. Il a fallu un effort d'invention créatrice pour créer les logarithmes ; maintenant il existe des règles à calcul avec des logarithmes ou des tables de logarithmes.

Il en va de même dans le domaine littéraire et artistique.

Les périls de la culture, s'ils existent sont, non pas dans la création, mais dans l'automatisme.

Ce que je crois voir comme distinction entre les zones d'action de l'automatisme et de la création, c'est ceci : l'automatisme n'existe que là où agit une seule ligne de sensation, par exemple la vue ; il y a un automatisme dans la lignée de sensations de la vue. Il y a également un automatisme dans la lignée de sensations de l'ouïe. Mais il n'y a pas d'automatisme dès que vous avez plusieurs lignées de sensation, qui sont obligées de concourir pour la formation de l'idée. Là, il y a forcément création. Je ne veux pas entrer dans le détail maintenant ; un livre d'images rapidement consulté, feuille après feuille, c'est

La culture est-elle en péril ?

de l'automatisme ; mais si vous laissez l'image agir sur vous, si vous la mettez à votre mesure et si, jour après jour, vous la regardez pour rétablir sa forme et avoir une conversation avec elle — c'est ce qui a été dit à plusieurs reprises — cela devient un re-crétion de la part de l'usager de culture ; une re-crétion, cela échappe à l'automatisme. On a parlé des *comics* ; les *comics*, on les regarde rapidement en métro ou en tram ; c'est de l'automatisme pur et simple. Cela n'a rien à voir avec de la création, ni de la part de l'auteur, ni de la part de celui qui les lit.

Mais il ne faut pas craindre de voir s'élargir, en matière scientifique comme en matière littéraire ou artistique, le champ de l'automatisme, puisque plus le champ des automatismes est grand, plus nous gagnerons de temps, plus l'on en pourra consacrer à la recherche. Autrement dit, p.268 si nous étions obligés de réinventer les logarithmes chaque fois que nous faisons un calcul, vous voyez le temps qu'il nous faudrait pour arriver à résoudre un problème !

Qu'est-ce que c'est que les robots ? C'est le terme actuel des automatismes. Les robots ne peuvent pas chevaucher sur plusieurs lignées de sensations. Ils sont orientés sur une seule lignée, que ce soient les sensations de la vue, de l'ouïe ou les moyens électro-mécaniques.

Pierre Abraham le répète à la fin de son intervention : il ne faut pas craindre de voir s'élargir le champ de nos automatismes (ce que font les robots). Cela nous donne « d'autant plus de possibilités de loisirs pour approfondir le champ de la création ».

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Schaerer.

M. RENÉ SCHAEERER : Vous m'excuserez, M. Chamson, si je suis abrupt dans mes remarques, mais l'obligation d'être bref m'y contraint.

« Impérialisme de l'image » avez-vous dit. Je crois toutefois que cet impérialisme s'inscrit dans un impérialisme, beaucoup plus vaste, de l'écrit ; et notre culture demeure une culture livresque. Ce qui me frappe même, c'est à quel point cette culture joue, avec toujours plus de virtuosité et d'aisance, avec l'abstraction.

Autrefois, a dit M. Chamson, l'enfant découvrait la culture dans les livres de la « Bibliothèque Nationale », aujourd'hui le même enfant regarde les images. Non, répond M. Schaerer, il n'y a pas deux sortes d'enfants. Celui d'hier, qui aurait été avide de

La culture est-elle en péril ?

culture, aurait délaissé les images d'Épinal pour les livres et le même enfant, aujourd'hui, ne se contentera pas des images qu'on lui offre. Il n'y a pas rupture entre l'enfant d'hier et celui d'aujourd'hui. « L'image est sur un autre plan. »

Je crois l'image-choc réelle ; mais d'abord ces images se multiplient à un tel rythme qu'elles se détruisent les unes les autres. Elles sont beaucoup moins regardées que feuilletées. Il suffit de voir une midinette dans une salle d'attente feuilleter un magazine pour se rendre compte qu'elle ne regarde pas, elle rêve. Même, un paradoxe me vient à l'esprit, c'est que notre civilisation — qui est une civilisation d'images — est une civilisation de gens qui ne savent plus regarder ; ils rêvent en regardant. J'ai le sentiment que l'Indien dans sa forêt vierge ou le paysan dans son champ regardent beaucoup mieux, ils voient ce que celui qui feuillette un livre d'images dans une sorte d'état de rêve ne voit pas.

D'autre part, M. Schaerer ne pense pas que le danger, pour la culture, réside dans le caractère documentaire de l'image. A son avis le danger est dans son caractère *hypocritement* documentaire. Dans les magazines, dit-il, le masque documentaire des images recouvre des « sollicitations de tous les ordres ».

En terminant, je demanderai : où est donc le mal ? Je le vois en ceci : c'est que dans la mesure où l'homme regarde les images sans les voir, il désapprend à regarder les choses de la nature, il perd le sens et le goût de la nature immédiate. Il ne goûte ce qui l'entoure que sous forme de duplicata imagé. Il suffit, par exemple, au cours d'un voyage, de regarder ce que font les photographes. Au cours d'un voyage, j'ai remarqué un jeune photographe qui n'a pas vu un seul des monuments que nous admirions, si ce n'est à travers le champ de son appareil. La seule chose qui importait, c'était cette sorte de duplicata fabriqué par l'homme, et non plus la nature proprement dite.

L'idée fondamentale de Marx c'était que l'homme humanise la nature. Je crois que, dans la mesure où l'homme est créateur, il déshumanise la nature. Je me sens dans un milieu plus humain quand je suis entouré de chants d'oiseaux — même sauvages — que lorsque je suis entouré de tracteurs et de machines. Les créations de l'homme sont souvent inhumaines.

Dernier point : le mal m'apparaît — et c'est plus grave encore — dans la substitution de l'image vivante à l'image statique. L'image vivante de cinéma crée, chez l'individu mal armé contre elle, ce qu'on a appelé un bovarysme, ce que j'appellerai plutôt un phénomène de donquichottisme. La petite midinette,

La culture est-elle en péril ?

le petit garçon boulanger qui va une ou deux fois au cinéma finit par vivre et Greta Garbo et Clark Gable, et il se produit une sorte de vide à l'intérieur de la vie authentique. C'est cela, je crois, l'aliénation dangereuse de l'image.

Que faire pour remédier à ce danger ?

Il faudrait trouver des moyens pour désarmer cette image vivante, désarmer l'image hypocrite dont je parlais tout à l'heure, combattre en particulier l'odieuse réclame des films ; affirmer autant que possible la priorité du vécu et de l'authentique sur l'image.

Un philosophe de l'antiquité, le plus grand de tous, sans doute, Platon, a écrit des pages étonnantes à ce sujet, où il proposait pour désarmer ce qui était l'image de son temps, à savoir le théâtre — et Dieu sait si ce théâtre est grandiose et beau —, d'obliger les artistes à écrire au style indirect, c'est-à-dire à marquer toujours : ceci n'est qu'une fiction.

M. CHAMSON : Vous nous aviez annoncé une intervention abrupte, j'avoue qu'elle ne l'a pas été pour moi. J'ai trouvé au contraire que vous formuliez, au delà de ce que j'avais dit, des choses qui se rapprochaient des craintes que je peux avoir, qui les précisaient. Mais la richesse de ce que vous avez apporté est trop grande pour que nous puissions ouvrir le débat maintenant.

LE PRÉSIDENT : Nous aurons l'occasion de reprendre cette discussion. La parole est à M. Freddy Buache.

M. FREDDY BUACHE : Je pense que nous aurons samedi matin l'occasion de parler plus précisément du problème pour lequel je suis ici, à savoir le cinéma, puisque je dirige la cinémathèque suisse. Il y a beaucoup de savoir autour de cette table, et il y a ^{p.270} peut-être quelque impertinence de ma part à poser à André Chamson quelques questions abruptes ; mais je ne veux pas laisser passer, malgré la rectification apportée au début de cet entretien, l'état d'esprit qui animait votre conférence.

Je voudrais vous dire que si, hier soir, votre exposé m'avait convaincu, je serais tout de suite allé me suicider. Vous avez montré l'homme comme un créateur si lamentable ; vous nous avez donné du monde d'aujourd'hui une image si trouble, si désespérée ; vous avez prêché le retour à un humanisme

La culture est-elle en péril ?

spiritualiste si étranger, me semble-t-il, aux préoccupations de la jeunesse d'aujourd'hui ; vous avez esquissé sur un ton pathétique, avec une langue fort belle, les chemins de notre hypothétique résurrection, que j'aurais préféré, je l'avoue, disparaître sans plus tarder de cet ici-bas que nous avons perdu.

Mais heureusement — et pour moi et pour vous — j'ai le sentiment profond que ce crépuscule que vous avez brillamment dépeint n'est pas autre chose qu'une aube. Il me donne cette certitude que l'immense cri de révolte que je retrouve sans cesse dans les plus belles images de l'art contemporain, que ce soit en peinture, en sculpture ou en cinéma — Picasso, Gonzalès, Bunuel, pour ne citer que trois noms dans trois domaines différents — me parlent comme ils parlent à la jeunesse d'aujourd'hui. Devant leurs œuvres, j'éprouve un plaisir esthétique, c'est vrai ; mais dans ce plaisir esthétique se révèle un signe, un appel fraternel, le geste amical, si vous voulez, qui me désigne le chemin de la liberté, qui me donne les moyens d'assumer, personnellement, directement, mon destin au cœur d'une nature hostile, dans une société qui se lamente sur la disparition des anciennes valeurs. Il faut ajouter tout de suite que cette société qui se lamente sur les anciennes valeurs, non seulement se lamente, mais encore, et c'est plus grave, n'hésite pas à tenter de les défendre ou même de les réinstaller dans le monde, au moyen des méthodes les plus ignoblement coercitives, inventées à la fois par les économistes et par leurs valets les plus fidèles : les militaires.

Vous nous avez défini, pour les opposer, le langage et les images. Nous avons vu ce matin que le langage laisse à l'auditeur une autonomie. Nous avons vu ce matin, avec plusieurs orateurs, que le langage peut très bien se transformer et devenir slogan (on n'a pas dit le mot). Mais on a vu qu'en Italie, ou sous le nazisme, le langage pouvait avoir une influence beaucoup plus nocive que les images.

Je ne veux pas revenir là-dessus, je voudrais simplement vous faire remarquer que les images d'aujourd'hui, que ce que l'art moderne, en sculpture, en peinture, ou en cinéma — sauf dans le cas d'hypocrisie — nous offre, nous parlent fraternellement et que j'écoute.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Chamson.

La culture est-elle en péril ?

M. CHAMSON : Lorsque vous nous avez dit, Monsieur, qu'après m'avoir entendu hier soir, si vous aviez adhéré à mon exposé, vous seriez allé vous suicider, je me disais que vous aviez eu bien de la ^{p.271} chance de vivre dans un monde où un homme de votre âge se serait suicidé en entendant ce que je disais. Les garçons de mon pays auraient eu bien des raisons de se suicider, que vous n'avez peut-être pas traversées — et ils ne l'ont pas fait.

Ils ont assumé la vie autrement que vous ne pensiez le faire au début de votre intervention.

J'ai eu la surprise de voir que vous viriez, et qu'après m'avoir reproché d'avoir apporté une vision trop sombre et insoutenable pour un garçon installé dans la société moderne et qui n'y trouverait plus suffisamment de confort s'il lui fallait penser qu'un certain rapport avec les images mérite de sa part un effort pour maintenir l'homme dans la ligne où il doit être, d'après moi, vous m'opposiez que, dans l'art moderne, il y a des gens qui, par l'image, par le langage aussi, apportent un vent de révolte, une disqualification — car c'est le mot qu'il faut employer — des choses qui vous entourent, et que, là, vous retrouvez un sens fraternel de la vie.

J'avoue que cette seconde position me met plus à l'aise. J'aurais été quelque peu soulevé d'indignation de voir que si vous supportiez si mal les dangers de l'existence que ma conférence aurait suffi à vous faire suicider — ce qui m'aurait comblé de désespoir — vous adhérez tellement au sens pathétique de l'existence contemporaine, que vous semblez me faire un reproche d'avoir un sens pathétique du passage à l'intérieur duquel nous sommes.

Vos maîtres sont des hommes qui vous tendent une main fraternelle, et comme dans ce que vous avez apporté il y avait beaucoup de confusion, je suis bien obligé de sentir qu'il y a une certaine hostilité *ad hominem*. A quel moment ai-je manqué de fraternité à l'égard des hommes ? Si j'ai fait quelque chose de valable dans ma vie, et si j'ai écrit quelque chose de valable, c'est justement dans la mesure où j'ai toujours tendu aux autres hommes une main fraternelle.

M. BUACHE : Excusez-moi, Monsieur, je ne vous ai pas attaqué sur votre position d'écrivain ; je voulais simplement vous dire que j'ai pu déceler dans votre conférence d'hier un certain état d'esprit. Il y aurait impertinence de ma part à soutenir que vous n'êtes pas un homme que j'admire beaucoup. Mais je

La culture est-elle en péril ?

voulais marquer quelle était ma position profonde à l'issue de la conférence que vous avez brillamment improvisée hier. Je ne mets pas en question — ce serait un autre problème — le romancier ou le conservateur de musées que vous êtes.

M. CHAMSON : Je n'ai aucune vanité de créateur et ce n'est pas cela qui est en question. J'oserai dire que le dialogue qui s'engage entre nous, et auquel il convient de mettre un terme, est un dialogue que je connais bien. Et, bien que vous ne soyez pas mon fils, permettez-moi de vous dire que c'est le dialogue du fils au père ; c'est un dialogue très important. Et j'aurais souhaité qu'il nous fût possible de le pousser. Je me demande dans quelle mesure vous n'avez pas besoin — p.272 et je comprends pourquoi vous en avez besoin — d'affirmer la position que vous êtes venu affirmer à cette tribune, parce qu'une des manières que l'homme a de se définir, quand il est jeune, c'est de s'opposer aux autres hommes ; mais à partir d'un certain moment, sur la route de la vie, on a l'impression, au contraire, qu'une des meilleures manières qu'on a de se définir, c'est de se rapprocher des autres hommes.

Je regrette donc que notre entretien soit tellement écourté pour qu'aux paroles que vous avez apportées je ne puisse pas, en relâchant progressivement la réaction qui a été la mienne en m'engageant dans la réponse que je vous faisais, essayer, alors que le jeune cheval était cabré, de m'approcher de lui, de lui parler et de marcher à côté de lui sans qu'il se cabre.

LE PRÉSIDENT : L'entretien est clos.

@

CINQUIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. André Guinand

@

LE PRÉSIDENT : p.273 L'entretien est ouvert. M. Ilya Ehrenbourg a demandé que les questions qui lui seront posées visent d'abord le sujet général qu'il a exposé hier soir, c'est-à-dire la nécessité du contact de l'écrivain avec la masse populaire. Ensuite, on pourra poser des questions plus particulières. C'est la raison pour laquelle je vais d'abord donner la parole à M. Philippart.

M. LOUIS PHILIPPART : Les écrivains européens et américains auxquels Ilya Ehrenbourg se réfère généralement et dont la valeur, sinon le génie, ne sont pas contestables, se distinguent, sur le plan de l'inspiration, par l'attention qu'ils ont portée ou qu'ils portent à la tension des situations sociales et à la complexité dramatique des conflits psychologiques qui en résultent. Leur anti-conformisme est bien connu et constitue leur principale ressource, sinon leur exigence majeure. Vous connaissez trop bien la littérature mondiale pour que j'insiste sur ce point. Personnellement, je regrette de ne pas aussi bien connaître la littérature russe, et je m'en excuse auprès de vous. C'est la raison pour laquelle je m'en vais me permettre de vous poser la question suivante : Etant donné qu'on ne peut dissocier la condition de l'écrivain du monde qui l'environne, c'est-à-dire de la situation économique, sociale, politique et morale à laquelle il participe, j'aimerais savoir quelles ont été, d'après vous, les conséquences du changement de régime sur la condition même de l'écrivain — non pas seulement sur sa condition matérielle et sociale, mais sur celle des écrivains en temps de guerre. En d'autres termes, comme il semble que vous avez réussi à atteindre cette communion de l'un avec tous, comme la civilisation socialiste du travail paraît en train de s'accomplir dans une atmosphère dont vous nous apportez un témoignage plutôt euphorique, comme vos problèmes apparaissent, surtout pour celui qui les voit de loin, comme essentiellement techniques, croyez-vous qu'il n'y ait pas un certain péril, sinon pour la culture, du moins pour l'écrivain

¹ Le 14 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

soviétique, à être p.274 sollicité à la fois par la tentation du conformisme et par l'examen de problèmes que la foi socialiste peut considérer comme résolus ou en train de se résoudre, selon une planification soigneusement établie et sans que celle-ci puisse être contrariée par une position politique ou des intérêts privés. Flaubert disait : « Plus je me sens dans un milieu hostile, plus je me sens apte à créer. » Cette source d'inspiration, particulièrement illustrée par les écrivains auxquels vous vous référez quand il s'agit d'écrivains européens et américains, et qui est si riche, me semble-t-il, n'est-elle pas en train de se tarir chez vous ? Et je voudrais surtout savoir par quoi vous l'avez remplacée ou par quoi elle se remplace ?

LE PRÉSIDENT : La parole est à Mme la duchesse de La Rochefoucauld.

Mme LA DUCHESSE EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD : Dans la très belle conférence que nous avons entendue, Monsieur Ehrenbourg a parlé de la disparition, dans une certaine mesure, des romans psychologiques. Est-ce que cette forme d'épuration passionnelle — épuration morale — s'exerce dans son pays librement, par l'écrivain lui-même, ou bien existe-t-il comme autrefois, et même comme aujourd'hui dans certains pays, une censure venant du gouvernement ? Voit-on, par exemple, le cas de livres édités, puis condamnés ?

M. ILYA EHRENBORG : Je m'aperçois chaque jour de la difficulté de parler une langue étrangère. Je n'ai pas dit — c'est sans doute parce que je me suis mal exprimé ou que j'ai mal prononcé — que les romans psychologiques avaient disparu. J'ai dit que dans les journaux on ne donnait pas le récit des crimes, en particulier des crimes passionnels. Je suis partisan de la littérature psychologique. Je trouve que la littérature décrivant le monde extérieur ne suffit pas tant qu'elle ne touche pas l'intérieur de l'homme.

Je répondrai encore que jamais je n'ai usé, pas plus hier que dans les précédents entretiens, des couleurs noire et blanche pour décrire la situation de notre littérature et celle de la littérature occidentale. Présenter notre pays ou notre culture comme un paradis serait aussi faux que de les présenter comme l'enfer.

Nous avons eu de nombreuses discussions au sujet des formules littéraires. Pour ne prendre qu'un exemple nous avons eu un mouvement, il y a cinq ou six

La culture est-elle en péril ?

ans, qui s'est peut-être inspiré, sans le savoir, des sujets que l'on donne au bachot français en demandant quelles sont les différences entre Corneille et Racine. Et des quantités d'écrivains ont proclamé que nous devrions décrire les hommes non comme ils sont, mais comme ils devraient être. Je n'appartiens pas à cette tendance cornélienne de notre littérature. Je crois à la nécessité des livres romantiques, des livres qui décrivent l'homme comme il doit être. Ils ont droit à l'existence ; mais, à côté de cela, le lecteur demande à avoir des livres sur les hommes tels qu'ils sont.

p.275 A ce sujet, je vous raconterai une anecdote. En 1934, au premier Congrès des Ecrivains, une délégation d'ouvrières d'une grande usine textile de Moscou a demandé : « Pourquoi n'y a-t-il pas de roman montrant les ouvriers — et surtout les ouvrières — de l'industrie textile ? Nous voulons qu'on nous les montre. » A la suite de cette intervention, une dizaine de romans ont paru sur les ouvrières du textile. Or, il y a trois ans, je suis allé dans cette usine pour la conférence des lecteurs. Puis je suis allé à la bibliothèque et j'ai demandé à une vieille dame — la bibliothécaire — quels étaient les romans les plus lus. Elle m'a répondu : « *Anna Karénine* ! » Pourquoi ? Parce que les ouvrières y trouvent, non pas la description d'un vieux monde, mais transposés, leurs propres sentiments. Elles se découvrent dans ce roman. Une ouvrière m'a dit qu'un conférencier leur avait raconté qu'Anna Karénine était malheureuse parce que la loi sur le divorce l'empêchait de quitter son mari. « Mais je ne trouve pas qu'il a raison, m'a dit cette ouvrière, je pense qu'Anna était malheureuse parce qu'elle aimait d'un trop grand amour un homme qui ne la valait pas ; parce que l'homme était moins grand que son amour. »

Si je vous ai raconté cette anecdote, c'est pour vous montrer à quel point le besoin psychologique est fort chez le lecteur.

Est-ce qu'il n'y a pas une certaine baisse de la littérature ? Si nous avons de jeunes écrivains tels que Nekrasov, Panova, Grossman, Kasakevitch, il y a néanmoins des quantités de mauvais romans. Hier, j'ai essayé d'expliquer, mais je ne pouvais pas m'étendre sur la littérature, pourquoi ils étaient mauvais. Et j'ai fait le parallèle avec les mauvais romans, les romans ratés français, tels que j'en vois souvent. Si vous me le permettez, je dirai que dans un mauvais roman soviétique, vous voyez au chapitre premier Ivanov qui invente une méthode de travail ; au chapitre II, c'est Petrov qui doute des procédés de travail d'Ivanov ;

La culture est-elle en péril ?

au chapitre III, c'est l'ingénieur qui doute des procédés de travail des deux. Comme, dans un mauvais roman français, vous trouvez, au chapitre premier, *Lui*, qui doute de son amour pour *Elle* ; au chapitre II, c'est *Elle* qui doute de *Lui* et, au chapitre III, ils ont mutuellement des doutes !

Ni le thème du travail, ni le thème de l'amour ne sont risibles. Pourquoi cela nous fait-il tous rire ? Parce que ces gens ne sont absolument pas des êtres vivants, mais des marionnettes, isolées de la vie, de leur milieu et de leur propre vie. On ne sait pas si Ivanov a des enfants ; si Petrov est jaloux ; si l'ingénieur est malheureux. On ne sait rien de leur vie intime. Pas plus que, dans le roman français, on ne sait ce que *Lui* fait, où il travaille. On peut lire entièrement le roman sans connaître la profession du héros. De sorte que l'homme n'est pas vivant. Il est comme une marionnette, comme Ivanov.

Ces deux exemples prouvent que le roman doit montrer l'homme en profondeur, et pas isolé de son milieu, mais dans son milieu, dans la vie réelle.

Quant à la question de la censure, il n'y a pas de censure sur les œuvres littéraires, sauf peut-être la censure intérieure, qui, j'espère, disparaîtra si l'esprit lié au nom de cette ville progresse.

p.276 Du point de vue psychologique, nous ne pouvions pas, par exemple, pendant la guerre, décrire un Allemand d'une façon humaine. Il y avait, bien entendu, une censure militaire, mais je ne vois pas un seul écrivain qui aurait pu faire cette description, intérieurement. Même la description de Vercors dans *Le silence de la mer* — je le lui ai dit après — nous a d'ailleurs profondément étonnés, parce que, chez nous, la situation était autre et l'occupation, autre.

Nous avons été, pendant des dizaines d'années, dans une situation difficile extérieurement, et cela a eu une répercussion sur les écrivains. Puis, il faut comprendre aussi le sentiment de responsabilité. Quand vous êtes lu par un petit nombre, vous pouvez peut-être décrire une perversion, et même la défendre — et je ne citerai pas de noms d'écrivains français —, mais si vous êtes lu par des millions d'individus, qui vous croient, qui vous prennent au mot et vous suivent, vous sentez votre responsabilité et vous faites une censure intérieure.

LE PRÉSIDENT : La parole est à Mlle Hersch.

La culture est-elle en péril ?

Mlle JEANNE HERSCH : M. Ehrenbourg dit qu'il n'y a pas de censure sur l'œuvre littéraire. Mais, en général, la question de la censure sur une œuvre littéraire ne peut se poser que dans un régime libéral, comme celui du monde occidental. Dans un pays où toutes les maisons d'édition sont d'Etat, la question de la censure ne se pose pas. A vrai dire, c'est l'Etat qui décide automatiquement si une œuvre doit être ou non éditée.

M. EHRENBourg : Ce que vous dites est vrai et faux. Voilà : c'est vrai, du point de vue extérieur. Oui, toutes les maisons d'édition appartiennent ou à l'Etat, ou à l'Union des écrivains, c'est-à-dire qu'elles ont politiquement la même tendance. Depuis trente-huit ans, nous avons une nouvelle génération, qui pense autrement, et qui a les idées politiques que nous avons. Mais si nous laissons de côté la question de savoir ce qui est mieux du capitalisme ou du socialisme, et si nous entrons dans un autre domaine, eh bien, ce n'est pas cela, parce que nous avons des œuvres très combattues, et, de plus en plus, nous avons des discussions ; nous avons des revues différentes. Certaines revues ne vont pas accepter un roman ou un poème et d'autres l'accepteront. Nous avons un poète très hermétique, très difficile à lire, et qui cependant a ses lecteurs. Récemment encore est paru un livre de Fosterman. Quand on organise une soirée de poésie consacrée à ses œuvres, il y a mille personnes, et s'il oublie un mot, mille personnes le lui soufflent ; il a ses lecteurs. Mais c'est un poète très hermétique, avec des images personnelles.

J'ai mené la lutte avec la critique autour de mon dernier roman, ainsi que Panova et Nekrasov. Nous avons eu des points de vue très différents sur la description de la vie soviétique.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. von Schenck.

M. ERNST VON SCHENCK p.277 ne s'adresse pas « au citoyen soviétique Ehrenbourg, mais à l'écrivain du monde moderne, ce monde du milieu du XXe siècle ».

Voici ce que je dirai : quand un poète écrit un poème, il se peut qu'il écrive pour une personne. Il ne pense même pas à se faire imprimer. Du point de vue technique, il est en deçà de l'invention de l'imprimerie. Puis, ce même auteur écrit un drame, il s'adresse déjà à un public plus large, mais cependant assez restreint ; il peut par exemple s'adresser à une jeune compagnie pour se faire

La culture est-elle en péril ?

jouer. Le drame n'implique pas en soi, techniquement, une grande foule. Puis il donne un article à un journal. L'auditoire est un peu plus vaste. Mais, s'il écrit un manuscrit pour la radio, cela change. Il doit penser à une grande foule. Il faut songer à une technique qui impose ses lois, et tous ceux qui ont écrit pour la radio savent que c'est un autre temps que le temps du théâtre, ou l'absence de temps du poème, qui est l'éternité. Dans le cas d'un scénario de film, on dépend encore davantage de la technique. On s'adresse à des foules encore plus vastes ; et, à la télévision, c'est encore plus large.

On ne peut pas dire que les moyens de diffusion des valeurs spirituelles, des valeurs artistiques, des valeurs culturelles, ne se réfèrent pas à ces valeurs elles-mêmes, parce que la fonction de ces valeurs dans la société se réfère à la quantité de ceux auxquels elles s'adressent, non seulement par la technique, mais par la quantité elle-même.

Nous sommes face à une technique et face aux tâches qui s'imposent pour une culture de masse ; nous en sommes d'accord. Mais on ne peut pas nier que la quantité pose aussi un problème de qualité. Il y a là un problème fondamental.

Et, parlant de la culture de masse en Amérique, M. Ehrenbourg a parlé des monopoles. Or, ces moyens de diffusion de masse exigent des capitaux importants ; et le jeu bien connu de l'accumulation des capitaux entre dans l'évolution culturelle. Les capitaux sont nécessaires et le danger des monopoles devient de plus en plus grand et la télévision, à l'heure présente, marque le point culminant de cette évolution.

Et je crois que le problème du ou des monopoles est un problème capital. Les monopoles menacent la qualité, car ils empêchent la participation des hommes, des foules en tant qu'entité créatrice.

Sans compter qu'ils posent également le problème de la liberté, c'est-à-dire d'une « opposition éventuelle à une certaine forme de culture ».

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Besterman.

M. THÉODORE BESTERMAN a apprécié, dans la conférence d'Ilya Ehrenbourg, son effort pour s'en tenir à la vraie matière du sujet proposé par les Rencontres. Il voudrait d'abord résumer la « pensée centrale » de l'exposé de M. Ehrenbourg :

La culture est-elle en péril ?

La culture n'est pas en péril si les créateurs, au lieu de s'adresser à une élite, s'adressent au grand public. J'aimerais, avant de continuer, que M. Ehrenbourg me dise si j'ai bien traduit sa pensée.

M. EHRENBORG : ... p.278 avec un peu plus de nuances !

M. BESTERMAN : Bien sûr. On ne peut évidemment pas résumer une conférence d'une heure un quart en une phrase.

J'aimerais lui poser quelques questions : d'abord, est-ce que la conception d'une masse opposée à une élite n'est pas un peu démodée ? Est-ce que de nos jours — au moins en Europe et en Amérique du Nord — il subsiste toujours une masse dans ce sens ? N'y a-t-il pas aujourd'hui un certain nombre de gens plus ou moins cultivés, plus ou moins éduqués, mais dont tous — je parle dans les grandes lignes — sont capables d'apprécier le bon travail ?

Ensuite, est-ce que l'histoire est du côté de Monsieur Ehrenbourg ?

Combien peut-on trouver de grands créateurs qui, de leur vivant, ont été appréciés par les masses ? Il y a peut-être Shakespeare, les tragiques grecs. Vraiment, on les compte. Monsieur Ehrenbourg a plusieurs fois cité — et avec raison — le nom de Tolstoï. Ce titan, dont les œuvres sont lues en Russie et partout et diffusées à des millions d'exemplaires, n'a pas écrit pour les masses, bien au contraire. *La Guerre et la Paix*, *Anna Karénine* ont été publiées dans des revues littéraires d'avant-garde. C'est cent ans plus tard que les ouvrages de Tolstoï sont devenus des ouvrages pour la masse. Si Tolstoï avait écrit *La Guerre et la Paix* et *Anna Karénine* pour les masses de son époque, il aurait fait bien autre chose ; et ces ouvrages n'auraient pas été appréciés par la masse d'aujourd'hui.

Il y a là, me semble-t-il, une distinction importante à faire.

Que produit-on quand on écrit pour le grand public ? Du journalisme, qui est, d'ordinaire, déplorable, ou des œuvres pour la radio. Et dès qu'on s'adresse à des multitudes, comme à la radio, « intervient nécessairement ce phénomène de la censure intérieure auquel M. Ehrenbourg a fait allusion ». Car il y a évidemment des choses qu'on ne peut pas dire quand on parle à des millions de gens (hommes, femmes, enfants). C'est pourquoi la BBC, par exemple, a été obligée de créer un Troisième Programme destiné non pas à une élite — M. Besterman a horreur de ce

La culture est-elle en péril ?

mot — mais, disons, à ceux qui apprécient autre chose que la musique légère ».

Je me permettrai, en terminant, de soumettre à Monsieur Ehrenbourg la proposition suivante et j'aimerais connaître sa réaction : n'est-il pas plus exact de dire que le créateur travaille, non pas pour la masse — si masse il y a — mais pour le plus grand nombre capable de le comprendre, et qu'il ne peut pas faire autrement ?

M. EHRENBURG : Je vous répondrai immédiatement que je n'ai pas dit que le créateur s'adresse toujours aux masses. Au contraire, j'ai dit — mais je dois accuser mon français — que n'avaient pas seulement droit à l'existence les œuvres qui pouvaient être comprises par des millions de personnes, et j'ai cité deux exemples, dont l'un était scientifique et l'autre artistique. J'ai parlé de Picasso et j'ai dit qu'il serait regrettable que Picasso abandonnât la recherche p.279 qui marque toute sa vie artistique, par le fait même que sa peinture n'est maintenant accessible qu'à un petit nombre de personnes. C'est le texte de ma conférence d'hier. Vous m'avez donc attribué des pensées qui n'étaient pas les miennes.

Puis vous avez dit un certain nombre de choses, et je ne peux pas être d'accord avec votre argumentation. Par exemple : doit-on écrire pour les masses ou pour l'élite ? Autrefois, les auteurs écrivaient pour ceux qui pouvaient lire. Il y avait à cette époque-là, malheureusement, ou heureusement pour certains, en Russie, peu de gens qui savaient lire. S'il y avait eu un public plus nombreux sachant lire, *La Guerre et la Paix* aurait été appréciée par un plus grand nombre de gens.

Quand, parlant du passé, vous dites : « les masses », vous pensez à l'époque, disons, féodale : Cervantès, avec *Don Quichotte*, a eu un succès immédiat et foudroyant dans le monde. Un livre a rarement été autant apprécié des contemporains que *Don Quichotte*. Qui l'a lu ? Naturellement que les paysans de Castille, qui étaient illettrés, ne l'ont pas lu. Dickens, qui selon moi écrit très bien, paraissait parfois dans des éditions populaires pour l'époque, et il était vendu immédiatement. Vous devez trouver, du point de vue écrivain, quelque chose de conservateur chez moi ! Mais c'est l'écrivain que, jusqu'à présent, j'apprécie le plus, que je trouve le plus humain. Et le fait qu'il s'adressait à un grand nombre de lecteurs ne l'empêchait pas d'écrire.

La culture est-elle en péril ?

Quand je parle des peuples et des masses, je dis qu'il faut tout faire pour raccrocher le peuple à la culture. La culture est dans un état précaire si elle n'a pas l'appui, l'admiration et l'apport des peuples. Et tout homme moderne, s'il n'est pas un réactionnaire farouche ou un mandarin par conviction, doit accepter cette thèse, même si elle est contraire à ses autres idées philosophiques ou politiques.

Quant à la question qui m'a été posée, de savoir vers qui se diriger, eh bien, un poète peut écrire un poème pour la femme qu'il aime ; un drame pour quelques-uns ou bien un texte pour la radio. Ici, je suis peut-être mal informé, car je ne connais pas les programmes de télévision de l'Occident. Peut-être notre télévision est-elle arriérée, et dans ce cas, je souhaite qu'elle le demeure, mais la télévision, chez nous, transmet des spectacles depuis les salles de théâtre, des films qui passent sur les écrans, certains matches et des histoires pour les enfants l'après-midi. Il n'y a pas de programmes spéciaux pour la télévision.

Quant à la radio, je dois dire que les programmes sont parfois ennuyeux, mais ce ne sont pas des programmes légers, c'est de la littérature, avec lecture de nouvelles et d'extraits de romans, ou transmission de pièces de théâtre.

Mais j'en viens à votre question principale : vous me dites : il y a un monopole, chez vous, l'Etat, et, en Amérique, d'autres monopoles. Il est tout à fait naturel que l'enseignement et l'école, dans tous les pays, avec des structures différentes, soient des monopoles d'Etat, que l'Etat prenne en main l'éducation. Je préfère que la radio et la télévision soient monopole d'Etat plutôt que le monopole de trusts privés ; d'abord p.280 parce qu'avec l'Etat, il n'est pas question d'arranger le programme pour que ce soit plus amusant, c'est-à-dire qu'on abaisse le niveau des émissions pour avoir un meilleur rendement commercial. Donc cet argument tombe. Reste le dernier argument : comment peut s'exprimer l'opposition ?

Je citerai un exemple très bref dans le domaine de la poésie. Première époque : Maïakovski est sifflé dans les salles ; il a le grand nombre contre lui, la minorité continue à lutter ; plusieurs années après sa mort, Maïakovski est plus ou moins accepté par tous ; et maintenant, il y a un groupe de jeunes poètes qui n'acceptent pas la poésie de Maïakovski, ils sont en opposition avec lui. Et on peut en dire de même de la peinture, du cinéma, etc.

La culture est-elle en péril ?

M. DUSAN MATIC voudrait montrer qu'on ne peut pas parler toujours de littérature ou des lecteurs « comme d'un seul bloc ».

On cite toujours l'exemple de Tolstoï à qui on reprochait, au moment de la publication de *La Guerre et la Paix* d'avoir donné une image idyllique de la Russie et de n'avoir pas parlé du knout et du peuple. Or, maintenant, c'est un des livres les plus populaires du monde.

On cite aussi l'exemple de Stendhal. Or, on sait très bien que Stendhal était l'écrivain le moins connu, le moins lu ; si bien qu'au moment de sa mort un journal de Paris a annoncé qu'un écrivain allemand était mort — à cause du nom de *Stendhal* !

Au fond, le problème, pour Dusan Matie, est celui-ci :

Comment maintenir, à la fois, l'effort de diffusion de la culture et conserver le système d'approfondissement de cette culture ? Je crois que le problème ne se pose pas de choisir entre, disons Victor Hugo — puisque nous sommes tout près de la France —, entre Victor Hugo et Mallarmé, mais de les prendre comme font les enfants. On a parlé de la sagesse des paysans et des bergers grecs, mais je propose la sagesse des enfants. Quand vous offrez à un enfant un jouet et une pomme, il prend les deux. Je trouve cette sagesse chez Platon et dans *Le Théétète* et chez Balzac aussi.

Pourquoi sommes-nous déchirés par cette opposition entre l'élite et le peuple ? Je vous répondrai que même dans un pays de démocratie populaire comme le mien, je crois que l'élite doit exister et qu'un peuple ne peut avancer s'il n'a pas d'élite. Cela va de pair : d'un côté la culture s'élargit, mais en même temps elle s'approfondit. Et si une culture ne s'élargit pas et ne s'approfondit pas, elle se banalise, elle perd de son essence.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Calogero.

M. GUIDO CALOGERO : Je voudrais d'abord remercier M. Ehrenbourg de ses remarques flatteuses et amicales au sujet de certains aspects de la culture italienne au point de vue cinématographique et musical. Me sera-t-il permis d'ajouter que j'ai de nombreux ^{p.281} amis qui sont membres du parti communiste italien. Nous avons combattu ensemble le fascisme et c'est là où est née notre amitié.

La culture est-elle en péril ?

Je dois déclarer que je suis bien d'accord avec M. Ehrenbourg sur de nombreux points traités dans sa conférence d'hier. Mais il y a une question de principe, qui n'a pas trait à la vie en Union soviétique, mais à la vie américaine, sur laquelle je ne suis pas d'accord avec lui. Et j'aimerais qu'il me dît sa pensée sur ce que je vais dire.

C'est à propos du problème des *comics* américains. Il est vrai que le problème des *comics* existe ; on en a discuté en Amérique, en Angleterre. Et la conclusion de M. Ehrenbourg est la suivante : il faut limiter la liberté de la presse quant aux *comics*, comme on a prohibé le détournement de mineurs.

Si vous posez la question de cette façon, alors vous commencez à vous engager sur une avenue qui peut mener à l'enfer. Vous connaissez cette formule : « il y a des vérités dangereuses et celles-ci doivent être prohibées car les vérités dangereuses peuvent corrompre la jeunesse » ; c'est avec cela qu'on a tué Socrate. Car Socrate a été accusé de corrompre la jeunesse.

En Italie beaucoup de gens disent : *Non turbate la coscienza dei giovani !* Et moi, dit M. Calogero, j'ai toujours répondu qu'il fallait la troubler, c'est-à-dire donner à tous la possibilité de réagir à certaines idées

On peut dire — je ne sais pas si je serais d'accord avec vous sur ce point — que si vous contrôlez le contenu des vérités, vous ne contrôlez jamais les vérités, mais vous contrôlez les hommes qui vous parlent de ces vérités. Il y a toujours d'autres hommes qui considèrent que leur vérité est la seule valable. Si vous voulez donc avoir une situation réellement démocratique, réellement libérale, réellement féconde, vous devez contrôler la possibilité que les hommes communiquent leur vérité d'une façon équilibrée. Mais vous ne devez jamais contrôler d'une façon autoritaire le contenu de leur vérité. Sinon, vous savez ce qu'il advient. Certains disent : les *comics* corrompent la jeunesse ; et d'autres disent : mais les idées de M. Ehrenbourg vont corrompre la jeunesse genevoise, on doit empêcher M. Ehrenbourg de parler ici ! Ou encore : les idées des communistes italiens vont corrompre la jeunesse italienne. Donc il faut interdire le parti communiste italien.

Je sais ce que l'on me répondra : 1° Si l'on accepte cette idée qu'il ne faut jamais considérer le contenu des idées et en empêcher la diffusion, il faut aussi accepter l'idée que la censure est stupide partout, et dans tous les sens.

Personnellement je considère que la censure est le fait le plus étrange de

La culture est-elle en péril ?

notre civilisation moderne occidentale. L'Italie est un pays catholique et, de ce fait, assez guindé, et nous luttons contre cela ; pourtant, nous pouvons lire l'édition intégrale de *L'Amant de Lady Chatterley*, alors qu'en Angleterre, pays de grande liberté et que, du point de vue libéral, j'admire le plus, on ne peut trouver l'édition intégrale de cette œuvre.

M. BESTERMAN : C'est faux.

M. CALOGERO : p.282 On ne trouve que l'édition expurgée... L'édition intégrale est suédoise.

M. BESTERMAN : Je n'insiste pas sur ce point, mais Monsieur Calogero parle d'une époque dépassée. Il y a six ans qu'on peut trouver l'édition intégrale.

M. CALOGERO : Je m'en félicite !

M. BESTERMAN : Je ne défends d'ailleurs pas la censure anglaise !

M. CALOGERO : On peut me dire 2° que si l'on permet l'expression de toutes les idées, c'est la situation politique de la république de Weimar, avec la liberté d'expression des idées nazies, qui a permis à celles-ci de prendre le pouvoir et de supprimer la liberté d'expression des autres idées. Là peut se poser un problème constitutionnel, mais cela est très dangereux. Il s'est posé en Italie, et la conséquence immédiate a été la suppression du parti communiste. Il me semble que dans l'intérêt général de la communication culturelle, il faut admettre l'existence de toutes les idées et le développement des idées politiques. Car si Marx n'avait pas pu travailler librement en Angleterre et si *Le Capital* avait été interdit par la censure comme un livre pouvant corrompre la jeunesse, vous n'auriez pas eu votre révolution, Monsieur Ehrenbourg !

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Ehrenbourg.

M. EHRENBourg : S'il s'agissait de la Conférence des Quatre, ou des Cinq — parce que je n'ai pas d'objection à ce que le cinquième soit l'Italie — et que vous ayez instauré ce genre de discussion, on aurait pu fructueusement en débattre.

La culture est-elle en péril ?

Mais vous êtes parti d'une phrase de ma conférence visant les *comics* et vous comparez Socrate aux *comics*... c'est comique ! Et vous dites : on ne peut pas interdire les *comics*, parce qu'on interdirait alors des vérités dangereuses. Comparer les *comics* aux vérités dangereuses, encore une fois, c'est comique !

De plus, je crois pouvoir vous indiquer que dans beaucoup d'Etats les *comics* sont interdits, et qu'il ne s'agit pas d'Etats communistes. J'approuve le Canada de les avoir interdits et je regrette seulement que les *comics* ne soient pas interdits aux Etats-Unis. Je ne pense pas que le Canada ait des idées très éloignées des vôtres, au contraire, elles sont assez proches. Seulement le Canada a compris que, parfois, l'Etat doit agir pour prévenir certaines choses malsaines.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Campagnolo.

M. UMBERTO CAMPAGNOLO estime que si on allait au bout de l'affirmation de M. Calogero on arriverait « à ce paradoxe qu'il faudrait abolir tout ordre juridique ».

p.283 Toute norme juridique est, en effet, l'expression d'une conception de la vérité ; et ce qu'il y a de paradoxal dans cette affirmation de la liberté absolue chez un idéaliste — et ce n'est pas mal qualifier la philosophie de Guido Calogero — c'est l'absence, pour l'instant, du sens de la situation dans laquelle se trouve l'Etat. L'Etat est, par définition, une limitation de la liberté. L'Etat a un devoir : celui de se maintenir. Naturellement, il trouve des obstacles, non seulement dans les choses, mais aussi dans les idées.

On a parlé de l'Angleterre comme du pays le plus libéral ; n'empêche que certaines restrictions, en Angleterre, sont beaucoup plus sévères que dans tous les autres pays. Dans le domaine moral, par exemple, où la tradition est très respectée, alors qu'en Italie, si on est très large quant à la morale, « on l'est beaucoup moins pour certaines idées générales, pour la critique de certains principes de dogme ».

Si, donc, on veut pousser la question de la censure à ses limites et dire : « Je suis contre toute forme de censure », il faudrait arriver à la conclusion qu'on est contre l'Etat dans sa forme la plus radicale, ce qui est un pur anarchisme.

M. CALOGERO : Il serait étrange que je fusse contre toute forme de loi et toute forme d'Etat ! La règle essentielle que nous devons respecter au cours de ces

La culture est-elle en péril ?

entretiens, c'est de ne pas parler plus que les quelques minutes qui nous sont accordées, sinon, les autres ne peuvent pas parler. Ça, c'est la limite de notre action. Mais une limite ne doit jamais être apportée à ce que je dis. Le contenu de ce que je dis doit toujours être libre. C'est la possibilité de le dire qui doit être limitée — qu'il s'agisse du temps que j'emploie, ou de l'argent que j'ai. Et Ehrenbourg a bien raison de dire que s'il y a des pauvres gens qui désirent acheter des livres et qui ne le font pas, et si moi j'ai de l'argent et que je ne lise pas, on doit limiter cela. Ça, c'est l'Etat, la justice, c'est la loi. Mais il ne s'agit pas de limiter le contenu de ce que je dis.

M. CAMPAGNOLO : Je voudrais insister un peu, car c'est le point le plus délicat de notre conversation, à savoir la loi. On peut parfaitement faire des lois qui n'ont pas l'air de s'occuper du contenu des idées, et rendre impossible l'expression des idées. La loi est toujours formelle ; mais elle est toujours formelle par rapport au sujet de la loi. Le législateur, quand il fait une loi, est toujours formel, il a toujours inclus un contenu tandis que le sujet du droit est exactement le contraire de ce point de vue.

M. BESTERMAN fait une remarque au sujet de la censure. En Angleterre, dit-il, il n'existe pas à proprement parler de censure ; on peut publier ce qu'on veut, mais la justice peut intervenir au nom de certaines lois « qui prévoient le détournement de la moralité ».

LE PRÉSIDENT : La parole est à Mlle Hersch.

Mlle HERSCH : ^{p.284} Je ne crois pas que ce soit si comique que de rapprocher *comics* et « vérités dangereuses », parce que vous-même, hier, dans votre conférence, vous êtes passé des *comics* à une phrase où vous demandiez qu'on censure la presse, de manière à empêcher les attaques contre les pays étrangers, par exemple.

M. EHRENBURG : J'ai demandé qu'on empêche la propagande de la haine raciale et nationale, voilà ce que j'ai dit.

Mlle HERSCH : Mais vous êtes passé des *comics* à une exigence très sérieuse.

La culture est-elle en péril ?

M. EHRENBORG : La haine raciale et nationale, est-ce que vous avez ressenti cela ? Après ce que nous avons vécu il y a dix ans, moi je l'ai ressenti profondément. J'ai dit : *empêchez la propagande de haine*, et vous me faites dire : *empêchez les critiques des gouvernements étrangers...* Jamais je ne me suis exprimé de cette façon, c'était très loin de ma pensée. Je trouve qu'on doit critiquer, et tout le monde doit critiquer. On a le droit de critiquer, et nous avons le droit de critiquer les autres gouvernements. Il ne s'agit pas de cela. J'ai parlé de la haine comme sentiment, l'enseignement de la haine raciale et nationale, c'est-à-dire s'adressant à l'idée de race, ou de peuple, et non les critiques les plus sévères à l'adresse d'un gouvernement ou de sa politique.

Il faut vraiment vouloir ne pas comprendre pour ne pas saisir des choses tellement nettes.

Mlle HERSCH : Ce que j'ai voulu montrer, c'est que vous passiez des *comics* à un problème plus important et plus fondamental, donc qu'on pouvait se permettre de faire la même chose ici.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Cattau.

M. GEORGES CATTAU : Je voudrais reprendre le thème déjà abordé par Monsieur Besterman et Monsieur Philippart, qui est celui des rapports de la littérature populaire avec ce qu'il y a de plus élevé dans la qualité littéraire.

Hier, nous avons appris avec satisfaction que le nombre des lecteurs de Balzac, Flaubert, Victor Hugo était très considérable en Russie soviétique. Mais si Monsieur Ehrenbourg a également loué l'« admirable école » — ce sont ses termes — de peinture française qu'on appelle « L'École de Paris », il a paru faire des réserves sur la production littéraire des cinquante dernières années, en France, et il me l'a confirmé, hier soir, quand nous avons échangé quelques mots.

Il s'agit d'écrivains comme Valéry, comme Gide, comme Péguy, comme Proust, comme Claudel — pour ne pas parler de ceux qui les suivent.

p.285 Or ces écrivains sont dans la tradition d'un Baudelaire, que M. Ehrenbourg aime. Il faut noter aussi qu'un Faulkner — que M. Ehrenbourg admire — a trouvé son inspiration dans l'œuvre de Proust et sa conception du temps.

La culture est-elle en péril ?

Proust avait été très flatté de la comparaison qu'un critique avait faite entre son apport et celui d'un Einstein et de la comparaison que Rivière avait faite entre son apport et celui d'un Freud. Sans doute cet apport, tant dans l'ordre de l'infiniment petit que dans celui de ce qu'il appelait la « sensation-souvenir » et les « intermittences du cœur », n'est-il pas immédiatement sensible.

Quant à la popularité des écrivains, elle peut s'exprimer « en termes contemporains ou, au contraire, à travers le temps ».

Il va de soi qu'au XVII^e siècle *l'Astrée*, ou *Le Grand Cyrus* ont eu plus de lecteurs que les grands moralistes et que Pascal notamment. Mais, en revanche, c'est à travers le temps que les lecteurs viennent à l'œuvre plus hermétique, en apparence, mais d'une valeur plus profonde. Celle-ci exerce donc une puissance de rayonnement à travers le temps. Je ne veux pas reprendre ce qu'on a dit d'*Anna Karénine*, ce que vous avez dit vous-même de Maïakovski, ce qu'on pourrait dire de Pasternak. Mallarmé, dont l'œuvre était hermétique — et l'hermétisme n'est pas un choix délibéré — aurait voulu être un auteur populaire. T. S. Eliot regrettait de n'avoir pas un plus grand nombre de lecteurs comme romancier, il cherche à en avoir par son théâtre — qui ne vaut pas ses poèmes ; une œuvre comme celle de Proust — c'est un problème qu'il aborde dans *Le Temps retrouvé* — vise à toucher le grand public, mais dans le temps, lorsque ce public aura été formé. Comme il l'a dit lui-même : « Chaque chef-d'œuvre crée sa propre postérité. » Il faut une certaine accoutumance.

M. Cattai donne encore l'exemple de Cézanne et de van Gogh, celui également d'Eluard « qui a été considéré jusqu'à la guerre comme hermétique ; mais le jour où l'accent d'Eluard a permis d'exprimer pendant la Résistance des choses qu'aucun romancier populaire n'aurait pu dire, Eluard est devenu en quelque sorte un poète national ».

D'autre part, M. Cattai aimerait savoir si certains propos de Valéry et de Péguy sur la culture — « Mais avec le péril, je suis d'intelligence » ou « Nous savons que ce qu'il y a de culture en Europe est aujourd'hui menacé » — visaient « une disparition complète de la culture ». Pour sa part, il ne le pense pas.

Non, ce à quoi Valéry et Péguy ont songé, c'est à une déformation de cette culture. D'ailleurs, ces altérations, ces déformations sont visibles et quelquefois souhaitables à travers les âges, lorsqu'elles sont simplement un changement de climat. L'âge baroque n'est pas l'âge gothique ; leur idéal, leur « style », diraient Chamson comme Malraux, ne sont pas les mêmes. Ni

La culture est-elle en péril ?

les valeurs morales qu'ils impliquent.

Je crois que pour parler de la culture en péril, en même temps que du problème de la littérature dite ésotérique, il faudrait envisager et l'automatisme d'une partie de la création de certains écrivains, et, p.286 au contraire, des valeurs essentiellement créatrices. Il s'agit de savoir si certaines valeurs essentiellement créatrices, présentes par exemple dans l'œuvre d'un Proust, d'un Valéry, d'un Péguy, ou même d'un Claudel et aussi de leurs héritiers, d'un Eluard, d'un Supervielle, d'un Malraux, d'un Bernanos, d'un Chamson, peuvent être immédiatement perçues par les contemporains quels qu'ils soient — ce qui ne signifie pas que l'écrivain doive tendre à l'hermétisme.

M. EHRENBURG : Valéry, qu'on a appelé « le plus grand poète de France », n'a pas eu le destin d'un poète maudit...

M. CATTUI : Il l'aurait eu s'il était mort à quarante ans !

M. EHRENBURG : A vingt ans, sûrement... Mais je dois vous dire qu'on a joué Claudel à Moscou, que les romans de Proust ont été traduits ; quant à Valéry, je n'ai pas vu ses traductions, parce que, chez nous, les traductions se font surtout par les poètes. Quand un poète tombe amoureux d'un poète étranger, il le traduit. Mais il y a des lacunes, pour moi, plus regrettables encore.

Qui a été le plus lu chez nous ? Claudel ou Martin du Gard ? Martin du Gard. C'est le dernier romancier français qui a passionné nos lecteurs ; non pas par son genre littéraire, mais par la quantité de connaissances qu'il a sur l'homme — et sur l'homme français.

Vous avez dit qu'Eluard était considéré comme hermétique, mais qu'au moment de la Résistance il avait eu l'« accent ». Eh bien, c'est cet « accent » qu'il faut avoir pour toucher le cœur ; juste cet accent-là — et, en plus, avoir un grand talent. Alors on touche le cœur, chez nous, chez vous, partout !

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Chamson.

M. ANDRÉ CHAMSON reprend l'affirmation d'Ehrenbourg, dans sa conférence : que l'âge moderne est celui de l'expansion de la culture vers les masses. « Pour un Français

La culture est-elle en péril ?

comme moi, poursuit-il, qui a conscience maintenant que ce régime a pris sa place dans la perspective historique de la Troisième République, ce parti d'expansion de la culture vers les masses n'est pas un parti difficile à prendre. » D'ailleurs, à toute époque, il y a eu à la fois un mouvement centripète de la culture (par lequel la culture se créait elle-même en essayant de parvenir au maximum d'intensité) et un mouvement centrifuge (mouvement d'expansion populaire). De ce dernier point de vue, l'Église catholique a joué son rôle pour l'expansion de la culture à travers les masses.

J'ai écouté Ehrenbourg nous dire : « Vous n'êtes plus Balzac... » J'ai bien conscience de n'être ni Balzac, ni Stendhal. Je peux, à l'intérieur de l'effort qui fut le mien, me dire : « Après tout, deux générations derrière moi, qu'est-ce que c'est ?... » Des paysans, depuis toujours, dans les mêmes montagnes, et silencieux pendant des siècles et des siècles. Je suis peut-être un homme de la culture. Je n'appartiens ^{p.287} plus aux masses populaires, de par mes façons de vivre, la différenciation qui s'est produite dans ma vie. Je peux me dire cependant qu'ayant derrière moi, pendant des siècles et des millénaires, des hommes qui sont restés silencieux, je suis le premier, par un mouvement d'expansion de la culture, à avoir pu parler de leur vie, prendre conscience de leur vie, et, au delà, prendre conscience d'une vie plus large, jusqu'à la vie universelle.

Je crois donc que sur ce mouvement d'expansion générale de la culture, nous sommes d'accord. Et ce n'est pas là-dessus que des oppositions majeures pourraient se dresser entre les écrivains de n'importe quelle partie du monde ! Nous souhaitons tous ardemment que ce que nous faisons et surtout — soyons modestes — que ce que les autres font autour de nous, soit mis à disposition jour après jour, d'une masse de plus en plus grande de populations.

Puisque M. Ehrenbourg a cité des chiffres, André Chamson lui rappelle que *Rififi* ou *Razzia sur la Chnouf* atteignent un tirage de 300.000 exemplaires. Pourtant il y a beaucoup de littérateurs qui ne cherchent pas à faire de la « littérature extensive ». Mais, bref, cela n'a pas grande importance ; ce qui en a, en revanche, c'est qu'« à l'intérieur de notre système de culture, nous savons bien qu'un bon livre, qui est tiré à 5.000 exemplaires (grâce aux bibliothèques il touche 40.000 ou 50.000 personnes) peut avoir une importance énorme ».

Il n'y a pas de règle. Un écrivain peut se mettre à parler et trouver immédiatement une audience extraordinaire. Je connais un écrivain français qui a eu cette espèce de fusée dans la gloire et dans l'autorité, en dépit d'une œuvre à peine commençante. Mais c'est très rare.

La culture est-elle en péril ?

Que se passe-t-il la plupart du temps ? Il arrive que le rapport de l'écrivain avec son œuvre est au delà de son œuvre ; le rapport de l'écrivain avec le public est une dure et longue bataille. Mais on sait une chose, lorsqu'on fait ce métier, c'est que dans la mesure où, même sans que cela se voie, on apporte *un ton de voix nouveau*, ce qui, peut-être, pour l'artiste est la chose la plus importante. Et il faut beaucoup de temps pour que la chose passe. Mais on n'a pas toujours des succès sur ce qu'on a de meilleur. Et cependant on ne dure que sur ce qu'on a de meilleur.

Mais si je comprends bien, nous pouvons, Ehrenbourg et moi, être d'accord sur deux perspectives : Que nous soyons romancier soviétique ou romancier français, dans tel ou tel état social, nous sommes tous à l'intérieur de corps sociaux qui nous apportent, d'un côté un certain soutien, de l'autre, certaines servitudes, mais nous constituons peut-être une grande famille, qui s'est définie par deux choses : d'abord par le fait qu'elle travaille pour le public ; puis, par une parenté avec tous ceux qui ont travaillé avant nous. Dans nos entretiens, les hommes les plus présents, les plus fréquemment présents, ne sont pas les hommes vivants, ce sont les grands morts qui nous sont communs, à Ehrenbourg et à nous ; l'héritage est le même. Nous continuons à le garder. Balzac, Stendhal, Tolstoï, tous ces hommes ont été présents dans nos entretiens, p.288 et ce sont les gens de notre famille. Nous sommes de cette famille, et, après tout, j'ai tendance à penser que l'aventure humaine n'est pas une chose qui se joue en deux ou trois fois de façon différente. Un même effort a commencé avec les premiers hommes, avec les premiers livres ; que nous soyons citoyens occidentaux ou citoyens soviétiques, ces livres nous sont compréhensibles. L'effort des hommes qui les ont faits nous est compréhensible. Cervantès est aussi fraternel pour Ehrenbourg que pour moi-même, ou pour vous autres. L'aventure de l'humanité, en particulier dans ce qui est l'aventure de la culture, est une ; elle se poursuit à travers les siècles ; nous n'avons pas besoin de rompre avec ce qui s'est fait hier, parce que ce qui s'est fait hier engage déjà ce qui sera fait demain ; et nous sommes d'accord pour une chose, pour cette expansion symphonique de plus en plus affirmée de la culture vers les masses ; et, de ce point de vue-là, j'ai l'impression que nous sommes sur des positions qui nous rendent mutuellement compréhensibles et proches les uns des autres.

La culture est-elle en péril ?

M. EHRENBORG : Je suis parfaitement d'accord avec André Chamson, mais je n'ai pas dit, et ce n'est pas ma façon de penser, qu'un livre qui a un petit tirage, par ce fait même, n'a pas grande importance. Quand j'ai parlé des livres français, je n'ai pas accusé les écrivains, mais j'ai dit qu'il était regrettable que le lecteur lise des livres pareils. Peut-être ne peut-il pas lire Paul Valéry, mais il pourrait très bien lire, par exemple, André Chamson, car les romans d'André Chamson sont accessibles ; ils sont lus chez nous plus qu'en France. Cela est un fait.

M. JEAN WAHL : Il y a quelque chose qui reste obscur dans mon esprit : Ilya Ehrenbourg a dit hier que c'en était fini des aristocraties de l'esprit, fini des « poètes maudits » — et je ne tiens pas tant que cela aux « poètes maudits », tout au moins je ne tiens pas à ce qu'il y en ait — mais je regretterais peut-être un peu leur disparition.

Mais aujourd'hui, il a parlé d'un poète hermétique ; il a parlé de Pasternak, et je voudrais lui demander des éclaircissements. Peut-être y a-t-il encore place — heureusement-malheureusement — pour les « poètes maudits » et pour — je n'aime pas le mot — les aristocrates, l'élite et, je rejoins Dusan Matic, pour des couches différentes de lecteurs. Les uns ne se considérant pas forcément comme supérieurs aux autres.

M. EHRENBORG : Quand je dis « poètes maudits », je parle de leur situation dans la société. Pour les « aristocrates » et « l'élite », je dirai que moi aussi je déteste ces mots et, dans mon texte, ils figurent entre guillemets. Qu'il y ait des lecteurs aux goûts différents, mais c'est tout à fait clair. Seulement, je suis contre cette division qu'on a voulu faire. Quant à Mallarmé, je ne connais pas très bien sa position, on a dit aujourd'hui qu'il voulait écrire plus clairement, mais l'autre jour on avait cité des paroles méprisantes : « Et s'ils ne comprennent pas, qu'ils lisent de la prose... » Et cela était rapporté par quelqu'un qui connaît Mallarmé.

M. WAHL : p.289 La prose de Mallarmé est aussi difficile que ses vers.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Duchesne-Guillemin.

La culture est-elle en péril ?

Selon **M. JACQUES DUCHESNE-GUILLEMIN**, le cours de la discussion ne permettrait plus à Ilya Ehrenbourg de dire que, dans ces entretiens, on n'aborde pas le fond du problème de la culture, à savoir l'analyse de la structure sociale. Le plus important, dans ce débat, est la « convergence des deux camps », et M. Matic a bien posé le problème en disant que la culture, si elle veut vivre, doit s'étendre, mais que pour subsister il importe aussi qu'elle s'approfondisse.

Où subsistent les divergences, c'est sur le contrôle des moyens techniques. On a opposé un peu artificiellement, au gré de M. Duchesne-Guillemin, monopoles privés et monopoles d'Etat. Car, dit-il :

Il existe une solution qui n'est ni le monopole d'Etat, ni les monopoles privés ; cette solution est réalisée, comme par hasard, par notre mère à tous, l'Angleterre, sous la forme de la *British Broadcasting Corporation*. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour expliquer ce que c'est que la B.B.C., vous le savez tous probablement mieux que moi. Ilya Ehrenbourg aussi a dit fort justement que le péril que court la culture ne date pas de l'invention du cinéma, mais de l'invention de l'imprimerie. Il s'est autorisé cette observation pour s'étendre sur les dangers de la chose écrite, sur les conditions de la profession d'écrivain, et il en a profité pour critiquer — un peu en dehors du sujet — les *digests*, les *comics*. Il s'est donné la partie belle, et je lui demanderai, à mon tour, s'il connaît, dans le monde entier, quelque chose de comparable aux journaux anglais du dimanche, tel *L'Observer*, ou le *News Stateman and Nation*, qui ne sont suspects d'être réactionnaires et qui nous présentent, non seulement des articles d'un niveau de culture élevé, mais une rubrique de correspondance, où les opinions les plus diverses, en toute matière, s'expriment et se discutent librement.

M. EHRENBURG : Vous dites que je suis écarté du thème des Rencontres en parlant des *digests* et des *comics*. Or, l'invitation aux Rencontres qui était très courte — une page — portait la question des *digests*. Je crois donc ne pas m'être écarté du sujet.

Or, vous, dans votre réponse, vous avez parlé du *News Stateman*. Ce n'est pas un *digest*, que je sache. En parlant des *digests*, nous avons pensé aux raccourcis des romans. Nous trouvons ce mode de présentation des romans déplorable. Tout le monde ici sera d'accord. Quant à la B.B.C., je ne sais ce qu'elle dit aux Anglais, mais je sais ce qu'elle dit aux étrangers. Si vous voyez la limite entre la B.B.C. et le gouvernement anglais, indiquez-moi où elle passe,

La culture est-elle en péril ?

moi je ne l'ai pas remarquée, bien que j'aie souvent entendu les émissions de langue anglaise. Ce n'est pas le statut qui importe, mais le contenu.

LE PRÉSIDENT : La parole est à Mlle Hersch.

Mlle HERSCH : p.290 Je voudrais poser une question à M. Ehrenbourg, question qui reprend celle que M. Philippart a posée aujourd'hui, et à laquelle M. Ehrenbourg n'a pas répondu.

Si j'ai bien compris, M. Philippart avait demandé quels changements étaient intervenus dans le sort de l'écrivain soviétique depuis les changements constatés ces derniers temps ? Si ces changements avaient eu une influence sur le sort de l'écrivain ; si sa liberté était plus grande.

Mais je voudrais, pour mon compte, ajouter une question personnelle : avez-vous le sentiment, vous, en tant qu'écrivain, qui ne vous contentez pas de décrire des êtres humains isolés, mais qui voulez les décrire dans leur milieu, leur ambiance, leurs conditions de vie, enfin le terreau social qui les porte, que vous pouvez décrire la réalité soviétique tout entière ? Ou bien avez-vous l'impression qu'il y a des tabous ? Quelle ombre ceux-ci jettent-ils sur le reste de votre œuvre et de votre travail ?

M. EHRENBURG : Sur la première question, je n'ai pas répondu, parce que je ne l'ai pas comprise. Chez nous, on appelle « changement de régime », la révolution d'octobre — c'était un langage trop occidental pour que je comprenne ! Je pensais que l'on me demandait quels changements s'étaient produits depuis la révolution d'octobre.

M. PHILIPPART reprend la question qu'il avait posée au début de cet entretien (les conséquences du changement de régime en URSS sur l'écrivain). Il y ajoute, cette fois, une observation : les écrivains les plus lus et les plus aimés en URSS actuellement appartiennent incontestablement à l'héritage « relativement aristocratique et évolué de la littérature française », ont apporté un sang nouveau dans des conditions sociales qui ne pouvaient les satisfaire et qui ont durci leur anticonformisme social. Vu que la société socialiste, en URSS, semble avoir amené la disparition de certaine opposition de caractère économique et social, M. Philippart se demande quelle a pu être la conséquence de cette disparition sur l'écrivain à l'égard de son inspiration.

La culture est-elle en péril ?

J'ai fort bien compris que, dans une certaine mesure, vous avez répondu à ma question ; je sais qu'il subsiste des problèmes importants en Russie soviétique. Il y a encore des questions qui se posent. Vous devez dépasser certains obstacles. Mais j'ai un peu le sentiment que, dans le cadre général de la conscience que vous avez des problèmes économiques et sociaux, on assiste à une espèce d'unification de la conscience. Je me demande si le déchirement de la conscience n'est pas une source d'inspiration au moins aussi valable que l'autre, et si, précisément, cette source d'inspiration n'est pas en train de se tarir. Et, si elle est en train de se tarir, c'est une question que je me pose, je me demande par quoi vous allez la remplacer, ou par quoi vous l'avez remplacée.

M. EHRENBORG : La lutte s'est transportée à l'intérieur des hommes. Parlant, il y a six mois, au Congrès des Ecrivains, j'ai dit que je trouvais dépassé et absurde le désir de voir dans ^{p.291} l'humanité, d'un côté les bons, de l'autre les mauvais. Dans notre société, comme vous l'avez dit, il y a beaucoup de changements qui font qu'elle diffère des sociétés antérieures. Et la lutte se passe maintenant à l'intérieur de l'homme, entre les vertus et les défauts. Ce qui exige un approfondissement de plus en plus poussé. L'écrivain doit avoir une vue perçante, mais au delà, il doit y avoir compréhension et connaissance intime du monde intérieur des individus.

Je prendrai l'exemple de mon livre *Le Dégel*. Je voulais décrire l'indifférence des hauts fonctionnaires qui ont, peu à peu, des idées de suffisance et qui se disent : « Je travaille bien, cela suffit. »

L'écrivain Nekrasov a choisi de décrire, dans *La Ville Natale*, le retour des soldats après la guerre et leur difficulté à s'adapter aux conditions de la vie normale.

M. PHILIPPART : Je voudrais vous demander maintenant si, à la faveur de cet approfondissement de la conscience des hommes, non seulement aux prises avec leur travail, mais avec leur destin propre, vous n'allez pas retrouver une ligne d'enquête psychologique qui pourrait peut-être rejoindre celle qui est illustrée par cette lignée d'écrivains français que vous avez, me semble-t-il, un peu délaissés. En d'autres termes, il y a peut-être une dialectique interne au sein même de la littérature soviétique qui, aux prises avec des conditions psychologiques, sociales, différentes de celles que les écrivains soviétiques ont connues pendant la période héroïque, peut les ramener vers une ligne un peu inattendue.

La culture est-elle en péril ?

M. EHRENBURG : Je ne considère pas que si l'on devient psychologue, on se tourne forcément vers Marcel Proust ; on peut se tourner vers Tchekhov, qui reste, pour moi, le plus psychologue, et celui que j'aime le plus. Et la matière humaine que nous voyons est plus proche d'un écrivain comme Tchekhov que d'un écrivain comme Proust.

M. PHILIPPART : Est-ce que l'étude que vous aviez commencée, peu après la guerre, sur l'évolution des sentiments, attitudes et comportements dans la condition humaine, vous l'avez continuée ?

M. EHRENBURG : Il y a vingt-deux ans de cela ! J'avais publié des journaux intimes et des lettres de jeunes dont j'avais supprimé les noms, pour montrer la psychologie. Non, je n'ai pas continué.

Maintenant, est-ce que je peux décrire la réalité soviétique telle qu'elle est ? Je l'ai décrite et je peux la décrire telle que je la vois. Chacun la voit probablement autrement. Mais, telle que je la vois, je la décris.

Mlle HERSCH : Tout ce que vous voyez ?

M. EHRENBURG : p.292 Tout ce que je vois, comme écrivain.

LE PRÉSIDENT : Cela, Mademoiselle, vous donne satisfaction ? La parole est à M. Nicod.

M. NICOD : En m'exposant à quelques redites, j'aimerais poser à nouveau le problème de la condition de l'écrivain en Russie soviétique. M. Ilya Ehrenbourg a beaucoup insisté sur le public, sur les lecteurs pour l'écrivain soviétique. Le public a donc une importance primordiale, et ce public, c'est, je pense, le peuple tout entier, le peuple russe ou le peuple chinois, peuples dont il doit exprimer les aspirations profondes, la réalité, toute la réalité, et dont il veut conquérir l'admiration et l'estime, et auxquels, aussi, il doit apporter des éléments capables de contribuer à son perfectionnement.

On assiste en somme à la naissance d'un personnage nouveau qui a été prévu par Marx et Engels, quand ils disaient dans *L'Idéologie allemande*, que « le peintre est aussi un homme qui fait de la peinture ».

La culture est-elle en péril ?

Il me semble également qu'une des sources les plus hautes de l'inspiration de l'écrivain soviétique, c'est cet oubli de soi ; la façon dont il fait corps avec le peuple qu'il veut exprimer. C'est un vieux rêve. Celui de Victor Hugo qui voulait être le guide des foules, le mage. Ce rêve a, me semble-t-il, été plus ou moins réalisé par ce nouveau personnage qu'est l'écrivain soviétique. Il est en somme un soldat dans une lutte immense pour l'émancipation.

Cependant, cet oubli de soi, qui est un don de tout l'être, semble pouvoir être gêné, arrêté, par un certain contrôle politique, et là, je me réfère à un discours d'Alexis Sourkov au Congrès des Ecrivains soviétiques en janvier 1955 : « La littérature est une arme tranchante d'action politique et sociale ; elle est étroitement liée à la politique ; elle est soumise à la politique. Chez nous, il ne peut exister de tendances, car la méthode du réalisme socialiste, reconnue par tous, est l'unique tendance idéologique de toute la littérature de la société socialiste. »

Ce n'est ni contre la position doctrinale, ni contre la position théorique que je m'élève, mais contre le fait que les rapports entre l'écrivain et le pouvoir, en l'occurrence — j'aimerais être contredit — avec le Parti, qui s'exprime souvent par la voix de ses chefs et notamment, pour le Parti communiste chinois, par la voix de Mao Tsé Toung, qui a fait de nombreux discours sur le rôle de l'écrivain, imposent à celui-ci des directives et, pour moi, c'est le problème de l'écrivain en Union soviétique.

M. EHRENBURG : Je crains que la phrase : « l'écrivain est aussi l'homme qui écrit », citée sans son contexte, n'apporte ici de la confusion, parce que si l'écrivain doit être avec le peuple, c'est un homme qui est né avec certaines possibilités intérieures, c'est bien évident.

Lorsque j'étais jeune — excusez-moi de raconter cette histoire, mais on ne peut pas toujours parler sérieusement — on racontait qu'un ^{p.293} jour, passant sur un pont, Gorki s'était penché. Vous savez que lorsque quelqu'un regarde de l'eau, il y a toujours des badauds qui veulent voir ce qu'il regarde. Et il fut immédiatement entouré d'une foule qui regardait et ne voyait rien. Puis l'un des badauds a reconnu Gorki, qui n'était pas encore très célèbre à cette époque, et lui a dit :

— Ne pouvez-vous pas nous dire ce que vous voyez ?

La culture est-elle en péril ?

Et Gorki, irrité d'avoir été dérangé dans ses pensées, a répondu, ce qui a été rapporté plus tard :

— Mais si je n'avais pas vu autre chose que vous, serais-je un écrivain ?

Quant au discours de Sourkov, je ne m'en souviens pas. Que la littérature soit liée à la politique, d'accord. Et « tendances », cela signifie passion chez nous. Dante, qui était passionné, a fait une œuvre qui a été beaucoup plus lue que beaucoup d'autres. L'écrivain, chez nous, est lié à la construction de notre société ; il y est lié organiquement, comme tout le monde, parce que dans des conditions très difficiles.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Calogero.

M. CALOGERO : « Lié organiquement », qu'est-ce que cela veut dire ? Quelqu'un peut-il être plus ou moins lié ?

M. EHRENBURG : Il y a des gens plus passionnés, moins passionnés ; il y a des chauds, il y a des tièdes, des froids, comme tempérament et comme constitution. Il y a, chez nous, ceux qui se battent, ceux qui vont de l'avant et ceux qui sont rétrogrades. Vous voudriez que je vous dise qu'il y a de l'opposition, que certains voudraient écrire des livres, à qui on ne le permet pas, et que c'est un Etat autoritaire qui ne le permet pas et que vous êtes contre cet Etat. C'est votre idée, je la respecte. Mais si nous entamons maintenant une discussion sur le principe de l'existence de ce qui, pour moi, est juste et pour vous ne l'est pas — et vice versa — cela nous mènera trop loin, c'est pourquoi je vous arrête dans votre opposition, non pas à ce que je dis, mais à notre régime. Je le sais, vous l'avez, je crois, exprimé assez clairement.

M. CALOGERO : Je voudrais dire à M. Ehrenbourg que ce n'est pas tout à fait mes idées qu'il vient de résumer. Tout au contraire. Je me suis placé au point de vue de la critique que vous avez faite de l'Amérique, et non dans la perspective de ce que vous avez dit de l'Union soviétique. Je n'ai pas le désir de constater qu'il y a peu de liberté ou pas en Union soviétique ; mais je pense que, pour mieux développer ce qu'a fait l'Union soviétique, ses réalisations sociales, vous devez essayer d'avoir plus de liberté, moins de censure. Vous devez essayer

La culture est-elle en péril ?

d'arriver à cela en Union soviétique, comme nous devons essayer de le faire au Canada, où l'on a interdit les *comics* et en Italie aussi, où il existe des interdictions. Je crois que la lutte pour la liberté doit être entreprise partout. C'est cela le problème.

M. EHRENBURG : La liberté est une chose admirable, indispensable, mais je ne souhaite pas aux Canadiens de votre tendance d'obtenir la publication des *comics*, je les félicite au contraire de les avoir interdits. Il y a entre nous une opposition de principe, tout à fait nette et claire, et je suis, dans ce cas-là, avec les libéraux canadiens contre un libéral italien !

LE PRÉSIDENT : La séance est levée.

@

La culture est-elle en péril ?

SIXIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par Mlle Jeanne Hersch

@

LA PRÉSIDENTE : p.295 Il s'agit aujourd'hui d'un entretien organisé d'une façon un peu différente des précédents. Nous allons donc essayer de dialoguer devant vous sur le sujet essentiel de l'éducation populaire.

Comme les problèmes qui se sont posés à nous se sont montrés trop nombreux, trop importants pour être épuisés en une séance, il a été décidé de couper le sujet en deux, de traiter aujourd'hui les problèmes fondamentaux de l'éducation populaire, et samedi matin, l'éducation populaire dans ses relations avec les grands moyens de diffusion : presse, radio, télévision et cinéma.

L'entretien de ce jour ne s'appuie pas sur une conférence préalable, c'est pourquoi je vais être obligée de faire un bref exposé introductif.

Excusez-moi si ce que je dis est sommaire ; j'énoncerai les thèses les unes à côté des autres. Nous passerons ensuite à la discussion ; tous ceux qui sont assis autour de cette table ont accepté d'être interrompus de bonne grâce ; c'est la règle du jeu. Personne ne sera offensé.

Sur les rapports de la culture et de l'éducation populaire, j'avance la thèse suivante : La question n'est pas maintenant de savoir si on préfère une culture d'élite ou une culture de masse, mais de savoir si la culture arrivera à pénétrer dans les masses, faute de quoi elle mourra. C'est une condition de vie pour la culture que d'atteindre maintenant les masses. Pourquoi ?

Première raison majeure pour laquelle il en est ainsi, c'est qu'actuellement, si l'on veut que la culture vive, il faut qu'il y ait de la liberté et, pour qu'il y ait liberté, il faut un peuple conscient de la situation du monde qui l'entoure, et qui voie clair. Pour cela, il faut qu'il se cultive, parce que le monde est composé maintenant de pièces si étroitement liées, tellement interdépendantes, qu'il faut jusqu'à un certain point s'orienter dans cette complication et dans cette imbrication pour pouvoir, dans une certaine

¹ Le 15 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

mesure, maîtriser les conditions de sa propre vie. Donc, la liberté périra si les masses ne sont pas cultivées.

p.296 Deuxième raison pour laquelle c'est indispensable que la culture s'étende : le public consommateur est très large, et c'est lui qui détermine la qualité de la production, le style, le goût, le niveau de la production ; qu'il s'agisse des productions de radio, d'imprimés, ou du papier avec lequel sont tapissés les murs ou des étoffes desquelles on se vêt. Il ne sert à rien de se lamenter sur le mauvais goût de ces objets ; il s'agit d'éduquer ceux qui déterminent le goût. Il faut donc atteindre les masses, pour élever le niveau de la production, et pour que la culture existe.

Troisième raison : la compétition des biens qui sont sur le marché, les biens matériels, submergeront complètement les biens spirituels ou intellectuels, ou artistiques, si la masse n'y prend pas garde ; l'éducation populaire est indispensable pour faire vivre matériellement la culture. Il est bien entendu que je laisse hors de discussion, aujourd'hui, ce qui fait la raison d'être la plus essentielle de la culture, c'est-à-dire les moments privilégiés de culture où un être humain, dans une certaine circonstance, ou dans une certaine œuvre, vit quelque chose d'exceptionnel. Ces instants sont essentiels, il s'agit de les rendre possibles pour le plus grand nombre d'êtres humains, mais ils ne peuvent pas être planifiés, discutés et organisés ; et je trouve stérile d'engager ici la discussion à leur sujet. Je pose donc leur existence, et je les mets au delà de notre entretien.

S'il est vrai que la culture exige sa diffusion dans les masses populaires pour exister, il faut réaliser les conditions fondamentales qui permettent, en général, de songer à une éducation des masses. Il y a des conditions qui ne sont pas suffisantes, mais nécessaires, pour une éducation des masses. Il faut avoir suffisamment de loisirs, sinon les gens sont trop fatigués ; il faut des conditions de vie suffisamment bonnes pour que les gens puissent s'isoler, lire seuls, entendre quelque chose seuls ; quand les hommes vivent en masse, entassés dans un local trop étroit, on ne peut pas les cultiver. Il faut ensuite une suffisante sécurité matérielle pour qu'on puisse avoir l'esprit libre pour d'autres problèmes que les problèmes biologiquement les plus urgents.

Si tout cela est vrai, il s'ensuit que les défenseurs de la culture doivent être en même temps des défenseurs des conditions indispensables à la diffusion

La culture est-elle en péril ?

dans les masses ouvrières et doivent être partisans d'un budget collectif extrêmement important, mis à la disposition de l'éducation populaire.

Deuxième groupe de thèses que je mets en discussion : j'ai essayé de comparer la conception traditionnelle de l'éducation populaire et la conception nouvelle qui, maintenant, se fait toujours dans différents pays. L'éducation populaire traditionnelle — car elle s'était déjà constituée — était caractérisée d'abord par le fait qu'elle séparait, qu'elle dissociait à peu près complètement la formation des militants syndicaux ou politiques, d'une part, et de l'autre, quelque chose qui est presque toujours une forme de vulgarisation de la culture bourgeoise.

Or, je crois que cette vision est fautive ; elle doit être dépassée, et d'autre part, la vulgarisation de la culture bourgeoise aboutit souvent ^{p.297} au contraire. En effet, le public n'est pas préparé à cette vulgarisation ; il n'a pas le vocabulaire nécessaire pour l'assimiler véritablement et la juger. Il acquiert un bric-à-brac de connaissances ; il prend l'habitude d'une attitude passive devant la culture. Et il finit par se soumettre et se démettre devant elle.

Ensuite, cette attitude entraîne dans les masses populaires une tendance à l'imitation servile et absurde de formes de vie bourgeoise, qui ne sont pas adaptées à sa forme de vie, et qui restent vides de sens. Par exemple, dans le mobilier, il y a eu une invasion des logis ouvriers par des meubles qui ont un usage dans une société différente et qui n'en ont pas là-bas. La coiffeuse, par exemple, de la chambre à coucher ouvrière est, en général, un meuble complètement inutile, et j'aimerais beaucoup mieux, comme quelqu'un le suggérait tout à l'heure, une machine à laver.

L'éducation populaire nouvelle, au contraire, est faite sur mesure ; elle part de ce que sont les gens à qui elle s'adresse ; de ce qu'ils sont et de ce qu'ils connaissent. Elle essaie de susciter l'appétit ; elle attend que l'appétit soit là pour donner une connaissance. Elle essaie de surmonter complètement l'alternative fautive d'une culture intéressée et désintéressée ; elle essaie de cultiver, en profitant des inventions, des appétits intéressés de l'individu, qu'ils soient individuels ou collectifs. Ensuite, elle exerce avant tout les capacités d'orientation et de recherches actives ; elle organise des routes de recherche et de travail ; elle multiplie les expériences possibles ; elle augmente les possibles qui s'ouvrent devant les humains. On évite, dans cette méthode d'éducation, les

La culture est-elle en péril ?

cours donnés ex-cathedra, on encourage avant tout les recherches par groupes, les recherches actives.

Cette éducation nouvelle tend avant tout à développer la culture comme un art de vivre en individus, dans une société, à développer, à la fois la capacité inventive qui multiplie les possibles devant l'individu et, devant ces possibilités, la capacité de prendre des décisions radicales dont il assume la responsabilité. Donc, à la fois un assouplissement et une résolution croissante dans la conduite et dans l'attitude envers le monde.

Je laisse complètement de côté les grands moyens de diffusion dont nous parlerons samedi, et je donne maintenant la parole à M. Dottrens.

M. ROBERT DOTTRENS : Lorsqu'on parle d'éducation populaire, on a surtout en vue l'éducation des adultes, et il est acceptable d'admettre que les adultes d'aujourd'hui sont un peu effarés dans l'utilisation qu'ils font des moyens nouveaux de transmission de la pensée. Et je pense que le problème qui doit être celui que l'on va traiter maintenant sur un plan qui n'est peut-être pas entièrement le plan d'aujourd'hui, est le problème de la jeunesse qui, à l'âge adulte, utilisera des moyens dont nous ne pouvons plus nous passer.

Or, qu'arrive-t-il dans nos écoles ? On vient de caractériser très bien ce que nous appelons d'un terme que je déplore « l'éducation nouvelle ». p.298 En bref, je dirai que les éducateurs d'aujourd'hui sont des intellectuels qui ont été formés par le monde d'hier, qui sont en quelque sorte enfermés dans un système de références et de valeurs auquel ils tiennent, et qu'ils ont une peine extraordinaire à préparer les enfants qui vivront dans le monde de demain. Il y a maintenant un hiatus entre les éduqués et les éducateurs.

Je rejoins ici un argument que M. Kochnitzky avait développé tout au début de ces entretiens, lorsqu'il a comparé notre époque à celle de la Renaissance. Je ne m'y arrête pas.

Je voudrais brièvement me cantonner au terrain pratique et inviter les uns et les autres à réfléchir sur ce problème : comment, devant le monde actuel — si nous admettons que nous ne pourrons plus nous passer de la radio, du cinéma, de la télévision — devons-nous préparer les enfants, et surtout les adolescents, à l'usage intelligent de ces moyens d'information ?

La culture est-elle en péril ?

Le premier moyen, c'est de concevoir de façon infiniment plus large leur formation personnelle et professionnelle, dans le sens indiqué par Mlle Hersch. Le second, c'est de les mettre en situation d'exercer normalement leurs fonctions. On touche là à un problème à la fois politique et financier (ici M. Dottrens note que nos maîtres secondaires ont des horaires de 28 ou 29 heures là où leurs collègues français, dans les mêmes conditions, n'en ont que 14, 15 ou 16). Autre problème pédagogique important : celui des programmes d'enseignement.

Si l'on acceptait de concevoir que les programmes d'enseignement ne peuvent plus être des programmes encyclopédiques, comme ils le sont, mais doivent procéder à un échantillonnage qui permettrait ce travail personnel, ce contact qu'à l'heure actuelle personne ne peut établir, parce qu'on n'a pas le temps, on réaliserait rapidement une réforme heureuse dans la formation de tous ceux qui, à un titre ou à un autre, seront des gens qui s'occuperont de culture.

Il faut également utiliser rationnellement les moyens nouveaux de la culture à l'école. Je vais peut-être dire une énormité, mais je pense que si l'explication littéraire a sa valeur — et doit la garder — nous devrions admettre le plus possible que, dans nos écoles secondaires en particulier, nous devrions avoir des leçons d'explication du film, des leçons de commentaires du film. Cela commence à se faire, d'une manière extérieure à l'école, en quelque sorte, puisqu'à l'école on n'a pas le temps.

Et M. Dottrens donne l'exemple d'un de ses collègues de Chambéry, qui organise au sujet des films des discussions auxquelles participent non seulement les élèves, mais aussi leurs parents.

Le troisième moyen me semble très simple. J'ai dirigé, pendant plus de vingt ans, à Genève, la seule classe expérimentale qui existait en Suisse — elle n'existe plus malheureusement. Nous avons pris l'habitude, pendant un certain nombre d'années, de passer tous les matins un morceau de musique. Nous avons dix classes équipées avec des ^{p.299} haut-parleurs et un poste de transmission. Nous passions ce morceau de musique classique pendant cinq ou six minutes, et ce, pendant une dizaine de jours. Et quand on estimait que la saturation était à son comble, on passait à un autre disque. Au cours de l'année, les enfants avaient entendu une quinzaine de pièces de musique classique, et il nous arrivait d'entendre dans le préau des enfants siffloter certains motifs des disques diffusés.

La culture est-elle en péril ?

Autre essai : « Nous avons fait entendre des fables de La Fontaine dites par des artistes de la Comédie-Française. » Au bout d'un certain temps, des élèves demandaient eux-mêmes à réciter l'une de ces fables. Et ils le faisaient « avec l'accent de la Comédie-Française » !

Nous avons fait la même chose en enregistrant les premières leçons de notre manuel d'allemand, en le faisant enregistrer par quelqu'un de qualifié au point de vue diction. Avant tout autre travail, ces enfants étaient saturés de cette musique de la langue allemande, et ceci apportait à l'enseignement un intérêt nouveau.

Nous avons essayé le magnétophone pour la formation des instituteurs. Nous avons de jeunes instituteurs à qui nous faisons donner des leçons, et quand la leçon est terminée, nous en faisons la critique. Celle-ci est toujours accueillie avec un certain scepticisme. Maintenant, nous enregistrons sur bande la leçon donnée, et nous la faisons entendre à celui qui l'a prononcée. Nous lui disons : « Depuis le temps que nous vous disons que vous ne savez pas formuler les questions, vous allez vous rendre compte de la manière dont vous parlez... »

Je vais vous parler de l'effort entrepris avec les moyens techniques dont nous disposons pour l'éducation artistique de nos élèves. Nous mettons pendant quelques jours deux ou trois belles reproductions d'art, puis nous répondons aux questions que posent les enfants, nous essayons de discuter avec eux, de les intéresser petit à petit. Ce sont des choses que nous faisons hors série, mais qui, à l'heure présente, devraient prendre place dans nos programmes au stade de l'adolescence ; elles créeraient petit à petit chez l'enfant, chez l'adolescent, et dans une masse plus considérable d'enfants — puisque l'instruction obligatoire se répand partout — une génération qui serait mieux armée pour utiliser avec profit les moyens de la culture.

Je terminerai en reprenant ce que nous disait M. Rivet à propos du cheminot de la gare Saint-Lazare. Le cheminot de la gare Saint-Lazare lisait Valéry, d'abord parce qu'il aimait Valéry, et parce que la technique lui avait permis, pendant son travail, de consacrer le temps dont il disposait à la lecture de ses œuvres.

N'oublions pas que grâce à la cybernétique et à l'automatisation, demain, ceux que nous appelons aujourd'hui des chômeurs, seront des millions d'hommes qui ne seront plus des chômeurs, mais des hommes dont le temps de travail professionnel aura diminué. C'est la responsabilité, c'est le devoir des

La culture est-elle en péril ?

intellectuels d'aujourd'hui de préparer les voies et les moyens de donner à tous les hommes l'accès à la culture et à ne pas en faire la proie des mercantis des moyens de diffusion.

LA PRÉSIDENTE : p.300 La parole est à M. l'abbé Heidsieck.

M. L'ABBÉ HEIDSIECK : Puisque nous parlons à bâtons rompus, je voudrais verser au dossier le petit fait suivant, remarqué en Amérique : les enfants sont de grands amateurs des spectacles de télévision, et on en connaît un certain nombre de conséquences. La meilleure situation pour voir l'écran de télévision, c'est de se mettre à plat ventre sur le tapis ou le parquet, de se prendre la tête dans les mains et de regarder vers l'appareil qui est devant soi. On a, paraît-il, remarqué un changement dans la morphologie de l'enfant et un certain prognathisme qui se développe du fait que les enfants sont pendant des heures entières devant l'écran. Cela pose un problème pour l'enfant devenu adulte : non pas celui de la forme de sa mâchoire, mais il peut aussi se développer un certain prognathisme d'ordre moral, culturel, psychologique tout au moins. Cela développe le goût des sensations, du sensoriel, et moins celui de l'intellectuel.

Et cela m'amène à parler, face à l'éducation populaire, du problème de l'accessibilité des images. Les magnifiques images de Skira sont maintenant devenues accessibles. Et pourtant, la culture se trouve, me semble-t-il, devant un certain danger, du fait même de cette accessibilité des images. Je vois supprimé de plus en plus l'effort, la mise en route, l'élan, le désir de découvrir et de conquérir, une certaine patience et persévérance dans la marche vers les images, et même une certaine émotion avant la découverte. Et ce problème de l'accessibilité des images est à examiner. Cela se pose au niveau de l'éducation dont on vient de parler : la formation du goût et de l'esprit critique devant les images est quelque chose de très important.

LA PRÉSIDENTE : Est-ce bien le même problème ?

M. L'ABBÉ HEIDSIECK reconnaît avoir un peu dévié, il insiste néanmoins sur le danger que représente pour la culture — et notamment la culture populaire — cette disparition de l'émotion devant la découverte.

La culture est-elle en péril ?

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Nagel.

M. NAGEL : Je voudrais parler de l'esprit critique au sujet de la peinture, c'est-à-dire du jugement de valeur. Le problème est très simple ; c'est une question d'éducation. Je me permets d'évoquer ici un dialogue que j'ai entendu entre M. Ehrenbourg et un célèbre écrivain soviétique, il y a de nombreuses années, dans un petit restaurant parisien. Nous étions plusieurs à table, et le collègue — très célèbre — de M. Ehrenbourg a remarqué un petit tableau et il a dit : « Ce tableau est gentil. » M. Ehrenbourg lui a expliqué que c'était un mauvais tableau et que ce n'était pas de l'art. Une discussion s'est engagée. Mais naturellement, cette discussion ne pouvait pas persuader son collègue, parce que celui-ci venait pour la première fois à Paris et y avait vu, pour la première fois, de la peinture moderne. Or, M. Ehrenbourg, qui a passé ^{p.301} plusieurs années dans les ateliers parisiens, connaissait la peinture moderne et pouvait en apprécier la valeur.

Ceci, pour rappeler qu'une éducation de l'enfant est nécessaire pour apprécier une certaine évolution de l'art et pouvoir porter un jugement de valeur très précis.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Philippart.

M. LOUIS PHILIPPART voudrait, pour éclairer la discussion, apporter une autre formule que celles qui ont été présentées : « C'est qu'à l'éducation populaire, on substitue l'organisation démocratique, c'est-à-dire libre et populaire, de l'éducation. » Il a le sentiment que cette expression « finit par dépasser un certain nombre d'antinomies ». Puis il en vient au problème le plus difficile :

C'est de savoir comment, pratiquement, nous allons pouvoir, d'une part, créer dans les écoles l'esprit nouveau dont nous a parlé M. Dottrens ; et d'autre part, comment nous allons pouvoir faire collaborer les écoles à cet effort — péri, para, post-scolaire d'aujourd'hui — et aussi, à une politique des loisirs et de la culture, dont ne peuvent absolument pas se désintéresser les pouvoirs publics. Il y a, me semble-t-il, un grand effort de décentralisation et de coopération.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. de Mandach.

M. DE MANDACH intervient en tant que spécialiste de l'éducation populaire aux USA

La culture est-elle en péril ?

par le moyen de la radio, du cinéma, de la télévision. Il propose de distribuer les conférences et entretiens des Rencontres Internationales de Genève dans un programme intitulé « La Voix de l'Occident ». Il a un bref échange avec M. Philippart, après quoi la Présidente déclare :

Je crois que votre intervention ne se situe pas dans le cadre de cet entretien ; ce que vous voulez dire se rapporte aux méthodes de l'éducation populaire que nous verrons dans une deuxième partie.

La parole est à M. Renaud Barde.

M. RENAUD BARDE : Mlle Hersch a posé le problème et nous pouvons, au moment où nous parlons de l'éducation populaire, admettre son idée que l'éducation populaire s'identifie avec l'éducation des masses. L'éducation des masses est, à mon avis, quelque chose qui commence avec l'entrée de l'enfant à l'école. Et nous devons nous rendre compte du grand changement qui s'est opéré entre l'époque où un illettré ne pouvait pas recevoir de culture parce que la culture ne se transmettait que par le livre, et le fait qu'actuellement, grâce à la radio, à la télévision, un illettré pourrait recevoir de la culture — et une culture de masse.

M. PHILIPPART : Qu'entendez-vous exactement par « culture de masse » ? Cela m'intéresse énormément.

M. BARDE : ^{p.302} Lorsqu'on veut développer dans la masse une culture qui ne soit plus simplement de surface, il faut lui demander un effort, une participation, tandis que, quand il s'agissait de lire pour se cultiver, cet effort allait de soi. Au moment de l'intervention de la radio et de la télévision — pour ne pas parler du cinéma — cet effort ne va plus de soi. C'est en ce sens que je disais que c'est à l'école que l'on commence, si l'on apprend à recevoir une culture avec un certain effort à l'école ; ensuite, on sera disponible même pour la culture de masse.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. von Schenck.

M. ERNST VON SCHENCK : Je voudrais que nous nous placions devant une situation concrète. Je crois que l'achat d'une chambre à coucher, si je me réfère

La culture est-elle en péril ?

à l'exemple de Mlle Hersch, est un acte de culture. Supposons que je doive m'acheter une chambre à coucher, je ne pourrais pas la commander chez un décorateur, parce qu'elle sera trop chère pour moi ; j'irai donc dans un magasin où je ne trouverai pas ce qui me plaît, parce que j'ai quelque culture. Je me trouve être alors dans la situation matérielle de la masse et dans la situation culturelle et spirituelle de l'élite, et alors il me faut m'en expliquer avec la situation de la masse, car le goût de la masse dirige la production. C'est là un exemple très réel de la tension de la masse et du goût de ceux qui sont un peu formés. Et la solution, c'est que la plupart d'entre nous iront chez l'antiquaire et achèteront des meubles conçus dans la forme d'une ancienne culture parce que ce sera accessible et bien fait. Et alors, on peut dire que ce n'est pas une vraie issue de mes rapports avec la masse, d'une part, et de mon rapport avec les hommes cultivés, de l'autre.

LA PRÉSIDENTE : Il y a une autre issue, parce que l'antiquaire n'est pas toujours si accessible. Une chambre à coucher, ça s'invente. On n'a pas besoin d'acheter une chambre à coucher toute combinée chez un ensemblier très distingué, qui est un marchand de meubles. On peut résoudre le problème tout autrement, et c'est cela la culture.

La parole est à M. Ilya Ehrenbourg.

M. ILYA EHRENBORG : Il y a chez nous des quantités d'objets, de meubles de mauvais goût, et nous essayons de les corriger. Mais nous nous tournons vers la Suède. C'est un pays où l'on trouve très peu d'antiquités, ce n'est pas comme en France. Et, les objets simples sont, du point de vue artistique, beaucoup plus proches de notre époque et de nos goûts. Il ne s'agit pas d'entreprises artisanales, mais d'entreprises industrielles. Et je suis heureux de vous montrer que cette fois-ci je ne cite pas l'exemple de l'Union soviétique, mais celui de la Suède, parce que l'on pourrait croire que je veux toujours citer l'exemple de mon pays.

LA PRÉSIDENTE : p.303 La parole est à M. Dusan Matic.

M. DUSAN MATIC : Pour développer le goût du peuple, il ne faut pas craindre le mauvais goût. Partant de là, nous aurons la possibilité de développer le goût. On

La culture est-elle en péril ?

ne peut attendre de gens qui, pour la première fois, couchent dans un lit décent, qu'ils sachent choisir de l'Empire ou du Louis XVI ! Il faut d'abord que la question du goût se pose ; que les gens ouvrent les yeux, et qu'ils voient ce qu'ils ont autour d'eux. Beaucoup de gens vivent sans voir ce qu'ils ont autour d'eux.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Ferro.

M. ANTONIO FERRO : Pour enseigner le peuple, il faut « aller au peuple », et ce n'est pas seulement nous qui l'éduquons, c'est aussi le peuple qui nous éduque.

Je n'ai pas encore entendu parler d'un mot, qui est très important dans l'éducation populaire, à savoir le folklore et l'art populaire. Et j'en ai fait l'expérience dans mon pays.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. de Boisdeffre.

M. PIERRE DE BOISDEFFRE : Je me reporterai d'abord aux deux dernières interventions qui m'ont paru soulever un point pratique important : celui dont nous ne nous apercevons pas toujours avec suffisamment de clarté, mais où les moyens de diffusion de la culture — et la culture elle-même — commencent par une sorte de seuil régressif.

Il existait d'innombrables familles paysannes, par exemple dans le midi de la France, qui avaient, pendant tout le XIX^e siècle, des meubles rustiques, simples, mais beaux ; qui avaient encore ces admirables « fixés sur verre » suspendus aux murs de leurs maisons, ce qui représente une des formes de l'art naïf les plus belles de notre art occidental.

Peu à peu, on a remplacé ces meubles par des buffets Henri II et des meubles de chez Lévitan, et aux « fixés sur verre » ont succédé des chromos, quelquefois, aujourd'hui, des photos de *pin-up*. Vous avez cette surprise, dans des mas de Provence où il y a encore d'admirables vestiges, d'assister à cette transformation.

Tout accès à la culture, ou plus exactement tout changement de culture dans une classe, ou chez les individus, commence par une régression, de même qu'à l'échelle nationale, toute révolution commence, sinon par un retard, du moins par

La culture est-elle en péril ?

un arrêt technique ; les trains ne partent plus à l'heure, les usines fonctionnent moins bien, cela dure quelques mois, puis on repart sur d'autres bases.

Mais je voudrais poser une question plus générale qui se rapporte aux deux premières interventions. Il me semble que notre éducation populaire repose sur un malentendu. Il y a cinquante ans, nous admettions que la culture était faite par et pour les élites et que les masses la p.304 recevaient d'« en haut ». Nous prétendons aujourd'hui qu'il ne saurait y avoir de culture en dehors d'une culture de masse, et il me semble qu'il y a là une immense hypocrisie ; que ce que nous appelons « culture de masse » reste toujours une culture préfabriquée et proposée dans la plupart des cas. Alors, je repasse la parole aux intervenants de tout à l'heure, qui étaient engagés sur cette voie.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Morin.

M. EDOUARD MORIN : Je voudrais exprimer la gêne constante que me cause l'emploi du mot « culture ». Ce n'est pas que je sois allergique à certains mots ; il y a cependant des incertitudes.

Jeanne Hersch a dit qu'il fallait faire pénétrer la culture dans les masses, sinon celle-ci mourrait. Puis elle a dit qu'il ne fallait pas vulgariser la culture bourgeoise. Il n'y a pas de contradiction dans la pensée, mais une incertitude de vocabulaire quant à l'emploi du mot « culture ». Et cette incertitude est celle de toutes les Rencontres. On dit : la culture est en péril ; certains prétendent qu'elle n'est pas en péril. Mais tout le monde parle comme s'il était évident que la culture représentait la même chose pour les uns et pour les autres. Et pourtant, quand on considère, au hasard des interventions, les définitions proposées, en passant, du mot culture, on s'aperçoit tantôt que la culture est avant tout une sorte de style de vie quasi instinctif, quelque chose qui est au delà de l'histoire — c'est le cas de la culture dessinée par André Chamson lors de sa conférence —, tantôt, on a l'impression que c'est surtout la façon de goûter les chefs-d'œuvre ; ceux qui ont la culture sont ceux qui sont capables d'aimer Shakespeare ; et ceux qui n'en sont pas capables n'en ont pas.

Nous voyons plusieurs définitions avancées, toujours contradictoires, et, malgré elles, tout le monde se sent quand même d'accord. Cela signifie-t-il que nous sommes quand même tous d'accord ?

La culture est-elle en péril ?

LA PRÉSIDENTE : Cela signifie que notre idée est meilleure que nos définitions.

M. MORIN : Cela signifie que nos sentiments sont meilleurs que nos idées.

Un deuxième problème se pose, qui est implicite, que je ne pose vraiment pas par paradoxe, et nullement par provocation, c'est : sommes-nous bien des hommes de culture ? On nous dit : nous sommes des « princes ». Mais ne sommes-nous pas aussi des esclaves, comme l'était le prince Sigismond dans *La Nuit Etincelante* ?

Nous avons, note M. Morin, quand nous parlons de culture, un complexe social. Ce qui est mis en cause, chaque fois, c'est « une question de savoir, une question de littérature, une question de mœurs, une question de politique ».

L'on peut dire assurément qu'à chacun de ces éléments correspond une culture. Il y a une culture physique, une culture littéraire. Puis, p.305 quand nous parlons de la Culture — avec un C majuscule — c'est une sorte de résultante vague de ce complexe. Dès que nous perdons de vue que ce que nous appelons « culture » est une façon commode de nommer quelque chose qui se dégage d'un complexe, nous avons le même défaut que lorsque nous parlons d'« âme », que nous croyons être une petite chose ou une présence que nous avons dans la tête, ou quand nous parlons de notre « spiritualité ». L'âme, la culture, la spiritualité, ce sont des processus humains concrets.

Je vois alors très sincèrement que c'est déjà appauvrir la culture que de vouloir la définir. On a déjà dit, ici, que la culture est en décadence dès qu'elle se considère comme une chose, c'est-à-dire comme un bien qu'on se transmet par devant notaire, d'héritier en héritier. C'est ce qu'on appelle l'héritage culturel. Et ce mot d'héritage gêne tous ceux qui n'ont pas grand respect pour les héritages des biens terrestres. Je crois aussi que c'est non seulement matérialiser la culture que de la considérer comme une chose...

LA PRÉSIDENTE : Qui la considère comme une chose ? Contre qui partez-vous en guerre ?

M. MORIN : Je ne parle pas contre une personne désignée. Il s'agit d'une sorte d'auto-psychanalyse collective concernant la façon de concevoir la culture. Je

La culture est-elle en péril ?

peux aussi bien me viser moi-même, dans la mesure où je parle inconsciemment de la culture d'une façon facile ou comme d'une tarte à la crème. Je ne vise personne en particulier.

LA PRÉSIDENTE : Nous nous sentons innocents... J'ai essayé de préciser tout à l'heure des éléments constitutifs de la culture, tout à fait étrangers à ce que vous dites. Je ne dis pas que ce soit bon, mais c'est autre.

M. MORIN voulait simplement dire que « la trop bonne conscience est dans l'usage du mot culture ». D'autre part, il remarque qu'on discute « entre gens de culture » ; mais on ne parle jamais du péril interne de la culture : à savoir que, toujours, « les grands ennemis des innovateurs de la culture ont d'abord été des hommes de culture. Ce sont les savants qui ont d'abord ricané de Pasteur, et Einstein a vu se dresser contre lui d'autres savants. »

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Calogero.

M. GUIDO CALOGERO : J'avais un sentiment d'allergie, au moment où l'on a parlé de mobilier d'un goût particulier. En Sicile, par exemple, il y a de très beaux chars, couverts de très belles peintures. Il y a là toute une tradition de culture, et l'on pourrait dire alors que la culture, en ce qui concerne les paysans siciliens, doit s'efforcer de veiller à ce que l'on continue à faire ces chars. Car ces chars, naturellement, sont condamnés. La culture des paysans siciliens doit présupposer les autos et les camions et non les chars. Le problème ^{p.306} se déplace toujours si l'on relie la question de la culture et celle de l'achat de certains biens spéciaux qui, pourrait-on dire, sont de l'art appliqué. Il vaut donc mieux laisser de côté cette question.

Le problème important de la culture, « c'est la passivité de ceux qui l'acceptent ». En cela réside le seul danger pour la culture. Car la culture est avant tout « présence personnelle, discussion, activité, création ».

LA PRÉSIDENTE : L'éducation me tient énormément à cœur, et j'ai peur que si nous nous mettons à analyser en long et en large et en travers ce que c'est que la culture et ensuite ce que c'est que le peuple, nous ne soyons amenés à discuter très longtemps. Mais, quant à l'éducation populaire, nous n'aurons fait aucun progrès.

La culture est-elle en péril ?

Or, je pense que parmi les gens qui admettent les thèses qui ont été avancées, il y en a qui lutteront éventuellement pour trouver de l'argent en faveur de l'éducation populaire, ou bien que, s'occupant d'éducation populaire, ils adoptent les méthodes nouvelles. Je pense que cette discussion peut avoir un résultat. Alors, je vous propose, dans la mesure du possible, de concentrer vos interventions sur le point de l'efficacité. Mais renonçons aux définitions.

M. MORIN se déclare d'accord avec M. Calogero sur le danger de la passivité. Suit un petit échange entre M. Morin et Mlle Jeanne Hersch à propos de la « coiffeuse », dont on a parlé. Après quoi la Présidente passe la parole à M. Combe.

M. T. G. S. COMBE : Je parlerai au nom de M. Morris, directeur à la B.B.C. anglaise. J'ai indiqué que ce que j'avais à dire n'avait qu'un rapport indirect avec le thème de nos discussions de ce matin. Mon intervention vise le rôle de la radio dans la diffusion de la culture.

M. Wladimir Porché, au cours de sa belle conférence, rejetait comme non démocratique la conception d'un « Troisième Programme », tel que celui de la B.B.C. Il y voyait presque un geste dédaigneux, qui écartait de la culture la grande masse des auditeurs. Il nous semble que c'est là une idée erronée et exagérée. Erronée, parce que la démocratie implique, croyons-nous, le respect des minorités, et il est évident que, même en Russie soviétique, tout le monde n'a pas atteint le même niveau culturel. Exagérée, parce que le « Troisième Programme » n'écarte pas plus les masses populaires de la culture qu'un concert de musique de chambre n'écarte les amateurs de jazz.

Le « Troisième Programme » est un acte de foi par lequel on affirme et on défend certaines valeurs ; et il nous semble que plus l'affirmation est catégorique, plus la défense est énergique, plus est efficace la contribution que la B.B.C. cherche à apporter au patrimoine de la culture européenne. Un « Troisième Programme » qui tendrait à avoir un rôle d'éducateur, qui s'efforcerait d'augmenter le nombre de ses auditeurs en se faisant plus facile, n'aurait plus sa raison d'être ; il trahirait la culture de la même façon que ces *comics* qui prétendent faciliter aux masses populaires l'accès des chefs-d'œuvre littéraires.

p.307 Le « Troisième Programme » s'efforce de démontrer que, contrairement à ce que dit le proverbe, le mieux n'est pas l'ennemi du bien.

La culture est-elle en péril ?

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Nagel.

M. NAGEL est « tracassé » par la question de savoir où commence et où finit la culture. Citant une phrase de Montesquieu : « Les livres anciens sont pour les auteurs, et les auteurs sont pour les lecteurs », il se demande à quel niveau il faut placer les masses, quels livres il faut leur donner à lire ?

M. THÉODORE BESTERMAN : Permettez-moi d'ajouter un mot : je ne veux pas faire preuve de scepticisme, mais permettez-moi d'exprimer mon étonnement devant les paroles de Mlle Hersch, qui a demandé aux orateurs de ne pas insister sur la définition de la culture et de se concentrer sur l'efficacité.

Je me réfère également à un autre orateur, qui nous a dit que tous ceux qui ont proposé une définition de la culture ont apporté une définition différente, mais que cela n'avait pas d'importance, parce qu'on s'entendait très bien, bien qu'on se fût exprimé de façon différente.

Permettez-moi de penser que cette conception est tout à fait fausse ; et je me permets de vous dire très respectueusement, Mademoiselle, que la vôtre l'est aussi. N'est-il pas vrai que les paroles ne sont que l'expression des idées ? Si nos idées sont claires, nous sommes, en tant qu'hommes cultivés et éduqués, parfaitement capables d'exprimer une idée claire d'une façon claire. Si nous n'arrivons pas à nous entendre au sujet de la définition de la culture, c'est parce que notre conception est vague. Si nous savions ce que nous voulons dire par le mot « culture », nous saurions l'exprimer. Comment vouloir être efficaces en appliquant une idée sur laquelle nous ne sommes pas au clair ? Nous ne pouvons évidemment pas revenir au commencement des entretiens, mais j'aurais beaucoup aimé que l'on commençât par un effort de clarification et de définition.

LA PRÉSIDENTE : Puisque c'est à moi que vous vous êtes adressé, je vous répondrai en citant Valéry. Valéry n'est pas suspect d'avoir été un esprit obscur, un esprit confus, c'était un esprit clair. Et, le propre de l'esprit clair, c'est de voir clairement ce qui est obscur. Valéry a dit qu'il existe dans la société quantité d'éléments fondamentaux qui la font vivre et qui s'appellent « les choses vagues ». La culture est je crois une de ces « choses vagues » essentielles, fondamentales et à laquelle un certain vague est consubstantiel, dont on peut

La culture est-elle en péril ?

parfaitement s'occuper sans en avoir une idée claire et distincte à la manière cartésienne.

M. BESTERMAN : Permettez-moi, sans m'étendre, de vous proposer la lecture de la conférence de Paul Valéry sur Voltaire. Vous y trouverez exprimé un point de vue — de Valéry également — mais fort différent.

M. MORIN : p.308 Il y a une chose qui me surprend, c'est que vous dites n'être pas d'accord avec moi, et je croyais avoir dit la même chose que vous, sous une forme embarrassée.

J'ajouterai encore que nous sommes là à dire : nous allons apporter le goût aux masses populaires, mais je me demande si le problème culturel important n'est pas tant le goût que la connaissance de la relativité du goût. Nous avons parlé de mobilier. Or, nous pensons que nous avons un mobilier de bon goût, mais dans vingt ans, nous trouverons ce mobilier hideux, et, avec la même arrogance, nous aurons la certitude que nous détenons le goût.

La culture est un système d'intimidation, comme tous les systèmes sociaux. Or, s'il y a une culture nouvelle, le problème n'est-il pas dans l'apprentissage de la vie quotidienne, de la vie concrète ? L'important, n'est-ce pas de montrer que les choses pour lesquelles nous vivons comme des somnambules sont des choses relatives ? Il y a une critique — en même temps qu'une transmission — de la littérature à faire.

J'aborde la question des reproductions. Encore aujourd'hui, un peintre qui peint aussi bien que Vermeer est considéré comme un peintre dont les tableaux n'ont pas de valeur. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas Vermeer lui-même. Les reproductions qui peuvent atteindre des degrés de fidélité extrême par rapport à des œuvres originales, n'ont pourtant pas de valeur marchande. C'est là du fétichisme.

Est-ce que notre travail, dans la mesure où la culture se transforme, se métamorphose — parce qu'une véritable révolution sociale s'opère — ne consiste pas à faire cheminer la transformation de la culture au même rythme que la transformation générale de l'homme ? Je m'arrête pour le moment sur ce point.

La culture est-elle en péril ?

LA PRÉSIDENTE : Je trouve que vous avez porté quelques jugements dogmatiques.

M. MORIN : C'est le dogmatisme de la critique.

LA PRÉSIDENTE : Quand vous déclarez qu'entre l'original et une excellente copie il n'y a de différence que fétichiste, c'est une question. Moi, je ne la tranche pas.

M. MORIN : La valeur des œuvres originales est une question purement fétichiste.

LA PRÉSIDENTE : C'est une affirmation de plus. La parole est au R.P. Cottier.

R. P. COTTIER : Il me semble qu'on a déjà amorcé la discussion du second point de notre débat, quand, par exemple, on a identifié *culture populaire* et *culture de masse*. C'est ce point-là que j'aimerais contester sur la base de certains faits.

p.309 Un de mes amis noirs, de la région de Dakar, m'a dit : « La première fois que j'ai vu un mariage chez vous, j'ai pleuré. C'est une cérémonie qui dure dix minutes, avec dix personnes. Chez nous, c'est une fête qui englobe tout le village, et qui dure une journée. » Et il ajoutait : « C'est cela la civilisation ? »

Autre anecdote : je me suis occupé, dans les faubourgs de Rome, d'un milieu de bidonvilles, formé par des Sardes émigrés, poussés par la misère. Mais ils émigraient en bloc et ils avaient apporté toutes leurs traditions, leur dialecte, leurs chansons, leur folklore. Je me suis aperçu qu'il y avait dans ce milieu une certaine dignité humaine, un certain style de vie, ce que j'appellerai une certaine culture populaire ou une certaine pré-culture.

Mais on peut dire également que les enfants de ces Sardes auront perdu tout cela ; ils ne connaîtront plus les chansons de leur pays ; ils ne parleront plus leur dialecte. Il y a là une perte nette. Et au moment où nous sommes en mesure d'utiliser des moyens de diffusion massifs, nous nous trouvons devant le phénomène de la disparition de la culture populaire.

Il y a donc une distinction à faire entre le peuple et la masse. La masse est

La culture est-elle en péril ?

le produit de la croissance de ce qu'on appelle la civilisation urbaine ; c'est-à-dire, l'agglomération artificielle ou économique d'hommes déracinés du milieu dans lequel était véhiculée toute une sagesse, tout un style de vie. Il y a là un problème très grave. Pour ma part, je vois deux directions dans lesquelles la masse se manifeste : Dans certains pays d'abondance économique, il y a les masses satisfaites — accès facile à l'automobile, au frigidaire, au cinéma — et chez lesquelles on constate, malgré tout, un manque de personnalité, un anonymat, une uniformité, qui sont un danger très grave pour la culture. Quant aux pays dont l'économie est plus faible, les victimes de ce déracinement ont à lutter avec la misère, avec des conditions de logement inhumaines, et elles portent les stigmates de la dégradation humaine.

Nous avons donc deux réponses à donner, selon que l'on se tournerait vers la Scandinavie ou vers nos pays d'Occident. Nous avons deux situations de la masse qui, toutes les deux, sont redoutables pour la culture. Il me semble que la culture populaire est l'amorce d'un don de culture de la part des créateurs de culture.

LA PRÉSIDENTE : Ici se pose la question du prolongement entre ce qui existe déjà dans le peuple et ce qu'on apporte.

R. P. COTTIER : Mon idée — je ne sais pas si elle est juste et j'aimerais la soumettre à votre jugement — c'est que, pour transmettre la culture, il faut une pré-culture ou une activité culturelle préalable chez celui qui reçoit.

Vous vous souvenez de la belle page où Péguy nous parle de sa mère, la rempailleuse de chaises. Il y a eu, à l'époque de Péguy, une culture populaire et transmission et osmose de culture. Cela ne posait pas les problèmes qui se posent actuellement, parce qu'il y avait une croissance qualitative, un fonds commun, une possibilité de dialogue.

^{p.310} Comment amorcer dans les masses cet appel de culture ? C'est un problème de pédagogie. Je vous sou mets une expérience que je connais par un de mes amis qui travaille dans la banlieue de Marseille et je regrette qu'il n'y ait pas ici de représentants des syndicats. Je sais que certains groupes syndicaux, en France, amorcent la formation d'une culture populaire qui me paraît être authentique. La base, pour une culture, c'est l'expérience humaine. Qui dit

La culture est-elle en péril ?

culture, dit maîtrise de soi, dit conscience, dit maturité — maturité dans les deux sens, c'est-à-dire maturation. Cela suppose une domination et un état de croissance. D'où partons-nous pour cette culture populaire ? Je dirai ici que je fais confiance à la politique dans le sens de l'homme de la *πόλις*, parce que l'homme cultivé, c'est le citoyen, c'est celui qui est de pair avec ses concitoyens. Eh bien, dans ces milieux il s'agit, il faut le dire, de groupes de militants, c'est-à-dire d'élites populaires. Dans ces milieux syndicaux, on a organisé ce qu'on a appelé des universités syndicales, qui ne sont plus du tout les universités ouvrières ou populaires du début de ce siècle. Et, dans ces universités, on essaie de partir de méthodes qu'on appelle les méthodes actives. On invite le militant à réfléchir lui-même et à construire lui-même sa culture. Il y a des plans de travail, et des cercles d'études où l'on invitera les militants à étudier l'économie d'un département par des enquêtes qu'ils feront eux-mêmes. Finalement, qu'est-ce que vous obtenez ? Vous obtenez des militants qui sont parfaitement capables de discuter de pair avec le patronat. Ce sont, je crois, des réussites de culture.

J'ai également confiance dans les grèves. Je ne parle pas des grèves en me demandant si les gens ont raison ou tort de les faire, mais il y a dans le fait, pour un foyer ouvrier, de restreindre son budget, de faire des sacrifices, une prise de conscience et une maturation qui fait que l'élite ouvrière, dans cette lutte, grandit et devient apte à recevoir la culture. C'est l'idée que j'aimerais soumettre à la discussion.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Ehrenbourg.

M. EHRENBURG : Je partage l'inquiétude de Mlle Hersch et, cette fois, je suis entièrement d'accord avec elle.

Dans tous nos entretiens précédents, les uns ont dit qu'ils voyaient le péril de la culture dans la radio, la télévision, le cinéma. Et l'on en vient à se demander comment on peut modifier cette situation. N'est-ce pas en élevant le niveau spirituel de millions et de millions d'êtres humains ? Et puis, le péril de la culture est peut-être aussi dans le fait que des intellectuels, en se rencontrant, au lieu d'avoir des vues précises, se perdent dans des discussions très intéressantes, mais qui peuvent durer des années. En cela, je crois que le R. P. Cottier nous a bien ramenés vers le sujet.

La culture est-elle en péril ?

Ce que je pense sur ce sujet ? C'est que le principal de l'éducation, c'est l'école. C'est là que tout commence. Nous avons fait naturellement des expériences avec des adultes, les quinze premières années après la révolution. Malgré des efforts nobles et valables pour les adultes, il est ^{p.311} beaucoup plus difficile de les attacher aux grandes valeurs de la culture humaine que s'ils ont appris cela dès l'enfance.

J'ai remarqué, également, qu'il y avait différentes façons de s'approcher de la lecture, de la peinture, du théâtre, selon que les gens avaient reçu un enseignement primaire ou un enseignement secondaire. Car c'est pendant l'adolescence qu'on change beaucoup, entre quatorze et dix-huit ans. Le goût acquis chez un enfant de dix ou douze ans peut se perdre et n'être pas cultivé dans la vie. Mais si son éducation artistique se poursuit plus tard, le goût est déjà plus profondément entré en lui. Par exemple, l'habitude de lire et de réfléchir sur les livres qui, jusqu'à dix-huit ans, est une discipline, se perd plus difficilement après cet âge. Et j'ai remarqué cela et dans les pays d'Occident et chez nous. Nous sommes maintenant à un moment très important de transformation de nos écoles, car l'enseignement secondaire est devenu obligatoire jusqu'au bachelier. On a déjà commencé dans les grandes villes et cela doit continuer ailleurs. On va résoudre ainsi beaucoup de questions. On aura pris davantage encore l'habitude de lire, de réfléchir, de discuter.

M. PHILIPPART : Puis-je me permettre une question ? Quand vous parlez de l'instruction obligatoire jusqu'au bachelier, vous comprenez l'ensemble de l'organisation de l'enseignement, y compris les élèves qui se dirigent vers l'enseignement professionnel et technique ?

M. EHRENBURG : Auparavant, nous avions l'école primaire et ensuite les écoles techniques qui donnaient à peu près le même enseignement, mais spécialisé, jusqu'à dix-huit ans.

Mais ce dont je parle, c'est l'école pour tous, qui correspond chez vous aux collèges pour tous, c'est-à-dire que la spécialisation n'intervient que plus tard.

M. PHILIPPART : A quel moment ?

M. EHRENBURG : Après le bachelier. Mais cela n'est pas encore généralisé, la

La culture est-elle en péril ?

décision a été prise et appliquée dans les grandes villes seulement. Personnellement, je considère que la spécialisation prématurée représente un danger énorme pour toute la conception du monde. S'il reçoit pendant plus longtemps un enseignement général, certaines valeurs entreront plus profondément chez l'homme.

Je reconnais également que c'est du fétichisme de dire que l'art des reproductions, qui est maintenant poussé à un très haut point de perfection en Occident — en particulier en France et ici — représente un péril. Au contraire. Il peut faire entrer les grands trésors d'art dans la vie des peuples. Et il est malheureux que les éditions Skira ne soient pas accessibles. Elles sont encore trop inaccessibles.

LA PRÉSIDENTE : Quand j'ai parlé de dogmatisme, ce n'est pas du tout parce que je doutais de l'importance de la reproduction pour faire pénétrer plus profondément la connaissance des arts ^{p.312} dans les masses. Mais il est dogmatique d'affirmer que faire la différence entre l'original et la copie, c'est du fétichisme. Il y a quand même une différence.

M. EHRENBURG ne répondait pas à Mlle Hersch sur ce point. Il répète que le danger, dans le cas des éditions Skira, c'est que leur prix les rend inaccessibles.

Pour comprendre la peinture, chez nous, les élèves des écoles secondaires vont au musée. Ils en prennent l'habitude et ils continuent à y aller par la suite. On peut dire que la lecture est une passion, c'est une passion et c'est une habitude. C'est une bonne habitude qui prend naissance dès le jeune âge, et qu'il faut entretenir.

M. BERENSTEIN : Je suis d'accord avec cette éducation quand il s'agit d'enfants, mais que ferez-vous avec les adultes ?

Des universités populaires, répond **M. EHRENBURG**, des cours du soir. Nous avons d'abord liquidé les analphabètes.

M. BERENSTEIN : Alors, les universités populaires existent également en U.R.S.S. ?

La culture est-elle en péril ?

M. EHRENBURG : L'université populaire, sous cette forme, était indispensable pour les gens qui étaient analphabètes. Mais tous les gens qui les fréquentaient sont maintenant devenus vieux et ils ont dépassé ce stade. Nous continuons à donner des cours, auxquels on peut même ne pas assister, on peut les avoir par écrit, mais ce n'est pas l'université populaire. Ce sont de vraies universités, des écoles supérieures où tout le monde peut entrer. Et comme les gens ont leur bachot, ils peuvent entrer à l'université.

M. PHILIPPART demande si, dans le domaine de la formation du corps enseignant, on a réalisé des innovations en rapport avec les objectifs visés.

Je m'explique : dans nos écoles normales, comme dans nos universités de type traditionnel, la spécialisation des connaissances, la spécialisation pédagogique entame le temps libre qui pourrait être utilement consacré à ce que j'appelle la formation du caractère, la formation de la personnalité, la formation du sens des responsabilités et puis celle de l'animateur et de l'éveilleur des besoins de culture que doit être tout instituteur et tout professeur en marge de son enseignement spécial. Personnellement, je ne dissocie pas la formation et l'information, mais les aptitudes requises par un animateur et un éducateur, dans sa classe, sont différentes de celles réclamées du personnel enseignant du type traditionnel, qui se borne à verser les connaissances dans le cerveau de ses élèves ou même à assurer l'approfondissement d'une technique ou d'une discipline spéciale.

M. EHRENBURG : p.313 Chez nous, il y a deux sortes de préparation des professeurs et des instituteurs ; les uns sont formés dans des instituts pédagogiques, avec les différentes facultés, qui sont les écoles supérieures ; les autres viennent de l'université.

Dans les instituts comprenant des facultés, l'attention est beaucoup plus concentrée sur la culture générale en rapport avec les conceptions pédagogiques et la façon de transmettre les connaissances. Je considère qu'il est important de former des pédagogues.

M. CALOGERO : Y a-t-il un rapport entre les cours *ex cathedra* et les discussions libres ? En Occident, nous avons beaucoup de peine, parfois, à établir ce rapport. Personnellement, je pense que la discussion est préférable à la leçon.

La culture est-elle en péril ?

LA PRÉSIDENTE fait remarquer qu'on s'éloigne du sujet de l'éducation populaire. M. Ehrenbourg de même. La parole est à M. Dusan Matic.

M. DUSAN MATIC : Puisque nous faisons en ce moment des échanges d'expériences, je voudrais dire quelques mots. Notre expérience est nouvelle, et je ne peux vous apporter ni chiffres, ni notions précises ; mais je peux exposer certaines tendances. Nous avons essayé, tout de suite après la guerre, de faire des universités populaires, c'est-à-dire des universités ouvrières. Les conférences *ex cathedra* sont assez peu suivies.

L'expérience s'est surtout poursuivie à Belgrade. Mais en dehors de l'université populaire, il y a une université ouvrière. L'on a remarqué que les ouvriers qui suivent les cours préfèrent les sections positives, où, par exemple, ils peuvent apprendre des langues.

M. Matic constate enfin qu'on a oublié de parler de la psychologie des adultes. On ne peut rien leur imposer, ils doivent choisir librement.

M. ARMAND LUNEL : En France aussi, nous sommes en présence d'efforts qui ont pour but de promouvoir la formation professionnelle. Il y a des cours organisés par la SNCF, par le Conservatoire des Arts et Métiers, etc.

M. MATIC : Je ne me suis peut-être pas bien exprimé, mais je voulais signaler qu'il y avait un danger, c'est que les gens n'acceptent pas d'être enseignés. Même dans un pays où l'on fait beaucoup pour la classe ouvrière, les ouvriers préfèrent les formes normales ; ils ne voudraient pas être enseignés, éduqués, dans un sens trop étroit.

LA PRÉSIDENTE : Si j'ai bien compris, vous dites qu'en Yougoslavie on a pu constater que, lorsqu'on voulait donner une éducation comme telle, cela ne marchait pas, les gens n'en veulent pas. Il faut donc leur donner une formation normale, et, dans le cadre de cette formation normale, professionnelle, inclure toute l'éducation ^{p.314} populaire nécessaire. C'est toute la différence. On fait beaucoup d'efforts, mais je parle de la culture générale, comment la faire passer ?

M. MATIC : On constate que, même dans les universitaires ouvrières, on n'aime pas suivre des cours spécialisés de culture générale. Cela dépend du conférencier.

La culture est-elle en péril ?

LA PRÉSIDENTE : C'est une idée très importante, et nous l'examinerons samedi ; mon expérience m'a permis de constater qu'on ne réussit jamais quand on veut faire de l'éducation populaire détachée de tout et flottante. Il faut absolument trouver le joint entre l'étude technique particulière du groupe auquel on s'adresse et la culture générale. C'est pourquoi on est obligé de spécifier énormément les méthodes et l'on est chaque fois obligé de rejoindre un enseignement professionnel particulier.

La parole est à M. le professeur Rivet.

M. PAUL RIVET : Je ne vous cacherai pas que je suis un peu déçu et déconcerté par notre discussion de ce matin. Vous nous aviez dit que nous nous occuperions de l'éducation populaire, et nous avons employé une grande partie de la séance — d'ailleurs fort intéressante — à reparler des périls de la culture (je pensais que nous avions parlé de cela depuis quatre jours), et à parvenir à une définition de la culture. Le procédé est un peu curieux de définir quelque chose dont on a déjà débattu pendant quatre jours.

Après quelques considérations sur le véritable sens de la culture populaire et le rôle des élites (conçues comme l'ensemble des individus qui, par leurs mérites, peuvent s'élever à un degré supérieur), M. Paul Rivet déclare :

Je ne connais pas la Russie, je n'y suis jamais allé, et je le regrette ; mais j'ai lu dernièrement une biographie de tous les grands généraux soviétiques qui ont participé d'une façon si évidente à la défense du droit et de la liberté dans le monde. Eh bien, j'ai été très frappé de découvrir que tous ces généraux soviétiques étaient des paysans. Et, si nous faisons la même expérience en France, nous verrions qu'il y a une élite qui s'est constituée, qui ne va pas chercher son recrutement dans les couches les plus profondes de la population.

Le vrai régime est, je crois, celui qui essaie d'extraire de la masse du peuple toutes les valeurs qui s'y trouvent incluses et qui, dans beaucoup de nos organisations actuelles, ne trouvent pas les possibilités de se développer.

C'est cela le rôle de l'éducation populaire, et c'est une tâche difficile mais exaltante. Je n'insisterai pas, j'ai déjà parlé du rôle de la radio et de la télévision dans l'éducation populaire, mais hier, j'ai entendu déclarer ici que tout ne peut pas être dit au peuple. Eh bien, je dois proclamer fermement que je suis d'un avis opposé. J'ai la conviction ^{p.315} que toute thèse scientifique, philosophique,

La culture est-elle en péril ?

littéraire, artistique, peut être présentée d'une façon compréhensible. Ceci ne dépend pas du tout de l'auditeur. Ceci dépend du conférencier et, mon cher Pierre Abraham, j'évoque devant vous un souvenir : il s'agit d'une conférence de Paul Langevin sur la relativité, à laquelle nous avons assisté l'un et l'autre. Le professeur Langevin était arrivé à rendre compréhensible, même pour un homme comme moi — au moins provisoirement — la relativité. Je lui en ai conservé une immense reconnaissance.

D'une façon générale, lorsqu'on s'adresse au peuple, il ne faut jamais le sous-estimer ; il vaut mieux passer peut-être un tout petit peu au-dessus que de descendre trop bas. L'éducation populaire requiert le grand respect du public auquel on s'adresse, et je parle par expérience, je n'ai fait que cela toute ma vie. J'ai fait de l'éducation populaire, et je lui dois les plus grandes satisfactions de ma vie scientifique, et d'avoir précisément suscité dans le peuple des vocations qui, sans moi, peut-être, ne seraient pas nées.

Je voudrais maintenant parler des musées en tant que fondateur et directeur d'un musée. Nous n'avons pas donné aux musées la part qui leur revient dans l'éducation populaire. Ce sont d'admirables instruments d'éducation populaire. Il est indispensable que nous opérions une transformation radicale et complète de nos musées. Il faut que nos musées ne soient pas faits pour des élites et, dans l'immense majorité des cas, ils ne sont faits que pour des élites ; il faut qu'ils s'adressent au peuple. Je dis souvent que l'homme le plus humble, l'enfant qui entre dans un musée, doit en sortir enrichi, quel que soit le degré de culture auquel il est arrivé. Il est possible de rendre les musées vivants, accessibles à tous, exactement comme on peut exposer n'importe quelle thèse par la radio ou la télévision ou par la parole. Mais il faut complètement réorganiser nos musées ; ils ne sont pas vivants. Je pense surtout aux musées d'ethnographie, puisque c'est ma spécialité. Il faut que tous les objets reprennent de la vie dans les vitrines ; il faut les replacer dans leur milieu. Il faut que le public les voie fonctionner ou devine comment ils fonctionnent, ou comment ils ont été créés.

Puis, il y a une chose à laquelle on pense trop peu, c'est que les musées doivent être accessibles aux travailleurs quels qu'ils soient, depuis le banquier qui travaille dans sa banque, jusqu'à l'ouvrier, aux heures où ils sont libres. Or, les musées sont fermés à ce moment. Je considère qu'il vaudrait mieux fermer

La culture est-elle en péril ?

les musées de jour et les ouvrir la nuit. J'ai essayé de le faire avant la guerre, et je me suis malheureusement heurté à des difficultés financières, à des difficultés de personnel. Eh bien, il faut les vaincre ou alors nos musées resteront essentiellement des organismes destinés aux élites, et non pas au peuple.

A propos des musées d'ethnographie, je considère qu'il n'y a pas d'organisme plus important pour la diffusion de la culture populaire ; je voudrais faire sentir à tous les visiteurs l'immense solidarité qu'il y a dans toute l'humanité, entre tous ses membres. Et cela peut se faire dans un musée bien constitué, comme l'est celui de Paris ou celui de Genève.

p.316 Le visiteur blanc comprend que la civilisation dont il est porteur et dont il est fier à juste titre, est constituée par une série d'apports qui lui ont été donnés par des peuples qui vivent sous d'autres latitudes ou longitudes, et qui ont occupé des territoires différents des leurs. On comprendra qu'il y a une grande solidarité humaine, et l'on ne sera plus raciste.

On en tirera une grande leçon de tolérance, et « c'est cela, la culture populaire ».

Question censure, Paul Rivet tombe d'accord avec Ilya Ehrenbourg sur la nécessité d'en exercer une à l'égard de toute propagande de haine raciale ou nationale. Il ajoute :

Il y a un moyen de rendre cette censure nécessaire plus tolérable, c'est d'en faire une censure internationale. Le jour où les peuples se réuniront — et des organismes existent déjà — et où ils diront : « Nous allons déclarer en commun que nous allons prohiber chez nous toute propagande de haine raciale et internationale », ce jour-là le côté nocif de la censure nationale aura disparu complètement.

LA PRÉSIDENTE : M. le professeur Rivet n'a pas joué le jeu, moi non plus, car je ne l'ai pas interrompu. L'ennemi, dans ce dialogue, ce sont les papiers que vous apportez et où vous avez noté d'avance ce que vous voulez dire. Je vous prie et vous supplie de venir samedi sans papier. Je ne veux pas instituer de censure ni de contrôle des poches — national ou international — mais j'aimerais que samedi l'on fût libre d'écouter autrui pour pouvoir lui répondre. Si l'on sort à la fin de la séance un papier qu'on a préparé avant d'avoir entendu les autres, il est impossible qu'il y ait un dialogue. Je vous prie donc instamment de venir samedi sans papier.

La culture est-elle en péril ?

M. BERENSTEIN : Je dois me déclarer d'accord avec ce qu'a dit M. le professeur Rivet quant aux musées, et nous autres, qui nous occupons de l'éducation ouvrière, nous avons souvent organisé des visites au musée ethnographique de Genève.

LA PRÉSIDENTE : Nous parlerons samedi de l'éducation populaire, en liaison avec les grands moyens modernes de diffusion et les expériences que les participants ont faites sur ce plan.

La séance est levée.

@

La culture est-elle en péril ?

SEPTIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Victor Martin

@

LE PRÉSIDENT : p.317 Je déclare ouvert le septième entretien.

Dans sa remarquable conférence, M. Jean de Salis me paraît avoir été, de tous les orateurs, celui qui s'est placé le plus résolument en présence de la question, et qui lui a donné une réponse extrêmement précise et ne laissant aucune équivoque.

Cette réponse me semble être la suivante : cette question n'est pas légitime. Elle n'est pas légitime, parce que *la* culture ne peut pas être en péril pour la bonne raison qu'elle n'existe pas. Il n'y a pas *la* culture, il y a *des* cultures ou des formes successives de culture. Il a placé cette réponse dans le cadre d'une philosophie de l'histoire, insistant sur le mobilisme, la transformation continue.

D'autre part, M. de Salis s'est défendu de considérer la situation actuelle avec optimisme ou avec scepticisme, c'est-à-dire qu'il s'est refusé à prononcer à l'égard de la situation dans laquelle nous sommes présentement tout jugement de valeur, et ceci me paraît tout à fait conforme à sa vue de l'histoire.

Puisque tout est dans une transformation continue, il n'y a pas, en somme, de repère, pas de critère, ni du point de vue social, ni au sens esthétique, ni — par conséquent — en morale.

Il me semble alors que l'aboutissement de cela serait quelque chose dont le nom fera peut-être bondir M. de Salis — je ne sais pas si je travestis complètement sa pensée — mais ce nom c'est le *fatalisme*, c'est-à-dire accepter la situation en faisant effort pour s'y adapter le mieux possible, sans considérer qu'il puisse exister aucune norme permanente.

Par conséquent, la « culture » et l'« homme cultivé » sont des abstractions. Je constate que maintenant, en effet, cette expression « l'homme cultivé » n'est plus du tout à la mode ; on parle volontiers de « l'homme de culture ». J'avoue

¹ Le 16 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

ne pas très bien savoir ce que cela signifie ; je sais ^{p.318} ce que c'est que des perles de culture, mais « l'homme de culture », c'est quelque chose qui m'est assez obscur.

Puis M. de Salis — avec beaucoup d'autres orateurs que nous avons eu le privilège d'entendre, à un moment donné, et généralement à la fin de leur conférence — a adressé un appel, en termes plus ou moins pathétiques, à l'éducateur comme étant le seul personnage capable de conjurer le péril — si péril il y a. Mais je ne vois pas très bien, dans la perspective de M. de Salis, pourquoi un sauveur est nécessaire, puisqu'il n'y a pas de péril. Et je me demande ce que cet éducateur devra communiquer à ses élèves. Il devra naturellement leur communiquer, conformément à cette notion de l'adaptation aux conditions de la conjoncture, ce qui peut leur être le plus utile dans le moment présent. Il insistera donc pour essayer de faire comprendre à des élèves du degré primaire ou secondaire, ce qu'ils peuvent comprendre de la physique nucléaire, et il leur apprendra sans doute beaucoup plus volontiers la grammaire russe ou la grammaire chinoise que la grammaire grecque ou la grammaire latine, parce qu'il est bien certain que pour les besoins présents, dans la situation où nous sommes, il est beaucoup plus utile de connaître ces deux langues que d'apprendre les langues mortes.

Mais si cet instituteur désire dépasser tant soit peu la transmission de connaissances positives et utilitaires, quelles espèces de vues, quelle espèce de philosophie générale de la vie pourra-t-il bien communiquer à ses auditeurs ? Il ne pourra même pas leur dire comme Marc-Aurèle : « Nature, je veux ce que tu veux... » parce que, pour cet empereur philosophe, la nature était tout de même un terme universel et fixe. Alors, que leur dira-t-il ? Il leur dira : prenez comme maxime un temps fugitif : « Je veux ce que tu veux, je m'adapte, adaptons-nous, adaptez-vous le mieux possible aux conditions présentes du moment. »

Peut-être ai-je forcé un peu la pensée de M. de Salis. Heureusement qu'il est à côté de moi pour me reprendre et me corriger ! Mais ce sont les impressions que j'en ai retiré dans une heure d'insomnie que sa conférence m'a procurée — ce qui est la preuve de l'intérêt avec lequel je l'ai suivie !

La parole est à M. Jean de Salis.

La culture est-elle en péril ?

M. JEAN DE SALIS : Je remercie notre président de l'intérêt évident qu'il a bien voulu prendre aux idées que j'ai exposées hier soir, je n'ai qu'un regret, celui d'avoir causé une nuit d'insomnie...

LE PRÉSIDENT : Non, quelques heures seulement !

M. DE SALIS : Cela me console ! Mais sur trois ou quatre points, je dois répondre.

Il y a naturellement une question très importante : celle des valeurs permanentes. J'en ai nommé quelques-unes. J'ai peut-être eu un tort, c'est de les choisir surtout dans le domaine de l'esthétique. J'ai parlé du ^{p.319} temple grec, de Raphaël, de Mozart et de quelques autres exemples. Mais cela suffisait pour montrer qu'il y a quelque chose comme un patrimoine culturel — j'ai d'ailleurs employé ce mot, je crois — ou artistique de l'humanité. Je pense seulement que ce patrimoine s'est singulièrement étendu.

Grâce à la reproduction photographique, nos enfants connaissent par l'image beaucoup de choses : du temple grec aux civilisations du Mexique ou des Incas, etc.

Je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on révise un peu ces valeurs permanentes. Il y a là une possibilité d'extension de la culture qui rend la chose plus difficile, je le reconnais, mais qui est aussi un enrichissement. Pour ceux qui viennent après nous, il sera tout aussi naturel de compter certaines merveilles de la civilisation khmère ou inca, ou mexicaine, parmi le patrimoine de l'humanité que pour nos parents d'être axés sur la civilisation gréco-romaine seulement, qui était déjà bien assez belle et qui sera toujours au fond de notre tradition et de notre patrimoine.

Je ne sais pas si j'ai eu de mauvais maîtres, mais on ne nous a guère parlé de la culture byzantine, ni de la culture arabe ; or, ces deux cultures commencent à entrer dans notre optique culturelle et ce mouvement, ce devenir, cette expansion, ces possibilités diverses dont j'ai parlé hier peuvent faire du bien.

Second point : la morale ou l'éthique. Il y avait un spécialiste de l'esthétique, Allemand du Sud, qui a écrit une esthétique célèbre en son temps — elle est maintenant un peu oubliée — et qui avait l'habitude de dire : ce qui est moral va de soi. Je ne sais pas. Je n'avais pas le sentiment,

La culture est-elle en péril ?

d'abord en écrivant, ensuite en prononçant ma conférence, de me détacher de certains préceptes qui me paraissent être des réflexes, non seulement nécessaires et légitimes, mais absolument indispensables de notre conduite.

Pourquoi nous serions-nous indignés contre Hitler, contre les persécutions racistes, contre toutes les horreurs dont malheureusement la première moitié de notre siècle a été assez riche ? Nous n'aurions pas eu en nous cette possibilité d'indignation, et pas seulement d'indignation, mais aussi de polémique, ou de réplique qu'ont eue les résistants ou les soldats dans les pays belligérants, et d'héroïsme enfin, si un certain fond d'éthique sociale, basée pour les uns sur la foi chrétienne, pour les autres sur d'autres convictions, n'avait pas existé...

M. MARTIN : Je citerai Talleyrand qui, au Congrès de Vienne, lorsqu'il présentait certains principes et qu'un autre diplomate lui répondait : « Cela va sans dire », déclarait : « Cela va encore mieux en le disant. »

M. DE SALIS reconnaît que dans le domaine de l'éthique et de la philosophie morale, il y a lieu à controverse. Mais une discussion approfondie dans ce sens déborderait le sujet. M. de Salis ne pense pas qu'on puisse légitimement appeler fataliste sa conception de l'histoire.

p.320 Cette idée de fatalisme ne m'a pas effleuré, peut-être parce que je suis à la fois assez conciliant et assez combatif de tempérament ! On se connaît toujours assez mal soi-même. J'ai dû produire une impression de fatalisme musulman — aujourd'hui, d'ailleurs, les musulmans ne sont plus très fatalistes, ils se battent comme de beaux diables ! J'ai d'ailleurs employé le mot « lutte » ; j'ai dit que le combat n'était pas encore décidé et qu'entre optimisme et pessimisme il faudrait encore un effort de volonté, un effort constant.

Un de ces hommes cultivés et charmants que j'aimais beaucoup me disait : « Quand je mourrai, mettez sur ma tombe : « Il a cherché à comprendre ». Il ajoutait : « Je ne dis même pas que j'ai compris ». »

Or, dit M. de Salis, nous vivons à une époque de précipitation, où l'on ne s'informe pas assez avant de formuler des jugements.

Il m'arrive de dire à mes élèves : « Il ne m'intéresse pas de savoir si vous êtes conservateurs, ou communistes ou catholiques, ou protestants. Essayez d'abord de faire un effort d'information méthodique ; instruisez-vous, essayez

La culture est-elle en péril ?

d'apprendre les bonnes méthodes ; essayez d'entrer dans un sujet, de l'analyser. Vous verrez ensuite la conclusion qu'il convient d'en tirer. » Mais commencer par une philosophie toute faite, par un programme de parti ou un catéchisme — de quelque confession qu'il soit — ne me paraît pas être la tâche première du pédagogue, en tout cas, du professeur de l'enseignement supérieur.

A propos du russe et du chinois, M. de Salis répond à M. Martin :

Mon fils apprend en ce moment le latin à l'école, je ne sache pas que dans son collège on enseigne le russe ou le chinois. En tout cas, je n'ai pas vu qu'il eût des grammaires russes ou chinoises. Mais une autre question se pose : n'a-t-on pas tort de ne pas enseigner le russe et le chinois ? Voilà de bien grandes cultures, de bien grandes littératures. J'ai enseigné à l'Université de Vienne pendant un été. A mon épouvante — parce que ces pauvres étudiants avaient tous été formés dans ces lycées hitlériens, c'est-à-dire que c'étaient des ignorants dont on s'étonnait de les trouver dans une université — je me suis aperçu qu'ils ne savaient pas le français, ils ne comprenaient pas l'anglais, ils ne comprenaient plus les langues slaves. Autrefois, dans la monarchie austro-hongroise, un Viennois cultivé savait le tchèque, le serbo-croate, l'italien, le plus souvent le français. Tout cela était fini. Je leur ai dit : « Vous voulez devenir historiens, mais pour lire, il faut savoir les grandes langues vivantes, et vous êtes bien placés ici, à Vienne. Essayez donc de reprendre cette tradition de la connaissance des langues slaves. » Ils m'ont regardé comme si je disais une monstruosité. Personnellement, je regrette souvent de ne pouvoir lire certains textes, parce que je ne sais pas de langue slave. Ce n'est pas du fatalisme, ce n'est pas un penchant politique que de dire : « Il faudrait étendre un peu nos connaissances. »

Je n'avais pas l'impression de me laisser aller à une sorte d'immoralisme fataliste, par amour de la transformation de la culture, j'ai simplement constaté que la culture se transformait.

LE PRÉSIDENT : p.321 La parole est à M. de Ziegler.

M. HENRI DE ZIÉGLER voudrait poser une brève question au sujet de « l'homme cultivé », qui essaie de « comprendre », et au sujet de la langue.

La culture est-elle en péril ?

Au début de votre conférence, si riche, vous avez fait un portrait en lui-même fort réussi, et qui nous a beaucoup amusés, de « l'homme cultivé », considéré en quelque sorte comme une espèce fossile. Vous avez un peu poussé le portrait — vous me l'avez dit ensuite — à la caricature, vous vous êtes amusé et ce portrait doit être pris *cum grano salis* (sans calembour !)...

Or, l'un des traits de cet « homme cultivé », c'est qu'il parlait bien. Eh bien, peut-on retenir cela contre lui ? Je crois, contrairement à ce que disait tout à l'heure mon collègue Victor Martin, qu'il y a *une* culture, et qu'il n'y en a pas plusieurs. Je dis qu'on peut soutenir l'idée d'une culture, si culture est véritablement formation, formation de l'esprit et du cœur ; et elle se manifeste en premier lieu, me semble-t-il, par la qualité de l'expression.

En outre, « l'homme cultivé » est un homme poli. Et le parler clair et agréable est « une politesse envers soi-même et surtout envers les autres. Bien entendu, il ne s'agit pas de s'écouter parler. »

J'ai connu des paysans et j'ai connu des ouvriers qui s'exprimaient d'une façon admirable, enviable. J'aurais voulu parler comme eux, de façon juste, heureuse, précise, même élégante. C'est là un signe éclatant et peut-être le premier signe de la culture.

Aujourd'hui le nombre de gens qui parlent de manière relâchée augmente. Et c'est l'un des premiers périls de la culture.

Je voudrais dire un mot de la langue à la radio. On a dit à plusieurs reprises — et très justement — que la radio a été maîtresse de bonne musique ; je crois que la radio doit être aussi maîtresse de bonne langue. Encore une fois, il ne s'agit pas d'une langue prétentieuse, mais d'une langue correcte, pure, efficace. Maîtresse de bonne langue comme elle l'est de bonne musique, c'est, me semble-t-il, une de ses obligations.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. de Salis.

M. DE SALIS : Je suis entièrement d'accord avec ce qu'Henri de Ziegler vient de dire : la radio maîtresse de bonne langue et maîtresse de bonne musique est en tout cas une chose très souhaitable. Il faudrait peut-être le dire à nos directeurs généraux, pour qu'ils y veillent un peu. On m'a dit, il est vrai, que maintenant c'était une élégance de bafouiller au micro, qu'on n'avait pas un

La culture est-elle en péril ?

texte écrit, mais qu'on improvisait et que pour bien montrer qu'on improvisait, il fallait un peu bafouiller.

p.322 Je ne suis pas sûr que ce soit là le témoignage d'une culture très élevée. Le bien-parler est évidemment un des signes distinctifs de culture, les peuples appelés communément latins ont une très grande facilité de langage. Leur culture est peut-être essentiellement verbale, en tout cas, elle l'est à un degré très élevé. Il me souvient avoir lu une critique de *La Montagne magique*, de Thomas Mann, parue il y a vingt-cinq ans, dans *Le Temps*. Le critique reprochait à Thomas Mann de ne pas avoir l'esprit de conversation, et il ajoutait — c'était, je crois, André Thérive — : « Les Allemands n'ont pas l'esprit de conversation. »

M. DE ZIÉGLER : Mme de Staël l'avait dit déjà !

M. DE SALIS : Mais, est-ce à dire que l'homme de culture allemand n'est pas très cultivé parce qu'il n'a pas cet esprit de conversation et l'art de la répartie vive ? Il ne faudrait pas non plus abuser de cette culture verbale qui, d'ailleurs, agaçait déjà Stendhal — il prétendait se trouver mieux ailleurs qu'à Paris, parce que ces conversations de salon, disait-il, l'ennuyaient, il les trouvait vaines.

Et l'Anglais qui, d'ordinaire, reste « muet comme une carpe », en est-il moins « cultivé », parfois, qu'un autre ? Si admirable que soit le don du langage, il ne faudrait pas qu'il devienne une valeur en lui-même, qui, à l'exclusion de tout autre, serait le signe distinctif d'une culture.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. von Schenck.

M. ERNST VON SCHENCK note que le péril, pour la culture, c'est que l'homme, aujourd'hui, oublie son historicité. Puis il interroge M. de Salis sur la « sociologie de la culture ».

Je prends le cas d'un sociologue qui ferait un ouvrage sur la sociologie de l'entreprise moderne, ou sur une certaine entreprise. Je ne vois pas ce que serait une « sociologie de la culture » de cette entreprise, c'est-à-dire d'une partie de notre réalité humaine d'aujourd'hui. Car, si ce sociologue est un bon sociologue, il sait qu'il y a des questions esthétiques. Là, nous retrouvons des données et des valeurs permanentes, parce qu'il y a des données esthétiques

La culture est-elle en péril ?

qui se réfèrent au bien-être d'un ouvrier dans son usine et dans son travail. On a trouvé des données quasi objectives, psychologiques, qui sont des données esthétiques, et si l'on ne se rend pas compte de ces données, l'homme qui est dans cette usine ou dans une autre usine, est malheureux, et il ne travaille pas aussi bien que celui qui est dans une usine où l'on sait ce que c'est que ces données primordiales d'ordre esthétique.

Si l'on s'accorde sur le fait que nous sommes seulement face à une quantité de données techniques nouvelles, mais aussi à une quantité de données nouvelles du savoir, nous nous trouvons devant une situation où ni l'optimisme, ni le pessimisme ne sont possibles. Nous sommes dans la mêlée ; nous sommes des êtres historiques à un moment de l'évolution humaine, et il faut se battre ou périr.

M. DE SALIS : p.323 Cette expression « sociologie de la culture » est traduite très exactement de l'allemand, parce qu'il y a des ouvrages importants sur ce sujet. Je crois que c'est une discipline qui existe, ou en tout cas un effort a été fait.

Quant au passé, j'ai un peu de peine à l'oublier, parce que je suis professeur d'histoire. J'ai parlé hier des forces du passé et des besoins nouveaux.. Il y a toujours un point d'intersection ; nous vivons toujours dans le présent, au point d'intersection entre les forces du passé et les besoins nouveaux.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Dimaras.

M. C. TH. DIMARAS : J'interviens sur deux points qui ont déjà été traités ce matin. En prenant des notes, copieuses d'ailleurs, pendant la conférence de M. de Salis, j'abondais dans son sens. J'étais heureux de voir enfin posée la question culturelle dans le cadre de la notion historique.

J'ai cependant noté une contradiction au moment où M. de Salis a dit que l'homme de science n'avait pas à être optimiste ou pessimiste. C'est tout à fait juste, mais je n'ai pas l'impression que nous soyons venus ici simplement comme spécialistes. Nous sommes venus parce que nous étions d'accord sur une certaine déontologie à suivre, et d'ailleurs, M. de Salis n'a pu échapper à cette contradiction. Vers la fin de sa conférence, laissant de côté l'indifférentisme scientifique, il a pris position — et une position qui est celle de nos Rencontres, si je ne me trompe.

La culture est-elle en péril ?

Seconde remarque : il s'agit de cet « homme cultivé » que vous nous avez décrit au début de votre conférence, cette espèce de fantoche. Et là, j'ai indiqué sur mes notes : « jeu de mot ». Un jeu de mot qui risquerait d'être grave. Je n'ai pas l'impression qu'on puisse, sans se tromper, passer de la notion d'« homme cultivé » à celle d'homme qui a de la culture et qui, finalement, représente la culture. L'homme cultivé, qui, au XVII^e siècle, s'appelait « l'honnête homme » est tout autre chose que le représentant de notre culture. Là, vous avez été, je crois, injuste envers ce qui constitue notre foi commune, notre foi en une culture qui existe, qui évolue continuellement, mais qui évolue — c'est le sens même de la tradition — en se renouvelant.

Si nous en venions à discuter sur la notion de la culture — discussion qui a malheureusement été absente de nos Rencontres — alors je pourrais revenir sur ce point ; et je pense que nous serions de nouveau d'accord.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Chamson.

M. ANDRÉ CHAMSON : Si je me réfère à votre conférence d'hier soir, qui m'a paru excellente dans sa volonté et sa réussite de lier en gerbe tous les résultats, tous les jugements, toutes les directions de jugement qui ont pu être échangés ces jours-ci, j'ai eu le ^{p.324} sentiment que nous étions tous les deux d'accord sur cette philosophie de l'histoire que vous avez évoquée en quelques phrases, mais tout de même d'une façon assez poussée, et lorsque je me retournais vers moi-même, je pensais : « Tu n'as pas cessé de dire autre chose. » Votre conception d'une histoire éternellement changée et issue de la conception qu'Einstein a jetée dans le monde moderne, me semblait se rattacher assez bien à ce que j'avais dit, en usant d'une autre méthode, peut-être plus poétique, plus vague, plus diffuse, plus extensive, mais peut-être, dans une certaine mesure, plus poignante aussi et plus pathétique. Chacun suit ses pentes et il essaie de dire : au fond, l'humanité vit dans une éternelle genèse.

Eternelle genèse à l'intérieur de laquelle le problème capital pour l'homme qui prend conscience de ce qui se passe autour de lui, est de savoir dans quelle mesure, pris en tenaille entre deux forces dont l'une peut s'appeler la continuité, l'autre la métamorphose, il va se dépouiller et comment il va faire la part de la continuité et celle de la métamorphose.

La culture est-elle en péril ?

M. Chamson propose à la réflexion l'exemple de Poussin qui, hanté par les grands maîtres italiens, n'en a pas moins été un novateur de premier plan. Tandis que beaucoup de jeunes artistes, aujourd'hui, qui se croient novateurs, changent constamment de « manière », ne créent en fait rien de neuf.

Je suis souvent frappé de voir combien la volonté de modernité aboutit à ramener, comme le chien de l'Écriture, l'artiste à son vomissement.

Je ne conclus pas. N'allez pas dire que je suis contre toute novation, mais la chose vaut la peine qu'on s'y arrête. Dans l'histoire de l'humanité, il est certain que la volonté de novation n'est pas toujours couronnée par des créations nouvelles, de même que la discipline pieuse et acceptée à l'égard des maîtres n'aboutit pas toujours à créer un académisme, mais au contraire, à jeter les fondements de quelque chose de véritablement nouveau.

Si je passe de la peinture des arts plastiques à la littérature, je suis tout de même frappé par une chose : vous avez dit dans votre conférence que le monde moderne jetait la plupart des hommes dans des activités nouvelles et qu'ils étaient ingénieur, bâtisseur de ponts, médecin, biologiste, savant nucléaire, contremaître dans les usines, mécanicien, et que tout cela était évidemment un apport humain qui allait s'insérer également dans la culture.

Je suis d'accord, mais ce n'est pas la première fois que ces grands brassages s'opèrent, et, en particulier, si l'on se réfère à la perspective stendhalienne, cette grande promotion qu'il a appelée le Rouge — c'est-à-dire la promotion de tous ces fils du peuple qui sont devenus, dans la Révolution française et sous l'Empire de Napoléon, les conducteurs de notre armée qui a parcouru l'Europe, — je ne sache pas que ces gens-là aient apporté beaucoup à la culture. Ils ont été du matériau de culture ; ils ont créé un nouveau type humain. Mais à ce moment-là, qui est-ce ^{p.325} qui a donné à la France la grande impulsion ? C'est un homme qui était non seulement le représentant de l'époque monarchique, mais encore — beaucoup plus que de l'époque monarchique — de l'époque féodale. Il était monarchiste, certes, mais grand seigneur et féodal. Il avait été l'ennemi de la Révolution française ; il avait combattu sous Condé contre nos armées révolutionnaires. Il avait été émigré. Il a cru toute sa vie qu'il était resté fidèle à la vieille France monarchiste, et il s'appelait M. de Chateaubriand. Et ce M. de Chateaubriand, parce qu'il avait une capacité de comprendre son époque, a été inspiré par le mouvement libéral ; il a compris toutes ces choses et,

La culture est-elle en péril ?

comme artiste, comme créateur de langue, il a ouvert des nouvelles portes. Il a fondé le grand mouvement romantique français, qui, lui, semblait être issu de la Révolution et de l'Empire. Oui, c'est un ci-devant qui l'a fait.

J'ai toujours réfléchi et médité sur cela, en pensant que les voies du Seigneur sont impénétrables.

J'ai donc voulu, personnellement — excusez-moi de faire cette apologétique, mais cela se raccroche à ce qu'a essayé de faire M. de Salis — j'ai voulu partir du point de vue que, puisqu'on nous avait posé le problème, nous étions effectivement, — et nous avons été à peu près tous d'accord là-dessus — dans une période de transition, de dissociation, de métamorphose, dans laquelle la culture pouvait éventuellement courir un certain péril.

Je vois aussi combien les métiers différencient les hommes. Comme éducateur, Jean de Salis, vous pensez que dans une pareille transformation, pour ce qu'on a à transmettre aux jeunes, la prudence s'impose. Et je ne suis pas loin de penser comme vous : élargissez leur esprit, permettez-leur de comprendre au maximum, mais comme le processus n'est pas achevé, ne concluez pas trop vite.

Mais — et n'y voyez aucune vanité — le destin m'a fait autre chose. J'ai envie d'écrire et de réaliser une œuvre. Je ne vivrai pas deux fois — du moins sur cette terre. Le chiffre de nos jours n'est pas tellement long qu'un artiste créateur puisse, au moment où il est sur cette terre, parce qu'il sent que la société, le monde, les idées, tout va changer demain, marquer le pas, laisser le porte-plume en suspens et se dire : lorsque les choses seront plus claires, peut-être pourrai-je m'engager dans mon œuvre. Il faut à toute force s'engager. Il y a, croyez-le bien, pour tous les hommes que l'on appelle des créateurs, un problème pathétique. C'est peut-être pour cela que j'ai posé le problème dans les termes où je l'ai fait. Le créateur doit avoir le sens tragique de l'enjeu qui est posé sur « la table rouge du monde », comme disait un discours de d'Annunzio qui me revient en mémoire ; les dés sont prêts à rouler, c'est entendu, mais celui qui veut parler aux autres hommes ne peut attendre ; il faut entrer dans l'œuvre tout de suite.

Or, pour entrer dans l'œuvre, que faut-il faire ? Etre ouvert de toute évidence à tout ce que le monde moderne nous apporte. D'accord. Je ne me suis jamais refusé à aucune tentative, et je crois qu'il faut faire cela, mais il faut aussi essayer de continuer dans cet héritage, dans ce patrimoine à propos

La culture est-elle en péril ?

duquel nous sommes tous d'accord. Il p.326 y a là une sorte de rampe solide, de laquelle nous ne pouvons pas nous décrocher. Voilà très exactement ce que je pense.

Un mot encore sur un autre problème : nous admettons tous qu'hier la culture était aristocratique, qu'elle a tendance à se démocratiser de jour en jour et à s'étendre. J'ai moi-même ici affirmé que tel était le mouvement de ma pensée et ma conviction profonde.

Certes, ces bienfaits de la culture, répandus hier sur un petit nombre, doivent, demain, se répandre sur un très grand nombre. Cependant, cette culture qui va se répandre sur le plus grand nombre, sera-t-elle reçue par ce plus grand nombre comme un bienfait qu'il attend depuis toujours ? A cela je réponds : je ne le crois pas. Car, dans les classes aristocratiques ou bourgeoises qui, depuis des siècles peuvent bénéficier de la culture, nous savons bien qu'il y a deux races d'hommes, et peut-être est-ce la séparation la plus profonde et la plus tragique qui existe entre les hommes. Combien de bourgeois ou d'aristocrates connaissons-nous qui, ayant été gorgés de tout ce que la culture peut donner à un homme, étant passés par l'Université, ayant couru le monde et les musées, ayant fréquenté des gens de culture, sont, de toute évidence, des ennemis de la culture et des gens qui passent leur vie sur des valeurs absolument antithétiques et hostiles à celles de la culture. Ces gens-là sont, pour moi, les adversaires je dirai même — bien qu'en vieillissant j'essaie de ne plus détester personne — des gens que je déteste ; parce qu'ils passent leur vie sur des valeurs qui ne sont pas celles que je crois être les valeurs de l'homme ; parce qu'en particulier, ils font glisser sur les biens de la terre, sur le goût de dominer et d'être les maîtres des autres hommes, des activités qui devraient, à mon sens, s'ouvrir sur d'autres perspectives. Mais nous savons bien que chez ceux qui recevaient hier la culture, il y avait comme une séparation des races, comme quand Charlemagne disait aux écoliers : ceux-ci à droite, et ceux-là à gauche. C'est éternellement la même chose dans l'humanité.

Prenez les masses, vous aurez des gens qui vont recevoir la culture comme une bénédiction et une rosée du ciel ; d'autres pour lesquels la culture n'aura pas de valeur. Il faut donc le savoir, et cela peut nous amener à une autre considération. L'autre jour, un de mes compatriotes, M. Morin, proposait, parce qu'il est sociologue, une définition : la culture, c'est un processus. Je suis d'accord avec le sociologue : c'est un processus. Mais un processus n'a de

La culture est-elle en péril ?

valeur, à mon sens, que lorsqu'il aboutit à créer ce que les médecins appellent des « diathèses », c'est-à-dire des états de l'être, des états de race. J'ai même tendance à penser — et c'est peut-être mon vieil héritage calviniste et huguenot qui me le fait penser — que la culture est une sorte de grâce, qui peut être refusée à certains pour des raisons matérielles (et dans ce cas, il faut que nous la leur donnions, les possibilités, et c'est cela expansion vers les masses), mais une sorte de grâce que tous les êtres humains n'acceptent pas de la même manière, une façon de conditionner sa vie, de régler sa démarche à travers l'existence.

Et j'ai essayé de dire l'autre jour que, quant à moi, c'est ce qui me paraît le plus important. Et j'ai essayé de pousser le plus au noir ^{p.327} possible les perspectives, sachant bien que les choses ne sont jamais aussi noires que l'esprit peut les imaginer. Mais, essayant de les pousser au plus noir, je ne cessais pas de penser : éternelle genèse, toujours mis à la porte du paradis, toujours mis à la porte de l'Eden sous l'épée flamboyante de l'archange ou ces étoiles que nous avons appris à allumer sur la terre et qui s'appellent les bombes atomiques, cela c'est le destin de l'homme, c'est ce qui vaut la peine d'être vécu, ce à quoi il vaut la peine de se confronter ; et s'il n'y avait pas de péril, il n'y aurait pas ce beau destin qui est le nôtre.

M. DE SALIS : Chamson a dit des choses admirables, que j'ai écoutées avec la plus grande attention et la plus grande reconnaissance. Nous sommes partis dans la vie à peu près au même moment, nous avons reçu tous les deux dans notre jeunesse une formation d'historien, nous nous sommes, je crois, rencontrés pendant la guerre ; et je voudrais dire encore une fois à André Chamson quel plaisir ce fut pour moi et combien je suis reconnaissant aux organisateurs des Rencontres de Genève d'avoir pu le retrouver à ces Rencontres.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Campagnolo.

M. UMBERTO CAMPAGNOLO : Les deux premiers orateurs de ce matin ont touché le point central de nos Rencontres.

L'impression qu'a eue M. Victor Martin m'a confirmé dans la mienne. J'ai d'abord donné mon adhésion presque totale à la conférence de M. de Salis. Je l'ai trouvée très convaincante ; mais en même temps, je me demandais si, dans

La culture est-elle en péril ?

la conférence même, il y avait les éléments nécessaires pour justifier les thèses qui y étaient soutenues, et auxquelles j'adhérais.

Dans sa réponse au président, dit M. Campagnolo, Jean de Salis « s'est arrêté lorsqu'il s'est agi de dire la place que pouvait avoir la morale dans sa philosophie de l'histoire ».

Or, il est difficile, me semble-t-il, d'élaborer ou même simplement d'esquisser une philosophie de l'histoire sans préciser, sans situer les valeurs morales et le sens de la vie morale. L'allusion à la rectitude, à l'honnêteté courante, ordinaire, a dévoilé le fond de la pensée de M. de Salis. Il s'agit de la conception traditionnelle — je ne juge pas — de la morale. Je me demande alors si la métamorphose de la civilisation n'entraîne pas des modifications si profondes qu'elles altèrent même les conceptions morales.

Pour ma part, j'aurais voulu — mais ce n'est pas possible ici — examiner cette question de la morale. Je vois au moins deux significations fondamentales du mot « morale », mais on peut s'en tenir à celle qui me semble être l'objet de votre pensée.

Je comprends ce que vous voulez dire, mais je me demande si, dans cette nouvelle intégration, la tradition n'a pas besoin d'être davantage justifiée. Pouvez-vous simplement dire : je fais appel au sens de la ^{p.328} responsabilité civique, au sens de la générosité ? Vous avez fait allusion à d'autres vertus de l'homme ordinaire. Mais cela s'accorde-t-il avec cette phase de la culture que vous avez qualifiée de « phase du rendement » ? Le rendement comme principe, comme critère des valeurs actuelles de la civilisation ou de la culture, n'entre-t-il pas souvent en conflit avec cette morale ordinaire à laquelle vous avez fait allusion ?

M. DE SALIS : Je me souviens fort bien du temps — et M. Jean Wahl pourra confirmer ce que je dis — où Henri Bergson n'avait pas encore écrit ses *Deux Sources*. Dans les milieux philosophiques — j'emploie un grand mot, nous étions jeunes étudiants — on disait : il va être bien difficile pour Bergson d'écrire une philosophie morale, parce que toute sa philosophie a ébranlé singulièrement une certaine position ; où va-t-il « accrocher » pour donner une morale ?

M. de Salis reconnaît qu'il y a une « apparence de contradiction » — en tout cas une difficulté — à voir, d'une part, les phénomènes de la nature et de la société en

La culture est-elle en péril ?

perpétuelle transformation et à donner, de l'autre, une série de conseils relevant de la morale traditionnelle. « Mais je ne sais pas, dit M. de Salis, si théoriquement on peut résoudre cette difficulté ; les antinomies, il faut les prendre pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire souvent pour insolubles. »

Vous êtes, par exemple, porté à la philosophie, et vous voilà obligé de faire la guerre. Eh bien, vous devez tout à coup obéir au commandement, ou donner des ordres, qui font appel aux impératifs les plus simples, les plus primitifs, d'héroïsme, de courage. Tout à coup, tout se réduit à quelque chose d'extrêmement simple. Eh bien, c'est le propre de la vie. Il est évident qu'on peut voir le monde en mouvement et ne pas préconiser cette sorte d'immoralisme poussé au paradoxe, qui a d'ailleurs été prêché — ou tout au moins ressenti comme une tentation — par certains écrivains de notre siècle désireux d'aller jusqu'au bout de leur pensée, jusqu'au bout de leur logique. Mais leurs conclusions nous paraissent aujourd'hui, déjà, un peu enfantines.

M. CAMPAGNOLO : Vous avez dit que c'est le propre de la vie ; peut-être avez-vous raison, mais vous reconnaîtrez aussi que c'est le propre de la philosophie, et vous en avez fait une esquisse.

M. DE SALIS : Sur la question de l'antinomie nous sommes d'accord.

M. ILYA EHRENBURG : J'ai été heureux d'entendre la conférence de M. de Salis. L'homme d'un pays entouré de montagnes, géographiquement un peu isolé, a montré une largeur de vues que n'ont pas toujours eue tous les participants aux Rencontres. Il a voulu regarder le monde tel qu'il est, ce que n'ont pas fait tous les participants des Rencontres.

Il est tragique de voir des intellectuels ne pas s'apercevoir des changements et des métamorphoses du monde, du rôle des deux ^{p.329} Amériques, de l'Asie, des changements survenus sur le continent européen et continuer à considérer tout ce qui se passe de leur point de vue. C'est dangereux, parce que dans ce cas-là, il est très facile de devenir une province, c'est-à-dire d'avoir la psychologie provinciale, en ne cherchant pas à élargir ses vues. Et ce que j'ai beaucoup aimé dans la conférence de M. de Salis, c'est sa largeur de vues.

On lui a reproché sa caricature de « l'homme cultivé » du passé. Peut-être ai-je mal compris, mais il a parlé, non du créateur de culture, mais du

La culture est-elle en péril ?

consommateur ; de ceux dont Chamson vient d'évoquer avec passion — ce qui est le propre de Chamson — en disant qu'il détestait ces gens-là. Et, parlant de l'homme cultivé, M. de Salis a perdu de vue un instant l'aspect universel, en disant, par exemple, que « l'homme cultivé » savait manger, qu'il connaissait l'art gastronomique et se tournait vers un seul pays et pas vers les autres. C'est-à-dire que le tableau de « l'homme cultivé » exclut l'Angleterre et l'Allemagne où, ni « l'homme cultivé » — ni les autres — ne savent très bien manger... M. de Salis aussi a fait une critique qui visait un peu la France, en disant que « l'homme cultivé » voyageait autour de sa chambre ; ce n'est pas tout à fait juste pour les Anglais, et cette critique pouvait être vraie autrefois pour le Français. Je lui ferai donc un seul reproche : de s'être, en faisant ce portrait, surtout tourné vers la France.

Quant à l'« esprit de conversation », il visait aussi bien les Français, les Allemands, les Anglais ou les Russes. Elle signifiait cette inflation du langage chez les intellectuels de certains pays, qui cultivent la parole en soi, le verbe. Ces gens expriment des choses simples d'une façon compliquée, tandis que leur tâche serait de savoir expliquer les choses compliquées de façon simple. Mais c'était en général l'attitude des intellectuels du passé, qui, dans certains pays, ont encore des représentants.

A ces gens-là, M. Ehrenbourg oppose l'*intelligentsia* moderne, la véritable « élite » (on a trop abusé d'ailleurs de ce terme pour désigner les gens que M. Chamson « déteste » et que M. de Salis a décrits dans son portrait de « l'homme cultivé »).

Là où je ne serais pas d'accord, c'est sur cette idée que lorsque les peuples seront amenés à la culture, il y aura également, parmi eux, des gens semblables à ceux des « élites » des anciennes classes dirigeantes. Je dois indiquer qu'il y a une certaine différence.

M. Ehrenbourg montre que l'ouvrier, faisant un travail créateur, « rien ne peut mieux contribuer à élever l'homme » que ce genre de travail. « L'homme qui fait un clou » peut mieux comprendre Rembrandt et Picasso qu'un homme qui détache des coupons de rente ou le consommateur perpétuel, ne crée rien dans la vie.

En écoutant la conférence de M. de Salis, j'ai pu constater que le banc des accusés se métamorphosait ! Nous avons vu au banc des accusés : la radio, la télévision, l'appareil photographique, quantités d'autres inventions. Eh bien, quand on a commencé à examiner leurs ^{p.330} cas, on s'est aperçu que les objets

La culture est-elle en péril ?

n'étaient pas coupables, et qu'il fallait aller un peu plus loin, voir au moins le photographe et pas seulement l'appareil qu'il manie ; puis qu'il n'y avait pas seulement le photographe, mais aussi l'homme qui emploie la photographie. Donc l'élément social était inclus dans la question même et ne pouvait pas être transformé en question métaphysique ou poétique.

La conclusion de M. de Salis a été que nos Rencontres ont eu des résultats positifs, en ce sens que nous avons tous mieux perçu d'où vient le péril, et qu'il ne convient pas de désespérer à cause d'une certaine évolution ou d'une métamorphose des sociétés.

Puisque j'en suis à la conclusion, je vais faire une dernière remarque. Pour gagner la confiance des enfants, il faut plus d'une semaine, souvent des années. Mais nous ne sommes pas des enfants, il ne convient donc pas de s'imaginer que je vais me mettre à penser comme M. Calogero, ou le contraire. Je n'ai pas la prétention de l'avoir convaincu. Et cependant, la confrontation des différentes expériences et opinions nous a permis de nous enrichir et de nous comprendre mieux ; cela facilitera le travail commun — et c'est là notre tâche.

M. DE SALIS a aussi l'impression que les Rencontres de cette année ont eu un résultat positif et n'ont pas été du verbiage. On a approfondi le sujet ; on a vu que ce ne sont pas les moyens techniques de diffusion qui comptent, mais bien l'usage qu'on en fait.

C'est la manière dont on utilise ces appareils qui importe, et non pas les appareils eux-mêmes, qui sont devenus, pour la diffusion de la culture et son enrichissement, des merveilles, dont on aurait bien tort de dire du mal. Par là, d'ailleurs, nous en revenons à la question de l'éducation ; car il faut une certaine éducation pour savoir manier ces instruments.

D'autre part, Ilya Ehrenbourg a très bien compris ce que j'avais voulu dire quand j'ai fait une esquisse un peu malicieuse. Il a très bien dit — je croyais, moi aussi, que cela allait de soi — qu'il s'agissait naturellement du consommateur de la culture, d'un certain porteur de la culture. Je disais, moi : le philosophe de café et de salon, cet homme souvent charmant, à la répartie vive, mais qui est, au fond, pour nous un souvenir d'enfance. Même les conditions économiques, financières de l'humanité moderne, dans les pays capitalistes, sont telles que cette sorte de fainéant verbeux ne peut plus guère hanter toute la journée certains lieux pour ne rien faire. C'est donc une

La culture est-elle en péril ?

illustration empruntée à des personnages de la fin du XIX^e siècle, peut-être du commencement du siècle. Il est vrai que, tout au fond du tableau, apparaît un homme bien charmant et dont nous avons tous, jadis, lu les livres : j'ai pensé à M. Bergeret. Mais ce « bergerétisme », je ne sais pas s'il a encore beaucoup de valeur, bien que les phrases de M. Bergeret soient tournées de façon si charmante qu'il m'arrive encore de les relire !

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Michaelis.

M. EDGAR MICHAELIS : p.331 Vous avez parlé du mobilisme et vous avez posé la question des normes permanentes et de l'éducation. Vous avez dit, en somme, qu'il n'y avait pas de péril et qu'un sauveur n'était pas nécessaire.

M. Michaelis observe que MM. Chamson, Ehrenbourg et de Salis ont mis l'accent sur les valeurs permanentes, parlant d'un patrimoine qu'il faut garder. Même dans le *πάντα ρει* d'Héraclite il y a un fond stable. Mais, poursuit M. Michaelis :

L'un des problèmes essentiels est celui de la morale. Et là, je voudrais dire quelques mots de la psychologie, dont je me suis occupé spécialement. Il y a quelques années, ici, nous avons parlé d'un nouvel humanisme. Mais le nouvel humanisme n'a pas écarté les anciens humanismes. Et je voudrais revenir sur cette question des langues mortes. Peut-on dire que le grec soit une langue morte ? Et l'hébreu ? Et n'avons-nous pas besoin, pour lire les sources, de connaître ces langues mortes qui, ainsi, deviennent vivantes. Je lis volontiers le *Nouveau Testament* en grec.

Il y a, dans la psychologie de Freud et, après, chez Jung, une morale qu'on a appelée nouvelle ; cette morale nouvelle a été opposée à l'ancienne morale, à la morale kantienne. La morale kantienne est une morale rigide ; la nouvelle morale doit intégrer le mal dans la personne. Le mal ne doit pas être simplement dominé ; il doit être intégré. Et cela pose de très graves problèmes pour l'éducation, problèmes qu'on a évoqués à différentes reprises avec raison d'ailleurs. On constate cependant dans la jeunesse un manque d'orientation, et il nous faut des éducateurs qui cherchent une morale. La nouvelle morale de Jung veut, en intégrant le mal, lui laisser la place. Et nous sommes alors face à l'une des questions les plus fondamentales qui se soient posées dès l'antiquité : celle du bien et du mal.

La culture est-elle en péril ?

M. Michaelis pense que dans une période de transition comme la nôtre, il faut chercher « une direction, une synthèse ». Retrouver une morale, mais quelle morale ? Sera-ce une nouvelle morale ou une morale qui reprendra les valeurs de l'antiquité ? Il y a là une grave question.

M. DE SALIS : Vous avez parlé de C. G. Jung ; c'est peut-être un excellent point de repère. En effet, Jung lui-même, dans un de ses ouvrages, expose les difficultés qu'il y a à dire aux malades qu'il faut s'en tenir aux règles honnêtes d'une morale qui doit être préservée, et que, d'autre part, on se trouve en face d'un malade ou d'un homme atteint d'une névrose, et qu'il faut essayer de le guérir. Il y a donc, dans tout ce qui appartient à notre époque, une certaine difficulté ; ce que j'ai appelé une certaine antinomie. Jung, en tant que médecin, en tant qu'analyste, éprouve cette contradiction, qu'il faut peut-être délivrer un homme d'un complexe et, d'autre part, lui dire de se conduire honnêtement, de ne pas tomber dans une conduite amoral, alors que peut-être une morale trop rigide avait été à l'origine du complexe ou avait contribué à la formation du complexe. Vous voyez alors que même dans les ^{p.332} domaines les plus différents, dans celui du traitement des malades, vous rencontrez cette même difficulté. Elle est, je crois, inhérente à notre époque et à notre société.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Boni.

M. GUIDO BONI : Le mérite le plus important de la conférence de M. de Salis a été, de l'avis général, d'avoir apporté une conclusion à la question posée : la culture est-elle en péril ? Il a examiné la signification du mot « culture ». J'ai eu l'honneur de m'entretenir avec lui, hier soir, et il reconnaît que le mot « culture » est un mot abstrait.

Je pense que toute notre formation a été un ensemble d'abstractions. Quand nous parlons d'une chose concrète — une table, un cheval — il y a des éléments généraux qui correspondent et sont caractéristiques de chacune des choses. Au contraire, quand il s'agit d'idées générales, comme celle de la culture, nous rassemblons dans ce mot une quantité d'éléments différents. La culture est évidemment le produit d'une civilisation. Or, une civilisation est faite naturellement de toutes les manifestations de l'esprit, sciences, arts, religion, etc.

La culture est-elle en péril ?

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Salin.

M. SALIN : M. Victor Martin a dit au début de cet entretien que votre conférence nous avait donné une impression de fatalisme. Je dois avouer qu'en ce qui me concerne, c'est exactement le contraire. Loin de retirer de votre magnifique exposé un sentiment de fatalisme, j'en ai retiré un sentiment d'optimisme. Après ce que vous avez dit hier, on peut conclure, comme le faisait Mme la duchesse de La Rochefoucauld, que les moyens de la technique moderne, mis à notre disposition pour la diffusion de la pensée et des connaissances, sont excellents, qu'ils apportent de la facilité, tout ce qui est nécessaire pour donner à la culture et à la connaissance, une expansion très large, une expansion démocratique — comme le demandait M. Philippart. Et les accusés, que dénonçait la conférence de M. Porché, s'en sont fort bien tiré et ils se sont facilement excusés.

Il faut remarquer que tous les moyens mis à notre disposition pour communiquer ont, dans le passé, présenté des dangers. Si l'on se reporte aux belles études de Wilfredo Pareto, nous voyons qu'à des époques où on ne connaissait pas ces moyens modernes, il y a eu des dangers très graves ; il y a eu des chutes de la culture et de la civilisation provoquées par la façon dont se transmettaient les idées.

Aujourd'hui, au contraire, ces moyens de transmission nous mettent à l'abri de catastrophes comme celle de la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, qui a marqué une chute verticale dans les connaissances, au moins de notre monde occidental. De ce côté-là, votre conférence nous amène à une conclusion optimiste, et non pas fataliste.

p.333 Que la morale risque de se transformer par ces moyens de diffusion, par les idées qu'ils développent, c'est tout à fait naturel. Elle s'est déjà modifiée. Elle change sans arrêt et, aujourd'hui, nous assistons à un phénomène un peu spécial : à la morale basée plus ou moins sur des religions inspirées, on s'aperçoit que se substitue aujourd'hui une nouvelle morale — les fondements restant toujours les mêmes — basée sur une religion sociale, dont l'importance devient chaque jour plus grande et dont le développement ne compromettra nécessairement la culture en général.

L'esprit humain, qui a été soumis à des tyrannies, même à l'interdiction de

La culture est-elle en péril ?

s'exprimer, et il s'en est toujours tiré. Faisons-lui confiance, et il arrivera certainement à retrouver un équilibre qui nous paraît un peu compromis en ce moment, mais qui ne l'est pas dans ses fondements.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Jean Wahl.

M. JEAN WAHL : Je ne sais pas comment je vais m'en tirer, parce que, d'une part, j'ai une toute petite chose à dire sur une grande question ; d'autre part, beaucoup de choses à dire sur une multitude de petites questions. Et je ne voudrais pas tomber sous l'accusation qui m'a été faite de bavardage.

Je prends la question de la morale. M. de Salis se demandait de façon très intéressante quelle hypothèse on pouvait faire sur la morale de Bergson avant qu'il ait écrit son dernier livre. C'est une question que beaucoup, en effet, se sont posée. Il y avait quelques éléments de réponse dès le premier ouvrage de Bergson, dans l'idée du moi profond, et puis, dans l'idée de liberté et de création de soi par soi.

Mais quelle morale pouvons-nous trouver dans notre monde où les valeurs vacillent ? C'est une question extraordinairement difficile. Chamson nous a rappelé une parole de Balzac : deviens ce que tu es. Je me rappelais que cette parole avait été énoncée auparavant par Goethe, et René Schaerer me rappelle que cela se trouve dans Pindare déjà.

La question est de savoir : qui suis-je, ou que suis-je ? Et puis : que dois-je faire ? Je crois qu'on ne peut pas répondre à cette question, sauf en se plaçant devant des problèmes particuliers. On ne peut découvrir qui on est que par les attitudes que l'on prend ; c'est ce que disait un de mes maîtres devant les problèmes particuliers, et notamment, par les refus que l'on sent en soi ; c'est l'idée du démon de Socrate : les refus que l'on sent en soi devant certaines choses, avant de découvrir en soi les propensions vers certaines autres.

Je voudrais dire les impressions que j'ai ressenties en suivant ces conférences attentivement, et les quelques vérités qui se précisent plus ou moins dans mon esprit. D'abord, une formule est revenue très souvent : la culture est en péril, la culture est toujours en péril, la culture n'est jamais en péril... Elle n'est jamais en péril parce que, s'il y a un fond de culture, quoi qu'on fasse, ce fond subsistera ; elle ne sera peut-être pas toujours diffusée de la

La culture est-elle en péril ?

même façon ou elle sera trop diffusée, mais elle sera. Elle est dans l'homme. M. de Salis nous l'a rappelé. Et ^{p.334} M. Calogero, allant un peu plus loin, nous a dit : pour moi, toutes les valeurs sont toujours en péril, mais qu'est-ce que la culture ? C'est une question qu'on a peu abordée et que M. Morin a essayé d'aborder. Comme je le disais en parlant de Socrate, on sait souvent mieux ce qu'on ne veut pas, que ce qu'on veut ; on sait mieux ce que la culture n'est pas, que ce qu'elle est.

Elle n'est pas un conservatoire, c'est ce que nous a montré M. Porché ; elle est, nous a dit M. Chenevière, une formation plutôt qu'une information. Est-elle mise en péril par la science ?

Georges Duhamel avait dit que notre civilisation était une civilisation scientifique. Je crois cela un peu général. Certes elle est scientifique, mais elle est artistique aussi. Il avait dit que le philosophe de la science risque de disparaître. A vrai dire, je ne sais même pas si de Broglie voudrait complètement de ce titre de « philosophe de la science ». Il est avant tout un savant. Et, d'autre part, il est parfois très difficile de faire la différence entre les techniciens et les véritables savants — je dirais plutôt savants physiciens que philosophes de la science. M. Duhamel avait pris Branly comme exemple d'un philosophe de la science, mais je crois plutôt que c'est un homme tourné déjà vers la pratique.

Saurat avait bien montré qu'avant tout la question peut être celle des créateurs de culture, plutôt que celle de la consommation de la culture. On nous avait montré qu'il ne faut pas trop croire que la culture est en danger parce qu'elle risque d'être plus répandue. De là, nous en arriverions facilement aux idées d'Ehrenbourg : comment faire pour que la culture atteigne la masse ? Faut-il éliminer de la culture — je crois que ce ne serait pas du tout son avis — ce qu'il y a de plus haut, parfois qui semble hermétique, pour accéder à la masse ? Ehrenbourg n'aime pas que l'homme cultivé, l'homme de lettres, traite de cas pathologiques, mais, je l'ai vu de plus en plus, il admet bien de grandes œuvres où les cas pathologiques sont étudiés. Il a parlé de Faulkner, de Racine par opposition à Corneille. Il y a, dans les grandes œuvres d'art, un moment où le cas pathologique est transformé en cas humain, profond, et je crois, ou j'espère, qu'il le reconnaîtrait.

Mais le danger, comme a dit Duhamel, c'est que la culture paraît menacée par

La culture est-elle en péril ?

cette marche de l'homme vers la machine et de la machine vers l'homme. Je ne sais d'ailleurs pas si, dans tous les cas, c'est un danger. M. de Ziégler a dit que le travail contraint et précipité auquel nous oblige la radio est une chose mauvaise, mais parfois, ce n'est pas une chose mauvaise. Valéry aimait bien le travail contraint, et, parfois, la précipitation dans le travail donne de bons résultats.

Mais la discussion a vite tourné sur la civilisation des images — comme dit Chamson — et déjà Duhamel avait déclaré que la peinture et la sculpture sont évincées. Non, je n'en suis pas persuadé. Chamson a parlé du triomphe de la matière. J'ai des doutes sur cette civilisation des images ; mais Chamson dit très bien qu'à côté des images subsiste le livre. Notre civilisation n'est pas tout entière dominée par l'image. Dans l'histoire de l'humanité, le livre a une place ; il n'a pas eu, et Chamson l'a dit, la place la première dans le temps. Il y a eu un p.³³⁵ moment où le livre a été tout puissant, mais ce n'est pas le premier moment. Et aujourd'hui, il n'est peut-être plus la seule puissance. Il a autour de lui d'autres moyens de culture ; il subsiste cependant.

Ce qu'il y a de nouveau, nous a dit Chamson d'une façon très intéressante, c'est l'image comme document. D'autres orateurs ont dit que, par l'image, nous allons au delà du principe de nos contradictions. On a dit qu'il n'y a pas de dialectique de l'image. A vrai dire, il y a, si l'on veut, dialectique de l'image autant que dialectique du langage, ou aussi peu. Mais il n'y a pas de raison pour dire qu'il n'y a pas une sorte de dialectique des images.

L'important, c'est de dominer la technique, de se servir de la technique. Et *La Strada*, par exemple, est un bon film parce que la technique est dominée, contrôlée par la poésie.

Il y a, pour moi, un point qui offre des difficultés : c'est que nous sommes, malgré tout, dans une civilisation de l'image et que, d'autre part, nous n'avons plus de représentation possible de l'univers dans son ensemble, et dans ses plus petits fondements. Nous sommes donc une culture fondée en grande partie sur l'image. Et puis, nous ne savons pas si nous pouvons avoir une image de l'ensemble dans lequel nous sommes.

Il n'en est pas moins vrai que, depuis le début, l'homme est entouré d'images. Je me suis amusé à former deux mots sur des racines connues ; l'homme est entouré d'une sorte de *phonosphère*, et d'une sorte d'*iconosphère*. Il y a une forêt de bruits et d'images qui l'entourent. Mais il ne faut pas, le R. P.

La culture est-elle en péril ?

Dubarle le disait, nous borner à l'image ; il faut surtout préserver la faculté d'attention que peut, en effet, obnubiler l'image.

J'ai été également frappé par ceci : beaucoup d'orateurs ont insisté sur le fait qu'il ne faut pas que la culture soit réservée à l'élite, et qu'en fait même, elle n'est pas réservée à ce qu'on appelle l'élite. Il y a, comme le disait Duhamel, les non-certifiés, il y a ces paysans dont nous parlait Chamson ; il y a ceux que Saurat appelait les moins évolués, et dont sortent parfois les plus hauts aspects de la culture. Et Wladimir Porché avait dit également qu'un des résultats de l'état actuel de la culture c'est que bien des choses qui n'en faisaient pas partie autrefois — mélodies populaires, et autres choses — semblables, entrent dans la culture.

Il y a un optimisme et un pessimisme possibles de la culture. Comme disait Pierre Abraham, il y a des docteurs tant-pis et des docteurs tant-mieux. Il s'agit de faire quelque chose de la culture, et malgré tout, elle subsistera. Qu'on fasse comme on veut, disait Campagnolo, elle est là. Il n'est pas en notre pouvoir qu'elle ne le soit pas.

Je reviens à ce que je disais en commençant, à cette formule : « Deviens ce que tu es. » Je suis, d'un mot que je n'aime pas beaucoup, une sorte de clerc ; il s'agit de savoir si notre devoir, mon devoir, n'est pas de préserver la culture, même si elle paraît vue un peu de travers par certaines portions de l'opinion. Peut-être sera-t-elle reconnaissante plus tard, peut-être le prolétariat même sera reconnaissant de l'effort qu'on aura fait pour préserver, pour lui, et pour l'humanité dans son ensemble, ce qui a toujours été la culture.

LE PRÉSIDENT : p.336 Je remercie M. Jean Wahl de cette revue si claire et si brillante, et je m'en vais lever cet entretien. J'aurais bien voulu prendre la défense de M. Bergeret, parce que je ne pense pas qu'il représente le moins du monde la catégorie que M. de Salis a évoquée dans sa conférence d'une façon si malicieuse — dans tous les sens du terme. Peut-être est-ce parce que M. Bergeret appartient à la catégorie dont je fais partie, et que je me suis senti blessé en lui !

La séance est levée.

@

HUITIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par Mlle Jeanne Hersch

@

M. ANTONY BABEL : p.337 Je déclare ouvert le dernier entretien des Rencontres Internationales de Genève de 1955. Il va être présidé par Mlle Jeanne Hersch, et constituera la suite de l'entretien de jeudi, qui portait sur les différents moyens de l'éducation populaire. Nous traiterons en particulier de toutes les répercussions des techniques nouvelles sur l'éducation populaire.

Auparavant, j'ai un agréable devoir à remplir. C'est un honneur pour moi que de remercier l'Unesco. L'Unesco est ici représentée par M. Henri Fast, directeur adjoint du département de l'information, et par M. Jacques Havet que je n'ai pas à présenter au public des Rencontres, puisqu'il est un fidèle ami de nos décades genevoises. Il vient à Genève depuis des années, et nous sommes toujours très heureux de l'accueillir comme nous avons été heureux d'accueillir cette année, pour la première fois, M. Fast. Vous savez comme nous nous sommes félicités des rapports noués depuis déjà bien des années, avec l'Unesco. Au début, l'Unesco a envoyé des observateurs à ces réunions, et ensuite, spontanément, elle nous a offert de nouer des liens avec nous, ce que nous avons accepté, je n'ai pas besoin de le dire, avec joie.

Nous avons eu tout d'abord un appui moral infiniment précieux ; appui intellectuel, puis ces liens se sont précisés, et, vous le savez, à l'heure présente, l'Unesco nous accorde aussi un appui matériel. Cet appui matériel est pour nous très important, puisqu'il a permis l'élargissement des Rencontres Internationales ; il nous a permis d'augmenter le nombre de nos invités.

La Ville de Genève, la République et le canton de Genève, nous offrent très généreusement l'appui financier voulu, depuis le début même de nos décades. J'ai déjà remercié les autorités de la ville et du canton, et dois associer, sur ce plan matériel, l'Unesco, et la remercier de cet élargissement.

Je dois constater que l'Unesco, tout en nous permettant un plus grand

¹ Le 17 septembre 1955.

La culture est-elle en péril ?

rayonnement, nous a laissés, en même temps, dans une totale p.338 indépendance, ce à quoi nous sommes extrêmement sensibles. Jamais l'Unesco n'a cherché à exercer la moindre influence sur la tournure même de nos débats. Je dois d'ailleurs faire la même remarque en ce qui concerne le canton et la Ville de Genève. Cette liberté, pour nous, est un bien infiniment précieux ; nous ne saurions l'aliéner. C'est le climat même dans lequel les Rencontres, vous le savez, doivent se développer.

Je suis donc heureux de remercier encore très vivement l'Unesco, et de prier M. Fast et M. Havet de bien vouloir exprimer nos sentiments de gratitude à M. le Directeur général de cette organisation.

La parole est à M. Jacques Havet.

M. JACQUES HAVET : Cette année encore, j'ai la tâche très agréable de me faire auprès de vous et auprès des autorités de la République et canton de Genève, l'interprète du Directeur général de l'Unesco. Je vous transmets donc son message cordial et je vous exprime ses remerciements pour le climat de liberté, de tolérance et de passion intellectuelle que vous faites régner dans ces Rencontres.

Vous me pardonnerez sans doute de répéter ici ce qui a été dit bien des fois. C'est, vous l'avez vous-même, Monsieur le Président, souligné à l'instant, en gardant leur style propre, en maintenant leur indépendance, que les Rencontres servent le mieux une cause qui est aussi celle de l'Unesco.

Favoriser l'échange des idées entre hommes de culture des différentes nations et contribuer par cela à la fois à éclairer les problèmes les plus importants de notre temps et à jeter les bases d'une meilleure compréhension entre les peuples eux-mêmes, cette tâche, l'Unesco y consacre une partie de ses activités, et par des moyens qu'elle seule peut mettre en œuvre. Mais, dans le domaine qui vous est propre, celui des larges confrontations intellectuelles, un organisme officiel souffre de servitudes dont, très heureusement, le Comité des Rencontres est exempt. C'est pourquoi, comme M. Jean Thomas vous le disait il y a quelques années, l'Unesco doit vous rendre hommage d'une action qu'elle pourrait difficilement poursuivre comme vous le faites.

A cet hommage officiel, je voudrais encore une fois joindre mes remerciements personnels les plus chaleureux pour la cordialité de votre accueil

La culture est-elle en péril ?

auquel nul plus que moi n'est sensible, et pour l'occasion qui m'a été offerte, cette année encore, de vivre pendant une dizaine de jours dans une atmosphère unique de stimulation intellectuelle et d'amitié.

En vous disant ces quelques mots, je me fais aussi l'interprète de mon collègue Henri Fast, directeur adjoint du département de l'information qui, pour ne pas surcharger l'ordre du jour de cette séance, m'a laissé le soin de parler en notre nom à tous deux. Et, s'il intervient tout à l'heure, ce sera à titre personnel, car il a eu la gentillesse de faire de moi le porte-parole de notre organisation.

En choisissant le thème de ces dixièmes Rencontres et en l'abordant dans toute sa généralité, vous avez rencontré, Monsieur le Président, p.339 certaines des préoccupations qui n'ont cessé de se faire jour dans les conseils de l'Unesco. Nos programmes n'ont cessé de tendre à ce qu'on peut appeler, de manière sommaire, sans doute, la démocratisation de la culture ; mais, en même temps, ils ont été animés par le souci de maintenir à la vie culturelle son caractère le plus élevé.

Il n'est donc pas étonnant que l'Unesco ait toujours consacré une partie importante de ses activités à l'étude et à la mise en œuvre des possibilités, des moyens modernes de diffusion ; mais elle ne s'est pas contentée d'une action purement pratique, purement empirique, entreprise comme à l'aveuglette : comités, groupes d'experts, stages d'étude, enquêtes ont été consacrés à des études comparables à la vôtre, quoique plus limitées dans leur objet. Ils ont notamment précisé certains des dangers que présentait, pour la culture et pour la liberté des hommes, un mauvais usage des grands moyens de diffusion.

Ces études ont permis de connaître que le remède à ces dangers n'est pas de limiter l'emploi de ces moyens, mais de le perfectionner, de l'adapter aux besoins du public, de faire de ces instruments nouveaux les alliés et les propagandistes d'une forme de culture à laquelle chacun puisse participer plus activement et de manière plus approfondie.

Parallèlement à ces programmes, d'ailleurs, l'Unesco a poursuivi le développement des moyens plus traditionnels de la culture : le livre, la bibliothèque, le musée, etc. Surtout, elle a mené ces deux actions parallèlement, dans le même esprit, avec les mêmes fins ; en cela, et par d'autres aspects de son programme, je pense qu'elle a contribué, non pas à

La culture est-elle en péril ?

répandre une culture toute faite, et comme prédigérée, mais à stimuler la vie culturelle dans ses formes les plus exigeantes, celle dont les Rencontres se sont donné pour tâche de défendre l'authenticité.

Cependant, il fallait que le problème des chances et des périls qu'offre pour la culture le développement des moyens modernes de diffusion, fût posé dans toute son ampleur, avec toute sa portée, et sans complaisance. Même si son examen ne peut comporter de solution simple qui satisfasse tous les intérêts en présence, vous avez su mener à bien cette tâche, en faisant appel aux compétences les plus diverses, les plus importantes ; en ouvrant une sorte de parlement, où opinions et intérêts intellectuels puissent s'affronter, où chacun puisse se faire mieux comprendre d'autrui, et surmonter lui-même ses propres préjugés et certaines de ses répugnances.

L'Unesco doit aussi vous être reconnaissante d'avoir assuré, en vous gardant de toute polémique stérile, les conditions d'un dialogue ouvert et amical entre des intellectuels de plusieurs pays d'Occident et un grand écrivain soviétique. L'intérêt passionné avec lequel le public a suivi ce dialogue a suffisamment montré l'importance que peuvent revêtir de tels échanges et de tels contacts dont il faut espérer que l'avenir verra la multiplication.

Mais la vertu des Rencontres n'est pas limitée au cadre strict de leurs travaux ; elle tient au climat d'amitié qui y règne ; aux contacts personnels dont elles sont l'occasion, à ces conversations privées, p.340 détendues ou passionnées, dont il ne subsiste nul procès-verbal, mais qui n'en laissent qu'une trace plus durable dans l'esprit et le cœur de ceux qui en ont le bénéfice.

J'ai moi-même, une fois de plus, été sensible à cet aspect privé, marginal, de vos larges et hétérogènes rassemblements d'hommes venus de tous les horizons. Cette confiance, cette cordialité sans apprêt que votre présence, votre action directe, et l'accueil de tous les Genevois ont le secret de faire régner, je devais vous en remercier tout particulièrement.

Et puisque cette année les Rencontres fêtent leur dixième anniversaire, et que le Comité organisateur, son président et son secrétaire-général peuvent à bon droit regarder avec fierté ces dix années d'activité, je veux vous exprimer, Monsieur le Président, la confiance que m'inspire leur avenir et les vœux chaleureux que je forme pour leur développement

La culture est-elle en péril ?

M. BABEL : Je remercie infiniment M. Havet et je passe maintenant la présidence à Mlle Jeanne Hersch.

LA PRÉSIDENTE : La technique de l'entretien sera un peu différente aujourd'hui, puisqu'il s'agit essentiellement de confronter des expériences concrètes faites dans le domaine de l'éducation populaire par différents pays. Il faut bien le temps d'exposer le contenu de l'expérience ; ce n'est plus une confrontation d'opinion sur des notions générales et fondamentales touchant l'éducation ouvrière ou populaire, chaque orateur pourra parler plus longtemps, mais personne ne doit dépasser cinq minutes. Telle est la règle du jeu.

La parole est à M. Philippart.

M. LOUIS PHILIPPART : L'expérience d'éducation populaire que le Comité des Rencontres Internationales de Genève m'a prié si aimablement d'exposer devant vous, se situe dans le cadre d'une province belge d'expression française du sud de la Belgique, le Hainaut, qui bénéficie d'une tradition démocratique réelle, et vivante, depuis plus de soixante-quinze ans. Je tiens à le dire en passant. Cette province fut et reste la première province industrielle de notre pays ; la production de ses charbonnages et de ses usines métallurgiques dépasse la moitié de la production nationale ; l'exploitation des carrières, la construction métallique et électrique, l'industrie chimique et textile y sont également très prospères ; elle fut le berceau, tragique parfois, d'un mouvement ouvrier belge. Depuis le début de ce siècle, elle a créé un enseignement industriel, professionnel et technique, dont la qualité et le rayonnement ne cessent de s'affirmer.

L'université de travail de Hainaut plonge ses racines les plus profondes dans la réalité économique et humaine des diverses régions de la province, et permet, à tout fils, ou à toute fille de la classe ouvrière qui le désire, de gravir, selon ses capacités, ses mérites et sa valeur, tous les ^{p.341} échelons, ou quelques échelons de la hiérarchie industrielle et commerciale du monde moderne. Ses écoles normales pour instituteurs et institutrices, son institut supérieur de pédagogie, ses centres régionaux d'orientation scolaire et professionnelle constituent les cadres et les auxiliaires précieux de la vie scolaire des degrés primaires et professionnels.

La culture est-elle en péril ?

Son enseignement supérieur assure le recrutement et la formation des ingénieurs et des licenciés que le progrès technique et économique de la province exige. Enfin, depuis le début de ce siècle, on peut dire qu'elle s'est engagée consciemment, tenacement, dans un effort d'organisation démocratique, c'est-à-dire libre et populaire, de l'éducation.

Ici, si je me suis permis de situer le cadre dans lequel cette expérience se déroule, c'est parce que je ne crois pas qu'on puisse méconnaître la spécificité de ce cadre, si l'on veut engager une œuvre véritablement valable d'éducation ouvrière.

« J'ai fait allusion, dit M. Philippart, aux ressources économiques et à l'industrialisation de la province de Hainaut pour qu'on sache exactement les conditions dans lesquelles l'effort d'éducation populaire s'accomplit. » L'institut provincial d'éducation et des loisirs qu'il dirige constitue en réalité la troisième étape de cet effort auquel je viens de faire allusion, les deux premières (1904-1914 et 1918-1945) ayant été illustrées par le mouvement des universités populaires et par les travaux de la commission provinciale des loisirs de l'ouvrier. Quels sont les objectifs de cette institution ?

Il s'agit bien : 1° de contribuer à l'éducation civique, morale, intellectuelle et esthétique de l'enfant et de la jeunesse, en accord avec les institutions scolaires de tous les degrés, pour que les adultes de demain puissent, en connaissance de cause, et en toute liberté, choisir les loisirs de qualité qui seront les plus aptes à entretenir et à approfondir leur culture personnelle. 2° en collaboration avec les bibliothèques publiques, les cercles locaux d'éducation ouvrière, les foyers culturels, les sociétés d'amateurs d'art dramatique, d'art choral et musical, les cercles d'étude para ou post-scolaires, les ciné-clubs, les télé-clubs, les cercles de gymnastique, cercles de jeu, ateliers de bricolage, etc., d'animer, d'illustrer et de promouvoir une politique culturelle aussi riche que variée, qui tienne compte de la hiérarchie des niveaux et de la pluralité des besoins. 3° d'être particulièrement attentive, par l'organisation de cours temporaires, de stages d'étude, de rencontres régionales, nationales et internationales, à la formation des éducateurs et des guides de l'éducation populaire (bibliothécaires, guides en art et en tourisme, régisseurs d'art dramatique, chefs de chorales et d'orchestres d'amateurs, animateurs de cercles polyvalents d'éducation populaire, etc.).

Voilà les objectifs majeurs de notre action. Vous en avez deviné la

La culture est-elle en péril ?

complexité et la diversité. A juste titre, vous pouvez vous demander maintenant comment un institut officiel peut réaliser dans la liberté, la tâche qu'il assume et comment cet institut peut connaître, comprendre, stimuler, et satisfaire — plus ou moins — les besoins ou les aspirations culturels d'une population de 1.250.000 habitants.

p.342 C'est grâce à la collaboration financière de l'Etat et du pouvoir communal — auxquels M. Philippart rend hommage — que cette institution peut vivre. D'autre part des conseillers et des inspecteurs sont à sa disposition pour établir des contacts entre les initiatives spéciales et l'institution.

Nous disposons aussi de commissions d'études, notamment d'une commission de l'habitat ; d'une commission de l'éducation physique, d'une commission du tourisme social et culturel, d'une commission de l'éducation civique, morale et intellectuelle, qui s'occupe surtout de la bibliothèque centrale provinciale, de la discothèque provinciale, de la filmothèque provinciale, des foyers culturels, des cercles d'études et de conférence, toutes les activités péri et post-scolaires, et enfin une initiative relativement récente chez nous, mais qui, je crois, peut compter sur une certaine prospérité : l'école des parents et des éducateurs. La commission d'éducation esthétique, le service des expositions artistiques, l'art choral, l'art dramatique, l'artisanat d'art, enfin la commission des loisirs de la jeunesse.

Ces commissions mobilisent l'élite intellectuelle, morale et artistique de la province tout entière.

Depuis quatre ans, je me suis efforcé, en repensant les problèmes de l'éducation populaire, de suggérer à la députation permanente du Hainaut, de compléter l'équipement de cet institut, en créant notamment un conseil culturel, qui sera un organisme consultatif, sur toutes les questions relatives à la politique de décentralisation culturelle de la province, de diffusion artistique et intellectuelle, un centre permanent d'étude, consacré à l'éducation de la jeunesse ouvrière, dans le cadre de l'enseignement ménager, professionnel et technique. Et cela, en accord avec les directions des institutions de l'enseignement technique de chez nous, et enfin, un centre de recherches pédagogiques, sociales et culturelles qui, en accord — du moins je l'espère — avec l'Institut Solvay de Bruxelles, pourra, tout d'abord, dresser l'inventaire le plus objectif possible des conditions de travail de l'éducation populaire.

La culture est-elle en péril ?

J'ai l'impression que la province de Hainaut, qui représente un pouvoir décentralisé, a mis à peu près en place, maintenant, le dispositif et les instruments d'action indispensables à une éducation populaire en profondeur, à une politique culturelle de diffusion artistique et intellectuelle indispensable pour achever cette œuvre d'éducation.

LA PRÉSIDENTE : Je remercie M. Philippart de son exposé. Je ne l'ai pas interrompu, non pas parce qu'il est à ma droite, et que j'ai eu peur de lui, mais parce que l'Institut qu'il dirige est d'une importance exceptionnelle, et qu'il a pu déployer devant vous le problème de l'éducation populaire dans toute son ampleur.

L'entretien qui va s'engager pourra se référer à l'exposé fait et on peut le considérer comme une introduction à l'entretien.

La parole est à M. Fast.

M. HENRI FAST : p.343 J'ai un peu peur de m'éloigner du sujet actuel. Je me sens d'ailleurs dans la position de l'accusé dont parlait M. Porché l'autre jour, puisqu'à l'Unesco, je m'occupe essentiellement du développement des moyens de communication de masse.

Je suis donc dans la position de l'accusé auquel on demande de se lever et à qui l'on dit : « Avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense avant d'être condamné ? » J'ai très peu de choses à ajouter, car l'accusé sera, non seulement acquitté, mais peut-être porté en triomphe à la fin de ces entretiens.

Je ne crois pas qu'on puisse nier aujourd'hui l'utilité des moyens de communication modernes de masse pour l'éducation ; pas plus qu'on ne peut dénier aux masses le droit de participer à la culture.

En matière d'éducation, l'Unesco a fait une série d'expériences couronnées de succès. Moi-même, j'ai passé trois semaines, il y a un mois, en Libye, pour examiner avec le Gouvernement de ce nouveau pays l'organisation d'un système de radiodiffusion nationale. Et, quand j'ai demandé aux Libyens, qui n'ont que des idées assez vagues en matière de culture et d'éducation, à quelles fins ils destinaient ce système de radiodiffusion, je m'attendais à avoir comme réponse : « Nous avons aussi besoin de faire entendre la voix de la Libye dans le concert arabe. » Or, j'ai obtenu une réponse tout à fait différente : à savoir

La culture est-elle en péril ?

que c'était une nécessité absolue, afin d'apporter l'éducation et la culture dans la masse. Il y a encore, en Libye, environ 500.000 nomades — la moitié de la population — qui n'a pas d'instituteurs, pas de livres, pas de tableaux ; et la radiodiffusion va leur apporter tout au moins les rudiments de cette éducation et de cette culture.

M. Fast ne pense pas qu'on ait fait un si mauvais usage (du point de vue de la culture) des grands moyens de diffusion. « Il y a même en Amérique — n'en déplaise à M. Coindreau — des expériences de télévision en matière de culture, qui sont extraordinaires. »

Je ne crois donc pas du tout à ces dangers ; mais s'il y a un cri d'alarme à jeter, c'est à l'égard des créateurs de culture. Nous avons entendu M. Chamson nous dire qu'il avait participé à une expérience de *Son et Lumière*, et tout le monde connaît l'excellent texte qu'il a écrit pour le château de Vincennes. Pourtant il nous a dit : « Les exigences techniques étaient tellement rigides et la bataille si dure, qu'à l'avenir je m'abstiendrai. »

Là est le danger, je crois. Si les créateurs de culture, sous prétexte que les exigences techniques sont trop étroites ou que le travail est trop laborieux — parce qu'il ne rentre pas dans leur forme traditionnelle d'expression — s'abstiennent, ils manqueront à leur mission, en refusant de se mettre en contact avec cette humanité sans laquelle il n'y a pas de culture possible.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Pierre Abraham.

M. PIERRE ABRAHAM voudrait attirer l'attention sur l'un des véhicules les plus anciens, les plus classiques mais aussi les plus actifs de la diffusion de la culture : le spectacle, considéré comme source de modifications dans les données quotidiennes (exemple : hier, les ballets Diaghilew, aujourd'hui, l'Opéra de Pékin). Et, au cours de ces entretiens, il conviendrait de faire mention encore d'un autre véhicule du spectacle : les compagnies dramatiques, qui, actuellement, prolifèrent un peu partout dans la province française.

Mais, poursuit Pierre Abraham :

Il y a une autre expérience, plus personnelle, dont je vais me permettre de vous parler, qui touche un moyen d'expression évidemment très ancien — puisque c'est le livre — mais avec des procédés de diffusion tout à fait nouveaux.

La culture est-elle en péril ?

Il y a quatre ou cinq ans, se sont engagées en France ce qu'on a appelé des « batailles du livre ». Et, ces « batailles du livre », entreprises par des organisations démocratiques, avaient pour but de porter le livre aux lecteurs et de permettre à l'écrivain d'entrer en contact avec le public. C'est là une expérience toute nouvelle. Et ces batailles se sont livrées dans un certain nombre de départements : Bouches-du-Rhône, Alpes-Maritimes, Seine, Vaucluse, etc. Elles duraient en général huit à dix jours, quelquefois un peu plus. Elles mobilisaient de dix à douze écrivains, et il s'agissait d'aller, non seulement dans les villes importantes, mais aussi dans les centres moins importants, dans les villages et dans les usines, présenter un éventail très ouvert de livres, de les mettre à la disposition du lecteur et de dialoguer avec lui sur les avantages de la lecture du point de vue de la culture.

Ces expériences ont été extrêmement savoureuses et instructives, non seulement pour le public auquel elles s'adressaient, mais encore, pour les écrivains qui y participaient. Je ne peux pas ne pas me rappeler qu'à Marseille nous sommes arrivés en pleine période de grève et nous étions persuadés que celle-ci revêtant une importance non seulement très grande du point de vue économique pour le public ouvrier, mais encore une apparence tragique, nous pensions n'avoir personne dans nos salles. Or, au contraire, il y a eu un afflux qui nous a profondément émus. Et je ne peux pas me rappeler sans une émotion poignante ce militant qui avait participé, une heure avant la séance, à une échauffourée, et qui arrivait, blessé et bandé, pour prendre la parole et inviter ses camarades à lire et à s'instruire avec les livres dont disposaient ces « batailles de livres ».

Une autre expérience, d'un tout autre genre, a été faite dans un petit village des Alpes-Maritimes, à une trentaine de kilomètres de Nice. Je suis arrivé un soir, avec quatre écrivains, dans la salle d'école ; et vous savez que les bancs de ces salles sont de plus en plus hauts, au fur et à mesure que les élèves grandissent. Au premier rang, ce sont des bancs pour petits enfants ; ils étaient garnis de paysans dont les longues jambes avaient beaucoup de mal à s'introduire dans ces bancs d'enfants. Néanmoins, la salle était remplie. Et l'un d'eux me disait, avant la séance, que, pareil en cela aux autres paysans de la région, il n'avait pas touché un livre depuis son certificat d'études. Il avait lu le journal, et son dernier livre était le livre de géographie. Quand nous avons eu p.³⁴⁵ exposé le but de ces « batailles de livres », un poète, qui était avec nous et

La culture est-elle en péril ?

qui fait une poésie assez abstraite, m'a dit : « Je ne peux pas parler, qu'est-ce que vous voulez que je dise à ces paysans. Ils ne peuvent pas comprendre ce que je fais... » A quoi je lui ai répondu : « Lisez un de vos poèmes, ça vaudra mieux que de parler... » Après s'être fait un peu prier, il a lu un de ses poèmes qui sont écrits dans le style de Paul Eluard, et il a profondément ému son auditoire, à tel point que le nombre de plaquettes que nous avions à tout hasard apportées a été épuisé en quelques minutes.

Je me bornerai à ces deux exemples, qui montrent la nécessité d'un contact périodique entre les écrivains et le public appelé à les lire. Je ne voudrais pas terminer sans remercier encore les organisateurs des Rencontres de nous avoir à tous permis d'exprimer ici, non seulement notre pensée, mais encore notre gratitude.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. l'abbé Heidsieck.

M. L'ABBÉ PATRICK HEIDSIECK : On pourrait transposer sur le plan culturel un mot de l'abbé Pierre disant : « Il faut donner du pain à ceux qui ont faim ; il faut aussi donner faim à ceux qui ont du pain. » Si l'on transpose ce mot sur le plan culturel, on trouve le problème de l'accession du plus grand nombre à la culture.

M. l'abbé Heidsieck signale le gros effort des organisations rurales chrétiennes pour la formation au cinéma. Ces expériences lui ont révélé que « l'homme non cultivé au départ — et qui cherche à accéder à la culture — est celui qui prend conscience de la valeur du temps libre ». Il ajoute : « Ce rapport du temps et de la culture, par rapport à des milieux populaires, est très important. » Il lui semble important aussi de donner à l'enfant — à l'adolescent surtout — le sens de la valeur du temps.

Je terminerai en racontant l'expérience suivante, que j'ai faite à plusieurs reprises. Je ne sais pas si vous connaissez ce genre de séances — très répandues — qu'on nomme en France « Connaissance du Monde ». Un explorateur, un voyageur, vient avec des vues en couleurs fixes et un film. J'ai constaté que, la plupart du temps, des gens de milieux populaires préféreraient une séance dans laquelle il y avait des images en couleurs fixes leur permettant de mettre un certain temps à s'imprégner d'une image, à en goûter la valeur ; parfois, la projection de ces images était accompagnée d'un fond musical. Eh bien, ces gens-là préféreraient cela au film, qui pourtant présentait les mêmes

La culture est-elle en péril ?

vues, mais devait passer à la vitesse de projection.

Et l'on arrive, en leur faisant constater en eux-mêmes cette différence et ce goût différent, à leur donner conscience de ce problème du temps dont parlait l'autre jour M. Chenevière, quand il rappelait que lorsqu'on lit on peut s'arrêter, revenir en arrière, réfléchir.

Mais tout ceci pourrait être développé psychologiquement et sociologiquement.

LA PRÉSIDENTE : p.346 La parole est à M. Ferro.

M. ANTONIO FERRO : Je me rappelle qu'un écrivain français a dit : « La seule façon de suivre les exemples de nos ancêtres c'est d'être de notre temps comme ils ont été de leur temps... »

Car il y a des constantes à travers toutes les civilisations. Aujourd'hui nous avons les grands moyens de diffusion, mais il y a « toujours la poésie, la religion, la morale, le cœur humain ». Le secret, c'est d'allier le progrès à ces constantes.

Je pense, précisément, qu'une de ces constantes c'est le folklore, l'art du peuple ; c'est très important pour l'éducation populaire. J'ai dit l'autre jour — et je vais me répéter — que l'on peut éduquer le peuple à travers le peuple. Le peuple a un goût inné ; le peuple est un grand artiste. Seulement, le peuple se méconnaît en tant qu'artiste. Mais il faut qu'il sache qu'il est un artiste, et la seule façon qu'il a de le savoir, c'est de développer le folklore parce que, non seulement le peuple prend conscience de son intérêt, mais il faut aussi que le peuple joue pour le peuple. Le peuple aime jouer pour le peuple, il aime aussi jouer pour les élites ; il aime avoir un rôle personnel dans l'éducation populaire.

Je vais, à ce propos, vous citer trois ou quatre exemples. J'ai dirigé longtemps un organisme de culture populaire, organisme pour lequel j'avais pris comme devise une expression de Paul Valéry : « La politique de l'esprit. » J'ai essayé de faire la politique de l'esprit et je vais vous citer trois ou quatre réussites intéressantes.

J'ai organisé un concours sur le village le plus typique du Portugal. Chaque province désignait trois ou quatre villages qui participaient à ce concours. Quand la sélection a été faite, un jury a été désigné, il était composé d'ethnographes, de poètes, de compositeurs, qui ont parcouru tout le pays pour voir quel était le

La culture est-elle en péril ?

village le plus représentatif, le plus typique. Tout le monde est allé chercher de vieux tissus, de vieilles choses oubliées ; cela a enrichi le pays ; tout d'un coup, le petit pays est devenu plus grand, de par cette recherche de son passé. Le village le plus typique a reçu comme prix un coq d'argent.

Le résultat de cette expérience a été énorme : et du point de vue de l'éducation populaire (le peuple a pris conscience de sa valeur) et de celui des élites (elles ont approfondi l'art populaire de leur pays). M. Ferro en a tiré un ballet, basé sur les thèmes folkloriques et modernes.

Autre exemple : j'ai résolu un problème qui est intéressant et difficile ; par exemple, de créer un art moderne qui soit en même temps un art national. L'art a une tendance à se niveler ; or, il faut être vraiment de son temps et faire un art moderne. Mais il faut que cet art moderne ait une base nationale. Quelle est la seule base nationale dans l'art moderne ? C'est l'art populaire ; c'est l'art des couleurs nettes, claires. Et en montrant les couleurs de l'art populaire aux artistes, j'ai donné pour ainsi dire une palette aux artistes modernes ; ils ont commencé à être modernes et à s'inspirer des sources populaires.

p.347 J'ai fait une autre expérience du point de vue musical. A un certain moment, j'ai dirigé la radio. Des camions de son sont allés dans tous les villages, dans toutes les bourgades, chercher les mélodies populaires qui étaient oubliées. On les a enregistrées, du nord au sud du pays. La radio a commencé à les retransmettre. Cela a donné un fond à la musique populaire portugaise, et une musique portugaise est née.

M. Ferro parle ensuite de *La Fête des Vignerons*, « acte de culture admirable à travers lequel nous avons pris conscience de la Suisse ».

Il a, d'autre part, fait deux expériences : il a organisé des missions culturelles qui parcourent les villages avec un conférencier, un poète, un chanteur, un pianiste. Et il a mis sur pied un théâtre ambulant. Enfin, il a créé des auberges typiques dont les gens ont copié l'architecture pour leurs maisons.

Je pense que l'intérêt de ces Rencontres, c'est leur diversité. Nous sommes ici, non pas pour nous mettre au même niveau ; nous sommes ici pour prendre conscience les uns les autres de ce que nous sommes, pour nous comprendre et il faut nous séparer en sachant que nous sommes différents, mais que nous nous comprenons.

La culture est-elle en péril ?

LA PRÉSIDENTE : La parole est au R. P. Cottier.

R. P. COTTIER aimerait attirer l'attention sur l'expérience de Marie Baranger, dans le domaine de l'art liturgique.

L'expérience de Marie Baranger a consisté en ceci : elle a visité surtout des tribus africaines, elle a vu que les missionnaires apportaient des pacotilles européennes qui n'avaient aucun effet culturel, sinon négatif, sur les populations noires ; d'autre part, on a constaté que, dans ces tribus, les artisans, dont les moyens techniques sont très primitifs, fabriquaient depuis des générations toujours le même objet : une pointe de lance ou des anneaux pour les jambes ou les bras des femmes. Elle a eu l'idée de partir de ces capacités techniques et d'y introduire une étincelle. Au lieu de donner des modèles tout faits à ces artisans qui n'auraient fait que les transplanter dans notre mauvais goût européen, elle leur a fait des suggestions. Elle a copié, un peu partout, des motifs artistiques, par exemple des tissus arabes, ou des motifs décoratifs mexicains, des choses chinoises, etc. Et elle est venue, parmi ces populations africaines, avec sa collection de dessins ; elle a montré cela aux artisans, et les résultats ont été extraordinaires, parce qu'on a déposé une flamme au cœur de ces artisans. Ils ont vu un tissage marocain et ils l'ont reproduit, sans en faire la copie, mais une transposition. Ils ont également fait un ostensor, avec des pointes de lance, qui était très beau. Un primitif de l'Océanie, ayant vu dans son église un horrible crucifix Saint-Sulpice, a fait quelque chose d'extraordinaire, il n'a pas copié, il a recréé.

L'idée intéressante de Marie Baranger est d'avoir vu qu'il y a dans le peuple des puissances de création latentes, et qu'il faut les susciter. L'erreur que l'on commet souvent, c'est de balayer ces puissances et de mettre à la place nos productions.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Freddy Buache.

M. FREDDY BUACHE se borne à dire quelques mots de l'activité des ciné-clubs. Le véritable danger pour le cinéma, dit-il, ce sont les commerçants. Il parle ensuite de l'effort entrepris à partir de 1930 pour collectionner et conserver les films. Ce que font aujourd'hui, de manière scientifique, les cinémathèques, qui mettent à la disposition des ciné-clubs les œuvres collectionnées. M. Buache souligne le caractère vivant des ciné-

La culture est-elle en péril ?

clubs et leur importance pour l'étude du cinéma (puisque le cinéma n'a pas encore passé dans les universités). Il conclut ainsi :

Je vois, en somme, dans le vaste mouvement mondial des ciné-clubs, une façon de faire échec à cette espèce d'immense foire aux vulgarités et à l'hypocrisie qu'est le cinéma commercial, pour tenter de maintenir dans la société contemporaine l'espoir de voir un jour le cinéma devenir ce qu'il est : le septième art.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Cohen-Séat.

M. GILBERT COHEN-SÉAT prend pour point de départ de son intervention le contraste entre le propos de M. Philippart et celui de M. Fast. Le premier parle d'un système quasi parfait d'éducation populaire, l'autre dit simplement : « Il y a 500.000 Libyens qui n'ont pas contact avec quoi que ce soit qui ressemble à la culture. Et encore ce n'est qu'une goutte d'eau au regard de l'énormité des lacunes en cette matière. »

On se trouve en présence d'une alternative dont les deux termes sont catastrophiques, et il faut essayer de sortir : il faut choisir entre humanisme et popularité. Dans le cas où l'on choisit l'humanisme, on exclut la quantité ; dans le cas où l'on choisit la popularité, on a l'impression qu'il faut réduire la qualité de l'humanisme.

M. Ferro a l'air d'esquisser une réponse en disant : « Il faut aller chercher dans le peuple lui-même les éléments populaires de l'humanisme. » Non, répond M. Cohen-Séat, qui ne croit pas que la dialectique entre la continuité et la métamorphose — entre tradition et progrès — soit une constante absolue. Car, en dehors de la métamorphose, il y a aujourd'hui la mutation. Or, cette mutation, on l'observe dans la notion même de popularité : hier le « populaire » était ce qui correspondait le plus exactement à un certain groupe social et la notion de popularité était d'autant plus entière qu'elle était plus restreinte, plus limitée à un nombre d'individus. Aujourd'hui, le « populaire » concerne le plus grand nombre possible d'hommes sur toute la surface de la terre ; on a passé de la notion de popularité folklorique à celle de popularité planétaire — qui est précisément celle du cinéma. Or, cette mutation en liaison avec le phénomène que M. Wahl appelait « iconosphère », pose des problèmes qui ne sont pas seulement d'ordre culturel.

C'est-à-dire que le péril, si péril il y a, on ne devrait pas le chercher dans l'évolution de l'idée de culture, mais dans les questions que pose, du point de vue de l'outillage mental de l'humanité, l'intrusion de p.349 certaines techniques,

La culture est-elle en péril ?

non pas parce qu'elles sont des techniques, mais parce qu'elles constituent une mutation dans la communication de masses, du fait même qu'elle ne se réfèrent plus au verbal, mais à l'iconique, c'est-à-dire à une façon de percevoir le monde tout à fait singulière.

Quelles conséquences peut avoir l'intrusion de ce nouveau système, de ce nouveau processus perceptuel ? Voilà l'objet d'un certain nombre de recherches qui sont à peu près les seules sur lesquelles je puisse vous apporter une expérience précise.

Ces recherches vont nous amener à un problème capital : celui de la passivité. Or, et c'est là le point important :

Il pourrait y avoir un drame de conscience si, vraiment, ces procédés avaient pour effet de créer une passivité, une malléabilité dont on ne saurait pas où elle pourrait conduire le sujet, les sujets, les collectivités. Ce serait d'autant plus grave que, de plus en plus, à la fois dans ce que nous savons des conduites humaines et de ce que nous savons des effets du film, les facteurs physiologiques du comportement sont appelés à jouer un rôle de plus en plus considérable.

Touchant « la passivité du spectateur de cinéma », M. Cohen-Séat se borne à déclarer que sur la base d'une étude systématique des réactions périphériques de l'organisme humain,

on peut considérer à peu près comme établi aujourd'hui que le film a une puissance de dynamisation, d'activation — je m'excuse de reprendre ce terme emprunté à la neurologie, mais un personnage qui ne passe pas pour prononcer des mots à la légère ayant bien voulu m'emprunter cette dénomination, je veux parler du Pape Pie XII, qui dans son dernier discours sur le cinéma a dit que le cinéma provoque une activation psychique, je crois pouvoir la maintenir. Le fait de se trouver en présence d'une production filmique constitue pour l'esprit une excitation, une dynamisation, une accélération, si bien qu'après des projections de films, par exemple, de jeunes enfants, testés par des procédés sur lesquels je n'insisterai pas, manifestent par rapport à un groupe témoin n'ayant pas assisté à une telle projection, une activité intellectuelle, une intensité cérébrale plus grande — et mesurable.

LA PRÉSIDENTE : Je ne vois pas de contradiction entre cette activation et la passivité ; on peut être, si je puis m'exprimer ainsi, passivement activé.

La culture est-elle en péril ?

M. COHEN-SÉAT : Le reproche que l'on fait au cinéma lorsqu'on parle de passivité, ne vise pas la passivité pendant le spectacle — ce sur quoi je serais d'accord. D'ailleurs, cette passivité s'explique ; ce n'est pas une passivité, c'est une indisponibilité de l'esprit. Et cette indisponibilité de l'esprit a au moins deux raisons : l'une, c'est que la stimulation lumineuse intermittente utilisée par le cinéma a une valeur de « stress », c'est-à-dire d'agression neuro-physiologique, qui a pour effet de mettre l'organisme en dehors de son état d'équilibre p.350 normal. Ainsi l'analyse hématologique décèle, après certaines projections de films, une augmentation du nombre des leucocytes. En une minute de projection, on peut doubler le nombre des globules blancs. Mais il y a un fait qui ne relève pas de l'expérimentation et qui mérite qu'on y réfléchisse, c'est que cette indisponibilité de l'esprit a une autre raison plus simple. A 1/78 de seconde, toute représentation donnée sur l'écran peut être escamotée et remplacée par une autre représentation n'ayant aucune espèce de rapport avec elle. Il en résulte que, contrairement à ce qui se passe dans tous les phénomènes d'attention, de pré-perception, le spectateur du film est totalement impuissant à prévoir ce qui va se produire en 1/78 de seconde. Ce qui fait qu'il fixe continuellement son attention sur un devenir dont l'avenir lui échappe, ce qui est contraire à toutes les normes de l'esprit. L'avenir, ici, s'oppose au devenir, et cette absence de futur est une des conditions de la croyance. Cela est assez facile à démontrer. Il s'ensuit naturellement une forme de passivité — une indisponibilité — dont les conséquences se feront sentir du point de vue culturel. Ce moyen unilatéral d'expression est précisément le seul où, celui qui communique est totalement impuissant à dominer les techniques pour répondre et se trouve vraiment tenu d'écouter ce qu'on lui dit, sans jamais écouter la réponse qu'il est en train de faire.

M. Cohen-Séat passe sur le fait que d'autres régulations extrêmement simples se trouvent également perturbées.

On a parlé de la perspective qui a tellement modifié, à partir du quattrocento, l'art du dessin ; mais à partir du moment où la perspective bouge — or, au cinéma, la perspective bouge — ce n'est plus une métamorphose, c'est une mutation. On pourrait accumuler les phénomènes de ce genre, et constater que le film a renouvelé les processus perceptifs et, par conséquent, régénéré la curiosité, quelle que soit la qualité de ce dont on devient curieux. Il est certain que les 12 millions de spectateurs dont je parlais l'autre jour, à Coppet, voient

La culture est-elle en péril ?

leur curiosité régénérée ; ils ont le sentiment d'avoir une nouvelle manière de dominer l'univers, et c'est bien un phénomène culturel, puisque j'en appelle, pour conclure, à votre Claparède, qui a dit que l'homme cultivé n'est rien d'autre qu'un individu dont la curiosité a survécu au cataclysme de la culture verbale.

R. P. COTTIER : Seriez-vous d'accord pour que nous distinguions activité psychique et activité volontaire ? Il se peut que, volontairement, je sois passif et que cette passivité s'accompagne d'une activité psychique.

Quand le chien de Pavlov salive, c'est une activité, mais subie. Prenez un mot comme le mot « capitalisme », c'est un mot qui, chez nos contemporains, provoque une salivation. Cette salivation, qui est une activité, s'accompagne d'une passivité psychique volontaire ou intellectuelle, en ce sens que le mot « capitalisme » n'est pas accompagné de réflexion, comme un mot scientifique ou philosophique que je pourrais lire dans un livre. C'est là où l'on pourrait peut-être, tout en vous donnant raison, continuer à parler de passivité.

M. COHEN-SÉAT : p.351 Je suis d'accord sur la distinction que vous proposez, non sur ses effets. Je voudrais relever l'objection que vous avez, non pas insidieusement, mais marginalement proposée : la référence au conditionnement.

Si nous empruntons le chemin pavlovien, dit M. Cohen-Séat, allons jusqu'au bout. Si on emploie son système de signalisation dans le langage verbal, on obtient l'endoctrinement. C'est du conditionnement par endoctrinement verbal. « Vous enfermez votre porteur de mots dans le vocabulaire que vous lui donnez et dans l'épaisseur sémantique de chaque mot. »

Lorsque, au contraire, vous donnez à un sujet, par le film, le contenu synchrétique (gestaltique, si vous voulez) d'une représentation — et, peut-être, par là-dessus le mot « capitalisme » — vous n'empêchez pas qu'à la sortie — car justement l'activation psychique est une activation volontaire à la sortie, et ceci est démontré par une expérience de test — il se met à ne plus disposer à la fois de l'enrichissement de l'expérience que le film lui a donné et du vocabulaire qui exprime cet enrichissement ; il y a, d'un côté, enrichissement d'expérience et, de l'autre, un vide de mots, une absence de formules pour exprimer cet enrichissement. Quand il se met à chercher lui-même les mots, il est obligé de

La culture est-elle en péril ?

penser, et quand il pense, le contenu sémantique, l'épaisseur sémantique de « capitalisme », par exemple, se trouve agrémenté de toutes sortes de logifications personnelles et, surtout, de motivations personnelles, c'est-à-dire de provocations secrètes, qui lui sont venues peut-être de la valeur plastique ou de la valeur de toutes les afférences que le film lui a proposées, déjà très graves chez un sujet à l'état normal, certainement plus graves dans un sujet qui, précisément, par définition, est soumis à un système de perceptions qui affaiblit, extérieurement, ses valeurs de réception.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Albert Picot.

M. ALBERT PICOT : En liaison avec ce qu'a dit M. Philippart, je voudrais vous faire part de quelques observations que j'ai faites pendant neuf ans, comme chef du département de l'Instruction publique du Canton de Genève.

M. Picot rappelle d'abord la fondation, par Auguste Demorzier, de l'université populaire de Genève. Expérience intéressante, mais qui resta superficielle. « Depuis, nous avons fait mieux », dit M. Picot, qui donne quelques précisions sur le système scolaire en cours actuellement à Genève et sur les cours du soir.

Mais j'en arrive à ce qui peut le plus vous intéresser. Qu'il s'agisse de ces institutions professionnelles, jusqu'à 18 ou 20 ans, ou qu'il s'agisse de ces cours du soir, un problème extrêmement important est posé : va-t-on faire avant tout de la technique, ou va-t-on développer la culture ? Là, il y a fatalement un certain conflit. Les techniciens, les industriels, les chefs d'usine désirent une instruction technique, veulent p.352 qu'on fasse un peu plus de mathématiques, un peu plus de physique, un peu plus de chimie, un peu plus de travail sur des tours ou des machines diverses, tandis que l'Etat doit voir un peu plus loin. Les industriels eux-mêmes doivent comprendre qu'il faut voir plus loin, et tâcher de profiter de ce que l'on garde la jeunesse longtemps, pour lui donner une culture qui lui permettra de n'être plus seulement élève d'université populaire ouvrière, mais de participer à la culture générale.

J'ai toujours employé une certaine fermeté pour obtenir que dans nos écoles techniques les langues étrangères, l'espagnol — à Genève on s'intéresse beaucoup à l'espagnol — l'anglais, l'allemand, soient enseignées, et que les élèves reçoivent un capital de culture qui ne soit pas superficiel, mais un capital de culture de base.

La culture est-elle en péril ?

Je ne voudrais pas minimiser ce qu'on a appelé les « universités ouvrières », contre lesquelles Paul Bourget a tonné dans son célèbre roman *L'Étape*, mais je voudrais insister sur l'effort plus réel, qui touche l'ensemble de la jeunesse et un grand nombre d'adultes. Aux cours industriels, il y a, chaque année, un millier d'adultes et on y voit des gens, même âgés, passer des diplômes.

Pour terminer, je dirai à M. Cohen-Séat, que je ne crois pas au fossé profond entre l'humanisme et la popularité. Je crois qu'il y a eu autrefois un humanisme fondé sur le sanscrit, le grec et le latin, qui est un humanisme plus étroit et qu'on ne peut acquérir que par quatre ou cinq ans de grammaire et d'études spéciales, mais il y a eu un humanisme beaucoup plus large, que nous voulons répandre partout, et pour lequel il n'y a pas de notion de popularité ou d'élite ; il y a simplement la notion humaine qui doit dominer dans l'âme de tout homme.

LA PRÉSIDENTE : Je voudrais abonder dans le sens de ces dernières paroles. Je crois, moi aussi, qu'il n'y a pas d'abîme entre l'humanisme et la popularité, en tout cas dans les villes. Il est vrai que, pour la campagne, les choses se présentent différemment. Dans les villes, je dois dire que la plupart des films qui restent sur nos écrans sont plutôt les bons films ; les films qui disparaissent vite sont les mauvais films. On ne peut évidemment en faire une règle générale, mais c'est beaucoup plus souvent le cas. Ce n'est pas du tout dans la nature humaine qu'il y a ce divorce ; mon expérience me paraît montrer le contraire. Je ne peux pas vous raconter mes expériences, puisque je préside la séance, mais je n'oublierai jamais la découverte extraordinaire qu'a constituée, pour un petit groupe d'apprentis, la découverte qu'un poème — il s'agissait des *Correspondances* de Baudelaire — est fait avec des sons et des rythmes, et que les sons et les rythmes avaient un certain rapport avec le sens des mots. C'était une découverte sensationnelle et ils l'ont faite très facilement. Il suffisait d'une chiquenaude pour permettre cette découverte.

Mais j'aurais aussi voulu dire quelque chose qui ne va pas dans le sens de ce que M. Picot disait, au sujet de la formation professionnelle et de la culture.

p.353 Il est bon de maintenir les branches d'humanisme à côté des branches techniques, et de leur conserver leur place, mais il y a quelque chose de plus à faire. L'enseignement des sciences mathématiques et physiques peut être très formateur dans le sens humaniste, c'est aussi le cas de la mécanique. Il m'est

La culture est-elle en péril ?

arrivé de lire un livre d'un écrivain suisse allemand, qui fut lui-même ouvrier mécanicien avant de devenir écrivain. Et il a analysé la vertu formatrice, au point de vue spirituel, de l'attention, de la concentration, de la délicatesse, des vertus morales, de toute une série de valeurs spirituelles, qu'exige le maniement de chacune des machines sur lesquelles il avait eu à s'exercer comme apprenti. Là, tout dépend du maître, mais on peut faire énormément sur les machines mêmes, non seulement au point de vue du temps nécessaire, mais dans le travail technique lui-même on peut aller loin dans ce sens-là.

La parole est à Mlle Denise Kreis.

Mlle DENISE KREIS porte son attention sur un public particulièrement important de la radio : le public féminin (90 % du public pendant la journée). Il faudrait pouvoir créer des émissions pour les femmes qui travaillent (mais le soir est réservé au grand public de la radio). En attendant, Mlle Kreis parlera des émissions destinées aux femmes qui restent chez elles : maîtresses de maison, mères de famille, personnes âgées, etc.

Je pense que les émissions féminines destinées à ce public particulier des ménagères, mères de famille, doit, d'une part, tenir compte de leurs préoccupations (famille, éducation des enfants), mais aussi s'efforcer de leur apporter autre chose. On peut parler d'économie domestique, de budget, de la psychologie enfantine, de l'attitude que la mère doit avoir vis-à-vis de l'enfant dans certains cas. Or, à la suite de ces émissions, nous recevons des lettres ; donc le public féminin n'est pas passif, il pose des questions. Ou encore, on nous écrit simplement pour nous dire combien on a été ému par ce qui a été dit de certaines femmes ou de certaines situations. Et l'on en arrive à des échanges, à permettre une meilleure compréhension entre les femmes, en expliquant à celles qui restent chez elles que les femmes qui travaillent ont une vie très difficile ; en expliquant à celles qui ont des enfants qu'il peut y avoir des problèmes pour les célibataires. On peut arriver ainsi à une meilleure compréhension entre les femmes. Cela est extrêmement important.

On peut arriver ensuite à faire participer les femmes à la vie des femmes des autres pays. L'on en arrive à montrer que les femmes de pays très lointains, ayant des cultures différentes, ont les mêmes problèmes, parce que le cœur humain est le même partout. Cela peut se réaliser par divers moyens : les reportages, les interviews, les échanges de programmes avec d'autres radios. Et l'on en arrive ainsi, non pas peut-être à de l'éducation populaire, au sens où on

La culture est-elle en péril ?

l'entend ici, mais une meilleure culture, dans certains cas, à une meilleure organisation du travail ménager ; on développe le sens de la solidarité, des responsabilités et de cette immense communauté qui existe entre les femmes dans tous les pays du monde.

LA PRÉSIDENTE : p.354 Je remercie Mlle Kreis. Ce dont elle nous a parlé, c'est vraiment de l'éducation populaire ; l'éducation populaire est intégrée aux tâches de la vie quotidienne, elle ne peut pas être une réalité détachée et flottante dans l'air.

Mais j'ai commis une incorrection, je n'ai pas donné la parole à M. Cohen-Séat pour répondre à la question que je lui ai posée.

M. COHEN-SÉAT : Il y a quelque chose à relever dans ce que vous avez dit, c'est que nous jouons sur le sens du mot « populaire ». Le fait qu'un certain nombre d'ouvriers soient perméables à Baudelaire ne correspond en rien à la notion de popularité. Et la mutation dont j'ai parlé, qui crée le fossé, n'implique pas du tout que les valeurs humanistes doivent être révisées, mais que le point d'observation de l'action à mener n'est plus dans l'humanisme, mais dans la popularité.

Ce que j'ai voulu dire se ramenait à cela : malgré la sensibilité des ouvriers dont vous avez parlé, vous ne parviendrez pas à rendre populaire les *Correspondances* de Baudelaire ; et même si vous y arriviez, cette popularité ne serait pas comparable à celle qu'a obtenue Chaplin, ni même Maë West. La raison pour laquelle la popularité va à des phénomènes présentés par le film, mérite d'être étudiée en fonction de la masse.

M. PHILIPPART : Je comprends fort bien votre point de vue, et c'est parce que nous avons le sentiment que la culture cinématographique — corrigée comme vient de l'indiquer l'un de nous — est fort heureusement, et malgré tout, le type même de la culture des masses.

M. COHEN-SÉAT : Je ne suis pas d'accord sur la notion de culture cinématographique corrigée ; c'est encore le point de vue des gens de culture qui veulent annexer le cinéma, au lieu d'annexer le public. Je suis obligé de faire observer que, si vous totalisez les ciné-clubs existants — et je n'ai rien contre

La culture est-elle en péril ?

les ciné-clubs —, multipliez cela par deux, par cinq, par dix ou par cent, multipliez-le par cent mille, vous n’obtiendrez qu’un nombre infime d’individus accessibles, et, sur ce nombre infime, calculez ceux qui acceptent de voir deux fois un film, de façon à se débarrasser de la première impression, et vous verrez qu’ils seront peu nombreux. Le fait de donner dans les ciné-clubs les moyens de dominer les effets du film, si ceux-ci sont singuliers, me paraît disproportionné — au sens pascalien du terme — avec le phénomène qu’il s’agit de maîtriser.

M. PHILIPPART : Je ne crois pas, comme l’orateur qui a parlé au nom des ciné-clubs, que nous devons absolument et systématiquement faire le procès du secteur commercial. Il existe, dans le secteur commercial, de très valables réalisations cinématographiques. Je pense qu’il faut faire le départ entre le bon, le moins bon et le tout à fait mauvais.

M. COHEN-SÉAT : p.355 Et selon quels critères ?

M. PHILIPPART : Selon des critères culturels, esthétiques.

M. COHEN-SÉAT répond qu’entre deux mauvais films, le public va à l’un et pas à l’autre, ce qui signifie que l’échelle de valeur de la sensibilité populaire à l’égard du film n’est peut-être pas celle à laquelle nous nous référons. M. Philippart ayant avancé l’exemple de Chaplin, dont le succès ne requiert pas une formation cinématographique, M. Cohen-Séat lui répond que, précisément, on ne sait pas, à quoi tient sa mystérieuse réussite.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Plaut-Rey.

M. ALEC PLAUT-REY souligne le fait que les émissions scolaires à la radio, dans les pays qui en ont fait l’expérience, sont les plus écoutées, celles qui ont la plus grande portée culturelle.

Je parle de l’Allemagne du Nord où les Anglais, après la guerre — et particulièrement le frère de Graham Greene — ont réintroduit la radio. Ces émissions sont suivies volontiers, non seulement dans les écoles, mais dans la mesure où elles peuvent être encadrées dans les programmes scolaires. Et la radio a fait beaucoup en Allemagne pour aider les écoles, en ce sens qu’elle répète les émissions l’après-midi. Mais à la maison également, les adultes ont

La culture est-elle en péril ?

demandé qu'on répète les émissions qui sont diffusées le matin, de 9 à 11 h., et de 15 à 17 h. Et l'on en répète certaines, le soir, pour les rendre accessibles aux adultes.

Mlle KREIS : Cela se fait aussi à Genève.

M. PLAUT-REY : En Suisse, nous faisons peut-être quatre heures de radio scolaire par mois.

Mlle KREIS : Pas du tout. Nous en avons trois ou quatre heures par semaine ; et la Suisse alémanique a des émissions scolaires presque tous les jours.

M. PLAUT-REY : En Allemagne, le travail ne s'arrête pas à l'émission elle-même. Il y a des cahiers de radio scolaire pour les enfants et des cahiers pour les professeurs. Et ces cahiers devraient circuler en Suisse pour qu'on voie comment ils sont faits. Ils sont illustrés et donnent une documentation. Ils enlèvent au maître le sentiment d'infériorité qu'il peut avoir en lui faisant croire que son enseignement ne suffit pas. La radio, en Allemagne, se défend de faire de l'enseignement ; elle ne complète pas l'enseignement du maître, elle ne donne que ce que le maître ne peut pas faire ; et c'est cela l'important. Et qui a entendu une émission musicale de M. Ansermet destinée aux enfants — ou, autrefois, de Mlle Merminod — peut se rendre compte du retard immense que nous avons, du fait que nous ne diffusons pas d'émissions de telle qualité dans tous les domaines scolaires, et tous les jours. Or, les ^{p.356} Allemands et les Américains sont, en matière de télévision, passés du stade d'essai au stade scolaire avec de très petits moyens. C'est très cher, et il faut longtemps pour que ce soit introduit. Nous en sommes, en Suisse, en France et dans d'autres pays, à un stade qui a, au bas mot, dix ans de retard. Et avec des instruments que nous connaissons mal et que nous définissons mal.

M. Plaut-Rey termine son intervention en corrigeant certaines affirmations qui ont été faites au sujet du magnétophone ou des appareils enregistreurs. Ceux-ci ne se substituent pas à la documentation du savant, mais la complètent. De même pour les machines qui permettent de mener des enquêtes. Ce sont des auxiliaires. Ce n'est pas elles qui tirent des conclusions.

La culture est-elle en péril ?

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Renaud Barde.

M. RENAUD BARDE signale qu'un des dangers pour l'éducation populaire est d'être une éducation médiocre. Car les solutions de facilité, dans ce domaine, sont les moins coûteuses. Et le problème budgétaire est d'une importance énorme.

Ceci m'amène à ma conclusion. Mlle Hersch avait raison : une fois ou l'autre, il faudra bien examiner de quels moyens nous disposons pour l'éducation populaire, sinon, nous risquons trop souvent de tomber dans cette médiocrité dont je donne un exemple — on n'a pas encore parlé de la presse — : Un hebdomadaire romand a fait une expérience ; il a constaté que c'est lorsqu'il a mis en manchette le compte rendu du procès Dominici que, de beaucoup, il a eu la plus grande vente au numéro... Là, je ne rejoins pas M. Cohen-Séat, cela suppose qu'il y a un gros effort à faire dans le domaine de l'éducation populaire, et que le succès de ce numéro sur le procès Dominici n'est pas simplement la preuve que le public s'y intéressait ; c'est aussi la preuve d'un échec des élites qui ont permis un tel succès.

LA PRÉSIDENTE : La parole est à M. Antony Babel.

M. BABEL : Je m'excuse de sortir de la passivité à laquelle ma fonction me condamne, mais au terme de ces deux entretiens, j'aimerais faire une remarque. J'ai l'impression que nous avons parlé d'un homme désincarné à propos de toute cette éducation populaire. En effet, de quoi avons-nous parlé, sinon de la façon de meubler les loisirs, d'une façon intelligente et utile, des paysans, des ouvriers, des employés.

Or, il y a, me semble-t-il, un autre problème, qui me paraît essentiel, c'est la situation même de l'ouvrier dans sa profession. Dans les préoccupations qui doivent être celles de l'éducation populaire, ce problème de pouvoir intéresser l'ouvrier à son travail ne se pose-t-il pas ? A l'heure présente, beaucoup d'ouvriers sont passifs pendant toute la journée ; ils peuvent récupérer dans leurs loisirs ce qu'ils ont perdu dans cette passivité, mais n'y aurait-il pas un moyen d'intégrer l'ouvrier, c'est-à-dire de lui permettre d'avoir une fonction consciente ^{p.357} dans le travail qu'il accomplit, d'être autre chose en somme que l'homme qui travaille à la chaîne ? N'y a-t-il pas possibilité de le faire participer sous une forme ou sous une autre à la gestion même de l'entreprise dans

La culture est-elle en péril ?

laquelle il travaille ? Je ne veux pas ici aborder le problème de la co-gestion, qui dépasserait le cadre de ces entretiens, et notamment, d'une co-gestion qui serait paritaire. Mais certaines expériences ont été faites, bien que peu nombreuses jusqu'à présent. Ces expériences sont encore minimes, elles devraient être multipliées et poursuivies en profondeur.

La question que je me permets de poser est la suivante : est-ce que, dans l'éducation populaire, il n'y a pas un problème fondamental, en dehors de celui des loisirs, qui est de donner à l'ouvrier un intérêt direct et immédiat à son travail ?

LA PRÉSIDENTE : J'aurais eu personnellement le désir de dire un certain nombre de choses sur l'éducation populaire, mais tant de choses ont été dites et, en même temps, si peu de choses l'ont été, qu'en tout cas on sait qu'il y a une vérité qui éclate à tous les yeux : l'éducation populaire est une tâche urgente et cruciale pour toute notre culture ; c'est une tâche à laquelle on est loin d'appliquer les forces humaines et les moyens matériels absolument indispensables, ne fût-ce que pour la faire démarrer d'une manière efficace.

L'éducation populaire ne peut pas être détachée du contexte de vie particulier des hommes auxquels elle s'adresse ; elle doit être pour eux en même temps d'un intérêt pratique individuel et collectif ; elle doit être liée intimement à la vie à ras du sol, à la vie qu'on mène tous les jours. Et la seule manière pour elle de s'enraciner est d'être quelque chose de sain et de vivant, et non pas une sorte de contreplaqué affecté, qui vient se mettre au-dessus de la vie, d'une façon détachée et inefficace.

Les entretiens sur l'éducation populaire sont terminés ; il nous reste un dernier point pour épuiser l'ordre du jour.

M. BABEL : M. Guido Calogero, dont vous avez apprécié les nombreuses interventions cette année et une très belle conférence lors d'une session précédente, a bien voulu apporter quelques réflexions conclusives à nos entretiens. Je lui donne la parole.

M. GUIDO CALOGERO : Lorsque le Président du Comité d'organisation m'a prié d'essayer de faire une sorte de résumé final de ces Rencontres, j'ai hésité. Je

La culture est-elle en péril ?

savais bien que je ne pouvais pas le faire avec l'art traditionnel de Jean Wahl, mais maintenant, je me sens rassuré, car Jean Wahl a déjà fait une partie du travail — la plus grande — dans sa dernière intervention d'hier. Il a rappelé bien des interventions, bien des points de vue. Je ne peux pas espérer, dans le quart d'heure qui m'est accordé, rappeler toutes les autres ; je me bornerai à faire autre chose : j'essayerai de retrouver, dans les grandes conférences que nous avons écoutées, les points que nous en p.358 devrions retenir, en considérant aussi les interprétations qui en ont été données dans les débats.

La première conférence, celle de Georges Duhamel, a été peut-être la plus déconcertante. Il est très facile de la critiquer de certains points de vue. On pourrait souligner certaines phrases paradoxales : par exemple, sa réaction contre les allocations familiales ou contre l'agression fiscale. Je songe à l'enthousiasme que ces propos pourraient déclencher dans certains milieux de mon pays qui voudraient être riches sans payer beaucoup d'impôts. Mais là n'était pas la valeur de la conférence de M. Duhamel. Il a fait un tableau sévère des dangers que la mécanisation peut faire courir à notre culture et c'est très bien d'avoir fait ce tableau. Mais il a aussi compris que la civilisation à laquelle cette mécanisation s'opposait, la civilisation de sa jeunesse, ne pouvait pas subsister. Et voici ce qu'il a dit : « Les hommes de ma génération, en ouvrant les yeux, ont découvert un monde qui semblait en équilibre, du point de vue temporel et du point de vue intellectuel ou moral. Cet équilibre était, on l'entend bien, fondé sur l'injustice, l'arbitraire, l'abus de pouvoir. » C'est-à-dire qu'il avait des défauts. Et Duhamel d'ajouter aussitôt : « J'ose ajouter que si, de nouveau, dans l'avenir, un régime d'équilibre parvient à s'imposer au monde humain, l'injustice, l'arbitraire et l'abus de pouvoir ne peuvent pas ne point tenir leur partie dans le concert. » Je vois là l'expression d'une humeur pas tout à fait paisible, car si l'on prenait ces mots à la lettre, on ne pourrait pas parler de crise de civilisation, c'est-à-dire que toutes les civilisations auraient les mêmes défauts. Et la phrase que nous devons retenir, est sa phrase de conclusion : « Si l'individu persévère et connaît des triomphes, même secrets, même obscurs, mais finalement de nature à sauver les libertés essentielles, alors nos arrière-neveux éprouveront les effets et les bienfaits d'un nouvel âge du monde, d'un âge qui serait celui de l'équilibre dans la justice et de la sérénité dans l'effort. »

C'est-à-dire que si nous avons eu dans la conférence de Duhamel un diagnostic sévère, mais aussi l'indication des possibilités humaines de surmonter

La culture est-elle en péril ?

la crise, la conférence Porché a rappelé qu'on ne doit pas se borner à voir dans le livre l'instrument fondamental de la culture. On l'a souligné dans les débats : il y a des civilisations de la parole, mais aussi des civilisations de l'image. On a parlé de la passivité des hommes à l'égard des images mais on a signalé que la même possibilité peut se présenter à l'égard des mots et à l'égard de la parole. Nous avons été d'accord pour reconnaître que c'était la passivité qu'il fallait combattre ; il s'agissait seulement de choisir les moyens.

Quant au débat sur l'éducation populaire que nous avons entendu ce matin, nous pouvons dire que les opinions ont divergé sur les moyens ; mais il y a un motif fondamental sur lequel nous sommes tous d'accord : à savoir que l'on doit transformer l'ancienne formule de la vulgarisation autoritaire du savoir — faite par les savants pour les non-savants — en une nouvelle formule : participation active de tous. Tous doivent participer à la formation de la culture, ou, en tout cas, à la réaction critique à l'égard de ce qui est communiqué. On peut ne pas être d'accord p.359 sur le point de savoir si cela doit se faire par l'école, ou par la radio, on peut discuter des moyens, mais la fin est commune.

Dans la troisième conférence, celle de mon concitoyen Devoto, nous avons trouvé des thèses qui ont été discutées, mais sa philosophie fondamentale, que j'ai qualifiée de philosophie libérale, est commune à tous. Notre ami Ehrenbourg a pu souligner qu'il y avait deux Italiens, deux libéraux, qui n'étaient pas d'accord. C'est, me semble-t-il, le propre de l'esprit libéral que de pouvoir ne pas être d'accord. Je voudrais reprendre quelques-unes des phrases que nous a dites Devoto : « Le problème de la culture entre les hommes est le problème du dialogue équilibré. » On a besoin d'un certain équilibre, qui est déjà, d'une certaine façon, déséquilibré, entre le prêcheur et son auditoire, le maître et l'élève. Un dialogue encore plus déséquilibré peut exister s'il y a, d'une part, seulement l'Etat qui parle au microphone, et, de l'autre, tous les gens qui écoutent. La question est de trouver un état toujours plus équilibré entre les participants au dialogue, ceux qui parlent et ceux qui écoutent. Si celui qui parle a un plus grand pouvoir, a dit Devoto, il est nécessaire que ceux qui écoutent aient plus de culture. Le savant n'est pas l'homme des certitudes. L'homme d'école, de nos jours, n'énonce pas des vérités, il pose des problèmes. Nous devons tâcher de rejoindre une dissymétrie harmonieuse entre tolérance et intransigeance. Je dis, personnellement, que la vraie intransigeance doit s'exercer pour la

La culture est-elle en péril ?

tolérance. C'est l'intransigeance de notre volonté d'être tolérants et de permettre à tous de s'affirmer.

La conférence d'André Chamson a posé, de la manière la plus large, le problème très important des rapports entre langage et image. Il nous a donné des formules qui resteront dans notre mémoire ; il a parlé de l'« impérialisme possible des images ». Nous avons admis dans la discussion que cet impérialisme possible des images est égal à l'impérialisme possible des mots ; il y a une hypnotisation totalitaire par les mots, qui n'est pas moins dangereuse que l'hypnotisation par les images. Au cours de la discussion, on a aussi corrigé certaines préoccupations quant à la relation entre le perceptuel et le conceptuel. On ne doit pas avoir peur du perceptuel, car le conceptuel a son plan de contrôle dans le perceptuel. Certains aspects de la conférence d'André Chamson, qui apparaissait peut-être un peu sceptique ou pessimiste, ont été bien éclairés par lui pendant la discussion. Il nous a dit, employant des expressions théologiques, qu'il préférerait la Genèse à l'Apocalypse, et que l'histoire est une éternelle Genèse.

J'en viens à la conférence d'Ehrenbourg. A un certain moment, nous lui avons presque donné l'impression que nous voulions lui faire reconnaître que des choses n'allaient pas bien dans son pays. Ce n'était pas le cas. Il y a, évidemment, beaucoup de choses sur lesquelles nous ne sommes pas d'accord avec M. Ehrenbourg, mais je voudrais souligner ici des choses qui me semblent plus importantes : à savoir les points sur lesquels nous sommes, lui et nous, d'accord. Ehrenbourg n'est pas venu ici pour nous dire que la Russie est le premier pays du monde, et que nous avons tout à apprendre de lui. Il nous a dit, tout au contraire, p.360 qu'il y a des choses que l'Occident peut apprendre de la Russie et des choses que la Russie peut apprendre de l'Occident. Il nous a dit que la Russie n'est ni un enfer, ni un paradis, et, comme il ne s'occupe pas de théologie, je ne pense pas qu'il ait sous-entendu que c'était un purgatoire !... Je pense qu'il a voulu, d'une façon plus concrète, indiquer que c'est un pays dans lequel il y a bien des choses qu'on peut approuver et apprendre, et aussi des choses qu'il y a lieu de corriger et de discuter. On lui a demandé à un moment : est-ce que les écrivains en Russie peuvent décrire les choses comme elles sont ? Et il nous a répondu : il peut les décrire comme il les voit. C'est une réponse d'idéaliste, tout à fait subjective. Je ne dis pas cela pour insinuer que M. Ehrenbourg n'est pas un bon matérialiste, mais je le dis pour souligner que

La culture est-elle en péril ?

l'opposition entre idéaliste, spiritualiste et matérialiste est parfois un peu arriérée, un peu périmée. Il nous a parlé un langage humain, avec un grand sens de l'humour, et nous souhaitons qu'il puisse développer ce sens, presque anglo-saxon de l'humour, dans toutes les directions. Si tous les Russes ont de l'humour autant qu'Ehrenbourg, nous pourrions bientôt nous rendre tous à Moscou et discuter librement avec nos amis Russes, sur ce que nous croyons juste ou injuste...

M. ILYA EHRENBURG : C'est de l'humour russe et non anglo-saxon...

M. CALOGERO : Dans la conférence de M. de Salis, il y a une idée importante : c'est celle du changement des cultures. Usant d'une formule un peu paradoxale, M. de Salis nous a dit : « Pourquoi parlez-vous des dangers qui menacent *la* culture ? La culture n'existe pas... Ce qui existe, ce sont *les* cultures. » C'est très juste. C'est du moins une façon de voir les choses que nous devons souligner. Si nous comprenons par culture tout un monde d'idées, d'œuvres d'art, une philosophie, si nous considérons le contenu de la culture, alors c'est vrai ; la culture n'existe jamais, ce qui existe, ce sont des cultures. Les cultures peuvent changer, doivent changer, c'est l'histoire. On a demandé à M. de Salis, dans un récent entretien : quel est le critère moral pour juger les cultures ? Comment pouvons-nous nous orienter dans l'histoire ? Il ne semble pas qu'une réponse très claire ait été donnée, mais on peut dire qu'en tout cas, tout ce que M. de Salis a dit présupposait une chose ; qu'il y a un critère foncier du comportement à l'égard des cultures, c'est le devoir de les comprendre. Il faut que nous essayions de donner aux autres la possibilité de subsister, de s'affirmer comme nous croyons que nous devons subsister nous-mêmes. C'est là la règle éternelle selon laquelle nous devons nous comporter dans la vie, la règle morale, et c'est la règle de notre jugement dans l'histoire. C'est la règle de la compréhension continue.

Dans cette discussion, on n'a pas donné de définition de la culture. Et je me rappelle, à ce propos, une phrase, d'Edouard Herriot, je crois : « La culture est ce qui reste lorsqu'on a tout oublié... » Eh bien, ce qui reste quand on a tout oublié, c'est justement la volonté d'apprendre encore ou la volonté de comprendre ce que les autres nous disent.

p.361 Je vais, en terminant, vous redire quelques-unes des phrases qui m'ont

La culture est-elle en péril ?

le plus frappé. Je pars de Genève avec ces phrases dans ma tête, qui me font du bien. Chamson nous a parlé du berger de Delphes, qui s'est adressé à lui dans le langage d'Homère et lui a dit : l'« hôte est sacré ». M. de Salis nous a parlé de « l'homme cultivé ». Il l'a un peu raillé, mais il nous a cité un de ses amis qui voulait pour épitaphe : « Il a essayé de comprendre... » C'est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un homme. M. Ehrenbourg nous a parlé de cette jeune fille russe qui, dans la nuit, par suite des horreurs de la guerre, ne pouvait pas lire *Anna Karénine*, mais elle se le récitait par cœur ; elle ressuscitait ce roman dans sa mémoire.

Ce sont de grands personnages réels et mythiques qu'on a évoqués devant nous, et il me semble que l'esprit est toujours le même. Tâchons de comprendre ces situations humaines ; tâchons de les aider. Nous pouvons les aider de deux façons : et c'est les deux thèmes sur lesquels nous avons discuté. Nous devons laisser la liberté de choisir, la liberté de juger, la liberté d'agir et de réagir dans tous les sens, mais nous devons aussi laisser la possibilité pratique, économique, d'agir ainsi. Si nous ne laissons pas au peuple la possibilité de répondre, de dire : non, alors il y a quelque chose qui manque. Mais si nous ne donnons pas au peuple la possibilité d'acheter des livres, d'avoir le loisir de se former, alors il y a quelque chose qui manque. Ce sont les deux grands courants de la culture et de la civilisation, le courant libéral et le courant social. Le vrai dialogue est là. Lorsque nous sommes trop préoccupés des problèmes du libéralisme, on doit toujours nous rappeler que nous devons être plus préoccupés des problèmes sociaux ; et lorsqu'on nous parle seulement des questions économiques et des questions sociales, des questions de classe, nous devons répondre qu'on doit toujours se préoccuper de la liberté de la critique, de la liberté de l'expression, de la liberté de dire non. Ce sont les deux thèmes que nous avons affrontés dans ces débats, et il me semble que, sur ce plan, il y a eu un grand effort accompli.

Je suis, personnellement, très reconnaissant à nos amis de Genève et j'exprime également l'opinion de tous nos amis étrangers qui ont été invités. Nous avons tous travaillé dans ce sens, grâce à l'hospitalité de nos amis et en accord avec l'esprit de cette ville, l'esprit de Genève.

M. BABEL : Un dernier mot qui sera celui de la reconnaissance : au moment où je lève le dernier entretien des X^{es} Rencontres Internationales de Genève, je

La culture est-elle en péril ?

désire exprimer à tous nos amis étrangers et Suisses qui ont accepté notre invitation, la gratitude pour tout ce qu'ils ont apporté de positif à nos discussions, gratitude pour l'amitié qu'ils nous ont faite en venant ici nouer des liens nouveaux avec les Genevois et avec les auditeurs qui sont dans cette salle et qu'il faut bien remercier aussi de leur constance et de leur présence.

@

La culture est-elle en péril ?

APPENDICE

@

p.362 *Comme nous l'avons fait les années précédentes avec les conférenciers qui, pour raison de santé, n'avaient pu assister à nos débats, nous publions ici les pages que M. Georges Duhamel nous a fait parvenir immédiatement après le Premier Entretien, consacré à sa conférence, avant d'avoir pu lire le sténogramme de la discussion.*

L'état de ma santé ne m'a pas permis, et j'en ai grand regret, d'assister aux entretiens qui ont suivi la lecture, par Jean Amrouche, de la conférence dont on vient de lire le texte, conférence qui avait été, pour moi, l'objet de mûres réflexions. J'ai pu quand même, par un artifice ingénieux alliant le téléphone et la radio m'adresser, de mon lit de malade, au public des Rencontres. J'ai pu non seulement parler à ce public, mais l'entendre respirer et vivre, écouter l'allocution du président Babel, entendre Jean Amrouche commencer la lecture. Par la suite, j'ai reçu des visites, des lettres, des journaux. De tous les commentaires dont j'ai finalement eu connaissance, je n'entends pas discourir. Il est trop tard. Deux points seulement me retiennent, deux points sur lesquels j'ai cru devoir répondre dans un grand journal de Paris.

La presse helvétique, analysant le thème général des Rencontres, a laissé entendre que les intellectuels d'Occident — les intellectuels français en particulier, sans doute — se complaisaient dans une sorte d'euphorie. Je veux croire que de tels propos ont été tenus par des confrères qui n'avaient pas encore écouté mon discours. Le titre même de ce discours, *Crise de civilisation*, manifeste non pas la sérénité, l'euphorie, la paix, mais l'angoisse des observateurs qui, songeant à l'état social, politique, économique et philosophique des sociétés actuelles, s'interrogent sur l'avenir de notre monde et sur l'avenir de la culture en particulier. Depuis quarante ans, depuis la première guerre mondiale, tous mes écrits sont marqués par cette anxiété, tous mes écrits invitent les hommes sensés non pas à se détourner de l'avenir, mais à réfléchir sur le sens de cet avenir, à préparer cet avenir.

On a voulu donner à croire que je confondais la culture et la civilisation. Je prie les auditeurs, devenus lecteurs, de se reporter au texte. Ils verront que je n'ai jamais fait une confusion telle. La culture n'est qu'une partie de la

La culture est-elle en péril ?

civilisation. Je l'ai dit et expliqué vingt fois, au fil des années et dans divers écrits. J'ai précisé, dans la conférence des Rencontres, qu'après avoir montré la gravité de la crise, je m'en tiendrais, pour respecter le sujet choisi cette année, « aux désordres survenus dans les travaux de l'intelligence, dans le régime de la culture, etc... »

Le second point sur lequel il me faut revenir, après avoir lu les journaux suisses et français, concerne l'intervention de M. Ehrenbourg. Je n'ai rencontré M. Ehrenbourg qu'une ou deux fois dans ma vie. Je ne me rappelle pas l'avoir vu en Russie, quand je me suis rendu dans ce pays à l'invitation de l'Académie d'Esthétique, il y a vingt-sept ans. Je pensais bien que M. Ehrenbourg chercherait dans ma conférence quelque sujet de controverse et je devinais qu'il s'arrêterait p.363 particulièrement sur le passage où, parlant des disciplines de la civilisation occidentale, je salue les hommes remarquables, les hommes de génie que la Russie a donnés au monde pendant deux siècles — de Pierre le Grand à 1917 — deux siècles consacrés par la Russie à une franche coopération avec l'Europe occidentale.

J'entendais, disant cela, que la chute du rideau de fer a représenté pour tout le monde une injustifiable privation. Les Russes n'avoueront peut-être pas qu'ils ont besoin de l'Occident. Moi, j'avoue que les Russes me manquent ou plutôt qu'ils manquent à mon univers. Le succès même de M. Ehrenbourg à Genève prouve que les habitués des Rencontres étaient fort intéressés à la pensée de voir, enfin, un intellectuel russe en chair et en os.

Dans mon esprit, la phrase qui semble avoir fort irrité M. Ehrenbourg était, somme toute, une invitation. Je souhaite que la Russie reprenne bien vite sa place dans le concert européen, et qu'elle nous donnera non seulement des écrivains comme M. Ehrenbourg, ce qui est assurément honorable, mais encore, peut-être, des hommes comme Tolstoï, Dostoïevski, Gogol, Tchekhov, Gorki, des musiciens comme Moussorgski, Borodine, Rimski, des savants comme Pavlov, etc.

Au lieu de prendre mon propos comme un salut à la nouvelle politique des Soviets, M. Ehrenbourg a commis la maladresse et peut-être l'imprudence, à l'heure de ce que l'on nomme « la détente », d'offenser la France en proférant des propos inconsidérés. Il a reproché à la France du XX^e siècle de ne pas avoir, elle, produit un Stendhal ou un Baudelaire ! Ne connaît-il pas les noms et les

La culture est-elle en péril ?

œuvres de Barrès, d'Anatole France, de Loti, Péguy, Valéry, Proust, Claudel, Gide, Romain Rolland ? — Je ne cite que les hommes de la génération qui achève de s'éteindre ; si j'appelais les vivants, il en faudrait citer bien d'autres. — Ne sait-il pas que nos sculpteurs, nos peintres ont enseigné les artistes du monde entier ? N'a-t-il jamais entendu parler de Debussy, de Ravel, de Dukas ? Quant à nos savants, ignore-t-il Branly, Nicolle, les Becquerel, Louis de Broglie ? Dois-je lui rappeler que de grands étrangers comme Picasso et Stravinski ont demandé à la France, ce qu'elle donne volontiers : un climat favorable et une gloire généreuse ?

Mais quoi ! L'heure est au silence et à la méditation. Les hommes venus de tous les points de l'horizon pour se connaître et discuter ont rejoint leur patrie. Il reste une chose à retenir, c'est que les absents ne peuvent pas se défendre. Et donc ils ont tort. Je tire la leçon de l'événement, mais non pour mes vrais amis. Ils m'ont prouvé, une fois de plus, qu'ils n'étaient pas trop peu nombreux. A tous, du fond du cœur, « merci ! »

@

INDEX

Participants aux conférences et entretiens

@

- ABRAHAM, Pierre, 243, 267, 343.
- BABEL, Antony, 157, 163, 185, 205, 207, 208, 210, 217, 340, 356, 357, 361.
- BARDE, Renaud, 301, 302, 356.
- BERENSTEIN, Moïse, 312, 316.
- BESTERMAN, Théodore, 277, 278, 281, 282, 283, 307.
- BEZENÇON, Marcel, 203, 210.
- BOISDEFFRE (de), Pierre, 200, 303.
- BONI, Guido, 181, 264, 332.
- BOREL, Alfred, 153.
- BUACHE, Freddy, 269, 271, 347.
- CALOGERO, Guido, 176, 177, 231, 266, 280, 282, 283, 293, 305, 313, 357.
- CAMPAGNOLO, Umberto, 197, 233, 234, 235, 243, 282, 283, 327, 328.
- CATTAUI, Georges, 284, 286.
- CHAMSON, André, **79**, 171, 174, 176, 192, 193, 237, 249-272, 286, 323.
- CHENEVIÈRE, Jacques, 163, 191.
- COHEN-SÉAT, Gilbert, 196, 348, 349, 351, 354, 355.
- COINDREAU, Edgar, 178, 180, 181, 186, 188, 189, 191.
- COMBE, T.G.S., 306.
- COTTIER, R.P., 308, 309, 347, 350.
- DAMI, Aldo, 256.
- DEVOTO, Giacomo, **53**, 223-248.
- DIMARAS, C. Th., 224, 323.
- DOTTRENS, Robert, 297.
- DOVAZ, René, 201.
- DUBARLE, R. P., 209, 225, 228, 229, 230, 232.
- DUCHESNE-GUILLEMIN, Jacques, 222, 257.
- DUHAMEL, Georges, **11**, 362.
- EHRENBURG, Ilya, **103**, 166, 175, 177, 188, 189, 193, 198, 212, 213, 240, 261, 266, 273-296, 302, 310, 311, 312, 313, 328, 360.
- FAST, Henri, 343.
- FERRO, Antonio, 220, 253, 255, 303, 346.
- GUINAND, André, 273.

La culture est-elle en péril ?

HAVET, Jacques, 338.
HEIDSIECK, (abbé), 300, 345.
HERSCH, Jeanne, 207, 209, 214, 276, 284, 290, 291, 295, 337.
JÉHOUDA, Josué, 247.
KOCHNITZKY, Léon, 168, 174, 216.
KREIS, Denise, 353, 355.
LALOU, René, 215, 216.
LUNEL, Armand, 251, 261, 313.
MANDACH (de), 301.
MARTIN, Victor, 223, 250, 251, 317, 319.
MATIC, Dusan, 211, 265, 266, 280, 303, 313, 314.
MICHAELIS, Edgar, 264, 331.
MORIN, Edouard, 304, 305, 306, 308.
NAGEL, 300, 307.
NICOD, 219, 292.
PAPANOUTSOS, Evang, 217, 259.
PHILIPPART, Louis, 169, 209, 273, 290, 291, 301, 311, 312, 340, 354, 355.
PICOT, Albert, 351.
PLAUT-REY, Alec, 355.
PORCHÉ, Wladimir, **31**, 201-222.
REYMOND, Arnold, 182, 201, 259.
RHEINWALD, Albert, 185.
RIVET, Paul, 205, 245, 314.
ROCHEDIEU, Edmond, 262.
ROCHEFOUCAULD (Dsse de la), Edmée, 198, 223, 274.
SALIN, 332.
SALIS (de), Jean, **129**, 203, 317-356.
SAURAT, Denis, 164, 168, 177.
SCHAERER, René, 267.
SCHENCK (von), Ernst, 277, 302, 322.
WAHL, Jean, 179, 181, 235, 263, 288, 289, 333.
ZAFFRANI, Guido, 202.
ZIÉGLER (de), Henri, 198, 321, 322.

*

Conférences : [Duhamel](#) - [Porché](#) - [Devoto](#) - [Chamson](#) - [Ehrenbourg](#) - [de Salis](#)

Entretiens publics : [Premier](#) - [Deuxième](#) - [Troisième](#) - [Quatrième](#) - [Cinquième](#) - [Sixième](#) - [Septième](#) - [Huitième](#)
[Entretien privé](#)

@